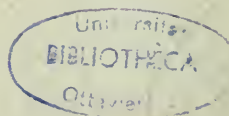


per Courtois de Sandres

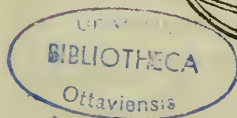
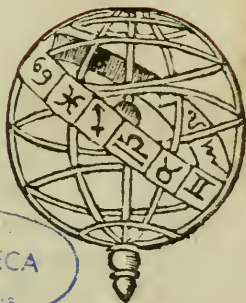


Lowell's Res. Board

and

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

L'art de l'art, L'art de l'art, L'art de l'art
ANNALES
DE
LA COUR
ET
DE PARIS,
POUR
LES ANNÉES 1697. & 1698.
TOME PREMIER.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. DCC.



IX

196

564

1701

Vol. 1

Ed. Apr



ANNALES
DE
LA COUR
ET
DE PARIS,
POUR
LES ANNÉES 1697. & 1698.

J'Arrivai en Cour un peu après le Traité de Savoye, que le Roi avoit été obligé de faire pour se délivrer d'une guerre aussi fâcheuse que celle qu'il avoit eüe à soutenir en ce pais-là. Ce grand Roi, qui depuis qu'il avoit terminé les guerres civiles qui s'étoient élevées dans son

Royaume pendant sa minorité, avoit toujours eu des succès si avantageux que chacun le regardoit comme un Prince que Dieu tenoit par la main pour l'élever au dessus de tous les autres, s'étoit veu tout d'un coup pour ainsi dire précipité du haut de la rouë de fortune. Toute l'Europe s'étoit unie contre lui, & le Roi Guillaume, qui est assis presentement sur le Throne d'Angleterre, y ayant été appellé par les peuples de ce Royaume pour les delivrer des innovations que le Roi Jaques faisoit continuellement contre leurs Loix, leurs Privileges & leur Religion, mit tant de Princes dans ses interêts par son habileté, qu'en peu de tems il forma une ligue considérable, & se mit à la tête de tant de forces qu'il fut en état d'arrêter la puissance formidable de Sa Majesté sous qui tout plioit auparavant. Ainsi l'on vit par une vicissitude assez ordinaire dans les Etats le rejetton de Guillaume de Nassau préserver de sa ruine totale la Maison d'Autriche que son Illustre Ancêtre avoit ébauchée.

Cependant rien ne faisant plus de peine au Roi dans cette guerre que la declaration de Mr. le Duc de Savoye contre luy, il tenta plusieurs fois de le détacher des Alliés sans en pouvoir venir à bout. Le Maréchal
de

de Catinat qui commandoit l'armée de Sa Majesté en Italie, & qui n'est pas moins habile dans les Négociations que dans la guerre, y fut plus heureux que les autres. Il envoya le Comte de Tellé, Lieutenant Général des Armées du Roi, à Turin, avec des instructions conformes à celles qu'il avoit receuës lui même de la Cour; & afin qu'il fut mieux écouité, Sa Majesté rendit l'Armée de ce Maréchal supérieure de beaucoup à celle du Duc. Cela se fit à deux fins, l'une pour lui faire apprehender les desordres qu'elle étoit capable de faire dans ses Etats, l'autre pour le rassurer contre les troupes étrangères qu'il avoit appelées à son secours, & qui eussent pu entreprendre de lui faire la loi, si elles eussent été égales aux siennes & à celles de France jointes ensemble. Les propositions avantageuses, qui furent faites en même tems à ce Duc lui firent prêter l'oreille à l'accommodement, ainsi la paix fut conclüe entre la France & la Savoye au grand contentement du Roi & du Duc. Par un des Articles du Traité, Mademoiselle de Savoye devoit épouser Mr. le Duc de Bourgogne quand elle auroit douze ans accomplis, & elle devoit aussi être élevée en France en attendant qu'elle eut atteint cet âge là. Il

y avoit encore à dire 15. ou 16. mois qu'elle ne les eût ; & le Roi devoit donner deux Ducs & Pairs pour demeurer en ôtage en Savoye jusques à l'accomplissement de ce mariage. Mrs. les Ducs de Foix & de Choiseul furent choisis pour y aller , & le Roi leur donna douze mille francs à chacun pour les frais de leur voyage. Sa Majesté fit choix en même tems de la Duchesse du Lude pour Dame d'honneur de cette Princesse , ce qui déplut fort à la Duchesse d'Arpajou , qui s'attendoit que le Roi lui donneroit cette charge , parce qu'elle l'avoit eüe sous Madame la Dauphine. Le chagrin qu'elle eut de se voir trompée lui causa une apoplexie quelque tems après qui l'obligea d'aller aux eaux de Bourbon , quoi que la saison dans laquelle on a coûtume de les prendre en fût déjà passée ; mais comme l'on prend qu'elles sont bonnes en tout tems pour ce mal là , c'est à quoi l'on ne prend plus garde presentement. Le Roi fit aussi six Dames du Pallais , dont la Comtesse de Roucy qui est la fille de cette Duchesse , en fut une. On crut que cela la consoleroit de ce que le Roi ne s'étoit pas souvenu d'elle , mais comme nôtre interest marche toujours le pretnier , elle fut bien moins sensible à l'honneur que Sa Majesté

jesté faisoit à sa fille qu'à l'affront qu'elle pretendoit avoir reçu. Il n'y avoit pas encore très long-tems que la Duchesse du Lude ne se seroit pas attenduë à cette fortune, par ce qu'elle n'étoit pas trop bien en Cour. Elle n'étoit pas même du nombre des Dames qui avoient accoustumé d'aller à Marli, & il lui en avoit coûté deux mille écus la premiere fois quelle y avoit été. La Princesse d'Harcourt qui fait argent de tout, lui avoit procuré cette faveur, moyennant cette somme, mais quoi qu'elle eût de la peine à la lui donner elle n'en doit pas avoir de regret presentement, puis qu'elle a servi à la mettre bien dans l'esprit du Roi, & de ceux en qui Sa Majesté a le plus de confiance. Après avoir été nommée à sa charge, elle ne fut pas long-tems à partir pour aller recevoir la Princesse de Savoye au Pont de Beauvoisin, qui fait la separation de la France d'avec les Etats du Duc de Savoye. La Comtesse de Roucy y fut aussi avec les autres cinq Dames du Palais que le Roi avoit nommées. Le Marquis de Dangeau, qui avoit été plus heureux que la Duchesse d'Arpajou, puisque le Roi l'avoit honoré auprès de cette Princesse de la charge de Chevalier d'honneur qu'il possédoit chez Madame la Dauphine, fut aussi au devant

d'elle avec les autres Officiers qui avoient été choisis pour faire la maison. Le Comte de Tessé qui avoit été fait son premier Ecuyer pour recompense du Traité de Savoye où il avoit été employé, eût bien voulu cependant qu'on lui eût donné la charge de Chevalier d'honneur. Car comme le Roi quelque tems auparavant avoit accordé au Marquis de Dangeau la grande Maîtrise de l'Ordre de S. Lazare, il croyoit que cela lui tiendrait lieu de recompense; mais quoi qu'il se soit trompé en cela il n'a pas sujet de se plaindre de la fortune. La Cour a plus fait pour lui qu'elle n'a fait pour beaucoup d'autres, & l'on peut dire qu'il est même un de ceux qu'elle a le mieux traité, & même l'on peut dire qu'elle l'a accablé de ses graces, puis qu'on la veu en peu de tems devenir Gouverneur d'Ypres, Cordonbleu, Colonel General des Dragons, Lieutenant Général des Armées du Roi & premier Ecuyer de Madame la Duchesse de Bourgogne. Cela n'est pas étonnant néanmoins, parce que quand une fois le Roi honore quelqu'un de sa bienveillance, il semble que tous ses bienfaits ne soient plus réservés que pour lui.

La Princesse de Savoye partit quelques jours après de Turin pour se rendre au Pont de

de Beauvoisin, où l'attendoit sa Dame d'honneur avec les carosſes du Roi. Elle se ſepara là des perſonnes que le Duc de Savoye lui avoit données pour l'y accompagner, & s'en étant venue à Lion, la Duchesse du Lude l'y fit ſejourner, tant pour la remettre de la fatigue qu'elle avoit ſoufferte à son voyage que pour contenter la curiosité des Peuples qui deſiroient paſſionnément de la voir. Elle pourſuivit son chemin après cela pour s'en venir à Fontainebleau où la Cour étoit alors. Le Roi ſachant le jour qu'elle devoit ariver à Montargis fut au devant d'elle juſques à cette Ville. Monſieur y vint avec Sa Maieſté auſſi bien que Mr. & Madame, & y ayant tous couché l'on vint le lendemain dîner à Nemours où Mr. le Duc de Bourgogne ſe trouva: comme il n'y a que quatre lieuës de là à Fontainebleau, on y arriva de bonne heure. Le Roi fut ſi charmé de la Princeſſe qu'il demeura quatre heures toutes entieres avec elle à Montargis. Ce n'étoit pourtant encore qu'un enfant. Mais Mr. & Madame la Duchesse de Savoye, lui avoient ſi bien fait ſa leçon, que chacun trouva qu'elle avoit plus d'eſprit que l'on n'en a d'ordinaire à cet âge là. Il fut queſtion alors de ſavoir quel nom on lui donneroit, & ſi ce ſeroit

celui de Duchesse de Bourgogne ou si on lui continueroit le sien. Le Roi avoit du penchant qu'on l'appellât Madame la Duchesse de Bourgogne, quoi que son mariage ne se dut pas encore faire sitôt. Sa raison étoit que cela lui donneroit lieu de preceder toutes les Princesses du Sang sans qu'elles eussent aucun sujet de s'en plaindre, mais le Duc de Savoye fit prier le Roi qu'elle gardât son nom jusques à ce que Mr. le Duc de Bourgogne l'eût épousée. Je ne fais s'il croyoit s'en faire un tiltre à l'avenir pour lui & pour sa Maison, parce qu'il se doutoit bien que de quelque manière qu'on l'appellât elle auroit toujours le pas par dessus toutes les femmes de la Cour quelles qu'elles pussent être. Il savoit apparemment qu'un de ses Ancêtres étant venu en France du tems de Henri IV. & que y ayant eu dispute avec Henri de Bourbon Prince de Condé, à la porte de l'Antichambre du Roi, où ils vouloient entrer tous deux l'un devant l'autre, le Roi avoit pris Mr. le Prince par la main, & l'avoit fait passer le premier. Il avoit dit même au Duc de Savoye pour le mortifier encore d'avantage, qu'il ne savoit pas à quoi il pensoit de vouloir tirer au bâton avec un Prince qui pouvoit un jour devenir son Maître.

Quoi

Quoi qu'il en soit le Duc de Savoye d'aujourd'hui ayant fait au Roi la prière que nous venons de dire, le Roi tint Conseil avec ses Ministres pour savoir ce qu'il devoit faire en cette occasion. Ils furent d'avis de chercher un milieu à tout cela, & ce fut de ne donner ni le nom de Duchesse de Bourgogne, ni celui de Princesse de Savoye à la fille du Duc. On l'appella la Princesse tout court, & c'est ainsi qu'on la toujours apellée jusques au jour de son mariage. Elle eut le pas cependant par dessus toutes les Princesses du Sang, comme femme presomptive de Mr. le Duc de Bourgogne. Le Roi lui procura des divertissemens proportionnez à son âge, & l'Abbé de Choisi, voyant que c'étoit être à la mode que de s'occuper de cette Princesse, crut faire merveilleusement bien sa Cour que de composer une relation de ce qui lui étoit arivé depuis son depart de Turin. D'abord que ce livre sortit de dessous la presse, les donneurs d'encens publierent que c'étoit la plus belle chose du monde. Si on leur eût demandé cependant ce qu'ils y trouvoient pour le tant vanter, ils eussent été bien empêchez de le dire, aussi ceux qui faisoient profession d'être sinceres en parlerent bien-tôt tout autrement. Au

lieu de dire que c'étoit une si belle chose, ils dirent au contraire qu'il n'y avoit rien de si pitoyable. Cela ne fit pourtant point de plaisir à cet Abbé qui se pique de bien écrire; mais tous ceux qui passent pour être de bon goût, se trouvant de même sentiment, son Livre fut condamné tout d'une voix à être livré aux Beuriers & aux Epiciers pour enveloper du poivre & du beurre.

Devant que de poursuivre mon discours l'on me permettra de faire une petite digression au sujet de cet Auteur. Il perdit un jour cinquante Loüis d'or sur sa parole contre la belle Madame du Fresnoi, & n'ayant point d'argent pour la payer, il se passa je ne fais combien de jours sans qu'elle entendit parler de lui. Elle s'en ennuya à la fin, de sorte qu'il lui envoya un exemplaire des Livres qu'il a composez. Il lui manda en même tems, que s'il étoit vrai comme il étoit porté dans le billet, qu'elle lui avoit écrit, qu'elle attendit après sa dette pour jouer, il la prioit de se desennuyer avec ces Livres, en attendant qu'il pût la satisfaire. Madame du Fresnoi trouva cette manière de s'excuser de payer ses dettes toute nouvelle, & elle fut tentée de faire des Livres comme les autres, afin qu'avec ses Ouvrages elle pût contenter ses Créanciers quand
ils

ils lui envoyeroient demander de l'argent.

Mais pour en revenir à mon sujet, le Duc de Savoye ne fut pas trop content qu'on eût retranché le nom de Savoye à sa fille, mais ne pouvant contenter son ambition de ce côté-là, il tâcha de se satisfaire d'un autre. Il fit faire une inscription Latine, qui portoit qu'après avoir accru les limites de son Etat, & repris les clefs d'Italie, il avoit fermé le Temple de Janus. On ne peut pas dire que cette inscription contint des faussetez, quoique dans le fonds il s'y fut pris d'une étrange maniere pour faire tant de merveilles. Car on n'avoit jamais ouï dire avant lui que le moyen d'accroître ses limites & de mettre son ennemi à la raison, eût été de perdre des Batailles & des Provinces. Elle fut mise audessus d'un Arc de Triomphe qu'il fit dresser à Turin pour honorer un Feu de joye, qu'il fit tirer en jouissance de la Paix. Cette inscription étoit pourtant tout ce qui lui étoit arrivé pendant la guerre, puis qu'il avoit perdu non seulement sa Duché, mais encore les Batailles de Staffarde & de la Marfaille. Cependant le grand nombre d'ennemis que la France avoit sur ses bras faisant croire à sa Majesté qu'elle gagneroit encore beaucoup que de lui rendre la Savoye, & même la Ville &

Cita-

Citadelle de Pignerol, que le Cardinal de Richelieu avoit conquise en personne pour-vû qu'elle l'obligeât à faire la paix, le Duc se vit par ce Traité aussi avancé que si c'eût été lui qui eût gagné ces Batailles & pris une grande Province.

Après donc avoir eu le plaisir de voir deux Ducs & Pairs de France à sa Cour, il voulut que le Prince de Carignan, qui est de sa Maison, & le frere aîné du feu Comte de Soissons, le vengeat lui & tous les Princes de son Sang de l'affront que Henri IV. avoit fait à leur Ancêtre. Et comme ce grand Roi avoit fait le maître chez soi en faisant passer le premier Prince de son Sang devant un Duc de Savoye, il fit aussi le maître à son tour dans ses Etats, en voulant que le Prince de Carignan prit la main sur ces deux Ducs quand ils vinrent lui rendre visite. Si Mr. le Grand Ecuyer de France eût été là, il eût bien eu sa revanche en voyant ce triomphe d'un Prince sur les Ducs, car bien loin de lui avoir jamais voulu ceder la main chez lui, ils la lui ont toujours disputée par tout où ils se sont trouvez ensemble. Il se souviendra même long-tems, aparemment, d'une dispute qu'il eut à ce sujet avec le feu Duc de Montausier, où lui ayant remontré qu'il n'y pen-
soit

soit pas , & qu'il n'avoit jamais été dit qu'un Cadet de Sainte Maure voulut tirer au bâton avec un Prince de la Maison de Lorraine , Mr. de Montausier lui répondit fièrement , & qu'en qualité de Cadet de Sainte Maure , & qu'en qualité de Duc & Pair comme il étoit , il lui montreroit bien qu'il lui disputeroit le pas par tout où ils se trouveroient tous deux. Cependant si ce Duc avoit quelque raison d'une façon , il n'en avoit guères de l'autre ; un Cadet de la Maison de Sainte Maure , & même un Cadet de quelque autre Maison que ce puisse être , n'a guères de relief en comparaison d'un Prince de Maison Souveraine : mais ce qui apparemment le faisoit parler de la sorte, c'est que Mr. le Duc de Lorraine étant alors chassé de ses Etats, il ne regardoit plus tous les Princes de sa Maison que comme des Cadets de bonne Maison. Et il faut que ce soit là-dessus que se fût fondé aussi le Comte de Crequi Bernieuille , dans une querelle qu'il eut à peu près dans le même tems avec le feu Comte d'Harcourt cadet de Mr. le Duc d'Elbœuf ; car il le traita ni plus ni moins que s'il eût été son pareil. Il fut même si fier que lors que Mrs. les Maréchaux de France , devant qui ils furent obligez de comparoitre tous deux pour rendre compte de leur différent,

eurent

eurent mis quelque difference entr'eux, en lui ordonnant d'aller chez ce Prince pour lui demander excuse de ce qui s'étoit passé; il tint le même procédé envers lui qu'il avoit fait auparavant, & en effet étant allé à Harcour où ce Prince demouroit d'ordinaire, il fit entrer son carosse jusques à la porte de la salle où Mrs. le Maréchaux de France avoient ordonné que le Comte d'Harcour le viendroit recevoir. Il l'y trouva avec quelque noblesse des environs de leurs terres, car ils étoient tous deux proches voisins. Le Prince leur avoit fait donner des chaises à dos, & il en avoit laissé une pareille pour le Comte de Crequi, pendant qu'il y avoit un fauteuil qu'il pretendoit d'occuper; mais le Comte de Crequi, qui avoit l'esprit présent à tout, n'eut pas plutôt remarqué que c'étoit par là qu'il pretendoit lui montrer qu'il y avoit de la difference entre un Prince de Maison Souveraine & un Gentilhomme de bonne Maison, qu'il eut l'adresse de parer le coup après avoir fait à ce Prince le compliment que Mrs. les Maréchaux de France lui avoient ordonné: il prit la chaise à dos qui lui étoit réservée mais au lieu de s'y asseoir, il mit un genou dessus & en tint le dos avec les mains, comme un homme qui s'amuse à badiner. Le

Comte

Comte d'Harcourt, à qui les Maréchaux de France avoient fait la leçon aussi bien qu'à lui, & qui ne devoit s'asseoir que quand il s'asseroit, lui dit qu'il seroit plus commodément sur son siege, & que du moins les Gentilhommes qui étoient là prendroient les leurs quand ils le veroient assis; mais Mr. de Crequi lui répondit qu'entre gens comme eux, il n'y avoit point de façons à faire; qu'il pouvoit s'asseoir s'il vouloit, & que pour lui, il se trouvoit parfaitement bien comme il étoit. Il finit sa visite par ces parolles, & sans lui donner le tems de se servir de son fauteuil, il prit congé de lui. Comme ce Prince étoit obligé de le reconduire jusques à la porte de sa salle, l'avantage qu'il tira de la difference qu'il vouloit mettre entr'eux tourna plus à sa confusion qu'à son honneur: aussi il dit dès le même jour à un de ses Gentilshommes qui étoient chez lui, & à qui il se fioit, qu'il n'avoit eu de sa vie une telle mortification. Et à la vérité elle étoit assez grande pour un Prince de la Maison de Lorraine, mais quelque grande qu'elle pût être elle n'étoit rien néanmoins en comparaison de celle qu'il avoit dû avoir quand Mr. le Prince lui donna des coups de bâton au Luxembourg. Ce traitement verifie bien que
chacun

chacun pretend être maître chez soi , & qu'il y a bien de la difference entre un Prince du Sang & un Prince de quelque autre Maison Souveraine qu'il y ait en France. Cependant cette grande hauteur de Mr. le Prince fut bien rabbaissée quelque tems après; c'est à dire quand il sortit de France pour se jeter entre les bras des Espagnols, dont il embrassoit le parti au prejudice de la fidelité qu'il devoit à son Roi. Je m'étonne qu'on ne nous ait pas rapporté tout cela dans son histoire. L'on fait effectivement qu'il ne fut pas plutôt à Namur qu'il se repentit d'avoir quitté son pais. On nous devoit apprendre, ce me semble, & toutes les allées & toutes les venues que l'on fit de cette Ville à Bruxelles & de Bruxelles à Namur, pour regler le pas que l'Archiduc Leopold prétendoit avoir au dessus de lui. L'on nous devoit dire aussi tout ce qui arriva pour le même sujet entre le Duc de Lorraine & son Altesse Serenissime. Si le Cardinal Mazarin eût voulu se servir de cette conjoncture pour le faire revenir, cela lui eût été sans doute bien facile, puis que les degouts qu'on lui donna pensèrent le desesperer. Mais ce Ministre qui croyoit avoir fait le plus beau coup du monde que de lui avoir fait quitter la France, n'avoit garde de le

rap-

rappeller. Voila ce qu'il eût été bon de nous apprendre dans l'Histoire de ce Prince avec mille autres choses curieuses dont on ne nous a pas dit un seul mot. Cela eût été de bien meilleure grace que de ne nous y débiter que des faussetez.

Il est vrai que l'Auteur n'en savoit pas d'avantage, & il nous le dit bien lui même dès le commencement de son livre, mais puis qu'il avoüe qu'il n'étoit pas capable de travailler à cet ouvrage pourquoi l'entreprendoit-il. Il n'y a rien à mon gré de moins excusable à un écrivain que d'avoüer lui même son ignorance; car puis qu'il reconnoît son défaut, pourquoi se mêle t-il d'écrire; la belle idée qu'il donne par là de son ouvrage, & ne vaudroit-il pas mieux mille fois qu'il n'en dit rien du tout? du moins on pourroit s'imaginer qu'il ne lui seroit arrivé que ce qui arrive à beaucoup d'autres, c'est à dire qu'il se seroit m'épris comme ils font tous les jours. Mais quand un écrivain est si simple que de se condamner soi même, il ne faut plus esperer après cela que d'autres ayent plus d'indulgence pour soi qu'il n'en a eu soi-même.

Mais pour en revenir à mon sujet le Prince de Carignan ayant vengé la Maison de Lorraine & la sienne de la manière que nous
ve-

venons de dire. Plusieurs Ducs & Pairs, qui se trouvoient interez dans le traitement qu'avoient receu les Ducs de Foix & de Choiseul, s'assemblerent en secret pour savoir s'ils devoient se plaindre à Sa Majesté de ce que ces deux Ducs avoient avili leur caractère, en souffrant une chose si indigne de leur rang : mais les plus sages ne jugerent pas à propos d'en venir là, parce qu'ils supposèrent avec beaucoup de vraisemblance qu'ils avoient emporté leur leçon par écrit avant que de partir de Versailles, & qu'ainsi ils n'en auroient nulle satisfaction. Cependant le Duc de Savoye qui par la seule qualité d'Italien savoit dissimuler naturellement, fit d'autant plus de carresses à ces deux Ducs qu'il avoit plus de sujet d'être content de toutes choses. Tout ce qui manquoit à la satisfaction, c'est que Mr. de Louvois n'étoit plus au monde pour voir comment il avoit bien sù prendre sa revanche, car comme c'étoit lui qui avoit donné lieu à lui faire prendre les armes contre le Roi, par les mortifications qu'il lui avoit données en beaucoup de rencontres, il eût été ravi de lui pouvoir demander ce qu'étoit devenu cette hauteur avec laquelle il traitoit tous les Princes Souverains, dont la puissance se trouvoit inferieure à celle de Sa Majesté.

Ce

Ce Prince ayant jugé à propos d'en user ainsi avec ces deux Otages, & n'ayant pas d'autres degoûts à leur donner, il jugea à propos de les renvoyer en France, sans attendre l'accomplissement du mariage de sa fille. Il prit pour pretexte qu'il se fioit assez à sa Majesté pour ne point vouloir d'autre assurance que sa parole. Il dit même à ces deux Ducs, que n'ayant demandé des Otages au Roi que pour la forme seulement, il étoit bien aise de faire voir aux yeux de toute l'Europe, qu'il ne doutoit nullement qu'il n'exécutât de bonne foi tout ce qu'il lui avoit promis; qu'ainsi ils pouvoient s'en retourner en France quand ils voudroient, ce qu'ils ne voulurent pas faire néanmoins sans en avoir l'ordre de sa Majesté.

Le Roi qui avoit appris aussi à dissimuler non-seulement par les leçons que le Cardinal Mazarin lui avoit données, mais encore par le long usage qu'il avoit fait de la Puissance Souveraine qui lui a enseigné, que la dissimulation est une des qualitez des plus nécessaires aux Rois, leur manda de revenir, après avoir fait assurer le Duc de Savoye de la reconnoissance qu'il avoit de sa generosité. Sa Majesté envoya en même tems un Ambassadeur en ce pays-là, & ce fut

fut le Comte de Briord qui étoit à Mr. le Prince. Son Altesse Serenissime, sans la participation de qui il avoit brigué cet emploi, en fut fort indigné contre lui, quoi qu'il n'osât pas le témoigner ouvertement, de peur d'en recevoir des reprimandes de sa Majesté. Cependant les Fêtes de Noël approchant la Duchesse du Ludé fit faire un petit Jesus dont elle fit présent à la Princesse, suivant la coûtume d'Italie. Elle le trouva sur sa toilette quand elle fut hors du lit, & comme ce qui l'enfermoit étoit d'un ouvrage exquis, avec des glaces, elle en fut tout à fait charmée. Le jour de l'an étant venu bien-tôt après, le Roi lui fit un présent bien plus magnifique. Il lui donna un tablier où il y avoit pour cent mille Francs de pierreries. Monseigneur lui en donna un autre qui coutoit quatorze mille Francs & ces deux présens furent accompagnés du don que le Roi lui fit de toutes les pierreries qu'avoient jamais eu la Reine & Madame la Dauphine. Le Comte de Thoulouse, à l'exemple du Roi, donna des étrennes magnifiques, & qui sembloient même au dessus des forces d'un particulier. On ne doute point que ce qu'il en faisoit ne fût avec la permission du Roi, & même que Sa Majesté ne le lui eût conseillé.

Quoi

Quoi qu'il en soit, ce fut au Marquis d'Antin son frere uterin qu'il fit ces belles étrennes, & voici comment la chose se passa. Le Marquis d'Antin étant allé diner chez le Marquis de Barbesieux son beau frere, il trouva sous sa serviette un billet qui étoit plié. Il ne sut ce que cela vouloit dire, & le Marquis de Barbesieux, qui l'y avoit mis apparemment par ordre de Sa Majesté, lui ayant dit qu'il n'en falloit point rougir, & que l'on n'en diroit rien à sa femme, il y ajouta que la compagnie lui donnoit permission de lire ce billet; qu'elle s'en remettrait même à sa discretion de lui dire ce que ce seroit, ou de ne le lui pas dire, par ce qu'elle ne vouloit point le chagriner. Le Marquis d'Antin se leva & fut lire son billet contre la fenêtre. Il trouva qu'au lieu de venir d'une femme, comme il se l'étoit d'abord imaginé, il ne venoit que du Comte de Thoulouse. Il l'y traitoit de gros cochon, à cause qu'il n'est pas trop mal nourri; mais bien loin qu'il eut lieu de s'en plaindre, il n'avoit que de quoi s'en louer, puis qu'il ne le faisoit que par amitié. Le contenu de ce billet le faisoit assez voir, car ce Prince lui marquoit qu'il y avoit déjà deux ans qu'il avoit eu envie de lui donner une pension de dix mille livres, & que com,

me il étoit juste qu'il en profitât dès le jour même qu'il avoit eu cette bonne volonté pour lui, il lui apprenoit que cette pension lui étoit non seulement acquise pour l'avenir, mais encore que son tresorier avoit ordre de lui en payer deux années, dès présentement. Le Marquis d'Antin étant revenu à table dit à la Compagnie, que si elle croyoit que ce billet fût un billet doux, elle ne se trompoit pas, qu'il lui sembloit tel du moins à lui même, sans craindre de se méprendre; qu'il n'en vouloit point d'autres Juges que tout autant qu'ils étoient là; de sorte qu'il étoit tout prêt de s'en rapporter à eux. Il leur dit alors ce qu'il contenoit, & ils n'en furent pas plutôt instruits, qu'ils avoient tous qu'il n'y avoit point de billet de quelque Dame que ce pût être, qui aprochât de celui-là. Ils n'avoient pas mauvaise raison de le croire ainsi, puisque dix mille livres de rente, & vingt mille Francs d'argent comptant valloient bien autant que la plus belle Maitresse qu'il y ait, & particulièrement dans ce tems-ci où le monde est tellement changé qu'au lieu qu'autrefois les hommes couroient après les femmes, les femmes courent maintenant après les hommes. Il n'y en a presque plus une seule qui ne soit effrontée au dernier point, & même elles

pouss-

poussent aujourd'hui si loin leur débauche qu'il y en a quantité qui s'enivrent ni plus ni moins que si elles en devoient tirer beaucoup de gloire. Depuis que les liqueurs sont venues à la mode, elles se servent de ce prétexte pour boire de tout ce que bon leur semble jusques à l'excès, elles boivent même de l'eau de vie tout comme elles feroient de l'eau douce. L'on peut juger du grand appetit qu'elles ont pour tout le reste, & en effet puis qu'elles ont le goût si depravé qu'elles aiment ce qui faisoit peur il n'y a pas encore long-tems, jusques aux crocheteurs, il n'y a pas grande aparence qu'elles se contraignent beaucoup pour résister aux tentations qui leur peuvent faire plaisir, l'un est bien plus naturel que l'autre, & ne paroît pas toujours si indigne d'une femme. Elles ne s'y oublient pas aussi, & elles ont si bien levé le masque là dessus, qu'une que je connois fort bien & qui n'est pas des moins qualifiées de la Cour, sachant il ya quelque tems que son galant s'alloit marier, elle le pria le jour de ses noces de passer chez elle au retour de l'Eglise. C'étoit la nièce de cette Messaline qui l'épousoit, & cette nièce est aussi sage que la tante est effrontée: quoi qu'il en soit, son Amant ne lui ayant pû refuser

sa demande, il ne fut pas plutôt chez elle qu'elle lui en fit une autre qui eût eu lieu de le surprendre s'il l'eût moins connue qu'il ne faisoit. Ce fut de coucher avec elle tout le jour, afin que quand la nuit viendrait sa niece n'eût que son reste. Comme elle payoit bien, & que le nouveau marié avoit besoin d'argent, il fit ce qu'elle vouloit, pendant que les gens de la nôce le furent chercher de tous côtés pour savoir ce qu'il étoit devenu. Cette femme n'est pas la seule qu'il y ait à la Cour de si bon appetit; aussi ne les épargna-t-on point ni les unes ni les autres dans des Noëls qui furent faits un peu après l'arrivée de la Princesse : l'histoire de chacune y est rapportée au naturel, & sans qu'on ait pris la peine de tirer le rideau dessus. Passe encore pour cela, puisque bien qu'il ne soit pas bon de découvrir aux autres les deffauts d'autrui, cette peinture étoit capable d'en faire rentrer plusieurs en elles mêmes; mais ce qu'il y avoit de pis dans ces Noëls, c'est qu'il y regnoit une si grande impieté, que cela fit horreur jusques à ceux qui avoient le moins de religion. Le Roi qui n'a jamais été d'humeur à souffrir de telles choses, & qui en est encore moins aujourd'hui qu'il est véritablement dévot, en fit beaucoup de bruit. Il

dit

dit tout haut devant tout le monde qu'il avoit un bon conseil à donner à celui qui les avoit faits; que c'étoit de s'en aller, & d'éviter par la fuite la punition qui lui étoit inévitable s'il venoit jamais à le connoître. Mais comme c'eût été s'accuser soi-même que de disparoitre après cèt avis, celui qui en étoit coupable fit tout aussi bonne mine que ceux qui se sentoient innocens. Ce ne pouvoit être néanmoins qu'un homme de la Cour, & encore un de ceux qui y étoient des plus avant; car un autre n'eût pû savoir l'Histoire de chacun comme celui là la savoit, & du moins il s'y fût mépris dans quelques unes. Quoi qu'il en soit, après en avoir soupçonné plusieurs & même une Dame d'une condition très relevée, parce que son esprit étoit à peu près tourné de cette manière, la plus commune opinion fut que c'étoit le chevalier de Bouillon. Cependant comme il n'y en avoit aucune preuve, & que tout ce que l'on en pouvoit dire n'étoit fondé que sur le soupçon qu'on en avoit, il ne lui en arriva point de mal. Le Roi non content d'avoir témoigné le chagrin qu'il avoit contre celui qui avoit ainsi signalé son impiété, & peut-être aussi sa médifance, puis qu'il n'est pas croyable que toutes les ordures qui se trouvent

dans ces Noël's fussent au pied de la lettre, le Roi dis-je, après avoir témoigné sa colere là-dessus, témoigna encore qu'on ne lui feroit pas plaisir de les chanter. Mais comme il y a de certaines choses qui sont au dessus de la puissance des Rois, quelque autorité qu'ils puissent avoir, ce commandement fut bien inutile. Chacun ne les eut pas moins qu'auparavant dans la bouche, & toute la difference qu'il y eut, c'est qu'on s'en cacha devant ceux que l'on croyoit capables de le rapporter à Sa Majesté. Car il faut savoir que toute la Cour n'est remplie que d'espions, & que quoi qu'on en connoisse quelques uns, comme le Marquis de Termes & quelques autres, il y en a néanmoins qui font leur personnage si adroitement qu'on ne les soupçonne de rien moins que de ce qu'ils font dans le fonds. Ces Noël's ne furent pas la seule critique qui parut sur la conduite des femmes. Un certain homme, fort connu dans le monde pour faire un metier tout autre que celui qu'il devroit faire naturellement, s'avisa de les vouloir reprendre de la même manière dont il a coûtume depuis long-tems de reprendre tout le genre humain. Comme c'est un diffeur de bon mots & un faiseur de chansons, il en fit sur l'équipage dans lequel les fem-

mes

mes marchent aujourd'hui pour être plus propres au combat. Il les y faisoit paroître en mules & en corset toutes prêtes à entrer en lice, mais quoi qu'il n'y nommât personne, comme ceux qui se mêlent de vouloir reprendre les autres ne sont jamais agréables, principalement quand la corruption a jetté de si profondes racines qu'il est difficile de les arracher, il se vit bien-tôt accablé d'une infinité d'injures. Ce fut à peu près de la même façon qu'il avoit offensé les autres. C'est à dire par des Chançons & des Vaudevilles, avec cette différence seulement, qu'au lieu qu'il avoit eu la discretion de ne nommer personne dans les siennes, on le nommoit pour lui par son nom. On fit bien plus, afin de le mortifier encore d'avantage, on envoya ces Vaudevilles & ces Chançons chez le Cardinal de Bouillon, chez le Duc de Chaunes & chez la Marquise de Louvois, où il étoit tous les jours. Ces personnes qui étoient de ses amis, & qui ne pouvoient se passer de lui, trouverent mauvais qu'on lui fit l'injure de le calomnier, lui qui n'avoit calomnié personne, puisque personne n'étoit désigné dans ce qu'il avoit fait. Mais comme depuis qu'il avoit changé sa qualité de Maître des Requêtes en celle de Poëte du Pont-

neuf, il avoit attaqué diverses personnes de condition sans se montrer toûjours si circonspect, tout le monde ne lui rendit par la même justice que faisoient le Cardinal de Bouillon & ses autres amis. Il n'avoit pas grand tort néanmoins de trouver à redire à ce qu'il avoit fait à l'égard des femmes, & il y en avoit beaucoup d'autres qui tout aussi bien que lui croyoient que quand elles eussent quitté leurs mules & leur coffer, elles n'en eussent pas plus mal fait. La réponse qu'on lui donna ayant ainsi été toute aussi prompte que la botte qu'il avoit portée, ce pauvre petit homme entra en même tems dans sa coquille, sans en oser sortir de quelque jours; mais comme on revient bientôt à son naturel, & que les Dames d'ailleurs ne tarderent gueres à lui donner de nouveaux sujets de ne les pas épargner d'avantage qu'il avoit fait, il y a depuis ce tems là mille Vaudevilles de sa façon, & où il en fait une jolie peinture.

Si la débauche étoit grande parmi les femmes, elle ne l'étoit gueres moins parmi les hommes. Ils étoient possédez sur tout d'une certaine fureur où il étoit impossible de trouver la moindre excuse. Avec le défaut du vin auquel quantité étoient sujets, beaucoup plus néanmoins par une méchan-

te habitude que par leur inclination particulière, ils avoient celui de preferer à leurs femmes, quelque belles qu'elles fussent & qu'il ne tenoit qu'à eux de rendre sages, des Comediennes ou des femmes de l'Opera. Ainsi pour avoir le reste d'une infinité de gens, ils quittoient ce qu'ils pouvoient posséder tout seuls, & ce qu'ils rendoient quelquefois commun, parce qu'il n'y a rien qui porte d'avantage une femme à s'écarter de son devoir, que quand elle se voit méprisée. Les plus grands Seigneurs comme les autres n'étoient pas exemts de ce défaut, quoi qu'ils fussent encore plus obligés que les autres de donner bon exemple, & en effet plus on se trouve élevé plus on est en veüe à tout le monde.

Il y en avoit un entr'autres qui aimoit une de ces femmes de l'Opera; ce qui étoit fort desagréable à ceux qui prenoient intérêt en sa personne; mais ce qui aidait encore à le gêner, c'est qu'un nombre infini de Dames, & même des plus hupées de la Cour, alloient tout exprés à l'Opera pour donner de l'encens à sa Maîtresse; car quand on est tombé une fois dans la corruption, on n'a pas plus de peine à applaudir au vice qu'un autre en auroit à applaudir à la vertu. Il y avoit déjà quelque

tems que ceux à qui son Amant appartenoit, s'étoient apperçûs qu'il étoit bon de veiller à sa conduite. Ainsi ils avoient mis auprès de lui un homme sage qui pût leur en rendre compte. Mais comme la jeunesse a de l'aversion pour ces sortes de personnes, & que la coutume est de les regarder comme des pedagogues & de ne les pouvoir souffrir, ce jeune Seigneur tâcha tout autant qu'il pût de s'affranchir des liens qu'on pretendoit lui donner. Tout ce qu'il y avoit de jeunesse qui lui faisoit la Cour, le confirma dans ces sentimens, tout autant qu'il lui fut possible. Ils commencerent même à appeller ce surveillant *Cajus Garrulus*; ce nom ayant beaucoup de rapport à celui qu'il portoit dans le monde, & l'épithete qu'ils joignoient n'en ayant pas moins à l'emploi qu'on lui avoit donné. Le Pere de ce jeune Seigneur fort intrigué de cette attache, lui en parla comme d'une chose qui ne sonnoit pas bien pour lui dans le monde: & afin d'en être mieux écouté il ne lui en parla pas seulement de sa part, mais encore de celle du Roi, pour qui il savoit qu'il avoit beaucoup de respect. Il lui dit même, afin de faire plus d'impression sur son esprit, que ceux qui s'attachoient à ces sortes de personnes étoient sujets le plus sou-

souvent à d'étranges aventures ; que son rang & sa condition ne le mettoient point à couvert de l'infidélité d'une coquette, & que du moins s'il vouloit avoir une Maîtresse, il en devoit avoir une avec qui il y eût plus de sûreté qu'il n'y en avoit avec celle là. Mais quelque respect qu'il eût pour la personne, au nom de qui son pere lui parloit, & quelque obéissance qu'il lui dût à lui même, il ne lui répondit rien autre chose, sinon qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour les contenter tous deux, mais qu'il se sentoît tant d'inclination pour cette fille qu'il ne savoit s'il en pourroit venir à bout sitôt. Il continua cependant de la voir, & lui ayant conté mot à mot tout ce que lui avoit dit Mr. son Pere, il convint avec elle qu'il ne la verroit point de quelques jours. Cajus Garrulus avertit ceux qui l'avoient mis auprès de lui de la visite qu'il venoit encore de lui rendre malgré les remontrances qui lui avoient été faites, Mr. son Pere lui en parla encore tout de nouveau. Il lui dit qu'il falloit être bien incorrigible pour oublier sitôt sa leçon, & qu'étant aussi bien né qu'il l'étoit il devoit, du moins pour son honneur, s'abstenir de la voir de quelques jours, afin de lui marquer quelque obéissance. Il le prit même sur un

ton qui le devoit faire rentrer en lui même. Ce jeune Seigneur, qui ne pouvoit pas nier qu'il ne l'eût été voir, lui répondit qu'il lui sembloit, avec tout le respect qu'il lui devoit, qu'il le reprenoit là d'une chose à laquelle il n'y avoit rien à reprendre; qu'il falloit bien qu'il lui allât dire qu'on lui avoit deffendu d'avoir d'avantage de commerce avec elle; que c'étoit le moins qu'on pouvoit faire, quand on avoit eu quelque considération pour une personne, parce que ce seroit la desesperer que de la quitter sans lui en dire le sujet: que cependant, il ne pouvoit s'empêcher de lui avouer que quelque passion qu'il eût de le satisfaire, il l'avoit trouvée plus belle que jamais quand il l'étoit allé voir: qu'il étoit fâché d'être si foible, & que tout ce qu'il pouvoit faire pour lui obéir étoit de prier Dieu de lui donner plus de force. Mr. son Pere entendit bien ce que cela vouloit dire, & ne concevant pas grande esperance de sa réponse, il le quitta tout chagrin. Son fils fut deux ou trois jours sans retourner voir cette fille, mais y envoyant des messagers de moment à autre, il lui manda que Mr. son Pere donneroit un grand bal le lendemain, & qu'elle ne manquât pas d'y venir; qu'elle y vint cependant de guisee

lée de telle & telle manière, afin qu'il la pût reconnoître.

Ce bal étoit le plus beau qu'il y eût eu depuis long-tems, & toute la Cour s'y étant renduë, ce jeune Seigneur qui n'y voyoit point encore sa Maîtresse, en parut tout chagrin à une Dame qui eut bien voulu avoir la même place dans son cœur que cette personne y avoit; elle se flatoit même que si cela pouvoit jamais ariver, Mr. son Pere & tous les autres qui prenoient intérêt en sa conduite n'y trouveroient pas tant à redire: ainsi lui faisant la guerre de son inquietude, afin d'avoir matière de le mettre sur les voyes qu'elle vouloit, il n'eut pas le tems de lui répondre, par ce qu'il vit entrer celle qu'il aimoit. Elle étoit deguisée en homme, & il fut dire aussi-tôt à une jeune Princesse qu'on ne laissoit gueres de tems sans danser, de l'aller prendre d'abord qu'elle en auroit occasion. Elle le lui promit, & lui tint sa parole. Cajus Garrulus qui avoit toujours les yeux sur lui, l'ayant veu regarder du côté de ce nouveau masque, & parler ensuite à cette Princesse, il se douta de ce qu'il lui avoit dit. Il n'en voulut rien témoigner néanmoins à personne, avant que de savoir au juste s'il se trompoit

ou non, ainsi observant de tous ses yeux le nouveau masque, plus il le regarda de près, plus il se fortifia dans la pensée qu'il avoit que c'étoit-la Maîtresse de son maître. On vint prendre en même tems pour danser la jeune Princesse à qui le jeune Seigneur avoit parlé à l'oreille, & étant allé prendre en suite le nouveau masque, cela acheva de faire voir à Cajus Garrulus qu'il ne se méprenoit point; car il reconnut à sa danse que c'étoit celle qu'il soupçonnoit, desorte que quand il n'eût pas eu les présomptions qu'il en avoit déjà pour le lui faire croire, cela suffisoit tout seul pour fixer son soupçon. Ce masque qui étoit effectivement la Maîtresse de ce jeune Seigneur, après avoir dansé avec cette jeune Princesse, eut encore la hardiesse d'aller prendre pour danser la femme de son amant. Cajus Garrulus ne put souffrir une si grande effronterie, & étant allé dire au Pere de son maître, qui étoit le masque qui avoit pris la femme de son fils, il eut envie d'abord de le faire jeter par les fenêtres. La mere de ce jeune Seigneur le vouloit aussi, mais enfin après avoir fait réflexion que cela feroit beaucoup de bruit dans le monde, ils resolurent tous deux d'avoir recours à des moyens plus doux que celui

celui-là pour rompre ce commerce. Ce fut de lui faire dire qu'elle lui étoit infidèle, & qu'à moins que de la quitter il n'y avoit plus de seureté pour sa femme de coucher avec lui. Il n'en voulut rien croire, quoi qu'on tâchât sous main de lui en faire naître tous les soupçons imaginables. Ainsi Mr. son Pere craignant qu'après lui en avoir voulu faire peur, cela n'arrivât effectivement, il prit le parti de mettre une femme auprès de cette fille, afin de la surveiller si bien, que quand même elle auroit la volonté de le tromper, elle n'en pût venir à bout.

Ce n'étoit pas ce jeune Seigneur seulement qui s'attachoit ainsi à ces sortes de femmes, au préjudice de ce qu'il se devoient à soi-même & à son épouse. Il y en avoit bien d'autres, qui à son exemple, faisoient la même chose, & qui même l'y avoient précédé. Mais entre tous ceux dont l'aveuglement se montra le plus terrible, on peut dire qu'il n'y en eut point qu'on pût moins excuser qu'un certain Duc, qui néanmoins avoit déjà assez d'âge pour se montrer plus sage que lui. Il avoit d'ailleurs épousé une jeune Princesse d'une grande beauté, & qui valloit mieux sans

com-

comparaison que toutes les Maitresses qu'il se pouvoit choisir parmi toutes ces sortes de femmes. Mais la débauche l'emportant chez lui par dessus toute autre considération, il lui fit non seulement cette infidélité, mais il la quitta encore pour aller tenir ménage avec sa nouvelle Maîtresse. Avant que cela arrivât son Pere qui étoit un des plus grands Seigneurs & des plus riches de la Cour avoit emmené la femme de son fils dans son pais, pendant qu'il étoit à l'armée. La mere de cette jeune Princesse qui l'aimoit passionnément ne l'avoit veu partir qu'à regret, & eût mieux aimé qu'elle eût demeuré avec elle; mais n'en ayant pû être la Maîtresse, sa fille lui écrivit quelque tems après qu'elle la prioit d'employer son credit auprès du Roi pour la faire revenir, si non qu'elle n'étoit pas en seûreté avec son beau pere, qu'il lui avoit parlé d'amour sans prendre garde à ce qu'elle lui étoit, & que même il lui en avoit parlé si fortement qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour elle, pour peu qu'elle eût de soin de son honneur & de son repos. L'on ne sait si cela étoit vrai dans le fonds, ou si ce n'étoit qu'une chose concertée entre la mere & la fille pour affranchir celle-ci d'un sejour aussi

en-

ennuieux qu'étoit le país de son Beupere, & pour donner à celle-là le contentement de la posseder. Quoi qu'il en soit, cette Dame en ayant parlé à sa Majesté, il y eut ordre au pere de ce Duc de renvoyer sa belle fille à Paris. Il fut outré contre l'une & l'autre de l'affront qu'elles lui faisoient par là, ainsi quoi qu'il dût être le premier à reprendre son fils de l'attachement qu'il commençoit à faire paroître pour sa nouvelle maîtresse, il ne fit pas de grands efforts pour l'en empêcher, parce qu'il étoit bien aise qu'il le vengeât du tour qu'il les accusoit de lui avoir joué. Si c'étoit une vengeance pour lui que celle-là, on peut dire qu'il eût bientôt dû être content : car son fils devint si passionné de cette nouvelle Idole, ou pour mieux dire si fol, que sachant qu'elle étoit grosse, il quitta sa femme pour aller demeurer avec elle. Comme son Pere ne lui avoit pas donné un trop gros revenu en le mariant; quoi qu'il eût quatre cent mille livres de rente avec quantité d'argent comptant sans avoir un sol de debte, il se trouva bientôt en si grande nécessité, à cause des deux menages qu'il avoit sur les bras, & de la dépense qu'il étoit obligé de faire à la guerre, qu'il se resolut de faire une chose qu'on aura de la peine à croire
d'un

d'un homme de condition. Ce fut de se passer de Carosse & de ce grand nombre de Pages & de Laquais, que les gens de la qualité ont coutume de traîner après eux. Ainsi réduisant toute sa dépense pendant le quartier d'hiver à n'avoir qu'un Valet pour lui & un autre pour sa maîtresse, il les habilla de gris, afin que quand ils prendroient un Fiacre pour sortir, on ne les reconnût ni l'un ni l'autre. Pour ce qui est des femmes qu'il lui donna, elle ne furent pas en plus grand nombre que les Laquais ; elle n'eut qu'une Femme de Chambre & une Nourrice, & celle-ci leur servit à deux mains, c'est à dire qu'elle fut Servante & Nourrice tout à la fois. Tous ses amis ne pouvant voir un aveuglement si honteux pour lui, lui en parlèrent comme d'une chose qui ternissoit sa réputation à un point qu'il étoit impossible qu'il en put jamais revenir. Ils lui dirent même, afin de lui ôter une partie de la confusion qu'il devoit en avoir, qu'il falloit que cette fille l'eût enforcélé ; que c'étoit du moins ce que l'on en pouvoit croire, puis qu'il n'étoit pas naturel qu'on quittât la plus aimable Princesse qui fût au monde, pour tenir ménage avec une gueuse, dont la profession seule étoit capable de donner de l'aver-

sion-

sion, quand même elle seroit encore plus charmante mille fois de sa personne qu'elle ne lui paroïssoit. Il ne leur répondit rien autre chose sinon que quand ils en parloient de la sorte, c'est qu'ils ne la connoissoient pas, mais que pour peu qu'ils la pratiquassent, ils changeroient bientôt de sentiment. Ils n'en voulurent pas convenir avec lui, & s'étant retirez sans l'avoir pû jamais persuader de changer de conduite, ils eurent le regret de voir leur ami continuer à se deshonorar dans le monde.

Comme ils virent cela, ils firent parler sous mains à cette fille, & la menacerent qu'ils auroient recours à l'Autorité Royale pour la faire enfermer dans quelque Convent ou dans quelque prison, si elle ne portoit elle-même le Duc à la quitter. Cette fille qui après avoir pris l'essor comme elle avoit fait, n'eût pas été bien-aise que cela lui fût arrivé, se trouva toute étourdie de ces paroles; elle savoit que les menaces qui lui étoient faites n'étoient pas sans fondement, parce qu'elle connoissoit elle-même une femme qui avoit été prisonniere pour le moins sept ou huit ans pour avoir été maîtresse du Comte d'Harcourt, dont nous avons parlé ci-dessus. Ainsi étant résoluë de prevenir un aussi grand malheur que celui-là,

là, elle leur promet de faire tout ce qu'elle pourroit pour les contenter. Elle n'y manqua pas, & dès le même jour elle dit au Duc, après lui avoir fait montre d'une mélancholie de commande, qu'elle ne pouvoit plus continuer le commerce qu'elle avoit avec lui, parce que sa conscience lui en faisoit des reproches continuellement, qu'elle se representoit à toute heure qu'elle étoit cause de ce qu'il avoit abandonné la Duchesse sa femme; qu'elle voyoit d'ailleurs qu'il n'y avoit personne qui ne l'en blâmât, comme sans doute il meritoit bien de l'être, de sorte que quand il n'y auroit que sa seule considération, elle étoit obligée de lui dire qu'il falloit songer à rompre un commerce qui étoit également honteux & criminel à l'un & à l'autre. Le Duc fut surpris à un discours si peu attendu, & n'en ayant que plus d'estime pour elle, parce qu'elle prenoit pour pretexte de ce divorce deux choses aussi agréables à un amant que sont celles de son propre intérêt, & de la vertu de ce qu'il aime, il fit ce qu'il put pour lui faire changer de dessein; la crainte qu'elle avoit de la prison la rendit sourde à ses raisons & à ses caresses; elle persista à vouloir rompre tout commerce avec lui, & ne croyant pas qu'il lui fût possible de trouver
rien

rien qui le fit mieux rentrer en lui-même que les charmes de sa femme, qui étoient sans comparaison au dessus des siens, elle lui dit, que si elle étoit aussi belle qu'elle l'étoit, & que cette Dame fût faite comme elle, elle ne trouveroit pas étrange qu'il l'eût quittée pour la suivre; mais qu'étant obligée d'avouer que tout l'avantage étoit du côté de son épouse, elle ne vouloit pas souffrir d'avantage qu'on l'accusât d'être de si mauvais goût, que de choisir le pire & de quitter le meilleur. Il lui voulut dire que ce n'étoit que par modestie qu'elle en parloit de la sorte; & que pour lui si on lui en demandoit son sentiment, il en diroit bientôt le contraire; qu'il étoit aussi capable d'en juger que pas un autre, lui qui la connoissoit depuis long-tems. Mais cette fille voyant qu'il le prenoit sur ce ton-là, & qu'il lui seroit impossible de lui en faire rien demordre, se rabattit sur ce qu'elle lui avoit dit d'ailleurs, sçavoir que sa conscience ne lui permettoit pas davantage de vivre dans un desordre comme le sien.

Le Duc regarda tous ces discours comme l'effet de quelque mécontentement secret; qui la mettoit de méchante humeur. Ainsi pour la remettre dans son assiette ordinaire il lui voulut faire quelques présens, elle
les

les refusa généreusement , & comme la personne du monde la moins intéressée. Elle avertit cependant ceux qui lui avoient fait des menaces , des efforts qu'elle faisoit pour les satisfaire , mais que s'ils vouloient qu'elle en vint à bout , ils devoient aussi agir de leur côté. Ils ne s'y endormirent pas , & sachant qu'il n'y avoit rien tel que de battre le fer pendant qu'il étoit chaud , ils revinrent à la charge auprès du Duc. Il eût bien résisté à leurs batteries , s'ils eussent été seuls à en dresser contre lui. Mais sa maîtresse ne le traitant plus qu'avec indifférence , & comme une femme qui avoit résolu absolument d'abandonner le vice , il leur dit qu'il alloit les satisfaire , puis qu'ils le lui conseilloient absolument ; que s'ils vouloient néanmoins qu'il leur dit ce qui l'obligeoit à le faire , c'est que sa maîtresse le vouloit elle-même , elle qui avoit toute seule un empire plus absolu sur lui , qu'ils n'en pouvoient avoir tous ensemble ; qu'il étoit bien-aise de leur faire ingenuëment cèt aveu , afin qu'ils lui en fissent un autre à leur tour , savoir qu'elle étoit encore plus digne de son estime que tout ce qu'il leur en pouvoit dire ; qu'une marque de cela , c'est qu'elle vouloit renoncer à toute galanterie , résolution d'autant plus

plus louable en elle qu'elle étoit moins ordinaire dans toutes les femmes; & en effet dès le moment qu'elles en ont goûté, il n'y a rien de si extraordinaire que de leur voir quitter leur méchantes habitudes. Cependant il en avoit si bonne opinion qu'il leur dit encore, que pour elle il leur étoit caution qu'elle n'y retomberoit jamais, & que c'étoit du moins ce qu'il alloit croire pour sa consolation. Ils ne se mirent pas en peine de lui contester ce qu'il disoit, ni de lui apprendre que ce qu'elle en faisoit n'étoit que par la crainte des menaces qui lui avoient été faites. Ils crurent qu'il leur devoit suffire de l'avoir amené à leur point sans se soucier de quelle maniere cela s'étoit fait. Ainsi ne songeant qu'à achever cet ouvrage, qui commençoit à être en si bon train, ils furent trouver les parens de sa femme, afin qu'ils concourussent avec eux à les remettre bien ensemble. Mais la mere de la Duchesse qui après avoir repris sa fille avec elle, ne se pouvoit plus résoudre à la quitter, leur dit tout résolument qu'elle n'y consentiroit jamais. Le pere du Duc qui avoit été fort indigné de ce que cette jeune Princesse avoit dit contre lui, & qui ne l'avoit pas encore oublié, dit à peu près la même chose, cependant comme les

hom.

hommes se rendent d'ordinaire à la raison plutôt que quantité de femmes qu'il y a, il se laissa gagner à la fin, à condition toutes fois que d'abord que sa belle fille se feroit remise avec son mari, elle ne verroit plus sa mere. C'étoit encore vouloir allumer le venin que cette Dame avoit déjà sur le cœur que d'y jeter cette huile. Ainsi elle s'opposa plus que jamais à leur raccommodement. Le Prince son Mari se montra plus sage & plus raisonnable qu'elle ne l'étoit. Il lui representa que Dieu & le Monde vouloient qu'on contribuât toujours à raccommoder un Mari & une femme, pour peu que l'on y vit d'apparence, & qu'elle y étoit encore plus obligée qu'un autre, puis qu'il s'agissoit de son gendre & de sa fille; mais ne lui pouvant faire entendre raison, parce qu'elle avoit pris de longue main un si grand empire sur son esprit, qu'il n'avoit coûtume de faire que ce qu'elle vouloit, l'on fut obligé à la fin d'en parler à Sa Majesté.

Le Roi fut du sentiment du pere, & crut qu'on devoit passer par dessus bien des choses pour moyenner une pareille reconciliation: ainsi ayant ordonné à la mere de la Duchesse de se rendre à l'avis de son Mari, on adoucit la clause que le pere de son gendre

dre vouloit mettre qu'elle ne verroit plus sa fille. On convint donc qu'elle la verroit de fois à autre, mais que pour empêcher que le pere du Duc ne fût de mauvaise humeur, ce ne seroit tout au plus que deux fois la semaine. Cette Dame ne pouvant gouter qu'on donnât ainsi des bornes à l'amitié qu'elle avoit pour elle, voulut de son côté que si elle ne voyoit sa fille qu'à de certains jours, le pere de son gendre ne la vit point du tout & qu'il demeurât encore moins avec elle. On trouva un temperament à tout cela, & ce fut qu'il n'y demeureroit point. Mais que pour la voir, il la verroit tout aussi souvent que son fils le voudroit permettre; on fit entendre à cette Dame qu'il avoit encore plus d'interêt qu'elle de lui empêcher de la voir, supposé que ce qui s'étoit dit de lui fût veritable. Après que l'on fut convenu ainsi de toutes ces conditions, il ne fut plus question que de savoir ce que le Duc feroit de sa Maîtresse & de son enfant, & de convenir du jour qu'il prendroit pour se remettre avec sa femme. A l'égard du premier, il promit de leur faire une pension, & c'est ce qu'il n'a peut être pas trop executé. Je n'en fais rien pourtant, mais comme il en étoit encore tout aussi amoureux qu'il l'eût jamais été, je suppose

que les promesses ne lui coutoient rien dans ce tems-là ; mais qu'il n'en a peut-être pas été de même des effets , parce qu'on oublie aisément ce que l'on a promis du moment qu'on ne voit plus la personne. A l'égard de l'autre cela fut bien aisé & le jour qu'on lui demandoit étant pris il fut fait une nouvelle nôce. Devant que de le mettre au lit avec sa femme tous leurs parens leur rendirent visite, comme s'ils ne fussent venus que de se marier , & leurs amis à leur exemple s'acquitterent aussi de ce devoir. En fin on les mena tous deux ensemble à l'Opera , & dans les autres lieux publics , afin de faire voir à ceux qui avoient ouï parler de leur divorce , que les plus grandes folies ne durent pas éternellement.

Un exemple comme celui-là devoit produire un bon effet pour ceux qui étoient tombez dans le même delire , c'est à dire pour ceux qui comme lui , ne faisoient guères de cas de leurs femmes pour plaire à ces fortes de créatures. Mais l'on ne voit pas que cela ait encore rien produit de bon pour un certain Duc , qui à la verité n'a pas encore abandonné la sienne comme l'autre avoit fait , mais qui à cela près , ne vit gueres mieux avec elle. Une de ces mal-

heux-

heureuses femmes de theatre ayant trouvé le moyen de s'emparer de son cœur, a tellement renversé sa raison qu'il y a déjà long-tems qu'il n'a plus de commerce avec son épouse. Elle est pourtant encore toute jeune, & a outre cela beaucoup de vertu, qualité assez considerable & assez rare dans le siecle où nous sommes, pour meriter qu'un Mari y fasse une autre attention qu'il n'y fait. Il est vrai qu'elle n'est pas si belle qu'une tante qu'à son Mari, laquelle n'en a pas été pourtant plus heureuse, quoi qu'elle eût beaucoup de vertu, aussi bien que sa niece. Celle-ci avoit même épousé une honnête homme, & qui avoit autant d'esprit que pas un qui fût à la Cour, autre raison, pour qu'il en usât bien avec elle, puis que plus on a d'esprit & d'honneur plus on s'attache à remplir son devoir, mais la malheureuse passion qu'il avoit pour une fille d'un grand mérite qui est aujourd'hui Superieure des filles de Sainte Marie de Chaliot, le rendant incapable d'ouvrir les yeux sur son bonheur, il fit encore bien pis que les deux Ducs dont nous venons de parler, il ne coucha point du tout avec elle la premiere nuit de ses nôtces, qui plus est si l'on en croit la Chronique de la Cour, il n'y coucha pas d'avantage dans la suite,

quoi qu'ils ayent encore été long-tems ensemble, & que même il n'y ait jamais eu de divorce apparent entre lui & elle. Son pere qui avoit beaucoup d'esprit, & qui, bien loin d'approuver l'indifference qu'il avoit pour cette Dame, en étoit au desespoir, ne s'en apperçût pas plûtôt qu'il lui dit ce qu'il en pensoit; mais quand il vit qu'il ne s'en montroit pas plus sage pour toutes les raisons qu'il lui apportoit, il en chercha d'autres, pour voir si elles opereroient d'avantage sur son esprit. Ce fut de lui dire que sa qualité de Pere mise à bas, il ne le vouloit plus conseiller qu'en bon ami, qu'ainsi tout ce qu'il avoit à lui dire presentement c'est que toute la Cour trouvoit sa femme tout à fait à son gré; que parmi ceux qui lui donnoient de l'encens elle en trouveroit peut-être aussi quelqu'un qui lui plairoit, que le moyen d'empêcher cela étoit de coucher avec elle, parce que s'il n'y couchoit pas, quelque autre y pourroit peut-être coucher. Le Conseil étoit salutaire, & personne ne met en doute que ce ne soit là un moyen pour arrêter le cours de bien des choses, mais le Mari de cette Dame n'ayant non plus d'oreilles pour écouter de si bonnes raisons, qu'il avoit eu d'yeux pour remarquer ce que sa femme val-

loit;

loit, il continua toujours son chemin sans se mettre en peine autrement de la fâcheuse destinée qu'il lui annonçoit ; l'horoscope néanmoins que son pere avoit tirée s'est trouvée fautive, puis qu'il n'y a jamais eu de femme à la Cour qui ait moins fait parler d'elle que celle-là. Quoi qu'il en soit, elle porta à un autre quand son Mari fut mort le précieux joyau que l'on estime tant en une femme. Elle se remaria comme veuve, & cependant elle étoit encore fille, mais comme elle est née sous la plus étrange planète qui fut jamais, on croit que son second Mari ne l'a point fait encore changer de condition. C'étoit un des hommes de France le mieux fait, & sans qu'une femme s'en trouvât bien. Aussi celle qu'il avoit épousée en première nôces ne se soucia guères de demeurer avec lui, quoi qu'ils ne se fussent jamais brouillez ensemble, & qu'elle eût pû faire une belle figure à la Cour, elle aima mieux l'y laisser tout seul, & se venger de sa malheureuse destinée sur les cerfs & sur les autres bêtes de cette nature, à qui elle a fait la guerre jusques au dernier moment de sa vie. Il est vrai qu'en mourant elle fit un fidei-commis en sa faveur, ce qui voudroit dire quelque chose de tout autre que ce que je viens

de dire. L'on fait qu'il n'est guères ordinaire à une femme de faire du bien à un Mari s'il ne lui en a fait à elle même tout le premier. Mais comme il y a femmes & femmes, il faut dire à l'avantage de celle-ci, qu'elle étoit moins intéressée & moins gourmande que les autres sur l'article. Elle avoit toujours fait son plaisir de la chasse, & comme son Mari étoit extrêmement honnête avec elle, si l'on en réserve le point que beaucoup d'autres femmes, néanmoins, croient être le point essentiel & le couronnement de l'honnêteté d'un Mari, elle passa aparemment sur cette considération. Elle aima mieux que le sien eût son bien que des parens dont elle n'étoit pas trop contente. Ainsi elle chargea le feu Duc de Lefdiguières de ce fidei-commis, mais la mort ayant surpris ce Duc, lors qu'il y pensoit le moins, & dans un âge où il pouvoit espérer de vivre du moins encore autant qu'il avoit déjà fait, sans faire aucune violence à la nature, cela causa beaucoup d'embarras à son Mari. Il avoit pourtant besoin de ce secours pour reparer les breches qu'il avoit faites à son bien, depuis qu'il étoit à la Cour. Comme ce séjour est le lieu du monde où l'on voit le plus de choses extraordinaires, il en arriva une dans le même tems
que

que s'étoit fait le raccommodement dont nous venons de parler, qui ne sonna pas bien pour un des principaux Acteurs : elle donna même beaucoup d'indignation contre celui qui est maintenant sur la Scene.

Il faut savoir que le Roi, pour subvenir aux frais de la guerre, avoit fait un Edit pour la vente des Gouvernemens qui étoient dans le cœur du Royaume, & pour l'acquisition desquels il étoit plus besoin d'argent que de service ni de mérite. Il y a une petite Ville en Picardie du côté d'Abbeville nommée Ruë. Le feu Duc d'Elbeuf en avoit bien autrefois le Gouvernement, & le Duc d'Elbeuf son fils trouvant que ce petit Gouvernement étoit à sa bienséance, résolut de l'acheter. Un Gentilhomme de ce pais-là nommé d'Augicourt, qui n'étoit guères riche ni guères connu, il n'y a que vingt-cinq ou trente ans, mais qui aujourd'hui est fort à son aise, parce qu'il a été au feu Marquis de Louvois dont il portoit le portefeuille quand ce Ministre alloit travailler avec Sa Majesté, ayant envie pareillement de l'acheter, il ne sût pas plutôt que Mr. d'Elbeuf en avoit envie qu'il prit un parti bien extraordinaire pour l'avoir à son préjudice. Il est vrai que cela

lui coûtoit moins qu'à un autre. Il étoit homme à tenter de grandes aventures, pour parvenir à ses desseins, & comme il avoit déjà réussi dans une chose où il devoit se perdre absolument, il crut qu'il réussirait aussi dans celle-là, & particulièrement parce que quelques amis & quelque crédit que pût avoir le Duc d'Elbeuf, il y avoit bien à dire qu'il n'en eût tant que celui contre qui il avoit emporté l'autre affaire. Car c'étoit non seulement contre le Marquis de Barbesieux, mais encore contre toute la famille de son ancien maître, dont il avoit entrepris de deshonnorer la mémoire. Voici comme cette affaire se passa après qu'on j'en reviendrai à celle qu'il eut contre Mr. d'Elbeuf. Le Marquis de Louvois étant mort, ce d'Augicourt qui avoit l'honneur d'être connu de Sa Majesté pour avoir porté une infinité de fois le portefeuille de ce Ministre jusques à la porte de son cabinet, après lui avoir demandé une audience secrète, & l'avoir obtenue, lui dit qu'il avoit crû de son devoir de l'avertir d'une chose dont elle n'étoit pas informée; qu'elle s'étoit toujours imaginée que tous les desseins que lui donnoit le Marquis de Louvois partoient de fatête, mais qu'il y avoit bien à dire que cela fût vrai; qu'il avoit tou-

jours

jours eu recours à lui quand il avoit voulu faire quelque chose de bon ; que c'étoit lui qui avoit fait telles & telles choses, & que tout ce que ce Ministre avoit fait de son propre fonds n'avoit jamais été rien qui vaille ; qu'il n'en vouloit point d'autre preuve, que ce qu'il avoit entrepris à Maintenon, où s'il l'en eût voulu croire, il se fût abstenu de faire une infinité de fautes ; qu'il étoit prêt de les faire connoître à Sa Majesté, ce qu'il ne lui seroit pas difficile, parce que comme elle entendoit parfaitement bien les fortifications, il s'en appercevrait tout aussi-tôt. Le Roi qui effectivement est habile dans ces sortes de choses, & même beaucoup plus que bien des gens ne croiroient peut-être, voyant qu'il parloit de lui faire voir au doigt & à l'œil les bevuees qu'il prétendoit qu'eût fait ce Ministre, l'écouta encore plus volontiers qu'il n'eût fait sans ces promesses. d'Augicourt lui débita ainsi sa marchandise tout à son aise, & le Roi connoissant qu'il avoit raison en de certaines choses, quoi qu'il se trompât en d'autres, bien loin de lui dire qu'il n'approuvoit pas l'ingratitude dont il usoit envers un homme à qui il avoit obligation de sa fortune, lui dit au contraire, quoi que ce fût là son sen-

timent, qu'il lui conserveroit une pension qu'il lui avoit donnée à la recommandation de son defunt maître. D'Augicourt, quoi que content en quelque façon de la bonté que le Roi avoit pour lui, puisque la conservation de la pension étoit une marque que le Roi aprouvoit son avis, ne l'étant pas néanmoins tout à fait, parce qu'il s'étoit flatté d'une grande récompense, & même que Sa Majesté se serviroit de lui dans les affaires secretes, dont il lui avoit dit qu'il avoit la chef, d'Augicourt, dis-je, prétendant que le Roi le mit à la place du feu Marquis de Louvois, continua de lui en dire tout le mal qu'il put routes les fois que l'occasion s'en presenta. Comme il est impossible de faire long-tems ce manège à la Cour, sans qu'un Ministre en soit averti, le Marquis de Barbesieux sût bientôt tout ce qui se passoit. Il est impossible de dire combien il en fut touché, sur tout lors qu'il vit que le Roi lui avoit confirmé sa pension, ce qui lui faisoit voir que Sa Majesté ajoûtoit foi à quantité de choses qu'il lui avoit dites contre la mémoire de son pere. Prevenu de ces sentimens il resolut de s'en venger, & l'ayant rencontré le même jour comme il alloit entrer chez le Roi, il ne fut pas le maître de son ressentiment.

Ainsi

Ainsi ayant debuté avec lui par quelque dureté qu'il méritoit bien, d'Augicourt qui se flattoit qu'étant écouté, comme il l'étoit, de Sa Majesté, il lui accorderoit l'honneur de sa protection, lui répondit aussi insolemment que s'il ne se fût pas ressouvenu qu'il avoit été Domestique de son pere. Ce manque de respect qu'il avoit envers lui augmenta sa colere à un point, qu'il oublia lui même celui qu'il devoit avoir pour le lieu où il étoit. Il le prit à la cravate, & il l'eût sans doute étranglé, si ses amis ne l'eussent fait rentrer en lui même, en le faisant ressouvenir que le Roi desapprouveroit son procedé. Il se rendit à leurs raisons, & étant rentré chez le Roi, il lui dit qu'il venoit lui demander pardon d'une chose qu'il avoit faite dans le premier mouvement de sa colere; que Sa Majesté savoit jusques où alloit l'ingratitude de d'Augicourt envers son pere, à qui il avoit néanmoins l'obligation de tout ce qu'il étoit, qu'il l'avoit trouvé au sortir de son Antichambre, & que n'ayant pas eu assez de force sur soi-même pour se rendre maître de son ressentiment, il avoit usé de quelques violences dont il se reconnoissoit coupable; que quoi qu'elles n'eût duré qu'un moment, à cause qu'il y avoit fait réflexion,

il ne pretendoit point en être plus excusable ; qu'il se soumettoit aussi à toutes les peines qu'il plairoit à Sa Majesté de lui ordonner , la suppliant seulement de considérer qu'il étoit naturel à un fils d'être sensible à tout ce qui regardoit l'honneur de son pere. Le Roi l'ayant écouté paisiblement lui répondit qu'il avoit fort bien fait de faire reflexion à sa faute , afin d'en arrêter le cours dans le moment , mais qu'il eût encore bien mieux fait s'il y eût fait reflexion plus-tôt , afin de ne la point commettre du tout ; qu'il la lui pardonnoit néanmoins , en consideration de ce qu'un fils devoit à son pere , à condition toutesfois de n'y plus retomber à l'avenir. Le Marquis de Barbesieux en usa avec beaucoup de prudence , de prevenir ainsi le Roi ; car à peine lui avoit-il fait son compliment que d'Augicourt se presenta devant lui pour lui demander justice du mauvais traitement qu'il avoit reçu de ce Ministre. Le Roi lui répondit qu'il la lui feroit ; mais qu'il vouloit s'informer auparavant comment la chose s'étoit passée. Cependant comme il avoit promis au Marquis de Barbesieux de lui pardonner , d'Augicourt n'en eut point d'autre satisfaction sinon que Sa Majesté lui dit qu'elle lui en avoit fait la rprimande

de qu'elle devoit, & qu'il seroit plus sage à l'avenir. Il lui dit aussi que de son côté il apprit que quand on avoit été aux gages d'une personne, il falloit avoir du respect pour ses enfans.

Au reste cèt homme qui devoit se corriger par là d'avoir affaire à plus grand que soi, ne se souvenant plus qu'il lui pouroit ariver le même accident, s'il retomboit dans la même faute, n'eut pas plutôt conçu le dessein d'emporter le Gouvernement de Ruë au préjudice de Mr. d'Elbeuf, qu'il donna au Roi un mémoire contre lui. Il contenoit que ce Prince faisoit diverses concussions dans l'étendue de son Gouvernement de Picardie & d'Artois, & afin que Sa Majesté y ajoûtât plus de foi, il s'offroit de le prouver toutes les fois qu'il lui plairoit de le lui commander. Le Roi qui savoit que ce Prince avoit quelques bonnes qualitez qui méritoient qu'on eût de l'estime pour lui, fut fâché de les voir ternir par une aussi vilaine chose qu'est celle d'être accusé de concussion. Ce n'est pas qu'il ne fût bien que toutes les accusations ne sont pas toujours veritables, & il en avoit eu assez de preuves durant son Règne, où il les avoit veu retomber souvent sur la tête des denonciateurs, comme il étoit arrivé en la

personne de Courboier , & de quelques autres ; mais comme ce mémoire étoit conçu d'une certaine manière qu'il avoit toute l'apparence de vérité, le Roi ne fut presque qu'en dire , & ne voulut pas seulement qu'il en fût parlé. Cependant le Duc d'Elbeuf , qui comme nous venons de dire songeoit au Gouvernement de Ruë , voyant que les Partisans le lui vouloient vendre beaucoup plus qu'il ne valoit , parce que d'Augicourt leur en avoit déjà offert de l'argent , eut recours à Sa Majesté pour ne point passer par leurs mains. Le Roi qui avoit sur le cœur ce que l'autre lui avoit dit à son désavantage , au lieu de lui répondre obligeamment comme il eût fait dans un autre tems , se contenta de lui dire qu'il y aviserait. Mr. d'Elbeuf qui connoissoit le caractère de sa Majesté qui est tout honnête, & tout obligeant même envers les personnes de beaucoup moindre condition que lui , jugea tout aussi-tôt à cette réponse , qu'il falloit que quelqu'un lui eût rendu quelque mauvais office. Il fit ce qu'il put pendant quelques jours pour découvrir qui c'étoit , & ayant su que d'Augicourt pensoit au Gouvernement de Ruë , il ne douta point que ce ne fût lui. Son ingratitude envers son défunt maître , lui fut un préju-
gé

gé sur lequel il crut pouvoir s'assurer. Néanmoins pour en être plus certain, il parla une seconde fois au Roi, & le pria de lui dire s'il avoit eu la bonté de penser comme il lui avoit promis à la demande qu'il lui avoit faite. Sa Majesté lui répondit qu'elle y avoit pensé, mais que cela ne se pouvoit pas, par des raisons qu'il ne lui pouvoit dire. Le Duc d'Elbeuf encore plus surpris de cette réponse, qu'il n'avoit été de la première, se confirma plus que jamais que le Roi avoit quelque chose contre lui, ainsi le suppliant très instamment de lui vouloir apprendre ce que ce pouvoit être, Sa Majesté lui répondit que son dessein avoit été en lui cachant cette nouvelle, de lui épargner le chagrin qu'elle alloit lui donner, mais que puis qu'il la vouloit savoir absolument, il ne feindroit point de lui dire qu'on lui avoit donné un Mémoire par lequel on l'accusoit d'user de concussion dans tous les lieux où s'étendoit son Autorité. Le Duc d'Elbeuf qui n'est pas riche, avoit bien usé tout autant qu'il lui avoit été possible de son savoir faire, pour qu'il ne lui échapât rien de tout ce qu'il croyoit lui appartenir. Comme il aime là dépense il avoit besoin de faire tout profiter à son avantage, mais enfin quelque intéressé qu'il eût.

eût paru en beaucoup de choses , il n'avoit jamais été concussionnaire , de sorte que ne pouvant souffrir qu'on l'en accusât injustement , il supplia Sa Majesté d'en faire informer. Il lui dit qu'il pouvoit bien avoir fait quelquefois par jeunesse , & sans y faire reflexion des choses qui lui avoient été désagréables , qu'il lui en demandoit très humblement pardon , comme il avoit déjà fait quand cela lui étoit arrivé , mais que pour celle-là , il vouloit qu'elle lui fit couper là tête , s'il se trouvoit jamais qu'il en fût coupable. Le Roi qui étoit toujours prevenu que d'Augicourt ne lui eût pas donné ce Memoire s'il n'eût été bien assuré de son fait , d'autant plus qu'il étoit dans le voisinage d'où il pretendoit que le Duc eût fait ses concussions , répondit à ce Prince qu'il ne lui conseilloit pas d'approfondir cette affaire , qu'elle ne lui seroit peut-être pas si avantageuse qu'il pensoit , ou du moins qu'il y en avoit beaucoup d'aparence. Comme cette réponse étoit encore plus affligeante pour lui , que toutes les autres , il insista toujours auprès de Sa Majesté à ce qu'elle voulût lui donner lieu de se justifier. Le Roi lui tourna le dos pour parler à une autre personne de qualité , à qui il

avoit

avoit quelque chose à dire, & Mr. d'Elbeuf s'en étant allé le cœur tout rempli de tristesse, il résolut d'employer tout son crédit, & tout celui de ses amis pour qu'il lui fût permis de se laver de cette accusation. En sortant de l'Anti-chambre du Roi il trouva à l'entrée de la Salle des Gardes d'Augicourt avec un de ses amis. Il le tira à part, comme pour lui dire quelque chose en secret, d'Augicourt ayant quitté son ami pour lui parler, Mr. d'Elbeuf lui demanda si ce n'étoit point lui par hazard, qui eût donné à Sa Majesté un certain Memoire dont elle venoit de lui parler. D'Augicourt, après avoir été assez effronté pour dire du mal de son defunt maître, par la faveur duquel il avoit acquis tout ce qu'il avoit, le fut encore assez pour répondre à ce Prince qu'il étoit vrai, que c'étoit lui qui avoit fait ce coup-là. Mais il poussa encore son effronterie plus loin; car il lui dit qu'il avoit promis au Roi de justifier tout ce qui y étoit contenu, & que devant qu'il fût peu, il s'acquitteroit de sa promesse. Mr. d'Elbeuf fut assez sage pour ne pas faire ce qu'avoit fait le Marquis de Barbesieux, quand il l'avoit trouvé sous sa main; mais au lieu d'user de main mise sur lui, il se contenta de lui dire qu'il lui suffi-

soit

soit de savoir jusques où alloit son effronterie, pour le traiter en tems & lieu comme il méritoit; qu'il prit garde à lui, & qu'il ne mourroit jamais qu'il ne l'eût fait perir sous le bâton. D'Augicourt fût s'en plaindre au Roi, à qui il en demanda justice. Le Roi lui répondit qu'il étoit prêt à la lui faire, mais qu'il falloit auparavant qu'il prouvât ce qu'il lui avoit avancé contre le Duc d'Elbeuf; qu'il nioit la chose formellement, & que s'il l'avoit calomnié sans raison, ce Prince avoit bien plus de lieu de prétendre qu'il lui fit réparation, que lui de la lui demander. Le Duc d'Elbeuf de son côté revint à la charge auprès de Sa Majesté, pour la supplier de vouloir lui donner des Commissaires. Il lui dit, que sans cela sa réputation demeureroit en compromis, & qu'il n'étoit pas juste qu'au préjudice de son innocence, elle ajoûtât foi à une aussi mauvaise langue qu'étoit celle de d'Augicourt. Il lui découvrit en même tems le dessein que cèt homme avoit de traiter du Gouvernement de Ruë, & que de crainte qu'il ne pût l'obtenir préféablement à lui, il avoit eu recours à cette calomnie. Le Roi qui est extrêmement prudent & judicieux, ouvrit les yeux à cette parole. Il devina que la jalousie & l'in-

l'interêt pouvoient bien avoir fait faire ce pas là à d'Augicourt, ainsi ne s'opposant plus à ce que Mr. d'Elbeuf se justifiât, il lui promit de lui donner des Juges. Il fit bien plus, il lui dit, que s'il se trouvoit que d'Augicourt fût un calomniateur, il le rendroit le maître lui-même de sa punition. Mais avant que ces Juges fussent nommez, il se passa encore quelque tems, de sorte qu'à l'heure que j'écris ces Memoires cette affaire n'est pas encore terminée.

La débauche des jeunes Gens de la Cour avoit mis plusieurs femmes en régne, & entr'autres les Comediennes & les femmes de l'Opera; mais il y en avoit encore quelques autres qui n'avoient pas moins de réputation, & particulièrement une certaine Mademoiselle Chambonneau. Elle étoit fille d'un Gentilhomme de Poitou, & voyant qu'elle avoit de grandes qualitez pour l'amour, elle ne voulut pas les ensevelir dans le fonds d'une Province, elle vint à Paris, où elle les étala à la vûe de la plus belle Ville du Monde, & de la plus belle Cour qui se trouve dans l'Univers. Le Prince Philipès fut un de ses premiers adorateurs, mais étant mort peu de tems après, d'autres qui le valoient bien, & pour

pour le merite & pour la qualité prirent sa place, de sorte qu'elle ne perdit rien au change. Cependant avant que de rien dire de ce qui la regarde, l'on me permettra bien de rapporter ici une pauvreté de la Maréchalle de la Meilleraie, qui est la femme du monde la plus remplie de chimeres à l'égard de la qualité.

Comme ce Prince n'avoit pas mené une vie fort Chrétienne, du moins à ce qui en avoit paru aux yeux du public, il ne fut pas plutôt mort qu'une personne de bien dit dans une compagnie où étoit cette Maréchalle, qu'il y avoit bien à craindre pour son salut, de la manière qu'il s'étoit comporté dans ce monde : qu'en effet beaucoup de gens avoient été témoins de ses débauches; mais qu'on n'en voyoit point qui l'eussent été de sa penitence. La Maréchalle répondit, qu'elle avouoit que cela étoit vrai, que cependant il falloit tout attendre de la miséricorde de Dieu, principalement à l'égard d'une personne de la condition du Prince Philipès, que si Dieu étoit bon envers tout le monde, il étoit encore meilleur envers un homme comme celui-là, & que quand il s'agissoit de damner une personne d'une si grande qualité Dieu y prenoit garde à deux fois. Celle à qui elle fit

fit cette réponse ne la lui voulut pas passer, quoi qu'elle fût sa foiblesse & son entêtement sur ces sortes de choses, & qu'ainsi elle ne pût espérer grande satisfaction de tout ce qu'elle lui pourroit dire là-dessus. Quoi qu'il en soit, pour en revenir à mon sujet, la Chambonneau étant veuve d'une personne de cette condition, & s'étant encore remariée à un autre qui en étoit encore d'avantage, ce fut un abord chez elle de tout ce qu'il y avoit de jeunesse de qualité. Comme son nouveau mari n'étoit point jaloux, & qu'il lui permettoit de voir tout le monde, elle eut bientôt avec lui quantité de favoris. On prit garde cependant que les débauchez étoient les plus agréables pour elle, sur tout le Comte de Donfi, fils aîné du Duc de Nevers. C'est un homme tout aussi extraordinaire que son pere, & pour le faire connoître en un mot, il n'y a qu'à savoir qu'il a tous les vices des Manchini. Il les surpasse même encore en deux choses, qui sont extrêmement honteuses à tout le monde, & particulièrement à un homme de qualité, c'est qu'il ne sauroit dire un mot qu'il n'y ajoûte le nom de Dieu, & les blasphemes passent aussi souvent dans sa bouche que les paroles. L'yvrognerie d'un autre côté a placé son trône chez lui, & ce

sont

sont là ses dons favoris, au lieu qu'il les devroit regarder comme ses deux boureaux, puisque dès ce monde, il me semble qu'une personne ne sauroit se tenir que pour le plus misérable de tous les hommes, quand il se voit assujetti à deux vices aussi honteux que ceux-là. A cela près il est d'une figure charmante, tellement que si la tête étoit comme son corps, il ne seroit pas difficile d'excuser, non seulement la Chambonneau de la passion qu'elle a témoignée pour lui, mais encore toutes celles qui, à son exemple, lui pourroient faire paroître quelque bonne volonté.

Le pere de ce Comte qui est d'une avarice crasse en beaucoup de choses, quoi que dans d'autres il paroisse plutôt prodigue que menager, ne lui donnoit pas un sol, ce qui étoit cause qu'il n'avoit ni valets ni équipage. Il eût presque voulu même qu'il eût été au marché comme lui, car il faut savoir qu'il ne fait point de façon d'y aller lui même quand il lui en prend fantaisie. Cela est pourtant assez bizarre de voir un homme avec un Cordon bleu demander à une vendeuse d'herbes ou à une vendeuse de pommes, combien valent les carottes & le fruit. On vint dire un jour à Mr. de Baille Intendant de Languedoc qu'on l'a-
voit

voit vû ainsi à Montpellier ; mais sans lui pouvoir nommer qui c'étoit , parce que ceux qui l'avoient vû ne le connoissoient pas. Il envoya aussi-tôt par toute la Ville savoir qui étoit le Cordon Bleu qui y étoit arrivé , & sachant que c'étoit le Duc de Nevers , il le fut voir un moment après. Il lui dit , pour lui donner lieu de rentrer en lui-même , qu'il n'eût point sû sa venuë si on ne lui eût appris qu'on l'avoit vu au marché ; qu'il ne l'avoit pas voulu croire d'abord , mais que la chose lui avoit été confirmée par tant de personnes qu'il avoit été obligé à la fin d'ajouter foi à ce qu'ils lui en disoient , de peur de leur paroître incrédule. Le Duc lui répondit que son dessein étoit pourtant de l'aller voir , mais qu'ayant crû qu'il ne seroit pas encore levé , il s'étoit conformé à la coutume d'Italie , qui permettoit aux maîtres d'aller acheter eux-mêmes tout ce qu'ils ont dessein de manger ; qu'il savoit bien que cela ne se pratiquoit pas en France , mais qu'il n'y prenoit pas garde de si près ; pour avoir le plaisir de ne rien avoir qui ne fût à son goût.

Cet homme n'est pas seulement extraordinaire en cela , il l'est encore de la manière qu'il vit dans son Domestique. Quand il ne doit avoir personne de dehors
à man-

à manger avec lui, il donne à son Maître d'Hôtel cinquante sols par jour pour lui & autant pour sa femme, moyenant quoi il les doit nourrir tous deux. Pour ce qui est de ses gens il lui en donne dix pour chacun, desorte qu'il n'a pas peur qu'il le vole, puis qu'il ne sauroit ni augmenter ni diminuer sa dépense. Il n'y a ainsi qu'aux jours qu'il traite qu'il y a de l'extraordinaire chez lui; mais c'est dans ces jours-là qu'il a coutume d'aller au marché lui même, ce qui feroit accroire que ce n'est que par vilenie, si ce n'est qu'il régné chez lui une chose qui ne régné pas d'ordinaire chez les autres; c'est que si un autre a un cuisinier & un aide de cuisine pour lui ce Duc en a six ou du moins quatre: car il a la manie de vouloir que chacun ne se mêle que d'une même chose, ainsi celui qui est chargé du roti, ne se mêle jamais des ragoûts; celui qui est chargé des ragouts, ne se mêle jamais de l'entremets, & ainsi du reste.

Un homme d'une humeur si particuliere n'étoit pas pour souffrir que son fils menât la vie qu'il menoit. Comme il ne logeoit point chez lui il, le fit avertir de ne plus voir la Chambonneau, sinon qu'il savoit bien quel remede y apporter. Il avoit peur apparemment, ou qu'il ne s'endêtât pour
faire

faire de la depense auprès d'elle, ou qu'il ne fût assez fol pour l'épouser secrettement, comme le bruit en couroit. Il avoit des preuves qu'il étoit capable de bien faire des folies, quand ce n'auroit été que celle qu'il faisoit de se faire appeller Duc. Il ne l'étoit pas pourtant, & qui pis est pour lui, il n'étoit pas même assuré de l'être jamais, car son pere n'est que Duc à brevet; desorte que lui mort, adieu cette dignité pour sa Maison, comme il est arrivé il n'y a pas encore long-tems à l'égard de Mr. de la Vieuville d'aujourd'hui: & c'est encore en cela qu'il est aisé de juger de l'humeur dont est son pere, lui qui après avoir épousé sa femme dans la plus grande fortune de Madame de Montespan sa tante, a negligé d'assurer à sa posterité un honneur qui ne lui eût rien coûté qu'à demander. Quoi qu'il en soit, le Comte de Donzi qui avoit ouï dire que quand ce Duc étoit jeune il n'en avoit pas moins fait que lui, ayant répondu à celui qui lui en parloit de sa part qu'il ne pouvoit se résoudre à quitter Paris comme il vouloit, le Duc obtint une lettre de cachet pour le mettre à la Bastille. La Chambonneau fut roder les premiers jours autour du Château pour essayer si elle ne le verroit point ou aux fenêtres ou sur la terrasse. Elle n'osa

cependant l'y aller demander, parce qu'on l'avoit menacée de l'y enfermer elle-même, si elle étoit si hardie que de se déguiser pour lui aller rendre visite; mais elle étoit si coquette qu'elle ne fut pas deux jours sans le voir, qu'elle se seroit bien passée de le revoir jamais; ainsi ne se donnant plus aucun mouvement pour lui, elle le conta comme un homme mort, parce qu'il n'étoit plus en état de lui rendre service. Elle garda néanmoins encore quelques mesures d'honnêteté avec lui; & comme le papier souffre tout, elle lui écrivit des lettres toutes aussi tendres que si elle l'eût encore aimé comme auparavant. Elle chargea même Mademoiselle de Soissons, dont la conduite n'étoit pas trop agréable à ceux qui prenoient intérêt en sa personne de l'en assurer. Mademoiselle de Soissons fut deux ou trois fois à la Bastille pour cela, & peut-être aussi parce qu'elle étoit bien-aise de le voir elle-même. Mais le Duc de Nevers qui se defioit d'elle, & qui avoit tout credit sur l'esprit du Gouverneur de ce Château, qui avoit l'obligation de sa fortune au Cardinal Mazarin son oncle, lui en fit deffendre la porte, comme si c'eût été par l'ordre de Sa Majesté. C'étoit un terrible affront pour cette Princesse,

se, qui après avoir été avertie de ce qui lui devoit ariver ne croyoit pas que ce Gouverneur osât jamais l'entreprendre, parce qu'elle étoit elle même petite niece de cette Eminence dont il avoit été Capitaine des Gardes. Mais comme il avoit appris sous lui à ne faire cas que de ceux qui avoient du credit ou du bien, & qu'elle n'avoit plus ni l'un ni l'autre, depuis le desordre qui s'étoit mis dans sa Maison, il passa par dessus toute sorte de consideration à la priere du Duc. Elle eût pu s'en plaindre au Roi, si elle eût osé lui parler, mais comme Sa Majesté, bien loin d'avoir quelque estime pour elle, lui avoit déjà fait dire que si elle ne changeoit de conduite elle seroit obligée de lui envoyer quelque ordre qui ne lui plairoit pas, elle aima mieux se taire que de lui donner lieu par là de se ressouvenir qu'elle ne vivoit pas en fille de sa condition. Le Roi néanmoins n'étoit pas pour l'oublier si-tôt. Il s'en ressouvenoit même encore plus que jamais, principalement depuis que Monsieur le Duc de Bourgogne avoit épousé la Princesse de Savoye. L'honneur que Mademoiselle de Soissons avoit d'être de même Maison que cette Princesse lui faisoit penser de moment à autre combien elle en

étoit indigne à la vie qu'elle menoit, ainsi voyant qu'elle ne vouloit point se corriger pour tout ce qu'on lui pouvoit dire tant de sa part que de celle de ses amis, il lui envoya une Lettre de cachet pour sortir du Royaume.

Mademoiselle de Carignan sa sœur eut aussi une correction secrète, quoi que sa conduite ne fut pas tout aussi dereglée que la sienne. Mais comme elle voyoit assez familièrement un certain Duc qui étoit Marié, & qu'on en prenoit sujet de médire, il lui fit offrir un appartement à Versailles, à condition qu'elle prendroit une Gouvernante de sa main. Elle en avoit déjà une, & c'est la même qu'elle a encore aujourd'hui. Elle étoit, déjà, si vieille que je ne connois point de femme qui le soit d'avantage. Mademoiselle de Carignan prit sujet de là de s'excuser d'accepter l'honneur que Sa Majesté lui vouloit faire. Elle répondit à ceux qui lui en parlèrent de sa part, que ce seroit lui donner la mort que de consentir qu'on l'ôtât d'auprès d'elle, depuis le tems qu'elle y étoit; que ce seroit avoüer tacitement qu'elle se feroit mal acquitée du soin de son éducation; qu'elle ne pouvoit pas encore aller loin selon toute apparence, & que du moment

qu'elle seroit morte , elle n'auroit point plus de joye que de profiter des bontez que Sa Majesté vouloit bien avoir pour elle. Mademoiselle de Carignan s'étant tirée d'affaire par là crut avoir beaucoup fait que d'avoir évité la sujettion où elle eût été si elle eût demeuré ainsi à Versailles. Elle aimoit bien mieux tenir son petit cercle à l'hôtel de Soissons que d'être obligée d'aller servir de lustre à celui de la Princesse. La bonne femme Madame de S. Martin, qui étoit cette vieille, dont je viens de parler, lui fut bon gré de sa réponse. Cependant l'on pria le Duc qui la voyoit de n'y pas revenir si souvent, de peur que le Roi n'envoyât à cette Princesse un ordre semblable à celui qu'il avoit envoyé à sa sœur.

La Chambonneau trembla quand elle fut la destinée de Mademoiselle de Soissons. Elle eût peur que puis qu'il étoit arrivé une telle chose à une personne de sa naissance, il ne lui en arrivât encore bien pis, pour peu qu'elle en donnât de sujet. Elle pria donc quantité de jeunesse qui venoit chez elle, de n'y plus revenir si souvent, mais celui qui avoit pris la place du Prince Philippes, lui ayant remis l'esprit, sous le serment qu'il lui fit qu'il la pre-

serveroit de toutes choses , elle donna bien-tôt un contr'ordre à ceux à qui elle avoit conseillé auparavant de chercher parti ailleurs. Il y en avoit deux pourtant qu'elle eût été bien aise de ne point faire revenir du tout , parce qu'ils lui sembloient tout aussi incommodes l'un que l'autre. L'un étoit le Baillif d'Auvergne fils aîné du Comte d'Auvergne , qui par le chagrin qu'il avoit déjà donné à son pere n'avoit rien à esperer de lui : aussi l'avoit il obligé , en dépit qu'il en eût , ou de s'engager dans l'ordre de Malthe , & de ceder son droit d'ainesse à celui de ses freres qui étoit plus âgé après lui. L'autre étoit le Chevalier de Kailus , Cadet du Marquis de Kailus , qui a épousé Mademoiselle de Villette , parente de Madame de Maintenon. Celui-ci n'avoit pas les mêmes deffauts que le Baillif d'Auvergne , mais ne plaissant pas d'avantage à Mademoiselle Chambonneau , par je ne fais quelle raison , elle chercha à les brouiller ensemble , afin que l'un lui servit à la deffaire de l'autre , ou pour mieux dire qu'elle se deffit de tous les deux à la fois. Elle ne trouva point de meilleur moyen pour en venir à bout que de leur faire accroire , sous pretexte d'amitié , qu'ils par-

loient

loient mal tous deux l'un de l'autre. Ils le crurent aisément, parce que comme ils se croyoient aimez, ils ne s'imaginoient pas qu'elle fût capable de leur faire un faux rapport. Ils commencerent donc à s'en regarder de travers, & leur ressentiment étant trop fort pour en demeurer là, ils convinrent bien-tôt de s'en faire raison, non seulement l'épée à la main, mais encore de voir à qui la Chambonneau demeureroit. Leur Rendez-vous fut dans la Cour de l'Abaye S. Germain, où ils devoient se rencontrer, comme si cela ne fût arrivé, que par hazard, & que l'un ne fit que sortir de l'Eglise, pendant que l'autre y entreroit. Car ils savoient combien le Roi se montroit severe envers ceux qui osoient enfreindre ses Edits, & particulièrement celui qui avoit été fait contre les Duëls. Ils savoient, dis-je, qu'il n'avoit jamais voulu accorder de grace à ceux qui avoient été si malheureux que de se trouver dans ce cas. Ayant ainsi mis l'épée à la main, ils furent separés avant que de se tirer beaucoup de sang. Il y en eut un néanmoins qui blessa l'autre, & s'étant retirez chacun chez un de leurs amis, ils resolurent de n'en point sortir qu'ils ne fussent auparavant s'il y auroit

seureté pour eux à se montrer. Mais ils apprirent bien-tôt qu'ils feroient fort bien de n'en rien faire, & que le Roi n'avoit pas plutôt été averti de leur combat, qu'il avoit envoyé ordre au Procureur Général du Parlement d'en faire informer. Le Comte d'Auvergne fut en même tems à Versailles, où il dit au Roi que s'il venoit lui demander une grace ce n'étoit pas pour son fils, qu'il étoit indigne il y avoit déjà long-tems qu'il se mêlat jamais de ses affaires, que cependant il ne pouvoit perir qu'il n'en arrivât autant au Chevalier de Kailus qui méritoit mieux que lui sans comparaison qu'on prit soin de ce qui le regardoit, que c'étoit donc à sa considération, plutôt qu'à la sienne, qu'il la supplioit de donner ordre que leur affaire fût bien examinée, parce que si on pouvoit croire les gens de son fils, son combat n'avoit été que l'effet du hazard, sans qu'il y fût entré aucun dessein premedité de lui desobéir. Ce compliment eût été fort extraordinaire à un père qui oublie aisément tout ce qu'un fils lui a fait, quand il y va de sa vie, si ce n'est que ce Comte ne le faisoit que par adresse. Il savoit qu'il y a des tems où il n'est pas hors de propos de blamer les gens qu'on veut rendre

dre après cela blancs comme neige, principalement quand c'est devant ceux à qui ils ont à répondre de leurs actions, & qui ont lieu de s'en trouver scandalisés. Car tout de même que l'on ne gagne rien de s'opposer au premier mouvement d'un homme colere, & qu'au contraire on le rend bien plus capable de raison quand on entre dans son sentiment, ainsi en est-il à l'égard d'un Prince qui prétend qu'on a violé ses loix, & que ceux qui l'ont fait en méritent punition. Quoi qu'il en soit, le Roi lui ayant fait tout le bon accueil, qu'il pouvoit esperer, Sa Majesté lui répondit qu'elle souhaittoit pour l'amour de son fils, aussi bien que pour l'amour du Chevalier de Kailus, que leur l'affaire fût de la manière qu'on la lui avoit fait entendre, mais qu'elle en feroit bien-tôt informée, parce qu'elle avoit donné là-dessus des ordres si précis qu'il n'étoit pas besoin de la prier d'en donner d'avantage.

Cependant comme le Roi vint à savoir que c'étoit la Chambonneau qui étoit non seulement cause de leur querelle, mais encore qui l'avoit allumée par les faux rapports, on lui envoya une lettre de cachet pour la releguer à Roüen. Elle trouva là bien de la différence entre quelques jeunes Con-

feillers de ce Parlement qui s'aviserent de lui vouloir faire la Cour, & cette foule de gens de qualité qui faisoient leur Rendez-vous de sa Maison : ainsi s'ennuyant bien-tôt dans cette Ville, elle fût déjà morte de douleur, si elle n'eût esperé que ses amis employeroient tout leur credit pour la faire rapeller. Mais comme entre une infinité de femmes qui mènent la vie qu'elle ménoit, il ne se trouve guères de Ninon Lendos, c'est à dire de personnes qui ayent l'ame assez belle pour faire qu'on ne laisse pas de les estimer malgré leur debauche, ceux qui la voyoient à Paris l'oublieroient bien plutôt qu'elle ne pensoit. Ainsi voyant que l'esperance qui lui restoit étoit perduë, elle se laissa tellement aller à la douleur qu'elle en mourut peu de tems après.

Le Duc de Nevers qui pendant qu'elle étoit à Roüen, connoissoit assez le caractère de son fils, pour ne pas craindre qu'il prit la peine de l'aller chercher jusques là, car le Comte de Donzi est homme à oublier bien-tôt ses amis & ses Maîtresses ; le Duc de Nevers, dis-je, qui n'avoit rien à craindre avec lui de ce côté-là, le fit sortir de la Bastille : il y mit pourtant une condition, qui fut qu'il iroit à Moulins, en
atten-

attendant que le Duc de Vendôme son cousin germain, avec qui il avoit fait la Campagne dernière, & avec qui il vouloit encore lui faire faire celle qui alloit venir, fût en état de partir. Mademoiselle de Soissons, quitta cependant la Ville de Paris pour obéir aux ordres du Roi, & elle s'en fut trouver sa mere à Bruxelles.

Cette Dame, qui du vivant de son Mari avoit été l'honneur de la France, si l'on ne regarde que la grande dépense qu'elle y faisoit, & le lustre de sa Maison, étoit passée tout d'un coup, si cela se peut dire ainsi, d'une grande splendeur à une grande misere, ayant été accusée d'avoir empoisonné son époux, elle avoit été obligée de s'enfuir en Flandres, sans avoir seulement vingt quatre heures pour donner ordre à ses affaires. Si l'on en veut croire ce qu'elle en dit elle étoit fort innocente de ce crime, & c'étoit le Marquis de Louvois son ennemi capital qui avoit suscité contr'elle cette accusation, parce qu'elle n'avoit jamais voulu être de ses amies. Mais que cela soit ou non, il est constant qu'elle a toujours passé à la Cour pour être fort criminele, & que, soit qu'elle y ait encore des ennemis puissans ou que le Roi soit persuadé qu'on ne l'a pas ac-

culée mal à propos , il n'y a personne qui y voulût prendre son parti. On avoit dit devant que de voir prendre ce chemin à Mademoiselle de Soissons qu'elle iroit à Avignon , & que Madame de Soissons iroit elle même faire sa demeure en ce pais-là. On appuyoit même ce bruit , sur ce que cette Princesse ne pouvoit plus subsister à Bruxelles , où il fait assez cher vivre. Une certaine femme nommée Vendôme que l'on connoit bien à la Cour , non pas par sa qualité , mais parce qu'elle y apporte des salades au Roi & aux Grands , que l'on trouve meilleures que toutes celles qui viennent d'une autre main que de la sienne , entendant parler que cette Princesse étoit tombée dans cette misère , & se ressouvenant du lustre où elle l'avoit veüe autrefois , en fut si touchée de compassion qu'elle lui envoya du secours à proportion de ses forces. On dit qu'elle le reçût , & même qu'il lui fit beaucoup de plaisir ; ce que je ne veux pas néanmoins assurer pour une verité , quoi que je l'aye ouï dire à des personnes de la premiere condition , qui en pouvoient savoir quelque chose. Mais j'ai peine à croire que cette Princesse ait jamais été reduite dans un état à recevoir une somme comme celle-là , & du moins je ne
fou-

souhaiterois pas que cela fût après avoir été témoin moi-même de sa splendeur. Ce fut néanmoins un bruit tout commun à la Cour, comme aussi que sans la femme d'un Ministre d'un Prince étranger, qui lui donna de l'argent, elle ne savoit comment faire pour contenter son boulanger & son boucher, qui la persécutoient pour être payés de ce qu'elle leur devoit.

Quoi qu'il en soit, cette Maison est toujours bien decheuë de ce qu'elle étoit il n'y a que vingt-cinq ans, & le fils de cette Princesse qui la pouvoit relever, ayant eu la foiblesse d'épouser une fille indigne de sa naissance, il a été obligé ensuite de sortir du Royaume, faute d'y pouvoir subsister avec honneur. Cependant s'il est vrai que la mere de ce Prince soit coupable de ce dont on l'accuse, on peut dire que ce qui lui arrive aujourd'hui est l'effet de la justice de Dieu, qui ne permet jamais que des crimes de cette nature demeurent impunis.

Mademoiselle de Soissons ne fut pas la seule dont le Roi entreprit de reformer la conduite. Il fit la même chose à l'égard de Mademoiselle de la Force, l'une des deux filles qu'avoit laissé le feu Marquis de Castelmoron. L'autre avoit épousé

le Marquis de Briquemau, nom fort connu parmi les Protestans de France, aussi bien que celui de la Force, mais enfin comme cette Religion n'est plus à la mode aujourd'hui, Mr. de Briquemau prit le parti d'obéir au Roi, qui veut que tout le monde soit Catholique Romain.

Mademoiselle de la Force avoit déjà eu plusieurs aventures qui avoient fait beaucoup de bruit, & entr'autres celles du Marquis de Nesle & du fils du President de Briou. Celle-ci sur tout l'avoit deshonorée encore plus que l'autre, parce que le fils de ce President n'étoit qu'un petit Bourgeois en comparaison d'elle. Car sans entrer dans la chimere de la Maison de la Force qui veut qu'elle sorte des Rois d'Angleterre, dont tous les Généalogistes néanmoins ne tombent pas d'accord, ni sans entrer non plus dans celle qui veut que le nom de Nompарт qu'elle porte avec celui de Caumont, ne vienne que de ce qu'un de leurs Ancêtres tua un Dragon qui ravageoit tout le païs où sont situées ses Principales terres, il est constant que c'est toujours une très illustre & une très ancienne Maison. Elle a eu même deux Maréchaux de France tout de suite,
du

du premier desquels le Pere Mainbourg nous rapporte l'Histoire qu'il a tissué à sa fantaisie dans son livre du Calvinisme, mais il s'est trompé si souvent dans tout ce qu'il a écrit, qu'il faudroit composer tout autant de volumes qu'il en a fait lui même, si l'on se mettoit en tête de vouloir le reprendre de toutes ses fautes. Cependant, puis qu'il se trouve ici occasion de parler de ce Maréchal qui s'appelloit Jacques, voici ce qui lui arriva véritablement au massacre de la S. Barthelemi, & non pas comme le conte ce Jesuite.

Charles IX. ayant envie d'attraper tout à la fois d'un même coup de filet tous les Protestans de France, en fit venir le plus qu'il pût, & des plus qualifiez à la Cour, pour les faire tuer pour ainsi dire à sa veuë, pendant qu'au même jour & à la même heure on devoit faire la même chose par tout son Royaume. De dire comment cela se pût executer sans qu'on eût avis de cette conjuration, c'est dequoi il ne s'agit pas ici : d'ailleurs quand je ferois là-dessus tous les raisonnemens imaginables, je n'aurois pas la mine d'y mieux réussir que ceux qui se sont tuez la tête pour nous dire ce qu'ils en pensoient. Et en effet, il faudroit que j'en revinsse toujours comme eux à dire que
c'é.

c'étoit une chose que Dieu avoit resoluë de toute éternité, desorte qu'il avoit mis un voile devant les yeux de tous les gens qui y avoient intérêt, de peur qu'ils ne s'aperceussent du peril qui les menaçoit. Quoi qu'il en soit, le pere de Jacques étant venu à Paris, où le Roi l'avoit mandé, & ayant amené avec lui ses deux enfans, savoir Jacques & son frere aîné, il fut assassiné tout des premiers avec ses deux fils. Jacques n'avoit encore que quatorze ans quand cela arriva; mais ayant plus d'esprit & de jugement que l'on n'a coûtume d'en avoir à un âge comme celui-là, il fit le mort au premier coup qu'il receut. Cela fut cause qu'on le laissa sans le fraper d'avantage, & le tenant tout étendu entre son pere & son frere qui avoient été tuez tout roides, il eut encore le jugement d'ôter à son pere un diamant de prix qu'il avoit à son doigt, & de le mettre dans sa bouche, avec un autre qu'il avoit aussi lui-même: Car il se doutoit bien qu'on ne tarderoit guères à les venir depouiller, & que s'il n'avoit quelque chose pour se faire penser de sa blessure, & pour subsister quelque part, en attendant que cet orage fût passé, il seroit réduit peut-être à mourir de faim. Ce qu'il avoit deviné arriva justement. Tout le peuple
d'au-

d'autour du Louvre où son pere étoit logé apprenant ce qui se passoit , sortit aussitôt de chez soi pour profiter de la depouille de ces pauvres gens. Le maître du jeu de Paume qui est en ce quartier-là , & qui connoissoit les fils de Mr. de la Force , pour avoir été jouër quelquefois chez lui , tomba heureusement dans leur maison , allant chercher à piller comme les autres. Il eut pitié de les voir en l'état où ils étoient , & en ayant parlé tout haut , quoi qu'il fût tout seul , Jacques qui le reconnut , crût qu'il devoit se fier à lui , & lui apprendre qu'il n'étoit pas encore mort. Le maître du jeu de Paume ravi de le voir encore en vie lui dit de se lever , & de s'en venir avec lui ; qu'il le cacheroit dans sa maison , & qu'il y seroit tout aussi en seureté que s'il étoit chez son propre pere ; mais comme il n'avoit point de manteau à lui donner , & qu'il ne pouvoit pas s'en aller tout nud , parce qu'un autre l'avoit déjà dépouillé , Jacques lui dit delui en aller chercher un , & d'apporter une lanterne avec lui , afin que quand il seroit revenu il pût profiter de ses offres. Le maître du jeu de paume lui apporta ce qu'il demandoit avec un chapeau , & le faisant passer devant lui comme s'il eût été son garçon , il l'emmena dans son logis ,
où

où sa femme lui demanda qui il étoit. Il lui repliqua qu'elle n'avoit que faire de s'en mettre en peine, & qu'elle eût soin seulement de le bien traiter. Elle jugea à ce discours qu'il falloit que ce fût quelque Huguenot de conséquence, & ce qui le lui fit croire plutôt, c'est qu'elle lui vit au doigt les deux diamans qu'il avoit sauvez. Cependant ayant grande envie de les avoir, & ne sachant comment faire pour en venir à bout, elle commença à dire à son mari qu'elle vouloit qu'il le mit dehors, & qu'elle ne permettroit pas d'avantage qu'il s'exposât pour l'amour de lui aux inconveniens qui ne manqueroient pas de lui arriver, si on reconnoissoit jamais qu'il lui eût donné retraite. Cèt homme, qui avoit été obligé de lui dire qui étoit ce nouvel hôte, afin que par l'espérance qu'elle auroit d'en être bien recompensée un jour, elle lui donnât du repos, tâcha de l'apaiser sous les mêmes espérances. Mais comme elle aimoit mieux le present que l'avenir, elle ne cessa point de le persecuter continuellement, ne se pouvant empêcher de lui dire qu'il ne savoit guères ce qu'il faisoit de se mettre ainsi en si grand danger pour n'en avoir aucun profit. Le Paumier ne pouvant lui faire entendre raison

fon, en avertit Jacques, afin qu'il prit plutôt le parti de s'en aller que de s'exposer à quelque nouvelle disgrâce. La Force lui répondit qu'il mettroit remède à cela devant qu'il fût peu. Il avoit reconnu que cette femme convoitoit ses diamans, parce qu'elle lui en avoit parlé plusieurs fois, ainsi il lui en donna un, ce qui lui procura la paix pendant quelque jours. Mais comme celui qu'il avoit gardé étoit le plus beau, & qu'il ne lui avoit donné que le moindre, la méchante humeur reprit bientôt à cette femme, de sorte que son mari n'eût pas plus de repos avec elle qu'il en avoit eu auparavant. Cèt homme qui avoit de la droiture ne pût approuver son procédé, il l'en reprit aigrement, mais voyant qu'elle continuoit toujours dans son injustice, tant elle avoit l'interêt en recommandation, il dit à Mr. de la Force de se donner bien de garde de lui faire présent de son autre Diamant, qu'il valloit bien mieux qu'il s'en fût chez quelqu'un de ses amis, & que s'il en connoissoit quelqu'un à qui il se pût fier, il iroit lui même lui demander s'il seroit en seureté chez lui. Mr. de la Force lui répondit qu'il ne connoissoit que Mr. de Biron; qu'il le prioit de l'aller voir de sa part, &

qu'il

qu'il le connoissoit si généreux qu'il espéroit qu'il ne feroit point de difficulté de lui donner retraite. Le Maître du jeu de Paume y fut, & lui ayant demandé une audience particulière, il le surprit, & le réjouit en même tems, quand il lui aprit que le jeune la Force étoit encore vivant. Mr. de Biron lui dit de le faire venir. Il vint chez lui tout aussitôt, & afin qu'il ne fût point reconnu, Mr. de Biron ne lui eut pas plutôt parlé un moment, qu'il lui fit prendre un habit de Page de ses Livrées, & l'envoya à Biron. Il étoit guéri des blessures qu'il avoit reçues le jour du massacre, & ayant pris la poste, il demeura en Guyenne jusques à ce qu'on cessa de persecuter les Réformez. Il fut ensuite à la guerre, où il se signala si glorieusement, qu'il y devint en plus grand estime que n'avoit jamais été aucun de ses predecesseurs. Il devint même si bien auprès de Henri III. & de Henri IV. qu'il fût Maître de la Garderobe & Capitaine des Gardes du Corps. Il épousa ensuite la fille de M. de Biron, pour reconnoissance de la retraite qu'il lui avoit donnée, & enfin étant parvenu à la dignité de Duc & Pair & Maréchal de France, il mourut à l'âge de quatre-vingt tant d'années, comblé de biens & d'honneur. Son fils eut aussi les mêmes

mêmes dignitez, & n'ayant eu qu'une fille, elle fut mariée à Mr. de Turenne. La Duché de la Force tomba ainsi dans la Branche du second fils de Jacques, où elle est aujourd'hui.

Mademoiselle de la Force, dont il s'agit ici venoit aussi de ce même Jacques, qui étoit son grand Pere; mais y ayant beaucoup à dire qu'elle ne vécût avec autant d'honneur qu'il faisoit, le Roi lui fit faire à peu près un pareil compliment que celui qui avoit été fait à Mademoiselle de Soissons. Il lui fit dire qu'elle n'avoit qu'à choisir de deux choses l'une, ou de sortir du Royaume, ou de s'en aller dans un Convent. Ce fut un coup de foudre à cette fille qu'un ordre comme celui-là. Cependant comme il n'y avoit point à marchander avec le Roi, elle choisit le Convent, à condition toutefois que Sa Majesté lui donneroit de quoi y payer sa pension. Car bien qu'elle eût beaucoup d'intrigues, elle ne laissoit pas d'être si gueuse qu'elle n'avoit pas de quoi se nourrir. Peut-être que si elle eût été plus riche, elle n'eût eu garde de s'aller ainsi ensevelir toute vive entre quatre murailles; mais comme la nécessité oblige à faire bien des choses, il lui fut impossible de prendre un autre parti que celui-là. Une certaine
Ma-

Madame Thaumur effuya la même bou-rasque, quoi qu'elle fût mariée, & que son mari qui étoit Capitaine des Galères de Versailles, fût assez docile pour ne se point plaindre de sa conduite. Mais le Roi qui avoit déclaré hautement devant toute la Cour, qu'il ne vouloit pas souffrir qu'on donnât aucun scandale à son prochain, sachant qu'elle étoit assez charitable pour consoler un vieux Suisse, de la perte qu'il avoit faite de sa femme, il la fit enfermer parmi les Filles Repenties.

Cela fit peur à quantité de femmes dont la conduite n'étoit pas meilleure que la sienne, pendant que tous les gens de bien approuverent la résolution que Sa Majesté prenoit de travailler à la réformation des mœurs. En effet, Sa Majesté ayant commandé à Mr. l'Archevêque de Paris d'y tenir la main aussi-bien que lui, ce Prélat donna ordre aux Curez de cette grande Ville de prendre langue chacun dans l'étendue de sa Paroisse, de tous ceux qui y vivoient licentieusement, ou sous prétexte de leur autorité, ou sous prétexte d'un mariage de conscience. Sa Majesté étendit même son soin jusques au delà de cette Capitale, & il envoya le même ordre dans les Provinces à tous les Evêques. Celui d'An-gers

gers avoit dans son Diocèse un homme plus riche que qualifié, & qui étoit dans l'un de ces deux cas. C'étoit le Comte de Seran, qui avoit été Chancelier de Monsieur. Il voyoit familièrement une certaine Madame Racapée, & l'on ne savoit de la manière qu'ils vivoient ensemble, s'il y avoit du libertinage à leur fait ou quelque mariage de conscience; car ses sortes de mariage sont aujourd'hui grandement à la mode, de sorte qu'on n'entend presque parler d'autre chose dans le monde; l'Evêque le fût voir, comme cela lui arrivoit assez souvent, mais après avoir dîné avec lui & avec cette Dame, qui ordonnoit de tout dans sa maison, il lui dit qu'il ne vouloit pas demeurer davantage sans lui apprendre le sujet de sa visite; que Sa Majesté lui avoit ordonné de savoir de lui ce que cette femme lui étoit, parce que si elle ne lui servoit que pour son plaisir, & sans lui être quelque chose de bien près, il falloit qu'il se résolut à ne la plus voir. Le Comte de Seran sachant que ses richesses qui le rendoient fort absolu dans tout le païs ne lui serviroient de rien pour éluder la demande qui lui étoit faite de la part du Roi, il fut obligé de lui déclarer qu'il étoit marié avec elle. L'Evêque lui répondit que c'étoit quelque chose que sa déclaration, & qu'il

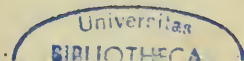
qu'il entroit même avec lui dans les raisons secrètes qu'il lui apporta en même tems de ce qu'il avoit toujours tenu la chose cachée jusques là, mais que ce n'en étoit pas encore assez pour rendre une réponse telle qu'il devoit à Sa Majesté; que s'il ne s'agissoit que de lui seul, il se contenteroit de sa parole; mais que comme il s'y agissoit du Roi, il falloit qu'il lui fit voir des preuves de ce qu'il lui disoit. Ce Comte l'entendant parler de la sorte, lui fut chercher le Contract de mariage qu'il avoit fait avec cette Dame, & lui montra en même tems le certificat comment ils étoient mariez. Il n'en demanda pas d'avantage, & en ayant rendu compte au Roi, cette affaire a produit depuis un si bon effet, que le Comte ne s'en cache plus maintenant dans sa famille, de sorte que Madame de Racapée y est regardée aujourd'hui comme sa femme.

La Ville de Paris vint cependant à changer d'un de ses principaux Magistrats, quoi qu'il ne soit pas ni des plus anciens ni des plus honorables. Je veux parler de la charge de Lieutenant de Police, dont Mr. de la Reinie qui vit encore aujourd'hui fut pourvû le premier de l'année 1667. car il n'y en avoit jamais eu auparavant, & ses fonctions étoient attachées à celle de Lieutenant Civil.

vil. Mais Sa Majesté considérant que dans une aussi grande Ville que cette Capitale, c'étoit trop d'affaires pour un seul homme que de vacquer en même tems aux affaires des particuliers & à celles de la Police, il la créa en sa faveur. Il est vrai qu'il entra dans cette création autant de Politique que de zèle pour la Justice. Comme le Roi avoit éprouvé durant sa Minorité que cette Ville étoit capable toute seule, par son exemple, de faire soulever tout le reste du Royaume, il étoit bien-aise d'y établir un homme de confiance, qui pût avoir les yeux sur tout ce qui s'y passeroit. Il y attacha douze mille francs d'apointement, & Mr. de la Reinie après l'avoir exercée pour le moins vingt-cinq ans, commençant à devenir vieux, où peut-être voulant faire sa cour au Ministre, il lui demanda, il y a déjà quelques années, de lui vouloir donner Mr. Bignon son neveu, afin de lui servir, pour ainsi dire, de Coadjuteur. Comme c'est une charge qui donne une grande autorité, & de grandes liaisons à la Cour, Mr. Bignon (c'est celui qui est aujourd'hui Intendant de Picardie) accepta cet emploi par le Conseil de ses parens & de ses amis; mais étant d'une famille qui a toujours été bien-faisante & toute remplie d'humanité, il

s'en lassâ bien-tôt, par ce qu'il vit que pour faire cette charge comme il falloit, il étoit besoin en quelque façon de se depouiller de l'un & de l'autre; ainsi il se mit à briguer une Intendance, & eut celle d'Amiens. Cependant Mr. de la Reinie devenant tous les jours de plus vieux en plus vieux, car il n'a gueres moins de quatre vingt ans, demanda à être déchargé tout de nouveau de ce fardeau, & même permission de tirer de l'argent de cette charge. Le Roi le lui accorda, mais à condition de s'en demettre entre les mains de Mr. d'Argenson. Celui-ci est un autre homme que Mr. de la Reinie pour la qualité, & pour ce qui est de l'esprit il ne lui cede encore en rien. Il a d'ailleurs toutes les qualitez requises pour se faire craindre, & sa seule figure impose de la frayeur si elle n'impose pas grand respect. Son pere a été Ambassadeur à Venise, & ses ancêtres ont également fleuri & dans l'épée & dans la robe. Cependant comme les Ambassades n'ont pas coutume d'enrichir, son pere qui vit encore aujourd'hui y a mangé une bonne partie de son bien, ainsi son fils avoit été obligé d'abord de prendre une charge qui étoit au dessous de lui, c'est celle de Lieutenant Général de Limoges; mais son bonheur l'ayant atti-

attiré à la Cour & ayant eu ensuite quelques commissions dont il s'est acquitté au gré de la Cour, il s'est frayé insensiblement le chemin à la charge dont je viens de parler. Comme elle répond au Parlement, il fut voir Mr. le premier President quelques jours après en avoir été pourveu, pour lui demander l'honneur de sa protection. Ce Magistrat qui a l'air grave, & qui affecte de le paroître encore d'avantage qu'il ne l'est dans le fonds, le reçut de la manière qu'il a coutume de recevoir tout le monde. Il écouta son compliment sans sourciller, & voyant qu'il l'avoit fini, il ne lui répondit que ces trois parolles *seureté, netteté, clarté*, puis lui retourna le dos. Mr. d'Argenson eut été bien surpris s'il n'eût pas connu son caractère, mais y ayant déjà long-tems qu'il en étoit instruit, il s'en retourna chez lui en meditant ce que ces trois parolles vouloient dire. Il ne lui fut pas difficile de le deviner. Il comprit tout aussi-tôt que par la premiere il vouloit dire qu'il eût le soin de faire faire si bien le devoir au guet qu'on n'entendit point parler de vol dans la Ville; par la seconde qu'il eût à tenir la main à ce que ceux qui étoient chargez du n'étoient des ruës s'en acquittassent comme il faut, & par la troisiéme qu'il fit



la même chose à l'égard de ceux qui doivent entretenir les lanternes. Voilà les fonctions qui avoient degouté Mr. Bignon de cette charge avec quelques autres qui n'étoient pas moins desagréables à un homme comme lui. Cependant sa délicatesse fit plaisir à Mr. de la Reinie, car il tira de Mr. d'Argenson cinquante mille écus pour lui donner sa resignation Il en eût même tiré encore bien d'avantage, si ce n'est que le Roi fixa le prix qu'il en devoit recevoir. Comme il n'y a point de Paulette à cette charge, ainsi qu'à toutes les autres de la robe, si l'on en excepte celle de Chancelier, de premier President des Parlemens &c.. Sa Majesté donna un Brevet de retenuë de cent mille francs à Mr. d'Argenson. Il en commença l'exercice par la déclaration de la guerre qu'il fit à ceux & à celles qui donnoient à joüer au Lansquenet. Il en eut ordre exprés de Sa Majesté, parce qu'elle avoit remarqué depuis quelques années que ce malheureux jeu, aussi bien que celui de la Bassette, avoit ruiné une infinité d'Officiers de guerre, qui avoient été obligez d'abandonner leurs Compagnies, parce qu'ils y avoient perdu tout ce qu'ils avoient pour les remettre.

Mr. Bignon Conseiller d'Etat, pere de celui

lui dont je viens de parler presentement vint cependant à mourir tout à coup , & sans avoir le tems de se preparer à ce passage. Il s'étoit couché la veille après avoir mangé à son ordinaire , & sans ressentir aucune incommodité , mais on le trouva mort le lendemain matin dans son lit. La charge de Conseiller d'Etat qu'il avoit , eût bien accommodé son fils , lequel n'avoit rien à espérer d'ailleurs de sa succession , car il laissoit beaucoup plus de debtes que de bien ; mais comme il y avoit déjà long-tems que le Roi s'étoit déclaré qu'il ne vouloit point rendre ces charges comme héréditaires , en les faisant passer du pere au fils , il crut être obligé de prendre bien des mesures avant que de la demander à Sa Majesté. Il en avoit plus de commodité qu'un autre , à cause qu'il étoit neveu de Mr. de Pontchatrain , qui avoit servi fort utilement depuis qu'il avoit été fait Controlleur Général à la place de Mr. le Pelletier. Peu de gens en effet eussent été capables comme lui de s'acquitter avec autant de bonheur & d'adresse d'un emploi aussi fâcheux que le sien , dans un tems comme celui où l'on avoit été depuis qu'il y avoit été appelé , & certainement on ne peut voir sans étonnement , & sans quelque sorte

d'admiration en même tems, la difference qu'il y a aujourd'hui entre la manière que les finances sont administrées, & celle dont elles l'étoient sous le Ministère du Cardinal Mazarin. Quand il falloit trouver un million, il falloit des sueurs & des peines incroyables. Ceux qui ont connoissance des affaires savent que quand on eut pris Dunkerque en 1658. on ne put le retirer des mains des Anglois, faute de leur pouvoir donner trois millions, comme on en avoit la faculté par un traité secret, qui avoit été fait avec Cromwel. Ainsi il fallut augmenter cette somme d'un million quand le Roi l'acheta quelques années après. Encore fut-on obligé d'user de beaucoup d'artifices avant que d'en venir à bout, & aujourd'hui si le Roi a besoin de cinquante millions, il n'a qu'à parler, & il les trouve pour ainsi dire en un quart d'heure. Quoi qu'il en soit, Mr. de Pontchartrain ne s'assurant pas tant en cela qu'il osât se flatter d'obtenir cette grace pour son neveu, à cause des difficultez qu'il prevoyoit tâcha d'en lever une avant que d'en parler à Sa Majesté. Cette difficulté consistoit en ce que le Roi avoit promis à Mr. de Caumartin Intendant des Finances, la premiere place de Conseiller d'Etat qui viendrait à

vaquer. Il savoit que le Roi se ressouvient d'ordinaire de ses promesses , & qu'il lui faut des raisons bien fortes pour les lui faire oublier. Ainsi il parla à Mr. de Caumartin à qui il fit connoître qu'il l'obligeroit s'il vouloit se desister de sa prétention en faveur de son neveu. Comme il y a toujours plaisir d'obliger un Ministre , Mr. de Caumartin lui promit de ne pas faire la moindre démarche pour faire ressouvenir le Roi de ce qu'il lui avoit promis ; mais il s'en ressouvint bien de lui même ; desorte que quand Mr. de Pontchartrain lui parla pour Mr. Bignon , il lui répondit qu'il étoit bien fâché de ne lui pouvoir acorder sa demande, mais qu'il y avoit deux raisons qui l'en empêchoient , l'une qu'il ne vouloit point du tout que ces sortes de charges passassent du pere au fils , l'autre qu'il avoit donné sa parole à Mr. de Caumartin de lui donner le premier de ces Offices qui seroit vaquant. Mr. de Caumartin fut ainsi fait Conseiller d'Etat, quoi qu'il y eût renoncé à la priere de Mr. de Pontchartrain. Cependant la premiere fois qu'il fut au Conseil, il pretendit y prendre séance du jour qu'il avoit été reçu Intendant des Finances, parce que les Intendants des Finances ont un brevet de Conseiller d'Etat ; mais ceux qu'il eût précédés, si

sa prétension eût eu lieu, s'y étant opposé, Mr. le Chancelier, à qui c'étoit à prononcer là-dessus, en decida en faveur de ceux-ci. Deux ou trois jours avant que Mr. Bignon mourût, son frere qui étoit premier Président du grand Conseil tomba malade. Comme sa maladie paroissoit dangereuse, & qu'effectivement elle l'étoit si fort qu'il en mourut sept ou huit jours après, on ne voulut point lui dire ce qui étoit arrivé à son pere, de peur qu'il ne se mit en tête qu'il ne seroit pas long-tems sans le suivre.

Cependant comme le mort l'étoit venu voir pendant les premiers jours de sa maladie, & qu'il n'y pouvoit plus revenir, puis qu'il étoit enterré, il demanda à une fille unique qu'il avoit, si c'est qu'il l'eût déjà oublié. Il avoit marié cette fille à Mr. de Verthamont Maître des Requêtes, qui étoit déjà l'un des plus riches hommes de la robe, mais qui l'alloit encore bien devenir d'avantage par sa succession. Car ce Mr. Bignon étoit sans comparaison mieux dans les affaires que son aîné, & il avoit pour le moins quatre cent mille écus de bien. Sa fille n'en étoit pas plus heureuse pour cela; son mari ne l'aimoit point, soit parce qu'elle ne merite pas trop de l'être par son peu de beauté, ou qu'il aime un peu le cot-
ti-

tillon. Il avoit effectivement des maitresses, & elle étoit reduite à avoir des complaisances pour elles, afin qu'elle fût de leurs parties, & qu'elle pût ainsi rester toujours dans la Compagnie de son mari, pour qui elle a autant d'amour qu'il a d'indifférence pour elle. Ce n'est pas d'aujourd'hui que Mr. de Verthamont se montre ainsi coquet, quoi qu'il y ait déjà quelque tems qu'il en devoit être rebuté par une aventure qui lui arriva. Il aimoit une Demoiselle, laquelle avoit des freres qui étoient dans le service. Elle étoit bien pour le moins d'aussi bonne maison que lui, mais comme il y avoit bien de la difference entre leur fortune, & qu'elle étoit aussi pauvre qu'il étoit riche, les Officiers dirent à leur sœur de lui faire bonne mine, & qu'ils feroient en sorte d'en tirer de quoi la marier. Peut-être l'eût-elle bien fait sans leur conseil, & si l'on en croit la chronique, s'il ne la haïssoit pas elle ne le haïssoit pas pareillement. Quoi qu'il en soit, cette fille lui ayant donné rendez-vous, ses freres le surprirent avec elle, & le menacerent de lui faire un méchant parti s'il ne se mettoit à la raison. Il leur offrit une somme considerable s'ils vouloient le laisser aller. Il ne l'avoit pas sur lui, car on ne porte pas tant d'ar-

gent sur soi; mais leur en ayant fait son billet, il jugea à propos de le payer sans rien dire, pour étouffer autant qu'il pourroit cette affaire dont il ne vouloit pas qu'il fût fait du bruit dans le monde. Si un Cordonbleu qui est aujourd'hui à la Cour avoit pû de même se tirer d'affaire avec les freres de sa femme, peut-être ne l'eût-il jamais épousée; mais ceux-là n'étant pas de si bonne composition que ceux-ci, il lui fallut chanter malgré qu'il en eût; joint à cela qu'il y eût bien à dire que son billet n'eût été aussi bon que celui de Mr. de Verthamont.

Cependant pour ne me pas éloigner d'avantage de mon sujet, je dirai que la femme de ce Magistrat trouva quelque deffaite à son pere, quand il se plaignit à elle que son frere ne le venoit plus voir, & lui ayant gueri l'esprit de la pensée qu'il avoit là-dessus, il mourut sans savoir qu'il l'avoit précédé dans ce voyage qui est inevitable à tous les hommes. Quoi que sa charge ne fût qu'une charge de nouvelle creation, néanmoins comme on ne trouve pas tous les jours l'occasion de se faire premier President, & particulièrement d'une Compagnie aussi celebre que l'a toujours été le grand Conseil, elle ne manqua pas de gens qui desirerent de l'avoir. Mais le Roi qui
a tou-

à toujours beaucoup de considération pour les enfans, quand il s'agit de charges qui peuvent être héréditaires sans conséquence, en donna l'agrément à Monsieur de Verthamont. Au reste la conséquence qu'il y a que celles de Conseiller d'Etat ne le soient pas, c'est que si le Roi les laissoit passer du pere au fils ou aux plus proches parens, il n'auroit plus rien de quoi récompenser ceux qui le servent comme il faut dans le Conseil, & même dans les autres charges de la robe. Ils ne servent tous effectivement que pour devenir un jour Conseiller d'Etat, principalement depuis quelque tems; parce que l'on voit que c'est de ce corps que le Roi a tiré deux ou trois hommes pour les faire Chancelliers. Ainsi chacun s'efforce à l'envi de lui être agréable, soit dans les Intendances ou dans les autres commissions dont l'on se trouve chargé. Or l'on n'ignore pas combien il est important au Roi d'avoir ces sortes de personnes à lui, ce qui ne lui arriveroit peut-être pas, au moins de la manière qu'ils lui sont tous devoüez aujourd'hui, s'ils se voyoient dechus de cette récompense qu'ils attendent pour le fruit de leurs services.

Deux autres freres moururent quelques jours après les Bignons, lesquels avoient

eu cela de particulier en eux qu'il n'étoit jamais rien arrivé à l'un qu'il ne fût arrivé la même chose à l'autre, aussi étoient-ils jumeaux, & même si ressemblans de visage qu'excepté que l'un étoit de robe & l'autre d'épée, on les eût pris souvent l'un pour l'autre. Ils aimoient tous deux le jeu, & il étoit seur que si l'un perdoit son argent l'autre le perdoit aussi en même tems. Quand celui qui alloit à la guerre étoit blessé l'autre se blessoit pareillement ou d'une chute ou par quelque autre accident. Si l'un avoit une maîtresse infidele, l'autre n'étoit pas mieux traité de la sienne. Enfin toute la difference qu'on y ait jamais remarquée, c'est que l'un a attendu bien plus long-tems que l'autre à se marier, & il n'a manqué que cela dans toute leur vie pour verifler ce qui se dit d'ordinaire des enfans qui viennent ainsi d'une même couche, savoir que ce qui arrive à l'un est inévitable à l'autre, mais peut-être que celui qui ne se maria pas si-tôt ne le fit que parce qu'il crut que son frere n'étoit pas trop content du mariage qu'il avoit fait. Il y a des femmes qui n'encouragent guéres les hommes à se marier, principalement quand elles tranchent du bel esprit, & qu'elles se mêlent de decider de toutes choses. C'est des deux

Bau-

Bauquemars dont je veux parler , dont l'un étoit Maréchal de Camp & Gouverneur de Bergues , & l'autre Président des Requêtes du Palais. Le Roi donna ce Gouvernement au Comte de la Motthe neveu du feu Maréchal de la Motthe Houdancour & qui étoit aussi Maréchal de Camp. Le Comte de Brionne , fils aîné de Mr. le Grand, & qui avoit la survivance de la charge de grand Ecuyer , fut alors attaqué d'apoplexie , quoi qu'il n'eût encore que trente-cinq ans tout au plus : elle fut même si violente que la bouche lui en demeura non seulement de travers , mais ce qu'il y eut encore de plus étonnant , c'est qu'un de ses yeux descendit au milieu de son visage. Son pere & sa femme le firent partir en même tems pour aller aux eaux , mais en y allant , il se trouva encore attaqué du même mal , de sorte qu'on le crut perdu. Il en revint encore néanmoins , comme il avoit fait la première fois , & ayant achevé son voyage , les eaux & sa jeunesse le remirent insensiblement en meilleur état. Le Roi qui a toujours aimé son pere , eut la bonté de lui témoigner la joye qu'il avoit de sa resurrection. Sa Majesté donna encore d'autres marques & bien plus sensibles à Madame la grande Duchesse du penchant

qu'il a d'obliger tout le monde. Elle avoit un procès contre lui, touchant la succession de Madame de Guise sa sœur qu'elle prétendoit lui appartenir. Le Roi soutenoit le contraire, & il y paroissoit même bien fondé, parce que la Duché d'Alençon, dont il s'agissoit dans ce procès, a toujours été un apanage des fils de France, lesquels reviennent toujours à la Couronne, faute d'Enfans mâles. Mais le Roi considérant que la grande Duchesse qui est sa cousine germaine n'est pas trop riche, car son mari en l'éloignant d'auprès de lui ne lui a donné que soixante mille Francs de pension, ce qui est cause qu'elle ne marche jamais qu'avec un Carosse, ce qui ne sied pas trop bien à une Princesse du Sang, & sur tout à une petite-fille de Henri IV. le Roi, dis-je, considérant sa pauvreté, & que d'ailleurs elle avoit quelques raisons pour elle, qui sembloient combattre les siennes, il lui dit que si elle vouloit, il lui donneroit la jouissance des biens de sa sœur sa vie durant, à condition qu'elle renonceroit à la propriété. Cette Princesse qui ne demandoit qu'à se faire riche du revenu, sans se mettre en peine autrement de ce qui arriveroit après sa mort, y consentit volontiers; mais sa Majesté s'étant fait depuis un scrupule de ce qu'il ne lui

lui donnoit que l'usufruit d'une chose qui peut-être lui appartenoit legitiment en propriété, la lui abandonna à la fin, aussi bien qu'il avoit déjà fait le revenu. Cette délicatesse de conscience qui ne permettoit pas à ce Prince d'avoir rien à se reprocher, lui avoit fait faire réflexion bien des fois sur quantité de choses qui s'étoient passées durant son règne, & auxquelles on pouvoit donner d'autres couleurs que celles dont l'on s'étoit servi pour les lui faire entreprendre. Il voyoit que tout son Royaume en étoit en feu, & qu'il n'y avoit pas moyen de l'éteindre, à moins que de restituer quantité de Places que ses Ennemis l'accusoient d'avoir prises par le seul droit de bien-séance, & parce qu'il avoit la force à la main. Il eut pû peut-être, s'il eût voulu, faire voir non-seulement le contraire à toute l'Europe, puis qu'il pretendoit avoir eu raison de faire ce qu'il avoit fait, mais encore soutenir son droit par les armes, puisque malgré la Ligue furieuse qui avoit été faite contre lui, il avoit toujours eu le dessus sur les Ennemis, depuis qu'ils avoient fait paroître les desseins qu'ils avoient contre sa Couronne.

Cependant comme il y avoit déjà longtemps qu'il ne songeoit plus qu'à son salut,

&

& que le soin qu'il en a fait naître quantité de scrupules, on avoit vû tout d'un coup, & non pas sans admiration, non plus que sans étonnement, qu'il avoit offert de rendre les Villes de Strasbourg & de Luxembourg, qui étoient les plus fortes barrières de son Royaume. Il avoit offert de même d'en rendre plusieurs autres qu'on ne pouvoit pas dire qu'il n'eût emportées de bonne guerre, puis qu'il les avoit prises l'épée à la main, & à la barbe de ses ennemis: & en effet ils n'avoient pû les deffendre, quoi qu'ils se fussent assemblez tous contre Sa Majesté; ainsi il sembloit vrai-semblable de dire qu'elle étoit en droit de les garder, ou du moins d'en demander un équivalent. Mais le Roi considéroit que s'il vouloit dissiper cette horrible conjuration, & rendre le repos à ses Peuples, qui gémissoient sous le faix de la plus cruelle guerre qui se fût jamais élevée contre aucun Souverain, il devoit se relâcher de ses intérêts. Il y avoit déjà long-tems qu'il avoit envoyé en Hollande le Sieur de Callieres, afin d'y faire des propositions de Paix. Il s'étoit adressé à ces peuples plutôt qu'à tous les autres qui étoient contre lui, parce qu'il savoit que leur Etat, qui ne subsiste que par le Commerce, écouteroit plus volontiers qu'un
autre

autre qu'on parlât de mettre fin à la guerre, qui le troubloit de tous côtez. D'ailleurs cèt Etat n'avoit rien à gagner à la continuer, & il ne ressembloit pas en cela à la Maison d'Autriche, qui se flattoit de revenir par là à cette supreme puissance où elle s'étoit veüe du tems de Charles-quint. Il n'y avoit qu'elle effectivement, qui pût tirer du profit de tout ce qui se passoit alors dans l'Europe, desorte qu'on pouvoit dire que tous les Princes qui y avoient les armes à la main ne travailloient que pour ses interêts. Car c'étoit uniquement pour elle que devoient être ces conquêtes qu'ils prétendoient faire sur le Roi, & quoique les Princes de l'Empire eussent d'autres pretentions, comme néanmoins il y a long-tems qu'ils ont l'expérience que l'Empereur, s'il m'est permis de parler de la sorte, ne se sert d'eux que comme le singe fait de la patte du chat, quand il en veut tirer les marons du feu, comme dis-je, il a toujourns bien sù profiter à leur préjudice du droit de sequestre, qu'il pretend lui être dû, & que même à la paix de Nimegue il garda Philisbourg, quoi qu'il appartint à l'Evêque de Spire, il leur étoit aisé de voir qu'ils s'épuisoient pour lui seul, & sans qu'il leur en pût jamais revenir rien de bon. Aussi s'ils avoient donné tête baissée, comme
ils

ils avoient fait dans la Ligue qui leur avoit été proposée contre Sa Majesté, ce n'avoit été que par la crainte de sa grande puissance. Ils avoient considéré que leur fortune les ayant mis entre deux Princes qui leur devoient être également suspects, il valloit encore mieux se déclarer contre celui qui paroïssoit le plus prêt à les engloutir, que contre l'autre qui n'étoit pas si en état de leur nuire. Voilà ce qui avoit formé les liens étroits qui les unissoit avec l'Empereur, & qui étoient d'autant plus indissolubles que Sa Majesté Imperiale avoit trouvé moyen de tenir ces Princes sous sa dependance, par l'adresse qu'il avoit eüe de faire déclarer le Roi infracteur des Traitez de Munster & de Nimegue, & ennemi juré de l'Empire. Sa Majesté n'avoit donc pû s'adresser à eux pour faire réüssir ses bonnes intentions, non plus qu'à l'Angleterre, parce qu'elle avoit placé sur le trône un Prince que Sa Majesté n'avoit pas voulu reconnoître jusques là pour Roi légitime, & qu'elle regardoit au contraire comme l'ame de toute la Ligue qui avoit été formée contre elle. Il est vrai que les Hollandois étoient dans une espèce de dépendance de ce nouveau Roi, soit par la qualité qu'il avoit de leur Stathouder, soit par l'union in-

time

time que les principaux de cèt Etat avoient avec lui ; néanmoins comme Sa Majesté étoit resoluë de reconnoître à la fin ce Prince pour Roi d'Angleterre, elle crut que quelque liaisons que les Hollandois eussent avec lui il ne seroient pas indifferens à une proposition qu'il leur vouloit faire , principalement quand ils verroient qu'en levant cette difficulté, il ne seroit pas difficile de parvenir à une paix générale: & en effet Mr. de Caillieres n'eut pas besoin de leur faire envisager les suites que la guerre pouvoit avoir, aussi-bien pour eux que pour les Princes de l'Empire , pour leur persuader qu'ils devoient concourir avec Sa Majesté à rendre la paix à l'Europe. Ils connoissoient trop leurs interêts pour ignorer que leur secreté, aussi-bien que celle de plusieurs autres Puissances, ne consistoit qu'à entretenir dans un certain équilibre, ou pour mieux dire dans une certaine égalité les Maisons de France & d'Autriche , qui servent comme de contrepoids à tous les Princes Chrétiens , pour les empêcher de tomber sous la puissance de l'une ou de l'autre. Aussi tout de même que dans une balance l'on voit que quand un côté est emporté par l'autre on y met tout aussi-tôt un poids pour la retenir dans l'équilibre, ainsi l'on a toujours veu
que

que depuis que ces deux Maisons sont entrées en concurrence l'une avec l'autre tout ce qu'il y a de Princes dans l'Europe se sont servis de la même maxime pour abaisser celle qui a prétendu trop s'élever, & c'est cette maxime qui régne encore aujourd'hui, & qui a mis les armes à la main à tant de Puissances qui étoient autrefois dans les intérêts de Sa Majesté, particulièrement les Hollandois & les Princes de l'Empire, qui ne trouvoient point de protection ni plus prompte ni plus assurée que la sienne, quand ils se voyoient sur le point de tomber sous la domination de la Maison d'Autriche.

Quoi qu'il en soit, les Hollandois voyant qu'aux propositions que faisoit le Roi de rendre tant de bonnes Places, s'ils ne remettoient pas tout à fait ces deux Maisons dans un juste équilibre, ils feroient du moins en sorte que la puissance de Sa Majesté ne leur seroit plus si suspecte : Ils firent un accueil très favorable à Callieres, après pourtant ne lui avoir envoyé un passeport que par la permission du Prince d'Orange. Cependant avant que d'entrer en conférence avec lui ils voulurent voir si le pouvoir que lui avoit donné Sa Majesté étoit en bonne forme. Mais il ne pouvoit pas l'être d'avantage,

tage, puis qu'il étoit scellé du grand sceau. Néanmoins il se presenta d'abord une difficulté à ce Traité, & ce fut que les Hollandois prétendoient ne rien faire sans l'Angleterre, & sans leurs autres Alliez. Cela étoit indifferant à Callieres, parce que dès avant que de partir de France il s'étoit bien douté qu'il ne pouroit pas les obliger à traiter seuls avec le Roi. Cela s'étoit fait pourtant à la paix de Nimegue, où les Plenipotentiaires de Sa Majesté avoient eu l'adresse de leur rendre la puissance du Prince d'Orange suspecte, ainsi ils s'étoient hâtez de conclure leur traité à part, ce qui avoit été cause que tous leurs Alliez avoient été obligés ensuite de s'accommoder avec le Roi. Mais ce qui avoit pû se faire alors n'étoit pas bon seulement à proposer maintenant. Les Hollandois avoient reconnu la faute qu'ils avoient faite, & ils n'avoient garde d'y retomber. Au reste Callieres, qui comme je viens de dire, avoit bien conté là-dessus, & qui avoit ordre du Roi de ne point reconnoître le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre avant que d'être assuré de la Paix, trouva un expedient pour concilier l'ordre du Roi son maître avec la difficulté que les Hollandois faisoient de ne point traiter avec lui séparément de leurs Alliez.

liez. Ce fut de consentir qu'ils n'entamassent rien sans leur participation, & que s'ils voyoient qu'il y eût jour de conclure quelque chose, ils leur en feroient leur rapport, & que l'on prendroit après cela toutes les mesures qu'il faudroit, & qu'il seroit bien aise que chacun fut content. Comme il n'y avoit point d'inconvenient à suivre ce conseil, les Hollandois y donnerent les mains du consentement des Alliez. Ils demanderent cependant pour Preliminaires du traité la restitution de la Lorraine & celle des Villes de Stratsbourg, & de Luxembourg. Callieres consentit de la part du Roi à l'un & à l'autre; mais à condition que quant à la Lorraine, elle ne seroit renduë que selon ce que l'on en étoit convenu par le traité de Nimegue. Le President Canon qui avoit soin en Hollande des interêts du Duc de Lorraine, s'y opposa, sous pretexte que quand son maître étoit entré dans la Ligue comme les autres Princes, on lui avoit promis de ne point faire de paix qu'on ne lui donnât contentement. Il representa aux Alliez que si on ne lui restituoit son país qu'avec les restrictions contenuës au Traité de Nimegue, il se trouveroit que bien loin qu'il lui revint aucun benefice de la confederation qu'il avoit faite avec eux, il se trouveroit qu'il au-
roit

roit plutôt empiré son marché que de le rendre meilleur : qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'y rentrer avant la guerre ; mais qu'ayant crû qu'il devoit imiter son pere qui n'en avoit point voulu à ces conditions, il y avoit déjà près de vingt ans, il lui étoit bien dur maintenant, après avoir laissé écouler tant d'années, de voir qu'il n'en seroit pas plus avancé aujourd'hui qu'il l'avoit toujours été.

Comme les grandes Puissances après avoir été bien aises de se servir des autres qui leur sont inferieures pour faire réüssir leurs desseins, ne se mettent guères en peine de leurs interêts, quand elles sont une fois venues à bout de ce qu'elles pretendent, les Alliez après s'être contentez de parler une fois ou deux de cette affaire, ne jugerent pas à propos d'y insister d'avantage. Ils dirent au President Canon qui leur avoit présenté divers Memoires là-dessus, qu'on les examineroit plus à loisir avant que de rien conclure, & bien que les Ministres de l'Empereur se joignissent à lui pour faire donner contentement à ce Duc, ils n'en purent venir à bout ni les uns ni les autres. Les choses étant déjà si avancées de la part des Hollandois, & l'Angleterre n'ayant pas moins de penchant qu'eux à faire la paix, à
cause

cause des prises qu'on leur faisoit continuellement sur Mer, lesquelles avoient reduit leur Commerce dans un pitoiable état, l'on convint de part & d'autre de nommer des Plenipotentiaires pour achever ce qui n'étoit encore qu'ébauché. Il y eut cependant beaucoup de difficulté avant que de convenir du lieu où l'on s'assembleroit pour cela. L'Empereur vouloit que ce fût dans quelque Ville d'Allemagne, & le Roi ne le vouloit pas. Sa Majesté Imperiale ne le faisoit que pour éloigner la Paix dont il n'avoit pas grande envie, parce que tant que la guerre dureroit il se voyoit maître de tous les Princes de l'Empire, qui étoient obligez de suivre absolument ses volontez. Il craignoit que la paix venant à se faire, ils n'ouvrisent les yeux sur leurs intérêts, & qu'ils ne vinsent enfin à reconnoître qu'en travaillant comme ils faisoient à augmenter son pouvoir, ils ne fussent un jour cause eux-mêmes de lui faire entreprendre sur leur liberté. Mais en voulant ainsi que l'on nommât une Ville dans l'Empire, il avoit encore en veüe une autre chose qu'il croyoit avantageuse pour lui. Comme depuis la paix de Savoye le Roi se trouvoit supérieur en troupes à tous les Alliez, & qu'il en faisoit filler de ce pais là en Allemagne, il avoit peur qu'il n'en-

tre-

treprit le siege de Mayence, ce qui ne lui eût pas été difficile s'il eût voulu y employer les forces qu'il avoit. Au reste il prétendoit, s'il ne pouvoit faire nommer cette place, faire nommer du moins la Ville de Francfort, & établir à douze ou quinze lieuës à l'entour la neutralité, en sorte que Mayence s'y trouvât compris. Mais le Roi s'étant tenu roide là-dessus, & les Hollandois ayant proposé de s'assembler à la Haye, l'on convint à la fin que ceux que Sa Majesté nommeroit pour ses Plénipotentiaires se rendroient à Delft qui n'en est éloigné que d'une lieuë, que ceux des autres Princes, demeureroient à la Haye, & que les conférences se tiendroient au château de Ryswick, qui est à moitié chemin des deux endroits.

Quoi que l'Empereur y eût donné les mains comme les autres, il ne laissa pas d'être du tems devant que d'y envoyer des Ambassadeurs, ce qui donna lieu de juger qu'il eût bien mieux aimé la guerre que la Paix. Pour ce qui est du Roi, il nomma tout aussi-tôt Mr. Courtin Conseiller d'Etat homme extrêmement capable d'un tel emploi, & qui s'étoit acquitté dignement de plusieurs négociations importantes; mais il pria le Roi de l'en vou-

loir excuser , parce qu'il commençoit à se trouver si fort incommodé de la veüe qu'il y avoit à craindre pour lui qu'il ne devint tout à fait aveugle. Le Roi fâché d'être obligé de jeter ses yeux sur un autre le sonda, pour voir s'il n'y avoit point quelque raison secrette qui l'empêchat d'y aller, mais ayant reconnu qu'il lui parloit de bonne foi , il nomma à sa place Mr. de Harlay gendre du Chancelier qui étoit aussi Conseiller d'Etat. Il lui donna pour collegue Mr. de Creci, & il honora aussi du même titre de Plénipotentiaire Mr. de Callieres, de l'adresse de qui l'on disoit des merveilles , quoi que dans le fonds il ne fallût pas être fort habile pour ne faire que ce qu'il avoit fait. Car comme l'habileté ne paroît qu'en ce qu'on fait tirer un bon parti d'une méchante affaire, il n'y avoit pas grand-chose à dire de la sienne, lui qui ne s'étoit fait écouter qu'à force de promettre que le Roi rendroit une infinité de places, que les Ennemis n'eussent pas reprises en vingt ans de tems, quand même ils eussent été encore beaucoup plus forts qu'ils n'étoient. Mr. de Harlay avoit été déjà employé dans quelques négociations secrettes où il n'avoit pas trop bien réüssi; mais ils avoient Mr. de Callieres & lui pour les relever

lever en cas de besoin; Mr. de Creci qui sans contredit n'est pas le moins habile qu'il y ait aujourd'hui en France pour ces sortes de choses. Ils partirent ensemble pour se rendre au lieu du Congrès n'étant pas trop contens l'un de l'autre, Mr. de Harlay, parce que la réputation de Mr. de Creci offusquoit la sienne; & Mr. de Creci, parce que Mr. de Harlay affectoit de certains airs de grandeur par où il sembloit le mépriser. La disposition où ils étoient tous deux, fit qu'ils ne tarderent gueres à se donner des marques de leur jalousie. Etant arrivez à l'Isle, un Fermier Général nommé le Normand entreprit de les regaler. Il étoit des amis de Mr. de Creci, ce qui l'obligea à les retenir un jour plus qu'ils ne faisoient état d'y demeurer. Mais afin qu'ils ne l'accusassent pas de leur avoir fait perdre leur tems, il leur donna quand ils voulurent partir des carosses de relais pour les mener jusques à dix ou douze lieues de là. Il fit monter cependant dans le plus beau & celui qui étoit le mieux attelé son ami Mr. de Creci, pendant que Mr. de Harlay n'en eut qu'un assez méchant, & dont les chevaux, au lieu de harnois, n'avoient que des colliers comme en ont ceux qui tirent à la charuë. Cette difference ne plut

pas à Mr. de Harlay, qui prétendoit que s'il y en falloit mettre entr'eux, elle devoit être tout à son avantage; ainsi il fit la mine au Fermier Général, & ne se put empêcher de dire en derrière de lui que les gens qui venoient de rien ne savoient jamais ce que c'étoit que de vivre. Il se servit cependant du carosse & des chevaux qu'il lui avoit fait aprêter, mais sans témoigner lui en avoir grande obligation.

Ces deux Plénipotentiaires avoient trouvé sur leur chemin, depuis Paris jusques à l'Isle, un nombre infini de peuple qui leur desiroit un bon voyage en même tems qu'ils les supplioient de vouloir mettre fin à leurs misères, en concluant une bonne paix. Ils n'en avoient point été étonnés, parce qu'ils savoient bien avant que de partir, le besoin que la France en avoit; car il est aisé de juger combien elle étoit épuisée de la dépense qu'il avoit fallu faire au Roi pour résister à tant de forces conjurées contre lui. Il avoit cinq cent mille hommes sur pied soit sur Mer soit sur Terre, ce qui paroîtra sans doute incroyable à la postérité. Il avoit fallu que tout le Peuple fournît à cette dépense; c'est pourquoi il avoit été besoin en même tems de faire toutes choses, pour ainsi dire, par poids & par mesures,
afin

afin qu'on ne s'en trouvât pas accablé. Et c'est ce que les Ministres du Roi avoient fait avec tant de conduite & de prudence, que quoi que chacun sentit son mal, ce n'étoit rien néanmoins en comparaison de ce que eût été s'ils eussent été moins habiles. Quoi qu'il en soit, ce que ces Plénipotentiaires avoient veu en France ils le virent encore en Flandres, où les Peuples n'étoient pas moins fatigués de la guerre que le pouvoit être les François. Ils les conjuroient pareillement d'employer tous leurs soins pour réussir dans le Traité qu'ils alloient négocier. Enfin ils arriverent à Delft où les maisons étoient devenuës si cheres depuis que l'on savoit qu'ils y devoient venir, que quand on leur en avoit arrêté, ils ne les avoient pû avoir qu'aux poids de l'or.

Pendant que cela se passoit, le Procureur Général, que le Roi avoit chargé d'informer du combat du Baillif d'Auvergne & du Chevalier de Kelus, lui rendit compte de la découverte qu'il en avoit faite; mais elle ne fut point du tout à leur avantage. Il lui rapporta, que suivant les témoins qu'il avoit entendus, il s'en falloit bien que ce ne fût qu'une rencontre comme leurs Parens prétendoient; qu'il n'y avoit jamais eu de

Duel mieux averé; & qu'ainſi il étoit bien aife de ſavoir les ordres que Sa Majeſté avoit à lui donner là-deſſus. Les ordres que Sa Majeſté lui donna furent de leur faire faire leurs procès, de ſorte que cet Officier les ayant fait trompeter par la Ville, comme il ſe pratique en ces ſortes d'occasions, les Chambres du Parlement ſ'aſſemblerent pour les juger par contumace. L'ordonnance que Sa Majeſté avoit faite ſur les Duels vouloit qu'ils fuſſent pendus en eſfigie. Mais le Roi ayant conſenti ſecretement qu'on ſe relâchât de cette rigueur à la conſideration de leurs Parens, ils ne furent condamnez qu'à perdre là tête. Cela fut executé dans la Greve, où l'on attachaleur tableau qui n'y demeura pas long-tems. Il ſe trouva des gens qui l'oterent une heure après, c'eſt à dire dès que l'entrée de la nuit fut venuë. Comme ce n'eſt rien en France que ces ſortes de choſes, & qu'il ſe dit même communément dans le monde qu'il n'y a point de Maïſon de qualité à qui il n'en ſoit arrivé autant, & qui n'ait auſſi des femmes ou des filles de méchante vie, leurs parens n'en furent pas plus affligés ni plus mal en Cour pour cela. Le Cardinal de Bouillon, Oncle du Bail-
lif d'Auvergne, en fit même des railleries,
quoi

quoi qu'il ne ressemblât pas en cela à beaucoup d'autres, qui croient qu'il vaut mieux avoir sur les bras la plus méchante affaire du monde que d'y avoir un Duel. Et en effet Mrs. de la Frette n'ont jamais pu revenir de celui qu'ils firent, il y a trente quatre ou trente cinq ans, au sortir du Palais Royal où l'ainé prit querelle avec le Prince de Chalais. Ils se battirent quatre contre quatre, mais quoi qu'ils fussent tous, au moins la plupart, des premières Maisons du Royaume, & que le Pape même demandât leur grace en suite, le Roi ne voulut jamais la leur accorder; ainsi ils sont morts les uns en fuite d'un côté, & les autres d'un autre, & je ne sache plus que l'ainé la Frette & le Marquis de Flammartin qui restent encore en vie de tous ceux qui étoient de ce combat. Il est vrai que le Marquis d'Antin, frere aîné de Mr. de Montespan perit dans cette querelle, ayant reçu un coup dans la veine cave dont il mourut sur la place. Le Comte d'Auvergne ayant eu le chagrin de voir arriver à l'ainé de ses enfans ce que je viens de dire, en fut consolé en quelque façon, parce que les Religieux de Cluni firent pour un de ses cadets, lors qu'il y pensoit le moins. Le Cardinal de Janson qui étoit Ambassadeur à Rome

avoit demandé au Roi de s'en revenir & le Cardinal de Boullion avoit eu ordre de Sa Majesté d'aller prendre sa place; celui-ci qui étoit Abbé de Cluni passa par cette Abaye en allant en ce pais-là. Comme il est fort gracieux, & qu'il se fait aimer de ceux qui le connoissent, il n'eut pas plutôt dit à ces Religieux qu'il alloit à Rome, & que peut-être ne le reveroient-ils plus de leur vie, qu'ils lui répondirent qu'ils seroient fort fâchés que cela arrivât, mais que si c'étoit là la volonté de Dieu, ils vouloient du moins lui témoigner avant que de le quitter, combien ils se louoient de l'honnêteté que son Eminence avoit toujours eüe pour eux. Ils ne lui en dirent pas d'avantage ce jour là, mais ayant sonné la cloche le lendemain pour tenir Chapitre, ils y élurent l'Abbé d'Auvergne pour son Coadjuteur. Ils apportèrent cette bonne nouvelle à son Eminence, qui ne savoit pourquoi ils s'étoient assemblez, & lui dirent en même tems que comme il alloit à Rome, & que c'étoit au Pape à confirmer leur élection, ils ne doutoient point qu'il n'en vint à bout d'abord qu'il voudroit s'en donner la peine. Ils le laisserent partir avec cette bonne bouche dont son Eminence leur fut très bon gré; Car cette Abaye est une des
plus

plus belles & des plus honorables qu'il y ait en France, quoi qu'elle ne soit pas des plus lucratives. Elle vaut pourtant dix sept à dix huit mille livres de rente, mais ce qu'elle a de beau, c'est qu'elle a des Benefices à sa collation, pour près d'un million de revenu. Ainsi quand on en est une fois Abbé, l'on a moyen de se faire de nouvelles créatures, & de récompenser celles que l'on a déjà.

Le Cardinal de Bouillon avoit voulu emmener avec lui Mr. de Coulanges qui est un homme de bonne Compagnie, & avec qui l'on n'a pas le temps de s'ennuyer. Il boit, il compose, il chante, il se connoit en fausses & en ragouts, & enfin il sçait se donner du bon tems; ce qui fait qu'on le desire par tout. Aussi presidoit-il chez son Eminence à son Abaye de Pontoise, où elle avoit toujours des gens choisis à sa table. Il avoit autrefois fait ce voyage avec Mr. de Chaulnes, & il étoit aussi connu à Rome des Cardinaux que l'Ambassadeur même. Mais il ne put pas accorder au Cardinal de Bouillon, ce qu'il avoit accordé à l'autre, & il s'en excusa, sous pretexte de quelques affaires feintes ou véritables. L'instruction de plus grande consequence que porta son Eminence en ce Pais-là, fut touchant la

Pologne, où il étoit question d'élire un Roi, parce que Jean Sobieski qui portoit cette Couronne depuis l'année 1674. étoit mort à la fin de 1697. Il avoit laissé plusieurs Enfans de la Reine sa femme, qu'il avoit épousée avant que de parvenir à la Royauté. Elle étoit Françoisse de Nation, & fille du Marquis d'Arquyen, de la Maison duquel il y a eu un Maréchal de France sous le nom de Montigny. Sa Naissance la devoit attacher inviolablement à la France; mais comme les femmes sont plus sujettes que les autres au ressentiment, elle s'étoit brouillée avec le Roi il y avoit déjà long-tems, sous pretexte qu'il ne lui avoit pas voulu accorder la priere qu'elle lui avoit faite de faire son pere Duc & Pair. Elle avoit fait depuis ce tems-là, tout ce qu'elle avoit pû contre la France, & elle n'avoit pas même gardé grandes mesures avec Sa Majesté. Si bien qu'elle avoit fait faire insulte un jour au Marquis de Vitri son Ambassadeur. Le Roi son mari qui avoit non seulement toute la valeur du monde en partage, mais encore beaucoup d'expérience au fait de la guerre, ce qu'il avoit assez rémoigné en faisant lever le siege de Vienne, comme il avoit fait lors que les infideles l'assiégerent en 1683. n'avoit pas
tout.

toujours eu autant de prudence dans toutes
 les autres actions de sa vie qu'il en avoit eu
 dans celle-là. Tant qu'il avoit été sur le trône
 il s'étoit plutôt conduit en particulier qu'en
 Souverain. Il n'avoit eu soin que d'amas-
 ser des richesses sans se mettre autrement en
 peine de se faire des Créatures à lui & à ses
 Enfans. Il n'avoit point considéré que c'é-
 toit ce qu'il leur falloit pour les placer sur
 le trône après sa mort, ou s'il l'avoit con-
 sideré, il avoit crû qu'ils pourroient tou-
 jours se faire des amis avec les tresors qu'il
 leur laisseroit, ainsi il avoit vendu tous les
 Palatinats qui étoient venus à vaquer, aussi
 bien que toutes les autres choses dont les
 Rois de Pologne avant lui avoient toujours
 gratifié la Nation Polonoise. Cela lui
 avoit aliéné le cœur de tous ses sujets, au-
 tant de ceux qui avoient acheté leurs em-
 plois, que de ceux à qui il ne les avoit pas
 voulu donner sans argent. Ainsi ses enfans
 étoient bien éloignez de pouvoir espérer ce
 qui étoit arrivé à trois maisons qui avoient
 possédé cette Couronne l'une après l'autre
 avant lui, savoir aux Mamellus, aux Jagel-
 lons & aux Palatins qui tant qu'elles a-
 voient laissé des enfans de leur corps, n'a-
 voient point veu passer la Couronne dans
 d'autres familles que la leur.

Quoi qu'il en soit le Roi étant averti de tout cela il songea à y placer un Prince de son Sang, & qui étoit un sujet tel qu'il en faut aux Pollonois pour être leur Roi. Car à moins que l'on ne soit brave & capable de les mener soi-même à la guerre, c'est une Nation qui méprise bien-tôt son Prince, desorte qu'il passe bien mal son tems avec elle. Le dernier des Princes Palatins qui a possédé cette Couronne en est un bel exemple, & l'on sait que ces Peuples l'obligèrent d'abdiquer, d'abord qu'ils s'aperçurent que sa conduite ne répondoit pas à celle de ses Ancêtres. Le Prince que le Roi proposa fût François-Louis de Bourbon Prince de Conti, qui venoit de donner dans la guerre que Sa Majesté avoit à soutenir contre la plus grande partie de l'Europe, des preuves si extraordinaires de valeur & de conduite, que toute l'Armée disoit hautement que c'étoit l'ame du feu Prince de Condé son oncle, un des plus grand Capitaines que la France ait jamais eus, laquelle étoit revenuë dans son corps pour sauver son Roi & son País de la conjuration qui avoit été formée contr'eux. Je fais que cette manière de s'exprimer étoit toute extraordinaire & toute nouvelle; mais enfin, comme on ne pouvoit mieux
dire

dire que ce Prince étoit brave par excellence, ce discours avoit si bien passé de bouche en bouche, que la reputation qu'il avoit d'un brave n'étoit pas moins établie dans les Pais Etrangers qu'en France. Quoique ce Prince ne fût pas riche il ne laissa pas d'envoyer deux cent mille écus de son argent en Pologne, pour achever de gagner par des presens le suffrage de ceux qui avoient déjà de la bonne volonté pour lui par le seul bruit de sa renommée. Car comme ce n'est qu'en ce tems-là que les Grands de ce Royaume ont coûtume de faire leur moisson, il ne faut pas prétendre que l'on puisse jamais obtenir leur Couronne, à moins que de semer auparavant pour les faire recueillir. Plus ce Prince avoit de mérite, plus la veuve de Sobieski se trouva encore outrée contre le Roi. Elle prétendoit faire élire à la place de son mari le Prince Jaques son fils aîné. Elle l'avoit même marié tout exprès à une sœur de l'Imperatrice & de la Reine d'Espagne, afin d'avoir la protection de son mari; mais toute la protection du monde ne servant de rien en ce Pais-là, à moins que de l'appuyer par des largesses, comme elle ressembloit en cela à son mari, & qu'ils étoient tout aussi ménagers l'un que l'autre, le Prince de Conti l'eût bientôt emporté sur le Prince Jaques,

s'il n'eût eu que lui pour concurrent. La Reine de Pologne voyant que difficilement réussiroit-elle pour son fils aîné, s'avisa alors de deux choses l'une, de tâcher de faire prendre le change à l'Abbé de Polignac Ambassadeur de France, en lui proposant de joindre ses amis aux siens, sous prétexte de faire élire le Duc de Vendôme au lieu du Prince de Conti, à condition toutefois que ce Duc l'épouserait; l'autre d'envoyer deux de ses enfans à Paris, sous prétexte de voyager, mais en effet pour reconnoître si le Roi étoit en état d'appuyer les prétentions du Prince de Conti comme l'Abbé de Polignac le prétendoit. Car il couroit un bruit en Pologne, comme presque par tout les Païs Etrangers, que la France étoit épuisée d'hommes & d'argent, & que bien loin de pouvoir entreprendre une chose comme celle-là, elle étoit même prête de donner bientôt du nez en terre, à moins que d'avoir la paix. L'Abbé de Polignac manda au Roi les propositions de la Reine de Pologne, & en même tems que l'on s'en devoit défier. Il y ajoûta même qu'elle joindroit plutôt sa brigade à celle de la Maison d'Autriche, que de la joindre à celle du Prince de Conti, parce que bien loin de se souvenir encore qu'elle fût née Françoisse, elle l'avoit si bien

oublié

oublie qu'elle ne pensoit uniquement qu'à ce qui pouvoit nuire aux desseins de Sa Majesté. Les Princes Alexandre & Constantin Cadets du Prince Jaques arriverent cependant en France, ou pour donner une idée plus avantageuse de leur mere, que l'Abbé de Polignac n'en donnoit, ils apportèrent de l'or pour près de trois millions, dont ils mirent huit cent mille écus à l'Hôtel de Ville. La Reine de Pologne prétendoit faire voir par là qu'elle n'avoit pas renoncé à la France, comme l'Abbé de Polignac vouloit l'insinuer, & que son dessein même étoit d'y établir ses enfans, en cas qu'ils ne pussent pas demeurer en Pologne avec honneur. Mais outre que ce pretexte lui paroissoit avantageux pour ses intérêts, elle se le rendit encore utile en ce que l'or qu'elle avoit donné étoit beaucoup au dessous du carat dont il devoit être suivant le cours du Royaume. On le receut néanmoins à la Monnoye, comme s'il eût été le meilleur du monde, parce que le besoin d'argent où étoit Sa Majesté ne lui permettoit pas d'y regarder de si près. Ces deux Princes ne furent pas plutôt arrivez à Paris & à la Cour, qu'ils virent bien par le luxe qui y régnoit qu'il n'y avoit rien de plus faux que les bruits que l'on faisoit courir en Pologne.

Ils se mirent cependant à se divertir, comme c'est l'ordinaire des Princes de leur âge. Ils furent au bal par tout où il y en avoit, & il leur arriva une aventure qui mérite bien d'être rapportée.

Etant arrivez à un de ces Bals avec cinq ou six Gentilshommes de leur suite, lesquels étoient masquez aussi bien qu'eux, un Mousquetaire qui étoit deguisé en Avocat vint à leur rencontre en badinant, & leur dit qu'ils n'avoient que faire de se tant tracasser, & que le meilleur conseil qu'il avoit à leur donner étoit de s'accommoder avec leur partie, parce qu'ils perdroient leur procès. Ils avoient reçu justement la veille des lettres de Pologne, par lesquelles on leur mandoit que la Reine leur mere ne réussiroit pas dans ses desseins. Ce bruit même s'étoit déjà repandu par la Ville, de sorte que ces Princes, sans songer que ce discours se faisoit innocemment, & pour quadrer seulement à l'habit que ce Mousquetaire portoit, ils se mirent en tête au contraire, qu'il ne le faisoit que par rapport aux nouvelles qu'ils avoient reçues. Ainsi ne se contentant pas de le maltraiter de paroles, & de lui dire qu'il étoit bien insolent de leur perdre le respect, ils l'accablèrent encore de coups. Le pauvre Avocat voyant alors qu'il
n'avoit

n'avoit pas bonne cause lui-même , puis qu'on commençoit déjà à user de main mise sur lui , voulut crier à moi Mousquetaire , à moi , comme ceux de cette Compagnie ont coûtume de faire , quand ils ne se trouvent pas les plus forts ; mais les Princes de Pologne s'étant fait connoître en même tems , personne ne vint au secours du pauvre battu. Il s'en alla ainsi avec ses coups , résolu d'en porter ses plaintes au Roi , de qui il espéroit plus de justice. Elle lui étoit dûë effectivement , & aussi n'eût-il pas manqué de l'avoir s'il avoit eu affaire à des gens comme lui ; mais ces Princes ayant prevenu Sa Majesté , il eut encore le malheur d'être envoyé en prison , à la première parole qu'il voulut dire. Il reconnut par ce traitement , & par celui qu'il avoit déjà reçu , qu'il lui en coûtoit cher pour avoir voulu faire un métier qui ne lui convenoit pas. C'en fut assez pour lui faire former la résolution qu'il n'y retourneroit de sa vie , ou du moins que s'il y retournoit , il ne s'aviserait plus de donner conseil à des gens qui ne le lui demanderoient pas. Il y avoit un de ces Princes qui étoit bien mieux fait que l'autre , & le Roi avoit résolu de leur donner le Cordon bleu : c'étoit faire le bien contre le mal , puisque la Reine leur mere

n'ou-

n'oublioit rien pour traverser les desseins de Sa Majesté. Cependant ces Princes en ayant donné avis à cette Princesse, elle leur envoya ordre d'en remercier le Roi. Elle leur manda même par un courier qu'elle leur envoya exprès, qu'elle s'étonnoit comment ils avoient pû entendre à une proposition comme celle-là, puis qu'ils n'étoient pas à savoir, que s'ils l'acceptoient c'étoit agir directement contre les intérêts de leur Maison ; qu'ils n'ignoroient pas les engagements qu'elle avoit pris avec la Maison d'Autriche, que c'étoit à cela qu'il s'en falloit tenir, & suivre régulièrement son exemple, elle qui avoit oublié son país dès le moment qu'elle avoit vû qu'il y alloit de leur élévation & de la grandeur du Prince Jaques son fils aîné. Ces Princes ayant reçu cette nouvelle, remercièrent le Roi de l'honneur qu'il leur vouloit faire, & continuerent d'aller au Bal comme ils avoient de coutume, quoi qu'il leur y arrivât encore d'autres affaires. Ils en eurent une entr'autres avec le Marquis de Coaquin homme de qualité de Bretagne, & qui venoit d'épouser une des filles du Maréchal de Noailles.

Cette alliance n'étoit pas mauvaise pour lui, principalement à cause de la faveur du Maréchal, à qui le Roi avoit donné l'armée de

de Catalogne à commander, quoi qu'il n'eût pas encore toute l'expérience que pouvoient avoir quelques autres. En effet excepté qu'il avoit été mis une fois à la tête de quelques troupes pendant la paix, sous prétexte qu'il étoit premier Capitaine des Gardes du Corps, & que cela lui étoit dû, toutes ses plus grandes proüesses avoient été d'être Aide de Camp de Sa Majesté. Le Roi joignit encore à cét honneur celui de le faire Maréchal de France en 1693. quoi qu'on ne s'aperçût point qu'il eût encore rien fait qui méritât cette dignité. Quoi qu'il en soit, soit que Sa Majesté se connût mieux que personne au mérite des gens, ou que la fortune qui a toujours secondé tout ce qu'il a entrepris voulût approuver son choix, ce Maréchal gagna bien-tôt une bataille considérable. Cependant comme elle avoit été précédée de la prise de Roses & de celle de Gironne, tout ce qu'on put dire alors de lui, c'est que s'il ne paroïssoit pas avoir mérité le Baton qui lui avoit été donné dans le tems qu'il l'avoit reçu, il s'en étoit rendu digne dans la suite. Son pere qui étoit une des créatures du Cardinal Mazarin, avoit aussi été Capitaine des Gardes du Corps, & son bonheur l'avoit élevé à cette charge lors qu'il y pensoit le moins. Il l'avoit eüe du-

rant la Minorité du Roi , & lorsque le soupçon que la Reine mere avoit contre le feu Comte de Tremes , lequel étoit pourvu d'une même charge , l'avoit obligée de l'éloigner de la personne du Roi son fils , lors qu'il étoit prêt de servir son quartier auprès de lui. Après l'avoir relegué elle avoit voulu faire prendre le Bâton à un autre Capitaine des Gardes , mais s'étant tous donné le mot pour ne rien faire au préjudice de leur confrere , le Comte de Charost se fit envoyer en exil , pendant qu'il arriva bien pis à Mr. de Chandenier. La Reine ôta sa charge à celui-ci , & la donna au pere du Maréchal de Noailles , sans qu'il y ait jamais pû revenir depuis , quoi qu'il ne soit mort que long-tems après. Ce n'a donc pas été faute de tems s'il n'y a pû réussir , ni même de trouver des conjonctures qui paroissent lui être favorables ; Car il étoit de même Maison que Madame de Montespan , & comme il n'étoit pas plus criminel que le Comte de Charost , qui fut rappelé bien-tôt de son exil , & qui même fut fait Duc & Pair depuis , l'on peut dire qu'il n'y a que bonheur & malheur en ce monde , tandis effectivement que celui-ci bien loin de porter la peine de sa desobéissance , poussa même sa for-

fortune jusques au point qu'il ne pouvoit rien desirer d'avantage. Le pauvre Marquis de Chandenier se trouva accablé sous sa chute. Cependant quoi que ce soit au feu Duc de Noailles que sa Maison est redevable de sa grande élévation, cela n'empêche pas que son origine ne soit fort illustre. Je fais bien que Madame de Bouillon d'aujourd'hui ayant eu quelque demêlé pour le pas avec la femme de ce Duc, elle le prit sur un ton si haut avec elle, que si on l'en eût voulu croire on se seroit bien-tôt laissé prévenir que la Maison de Noailles n'étoit rien. Je fais même qu'elle produisit quelques papiers pour faire voir que certain Anthoine de Noailles avoit été Maître d'Hôtel d'un Vicomte de Turenne ; Mais comme, les Maîtres d'Hôtel de ce tems-là étoient Gentilshommes, & qu'il y a des Cadets de bonne Maison qui sont obligés très souvent de s'abaisser bien plus bas que celui-ci n'avoit fait, cela ne doit donner aucune méchante opinion de cette famille, laquelle sans contredit est très noble, & très ancienne. Elle ne faisoit donc pas de tort au Marquis de Coaquin, quoi qu'à la verité il eût encore de plus grandes Alliances dans sa Maison ; car sans remonter bien haut, sa mere étoit Rohan

Cha-

Chabot, & sa grand mere Orleans Longueville: qui plus est, il avoit de grandes Terres en Bretagne que sa mere qui est encore vivante lui avoit abandonnées avec tout ce qu'elle avoit à reprendre dessus pour ses conventions, & pour son douaire. Car comme cette Dame est d'une haute vertu, elle avoit resolu de se retirer dans un convent d'abord qu'elle auroit donné ordre à ses affaires. Ainsi elle ne s'étoit réservée qu'une Terre de dix mille livres de rente, ce qui étoit beaucoup au dessous de ses droits, si elle les eût voulu exercer selon le pouvoir qu'elle en avoit. Son fils n'avoit pas plus de dix-huit ans lors qu'il épousa Mademoiselle de Noailles. Cependant comme il étoit non seulement très grand pour son âge, mais encore qu'il ne pouvoit gueres esperer de le devenir d'avantage quand il auroit vingt cinq ans, elle s'étoit pressée de le marier, parce que son mari ne lui avoit point laissé d'aütres enfans. Elle n'avoit pas été trop heureuse avec lui, quoi que ce fut une brune fort agréable & de très bonne mine, ainsi il sembloit, puis qu'elle avoit fait l'experience elle même des degoûts que les maris prennent d'ordinaire pour leurs femmes, qu'elle devoit en choisir une à son fils qui fût

fût bien faite, afin qu'il ne tombât pas sitôt dans le deffaut où étoit tombé son mari. Mais comme c'étoit à quoi elle avoit pris le moins garde, il arriva aussi que dès le lendemain de les nocces, il ne se put tenir de dire à ses amis qui venoient lui faire compliment sur son mariage, qu'il n'y avoit pas de quoi s'en donner la peine, que sa mere lui avoit choisi une Bamboche au lieu d'une femme, que c'étoit aparemment à cause que le Duc de Noailles étoit devot aussi bien qu'elle; qu'il souhaitoit cependant que sa femme le fût encore plus que tous les deux, afin de ne point coucher avec elle; qu'aussi vouloit-il la traiter dorénavant comme une Relique, c'est à dire qu'il n'en approcheroit tout au plus qu'aux jours de bonne fête. Et en effet il commença dès le jour même à donner tant de marques de l'indifference qu'il avoit pour elle, que toute la famille de cette Dame en fut allarmée. Elle tint conseil là-dessus, afin que Mr. de Coaquin ne se jettât pas dans la debauché, dont un mari prend d'ordinaire le grand chemin lorsqu'il commence à mépriser sa femme. L'Archevêque de Paris qui est frere du Maréchal y fut appelé tout des premiers, & ils convinrent tous d'un commun accord, que comme la
jeune

jeune mariée avoit le teint d'un mort, ce qui la faisoit paroître encore plus désagréable, il falloit trouver quelque expedient pour lui en donner un meilleur. Il y en avoit un qui étoit assez en vogue parmi les Dames qui font le leur de quelle couleur elles veulent, par le moyen du blanc & du rouge dont elles couvrent leur visage. Ils y eurent recours, ce qui surprit quantité de gens scrupuleux, qui ne purent comprendre comment un Prelat aussi homme de bien qu'il étoit, & une femme aussi remplie de pieté que l'étoit la Duchesse de Noailles la douairiere, eussent donné les mains à une chose comme celle-là. Mais quoi que la Duchesse de Noailles & Mr. l'Archevêque de Paris adjou tassent encore au rouge dont ils farderent le visage de cette Dame des talons d'un quartier de haut à ses souliers pour la faire paroître plus grande, elle ne fut pas plus aimable aux yeux de son mari qu'elle y avoit été depuis qu'ils étoient ensemble; il la trouva encore plus laide qu'au paravant, de sorte qu'au lieu de s'en approcher, il pria ses amis qui lui parloient quelquefois d'elle & de son beaupere, que s'ils vouloient l'obliger ils ne le fissent ni en bien ni en mal. Il chercha cependant à se consoler par la bonne chere & par la

Com-

Compagnie de certaines femmes qu'il voyoit bien moins pour avoir commerce avec elles , que pour les faire enrager. Aussi n'avoient elles point plus de chagrin que quand elles le voyoient arriver , de sorte que si elles eussent pû sortir par la fenêtre elles l'eussent fait de tout leur cœur.

Le Maréchal de Noailles qui est un faiseur d'enfans, & qui en a eu plus d'une vingtaine de sa femme , quoi qu'elle n'ait guères plus de quarante ans , avoit encore une autre fille toute prête à marier , laquelle étoit bien différente de Madame de Coaquin. Autant que l'une étoit laide autant l'autre étoit agréable , ce qui faisoit dire au Marquis de Coaquin que ce Maréchal lui avoit donné Lea , & qu'il avoit gardé Rachel. Cette nouvelle Rachel ne manquoit pas de gens qui étoient attirés à la desirer pour épouse , autant par la faveur de son pere que par sa beauté. Le Comte d'Estrées qui vient d'être plus heureux que les autres , puis qu'il a été celui qui l'a épousée , étoit déjà du nombre de ceux qui aspiroient à sa possession. Son ambition l'y portoit autant que tout le reste. Il considéroit que quoi qu'il fût d'une Maison qui n'a par sa pareille presentement pour les honneurs qui se sont trouvez tout en un

même tems dans la personne de son pere , & dans celle de ses deux oncles ; tout cela n'étoit rien néanmoins pour lui , à moins que d'avoir le bonheur de leur ressembler. Quoi que l'ainé fût mort Duc & Pair & que son fils lui eût succédé à cette dignité , que son pere fût Maréchal de France & son oncle Cardinal , il n'avoit aucun rang à la Cour , ainsi il n'y étoit regardé que comme un homme de qualité , comme il y en a dix mille autres , tellement qu'à moins que de s'en aller sur les Vaisseaux où l'on étoit obligé de le distinguer , à cause qu'il avoit la survivance de la charge de Vice-Admiral qu'avoit son pere , il ne voyoit rien qui pût remplir son Ambition. Son oncle le Cardinal qui le préféroit dans son cœur au Duc d'Estrées qui est son neveu , aussi-bien que lui , & même l'ainé de sa Maison , lui conseilloit cette Alliance , & même il s'y employoit de toutes ses forces , comme l'unique moyen de le faire Duc , comme étoit son cousin germain. Il prit même tellement cette affaire à cœur qu'il fit porter parole au Duc de Noailles , que s'il presumoit assez de sa faveur que de se charger de lui faire accorder un Brevet de Duc , il prendroit sa fille sans lui demander aucun dot. Il lui pro-

mit

mit aussi de le faire son héritier, & de rendre sa succession toute la meilleure qu'il pourroit. Le Duc de Noailles qui n'avoit pas grand argent à donner à sa fille, & qui n'en avoir pas trop donné non plus à Madame de Coaquin, quoi qu'il eût fait monter son mariage à deux cent mille francs, mais en chats & en rats, c'est à dire en lui donnant un Regiment avec quelques autres drogues, & des nouritures, Mr. de Noailles, dis-je, qui n'étoit pas si à son aise qu'il ne fût obligé de ménager sa bourse, n'eût pas été fâché que cela se fût pû faire, comme le Cardinal le lui proposoit. Mais étant trop sage pour se faire fort d'une chose comme celle-là, il répondit à ceux qui lui en parlerent de sa part, que Mr. le Comte d'Estrées avoit bien plus de droit de prétendre à cette dignité par ses services & par ceux de son pere, que par la faveur qu'il pouvoit esperer de lui auprès du Roi; que s'il lui faisoit l'honneur dépouser sa fille, tout ce qu'il pourroit faire seroit de l'en faire ressouvenir, le plus souvent qu'il pourroit, qu'il en auroit plus de commodité qu'un autre, à cause de sa charge de Capitaine des Gardes, qui lui donnoit beaucoup d'accès auprès de sa personne; mais que comme ce n'étoit pas as-

sez que cela, pour une chose de si grande consequence, il ne s'y devoit point tant fier qu'il ne prit d'ailleurs en épousant sa fille, toutes les mesures qu'il seroit bien aise de prendre avec une autre pour qui il auroit le même dessein qu'il avoit pour elle. Ces mesures néanmoins étoient assez difficiles à prendre pour le Comte d'Estrées, parce que le Maréchal ne vouloit pas passer une certaine somme, laquelle ne suffisoit pas pour mettre les affaires du Comte d'Estrées en bon état. A ce deffaut ils se mirent de part & d'autre à faire la Cour à une certaine Madame de Thoisi femme riche, & qui étoit veuve d'un Mr. des Comptes. Elle avoit prêté une somme assez considerable au Cardinal d'Estrées, qu'il ne lui avoit pas encore renduë: elle étoit d'ailleurs des amies de Mr. & de Madame de Noailles, & comme elle n'avoit point d'enfans, ils lui dirent tant de fois qu'elle devoit adopter Mademoiselle de Noailles pour sa fille, que s'ils ne purent la résoudre tout à fait à lui donner tout son bien, ils la portèrent du moins à faire quelque chose pour elle. Elle offrit enfin après quelque tems de lui donner ce que lui devoit Mr. le Cardinal d'Estrées. Mais comme ils en vouloient avoir d'avantage c'est, ce qui a fait

fait trainer la chose jusques à present, parce qu'elle ne vouloit pas se depouiller de son bien pendant sa vie. Il a falu trouver un temperament à cela, & ç'a été qu'outre la somme qui étoit dûë par le Cardinal d'Estrées qu'elle offroit de lui donner presentement, elle lui a encore assuré quelque chose après sa mort. L'affaire qui arriva au Marquis de Coaquin avec les Princes de Pologne ne lui fut point avantageuse du tout si l'on en croit le bruit commun. Ils partirent cependant pour s'en retourner en leur país, après avoir été regalez magnifiquement par plusieurs personnes de la Cour. Mr. de Langlée qui n'en est pas un des moindres, si l'on ne regarde que la depense qu'il y fait, leur donna à manger le premier. Il s'en acquitta fort bien, & comme il est ainsi en possession de vouloir primer, quand il arrive quelque étranger de consequence, cela a fait dire au Roi il y a quelque tems, c'est à dire avant qu'il s'agit de ces Princes, qu'il croyoit être fait aparemment pour faire les honneurs de la France. Mais s'il paroît ainsi si magnifique envers les gens de dehors, il ne l'est pas moins envers ceux du dedans, puis qu'il n'y a point d'homme à la Cour qui donne si souvent qu'il fait à manger à nos Princes & à nos Princesses.

Il s'est mis même sur le pied de fournir la collation à Monseigneur toutes les fois qu'il vient à l'Opera. S'il eût entrepris cela autrefois, il n'eût pas été seur de s'en pouvoir acquitter dignement : quoi que son pere qui étoit au commencement un pauvre homme, & d'une extraction tout à fait basse, lui eût établi une petite fortune, il y avoit bien à dire qu'elle eût pû suffire à tout cela. Ce n'a été que par le jeu qu'il a fait bâtir tant de belles maisons, & qu'il s'est fait un si gros revenu. Ainsi on lui eût pû dire pendant les premières années de son jeu, & encore depuis qu'il est devenu riche, ce que disoit un jour au President de Bellievre un homme qui étoit bien aise de lui donner de l'encens. Il est vrai que le commencement de ce discours n'eût été bon que pour le commencement de sa fortune, & que la suite ne pouroit être que par raport à celle dont il jouït presentement.

Ce President qui étoit à la tête du Parlement de Paris avoit toujours quelque chose à demêler avec le Cardinal Mazarin dont il faisoit peu d'état ; peut-être aussi que le Cardinal n'en faisoit guéres d'avantage de lui, & même qu'il en avoit raison. Quoi qu'il en soit, l'homme dont je viens de parler sachant les sentimens que ce premier

mier President avoit pour son Eminence lui dit une fois en parlant d'elle, que la fortune de ces sortes de gens ne faisant que ressembler à une volatille, qui est aujourd'hui & qui demain n'est plus, il n'en falloit pas faire beaucoup de cas, mais que pour la sienne comme elle étoit fondée sur la pierre, il faudroit être de bien mauvais sens pour ne pas faire de difference entre l'une & l'autre. On voit bien que celui qui tenoit ce discours étoit un homme du vieux tems, puis qu'il élevoit si haut un premier President, pendant qu'il abbaissoit si bas un Ministre. Cela ne pouvoit être bon tout au plus que durant une Minorité, mais pour aujourd'hui on regarderoit comme un insensé ou comme un homme qui reviendrait de l'autre monde, celui qui tiendrait le même langage. Enfin si la fortune de Mr. de Langlée pouvoit être comparée à la volatille, du tems que la depense n'étoit fondée que sur ce qu'il pouvoit gagner au jeu, il la établie aujourd'hui sur tant de belles & de bonnes maisons dans Paris, & sur tant de belles à la Campagne qu'on auroit raison de dire de lui ce que cet homme disoit de ce premier President, savoir que sa fortune est fondée sur la pierre. Madame la Marquise de Bethumes sœur de la Reine de Polo-

gne donna aussi à manger magnifiquement aux Princes ses neveux. Il se trouva plusieurs personnes de qualité tant de l'un que de l'autre sexe à ce festin, & il y eut grand Bal en suite. Cette Marquise n'est pourtant pas riche, & pour la sœur d'une Reine il ne s'en voit point de plus pauvre. Il n'avoit tenu qu'à elle néanmoins d'être plus à son aise, & du tems que son mari étoit Ambassadeur en Pologne, la Reine sa sœur étoit sur le point de lui faire beaucoup de bien, quand elle s'étoit mise en tête qu'elle ne le faisoit que pour l'amour de son mari. Ainsi sa jalousie lui avoit fait faire mille folies, & son mari étant venu à mourir sur ces entrefaites, tout ce qu'elle avoit apporté en France de ce pays-là, étoit une donation de cent mille écus, que le feu Roi de Pologne lui avoit faite, à prendre sur les biens du feu Duc de Longueville.

Ce Monarque les lui avoit prêté du tems qu'il n'étoit encore que grand Maréchal de Pologne, & que ce Duc aspiroit lui même à cette Couronne; mais la Duchesse de Nemours sa sœur se deffendoit de les paier aussi bien que tout ce qu'il avoit emprunté pour parvenir à cette Royauté, sous prétexte que son frere étoit mineur, quand il avoit fait cét emprunt. Cela faisoit

soit entr'elles un procès au Conseil, dont la décision paroissoit assez douteuse ; Car en suivant la Loi qui deffend de prêter aux Mineurs, à moins que ce ne soit pour leur avantage, il étoit constant que Sobieski devoit perdre son argent, parce que ce Duc n'avoit pas l'âge competant pour emprunter lors qu'il s'étoit obligé envers lui de cette somme. Mais la Marquise de Bethunes aussi-bien que les autres semblables créanciers du Duc disoient à cela, que ce qui pouvoit être considéré à l'égard des emprunts ordinaires ne le devoit être nullement à l'égard de ceux qui se faisoient pour se mettre une Couronne sur la tête ; ç'avoit toujours été là le sentiment du Prince de Condé qui tant qu'il avoit vécu avoit voulu que l'Abbé d'Orleans frere du defunt & son heritier paiât exactement l'intérêt de toutes ces sommes. Comme c'étoit lui qui dispoisoit de tous les biens de la Maison de Longueville attendu la foiblesse d'esprit de cét Abbé qui étoit l'ainé de ce Duc, la Duchesse de Nemours leur sœur n'avoit osé rien dire tant que son frere avoit vécu ; mais le voyant mort & que Mr. le Prince n'étoit plus au monde pareillement pour appuyer les prétentions de ces créanciers, elle avoit crû comme elle aimoit la chicane qu'un procès de plus ou de

moins ne la devoit pas embarrasser ; ainsi cette affaire après avoir été portée d'abord au Parlement, étoit enfin venuë au Conseil, soit à cause de la conséquence de la chose, ou parce que les procédures qui s'étoient faites le vouloient ainsi. Le Roi effectivement avoit intérêt d'en prendre connoissance lui-même ; principalement dans un tems comme celui où l'on étoit ; car comme il lui étoit question de gagner les Polonois en faveur du Prince de Conti, il ne falloit pas leur donner lieu de se plaindre que le Duc de Longueville les eût trompez, en prenant l'argent de Sobieski, & de quelques autres personnes de considération parmi eux. Comme, dis-je, le Roi ne devoit pas permettre que cela arrivât, il remit cette affaire entre les mains de Mr. de Barbesieux pour la rapporter devant lui. Car les Secretaires des commandemens de Sa Majesté, comme ce Marquis en est un, sont aussi Conseillers d'Etat, qui sont revêtus de pareilles charges, en sorte que le Roi les peut charger de toutes sortes d'affaires tout comme il peut faire tous les autres. Cependant Sa Majesté faisant réflexion quelques jours après qu'un homme comme le Marquis de Barbesieux n'étoit guères capable d'une chose de cette conséquence, lui qui étoit

étoit encore tout jeune , & que cela conviendrait mieux à un vieux Conseiller d'Etat , il la lui ôta pour la remettre entre les mains de Mr. de Ribere. Mais les gens d'affaires de Madame de Nemours firent en même-tems tant de chicanes pour reculer le jugement de cette affaire , qu'elle n'a pû encore être rapportée. On croit néanmoins que cette Princesse la perdra , tout comme elle vient de faire celle qu'elle avoit aux Requêtes du Palais contre le Prince de Conti ; celle-ci étoit du moins d'aussi grande consequence que celle-là , & renfermoit pareillement des circonstances très considerables. Enfin voici quel étoit leur différent & ce qui vient d'en être jugé.

L'Abbé d'Orleans , dont je viens de parler , ayant renoncé à son droit d'ainesse en faveur du Comte de S. Paul , son frere , qui fut appelé depuis Duc de Longueville , il revint bien-tôt après dans tous ses droits par la mort de ce Prince , qui se fit tuer , comme un fou , au passage du Rhin. Il voulut alors donner tous ses biens au feu Prince de Condé son oncle ; mais ce Prince qui jouissoit de dix-huit cent mille livres de rente , trouvoit qu'il en avoit plus qu'il ne lui en falloit pour être heureux , si néanmoins les biens suffisoient tout

seuls pour nous le rendre. Il eut la générosité de lui conseiller de les donner à Madame de Longueville sa mere, qui en avoit plus de besoin que lui. L'Abbé d'Orleans étoit d'un caractère d'esprit à faire tout ce qu'on lui conseilloit, principalement quand cela venoit d'une personne d'autorité comme étoit Mr. le Prince. Ainsi étant convenu avec lui qu'il feroit dresser un Testament par ses gens d'affaires, & qu'il le signeroit, il fut fait selon qu'il plut au Prince de Condé, & sans que l'Abbé d'Orleans y changeât un seul mot. Il substitua par ce Testament la Principauté de Neufchatel en Suisse avec quelques autres biens à Madame sa mere, & comme elle fût revenue au Prince de Condé après la mort de cette Princesse, à moins que de régler les choses autrement par ce Testament, le Prince de Condé qui n'en avoit pas voulu profiter n'étant pas résolu d'en profiter d'avantage à l'avenir, fit passer cette substitution au Prince de Conti, après la mort de la Duchesse. Il avoit besoin de bien, son pere ayant fait le mariage du monde le plus désavantageux pour sa fortune, & pour sa gloire, car il avoit quitté l'Abaye de St. denis avec plusieurs autres bons Benefices pour une nièce du

Car.

Cardinal Mazarin, qui à la verité avoit beaucoup de vertu, mais à qui son Oncle n'avoit rien donné en mariage, quoi qu'il eût pillé la France d'une manière qu'il lui pouvoit faire beaucoup de bien sans s'incommoder en aucune façon. Il lui avoit pourtant promis monts & merveilles, comme c'étoit sa coûtume, quand il avoit dessein de tromper quelqu'un. Cependant ne l'ayant pas mieux traité que ceux à qui il avoit eu affaire, quoi qu'il fût faire quelque différence de lui à un autre, & à cause de sa qualité & à cause de sa nièce qui étoit devenue sa femme, ce Prince étoit mort fort gueux pour une personne de son rang. Quoi qu'il en soit la Duchesse de Nemours ayant avis de ce Testament pressa tant l'Abbé d'Orleans de le revoquer quand Mr. le Prince fut mort, qu'il en fit un autre par lequel il l'instituoit son héritière universelle. Or cet Abbé étant mort bien-tôt après, & le Prince de Conti prétendant que le Testament qui avoit été fait en sa faveur devoit prévaloir à celui-là, les Requêtes du Palais furent saisies en première instance de cette affaire. Les raisons dont il appuyoit son droit étoient que ce Prince étoit tout à fait aliéné de son sens, quand il avoit fait ce second Testament;

desorte qu'il devoit être considéré comme non advenu. Si Madame de Nemours eût été bien conseillée elle eût dit la même chose de lui, lors qu'il avoit fait le premier, & il ne lui eût pas été difficile d'en donner des preuves. Ainsi le premier n'eût pas été meilleur que le second, & elle eût été son héritière de plein droit, puis qu'il étoit son frere, sans avoir besoin d'aucun acte en sa faveur. Mais son Conseil ayant donné dans la vision des Ultramontains, qui prétendent que le Pape est infaillible, ils soutinrent que ce testateur avoit l'esprit sain, lors qu'il avoit fait ce second Testament, & qu'ainsi il annulloit l'autre selon la pratique ordinaire. Les preuves qu'ils en avoient cependant n'étoient fondées que sur l'infailibilité du Pape, qui l'avoit ordonné Prêtre justement, dans le tems qu'il avoit fait ce second Testament; ainsi ils prétendoient qu'il ne lui eût jamais conféré les ordres, s'il n'eût eu l'esprit sain: & cette raison leur sembloit si merveilleuse qu'ils ne croyoient pas que rien fût capable de la détruire. Ils négligerent donc tout le reste, & ne s'attachant qu'à cela, le Prince de Conti demanda à faire preuve de la folie de cèt Abbé. Il travailla à le faire par des témoins contre lesquels il n'y eût rien à re-

pro-

procher. La preuve lui en ayant été permise il produisit ses témoins. C'étoit sur leur deposition qu'il étoit question de juger si l'Abbé d'Orleans étoit fou ou non lors qu'il avoit fait son second Testament. Mais la question n'étoit pas bien difficile à résoudre, puis qu'il y avoit des témoins qui disoient des choses qui étoient d'un fol outré, & propre seulement à mettre aux petites maisons. Ils disoient entr'autres choses que lorsqu'il alloit pour dire la messe au commencement qu'il avoit été fait prêtre, il s'arrêtoit quand il étoit proche de la balustrade qui a coûtume de separer le sanctuaire d'avec la nef, pour voir s'il la sauteroit bien à pieds joints. Ils rapportoient aussi que quand il n'en pouvoit venir à bout, il s'en retournoit à vingt pas derriere lui pour se donner plus de force en courant; que c'étoit ainsi qu'il se preparoit à offrir ce St. Sacrifice à Dieu, & qu'il faisoit encore mille autres folies semblables à celle-là qui seroient trop longues à rapporter. Les gens d'affaires de Madame de Nemours furent bien étonnez quand ils entendirent parler de pareille chose, & ils eussent bien voulu alors n'avoir pas tant conté sur l'infailibité du Pape, & avoir pris plus de précaution, mais n'en étant plus

tems,

tems, les Juges donnerent une sentence par laquelle ce Prince fut déclaré foible d'esprit dans le tems qu'il avoit fait son second Testament.

Tout Paris aussi bien que toute la Cour fut ravi que le Prince de Conti, qu'il aimoit jusques à l'adoration, eût gagné son procès. Cependant Madame de Nemours en ayant appelé, & l'affaire ayant été portée à la grand Chambre elle s'y poursuit actuellement, quoi qu'on ne doute pas que le jugement qui a été rendu aux Requêtes du Palais n'y soit confirmé par Arrêt. Madame de Nemours avoit pourtant fait un coup d'habile femme quelque tems avant ce jugement. Car sachant qu'elle avoit affaire à forte partie, elle avoit donné en qualité d'heritière de son frere la Principauté de Neufchatel au Chevalier de Soissons batarde du feu Comte de Soissons Prince du Sang dont elle étoit nièce, car elle étoit fille d'une de ses sœurs que le Duc de Longueville son pere avoit épousée en premières nœces, & après la mort de laquelle il s'étoit remarié à la sœur du feu Prince de Condé. Or en donnant cette Principauté à ce Chevalier elle lui avoit fait épouser la fille du Maréchal de Luxembourg, esperant que le besoin que l'Etat paroïssoit avoir dans la
guerre

guerre furieuse qu'il avoit à soutenir contre tant d'ennemis à la fois lui donneroit assez de considération auprès du Roi, pour balancer le credit du Prince de Conti. Mais ce Maréchal étant mort malheureusement pour la fille avant la sentence dont je viens de parler, les veües qu'elle avoit eües en faisant cela étoient demeurées sans effet, quoi qu'on ne peût pas dire qu'elles n'eussent été très bien prises. Cependant ce qu'il y avoit en cela de plus fâcheux pour le Chevalier de Soissons, c'est qu'il avoit quitté une bonne Abaye pour épouser sa femme qui n'étoit ni riche ni belle. Ce qui étoit encore assez mortifiant pour lui, est qu'il avoit pris en se mariant le nom de Prince de Neufchatel qu'il se voyoit à la veille d'être obligé de quitter. Mais quoique le gain de ce procès fut quelque chose pour Mr. le Prince de Conti, ce n'étoit rien néanmoins en comparaison de la Couronne, à laquelle le Roi l'avoit peut-être plus obligé de penser qu'il ne l'avoit fait de lui même. Car il étoit devenu amoureux éperduement d'une personne de grande condition, de sorte que bien qu'une Couronne soit assez considérable pour la préférer à toutes choses, il sembloit néanmoins ne s'en pas trop soucier, de peur
d'é-

d'être obligé de la quitter. Il n'en étoit pas de même de Madame la Princesse de Conti, elle ne souhaitoit rien d'avantage que de voir son mari élevé à cette haute dignité. L'ambition qui est naturelle aux personnes de son rang & de sa condition le lui faisoit déjà desirer passionnément, mais outre cela elle esperoit que cela retireroit son mari de l'affection qu'il avoit pour une autre, dont elle n'osoit se plaindre néanmoins, de peur de lui déplaire & pour d'autres raisons qu'il n'est pas nécessaire que tout le monde sache. Cette affaire n'alloit pas trop bien cependant, & comme dans l'état présent de l'Europe la Maison d'Autriche ne s'oublioit pas de son côté à faire tomber cette Couronne à quelque personne qui lui fût affidée, le Prince de Conti n'étoit pas seul à la disputer avec le Prince Jaques. Il paroissoit encore sur les rapas le Prince Louïs de Bade, Général des Armées de l'Empereur dont le mérite n'étoit gueres moindre que le sien. Le Roi Guillaume sembloit même favoriser son élection au préjudice du Prince Jaques, mais ce n'étoit qu'une espece de phantôme qu'on produisit sur le theatre pour épouvanter les Acteurs, pendant que dans le cabinet de S.M.I. on avoit resolu sous main de faire élire l'E-

lec-

lecteur de Saxe, qui depuis quelques années s'étoit attaché à son parti. Il commandoit même ses armées en Hongrie. Cèt Electeur ne manquoit pas de courage non plus que le Prince de Conti, & le Prince de Bade, tellement que les Polonois ne le pouvoient pas refuser parlà, eux qui veulent que leurs Rois aillent eux-même, à leur tête quand il s'agit de combattre. La seule difficulté qu'il y avoit à son fait, c'est qu'il étoit Lutherien, & elle paroissoit bien grande, parce que cette nation parmi plusieurs loix qu'elle a faites pour le Gouvernement de son Etat a statué entr'autres choses qu'elle n'éliroit jamais qu'un Prince Catholique. Ainsi après que l'Empereur avoit insinué à cèt Electeur le desir de mettre cette Couronne sur sa tête, il lui avoit insinué aussi en même tems de changer de Religion. Enfin soit qu'il n'en eût pas beaucoup, comme cela arrive à bien des Grands, ou autrement, il convint non seulement de faire ce qu'on demandoit de lui; mais il fit encore abjuration secretement entre les mains de l'Evêque de Javarin, après toutefois qu'il eut veu qu'il se formoit un parti en Pologne capable de lui mettre la Couronne sur la tête. Ce parti fut tenu si secretement que l'Abbé de Polignac

gnal n'en eut aucune connoissance, ainsi croyant n'avoir à combattre que celui du Prince Jaques qu'il n'estimoit pas bien dangereux, à cause de l'œconomie outrée de son pere, à qui on pouvoit croire qu'il ressembleroit, il manda en France qu'il en auroit bientôt bon marché. L'Evêque de Cujavie à qui la Maison d'Autriche s'adressa pour faire réussir ses desseins, ayant peur de n'y pas trop bien réussir, à cause de l'estime ou étoit le Prince de Conti parmi toute la nation, & particulièrement parmi les Dames qui le souhaittoient toute pour leur Roi, crut devoir jouer au fin, quand il se vit à la tête d'une brigade qui pouvoit donner de la jalousie à l'Abbé de Polignac, quoi qu'elle ne fût pas encore si forte que la sienne. Il lui fit dire sous main que s'il vouloit qu'il ne traversât pas ses desseins, il ne tiendrait qu'à lui; qu'il savoit qu'il aspirait à la Pourpre, & qu'il regardoit l'élection du Prince de Conti comme l'unique moyen par lequel il pouvoit se la procurer; que s'il y vouloit renoncer en sa faveur, il joindroit sa brigade à la sienne, ce qui assureroit infailliblement la Couronne à ce Prince. Cela étoit sans contredit, desorte qu'un bon sujet n'eût jamais manqué à faire ce que desiroit

cet

cet Evêque, quoique dans le fonds il en eût peut-être été au desespoir *in petto*, mais lui se moquant de cette proposition, & n'en donnant pas seulement avis en Cour, il poursuivit ses premières brisées, pendant que l'Evêque fortifia son parti de celui qu'avoit le Prince Jaques. Car la Reine de Pologne sa mere qui étoit au desespoir de voir les traverses que la France donnoit à son fils, avoit enfin résolu de faire élire tout autre plutôt que le Prince de Conti, sans se ressouvenir ni de sa naissance ni même de ce que la France n'avoit pas peu contribué à l'élection du feu Roi son Mari. Cependant parmi toutes ces brigues qui divisoient les Palatins, ils se trouverent tous d'un même sentiment, savoir de se faire bien acheter avant que de donner leur suffrage à personne. Ainsi les deux cent mille écus que le Prince de Conti avoit envoyez en ce pais-là, se trouvant comme une goutte d'huile dans un grand feu, le Roi suppléa à son impuissance, & envoya à diverses fois jusques à quatre millions. L'Electeur de Saxe de son côté emprunta à droit & à gauche de divers Princes pour fournir à la convoitise des Palatins. Le Roi Guillaume lui prêta beaucoup d'argent aussi bien que l'Electeur de Brandebourg. Pendant que ce Prince,

sous

sous prétexte de quelques intérêts qu'il avoit à démêler avec lui, fit avancer quelques gens de guerre vers les confins de ses Etats, qui avoisinent de plus près la Pologne. L'Electeur de Saxe prit sujet de là de retirer ses troupes de Hongrie, & de leur faire prendre le même chemin, comme si c'eût été pour deffendre ses Provinces. Mais toute cette marche ne se faisoit de part & d'autre que pour joindre leurs troupes ensemble, en cas de besoin, c'est à dire si, comme il y avoit beaucoup d'apparence, il se faisoit une double élection, & que l'Electeur eût besoin d'appuyer la sienne par la force.

Pendant que cela se passoit, le Prince de Conti se divertissoit tout de son mieux, & tout de même que s'il n'eût eu aucune affaire dans la tête. Il parla même de vouloir acheter une maison à Berci à l'exemple du Duc de Chaulnes, & du Duc de Gesvres, qui y en ont chacun une. Le Duc d'Elbeuf qui a cela de commun avec beaucoup de personnes de condition, qu'il ne dit pas toujours la verité, l'entendant parler de celle d'un homme d'affaire nommé..... qu'il disoit lui plaire beaucoup, s'offrit en même tems de la lui faire avoir à bon marché. Il lui dit même, afin de lui faire mieux accroire qu'il y avoit grand
cre-

credit , que s'il vouloit il obligeroit ce Partisan à lui donner à souper le lendemain. Le Prince de Conti qui ne demandoit pas mieux lui répondit, qu'il s'étoit engagé avec la Duchesse de Bouillon, mais qu'il se degageroit plutôt d'avec elle que de manquer une occasion comme celle-là. La partie fut faite ainsi pour le lendemain au soir. Mais lors que le Prince de Conti étoit encore à table à dîner, le Duc d'Elbeuf lui envoya dire que cette partie étoit rompuë, parce que le partisan qui n'étoit pas accoutumé à recevoir un Prince du Sang chez lui, s'y trouvoit s'y embarrassé qu'il avoit reçu de mauvaise grace la proposition qu'il lui en avoit faite, qu'à ce deffaut il profiteroit lui-même de cét honneur, & que s'il vouloit remettre la partie au lendemain, il lui donneroit à dîner dans la même maison avec sept ou huit de ses amis, tels qu'il lui plairoit de les choisir. Le Prince de Conti dit à celui qui lui annonçoit cette nouvelle de sa part, qu'il recevoit de bon cœur l'offre qu'il lui faisoit, & qu'il se rendroit de bonne heure dans cette maison, afin d'avoir le tems de la considérer. Il pria cependant le Marquis de Coaslin, le President de Mesmes, Mr. de Caumartin, & quelques autres personnes de

con-

considération d'y aller avec lui. Mais il eut le lendemain matin à son lever un autre messager du Duc, par lequel il s'excusoit de pouvoir executer ce qu'il lui avoit promis sur des affaires qu'il supposoit lui être arrivées. Il n'y avoit pas un mot de vérité à tout cela. Il ne connoissoit pas même l'homme qui avoit cette maison ; ainsi bien loin de lui avoir proposé de donner à manger à ce Prince il ne lui avoit pas seulement parlé. Il n'avoit pas songé non plus à lui donner à diner ; tellement que c'étoient tout autant de menteries que les paroles qu'il lui avoit dites. Le Prince de Conti sans s'en trouver scandalisé, en fit des railleries avec ses amis, & un nommé la Chapelle qui avoit été autrefois à lui, mais qui étoit alors dans les affaires, en ayant ouï parler à Mr. de Caumartin, il fut trouver son ancien maître, & lui dit que quoi qu'il fût bien éloigné de la qualité de Mr. d'Elbeuf, il s'acquiteroit mieux que lui de la promesse qu'il lui faisoit de lui donner à manger, dans cette même maison, pourvû toutes fois qu'il voulût agréer la liberté qu'il prenoit de lui en offrir. Le Prince de Conti lui dit qu'il le vouloit bien, & la partie s'en étant faite pour le lendemain au soir, la Chapelle lui
fit

fit un regal magnifique. Il s'y trouva plusieurs personnes de condition tant de l'épée que de la robe, & entre autres celles que le Prince de Conti avoit priées lors qu'il devoit aller la premiere fois souper dans cette maison. On y parla de bien des choses, & comme il étoit impossible d'y oublier le Duc d'Elbeuf, on y parla aussi de la visite que sa Maîtresse avoit faite quelques jours auparavant à Mr. l'Archevêque de Paris, sur une ordonnance qu'il avoit renduë tout nouvellement. Cette ordonnance regardoit l'abus que plusieurs personnes commettent par la facilité qu'elles ont trouvé auprès de son prédecesseur d'avoir des Chapelles dans leurs maisons, ainsi à peine alloient-elles seulement entendre la Messe dans leurs Paroisses aux quatre bonnes Fêtes de l'année. Or Mr. l'Archevêque croyant qu'il étoit nécessaire de remedier à cèt abus il supprima toutes ces permissions, & ordonna que ceux qui en voudroient jouir dorénavant auroient à se pourvoir devant lui, afin qu'il pût examiner les raisons sur lesquelles ils les avoient obtenues. La Maîtresse du Duc étoit de celles-là, & la visite qu'elle avoit renduë à Mr. l'Archevêque étoit pour lui demander de vouloir confirmer ce que son predecesseur

avoit fait, mais ce Prelat sachant que son libertinage qui étoit si public que son fils même n'avoit point fait de difficulté quelque-tems auparavant de dire au Roi, lors qu'il lui demandoit s'il partiroit bien-tôt pour l'armée, qu'il ne pouvoit pas encore partir si-tôt, parce que sa mere avoit eu plus de soin de faire l'équipage du Duc que le sien: ce Prelat, dis-je, qui savoit cela, & mille autres choses semblables lui répondit froidement que pour commencer à bien servir Dieu, il falloit commencer à le bien connoître & le craindre; que quand on le connoissoit, & qu'on le craignoit on trouvoit qu'il valloit bien la peine de l'aller chercher jusques à l'Eglise où les fideles avoient coûtume de s'assembler pour le servir; & sans vouloir s'expliquer d'avantage avec elle, il lui refusa ce qu'elle lui demandoit. Au reste ce Prince aussi-bien que toute sa Compagnie trouva que ce Prelat avoit fort bien fait de lui parler de la sorte, parce que bien que ce ne fut qu'à demi mot, c'en étoit assez néanmoins pour lui donner lieu de rentrer en elle même. La plupart trouverent aussi que le Duc d'Elbeuf avoit tort d'en user mal comme il faisoit avec sa femme pour une vieille antique, qui avoit la hardiesse quelquefois de se vanter qu'elle

le

le avoit le teint beau, sans songer que ce n'étoit qu'aux dépens du blanc & du rouge dont elle couvroit son visage. Mais il y en eut quelques-uns qui n'osant prendre en main la défense de cette Dame prirent celle du Duc. Ils dirent pour l'excuser que n'ayant rien que son Gouvernement, il ne faisoit pas trop mal d'avoir de la considération pour une femme qui le payoit bien, que cela étoit cause qu'il ne prenoit pas garde de si près à son âge, & qu'il y en avoit d'autres qui n'en feroient pas moins s'ils étoient à sa place, & en effet c'étoit assez là la méthode de la jeunesse de la Cour.

Cette Dame n'étoit pas la seule qu'elle eût mise sur le pied de la bien payer. Cependant la destinée de Charles II. Roi d'Angleterre qui avoit aimé celle-ci éperduement, avoit toujours été d'avoir des maîtresses qui ne cherchoient qu'à s'enrichir de ses dépouilles pour en enrichir d'autres à sa veüe. Une autre Duchesse que ce Prince avoit aimée avant elle, en avoit du moins usé tout comme elle faisoit, & le Chevalier de Châtillon que l'on connoit aujourd'hui dans le monde sous le nom de Marquis n'avoit point cessé de lui rendre service, tant qu'elle avoit eu de quoi le récompenser, mais elle avoit crû bien em-

ployer son argent, parce qu'il étoit beau & bien fait, & que d'ailleurs il se mettoit en besogne quand elle vouloit. Car elle étoit femme à ne point donner de quartier à les amans, & à ne les payer qu'à proportion de leurs services. Elle avoit appris d'une de ses amies qui l'avoit été autrefois d'une vielle Comtesse de Vertus que cela se devoit faire ainsi, & que c'étoit du moins ce que pratiquoit cette Comtesse qui avoit passé parmi les femmes de son tems pour la plus habile qu'il y eût parmi elles. On l'avoit pourtant accusée dans le monde de foiblesse d'esprit; mais on lui avoit fait la plus grande injustice qui se puisse jamais faire à une femme, puis que bien loin d'être folle comme on le prétendoit, elle avoit fait voir par une des principales actions de sa vie que jamais Dame n'avoit été plus habile, étant déjà vielle & l'aiguillon de la chair ne laissant pas encore de la tourmenter, elle prit le parti que doit prendre une honnête femme. Ce fut celui de se choisir un mari, quoi qu'elle fût toute décrepite. L'expérience qu'elle avoit du monde lui faisant croire cependant qu'elle pouroit bien y être trompée, à moins que d'y prendre toutes les mesures que la prudence lui suggeroit, elle fit deux choses qui marquoient,

un grand jugement, l'une de jeter les yeux sur un homme dont la figure promettoit beaucoup, l'autre de faire un marché avec lui qui l'obligeroit à la bien traiter. Cèt homme fut le Chevalier de la Porte, qui à l'exemple du Chevalier de Châtillon a changé aujourd'hui sa Chevalerie en Comté. Il étoit de bonne Maison, & quoi qu'il ne vint pas des Ducs de Bretagne comme son premier mari, elle pouvoit le mettre en sa place, sans qu'on l'accusât de s'être mesalliée. Etant ainsi contente & de sa personne & de sa naissance, il ne fut plus question que de s'assurer contre les dégouts qui prennent ordinairement à un mari, principalement quand l'interêt l'a l'obligé de se charger d'une vieille carcasse qu'il n'épouse jamais que dans l'esperance d'en être bientôt deffait. Avec de telles lumieres il étoit difficile de la tromper, & voici aussi comment elle s'y prit pour ne le pas être. Après lui avoir témoigné les sentimens qu'elle avoit pour lui, dont il se tint fort honoré, parce qu'il n'avoit rien, & qu'elle étoit fort riche, elle lui montra un coffre fort, où il y avoit cinquante mille écus. Elle le lui ouvrit même, afin qu'il fut plus assuré de ce qui étoit dedans, & lui en ayant laissé la veuë assez long-tems pour l'en rendre

amoureux. Elle lui dit que c'étoit là ce qu'elle lui vouloit donner, pourveu toutesfois que lors qu'il seroit son mari, il en usât bien avec elle. Le Chevalier de la Porte qui en savoit autant qu'un autre quand il s'agissoit de promettre, lui jura monts & merveilles, pour lui persuader que si elle lui faisoit jamais une telle grace, il aimeroit mieux mourir mille fois que d'être jamais ingrat. Il croyoit apparemment qu'elle s'en fieroit à son serment. Cependant la Comtesse étant toujours prevenuë des mêmes sentimens dont je viens de parler, lui dit que quoi qu'elle le crût homme d'honneur, & qu'en cette qualité elle ne dourât pas qu'il ne lui tint parole, elle vouloit néanmoins prendre si bien ses précautions avec lui qu'elle n'eût pas lieu de s'en repentir : qu'un mari se moquoit bien souvent des promesses qu'il faisoit à sa femme, & que n'y voulant point être attrapée, elle n'avoit autre chose à lui dire sinon que s'il vouloit avoir ses cinquante mille écus, il falloit qu'il s'en rendit digne par les bons traitemens qu'il lui feroit, que le meilleur qu'un mari pouvoit faire à une femme étoit de la caresser souvent, qu'elle offroit de lui donner dix louis d'or de chaque caresse, & de doubler cette somme à mesure qu'il

qu'il les doubleroit, qu'ainſi ſ'il la careſſoit ſeulement trois fois par nuit, c'étoit trente loüis qu'il auroit à ſon lever; mais que ſ'il pouſſoit ſes proüeſſes plus loin, il ne tarderoit guères à faire paſſer le coffre fort de ſon Cabinet dans le ſien. Cette clause déplut au Chevalier, quoi qu'on l'eût fait travailler ſouvent ſans le payer ſi bien. Néanmoins cèt argent lui faiſant envie, il conſentit à le gagner à la ſueur de ſon corps. La Dame l'épouſa ſecretement, & lui re-nant parole tous les matins, à proportion des ſervices qu'il lui rendoit, il eût bien-tôt vuidé le coffre fort, ſi les enfans de la Dame ne ſe fuſſent apperçus qu'ils étoient bien enſemble. Ils lui en parlerent comme d'une choſe qui donnoit ſujet dans le monde de parler de ſa conduite, & cette Dame ſe voyant preſſée là-deſſus, elle leur répon-dit à la fin que c'étoit à tort qu'on la ſoup-çonnoit de débauche, puis qu'elle ne fai-ſoit rien qui ne lui fût permis de faire, qu'el-le étoit mariée avec le Chevalier, & qu'el-le coucheroit avec lui toutes les fois qu'il lui en prendroit envie. Les enfans ſachant qu'elle avoit de l'argent comptant, & que c'étoit là le grand chemin de le diſſiper, en-treprirent de faire caſſer ſon mariage, ſous pretexte que ſon grand âge (car elle avoit

pour le moins soixante & douze ans) la mettoit hors d'état de savoir ce qu'elle faisoit. L'Affaire ayant ainsi été portée devant le tribunal de la justice, les Avocats plaiderent de part & d'autre. Ceux des enfans voulurent soutenir ce qu'ils leur faisoient dire, savoir qu'elle étoit imbecille, & que le Chevalier l'avoit surprise, mais ceux de ce Chevalier & de cette Dame, les ayant battus en ruine par la clause dont il étoit fait mention, & dont il y avoit un bon écrit, les enfans eussent perdu leur procès, si ce n'est que la justice ne voulut pas permettre que le Chevalier, qui commençoit déjà à être sur les dents par l'envie qu'il avoit de vuider le coffre fort, achevât de se tuer. Ils considererent d'ailleurs que cette Dame ruinerait par là ses enfans, de sorte que quand le coffre seroit vuide, elle vendroit plutôt tout ce qu'elle auroit que de manquer à le remplir, afin d'entretenir l'ordinaire auquel le Chevalier l'avoit accoutumée depuis son mariage. Ainsi il fut cassé par Arrêt du Parlement, lequel ordonna néanmoins que le Chevalier auroit vingt mille écus pour le récompenser de ses peines.

Les Maîtresses du Roi d'Angleterre dont je viens parler le mettoient assez sur
le

le pied de cette Dame, principalement celle à qui l'on avoit fait cette histoire, & en effet le Marquis de Chatillon l'avoit si bien minée qu'elle est aujourd'hui aussi misérable qu'elle a été opulente autrefois. Pour ce qui est de celle que voyoit le Duc d'Elbeuf, elle étoit un peu plus menagere, quoi que rien ne lui coûtât néanmoins quand il la menaçoit de la quitter & d'aller chercher parti ailleurs.

Mais pour changer de discours il faut savoir que la Dame d'honneur qu'avoit Madame la Duchesse, ayant voulu se retirer, sa place où il y a deux mille écus de pension, fut brigüée par quantité de femmes de qualité, qui outre ces deux mille écus qui leur faisoient envie, considéroient que ce poste leur pouroit être utile par les relations qu'on y a avec Sa Majesté. Car elle est bien aise qu'on lui rende compte de ce que fait Madame la Duchesse, & c'est pour cela que l'on a établi ces sortes de Dames d'honneur & chez elle & chez les autres Princesses du Sang, & qu'elle s'est chargée de payer elle même ces pensions. C'est une Politique fine & adroite, qui les retient dans le devoir, & même qui y retient leurs maris, parce qu'ils savent qu'ils ont ainsi chacun dans leur maison une per-

sonne qui prend garde qu'il ne s'y passe rien au préjudice de ce qui est du à Sa Majesté. La Marquise de la Porte dont le mari étoit Chef d'Escadre, & neveu du Comte de la Porte, dont je viens de parler, n'ayant pas beaucoup de bien, crut que ce poste lui convenoit assez, d'autant plus qu'elle étoit veuve depuis quelques années. Elle avoit des amis & entr'autres le Marquis de Dangeau qui n'est pas trop mal en Cour. Ainsi ce Marquis s'y étant employé tout de son mieux pour l'y faire réussir, il y avoit beaucoup d'apparence qu'il en fût venu à bout si l'on n'eût dit au Roi que cette Marquise n'étoit pas une femme à remplir dignement une place comme celle-là. On se donna bien de garde néanmoins d'attaquer sa conduite où il n'y a rien à redire. C'est une très jolie femme, non pas par rapport à sa beauté qui n'est pas grande, mais par rapport à son mérite, qui fait qu'on l'estime bien autant que celles qui sont beaucoup plus bellesquelle n'est. Aussi feu Mr. de Croissy avoit bien peur que son fils qui est aujourd'hui Secrétaire d'Etat, ne lui en trouvât tant qu'il lui prit fantaisie de faire quelque mariage secret avec elle. Ce fut pour cela qu'il l'envoya il y a quelques

an-

années en Italie, & il ne l'en fit point revenir qu'il ne crût que son absence auroit eu la vertu de reformer les blessures que sa vûë lui avoit faites. Enfin ce ne fut pas aussi par là que ses ennemis l'attaquerent, mais par un endroit qui eût encore fait son fort, si le Roi qui ne peut pas tout savoir n'eût été surpris par des gens qui entreprirent de lui nuire. Ils dirent à Sa Maj. qu'il y avoit en France deux Maisons de la Porte, l'une bonne & l'autre mauvaise; qu'elle étoit de la mauvaise & que Mr. de Mazarin étoit de la bonne, qu'ainsi si elle mettoit cette Dame auprès de Madame la Duchesse, les personnes de la moindre condition prétendroient après cela y être reçues tout aussi bien qu'elle. Ils lui donnerent l'exclusion de cette manière, & la Marquise de l'Angle eut cette place, quoi qu'il y eût bien à dire néanmoins que son mari fût d'aussi bonne Maison que le Marquis de la Porte. Car le Marquis de la Porte étoit de la Porte de Vefins, & Mr. de Mazarin d'un autre la Porte. C'est du moins ce que l'on avoit dit, quand le Maréchal de la Meilleraye son pere avoit fait fortune sous le Ministère du Cardinal Richelieu dont il étoit cousin germain. On

avoit pretendu que l'Avocat la Porte son pere n'étoit nullement de la Maison de la Porte de Vesins, quoi qu'il eût tâché de s'en dire, & le Marquis de Vesins l'avoit prétendu lui même, desorte que s'il eût osé l'attaquer sur les Armes de sa Maison qu'il avoit prises, il l'eut fait de tout son cœur, mais la fortune du Cardinal l'obligeant à de grandes mesures, il garda le silence où s'il le rompit ce ne fut qu'avec ses amis particuliers, à qui il dit en goguenardant que ceux qui lui conseilloyent de faire un procès là-dessus au Maréchal, lui donnoient sans doute un méchant conseil; qu'il ne voyoit pas, comme ils le prétendoient, que le Maréchal le deshonorât pour vouloir s'enter dans sa Maison, que c'étoit au contraire une marque qu'il la croyoit meilleure que beaucoup d'autres, dont il lui étoit fort obligé.

Ce n'a pas été la première fois que l'on a surpris le Roi dans une occasion pareille à celle-là. Quelques ennemis que le feu Marquis de Renel avoit auprès de Sa Majesté, lui avoient insinué qu'il n'étoit que d'une Maison toute nouvelle, desorte que quoi qu'il eût beaucoup de mérite Sa Majesté croyoit qu'il étoit de ceux qui ne devoient pas s'avancer si vite que les autres. Car en-

fin

fin il y a des gens d'un certain nom, & d'un certain rang qui sont effectivement en droit d'espérer qu'ils ne doivent pas languir si long-tems que les autres, dans l'attente des graces que Sa Majesté a accoutumé de faire à ses sujets. Quoi qu'il en soit ce Marquis ayant grande envie d'être Lieutenant Général des Armées de Sa Majesté, & voyant selon ce qu'il en pensoit qu'il eût pû aller plus vite, il en parla un jour au Roi à qui il representa ses services. Le Roi lui donna une audience favorable, suivant ce qu'il a toujours accoutumé de faire, pour peu que les personnes qui lui parlent ayent l'honneur d'être connus de lui. Mais quand ce vint à lui repondre le Marquis fut fort étonné lors qu'il lui dit qu'il avoit tort de s'impatientser, & qu'il croyoit avoit fait pour lui tout autant que pour pas une personne de sa sorte; qu'il falloit que chacun se rendit justice, & ne pas croire qu'on fût oublié, parce qu'on voyoit passer des gens de grande qualité devant soi; qu'il étoit bien vrai que le mérite devoit être récompensé dans toutes sortes de personnes; qu'aussi y avoit-il toujours eu égard depuis qu'il gouvernoit son Royaume par lui même, mais qu'il lui avoueroit tout le premier que s'il étoit à la place, il y avoit de

certaines Maisons qu'il jugeroit à propos de préférer à d'autres, qu'elles étoient en possession de tout tems de tout ce qu'il y avoit de plus grand & à la Cour & dans les armées, & que de le ravir à leurs enfans, cela ne se pouvoit faire sans injustice, à moins que de reconnoître auparavant qu'ils eussent degeneré de la vertu de leurs Ancêtres. Le Marquis vit bien à ce discours qu'il falloit que Sa Majesté eût méchante opinion de la Noblesse; ainsi, bien loin de lui vouloir contredire, il lui répondit, que c'étoit à cause de cela même qu'il s'imaginait d'avoir été oublié; que quoi qu'il ne fût ni Duc & Pair ni qu'il n'eût aucune charge de la Couronne, il étoit d'aussi bonne Maison tout du moins que la plûpart de ceux qui étoient honnarez de ces dignitez; que ses Peres avoient eu l'honneur de rendre de bons services aux Rois ses predecesseurs, & que tâchant de marcher sur leurs traces, il ne voyoit rien qui l'empêchât de parvenir à toutes les charges qui étoient destinées aux personnes les plus qualifiées. Sile Marquis avoit été surpris du discours du Roi, le Roi ne le fut pas moins du sien. Il avoit toujours crû que ce Marquis étoit de ces Marquis à la hâte dont il y en a tant à Paris, & sur tout de Parisiens qui s'attribuent

buent cette qualité , quoi que tout leur Marquisat ne soit fondé que sur le coffre fort de leur pere, ou sur quelque charge de robe qu'ils ont eue dans leur famille. Ainsi étant bien aise de s'en expliquer avec lui, il lui demanda si ce qu'on lui avoit dit de la sienne n'étoit pas vrai, savoir qu'il ne sortoit que d'une Noblesse Bourgeoise telle que celle du feu Archevêque de Paris. Quand je parle ainsi, c'est pour me conformer au dire de l'Evêque de Noyon ; car il faut savoir que ce Prélat qui est la gloire des Prélats, non pas à la verité dans le sens qu'il le faudroit être, pour l'être bien, mais parce qu'il croit que nul homme n'est comparable à lui, à cause de la noblesse de ses ancêtres : il faut savoir, dis-je, qu'en parlant un jour de la famille de cèt Archevêque, il dit que ce n'étoit pas là ce qui pouvoit s'appeller une Maison illustre , mais une bonne Noblesse Bourgeoise , puis qu'elle n'étoit fondée que sur les charges de robe qui l'avoient fait briller parmi les Patri-ciens. Il avoit raison dans le fonds , puis qu'il y a bien à dire d'une grande Maison à celle-là : mais comme toutes sortes de veritez ne sont pas bonnes à dire, principalement quand il y a quelqu'un en place qui peut le trouver mauvais, il arriva que

Mr.

Mr. le premier Président qui est de même famille que feu Mr. l'Archevêque lui donna bien son change quelques jours après. Ce Prélat étant allé pour dîner avec lui, son cocher ôta les chevaux de son carrosse & les emmena dans sa maison, contant de le revenir chercher quand ils auroient mangé leur avoine. Le premier Président, à qui l'on avoit dit le discours qu'il avoit tenu de sa famille, & qui est homme à ne pas garder grandes mesures avec personne, sur tout quand il a quelque chose contr'eux sur le cœur, ne le vit pas plutôt qu'il commanda à son Maître d'Hôtel de ne point servir tant qu'il le verroit. L'Heure de dîner se passant, ainsi & ce Prélat s'impatientant de ne point voir arriver à manger, il lui demanda si c'est qu'on fit abstinence chez lui ce jour-là. Il lui répondit que non, mais que c'est qu'il avoit donné ordre qu'on ne servit point qu'il ne s'en fût allé; qu'il ne prétendoit pas donner à manger à un si grand Seigneur, & que ce seroit se méconnoître, lui qui n'avoit par devers lui qu'une Noblesse Bourgeoise. Ces paroles furent suivies de quelques autres sur le même ton, & Mr. de Noyon s'en trouvant fort embarrassé, fut contraint après quelques mauvaises excuses de s'en retourner dîner chez lui.

lui. Il vouloit s'en excuser néanmoins sur ce que ses chevaux s'en étoient allez, mais le premier Président aima mieux lui en prêter que de le voir d'avantage à sa table.

Cependant pour retourner au Marquis de Renel, il dit au Roi que l'on ne savoit ce que c'étoit que de la Noblesse Bourgeoise dans sa race; que tous ses Ancêtres avoient toujours porté une épée à leur côté, & que s'il y en avoit eu quelqu'un qui ne l'eut pas fait, c'est qu'il s'étoit consacré à l'Eglise comme le Cardinal d'Amboise, qui avoit eu l'honneur d'être premier Ministre de la Couronne. A ce nom d'Amboise le Roi vit bien que ceux qui lui avoient parlé de la Maison de ce Marquis comme de quelque chose de fort médiocre lui avoient imposé, ainsi lui rendant la justice qui lui étoit due il eut bientôt ce qu'il demandoit.

Le Duc de Choiseul qui étoit brouillé avec sa femme, se raccommoda avec elle à son retour de Savoye. Elle avoit de la peine à y consentir, & elle prétendoit, quoi qu'il y eût bien autant de sa faute que de la sienne, qu'il n'y avoit pas de sûreté pour elle à se fier à lui. Mais Sa Majesté lui dit qu'elle n'avoit point d'autre parti à prendre

que celui là ou d'aller dans un couvent. Comme ce nom est capable tout seul d'effrayer une femme, & sur tout quand elle a l'esprit un peu coquet c'en fut assez pour lui faire faire tout ce que Sa Majesté desiroit. Le Roi non content de prendre garde ainsi aux femmes qui vivoient mal avec leurs maris, étendit aussi ses soins hors de la Cour, pour voir si chacun y vivoit selon qu'il y étoit obligé par sa condition; & ayant sù que l'Abbé de Lionne qui étoit fils de feu Mr. de Lionne Ministre & Secrétaire d'Etat, & qui possédoit l'Abbaye de Marmoutier avec quantité d'autres riches Benefices, s'écartoit un peu de son devoir, il lui envoya une lettre de cachet pour se retirer dans un Seminaire. Il mit aussi une personne auprès de lui, pour prendre garde qu'il n'abusât pas des Benefices qui étoient à sa collation, & qui veinoient à vaquer. L'Abbé Roullier dont le pere avoit fait une grande fortune dans les Postes, en sorte qu'il avoit établi tous ses enfans comme s'ils eussent été nez quelque chose, fut aussi envoyé dans le Seminaire de Nôtre-Dame des Vertus, avec ordre à ceux qui en avoient la direction d'empêcher qu'il n'eût commerce avec personne & de lui faire faire pénitence. Car il étoit nécessaire de le faire
ren-

rentrer en lui même, s'étant laiffé débaucher comme un malheureux , & ayant fouillé également le caractère d'Abbé dont il avoit été honoré , & celui de Magistrat dont il étoit revêtu pareillement. En effet, il étoit Conseiller Clerc au Parlement de Paris. mais fans qu'il eût eu aucune confideration pour deux qualitez fi respectables , il faisoit la vie du plus horrible débauché qu'il y eût dans toute la Ville. Cependant bien loin que tout le monde profitât du soin que le Roi avoit de faire vivre chacun dans sa condition , il s'y commit plus que jamais des abus. Pour un qui se resolut de lui plaire par un veritable changement de vie, il y en eut mille qui crurent que ce leur seroit assez que de faire les hypocrites. L'hypocrisie commença donc à devenir à la mode, & l'on ne vit jamais tant de Tartuffes que l'on commença à en voir dans toutes sortes de conditions. Les Courtisans s'en mêlerent encore plus que les autres , quoi qu'il semble que ce caractère leur convienne moins qu'à personne. Car la Cour a cela de propre , que quoi qu'elle apprenne fort bien à se contrefaire , ce n'est pas dans un genre comme celui-là. Quand un Courtisan se contrefait ce n'est que pour se procurer toutes ses aises , & non pas pour être son propre
bou-

bureau. Or ce n'est pas le moyen de se les procurer que d'être obligé de faire le Tartuffe. C'est au contraire vouloir se rendre malheureux dès ce monde, ce qui fait dire recommonément qu'un hypocrite est un vrai martyr du Demon. Mais comme ceux qui ont des opinions nouvelles à produire ou à publier, ne sauroient jamais mieux faire que de prendre ce tems-là pour se manifester, il arriva qu'une certaine Secte, qui avoit été couverte sous la cendre, depuis que Molinos avoit osé la mettre au jour sur le theatre de Rome, recommença à paroître sur celui de Versailles. L'Archevêque de Cambrai, qui étoit Precepteur des enfans de France, & en réputation d'un St. homme, s'en déclara même un des principaux Sectateurs. Cette Secte apprenoit non pas à la verité en termes formels, mais par des raisonnement subtils, que le corps pouvoit faire toutes sortes de maux sans que l'ame s'en dût mettre aucunement en peine, parce que pourveu qu'elle eût l'intention dressée à Dieu, elle n'avoit nulle part à tout ce que la corruption de la nature, qui tient le corps asservi sous une étrange captivité, pouvoit lui faire faire de mauvais. Une certaine Madame Guyon femme de peu de chose,

chose, mais dont les richesses lui avoient donné moyen de marier sa fille au Comte de Vaul fils aîné de Mr. Fouquet, avoit déjà tâché de semer cette abominable doctrine, pour raison de quoi elle avoit été mise à Vincennes. Mais l'Archevêque de Cambrai entreprenant de la deffendre publiquement, il composa un livre ou par des raisonnemens abstraits, & que tout le monde n'étoit pas capable d'entendre, il pretendoit insinuer que cette doctrine étoit sans venin. Il alleguoit même les écrits de St. François de Sales, pour justifier qu'il n'avançoit rien qu'il n'eût dit auparavant. Jamais on ne fut si étonné qu'à la veüe de ce livre, qui n'eût jamais été imprimé s'il lui en eût fallu obtenir une approbation; mais comme les Evêques ont ce privilege de faire mettre sous la presse ce que bon leur semble, sans que leurs ouvrages soient obligez comme les autres de passer par les mains de ceux qui sont préposés pour cèt examen, il fut plutôt public qu'on ne fût qu'il y travailloit. Tout ce qu'il y avoit d'Hypocrites furent ravis qu'on leurs ouvrit par là le chemin de contenter leur sens parmi les apparences de vertu qu'ils se croyoient obligés d'étaler pour se rendre agréables au Roi. Mais ils n'eurent pas le tems de chanter victoire, & ce Livre

op. art
ne parut pas plûtôt, que l'Archevêque de Paris, l'Evêque de Meaux & l'Evêque de Chartres avec plusieurs autres Prelats s'élevèrent contre lui. Mr. de Meaux mit en même tems la main à la plume pour le refuter, & non content de cela, il s'unit avec Mr. l'Archevêque de Paris, & avec Mr. de Chartres qui avoient tous deux beaucoup de credit à la Cour, pour ne pas laisser plus longtems les enfans de France sous la direction d'un Prelat qu'ils accusoient de la plus horrible impieté qui eût jamais paru dans l'Eglise.

Le Roi ne savoit que dire à cela, parce que cèt Archevêque lui avoit toujours semblé un homme de bonnes mœurs & même d'une pieté exemplaire. Et en effet il n'avoit jamais paru un Prelat plus zélé pour la gloire de Dieu, de sorte que bien loin qu'on le pût accuser d'avoir donné quelque mauvais exemple, on pouviot dire au contraire qu'il avoit toujours servi à édifier son prochain. Cependant l'Archevêque de Paris, & ces deux Evêques ne laissant point sa Majesté en repos, jusques à ce qu'elle eût fait ce qu'elle leur sembloit qu'elle dût faire dans une occasion comme celle-là, ils firent donner ordre à la fin à Mr. de Cambray de s'en aller à son

à son Archevêché, jusques à nouvel ordre. Devant qu'il y arrivât il eut l'occasion de mettre en pratique la Doctrine dont il avoit entrepris la deffense. Elle s'apelloit communément *Quietisme*, & l'on vouloit dire par là qu'on ne se devoit jamais troubler d'aucune chose. Or le feu prit à son Archevêché par la faute de quelques valets qu'il y avoit, & consuma non seulement tous les bâtimens, mais encore tous les meubles qui étoient assez magnifiques. Chacun eut les yeux tournés sur lui pour voir comment il prendroit cèt accident, mais il y parut ferme, & comme s'il n'y eût eu aucun intérêt. On soupçonna cependant plusieurs personnes de condition d'être dans les mêmes erreurs qu'on lui attribuoit, & entr'autres le Duc de Beauvilliers & le Duc de Chevreuse son beau-frere. Comme le premier étoit Gouverneur des Enfans de France, cela mit le Roi en peine jusques à ce qu'il s'en fût éclairci avec lui. Il l'entretint long-tems pour cela dans son cabinet, & ayant eu pareillement là dessus une longue conference avec le Duc de Chevreuse, il parut que sa Majesté en étoit tout à fait detrompée. Leurs femmes toutesfois qui étoient presque toujours auparavant des parties que l'on faisoit pour Marli, n'en furent plus si souvent.

vent. Ce qui donna lieu de soupçonner que le Roi usoit de dissimulation à leur égard. L'Archevêque de Cambrai remit la main à la plume pour se justifier, prétendant que tout ce qu'il avoit avancé dans son Livre étoit Orthodoxe. Il offrit cependant de s'en remettre à la décision de Rome, pendant que Mr. de Meaux l'accusa plus que jamais, d'être hérétique. L'Abbé de la Trappe qui avoit renoncé depuis quelques années à sa qualité d'Abbé, pour achever la penitence qu'il faisoit depuis long-tems dans la condition de simple Moine, se déclara aussi son ennemi sans attendre que sa Sainteté, à qui le Livre de cèt Archevêque avoit été envoyé pour en dire son sentiment, eût rien prononcé là-dessus. Il écrivit deux lettres à ce sujet, que Mr. de Meaux fit imprimer, afin de les mettre à la tête de l'écrit qu'il avoit fait contre Mr. de Cambrai. Il crût que cela fortifieroit son parti, & qu'ayant affaire à un Archevêque qui avoit de la science & des amis, il ne devoit pas négliger tout ce qui pouvoit faire quelque chose en sa faveur. Il envoya même à Rome l'Abbé Bossuet son neveu, afin de solliciter la condamnation de l'Archevêque, ce qui ne plut pas à bien des gens, qui croyoient que quand on n'agissoit que par

zele,

zele, il ne falloit pas se donner tant de mouvement. Madame Guyon qui étoit sortie de Vincennes par le credit de ses amis, se fit reprendre par quelque nouvelle fureur en faveur de cette Secte. Elle se repandit même jusques dans la maison de St. Cir, de sorte qu'on fut obligé d'en transférer quelques Religieuses dans d'autres Convents. Enfin le Roi prit toutes les mesures que la prudence lui pouvoit suggerer pour couper le cours à un mal dont les suites pouvoient être de conséquence à l'Eglise. Cependant tandis qu'il travailloit à assoupir ce different il s'éleva d'autres dans les Eglises de Rheims & de Roüen. L'Archevêque de cette dernière Ville ayant voulu indiquer les livres auxquels on devoit avoir recours dans son Diocèse pour decider des cas de conscience, & n'en ayant fait mention d'aucun de ceux que les Jesuites prétendent valoir beaucoup sur cette matière, ces bons Peres s'en trouverent si scandalisez qu'il y en eût un qui mit la plume à la main contre lui. Cèt Archevêque en accusa un certain Pere dont il croyoit reconnoître le stile & demanda à la Compagnie de lui en faire réparation. Ces Peres nièrent que ce fût lui qui l'eût fait. Il le nia lui même & n'en ayant pû avoir d'autre raison, ils envoye-

rent ce pere à Paris pour le soustraire au ressentiment de ce Prélat, qui jettoit feu & flamme contre lui, aussi bien que contre eux tous en général. Il fit cependant une exacte perquisition de l'Imprimeur qui avoit mis sous la presse l'écrit qui avoit paru contre lui, & en ayant tenu quelques uns en prison pendant quelque tems, toute cette affaire s'en alla en fumée, faute de preuves. Le Schisme qui s'éleva dans l'Eglise de Reims, fut encore entre l'Archevêque & les Jesuites. Ceux-ci ayant soutenu deux choses dans le Collège qu'ils ont dans cette Ville où ils exposoient que la doctrine que Molina a enseignée sur la grace, étoit sortie victorieuse de toutes les attaques que ses ennemis lui avoient portée; Mr. de Reims, qui n'est nullement Molliniste, censura ces theses comme toutes remplies de fausseté, & fit même une ordonnance pour montrer que la doctrine qu'ils prétendoient enseigner là-dessus n'étoit pas la doctrine de l'Eglise. Il reprit aussi quelques autres passages qu'ils avoient citez dans une autre these, & comme cette ordonnance étoit conceüe en des termes qui ne leur plaisoient pas, ils firent la même chose qu'avoient fait ceux de Rouen. Ils écrivirent contre cette ordonnance, qu'ils tour-

nerent

nerent en ridicule ; de sorte que cet Archevêque pour en tirer satisfaction fut conseillé de faire assigner le Provincial & les trois Recteurs de leurs maisons de Paris, pour déclarer si cet écrit qui avoit été imprimé dans cette Ville avoit été fait par leur ordre ou sans leur ordre. Celui qui l'avoit fait ne s'y étoit point nommé ; & il s'en étoit bien donné de garde. Le Libraire pareillement ni l'Imprimeur n'y avoient pas mis leur nom ; mais l'Auteur s'y expliquoit assez pour faire entendre qu'il ne l'avoit composé que par l'ordre de ses Supérieurs, & ce fut là dessus que Mr. de Reims prétendit faire expliquer le Provincial & les trois Recteurs. Ils furent assez simples, après avoir tenu chapitre là-dessus, pour déclarer que cet écrit ne contenoit rien qui ne fût conforme à la vérité ; & qu'ils ne fussent prêts de soutenir ; ainsi n'ayant point fait de difficulté d'y donner leur aveu Mr. de Reims presenta Requête au Parlement pour les voir condamner à lui faire réparation publique de tout ce qui y étoit avancé de scandaleux contre lui. Il y exposoit que s'ils prétendoient, comme ils sembloient le vouloir dire, que son ordonnance leur fût injurieuse, les Loix & la pratique de l'Eglise leur apprennent qu'ils ne sa-

voient que deux voyes pour se faire rendre justice, l'une de lui faire connoître en s'adressant à lui en quoi il avoit eu tort de les reprendre, l'autre de s'adresser au Primat s'ils croyoient qu'il s'aveuglât assez dans sa propre cause, pour ne pas se retracter de ce qu'il auroit pû faire d'injuste. Il remontrait aussi que ce n'étoit pas à des particuliers à attaquer la conduite d'un Archevêque par un écrit seditieux, que cela tiroit à trop grande conséquence, outre que cela blessait la charité. Comme ce qui avoit donné matière à tout cela étoit capable de renouveler cette grande dispute de la grace qui a fait tant de bruit au commencement de ce siecle, le Roi jugea à propos de ne pas permettre que ce procès allât plus loin. Il dit au Pere de la Chaise qu'il vouloit que ceux de sa Compagnie donnassent satisfaction à Mr. de Reims, & ayant mandé à Mr. le premier Président de s'en venir à Versailles pour lui donner là-dessus les ordres qu'il jugeroit nécessaires, il l'entretint pendant je ne fais combien de tems de ce qu'il devoit faire pour terminer ce différent. Les Jesuites qui avoient fait un pas de Clercen avouant l'écrit dont il vient d'être parlé, furent ravis que le Roi leur donnât moyen par là d'éviter la confusion qui
ne

ne pouvoit pas manquer de leur arriver s'il fût intervenu un jugement. Ils furent trouver Mr. le premier Président pour lui dire qu'ils étoient prêts d'obéir aux ordres du Roi. Le Magistrat leur répondit qu'il étoit ravi de les voir dans ce sentiment qui étoit conforme à leurs intérêts, aussi bien qu'à la raison. Il convint avec eux qu'il dresseroit un écrit, par lequel ils reconnoîtroient qu'ils avoient eu tort de ne pas s'adresser à Mr. de Reims pour lui demander à lui même de les vouloir écouter dans leurs justifications ; qu'ils y promet-
troient s'il leur arrivoit jamais d'avoir lieu de se plaindre de lui, d'en user de cette manière, & enfin qu'ils y demanderoient à ce Prêlat de vouloir oublier tout ce qui s'étoit passé, & de leur rendre à eux & à leur Compagnie l'honneur de ses bonnes grâces. Mr. le Premier Président communiqua cèt écrit à Mr. de Reims, avant que de le leur faire signer, pour voir s'il en seroit content. Le Prêlat ne pouvoit demander autre chose, ainsi il consentit d'assoupir l'affaire, moyennant qu'ils souscrivissent à ces conditions. Ils ne l'eussent peut-être pas fait sans l'Autorité Royale. Mais comme ils savent mieux que personne que l'Écriture nous commande expressément,

d'obéir aux Puissances on n'eut pas de peine à leur faire faire ce que Mr. de Reims demandoit.

La Princesse d'Harcourt fut obligée, dans le même tems que ce que je viens de dire arriva à Mr. l'Archevêque de Cambrai, de s'en aller dans les terres de son mari, pour y donner ordre à ses affaires Domestiques. Comme il y avoit long-tems qu'elle étoit à la Cour, où quelque changement qui y fût arrivé, elle avoit toujours trouvé moyen de s'y maintenir, quoi qu'il y en eût beaucoup qui avoient bien autant d'esprit qu'elle qui ne l'avoient pas pu avoir, l'on crût tout aussi-tôt qu'elle avoit eu part à la disgrâce de ce Prelat. On crût même qu'il falloit qu'elle fût Quietiste, ce que l'on s'imagina d'autant plutôt qu'elle faisoit souvent des retraites, tantôt dans un Convent & tantôt dans un autre. Mais une personne qui croyoit la connoître mieux que les autres, dit à ceux qui lui en parlerent, que cette croyance étoit tout à fait mal fondée, & qu'elle n'étoit pas femme à se faire des affaires par un zèle indiscret, que jusques à ce que le Roi fût Quietiste aussi-bien que ses Ministres, elle ne le seroit jamais; mais que s'ils le devenoient, elle ne répondoit plus qu'elle ne le devint aussi,

par-

parce que jamais femme n'avoit eu plus de foi pour le commandement qui nous est enseigné par St. Paul d'être soumis aux Princes & à leurs Ministres. Cela rassura ceux qui prenoient part à sa fortune, & en effet elle arriva bien-tôt après de Normandie, frondant toute la première contre le Quietisme, & disant qu'il falloit brûler tous ceux qui s'en trouveroient atteints.

Le fils du premier Président fut fait cependant Conseiller d'Etat à la place de Mr. Puffort qui avoit enfin payé le tribut que chacun doit à la nature, après avoir été deux ou trois ans sans aller au Conseil, dont il étoit Doyen. Il étoit oncle de feu Mr. Colbert Ministre & Secrétaire d'Etat, & son bras droit quand il s'agissoit d'enrichir le Roi aux dépens de ses sujets ? Car il s'étoit fait des maximes suivant lesquelles il concluoit toujours en faveur du Fisc, sans en pouvoir être détourné par aucune raison. Aussi avoit-il pour nom dans le Conseil *Puffort le Fiscal*, de sorte que quand quel-qu'un étoit si malheureux que d'avoir affaire au Roi, il pouvoit compter sa cause perdue si elle dépendoit de son suffrage. Cependant quand il se vit à l'heure de la mort, il commença à songer qu'il falloit rendre compte de tout cela, & en témoigna beau-

coup de crainte. Son Confesseur tâcha de le rassurer sur la miséricorde de Dieu, qui pardonne toutes les fautes qu'on peut avoir faites du moment qu'on vient à s'en repentir. L'Archevêque de Rouën son petit neveu qu'il avoit rappelé à sa succession, aussi bien que tous ceux qui étoient ses parens au même degré, & même jusques aux enfans du Marquis de Seignelai quoi qu'ils lui fussent encore plus éloignés que les autres, lui parla sur le même ton que son Confesseur avoit fait. Mais il eût peur qu'il ne le fit que par complaisance, parce qu'au lieu de l'exciter à rendre tout le respect qu'il devoit à Dieu, au devant de qui il étoit allé jusques dans son antichambre, lors qu'on le lui apporta pour viatique, il vit qu'il grondoit le Curé de St. Roch, de ce qu'il ne le faisoit pas remettre dans son lit. Quoi qu'il en soit, étant allé rendre compte à Dieu bien-tôt après, les héritiers partagerent cinq cent mille écus de bien qu'il avoit laissés. Il n'y en avoit pas un parmi eux qui eût besoin de maison pour se loger, ainsi l'on vendit la sienne à Mr. Bertin Tresorier des Parties Casuelles, qui est un des hommes de Paris des plus curieux pour les meubles. Comme on entretient le Roi de toutes choses, on dit

dit à Sa Majesté que c'étoit lui qui l'avoit achetée , & que quand il seroit dedans , elle seroit toute autre que du vivant de Mr. Puffort. On lui dit aussi qu'il avoit les plus beaux tapis du Monde , & qu'il s'en falloit bien que Sa Majesté n'en eût de pareils. Elle eut la curiosité de les voir , & lui ayant demandé combien ils lui coûtoient chacun , & où il les avoit pris , comme il lui eût répondu qu'il les avoit achetés deux cent écus piece à l'inventaire du Marquis de Seignelai, le Roi dit devant toute la Cour que c'étoit ainsi que ce Ministre en avoit toujours usé avec lui , desorte que quand il venoit quelque chose de beau des Indes , il lui donnoit le rebut , pendant qu'il prenoit tout ce qu'il y avoit de plus curieux. Il adjouta même à cela qu'il n'avoit jamais connu d'homme plus vain que celui-là , ni qui eût meilleure opinion de sa personne ; que sa vanité l'avoit fait même tomber bien souvent jusques dans le manque de respect , puis que sans considérer qu'il parloit à son Roi , il lui avoit demandé à lui même plusieurs fois s'il ne se mettoit pas bien & de bon air. Mr. Bertin voyant que le Roi avoit envie de ces tapis les lui offrit. Le Roi les prit , mais il ne voulut pas qu'il les lui donnât , & il lui en fit payer le prix qu'ils

lui avoient coûté. Il y eut cependant trois Dames des bonnes amies de Mr. Puffort qui s'attendoient bien d'être sur son Testament, & qui pour s'y faire mettre avoient eu mille complaisances pour lui depuis plusieurs années. Elles le divertissoient tous les soirs, & il ne leur avoit pas donné seulement un verre d'eau pour récompense, si l'on en excepte deux repas qu'il leur faisoit tous les ans. L'une étoit la Marquise de Meré qui étoit nièce de sa femme, & les deux autres deux femmes sans nom, mais qui n'avoient pas moins d'appetit. Cependant elles se trouverent bien trompées; & n'eurent rien de ce qu'elles attendoient. Il y eut bien des gens qui briguerent la place de Conseiller d'Etat, aussi bien que celle de Conseiller au Conseil Royal des Finances, où il y a dix-huit mille livres d'appointement; mais le Roi disposa de celle-ci en faveur de Mr. de Pommereu, & de l'autre en faveur, comme j'ai déjà dit, du fils du premier Président. Il étoit Avocat Général auparavant, & comme il n'avoit pas beaucoup brillé dans cette charge, son pere, en demandant l'autre pour lui, avoit dit à Sa Majesté que s'il la supplioit de la lui vouloir donner, c'est qu'il voyoit qu'il n'étoit nullement propre à être Avocat Général. Que quand il lui avoit acheté cette charge, il
lui

lui avoit crû quelque talent pour l'exercer, mais que s'y étant mépris, il seroit bien aisé de le pouvoir décharger avec honneur d'un Fardeau qu'il étoit incapable de porter. On trouva ce compliment fort extraordinaire pour un homme d'esprit, comme est le premier Président, & l'on se demanda les uns aux autres si c'est qu'il falloit avoir plus d'esprit dans le Parlement que dans le Conseil, où l'on voit toutes les plus belles affaires qu'il y ait dans le Royaume. Car il ne pouvoit pas dire par là que c'est qu'il manquoit de mémoire, ou qu'il n'avoit pas le don de déclamer comme il faut une harangue, ainsi qu'il paroît être nécessaire dans une charge comme celle-là. Mr. Talon avoit montré pendant qu'il l'exerçoit comment l'on pouvoit suppléer à ces deux défauts. Il avoit toujours lû ses Plaidoiers, & comme il n'y avoit point de honte à imiter un homme qui avoit paru aux yeux de toute la France s'acquitter dignement de cet emploi, on concluoit de là, qu'il falloit que le manque de talent que lui connoissoit son père vint de toute autre chose que d'un défaut de mémoire ou d'une difficulté de parler en public. Quoi qu'il en soit, le mérite du père avoit suppléé à ce qui pouvoit manquer au fils, de sorte que le Roi

en accordant la priere au premier President y ajouta même une grace qu'il ne lui demandoit pas; Ce fut de lui promettre l'agrément de la charge d'Avocat Général pour celui qui en donneroit le plus. Comme cette promesse ouvroit la carrière à quantité de gens qui n'avoient pas plus de talent que son fils pour exercer cèt emploi, il s'en presenta plusieurs sur les rangs qui avoient plus d'argent que de mérite. Et ce qui leur fit encore naître d'avantage l'envie de l'avoir, c'est qu'ils crurent que comme l'incapacité du fils de ce Magistrat l'avoit conduit à la charge de Conseiller d'Etat, ils y pourroient pareillement arriver un jour, puis qu'ils avoient cela de commun avec lui qu'au dire de toute la France, ils n'étoient pas plus habiles qu'il l'étoit. Un Maître des Requêtes, entr'autres fils d'un autre Maître des Requêtes, crût que c'étoit par là qu'il se devoit frayer le chemin aux premieres charges du Conseil, Ainsi il en offrit son denier comme les autres, croyant même qu'il leur devoit être préféré, tant parce qu'il excelloit par dessus eux dans l'art de s'énoncer moins bien & plus difficilement que les autres, que parce qu'il venoit d'épouser une fille qui lui donnoit beaucoup de credit. Mais le premier President man-

quant

quant à la politique qui lui devoit conseiller de choisir le moins capable afin de faire voir que son fils n'étoit pas le seul qui fût indigne de cèt emploi , il traita avec Mr. Joli de Fleuri dont le pere étoit Conseiller de la grand Chambre. Il en eut quatre cent mille francs , qui étoit cinquante mille francs plus que ces sortes de charges n'avoient accoûtumé de se vendre. Cependant l'on commença à dire à l'égard de ce nouvel Avocat Général, qu'il n'avoit pas envie d'être Conseiller d'Etat par le même endroit que le fils du premier President l'avoit été, parce qu'il ne fut pas plutôt installé dans la charge, qu'il y fit voir une éloquence & une capacité qui le tiroient du nombre des ignorans.

Pendant que cela se passoit dans le Barreau le Duc de Lausun dont la fortune a été si agitée depuis qu'il a paru sur le Theatre du monde, y étoit fort assidu, à cause d'un procès qu'il avoit contre la famille de sa femme. Il avoit épousé, lui qui avoit près de soixante ans, la fille du Maréchal de Lorges qui n'en avoit pas encore seize, de sorte qu'il avoit fait en faisant cela une aussi grande folie que quand il avoit brigué le commandement de l'armée d'Irlande. Car épouser à soixante ans une jeune fille de

seize ans, & vouloir commander une armée ; lors qu'on n'a jamais commandé qu'au camp des broüettes, étoit à peu près la même chose. Il est vrai pourtant que comme le bon sens étoit plus capable de le conduire dans l'un que dans l'autre, il tâchoit de s'en servir pour ne pas être du nombre des maris que leurs femmes font montrer au doigt. Il lui donnoit tout autant d'habits qu'elle vouloit, & même tout autant d'argent qu'il lui en falloit pour se bien divertir, mais ce n'étoit qu'à condition qu'elle ne verroit que de certains barbons dont la figure ne lui sembloit pas trop redoutable. Pour ce qui est de la jeunesse de la Cour la veüe lui en étoit d'autant plus interdite qu'il connoissoit, par l'expérience qu'il en avoit faite lui-même jufques où alloit la fragilité des femmes. Sa précaution étoit d'autant plus légitime que cette Duchesse valloit bien la peine de se la conserver s'il pouvoit pour lui seul. Aussi n'y oubloit-il rien, & il avoit mis auprès d'elle une certaine fille déjà assez avancée en âge, laquelle avoit été à Madame de Guise, & fut la vertu de qui il comptoit beaucoup. Elle ne la quittoit que le moins qui lui étoit possible, & c'étoit grande merveille quand on voyoit cette jeune Dame sans

ce grand chaperon. Il lui avoit fait de grans avantages en l'épousant, sans quoi le Maréchal de Lorges ne la lui eût pas accordée. Le Maréchal ne lui avoit pourtant rien donné en la mariant, non plus que sa femme, mais Fremont qui avoit amassé plusieurs millions dans les affaires du Roi, où il avoit été près de cinquante ans, avoit suppléé à leur deffaut. Il lui avoit promis cent mille écus après sa mort; par leur contract de mariage, & étant venu à mourir quelque tems après, Mr. de Lausun fut tout étonné de voir que Mr. d'Onneuil son fils renonça à sa succession aussi bien que la Maréchale sa fille. Ainsi ils firent venir du fonds du Languedoc une petite fille de onze à douze ans, qui se disoit sa parente pour se porter son heritière par benefice d'Inventaire. Mr. de Lausun avoit vû ce manège avec étonnement; lui qui sçavoit aussi bien que tout Paris que Fremont étoit un des plus riches hommes de France. Mais sa veuve ayant renoncé pareillement à la Communauté de son mari après en avoir détourné avec ses enfans le plus beau & les meilleur, il se vit obligé ou à se contenter des effets qui paroissent encore dans la succession du deffunt; ou d'intentér procès contre la Veuve & contre son

son Fils. Car pour ce qui étoit de son beau pere & de sa belle mere, il ne leur pouvoit rien demander, parce qu'ils n'avoient pas même signé à la donation que le grand pere de sa femme lui avoit faite en faveur de son mariage. Ils s'en tenoient d'ailleurs à celle qu'il leur avoit faite à eux mêmes en les mariant ensemble, desorte qu'il n'y avoit pas seulement pour lui la moindre apparence de les mettre en cause. Mais il y mit la mere & le fils, pretendant qu'ils avoient diverti les effets de la Succession, & qu'ils devoient être tenus de lui donner les cent mille écus en argent comptant, sans le vouloir renvoyer comme ils faisoient sur ce qui se trouvoit encore en nature appartenir au deffunt. Cette prétention n'étoit pas encore la seule qu'il eût, Fremont lui avoit encore promis, outre ces cent mille écus, dont il lui avoit payé l'interêt tant qu'il avoit vécu, comme d'une chose qui lui étoit déjà acquise, cent autres mille francs, à prendre sur tous ses biens; mais sa Veuve & son Fils avoient si bien pris leurs mesures que tout ce qui restoit de bien au deffunt, ses autres dettes payées, étoit cent mille écus tout au plus. Ainsi ils vouloient faire passer par devant le nez de Mr. de Lausun ces cent mille francs,

francs, & lui laisser d'ailleurs une queue comme il y en a toujours pour ceux qui épousent des filles ou des petites filles de Partisan, à moins qu'ils n'ayent de l'argent comptant pour leur mariage. Mr. de Lausun qui n'avoit pas entendu à chicaner le terrain en Irlande, & qui avoit mieux aimé l'abandonner de bonne heure que de s'exposer au peril qui le menaçoit, s'il l'eût disputé l'épée à la main, crût bien mieux entendre la chicanne du Pallais que celle-là; ainsi quoi qu'il n'y eût pas fait encore grand apprentissage non plus qu'à la guerre, il s'arma d'une grande résolution de plaider avant que d'en venir à ce que Mr. d'Onneuil vouloit l'obliger. L'affaire fut portée aux réquêtes du Pallais, à cause de la qualité des parties qui avoient droit de *committimus*, car Mr. d'Onneuil étoit Me. des Réquêtes, outre que le Duc de Lausun par lui même ne devoit point reconnoître d'autre tribunal ou quelque autre d'approchant, à moins que de le vouloir bien. Cependant outré plus qu'on ne sauroit dire du procédé de Madame de Fremont & de Mr. d'Onneuil, dans lequel il faisoit entrer le Maréchal & la Maréchale de Lorges, il deffendit à sa femme de les voir ni les uns
ni

ni les autres. Cela fut fâcheux à cette Dame aussi bien qu'à la Maréchale qui aimoit sa fille tendrement, mais Mr. de Lausun fit entendre à la Duchesse que quand il lui demandoit cela c'étoit bien moins pour contenter son ressentiment, que parce qu'il y alloit de ses intérêts, qu'il n'étoit pas pour vivre long-tems, & comme en mourant elle ne pourroit prendre sur son bien que ce qui étoit porté par leur contract de Mariage, il falloit chercher par toutes sortes de moïens de lui conserver celui qu'elle devoit avoir de son côté; que si elle n'avoit que ce qu'on lui offroit presentement, les effets qu'on lui vouloit donner seroient sujets à la Chambre de Justice, quand il plairoit au Roi d'en créer une; qu'on pourroit même lui faire payer une taxe au premier Arrêt du Conseil qui interviendrait là-dessus; qu'ainsi il falloit faire sentir à sa mere qu'il n'y avoit point de réconciliation à esperer pour elle, à moins que de lui faire rendre Justice par son frere & par Madame Fremont. La Duchesse grava ces parolles dans son esprit, & comme il est naturel à chacun de desirer d'avoir du bien au préjudice des autres, elle ne voulut point aller à la vêtue d'une de ses sœurs, qui se fai-

faisoit Religieuse à Conflans, que son mari ne lui eût dit qu'il le vouloit bien. Mr. de Phelypeaux, fils unique de Mr. de Pontchartrain Ministre & Secrétaire d'Etat, étant venu à se marier dans ce tems-là, elle fut voir sa femme qui étoit sa Cousine Germaine, car elle étoit fille d'une sœur de son pere, qui avoit été mariée au Comte de Roye de la Maison de la Rochefoucault. Le mariage de Mr. de Phelypeaux avoit été fait en trois jours de tems, & le Roi avoit donné à la jeune mariée qui n'avoit que quatre vingt mille francs de bien, six mille livres de pension. Elle en avoit déjà quatre que le Roi lui avoit donnée, lors qu'elle s'étoit convertie à la Religion Catholique; car son pere étoit mort Protestant en Angleterre, où il avoit mieux aimé finir ses jours éloigné de son Pais, & privé des honneurs qu'il eût pû espérer par sa naissance & par son mérite, que de changer de Religion. La Comtesse de Roye étoit aussi en ce Pais-là, où elle avoit emmené trois de ses enfans pour suivre la Religion de leur pere, pendant que les autres qui étoient en grand nombre avoient pris le parti de se faire Catholiques. La Femme de Mr. de Phelypeaux étoit dans un convent à Soissons quand son mariage fut

fut arrêté, & les parens lui ayant envoyé un Carosse avec des rélais pour la faire venir en diligence, elle fut descendre chez la Comtesse de Roucy femme de son frere ainé. Mr. de Phelypeaux l'y fut voir dès le même jour, & y étant retourné le lendemain il y dina avec elle. Le Chevalier de Roye frere de cette jeune personne y étoit, & voyant que Mr. de Phelypeaux lui avoit fait apporter quantité de belles étoffes d'or & d'argent par en prendre celles qui lui plairoient le plus, il dit à Madame de Roucy que si elle faisoit bien elle lui feroit couper une veste d'une de ces étoffes que l'on vouloit vendre vingt Louïs d'Or l'aune. Madame de Roucy ne se pressa pas de le contenter, & la jeune accordée ayant choisi ce qui lui falloit, le marchand s'en retourna sans que le Chevalier de Roye eût ce qu'il desiroit. Le Chevalier dit en raillant à Madame de Roucy que cela étoit bien villain à elle, & que c'étoit le moins qu'elle devoit faire en faveur de la nôce de sa sœur. Mr. de Phelypeaux ne fit pas semblant de prendre garde à ce qu'il disoit, mais il ne fut pas plutôt retourné chez lui qu'il envoya dire à ce Marchand de porter le lendemain au lever de ce Chevalier cette pièce d'étoffe, & de

de lui en donner tout autant qu'il voudroit. Le Marchand y fut suivant ses ordres, & ayant fait son compliment au Chevalier, comme celui-ci vit qu'il pouvoit tailler en plein drap, il en prit non seulement de quoi faire une veste, mais encore de quoi doubler un justaucorps. Le mariage fut fait cependant deux jours après, & le Roi ne donna que cinquante mille écus à Mr. de Phelypeaux quoi qu'il eût accoutumé de faire présent de deux cent mille francs à tous les enfans des Ministres lors qu'il s'étoient mariez ; mais il dit à Mr. de Pontchartrain que s'il n'étoit pas si liberal qu'à son ordinaire, il ne s'en falloit prendre qu'à la conjoncture presente, qui le mettoit hors d'Etat de faire tout ce qu'il eût bien voulu, que la guerre l'obligeoit d'être menager en depit de soi, mais que cela se retrouveroit une autrefois. Mr. de Pontchartrain avoit trop d'esprit pour ne pas recevoir ce compliment comme il devoit, & ravi d'avoir une bru de la qualité de la sienne, il eût le plaisir de voir que chacun applaudissoit au choix qu'il en avoit fait. Il effaçoit effectivement tout ce que les autres Ministres avoient pû faire pour relever leur famille, & le sang dont elle sortoit étoit

étoit tout autrement illustre que celui des Souvré, des d'Alegre & des Matignons que les le Tellier & les Colbert avoient mêlé au leur. Celui des Gruffol, dont étoit la première femme du Marquis de Barbesieux, n'en aprochoit pas même, quoi que ce soit celui des premiers Duc & Pairs de France. Le lendemain de ces nœces on mit sur la toilette de la jeune mariée cinq cent louis d'or, somme bien modique pour une personne de cette qualité, puisqu'il y a tous les jours des filles de Partisan à qui l'on en donne d'avantage. Ce présent avoit été précédé la veille d'une cassette dans laquelle il y avoit quantité de galanteries, & elle y avoit trouvé au fond un petit coffre où il y avoit des boucles d'oreille & d'autres pierreries.

Toute la France, étant allé rendre visite à ces nouveaux mariés, & la Duchesse de Lausun y étant allée comme les autres, elle vit dans l'antichambre les livrées de la mere, ce qui lui fit connoître qu'elle y étoit, ainsi étant bien aise de ne se point trouver avec elle, comme son mari le lui avoit recommandé, elle voulut sortir, quoi qu'elle se fût déjà fait annoncer. On le fût dire à Madame de Phelipeaux, & Madame de Pontchartrain qui étoit avec elle,

elle, envoyant rappeler la Duchesse, fût
 lui parler & l'emmena dans un cabinet où
 elle la mit aux mains avec sa mère. Elle
 avoit pensé elle-même épouser Mr. de Phi-
 lippeaux, & Madame de Pontchartrain
 eût été ravie que cela se fût fait. Mais Mr.
 de Lausun s'étant présenté dans le tems
 que l'on en parloit, le Maréchal de Lorges
 qui savoit que Mr. Lausun avoit cent mille
 livres de rente, avoit mieux aimé voir
 sa fille Duchesse que belle fille d'un Minis-
 tre. Cela avoit un peu brouillé Madame
 Pontchartrain avec la Maréchalle; Mais
 ce mariage ayant tout raccommodé, elle
 fut la première à dire à Madame de Lau-
 sun qu'elle devoit mieux vivre qu'elle ne
 faisoit avec sa mère. La Maréchalle lui
 en dit autant, la taxant même d'ingrati-
 tude, puis qu'elle n'étoit pas à savoir qu'elle
 ne l'eût toujours aimée avec tendresse. La
 Duchesse lui répondit que si elle vouloit
 elle feroit bien-tôt cesser le sujet qu'elle
 croyoit avoir de se plaindre d'elle, qu'elle
 ne demandoit pas mieux que de la voir
 & que même elle souffroit beaucoup d'en
 être privée; mais qu'ayant à obéir à son
 mari c'étoit à elle à lui faire rendre ju-
 stice, afin d'applanir toutes ces dif-
 ficultés; que d'ailleurs si elle l'aimoit au-
 tant

tant qu'elle disoit, elle devoit lui faire donner de l'argent comptant, afin de l'exempter de la recherche à laquelle les biens des Partisans étoient sujets. La Maréchale, soit que cela ne fût pas en sa disposition, ou qu'elle n'eût garde de le faire, à cause que c'eût été découvrir qu'on avoit caché les effets du deffunt, pour mettre sa mere son frere & elle même à couvert de cette recherche, lui répondit qu'elle lui demandoit là une chose impossible, qu'on ne pouvoit lui donner que ce qui étoit dans la succession de son grand Pere, & que de demander autre chose c'étoit faire voir qu'elle écoutoit plutôt son intérêt que la raison. La Duchesse de Lausun repliqua à sa mere que son mari croioit pourtant ne rien demander que de bien raisonnable; mais que puisqu'on en avoit une autre opinion, & que lui de son côté étoit attaché à la sienne; ce n'étoit pas là le moyen de pouvoir s'accorder si-tôt; qu'elle en étoit au desespoir, parce qu'elle se voioit privée par là de la douceur de ses embrassements, sans pouvoir esperer aucune réconciliation, parce que de l'humeur dont elle connoissoit son mari, il n'étoit pas homme à revenir si-tôt de son sentiment, & en effet il étoit têtue comme une mulle, quand

il s'étoit fouré une fois quelque chose dans la tête ; de sorte qu'au lieu de s'adoucir par le raport que la Duchesse lui fit de la douleur que sa mere avoit de les voir broüillés avec elle, il ne fit encore qu'es'en aigrir davantage. Ainsi il ne poursuivit pas seulement son procès, mais il se pourveut encore au Conseil en reglement de juge, prétendant que comme il accusoit Madame de Fremont & son fils d'avoir mis la main sur la succession du deffunt, ils devoient plaider à la Cour des Aides & non par aux Requêtes du Palais. L'on vit de cette manière que pendant qu'il tâchoit de se soustraire lui même à une recherche il tâchoit d'y jetter la mere de la Maréchalle & l'oncle de sa femme sous pretexte de ce prétendu recellement. Cela aigrit plus que jamais la mere & le fils contre lui, d'autant plus qu'ils avoient interêt à ôter de la pensée de tout le monde, que Mr. de Fremont fût mort aussi riche qu'on le disoit. Car c'est un crime aux Partisans, & dont on leur fait rendre gorge ou du moins à leurs heritiers que de mourir avec tant de bien. Ils en avoient déjà mille preuves à l'égard des autres, mais quand même elles leur eussent manqué, ils venoient d'en avoir une à leur

égard qui étoit capable de les inquieter assez.

Un Commis du deffunt, & qui avoit eu part dans ses secrets, en étant mal satisfait où parce qu'il ne l'avoit peut-être pas mis sur son Testament, ou parce qu'il n'avoit pas fait une assez grosse fortune avec lui, avoit été trouver Mr. de Pontchartrain pour lui dire qu'il savoit un endroit où son deffunt Maître avoit caché quarante millions; qu'il avoit servi lui même à les y mettre, tellement qu'il en parloit comme savant. Ce discours étoit si positif qu'il étoit impossible que Mr. de Pontchartrain n'y adjoutât foi, ainsi il avoit envoyé ordre à l'Intendant de Rouen de se rendre sur les lieux, après avoir sù de ce Commis que ces quarante millions avoient été cachés dans la cave d'un Château que ce Partisan avoit acheté en Normandie. Ce Commis y fut aussi lui même par ordre de ce Ministre, afin d'indiquer le lieu où ils avoient été mis. Mais quand l'Intendant s'y fut transporté, & qu'il en eut fait la recherche, il ne s'y trouva rien, quoi qu'on renversât sans dessus dessous le caveau où il prétendoit qu'on eût caché ce grand trefor. Le Commis crut en être quitte pour dire qu'on l'avoit ôté depuis qu'il

qu'il y avoit été mis ; mais comme on ne se moque pas ainsi d'un Ministre , & qu'on leur imposeroit tous les jours, s'il n'y avoit une punition pour ceux qui veulent ainsi leur en donner à garder, il fut envoyé en prison. Il le méritoit bien sans doute, quand ce n'eût été que pour avoir voulu perdre une famille à qui il avoit l'obligation de ce qu'il étoit. Quoi qu'il en soit le Duc de Lausun prétendant que si ce n'étoit pas là que Madame de Fremont & son fils eussent caché les trefors, l'une de son mari l'autre de son pere, il soutint devant le Conseil que son affaire devoit être renvoyée à la Cour des Aides. Il disoit pour ses raisons que c'étoit à elle qu'appartenoit la connoissance des affaires des Partisans où le Roi se trouvoit interessé directement ou indirectement ; qu'au reste dans la cause qui étoit pendante entre Madame de Fremont , Mr. d'Onneuil & lui, l'interêt du Roi étoit tout visible, puisqu'il s'y agissoit de savoir si l'on avoit détourné ou non les effets d'un homme d'affaire. Toute la Cour & tout Paris sollicitoit pour les uns ou pour les autres , & quoi que le Maréchal & la Maréchalle de Lorges parussent ne point prendre de part à cette affaire , dans laquelle il sembloit

que s'ils se fussent déclarés, ce devoit être plutôt pour leur gendre & pour leur fille que pour Madame de Fremont & pour son fils, néanmoins ils agirent sous main pour ceux-ci. Ils considererent qu'outre que la memoire du deffunt leur devoit être chere, non seulement à cause qu'il avoit donné la vie à la Maréchalle, mais encore parce que devant & après leur mariage il les avoit toujours comblés de bien faits, ils ne devoient pas souffrir qu'on eût lieu de mettre la main sur sa succession. Ils crurent avec beauconp d'apparence que si le contrecoup n'en retomboit pas sur eux par les précautions qu'ils avoient prises, & dans leur contract de mariage & dans les dons qu'ils en avoient receus, il retomberoit du moins sur leur fille, puisqu'au lieu d'avoir les cent mille écus que Madame de Fremont & Mr. d'Onneuil vouloient bien lui donner en effets elle courroit risque de ne rien avoir du tout.

Comme les sollicitations, quelque secretes qu'elles pussent être, ne tarderent guères à venir aux oreilles de Mr. de Lauzun, cela envenima encore le ressentiment qu'il avoit contre son beau pere & sa belle mere; ainsi on le vit se donner
tout

tout autant de mouvement pour obtenir du Conseil ce qu'il demandoit , qu'il s'en étoit donné il y avoit quatre ou cinq ans pour éviter la pesanteur du bras du Roi Guillaume d'Angleterre. Mais toutes ses peines ne tournerent qu'à sa confusion , & le Conseil lui fit perdre son procès. Tout ce que Mr. le Chancelier dit qui lui pût être agréable , par rapport à la haine qu'il portoit à la grand mere de sa femme & à son fils , c'est que quand des gens comme le déffunt marioient ainsi leurs filles ou leurs petites filles à des gens de qualité , ce n'étoit que pour commencer à restituer au public l'argent qu'ils lui avoient volé. Mais n'en deplaise à ce Magistrat , il me semble que le nom de restitution ne convient guères à une action comme celle là ; restituer c'est rendre ce que l'on a pris , & même le rendre à ceux à qui il doit appartenir ; mais combler de biens ses Enfans ou ses petits Enfans , afin de cacher en eux sous l'éclat des richesses un sang qui ne sauroit se mêler avec le leur sans quelque sorte de honte , voila la première fois de ma vie que j'avois oüi dire que cela se dût appeller restitution. Mr. de Lausun ayant ainsi perdu son procès au Conseil , il ne

fut pas plutôt renvoyé aux requêtes du Palais que leurs amis communs s'entremirent de les accommoder. Ils le firent convenir aussi bien que Madame de Fremont & Mr. Donneuil de remettre leurs intérêts entre les mains de deux Conseillers d'Etat, & ayant choisi Mr. de la Reine & Mr. de Riberre, on fit entendre à ce Duc que ces deux Magistrats étant grands amateurs de la justice, ils lui feroient raison tout aussi bien que les Requêtes du Palais, s'il avoit le bon droit de son côté. Mais ayant découvert sous main que le vent du bureau n'étoit pas pour lui, & que ces deux Conseillers d'Etat disoient qu'ils ne croient pas qu'on pût obliger la veuve & les enfans d'un donateur à donner de l'argent comptant quand il ne s'en trouvoit point dans sa succession, ils lui devinrent si suspects qu'il revoqua bien-tôt un blanc signé qu'il avoit donné, par lequel il promettoit de les reconnoître pour juges. Ainsi ayant voulu être jugé dans les formes, les Requêtes du Palais se moquerent de ses prétentions & le condamnerent aux dépens.

Cependant si le prétendu trésor caché de Fremont avoit fait grand bruit dans le monde, & même fait dire à bien des gens qu'il n'y avoit pas un seul Partisan de

de sauvé, puisque celui-ci après avoir tant volé le peuple, ne s'étoit pas mis seulement en peine de lui faire la restitution d'une partie de ses brigandages, en voici un qui donna lieu de croire qu'il y en a néanmoins qui songent quelquefois à leur salut. Je ne fais pourtant si c'est assez que d'y songer comme celui-ci avoit fait, & il me paroît que pour y travailler utilement il faut encore joindre les effets aux pensées qui en peuvent venir. Quoi qu'il en soit, cette affaire ne fit guères moins de bruit que le prétendu trésor dont je viens de parler. Un homme d'affaire (j'en ai oublié le nom) étant venu à mourir, & ayant laissé deux enfans qui ne vivoient pas trop bien ensemble comme il arrive souvent entre frères, il y en eut un qui pour faire dépit à l'autre à qui son père avoit fait avantage, le menaça de donner des mémoires à Mr. de Pontchartrain contre la conduite du défunt, à moins qu'il ne se desistât de ce que leur père avoit fait en sa faveur. Je ne fais s'il fut assez fou pour faire ce qu'il disoit, ou si quelque Commis du défunt ne fit point comme avoit fait celui de Fremont; mais enfin, le Ministre ayant été averti incontinent après la mort de ce Partisan que l'on trouveroit parmi ses papiers

quelque chose qui tourneroit au profit du Roi , il envoya un Commissaire de Paris pour mettre le scellé sur les effets qu'il avoit dans une Terre où il étoit mort. Elle étoit scituée dans la Generalité d'Alençon , & le fils de Mr. de Pommereu qui en étoit Intendant , ayant eu ordre de s'y rendre le même jour que le scellé y seroit mis , les choses s'y firent avec toutes les precautions que l'on sauroit prendre , quand on craint d'être trompé. L'Intendant y laissa même garnison , en attendant qu'il fût tems de lever ce scellé. Cette affaire épouvanta tous les Partisans , qui eurent peur que l'on n'en voulut user ainsi quand ils viendroient à mourir , & comme dans la guerre fâcheuse où l'on étoit on avoit toujours besoin d'eux , & qu'il falloit les rassurer , on séma parmi le peuple que si on avoit mis le scellé sur les effets de celui-ci , c'est qu'il avoit fait un Testament en faveur du Roi. Au reste les formalitez qui s'observent en cette sorte de rencontre , étant faites , & les delais expirés , l'Intendant qui s'en étoit retourné à Alençon pendant ce tems-là , revint sur les lieux pour assister à l'ouverture de ce scéellé. Elle se fit dans les formes , & dans l'inventaire qui fut fait des papiers , l'on en trouva deux par lesquels cét homme

me d'affaire déclaroit que Dieu lui inspirant de songer à sa conscience, il ne vouloit pas s'en aller en l'autre monde sans restituer le bien qu'il avoit pris. Dans le premier de ces papiers que l'on voyoit bien être antérieur à l'autre; quoi qu'il fût sans date & sans signature, il disoit qu'il avoit profité indirectement de cent mille écus pendant qu'il avoit été dans les Partis; tellement qu'il vouloit que cette somme fût renduë au Roi par ses héritiers. Pour ce qui est de l'autre papier, il portoit, & c'est ce qui faisoit voir qu'il étoit postérieur à celui dont je viens de parler, qu'après une meure reflexion sur toutes les affaires où il étoit jamais entré, il y avoit bien profité induëment de quatre cent mille livres, tellement qu'il vouloit que ses enfans la prissent sur sa succession pour être restituée à sa Majesté. L'Intendant envoya aussitôt la copie de ces billets à Mr. de Pontchartrain, & le Ministre ne voulant pas s'en rapporter à son sens, qui lui dictoit qu'étant ainsi sans signature & sans date, ils ne pouvoient rien valoir de particulier à particulier, mais qu'il n'en étoit pas de même à l'égard du Roi, il en consulta tous ceux qu'il crût capables de lui décider une question si delicate. Les uns furent d'un

avis, & les autres d'un autre. Ceux qui vouloient que la forme l'emportât sur le fonds, ne trouverent pas qu'il y eût lieu d'inquierer les héritiers du deffunt, puis que de tels billets n'étoient nullement confiderez en justice. Ceux au contraire qui suivoient les maximes du feu Doyen du Conseil, c'est à dire de Mr. Puffort qui, comme j'ai dit c'y devant, adjugeoit toujours à tort ou à travers gain de cause à sa Majesté, soit qu'elle fût demanderesse ou defenderesse, se servirent de son autorité pour prouver que le Roi étoit bien fondé à demander les quatre cent mille Francs contenus dans ce dernier billet.

Outre cette autorité qu'ils mettoient en avant, comme une Loi reçûe du vivant d'un grand Ministre qui avoit reformé l'Etat, & mis les affaires du Roi dans un grand lustre, par les taxes prodigieuses qui avoient été faites sur les Partisans, ils alleguoient encore pour raison que quand un homme reconnoissoit ainsi de sa propre main avoir volé une somme, cela étoit plus convainquant mille fois que toutes les preuves que l'on en eût pû avoir d'ailleurs. Mr. de Pontchartrain en pensoit bien la même chose, comme en effet il semble qu'on n'en sauroit avoir d'autre opinion.

Ce-

Cependant comme il y a de certaines règles dans la justice qu'on ne sauroit passer sans violer en quelque façon les Loix auxquelles elle assujettit, il ne voulut rien dire ni pour ni contre, sinon qu'il étoit à souhaiter que tous les Partisans qui avoient été taxez autrefois eussent fait comme celui là, puisque c'eût été une règle pour leur demander légitimement ce qu'ils reconnoissoient eux mêmes avoir pris. Cette parole sembla pourtant être une marque qu'il prenoit le parti des Partisans de Mr. Pussort, mais c'est à quoi personne ne pouvoit trouver à redire, puis qu'outre que le bon sens vouloit qu'un homme ne s'accusât pas lui même injustement, il y étoit obligé par le devoir de sa charge. Quoi qu'il en soit, on commença toujours à faire saisir tous les effets du deffunt, de sorte que quoi que celui qui avoit donné des memoires contre lui, n'eût pas promis de faire trouver quarante millions comme avoit fait le Commis de Mr. de Fre-mont, il se trouva néanmoins plus de réalité dans l'avis de l'un que de l'autre. Le besoin que l'on avoit d'argent pour les dépenses de l'Etat fit que ce Ministre ne jugea pas à propos de negliger cette affaire, quoi que pour en dire la verité ce fût si peu

de chose pour y subvenir qu'elle n'étoit pas plus capable de le faire qu'il l'est à une goutte d'eau d'éteindre un grand embrasement. Aussi quoi que la nécessité eût déjà obligé de faire un grand nombre d'Edits, on en fit encore tous les jours de nouveaux, & un entr'autres qui donna lieu de dire un bon mot au Duc de la Ferté, du moins à ce qu'ont prétendu quantité de petits Maîtres, car pour moi j'avouë que je ne me trouve pas de leur sentiment, soit que j'aye le goût méchant ou que ce soient eux qui l'eussent eu cette fois là. Cèt Edit étoit celui des Armoiries, & comme tous les gens de qualité s'empressoient à en proposer quelqu'un, afin que le Roi leur fit quelque gratification, dont la plûpart avoient grand besoin; à caule de la dépense qu'ils étoient obligez de faire ou à la Cour ou à la Guerre, la Duchesse de Roquelaure avoit donné celui-là. Or elle en avoit eu une bonne récompense, & étant venuë à Versailles quelques jours après avec une jupe magnifique, plusieurs de ces petits Maîtres qui étoient autour de Mr. de la Ferté qui prend soïn quelquefois de les faire rire, lui dirent de regarder cette jupe, & de l'admirer. Il leur répondit qu'il ne s'étonnoit pas de sa beauté, & qu'elle devoit bien être
bel-

belle , puis qu'elle étoit toute parsemée
 de leurs écussons. Voila quel fut ce bon
 mot, mais où je trouve bien moins de sel
 qu'à un autre qu'il dit quelques jours après.
 Le Roi étant allé à S. Germain en Laye
 voir le Roi Jaques & son Epouse, & ceux
 qui étoient avec le Duc lui ayant deman-
 dé ce que le Roi pouvoit aller faire là si sou-
 vent, il leur répondit qu'il ne le leur pou-
 voit dire au juste , mais qu'il croyoit
 deviner que la paix générale étant sur le
 point de se faire , & le Roi Jaques ne
 pouvant plus apparemment demeurer dans
 le Royaume après cela, il lui alloit signif-
 fier la clause des six mois. Tout le monde
 étoit persuadé effectivement que comme
 l'on devoit reconnoître par cette paix le
 Roi Guillaume pour Roi légitime de la
 grande Bretagne, le Roi Jaques ne vou-
 droit jamais être témoin lui même de voir
 venir ses Ambassadeurs à la Cour de Sa Ma-
 jesté, & qu'ainsi il s'en iroit à Rome ca-
 cher sa mauvaise fortune, ou du moins en
 Avignon ; mais comme il a appris dans
 l'exercice de la pieté qu'il pratique depuis
 plusieurs années, à prendre de la main de
 Dieu tout ce qui lui arrive de plus fâcheux,
 il s'est trouvé que le Duc de la Ferté n'a pas
 rencontré juste, quand il a crû que ce Prin-
 ce

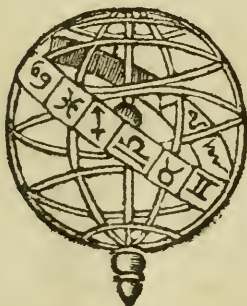
ce quitteroit bien-tôt St. Germain. Cependant le Roi Jaques ne voulant pas que la paix se fit sans faire sentir aux Alliez que l'Alliance, qu'ils avoient faite avec le Roi Guillaume pour l'élever sur son trône étoit d'une étrange conséquence pour eux mêmes, il fit travailler à un Manifeste qu'il fit distribuer à tous les Ministres que ces Puissances employoient aux Conférences de Ryswik. Il tâchoit de s'y justifier d'une accusation que ses Peuples faisoient contre lui, sçavoir d'avoir toujours eu une si étroite intelligence avec le Roi qu'il n'avoit jamais voulu entrer dans aucun Traité avec les autres Puissances, pour diminuer son autorité qui s'étoit renduë formidable à tout l'Europe. Les Alliez même qui l'avoient tâté plusieurs fois là-dessus sans pouvoir le gagner, soit qu'effectivement il eût de grandes liaisons avec Sa Majesté, comme il y a toute aparence, ou qu'il crût de son intérêt de ne point entrer en guerre avec elle, s'étoient servis de ce prétexte pour lui tourner le dos. Ainsi quand il leur avoit envoyé, après l'entrée du Roi Guillaume dans ses Etats, de ses serviteurs pour leur demander de ne pas donner du secours à ce Prince, ils en avoient été si mal reçûs qu'il est impossible de rien dire qui en approche.

Le Pape même s'étoit comme moqué de lui, & celui qui étoit allé à Rome de sa part n'en avoit rapporté que des chapelets au lieu d'argent, quoi qu'il eût fait connoître à Sa Sainteté que le véritable sujet de sa disgrâce n'étoit que par ce qu'il avoit entrepris avec chaleur de rétablir la Religion Catholique Romaine dans son Royaume. Mais comme quelque intérêt que le Pape eût après cela de le protéger, il n'étoit pas exempt lui même de la frayeur que la grande Puissance du Roi donnoit à tous les autres Princes de l'Europe, il n'avoit écouté ni ce que la Religion lui conseilloit, ni ce que l'intérêt ordinaire des Papes leurs doivent représenter en semblable occasion. Il arriva encore au Roi Jacques la même chose après la publication de son Manifeste que ce qui lui étoit arrivé auparavant. Quoi qu'il s'y lavât du mieux qu'il pût de l'accusation dont je viens de parler, & qu'il tâchât encore de faire comprendre aux Alliez qu'il leur en pendoit à eux mêmes autant sur la tête, que ce qui lui étoit survenu, s'ils souffroient que par le Traité de Paix, qui étoit sur le point de se conclure, le Prince d'Orange fût reconnu Roi d'Angleterre, ils ne jugerent pas à propos de le mieux traiter. Ainsi ne
lui

lui restant plus d'esperance de remonter sur le trône que par les revolutions qui pourroient arriver quelque jour dans son païs, il pria le Roi, quelque Traité qu'il pût faire avec ses Ennemis, de ne l'obliger jamais à s'éloigner de sa presence. Il crût que la prudence l'obligeoit à lui faire cette priere, parce qu'il se souvenoit comment après les malheurs du Roi son pere, son frere & lui avoient été contraints de sortir de France où ils avoient cherché leur retraite.

Fin du premier Tome.

ANNALES
DE
LA COUR
ET
DE PARIS,
POUR
LES ANNÉES 1697. & 1698.
TOME SECOND.



A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D C C I.

THE

DE

FACTOR

IN

DE LA

THE

THE



THE



A N N A L E S
 D E
 L A C O U R
 E T
 D E P A R I S ,
 P O U R
 L E S A N N É E S 1697. & 1698.

LE Manifeste du Roi Jaques ne
 produisit aucun effet, & com-
 me l'interêt de tous les Al-
 liez étoit de conserver le Roi
 Guillaume sur le Trône où les Peuples l'a-
 voient placé, ils n'y firent pas seulement
 la moindre attention. Les Plenipotentiai-
 res.

res qui s'étoient assemblez à Ryſwik continuerent ainſi leurs conférences ſans ſe mettre beaucoup en peine de ſes interêts, & tout ce que ceux de France purent faire en ſa faveur, fut qu'on leur donna parole de pourvoir au douaire de la Reine ſa femme par un Article ſecret, qui ſeroit ſigné en même tems que le Traité. Ce Maniſeſte étoit auſſi bien inutile, puisſque le Roi Très-Chrétien avoit fait dire à tous les Alliez qu'il reconnoîtroit le Roi Guillaume pour Roi légitime, ſans quoi il n'y eût pas eu d'accommodement à eſpérer : Et cette reconnoiſſance n'embarraſſoit pas beaucoup ce Prince, tant il étoit aſſuré de ſon fait. Auſſi quand dans les Articles de la paix que le Roi propoſoit les Plenipotentiaires de Sa Majeſté voulurent lui mettre cét Article en ligne de compte, il dit qu'on n'avoit qu'à le rayer, par ce qu'il ſauroit bien ſe maintenir avec le ſecours de ſes peuples & de ſes Alliez dans la dignité qui lui avoit été conférée par le Parlement d'Angleterre ; qu'ainſi il n'y avoit qu'à agiter les autres queſtions qui étoient en conteſtation entre les parties, parce que celle-là ne méritoit pas qu'on s'y arrêtât.

Les Armées ſe preparerent cependant à entrer en Campagne comme de coûtume,

& le Roi qui avoit grossi les fiennes de la plûpart des troupes d'Italie qu'il avoit fait revenir de ce país-là, ne voulut point entendre parler d'une treve que les Alliez lui firent proposer. Les Marêchaux de Villeroi & de Boufflers étoient à la tête de celle de Flandres, qui étoit la plus considérable; mais en succédant ainsi au commandement qu'en avoit eu le Duc de Luxembourg jusques à sa mort, il s'en falloit bien qu'ils eussent succédé aussi à sa réputation. Le premier pour son coup d'essai avoit laissé échaper le Prince de Vaudemont qu'il pouvoit deffaire à plate couture, & sa negligence, pour ne pas dire son incapacité, avoit été cause de la perte de Namur. L'autre après s'être jetté dans cette place l'avoit si mal deffenduë que l'Apparat qui étoit ingenieur en chef au siege que nous fimes en suite à Barcelonne, osa lui dire en face au retour de son expedition, que s'il avoit été dedans ou elle seroit encore au Roi, ou du moins qu'il eût fait perir une bonne partie de l'Armée du Roi Guillaume. Le Marêchal de Boufflers surpris de ce discours, qui sembloit l'accuser ou de lâcheté, en quoi Lapparat eût eu tort, puis-que ce n'est pas là son foible, ou du moins de peu d'experience, puis qu'il falloit

bien que ce fût par l'un ou par l'autre que la place se fût perduë , lui répondit que le succez qu'il avoit eu devant Barcelonne lui faisoit prendre là des airs qui lui convenoient fort mal ; qu'aussi si ce n'est qu'il savoit qu'il avoit eu des coups à la tête qui lui avoient un peu éventé la cervelle , il lui feroit rentrer ses parolles dans la bouche. Lapparat lui repliqua qu'il ne devoit pas prendre pour lui ce qu'il venoit de lui dire pour un autre ; qu'à Dieu ne plût qu'il voulût reprendre sa conduite , qu'il savoit trop bien le respect qu'il lui devoit , mais que ce qu'il avoit voulu dire par là , c'est que Mr. de Megrigny , à qui c'étoit à deffendre cette place en qualité d'Ingenieur , y avoit fait si mal son devoir qu'il ne feignoit point de soutenir encore ou qu'il avoit manqué de cœur , ou que du moins la tête lui avoit tourné. Lapparat se tira d'affaire par là dont ce Maréchal fut bien aise , parce qu'il aimoit à lui voir rejeter sur un autre ce qu'il avoit pris d'abord pour lui. Cependant comme les Soldats n'entrent pas toujours en si grande discussion des choses , & qu'il suffit pour eux qu'un homme ait le commandement pour lui imputer tout ce qui peut arriver de bon ou de mal , il n'y en eut pas un qui ne regret-

grettât leur deffunt Général. Il y avoit aussi tout à dire de lui à ceux qui avoient pris sa place. Le Maréchal de Ville-roi étoit un homme tout rempli de bonne opinion de lui même , quoi que dans le fonds il n'eût encore rien fait qui lui pût donner un si grand entêtement. On se sou-venoit au contraire que son pere l'avoit traité avec beaucoup de mépris au retour du siege de Lisle , pour quelque chose dont on l'accusoit ; desorte que si par un coup de desespoir il n'eût rétabli la réputation dans la conquête de la Comté, que le Roi fit l'année d'après, il eût couru risque de n'en jamais revenir. Pour ce qui est du Maréchal de Boufflers, quoi qu'on ne lui pût rien imputer de semblable, il tâtonnoit tellement à tout ce qu'il faisoit qu'il étoit aisé de juger qu'il étoit bien éloigné de cette présomption qui rendoit l'autre insupportable. Cependant comme ce tâtonnement supposoit une des fiance de soi-même, cela étoit cause que ces Soldats disoient que le Duc de Luxembourg trouvoit tout ce qu'il devoit faire dans sa bosse, pendant que ni l'un ni l'autre ne pouvoit rien trouver dans sa tête.

Ce Général quelques heures avant que de mourir avoit fait venir le Duc de Mont-

morancy son fils aîné au chevet de son lit, & lui avoit dit, que s'il vouloit mettre son esprit en repos, il falloit qu'il lui promit une chose qui le feroit aller en l'autre monde avec quelque sorte de consolation. Le Duc de Montmorancy lui répondit qu'il n'avoit qu'à parler pour être obéi, ce qui donnant de la confiance à ce pauvre mourant, il reprit la parole, & lui dit qu'il y avoit long-tems qu'il voyoit la Marquise de Bellefonds, qu'il craignoit qu'il ne fût assez fou pour l'épouser, c'est pourquoi il vouloit qu'il lui jurât en homme d'honneur, que quand il auroit les yeux fermez il s'en donneroit bien de garde. Cette Dame étoit fille du Duc de Mazarin, & la dévotion de son pere avoit été cause qu'il l'avoit donnée en mariage au Marquis de Bellefonds, parce que le Maréchal son pere étoit tout aussi dévot que lui; hors de cela ce n'étoit pas un parti pour elle, & le fils de ce Maréchal n'avoit ni le bien ni mille autres choses qu'elle eût pû espérer dans un homme qui se fût présenté pour l'épouser. Cependant comme les enfans ne ressemblent pas toujours à leurs peres, le Maréchal étoit bien plus dévot que son fils, ce qui avoit obligé plusieurs fois le Duc de Mazarin de se repentir d'en

avoir

avoir fait son gendre. Enfin après que sa fille & lui eurent été ensemble pendant quelque tems, il fût tué à la bataille de Steenkerke à la tête de son Regiment. Le Gouvernement de Vincennes que le Duc de Mazarin avoit donné à sa fille en mariage, avoit été mis sur sa tête, & devint vaquant par sa mort, ainsi elle se trouva reduite en assez méchant état pour une femme de qualité, parce que quoique le Roi eût donné ce Gouvernement à son fils, & la survivance au Maréchal de Bellefonds, elle fut restraite à un revenu fort modique que produisoit le bien de son Mari. C'étoit là la raison pour laquelle le Duc de Luxembourg apprehendoit que son fils ne l'épousât, maintenant qu'il étoit devenu veuf lui même par la mort de sa femme qui étoit fille du Duc de Chevreuse. Le Duc de Montmorancy, à qui son pere ne demandoit rien qui ne lui fût profitable, n'eut pas de peine à lui promettre tout ce qu'il vouloit, & le Duc de Luxembourg étant mort deux jours après il songea à s'acquitter de sa promesse. Il ne laissa pas pourtant de voir toujours cette veuve, & même il en devint encore plus amoureux qu'il n'étoit auparavant. Cependant comme il ne lui étoit point resté d'enfans de sa

femme, & que le Gouvernement de Normandie que son pere avoit fait mettre sur sa tête le rendoit grand Seigneur, il voulut se remarier. Madame la Marquise de Seignelay étoit assez son fait, & pour le bien & pour la qualité. Elle étoit d'ailleurs très bien faite de sa personne, & d'un âge assez proportionné au sien; mais cette Dame qui étoit veuve d'un Ministre, & qui du vivant de son mari avoit veu tout plier sous elle, voyant que ceux que ce Duc employoit à cette affaire prétendoient qu'elle lui fit des avantages considérables, à cause qu'elle avoit des enfans, se piqua d'honneur, & ne voulut plus en entendre parler en aucune façon. Elle crût que toute veuve qu'elle étoit elle valloit bien le Duc de Montmorancy qui avoit pris le nom de Luxembourg après la mort de son pere, & que les choses se devoient traiter but à but, s'il vouloit les voir réussir. Le Duc de Montmorancy chercha parti ailleurs, voyant qu'elle ne lui vouloit rien donner, & ayant jetté les yeux sur la fille unique du Marquis de Clerembaut qui avoit eu autre fois une charge chez Mr, il l'épousa quelques jours après. Elle n'avoit gueres que quinze ans, & étoit fort jolie, quoi que ce ne fût pas une beauté. Sa mere, qui après être

veuve du Comte du Plessis; frere ainé du Duc de Choiseul d'aujourd'hui, avoit épousé son mari par amourette, sachant le plaisir qu'il y a dans le mariage quand un mari & une femme vivent en grande union, voulut d'abord mettre son gendre sur le même pied qu'elle avoit mis le Marquis de Clerembaut. Elle voulut l'obliger à ne voir que sa femme, lui disant là-dessus tout ce qu'elle crût capable de le persuader. Le Duc de Luxembourg qui n'avoit épousé sa fille que pour son bien, & qui d'ailleurs étoit toujours amoureux de la Marquise de Bellefonds, n'y trouvant pas son compte, lui dit que tout le monde ne ressembloit pas à son mari, & qu'il n'y avoit gueres que lui qui pût s'assujettir à faire sa Cour continuellement à sa femme. Sa belle mere ne se rebuta pas de cette réponse, & revint à la charge plusieurs fois. Elle voulut même l'obliger à ne plus revoir sa Maîtresse; mais le Duc n'ayant jamais voulu le lui promettre, elle fit la harpie & le traita tout de même que si c'eût été à elle à regler sa conduite. Le Duc ne trouva pas cela bon, & afin de lui faire voir que ce n'étoit pas par là qu'elle s'y devoit prendre pour le gagner, il vit encore plus assiduement qu'il ne faisoit auparavant la Marquise de Belle-

fonds. Cela mit cette femme aux champs & ne le laissant plus en repos, il fut obligé de lui dire ou qu'il emmeneroit sa femme dans une autre maison (car ils demeu- roient ensemble, & son beau-pere & elle s'étoient obligez de les loger & de les nourrir tous deux par leur contract) ou qu'il prendroit du moins le parti de ne plus revenir dîner ni souper avec eux. Il fit effectivement ce qu'il disoit, & voyant que tout ce qu'il lui avoit pû dire ne servoit de rien, il commença d'abord par decoucher, allant tantôt passer la nuit chez les baigneurs, & tantôt à l'hôtel de Luxembourg qui étoit encore meublé; mais bien loin que cela opérât ce qu'il pensoit, sa belle mere n'en fut que plus incommode; desorte qu'il fut bien-tôt obligé de s'en separer tout à fait.

Ce Duc avoit trois freres & deux sœurs, dont l'une étoit déjà mariée au Prince de Neufchâtel, comme j'ai dit ci-devant. Pour ce qui est de l'autre, elle étoit dans un couvent dont elle eût bien voulu sortir s'il n'eût tenu qu'à elle. Quant à ses freres, il y en avoit un qui ressembloit à son pere par le dos, c'est à dire qui étoit bossu comme lui. Cette raison avoit obligé le feu Duc de Luxembourg à le destiner à l'Eglise sui-
vant

vant ce qui se pratique ordinairement parmi les gens de qualité, ſçavoir de ne donner à Dieu que ce qu'ils ne trouvent pas bon pour le monde. Les deux autres étoient le Comte de Luce & le Chevalier de Luxembourg; Mais le premier qui étoit déjà Brigadier des Armées du Roi; & en bonne réputation parmi les troupes, changea bien-tôt de nom pour prendre celui de Duc de Châtillon; la Duchesse de Mecklebourg ſa tante qui l'avoit inſtitué ſon héritier univerſel étant venue à mourir, & lui ayant laiffé entr'autres biens la Duché de Châtillon avec la terre de Marlou qui ne valloient guères moins de quarante mille livres de rente. Le Roi fit revivre cette Duché en ſa faveur laquelle étoit demeurée éteinte par la mort du Duc de Châtillon premier mari de ſa tante. Ce nouveau Duc épouſa enfuite Mademoiſelle de Rohan qui étoit de la branche honteuſe de la Maifon de la Tremouille, puis que les Marquis de Rohan ſon pere & ſon grand pere auſſi-bien que l'Abbé de la Tremouille ſon oncle étoient des gens qui ne méritoient nullement de porter un nom ſi illuſtre. Pour ce qui eſt du Comte d'Olonne qui étoit l'ainé de ſon pere, quoi qu'il eût beaucoup plus d'eſprit que lui, ni

que l'Abbé, & que même il ne leur ressembloit pas, pour aimer à vivre dans la crapule, il ne se seroit pourtant jamais trop fait connoître dans le monde par ses actions, si sa femme n'eût suppléé à ce deffaut. Mais le soin qu'elle prit d'y repandre sa réputation lui ayant parfaitement bien réussi, il y eut des Généraux d'Armée de qui l'on ne parla pas tant que l'on commença à faire de lui. Il fit cependant une chose qui fut assez approuvée dans le monde, & ce fut de ne plus demeurer avec elle d'abord qu'il vit qu'elle donnoit à d'autres, ce qui ne devoit être qu'à lui. Comme il avoit contracté ses habitudes dans les tems qu'ils étoient ensemble, il lui en retint encore quelque chose, quand il n'y fut plus, il aima à voir compagnie chez lui tout de même qu'elle aimoit à en voir chez elle, & beaucoup de monde s'y assemblant tous les jours pour jouer, l'on dit au Roi, qui de tout tems n'a pas aimé les impies, qu'il l'emportoit par dessus beaucoup d'autres pour savoir bien jurer. Cela obligea sa Majesté de lui envoyer dire que si cela lui arrivoit d'avantage il pourroit bien n'être pas long-tems sans s'en repentir. Ce compliment le rendit plus sage qu'il n'étoit auparavant,

de

de sorte que s'il continua d'avantage de faire ce qu'il avoit de coûtume ce ne fut du moins qu'entre cuir & chair. Il eût été à desirer que l'autorité du Roi eût pû reformer ses freres aussi-tôt que lui, & bien que leurs deffauts ne fussent pas de jurer ils en avoient tant d'autres qu'il falloit les connoître pour croire qu'ils fussent gens de qualité. Le Chevalier de Rohan & l'Abbé de la Trimouille logeoient tous deux dans une gargote, quoi que celui-ci n'eût guères moins de dix mille livres de rente, & que l'autre fût encore assez à son aise. Cela fut cause qu'un homme de la Cour, voulant les faire rentrer en eux mêmes, leur envoya un gros paquet qui étoit contresigné d'un Secrétaire d'Etat, comme s'il fût venu de la Cour. La subscription en étoit à mes cousins Mrs. l'Abbé de la Tremouille & le Chevalier de Rohan demeurant à l'Hôtel des six Moineaux à Paris. On prit le tems de le rendre à leur Hôteffe pendant qu'ils n'y étoient pas, & quoi qu'ils eussent bien peu d'esprit ils virent bien qu'on se moquoit par là de leur crapule. Le nom de cousin qu'il y avoit à cette subscription étoit un privilège dont avoient joui autrefois tous ceux de cette

Maison, mais qui n'est plus réservé maintenant qu'aux aînés, ainsi quand ils ne feroient pas Ducs & Pairs comme ils sont maintenant, le Roi les appelleroit toujours mon cousin, à moins qu'il ne plût à sa Majesté de leur ôter cette prerogative comme elle a fait quelquefois à d'autres Maisons.

Par exemple les Comtes de Clermont Lodeve dont le Marquis de Sessac prétend aujourd'hui renouveler la posterité, c'est pourquoi tout vieux & tout gouteux qu'il est il n'a point feint dépouser une fille de dix-huit ans, jouïssent autrefois du même privilege, ce n'a même été que de nos jours que le Roi les en a privez, ce qui fut cause que le frere aîné de ce Marquis ayant reçu un ordre pour aller à la Bastille, à cause d'un soufflet qu'il avoit donné à l'Evêque de Lodeve aux Etats de Languedoc, il fut en suspens s'il y devoit obeïr ou non, parce que dans la lettre de cachet qui lui avoit été envoyée, le nom de cousin n'y étoit pas. Quoi qu'il en soit le Comte d'Olonne qui n'avoit guères moins de quarante mille livres de rente, ne se voyant point d'enfans, resolut de marier le Chevalier de Rohan son frere, dans l'esperance que ce qui en viendrait ne lui ressembleroit pas. Comme il n'y
avait

avoit guères de filles de qualité, pour peu de bien & de delicateſſe qu'elle eût, qui voulût l'avoir pour mari, il jetta les yeux ſur une de ſes parentes, qui n'avoit rien. Ce fut ſur Mademoiſelle de Noirmoutier ſœur des Ducheffes de Brachiane & de Lantti. Elle étoit auſſi de la Maïſon de la Tremouille, & fille du Duc de Noirmoutier, qui a eu tant de part dans la première guerre de Paris. D'abord qu'il lui en parla, comme elle connoiſſoit la figure du mari qu'il lui propoſoit, elle ſe ſentit fremir depuis les pieds juſques à la tête, mais la promeſſe qu'il lui fit de lui donner tout ſon bien en le mariant, l'ayant aprivoiſée, auſſi bien que quantité de choſes qu'il lui repréſenta, par où elle ſe pourroit conſoler, elle y donna les mains incontinent. Elle épouſa ainſi l'homme du monde qui méritoit le moins d'être aimé, & qui d'ailleurs ſentoit ſi peu ce qu'il étoit que quelque tems après des perſonnes de la Ville étant venu jouer chez elle, il y en eut une qui ne connoiſſant point ce Chevalier, & voyant qu'il lui preſentoit un ſiège, lui dit mon ami donne m'en un autre, parce que celui-là ne m'accommode pas. Mademoiſelle de Noirmoutier qui avoit alors le nom de Marquiſe de Rohan,

fut

fût obligée d'en avaler bien d'autres. Mais le jeu qu'elle aimoit éperdument , la consolant de toutes choses , le profit qu'elle y faisoit suppléa à l'avarice du Comte d'Olonne , qui pour avoir déclaré son mari son heritier , avoit si bon appetit qu'il ne pretendoit lui rien donner de son vivant. Mr. de Harlei gendre de Mr. le Chancelier d'aujourd'hui , & qui n'aimoit pas moins passionnément le jeu qu'elle pouvoit faire , s'étant adonné à aller jouer chez elle , y fit un voyage dont il ne lui en eût pas fallu beaucoup de semblables , à moins que de vouloir se ruiner. Il perdit vingt mille écus contre elle tout d'un coup , & contre Mademoiselle du Theron , & comme quand on a fait de ces sortes de pertes , on voudroit bien trouver un pretexte pour ne pas payer , il ne ressembloit pas à Mr. de Verthamont , dont j'ai parlé dans le premier Tome de cét Ouvrage , au lieu de faire comme lui quand il fut trouvé en flagrant delit , c'est à dire de donner son argent sans rien dire , afin d'étouffer l'affaire , il publia qu'il avoit été dupé. Mr. le Chancelier ne le trouva pas bon , & lui ayant dit que c'étoit là une méchante excuse , & que quand le Roi avoit surpris un homme en le

trom-

trompant effectivement il l'avoit payé avant que de le chasser de la Cour , ce qui étoit une leçon pour les autres , & qu'il devoit suivre , il lui donna ces vingt mille écus , afin qu'il les envoyât à celles contre qui il les avoit perdus. La Marquise de Rohan fit ainsi plusieurs petits gains qui lui aiderent à subsister en attendant que le Comte d'Olonne se laissât mourir. Sa mort arriva enfin aussi-bien que celle de son mari , qui ne lui ayant laissé qu'une fille , elle resolut de l'élever comme une grosse heritiere , & de se donner du bon tems. Mais comme l'homme propose & Dieu dispose , ainsi qu'il se dit communément , & que nous n'en saurions douter , elle ne leur survecût guéres elle-même. Il lui vint un mal épouvantable dans une partie fort sensible , de forte que ne pouvant souffrir les douleurs qu'il lui causoit , elle prit pour pouvoir reposer & endormir son mal une dose d'opium un peu plus forte qu'à l'ordinaire. Elle la fit dormir effectivement incontinent après , mais ce fut pour n'en jamais reveiller , & on la trouva morte le lendemain dans son lit. C'étoit sa fille que le Duc de Châtillon avoit épousée , & quoi qu'elle

qu'elle fût fille d'un pere & d'une mere qui n'avoient pas eu trop l'approbation publique, & que d'ailleurs elle ne fût pas si agréable que sa belle sœur, elle trouva néanmoins le secret d'être plus heureuse avec son mari que la Duchesse de Luxembourg ne l'étoit avec le sien. Car ce Duc continua toujours de voir Madame de Bellefonds, ce qui mit tellement sa belle mere aux champs, que s'il n'eût tenu qu'à elle, elle lui eût ôté sa fille. Mais comme il y a des régles dans la justice que l'on est obligé de suivre en dépit que l'on en ait, il fallut qu'elle prit patience, & que sa fille la prit aussi..

Le Roi donna dans le même tems une pension de six mille francs à Madame de Cavois, & lui dit en la lui donnant qu'il se faisoit un reproche d'avoir attendu si tard à lui faire du bien; qu'elle n'auroit rien perdu pour attendre, puis que ce bienfait n'étoit qu'un échantillon de ce qu'il vouloit faire pour elle à l'avenir, aussi bien que pour son mari. Mr. de Cavois étoit grand Maréchal des Logis de la Maison du Roi; charge qui avoit donné le Cordonbleu à ceux qui l'avoient possédée avant lui. Il ne l'avoit pas eu pourtant à la dernière promotion, quoi que beaucoup d'autres personnes qui ne paroissent

pas être en droit de l'espérer tant que lui eussent reçu cèt honneur. On en attribuoit la faute à ce qu'il avoit paru un peu trop intéressé en de certaines choses, où il avoit employé le credit du Marquis de Seignelai, avec qui il étoit fort bien. Il s'étoit passé sur tout une scene entre un Marchand & lui, à qui il avoit promis moyennant dix mille écus de lui faire relâcher son vaisseau qui lui avoit été saisi, parce qu'on le jugeoit de bonne prise. Il en avoit obtenu effectivement la restitution de ce Ministre de qui cela dépendoit; mais comme chacun a ses ennemis, ceux qui avoient intérêt à la confiscation de ce vaisseau ayant trouvé moyen d'en faire parler au Roi, & de lui apprendre comment Mr. de Cavois pour son utilité particuliere l'avoit fait relâcher sans qu'il y en eût raison valable, sa Majesté avoit révoqué l'arrêt du Conseil qui avoit été donné en faveur de ce Marchand; ainsi son vaisseau & les marchandises qui étoient dedans avoient été confisquées tout de nouveau, & vendues au profit du Roi. Mr. de Cavois avoit été obligé après cela de restituer les dix mille écus qu'il avoit déjà touchés, & comme il ne l'avoit fait qu'en s'en faisant tirer l'oreille, le Roi l'avoit enco-

encore fû , parce qu'il y a toujourns des gens à la Cour , qui quand il s'agit de nuire à leur prochain ne s'y endorment jamais. D'ailleurs il y avoit encore une raison pour laquelle on n'avoit garde de la lui pardonner , le Marquis de Louvois & le Marquis de Seignelai n'étoient pas bien ensemble , & les créatures de l'un n'épioient que l'occasion de perdre les créatures de l'autre , prétendant que le sacrifice ne pouvoit être qu'agréable à leur patron. Enfin la mort du Marquis de Seignelai avoit comme enseveli Mr. de Ca-vois dans la disgrâce de son Maître , quand le Roi le rescuscita par ce bienfait. Il avoit acheté une maison à Louvetienne , qui est un village à une portée de mousquet de Marli. Sa femme qui est de Bretagne y avoit une menagerie , & s'étant avisée d'y faire faire le beurre comme on le fait dans la Province où elle avoit pris naissance , elle en presenta au Roi pour reconnoître le bienfait qu'il venoit de lui faire. Le Roi trouva que ce beurre étoit la meilleure chose du monde , tellement qu'il la pria de lui en envoyer , non seulement quand il seroit à Marli , mais encore quand il s'en retourneroit à Versailles.

Le Marquis de Cascaje Ambassadeur de Portugal homme riche, & qui avoit apporté à Paris une si grande quantité de Vaiselle d'argent qu'il y en avoit suffisamment dequoi garnir le buffet de vingt Ambassadeurs, donna cependant une scène au public qui fut assez divertissante. Comme il aimoit le jeu & le lansquenet sur tout, qui florissoit toujours, quoi que le nouveau Lieutenant de Police fit tout son possible pour le détruire, il alloit dans plusieurs maisons de la Ville où s'assembloient les lansquenetiers. Madame le Camus Destouches, qui demouroit à l'Arsenal, & qui ne craignoit pas là les visites de cèt Officier, y donnoit à jouer à ce jeu là deux jours de la semaine. Or cèt Ambassadeur y étant allé & y perdant son argent, il se mit à y jouer sur sa parole. Un aventurier qui y jouoit aussi, & qui perdoit pareillement le sien s'en trouvant de mauvaise humeur, dit alors à propos de certaines autres gens qui se faisoient marquer aussi-bien que l'Ambassadeur, que cela étoit étrange de perdre tous les jours son argent & d'être obligé encore de jouer à credit. Mais l'Ambassadeur prenant cela pour lui, & s'en trouvant choqué lui en donna des marques à l'heure même

même par deux soufflets qu'il lui appliqua de toute sa force. L'Ambassadeur pour le mieux regaler dit encore à son Ecuyer par qui il se faisoit toujours suivre, de lui donner quelque coups de plat d'épée. L'Ecuyer executa son commandement devant que l'autre se pût mettre en deffense, ainsi il fut traité d'une manière qu'on peut dire que rien n'y manquoit. Madame du Fresnoi étoit la presente, & trouvant étrange qu'un homme, & encore un homme de son caractère, en usât ainsi devant des Dames, car il y en avoit bien d'autres qu'elles, lui dit ce qu'elle en pensoit. Mais comme elle le fit d'un ton de précieuse, & en affectant des airs de qualité, & même des parolles par lesquelles elle vouloit passer pour telle, la Duchesse de la Ferté qui lui en vouloit, parce que peut-être elle étoit plus belle qu'elle, ou qu'elle étoit du nombre des perdans, lui répondit que ce n'étoit pas à une petite Bourgeoise comme elle à trouver à redire à ce qu'un homme de la qualité du Marquis de Cascaie faisoit. Ainsi cette scène ayant changé de decoration on oublia ce qui venoit de se passer pour donner toute son attention à ce nouveau different. Il n'y eut que le pauvre battu qui se fit tenir à quatre, jurant

rant & pestant qu'il mourroit en la peine ou qu'il auroit raison de l'affront qu'il venoit de recevoir. Mais quoi qu'il y ait déjà près d'un an que cela se soit passé, on ne voit pas qu'il ait rien fait qui ait répondu à ces parolles. Pour ce qui est de Madame du Frenoi, comme elle avoit aussi bonne langue que la Duchesse, elle tira son épingle du jeu, sans qu'il y allât tant du sien. Cependant l'Ambassadeur étant retourné jouer quelques jours après au Palais Royal chez une Dame d'une autre qualité que Madame Destouches, la Duchesse de la Ferté qui s'y trouva encore, & qui avoit sur le cœur que son procédé lui eût attiré des paroles desagréables de la part de Madame du Frenoi, lui demanda s'il se feroit toujours suivre par son Ecuyer, car il l'avoit encore avec lui, & cèt Ecuyer ne le quittoit non plus que l'ombre fait le corps. L'Ambassadeur, lui voulut répondre quelque chose, mais l'ayant interrompu dès la premiere parole, elle lui dit qu'il n'y avoit plus là personne à battre. qu'ainsi ce maître batteur n'y feroit que perdre son tems, que d'ailleurs il étoit inouï que parmi des femmes de qualité comme il y en avoit dans cette compagnie, l'on souffrit un homme que l'on avoit

vû la dernière fois n'avoir ni respect ni honnêteté pour le sexe, que si cela se souffroit en Portugal il n'en étoit pas de même, en France où les Dames savoient un peu mieux se faire rendre ce qui leur étoit dû. L'Ambassadeur ne voulut pas convenir de cet article, ayant trop appris la carte des Dames de la Cour & de Paris pour lui passer celle-là. Quant à l'autre il lui répondit que, puis qu'elle souhaittoit qu'il renvoyât son Ecuyer, elle n'en seroit pas déditée. Cette nouvelle querelle s'étant terminée de la sorte, ils se mirent à jouer, pendant que le pauvre battu couroit les rues de Versailles & de Paris pour avoir réparation de l'affront qu'il avoit reçu. Mais comme il n'avoit pas grand credit ni dans l'un ni dans l'autre, ses coups lui sont demeurez sans que sa peine lui ait servi de rien.

Le mépris du Marquis de Coaquin pour sa femme continuoît toujours, & les parens de cette Dame apprenant qu'il alloit souvent à l'Opera, & qu'il y couchoit en jouë une Operatrice, ils obtinrent du Roi une deffense à toutes sortes de personnes de qualité & quelques autres que ce pussent être, de s'y mettre sur le theatre. Car c'étoit là où avoient commencé plusieurs intrigues qui avoient pris
de

de l'accroissement derrière le théâtre, & qui s'étoient enfin consommées ailleurs. Cela derangea bien des petits maîtres qui n'alloient là que pour dire mille ordures à ces femmes qu'ils ne prenoient pas soin seulement d'enveloper. Car la débauche où ils étoient tant les uns que les autres, faisoit qu'ils ne rougissoient plus de dire eux-mêmes ce qui autrefois eût donné la dernière confusion à entendre seulement, quand même on eût été dans le dernier de-
fordre.

Le Chevalier de la Hilliere qui étoit Gouverneur de Rocroi, & qui avoit été auparavant Lieutenant des gardes du corps vint à mourir en ce tems là. Il ne s'étoit pas trop distingué pendant qu'il avoit été dans le monde, & même j'ai lû quelque part que le Roi lui dit un jour lors qu'il marchoit devant lui, parce que la pointe de son épée qui passoit au bout du fourreau lui avoit piqué la jambe, qu'il n'y avoit que lui seul à qui son épée eût jamais fait mal. Mais sans approuver cette médifance dont sa Majesté est moins capable qu'un autre, puis qu'il est constant que quelque sujet qu'un homme de qualité lui ait pû donner de se plaindre, il est à naître qu'il lui ait jamais rien dit de desobligeant; il

est certain que si le Chevalier n'avoit pas trop fait parler de lui pendant sa vie, il n'en fut pas de même après sa mort. Il fit un Testament qui paroît bien extraordinaire à quantité de gens, & qui étoit à peu près de même nature que celui de ce Partisan, dont il a été parlé dans la première Partie de cét Ouvrage. Il fut trouvé même bien plus fort, parce qu'au lieu d'adoucir les termes dont il étoit obligé de se servir pour apprendre aux autres qu'il avoit fait tort à sa Majesté, il y employoit sans façon celui de vol, dont il se reconnoissoit coupable. Il y disoit en termes formels qu'il avoit bien volé au Roi la somme de vingt mille livres depuis qu'il étoit Gouverneur de cette Place, & qu'il vouloit que ses heritiers la lui restituassent avant que de s'approprier un sol de sa succession. Son Gouvernement fut demandé par bien des gens, car il y en avoit assez à la Cour qui étoient allerte quand il venoit à vaquer quelque chose, & qui même avoient besoin que le Roi leur donnât de quoi subsister, parce qu'ils avoient mangé la plûpart de leur bien dans le service. Mais Mr. Bartillac Lieutenant Général des armées de sa Majesté, fut plus heureux que les autres, & comme il y avoit

long-

long-tems qu'il servoit, & qu'il n'avoit encore rien eu, le Roi ne vouloit pas que pendant qu'il faisoit du bien à tous les vieux Officiers, il fût le seul qui pût dire qu'il avoit été oublié.

Le Maréchal de Boufflers ayant témoigné cependant à sa Majesté qu'il y avoit un de ses Lieutenans Généraux dont il n'étoit point du tout content, non qu'il ne fût un brave homme, & qu'il n'eût toujours bien servi, mais parce qu'il étoit si fier qu'il avoit toutes les peines du monde à recevoir ses ordres, le Roi lui répondit qu'il falloit l'en défaire, & qu'il auroit bien-tôt contentement. Ce Maréchal qui étoit un cadet de bonne Maison de Picardie, avoit commencé à servir dans les Gardes, où il avoit été garçon Major. Son frere aîné ayant épousé ensuite Mademoiselle de Guenegaut, fille de Mr. du Plessis Guenegaut Secrétaire d'Etat, il lui avoit donné son partage en argent comptant. Il en avoit acheté le Regiment du Roi de Dragons, à la tête duquel ayant commencé à se faire connoître à la journée de St. François, Mr. de Turenne, qui ne demandoit qu'à rendre service à tout le monde, avoit dit tant de bien de lui, que cela s'étoit gravé bien avant dans l'esprit

du Roi. Depuis cela il avoit fait son devoir comme les autres , & Mr. de Turenne auprès de qui il étoit assez bien ayant été tué peu de tems après, il avoit changé de Général. Le Maréchal de Crequi, sous qui on l'avoit fait servir, ne l'avoit pû souffrir d'abord, & l'accusoit de vouloir faire le nécessaire sans qu'on l'en priât, & même sans savoir bien souvent ce qu'il disoit. C'étoit sur des avis qu'il se ventoit d'avoir des ennemis qu'il s'étoit attiré cette rebuffade. Car ce Maréchal qui étoit fier n'aimoit point qu'on fingerât de lui rien dire de pareil, parce qu'il prétendoit que c'étoit l'accuser par là en quelque façon de ne pas faire tout ce qu'il falloit pour avoir d'aussi bonnes nouvelles que lui. Quoi qu'il en soit, Mr. de Boufflers ayant surmonté par sa patience l'aversiion que ce Général sembloit lui porter, ils devinrent bons amis, & à la fin Mr. de Crequi fut le premier à confirmer à sa Majesté que Mr. de Turenne ne lui avoit rien dit de lui qui ne fût véritable. Comme ce Maréchal avoit bien réparé sur les dernières années de sa vie ce qu'il avoit fait de mal auprès du Pont de Confardrik, son témoignage ne nuisit pas à Mr. de Boufflers. Le Roi le prit en amitié, & l'ayant fait Lieutenant Général

ral quelque tems après la paix de Nimegue, il se servit de sa faveur pour s'élever encore plus haut. Il étoit déjà auparavant Colonel général des Dragons, & le feu Duc de Lesdiguières autant peut-être pour déplaire au Marquis de Louvois avec qui il n'étoit pas trop bien, que pour l'obliger, lui avoit fait prêter l'argent qu'il lui falloit pour avoir cette charge. Car ce Ministre vouloit l'avoir pour le Chevalier de Tilladet son cousin germain, quoi qu'à dire de toutes les troupes, il en fût bien moins digne que l'autre. Mais la faveur, & l'impuissance où il croyoit Mr. de Boufflers, lui faisoit espérer que cela ne lui manqueroit pas, d'autant plus que Mr. Boufflers n'y pouvant atteindre, c'étoit le Chevalier de Tilladet que cela regardoit, parce qu'après lui il avoit alors la charge la plus considérable dans les Dragons. Le Marquis de Louvois, qui ne vouloit avoir cette charge pour son cousin germain que pour la faire passer ensuite à quelqu'un de ses enfans, ne fût pas trop bon gré au Duc de Lesdiguières du secours qu'il lui avoit donné. Cela fut cause que Mr. de Boufflers fut quelque tems sans savoir s'il étoit bien ou mal auprès de lui. Mais enfin ce Ministre voyant qu'il avoit l'o-

reille du Roi, & que sa Majesté le regardoit comme un autre Mr. de Turenne, non par sa capacité qui est assurément éloignée de celle de ce Général, mais parce qu'il étoit desintéressé comme lui, & que d'ailleurs il s'attachoit extrêmement à sa personne, ce Ministre, dis-je, le voyant en faveur, oublia le chagrin qu'il avoit contre lui. Ainsi il ne s'opposa point à tout ce que sa Majesté lui voulut faire de bien. Il eut le Gouvernement de Luxembourg, après que le Roi eut pris cette place, & le Maréchal de Crequi étant mort quelque tems ensuite, le Roi lui donna celui de Lorraine dont ce Maréchal étoit pourvû. La guerre s'étant allumée ensuite il eut une armée à commander, quoi qu'il ne fût encore que Lieutenant Général, & l'on obligea Rubantel, qui étoit aussi Lieutenant Général & Lieutenant Colonel du Regiment des Gardes, de lui obéir. Cela parut d'autant plus rude à celui-ci, qu'il étoit déjà ancien Capitaine dans ce Regiment lors que l'autre n'y étoit que garçon Major, car il l'étoit dès la levée du siège de Valenciennes, & il avoit eu la compagnie de son frere, qui y avoit été tué. Il en avoit temoigné son chagrin au bureau; Mais comme il n'y étoit

étoit pas bien , parce qu'il avoit refusé autrefois dépouser Mademoiselle de S. Pouanges , qui avoit été mariée depuis à un Conseiller des Requêtes du Palais nommé Verneuil , on ne s'étoit pas soucié de lui laisser cette mortification.

Il ne servit ainsi sous le nouveau Général qu'avec beaucoup de dégoût. Mais il en eut bien-tôt un autre qui lui sembla encore plus rude que celui-là. La faveur de Mr. de Boufflers ayant toujours augmenté de plus en plus , il fut fait non seulement Cordonbleu , mais encore Maréchal de France , Gouverneur de la Flandres Françoisse , & Colonel du Regiment des gardes. Cette dernière charge dont le Roi l'honoroit le chagrinna encore plus que les autres , parce qu'il étoit obligé tous les jours , en qualité de Lieutenant Colonel de ce Regiment de prendre ses ordres , soit qu'il fût à la guerre ou qu'il fût en Cour. Quelque tems après le Roi voulant faire reveuë de ce Corps , Mr. de Boufflers en fit la sienne auparavant , afin que s'il y manquoit quelque chose il y pût remédier avant que le Roi le vit. Mr. de Rubantel demeura sur les épines , tant que dura cette reveuë , & Mr. de Boufflers ayant voulu voir defiler ce Regiment devant

lui, Rubantel n'eût pas plutôt entendu qu'il en donnoit l'ordre, qu'il monta dans son carosse, & s'en revint à Paris, de peur d'être obligé de le saluer la picque à la main. Le Maréchal s'en plaignit au Roi, & c'étoit de lui dont il lui avoit parlé lors qu'il lui avoit dit qu'il n'étoit pas content d'un de ses Lieutenans Généraux. Or sa Majesté ayant intérêt d'ôter ce sujet de scandale aux troupes, parmi lesquelles il faut toujours entretenir la subordination, il en fit faire correction à Rubantel par le Marquis de Barbesieux fils de Mr. de Louvois, qui étoit mort subitement, & dont il avoit eu la charge de Secrétaire d'Etat. Rubantel n'en fut pas plus sage pour cela, & ayant encore témoigné en d'autres rencontres combien il souffroit impatiemment d'être obligé de plier sous ce Maréchal, le Roi en fut si en colere contre lui qu'il résolut de lui ôter sa charge. Il en témoigna quelque chose au Duc de la Rochefoucaut, qui lui dit que Rubantel avoit tort, mais que si sa Majesté avoit la bonté de se mettre à sa place elle trouveroit peut-être que sa faute, toute grande qu'elle étoit, ne méritoit pas d'être punie si rigoureusement; qu'il y avoit plus de quarante ans qu'il étoit Capitaine aux Gardes,

des, & que quoi qu'il dût obéir aveuglément à celui qu'elle vouloit lui donner pour Supérieur, comme il étoit naturel de ne pas aimer à se voir commandé par un homme que l'on avoit vû long-tems son inférieur, on étoit capable de s'écarter de son devoir. Ces parolles addoucirent l'esprit du Roi, & sa Majesté ne pouvant pas néanmoins s'empêcher de mettre un autre à sa place, à cause de la conséquence qu'il y eût eu à ne pas entretenir la discipline qui doit toujours régner dans les Regimens, elle commanda au Marquis de Barbesieux de dire à Rubantel qu'il eût à se demettre de sa charge en faveur du Comte d'Avejeant, qui étoit ancien Capitaine aux gardes, & Maréchal de Camp. Celui-ci étoit gendre de feu Mr. Valot premier Medecin du Roi, & la famille de sa femme ne l'avoit regardé d'abord que comme un homme indigne d'entrer dans leur Alliance. Leur raison étoit qu'elle avoit beaucoup de bien, & qu'il n'en avoit guéres. Mais le Roi qui l'avoit pris en amitié, à cause qu'il avoit été nourri son page, & qu'il avoit changé de bonne heure de Religion, il s'est trouvé que par succession de tems celui qu'ils regardoient comme la partie honteuse de

tout tant qu'ils étoient en est devenu non seulement l'ornement , mais encore le soutien. Il en arriva tout de même autrefois à la famille des Bordeaux qui ne valloit guères mieux que celles des Vallot. La fille ainée de l'Intendant des Finances , qui étoit veuve d'un Conseiller du Parlement, ayant voulu épouser en dépit d'elle feu Mr. Sanguin pere du Marquis de Livri premier Mr. d'Hôtel du Roi , elle se déchaina tellement contre lui qu'on eût dit à l'entendre parler qu'il étoit tout à fait indigne de mêler son sang avec le sien. Cependant elle fut trop heureuse de le venir rechercher quand elle le vit en faveur , & si elle ne l'eût eu pour prendre ses intérêts , elle eût bien mal passé son tems en beaucoup de rencontres.

Mais pour ne me pas enfoncer d'avantage dans cette digression , je dirai que le Marquis de Barbesieux s'étant acquitté du commandement que sa Majesté lui avoit fait , il dit encore de sa part à Rubantel que la conduite qu'il avoit tenuë envers Mr. de Boufflers lui avoit tellement déplu, qu'elle n'eût jamais songé à faire rien pour lui si ce n'est que Mr. de Boufflers l'en avoit prié ; qu'elle lui accordoit ainsi le Gouvernement du Fort de Baraut , avec

une

une pension de quatre mille livres, mais que comme ce n'étoit qu'à la considération de ce Maréchal, il eût à l'en aller remercier. Rubantel qui voyoit un grand nombre de ses Cadets, dont les uns avoient des Gouvernemens il y avoit déjà long-tems, & d'autres des postes encore plus considérables, fut tellement outré de ce compliment, qu'il répondit à l'heure même à ce Marquis, qu'il aimoit mieux n'avoir point de graces que de les acheter à ce prix là, qu'il croyoit depuis le temps qu'il avoit l'honneur de servir sa Majesté, s'être assez bien acquitté de son devoir pour obtenir quelque chose de lui même sans avoir besoin de la recommandation de personne, & s'en alla en même tems sans attendre aucune réplique, & le Marquis de Barbesieux ayant rendu compte au Roi de la réponse qu'il venoit de lui faire, sa Majesté dit tout haut devant toute la Cour qu'il n'étoit pas beaucoup étonné de son procédé, parce qu'il y avoit déjà long-tems, qu'elle le connoissoit sur ce pied là. Elle dit encore quelques autres paroles qui firent croire aux amis de Rubantel qu'elle le pourroit bien faire arrêter. Ainsi le Duc de la Rochefoucaut ayant pitié de ce pauvre malheureux, dont les longs ser-

vices sembloient meriter une meilleure destinée, prit la parole pour dire au Roi tout ce qu'il croyoit capable d'appaiser sa colére. Sa Majesté lui répondit qu'elle entroît dans tout ce qu'il lui remontoit, mais qu'elle en avoit déjà tant souffert de lui, qu'elle s'étonnoit comment elle avoit tant tardé à faire ce qu'elle avoit fait maintenant; que ce n'étoit pas là la première fois qu'elle avoit sujet de s'en plaindre; & qu'elle en avoit bien essuyé d'autres de sa fierté, sans faire semblant d'y prendre garde. Comme ces paroles marquoient toujours du ressentiment dont les suites étoient à craindre, le Duc de la Rochefoucault prit la liberté de lui répondre que si sa Majesté avoit essuyé quelque chose de la mauvaise humeur de cét homme, elle devoit avoir la bonté de considérer qu'il avoit essuyé une grande quantité de coups de mousquet pour son service, que depuis quarante ans, il ne s'étoit point fait de siege où le Regiment des Gardes eût été, qu'il ne s'y fût trouvé comme les autres, qu'il l'avoit vû renouvellet cinq ou six fois à force d'y avoir été tué du monde; qu'il s'étoit trouvé pareillement à je ne fais combien de batailles, qu'il avoit même répandu son sang & à l'un & à l'autre, delorte que les

marques honorables qu'il en portoit sur son corps méritoient que sa Majesté lui pardonnât quelques coups de langue.

Ce discours fit son effet ; le Roi ne parut plus si irrité contre lui. Cependant comme ce n'est plus le règne du Cardinal Mazarin où l'on obtenoit des graces à force de crier ou de se faire craindre, car c'est ainsi que de son tems deux ou trois personnes eurent le bâton de Maréchal de France, & que d'autres parvinrent à d'autres honneurs ; comme, dis-je, bien loin qu'on soit aujourd'hui dans un tems comme celui-là, on ne sauroit avoir trop de complaisance & de soumission quand on veut réussir, le Roi ne lui offrit pas d'avantage ni le Fort de Baraut ni la pension qu'il lui avoit voulu donner. Il gratifia au contraire de ce Gouvernement Mr. de Bachevilliers qui avoit été enseveli long-tems dans l'oubli, & qui avoit bien la mine, quelque mérite qu'il eût, d'y demeurer encore toute sa vie, si par bonheur pour lui il n'eût été fils d'une sœur du Marquis de Montchevreuil. Comme il avoit eu le malheur de servir pendant l'autre guerre ou en Catalogue ou à Messine, car c'en est un grand pour un Officier qui a quelque ambition que de se trouver si éloigné des
yeux

yeux de son maître, sa Majesté n'avoit jamais entendu parler de lui ; Ainsi il étoit demeuré long-tems Lieutenant Colonel de Cavalerie. Mais enfin son oncle, que le Roi combloit tous les jours de bien faits, trouvant qu'il auroit mauvaise grace de ne lui pas faire un peu de part de sa fortune, il pria Madame de Maintenon de vouloir remontrer ses services au Roi. Cette Dame le fit volontiers, & le Roi lui avouant de bonne foi, que si elle ne lui en eût point parlé il eût peut-être encore demeuré long-tems sans le connoître, puis que c'étoit là la première fois qu'il avoit ouï prononcer son nom, il le fit tout d'un coup Brigadier de ses Armées, sans attendre qu'il lui pût donner de Regiment. Cependant le premier qui vint à vaquer fut pour lui, & n'ayant été guères à être fait Maréchal de Camp, il fut encore fait Lieutenant Général peu de tems après ; de sorte qu'on ne vit jamais aller un homme si vite. Enfin sa Majesté pour couronner toutes ces graces, lui fit present aussi de ce Gouvernement, & mit son Cadet dans sa Maison où il est aujourd'hui Enseigne des Gardes du Corps.

Un autre Officier des Armées de la Majesté fut encore plus malheureux que Ru-
ban-

bantel , puis qu'après avoir été mis à la Bastille, & avoir perdu son Regiment qui lui valloit plus de dix mille écus de rente , il ne put jamais obtenir sa liberté que la paix ne fût faite. C'étoit un fils du Duc de Tirconnel qu'il avoit eu d'une femme à qui il avoit promis mariage sans tenir néanmoins sa parole. Il portoit le nom de Talbot qui étoit celui de ce Duc, & qui est un fort beau nom en Angleterre aussi bien qu'en France, dont cette Maison sort originairement. Il étoit Brigadier des Armées du Roi dans l'Armée d'Italie, où étoit son Regiment, & étant venu en Cour de ce pais-là dans le tems que le Roi Jaques prétendoit passer en Angleterre , il y a deux ou trois ans, il lui dit de le suivre. Talbot lui répondit, que quoi qu'il eût un Regiment d'Irlandois, comme il étoit au service & aux gages de sa Majesté Très-Chrétienne, il ne pouvoit disposer de sa personne sans son consentement, qu'il eût la bonté de lui en parler, & qu'il se feroit un plaisir après cela de lui obéir. Je ne sais si Talbot lui dit ces paroles d'un air à lui faire conuoître qu'elles n'étoient pas selon son cœur, ou si ce Prince se trouva choqué de ce qu'étant son sujet il lui eût répondu qu'il ne pouvoit le satisfaire, que le Roi ne le
lui

lui eût permis, mais enfin il parut à son visage qu'il ne se ressouvenoit plus qu'il étoit fils d'un homme qui lui avoit rendu de grandes services, & qui passe encore aujourd'hui dans l'esprit de tous ceux qui l'ont connu, pour l'homme le plus fidele & le plus affectionné à son Prince qui se soit veu depuis long-tems. Talbot s'en apperçût bien, comme les autres, mais soit qu'il ne s'en mit pas beaucoup en peine, ou que le vin à quoi il étoit un peu sujet, lui ôtât le jugement, il dit dès le jour même au Marquis de Larré, avec qui il faisoit la débauche, ce que lui avoit dit le Roi Jaques, & ce qu'il lui avoit répondu. Mais il y ajouta imprudemment & sans y faire réflexion, soit comme je viens de dire, que ce fût un effet du vin, ou qu'il le pensât effectivement, qu'il ne savoit pas ce qu'il vouloit aller faire en ce pais-là; qu'il n'y étoit estimé ni aimé que de peu de personnes, parce qu'il n'y en avoit guères qui ne fussent persuadés qu'il ne fût plus propre mille fois pour un Couvent, que pour remonter sur le Trône.

Le Marquis de Larré étant allé voir le lendemain le Marquis de Barbesieux avec qui il n'étoit pas mal, lui raconta la con-
ver-

versation qu'il avoit eüe avec Talbot , croyant peut-être plutôt lui rendre service que de lui nuire. En effet il pouvoit avoir en vûë d'apprendre à ce Ministre l'attachement qu'il avoit au service du Roi , & le peu qu'il en avoit en comparaison à celui du Roi Jaques ; mais le Marquis de Barbesieux en ayant fait sa cour à une Dame , & celle-ci l'ayant redit à la Reine d'Angleterre , cette Princesse pria le Roi de faire arrêter Talbot. Cela fut executé lors qu'il étoit encore à Versailles , & ayant été amené à la Bastille , il crut que le Roi Jaques , devoit comme il étoit , borneroit son ressentiment à quelques jours de prison. Cependant comme les devots ne pardonnent guères , ou qu'ils en ont du moins la réputation , il fût bientôt que ce Prince vouloit le faire casser. La Duchesse de Tirconnel , qui étoit Dame d'honneur de la Reine d'Angleterre , fit ce qu'elle put pour arrêter ce coup-là , qui alloit reduire ce pauvre homme au même état qu'il étoit sorti du ventre de sa mere. Car quoi qu'il y eût long-tems qu'il servit , & qu'il jouit d'un gros revenu , il avoit été si peu soigneux d'amasser quelque chose , qu'il eût été bien embarrassé de faire deux mille écus
de

de tout ce qu'il avoit. Le Maréchal de Noailles sous qui il avoit servi en Catalogne, & qui étoit de ses amis, prit aussi ses mesures auprès du Roi pour le préserver de ce malheur; mais sa Majesté répondit à ce Maréchal que cela ne dépendoit pas d'elle, & que pourveu que le Roi & la Reine d'Anglererre ne l'obligeassent point à le casser elle ne demanderoit pas mieux. Elle le blâma cependant comme il méritoit de s'être attiré cette disgrâce, & le Maréchal ne put l'excuser que sur le vin qui ôte si souvent le jugement à ceux qui ont le plus d'esprit. Mr. de Vendôme parla aussi en sa faveur, mais tout cela ne servit de rien, le Roi Jaques & la Reine son épouse lui firent ôter non seulement son Regiment, mais encore une pension qu'il avoit; ainsi il se vit tout d'un coup dépouillé par un coup de langue de tout le fruit de ses services. Qui pis est, quoi qu'il soit sorti maintenant de prison, je ne sache pas qu'il ait encore obtenu la moindre chose, bien que je le voye tous les jours aller tantôt de Paris à Versailles & de Versailles à S. Germain. Il a été même, je ne fais combien de tems sans pouvoir obtenir permission du Roi Jaques & de son épouse de leur aller demander pardon, leurs Majestez ayant
jugé

jugé à propos pour l'exemple de faire connoître que leur ressentiment duroit encore.

Parmi tous ces sujets d'affliction particulièrement pour Talbot & pour Rubantel aussi bien que pour leurs amis, il se passa une nouvelle Scene à Paris capable d'égayer le public. La femme d'un homme de l'extraordinaire des guerres, fort coquette de son metier, ayant un jour voulu monter en carosse, son cocher qui avoit comploté avec ses gens de lui faire pièce, se mit sur son siege sans que ses chevaux fussent pensez n'y que son carosse fut nettoyé. Cette Dame lui demanda ce que cela vouloit dire, & si c'étoit ainsi qu'on servoit une personne de sa condition. Sa condition n'étoit pas bien grande néanmoins. Mais puisque Madame du Fresnoi qui n'étoit que la femme du fils d'un simple Bourgeois osoit bien dire en parlant de sa personne, une femme de ma qualité, celle-ci par la même raison pouvoit bien s'appeller femme de condition, puisque le pere de son mari & que le sien même étoient quelque chose de plus que le pere de ce commis. Le cocher ne répondit rien, sachant qu'il n'y a rien qui desespere d'avantage une femme que de ne lui point répondre, soit qu'elle ait raison ou non. Elle redoubla ses reprimandes pour lui

lui faire rompre son silence , & voyant qu'il ne disoit encore rien elle en vint aux injures & aux menaces. Le cocher sans s'en étonner aucunement lui répondit à la fin qu'elle faisoit là bien du bruit pour peu de chose ; que si elle l'en vouloit croire elle ne s'égosilleroit pas tant à force de crier , & qu'il n'en feroit d'aujourd'hui ni plus ni moins. La Dame outrée d'une réponse si insolente redoubla ses injures & ses menaces , mais le cocher lui reservant le meilleur pour le dernier , lui dit qu'il s'étonnoit qu'une femme comme elle fit tant la difficile , & qu'elle étoit encore trop bien servie pour une P.... à ce mot elle perdit patience , & ayant appelé les laquais qui s'étoient éloignés de dessein prémédité pour avoir plus de divertissement de cette Comedie , ils vinrent tout échauffés pour savoir d'elle ce qu'elle avoit. Elle leur demanda s'ils ne la vengeroient pas de cét insolent , & ces laquais faisant semblant de ne pas savoir de quoi c'étoit , elle leur dit qu'il avoit eu l'effronterie de lui dire qu'elle étoit une P... & que le moins qu'ils lui pouvoient faire étoit de lui rompre les bras & les jambes. Mais au lieu de leur voir prendre feu comme elle pensoit , elle fut bien surprise quand elle leur vit baisser les yeux.

yeux. Elle leur demanda en même tems ce que cela vouloit dire, & voulant les faire parler comme en dépit deux, ils lui répondirent une chose qui eut encore bien de quoi la mettre d'avantage en colere. Ils lui dirent que si ce n'étoit que pour cela qu'elle voulût faire rouïer de coups son cocher, elle pouvoit chercher d'autres Bourreaux qu'eux, qu'ils ne battoient ni ne rouïoient personne à moins qu'il n'y en eût du sujet, & qu'ils ne voyoient pas que c'en fût un que de dire la vérité. Elle leur répliqua qu'à leur compte aussi bien qu'à celui de son cocher, elle étoit donc une P.... & lui ayant répondu sans façon qu'ils la connoissoient pour telle, & qu'ils étoient prêts d'en rendre témoignage quand elle voudroit, sa bile s'échauffa tellement qu'elle appella le reste de ses gens pour lui venir donner le secours qu'ils lui refusoient. Une cuisiniere se presenta le premiere devant elle, & lui fit la même demande que lui avoient fait ses laquais, savoir ce qu'elle avoit pour être si fort en colere. Mais elle ne lui en eut pas plûtôt fait le recit qu'elle lui fit aussi la même réponse qu'ils lui avoient fait, savoir que son cocher & ses laquais n'avoient pas grand tort, & qu'il ne lui reprochoit rien qui ne fût vrai. Une femme
de

de chambre vint ensuite, & celle-ci n'ayant pas complotté avec les autres de lui manquer de respect, elle lui dit qu'il n'y avoit point tant de façons à faire, & qu'elles s'en alloit chercher un commissaire pour les faire mettre tous en prison. Mais cette parole lui fut bien cherement vendue; ils ne virent pas plutôt qu'elle se mettoit en état de sortir qu'ils lui donnèrent mille coups l'un après l'autre. La Dame se sauva dans sa chambre de peur qu'ils ne lui en fissent autant, & la femme de chambre s'étant enfin dépêtrée de leurs mains, elle se sauva aussi dans la sienne. Elles en fermèrent toutes deux les portes au verrouil, & attendant que le maître de la maison revînt pour lui faire ses plaintes du traitement qu'elle venoit de recevoir. Le cocher voyant que sa Maîtresse ne paroissoit plus ôta les chevaux de son carrosse les pensa & fit encore tout ce qu'il devoit faire afin de faire accroire à l'arrivée de son mari qu'elle avoit encore tort; il avoit usé encore tant lui que ceux qui étoient de son complot d'une autre précaution qui étoit beaucoup meilleure. Ils avoient rendu leurs plaintes il y avoit déjà quatre jours devant le Commissaire du quartier comment elle ne leur payoit point leurs gages, & lui ayant fait donner une

affi-

assignation en même tems pour l'y faire condamner, ils ne restèrent au logis que pour dire au mari avant que sa femme lui pût parler, qu'ils ne vouloient pas demeurer d'avantage avec elle, puis qu'il n'y avoit pas moyen d'en arracher un sol. Le mari qu'ils saluèrent de ce compliment à son arrivée, les voulut retenir, mais ils n'avoient garde de demeurer. Ainsi s'en étant tous allez, ce mari fut fort surpris quand il fut la piece qu'ils avoient faite à sa femme. S'il eût été bien sage il lui eût recommandé de n'en rien dire à personne, & il en eût usé de même à son égard, mais chacun n'étant pas aussi prudent qu'il seroit à désirer pour le bien de ses affaires, il fut assez fou pour aller rendre une plainte lui-même contre ces Domestiques, & ainsi il divulgua tout le premier ce qu'il devoit tenir caché. Mais celle que les autres avoient renduë quatre jours auparavant ayant fait croire que tout ce qu'il en faisoit n'étoit qu'en recriminant, ses amis lui conseillèrent d'assoupir cette affaire bien loin de l'embruiter d'avantage. Il eut bien de la peine à les en croire, & sa femme jettoit feu & flammes pour l'en dissuader, mais enfin la raison lui apprenant qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre pour lui que celui-

là, à moins que de se vouloir faire montrer au doigt par toutes les ruës, il y souscrivit à la fin.

Si cette femme passoit ainsi pour coquette dans l'esprit de ses gens, en voici une autre qui n'avoit pas ce deffaut, mais qui n'en étoit pas moins à charge à son mari. Mr. de Tourville avant que d'être fait Maréchal de France avoit épousé la fille d'un fermier Général qui étoit veuve du Marquis de la Poplinière neveu de feu Madame de Colbert. C'étoit une grande fortune pour ce Maréchal que d'avoir épousé cette veuve, & sur tout dans le tems que ce mariage s'étoit fait. Car il n'étoit que cadet de Normandie, & encore d'une Maison qui n'étoit pas trop à son aise; mais la fortune lui en avoit voulu lors qu'on le croyoit perdu, & en effet il faut savoir qu'après la mort du Marquis de Seignelay qui étoit son protecteur, on lui avoit écrit de la Cour qu'il étoit tems ou jamais de faire voir qu'il avoit du sang aux ongles; puis que depuis qu'il étoit dans la Marine il n'avoit jamais rien fait qui en dût donner la pensée. Ce reproche avoit été un coup d'éperon pour lui qui l'avoit piqué sensiblement; desorte que l'ordre lui étant venu en suite de combattre fort ou foible la flot-

te ennemie , & y ayant fait son devoir ,
 quoi que le succez lui en eût été malheu-
 reux , on l'éleva si bien que s'il eût été en-
 core à marier , il n'eût peut-être plus vou-
 lu de la femme qu'il avoit prise. Cepen-
 dant soit qu'il commençât à la mépriser ou
 qu'il crût qu'il pouvoit avoir des maîtresses
 sans qu'elle y dût trouver à redire , il re-
 garda de bon œil une de ses proches , dont
 elle ne fut pas moins jalouse que d'une au-
 tre. Elle lui en dit son sentiment , & ne
 s'étant pas voulu donner la peine seulement
 de la desabuser , elle fit un éclat qui fut fâ-
 cheux à la Dame qu'elle soupçonnoit d'être
 sa rivale. Je ne sais si ce qu'on en dit
 étoit vrai , mais l'on veut que ce fut cette
 jalouse qui avertir le mari de cette fem-
 me du commerce que le Maréchal avoit a-
 vec elle. L'on veut aussi qu'il les surprit dans
 un état qui ne lui permettoit point de douter
 que l'avis qu'elle lui avoit donné ne fût vé-
 ritable. Quoi qu'il en soit , la Dame ayant
 été mise dans un couvent , le Maréchal soit
 de chagrin qu'il en eut , ou qu'il fût mé-
 content d'ailleurs de la Maréchalle , la ban-
 nit de Paris , & l'envoya dans une de ses
 Terres. Il prit pour pretexte qu'elle ne
 vouloit pas faire quelque chose qu'il desi-
 roit , & ce pretexte étoit assez specieux ,

parce que cela rouloit sur l'interêt, mais eette Dame souffrant impatiemment son bannissement, d'autant plus qu'elle étoit rongée continuellement de jalousie, elle s'en revint à Paris sans lui en rien mander : elle se logea dans son appartement comme s'il eût dû n'en rien savoir, résoluë de s'y tenir close & couverte jusques à ce que ses amis & les parens de son premier mari eussent averti le Roi de l'injustice qu'il lui faisoit. Les gens de ce Marêchal, aux yeux de qui elle étoit entrée dans sa maison, en donnèrent avis à leur maitre, qui sans vouloir lui demander la raison pour laquelle elle étoit revenuë sans son ordre, s'en plaignit au Roi. Il prétendoit que Sa Majesté lui accorderoit en même tems une lettre de cachet pour la releguer dans quelque couvent, & qu'il jouïroit par là de tout son bien. Mais comme on l'avoit avertie de bien des choses, elle n'alla pas si vite, & voulut être éclaircie auparavant du sujet de leur divorce. Le Marêchal tâcha tout autant qu'il put de l'embrouiller, & le faisant rouler sur l'interêt, le Roi lui répondit qu'il leur falloit donner des Commissaires pour examiner qui avoit raison des deux. C'étoit tout ce que demandoit sa femme, & ainsi demeurant à Paris malgré lui, elle s'appli-
qua

qua à traverser toutes les intrigues qu'il pouvoit avoir.

La sœur de sa Maîtresse vint cependant à se marier, & comme c'étoit une occasion favorable pour la raccommoder avec son mari, les parens de cette pauvre recluse le convièrent de se trouver aux noces. Il fit le retif, mais comme il s'ennuyoit déjà de vivre tout seul, & qu'il ne demandoit qu'à être pressé, il prit pour pretexte qu'en lui donnant sa femme, on ne lui avoit pas fait les mêmes avantages qu'on alloit faire présentement à sa belle sœur; S'ils eussent voulu ils lui eussent pu faire la même réponse que fit un jour le Maréchal de la Feuillade au frere de Mr. de Courchamp, Maître des Requêtes, qui est aujourd'hui Maître d'Hôtel du Roi & Colonel d'un Regiment d'Infanterie. Il vouloit être Enseigne aux Gardes, & ce Maréchal lui en voulant vendre une le double de ce que ces sortes de charges valloient, comme celui-ci lui eut représenté qu'elles ne valloient que tant, & que cependant il en vouloit avoir bien d'avantage, le Maréchal lui fit réponse qu'il en convenoit avec lui, mais aussi qu'il devoit savoir qu'on vendoit ces sortes de charges selon le mérite des gens qui se presentoient pour les acheter: qu'elles avoient

prix pour un homme de condition , & un autre pour ceux qui comme lui n'en étoient pas , & qui d'ailleurs avoient une mine aussi basse que la sienne , & en effet ni sa Physionomie , n'y son air n'eussent pas fait honneur à ce Regiment. Pour ce qui est de sa naissance je n'en dis rien , parce que comme ce Regiment n'est rempli depuis je ne sais combien de tems que de gens de pareille étoffe , c'étoit une méchante raison à Mr. de la Feuillade de lui vouloir rencherir cette charge , parce qu'il n'étoit que le fils d'un homme d'affaires. Quoi qu'il en soit , les parens de la recluse pouvoient , comme je viens de dire , alleguer les mêmes raisons à son mari. Ils l'eussent fait même à meilleur titre , puis qu'il est naturel de donner un mariage à une fille à proportion du parti qu'elle rencontre. Enfin il ne laissa pas de tenir son courage , nonobstant l'envie qu'il avoit de retourner avec sa femme. Il ne se trouva point à la noce , qui fut assez triste , parce que la mere du marié qui se portoit bien quatre jours auparavant vint à mourir justement le même jour qu'ils receurent la benediction nuptiale. Le marié qui n'épousoit pas une fort belle femme , ne fut pas trop fâché de cette circonstance , par rapport au peu de plaisir qu'il

qu'il attendoit. Comme le visage de sa femme ne lui en promettoit pas de trop grands, il s'abstint volontiers des devoirs du mariage, sous prétexte de la perte qu'il venoit de faire; mais enfin comme il eût eu mauvaise grace à le faire durer plus longtemps, il fut obligé de rompre la glace à la seconde nuit, ce qui consola la nouvelle mariée de la perte de la première, d'autant plus qu'elle apprehendoit que sa laideur ne rendit son affliction éternelle.

Une autre femme se maria en même tems, qui eût été bien fâchée que son mari se fut ainsi amusé à pleurer la première nuit de ses nûces. Ce fut Madame Girardin qui étoit veuve de Mr. Girardin, qui après avoir été Lieutenant civil, avoit été envoyé à Constantinople en qualité d'Ambassadeur de Sa Majesté. Il n'y avoit pas trop mal fait ses affaires, desorte que par le partage de sa communauté il étoit échu à sa veuve plus de cent mille écus, avec quantité de meubles qui valloient bien la moitié d'autant. Elle avoit eu d'ailleurs un assez bon mariage, ce qui la rendoit un parti si considérable, qu'il y avoit quantité d'éveilleurs à la Cour qui la couchoient en joue. Mais le Marquis de Canillac lui ayant paru plus aimable que pas un autre, quoi qu'il

n'eut gueres que la cape & l'épée, elle le préféra à tous ceux qui lui faisoient la Cour. Cette Dame avoit deux freres, dont l'un étoit Président au Parlement & l'autre Maître des Requêtes, & Intendant de Province. Comme elle avoit peur qu'ils ne s'opposassent à leur mariage, si elle leur en donnoit connoissance, elle résolut de se marier sans les en avertir. Car comme ils étoient tous deux de Robe, & que ces sortes de Messieurs là en savent beaucoup quand il y va de leur intérêt, elle ne vouloit pas être obligée ou à recourir au Roi pour faire lever leur opposition, ou à se pourvoir en justice. Ainsi la chose s'étant faite sans qu'ils en fussent rien, il se trouva que le même jour qu'elle s'étoit mariée, l'Intendant qui étoit arrivé à Paris il n'y avoit que vingt quatre heures, lui envoya dire par un laquais qu'il viendrait dîner avec elle ce jour là. Ce laquais étant arrivé à la porte, fut tout surpris d'y trouver un portier & des laquais avec d'autres livrées que les siennes, & un de ces laquais l'ayant introduit dans la chambre de sa Maîtresse, il la trouva couchée avec un homme. Il lui fit le compliment dont son maître l'avoit chargé, ne sachant ce que tout cela vouloit dire, n'ayant pas eu l'assurance de le de-

man-

mander à pas un de ses gens. Mais elle lui répondit qu'elle avoit bien d'autres affaires ce jour-là que de donner à diner à son Maître, & qu'elle ne savoit pas même si elle seroit encore levée, lors qu'il viendrait pour se mettre à table. Elle lui dit cependant de dire à son frere qu'elle remit la partie à une autre fois, & qu'il lui feroit savoir la raison pour laquelle elle ne pouvoit pas accepter son Rendez-vous ce jour-là. Les airs qu'elle se donnoit en disant cela firent juger à ce laquais qu'elle prenoit goût au metier qu'elle venoit de choisir, & ayant rendu compte à son maitre de tout ce qu'il avoit veu, & de tout ce qu'elle lui avoit dit, l'Intendant partit de la main pour s'en aller annoncer cette belle nouvelle au Président. Celui-ci qui savoit par expérience le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur la sagesse des femmes, prit d'abord la chose au criminel. Il crut que sa sœur avoit un galant, & disant à son frere qu'il alloit lui manger tout ce qu'elle avoit, il songea en même tems aux expediens pour l'en empêcher. L'Intendant qui n'avoit pas si méchante opinion des femmes qu'il en avoit, lui répliqua qu'il alloit un peu vite en besogne, & qu'il ne falloit pas condamner leur sœur si legerement; qu'il falloit qu'el-

le fût mariée, & que la raison qu'il avoit de le croire, c'est que son laquais lui avoit dit que ses gens avoient changé de livrée. Le Président, qui dans l'esperance qu'il avoit d'avoir part un jour à sa succession, avoit témoigné son chagrin quand il lui avoit crû un amant, en témoigna encore bien d'avantage quand il apprit que c'étoit un mari, & ne lui restant plus d'autre consolation sinon qu'il pouroit faire casser son mariage, parce que peut être auroit elle épousé quelque aventurier, il envoya en même tems un de ses laquais, pour savoir à sa porte le nom qu'elle portoit presentement. Mais ce laquais ne lui eut pas plutôt rapporté qu'elle s'appelloit Madame de Canillac & que son mari étoit Officier dans la seconde Compagnie des Mousquetaires, qu'il vit bien qu'il n'y avoit plus rien pour lui à esperer de ce côté-là.

Mr. Bignon de Blansî Maître des Requêtes neveu de Mr. de Pontchartrain se remaria aussi en ce tems-là, & épousa Mademoiselle Hebert Debuc, niece de Madame de Pomponne, & fille de Mr. Hebert Debuc, Maître des Requêtes. Mr. de Blansî étoit frere de l'Intendant de Picardie, & veuf de Mademoiselle Brunet, avec qui il n'avoit été gueres en ménage. Cette Dame étoit

étoit morte en couche à l'âge de vingt-deux ans, & ne lui avoit point laissé d'enfans. Quelques jours après s'être remarié, Mr. de Pontchartrain lui procura une commission que l'en donne aux Maitres des Requêtes, & qui lui pouvoit valloir deux mille livres de rente. Il en avoit une autre auparavant où il n'y avoit aucun lucre, mais que ceux qui sont revêtus de ces sortes de charges ne laissent pas de désirer, parce qu'elles sont toujours honorables, & qu'elles leur frayent d'ailieurs le chemin à celles qui sont utiles. Mr. de Pontchartrain à qui c'est d'ordinaire à disposer de ces sortes de choses, destina celle-ci pour Mr. de Harouïs gendre de Mr. de Richebourg, oncle de Madame de Pontchartrain & qui outre l'honneur qu'il avoit de lui appartenir, par là étoit un sujet digne de remplir non seulement une commission comme celle-là, mais encore une bien plus considérable : ainsi il donna ordre à Depinot l'un de ses commis qui a soin de ces sortes de choses, d'en dresser l'arrêt, & de le porter à Mr. le Chancelier. Mais ce Magistrat qui n'est pas trop bien avec ce Ministre, au lieu de remplir le blanc que le commis y avoit laissé du nom de Mr. de Harouïs, comme il lui témoignoit que

c'étoit l'intention de son maître, il lui demanda depuis quand un Contrôleur Général se mêloit de vouloir donner des loix à un Chancelier, qu'il savoit bien ce qu'il avoit à faire, sans que personne le lui apprît, & remplissant en même tems ce blanc du nom d'*Arnothon*, qui est un autre Maître des Requêtes. Dépinois s'en revint trouver Mr. de Pontchartrain & lui rapporta le compliment que le Chancelier lui avoit fait. Ce Ministre n'en voulut point faire de bruit, quoi que peut-être en eût-il bien eu raison; mais ne faisant plus rien de ce qui avoit du rapport à sa charge, qu'il ne fit parler le Roi auparavant, Mr. le Chancelier ne put plus lui rien faire qui lui donnât le moindre chagrin.

Il se fit encore un mariage à peu près en ce tems-là, que je me donneroie bien de garde de rapporter ici, si ce n'est qu'il fournit de matière à un mot qui fut trouvé assez bon. Mr. de la Ferrière fils de Berrier, homme dont la memoire est encore en abomination à tous les Peuples, quoi qu'il y ait déjà du tems qu'il soit mort, ayant une fille à marier la donna au fils de Des Chiens, dont la naissance & les emplois avoient beaucoup de rapport à son pere, & à tout ce qu'il avoit fait: Car quoi qu'il eût été assez effron-

effronté pour oser dire qu'il descendoit d'une Maison de Noblesse, toute la Champagne porte encore témoignage que son pere & ses ancêtres ont pris naissance de la lie du peuple. Quoi qu'il en soit, Mr. de la Ferriere dont la femme étoit petite fille de feu Mr. de Novion premier Président, ayant fait une alliance si monstrueuse par rapport à la Maison dont sa fille sortoit du côté maternel, l'on dit dans le monde qu'il falloit que le sang des Novions fut bien avili, puis qu'au lieu qu'il se mêloit autrefois à celui de Luxembourg, comme il étoit arrivé en la personne du feu Comte de Tremes, pere du Duc de Gevres d'aujourd'hui, on le donnoit maintenant aux Chiens. Mais c'est que ces Chiens avoient presentement des dents d'or, & le pere s'étoit tellement engraisé dans les Partis, qu'il avoit eu pendant cette guerre, que les Novions n'étoient plus rien en comparaison de lui. Ce Mr. de la Ferriere qui ne passoit pas pour une bête dans le Conseil, ne l'étoit pas non plus dans ses affaires Domestiques, quoi qu'il eût été un tems qu'on le faisoit passer pour un homme ruiné : on disoit même par rapport à ce faux bruit que le Roi l'obligeroit à se deffaire de sa charge, de peur que sa misère ne l'obligeât à y faire

quelque injustice. Mais si l'on en doit croire ce qui arriva peu de tems après avoir marié sa fille à qui il n'avoit rien donné, toute cette prétendue gueuserie n'étoit que pour imposer mieux au public. Car les freres avec qui il avoit procès pour leurs partages, presenterent une Requête à leurs juges où ils exposoient que leur pere leur avoit laissé plus de deux millions de bien, dont il jouïssoit actuellement; mais que leur frere ainé le tenoit sous le nom du tiers & du quart, sans vouloir leur rendre justice. Cette Requête produisit cependant diverses chicannes que lui firent ses créanciers, prétendant que puisque ses freres avoient cela, contre lui, le Conseil devant qui ils plaidoient, & qu'il tâchoit à émouvoir à compassion sous pretexte de sa pauvreté, ne devoit point avoir égard en aucune façon à tout ce qu'il pouvoit alleguer pour les fruster de leur dû. Le Cardinal Mazarin se voulut servir autrefois d'une pareille conséquence pour perdre feu Mr. Fouquet, & l'Abbé Fouquet son frere lui en disant tous les jours mille maux, il ne faisoit que dire à ceux qui entreprenoient de l'excuser qu'ils ne le connoissoient pas si bien que faisoit son frere; qu'ainsi son témoignage devoit l'emporter par dessus

le leur. Et en effet cet Abbé qui étoit un homme tout extraordinaire & le plus gasçon de tous les hommes, quoi qu'il n'y en eût point de plus poltron, ne servit pas peu à perdre ce Sur-intendant. Il donna des mémoires contre lui, & l'on fait qu'ils furent de grand poids quand il fut question de se déterminer si on l'arrêteroit ou non. Cèt Abbé étoit si gasçon, comme je viens de dire, qu'il devoit aller prendre Mr. le Prince & le Maréchal d'Hocquincourt à la barbe, pour les faire repentir d'avoir osé prendre les armes contre le Roi. Mais le jour que Barbesfieres vint exprès de Flandres pour enlever le pere de Mr. Girardin, dont je viens de parler qui étoit un fameux Partisan, quelqu'un lui ayant dit que Mr. le Prince en avoit mis d'autres en Campagne pour l'enlever lui même, parce qu'il savoit les contes qu'il faisoit de lui, il eut si peur que cela ne fût vrai qu'il n'osa plus sortir de Paris qu'avec bonne escorte.

L'on exila peu de tems après tous ces mariages Mademoiselles de Varennes, fille de qualité du país du Maine, mais qui étoit encore plus connuë par l'attache qu'un grand Prelat avoit euë pour elle, que par la réputation qu'avoient jamais en ses An-
ces-

cestres. L'on vouloit même que cette attache eût été suivie des fruits que le commerce amoureux a accoutumé d'apporter avec soi, & qu'enfin son ami lui avoit donné un bon conseil avant que de mourir, savoir d'épouser quelque personne de condition qui n'auroit rien, & de lui donner tout ce qu'elle avoit, moyennant qu'il voulût reconnoître que ses enfans étoient à lui. Il l'avoit rendu si riche par les bienfaits, qu'il croyoit que l'état où il l'avoit mise seroit capable d'en tenter quelqu'un. Il y avoit effectivement assez de misérables qui eussent encore été trop aise de faire un coup comme celui-là ; mais comme ce n'étoit pas à ces sortes de gens qu'elle en vouloit, & que malgré des conditions si honteuses pour un honnête homme, elle prétendoit encore choisir, elle voyoit toute la Cour dans une maison qu'elle avoit qui ressembloit au Palais enchanté. Elle y donnoit à manger fort proprement, afin d'engager plutôt la dupe, & le Catême étant venu elle y fit servir de la viande, au préjudice des deffenses que le Roi en avoit faites. Car Sa Majesté qui vouloit empêcher toute sorte de libertinage avoit ordonné que si quelqu'un étoit obligé d'en manger par son peu de santé, ou pour quelques incom-

moditez qui lui surviendroient, il le pourroit faire avec la permission de l'Eglise; que cependant il n'en pourroit faire part à personne, sans encourir son indignation. Au reste, bien loin que Mademoiselle de Varennes fût dans ce cas, puis qu'elle se portoit fort bien, elle ne se contenta pas seulement d'en manger elle même, mais elle en fit encore manger à tous ceux qui la vinrent voir. Le Roi le sut, & ce fut là la raison pour laquelle elle reçût une lettre de cachet pour s'en aller en exil. Les amis qu'elle avoit firent qu'elle obtint du tems avant que de l'exécuter; mais au lieu de s'en servir pour se préparer à son départ, elle promit mille pistolles au Comte de Grammont s'il pouvoit par son credit la faire révoquer. Le Comte de Grammont, qui depuis qu'il est au monde ne subsiste que par les bienfaits qu'il tire de Sa Majesté & par ces sortes d'aubaines, ne s'y endormit pas. Il ne prit pas cependant le parti de nier la chose au Roi, parce que ce n'étoit pas là le moyen de venir à bout de son dessein; Mais il lui dit qu'étant à table toute seule, & y mangeant de la viande suivant la permission qu'elle en avoit de son Curé, des gens étoient venus la surprendre, & s'y étoient mis avec elle en dépit qu'elle en eût, que ce n'étoit pas là

là enfreindre de dessein prémédité les ordonnances de Sa Majesté, & qu'à moins que de tenir sa porte fermée quand on mangeoit, ainsi que cela se pratiquoit dans les couvents, la même chose pouvoit arriver à tout le monde aussi-bien qu'à elle. Enfin il sut plaider sa cause si bien que le Roi lui accorda ce qu'il lui demandoit, sous la promesse qu'il lui fit que cette fille prendroit si bien ses mesures à l'avenir que cela ne lui arriveroit plus. Le Marquis de Vieuxbourg commença alors à se déclarer le tenant de cette belle, quoi qu'il ne le pût faire qu'en faisant une infidélité à Mademoiselle de Bulli fille de qualité d'auprès de Neuchâtel en Normandie, à qui il avoit promis mariage. Il étoit petit fils de Madame la Chancelliere, & comme il avoit perdu au siege que les ennemis avoient fait de Namur, son frere aîné, il avoit herité de son bien qui étoit assez considerable. Son nom qui étoit assez bon dans la Province, cette succession, & un peu d'honneur s'il en eût eu, devoient l'empêcher de songer à une Alliance si honteuse, mais cette fille l'ayant, pour ainsi dire, enchanté il lui ouvrit son cœur, & la réjouit si fort par la connoissance qu'il lui donna de son dessein, qu'elle lui offrit de lui faire don de tout ce qu'elle avoit moyen-

nant

nant qu'il la voulût épouser. Effectivement ils tinrent la chose cachée pendant quelque tems, & Madame la Chancelliere étant venue à mourir sur ces entrefaites, ils crurent tous deux, que comme elle ne lui eût jamais laissé faire cette folie tant qu'elle eût veçu il ne leur pouvoit rien arriver de plus favorable que d'en être deffaits. Le Chancellier, à qui l'on avoit caché pendant quelques jours la maladie de sa femme, car on l'avoit empêché d'aller dans sa chambre, sous pretexte que la santé de l'un & de l'autre en recevroit peut-être du préjudice, lui fit faire des obseques magnifiques. Il s'en fut cependant passer quelques jours chez Mr. le President de Fourci, & s'en étant revenu chez lui après cela, il recommença les fonctions de sa charge, laquelle a un Privilege que toutes les autres charges n'ont pas : Car ceux qui en sont revêtus ne portent jamais le deuil de leurs proches, & pas même du Roi. Mr. & Mr. de Chartres le vinrent voir pour le consoler de cette perte, & comme le Nonce du Pape vint aussi le lendemain dans sa maison, il n'y eut personne qui ne s'imaginât qu'il n'y vint aussi pour le même sujet. Mais quoi que la civilité voulût qu'il s'acquittât de ce devoir, principalement puis qu'il venoit dans sa mai-

maison, le compliment qu'il lui fit lui fit bien connoître qu'une autre raison l'y amenoit encore, & même que c'étoit là la principale. Elle ne lui fut pas desagréable néanmoins, puis qu'après l'avoir assuré de la considération que le Pape avoit pour lui, & pour sa famille, il lui presenta de la part de Sa Sainteté un Bref par lequel il donnoit permission au second fils de Madame de Harlai sa fille de posséder toutes sortes d'Abayes, & même de celles qui sont affectées aux Religieux, quoi qu'il n'eût encore que neuf ans. La raison pour laquelle le Pape lui accordoit cette dispense étoit énoncée dans ce Bref. Il contenoit que sa Sainteté avoit reçu une si grande joye d'apprendre que Mr. de Harlai étoit parti de France pour travailler à la paix générale, quelle avoit crû la devoir témoigner en accordant cette grace à son fils. Cependant le desir de pacifier les troubles de la Chrétienté n'étoit venu au S. Pere que depuis que le Roi étoit chassé d'Italie par le traité de Savoye, sous pretexte qu'elle demeurerait toujours dans les fers tant que Sa Majesté s'y conserveroit quelque chose. Ainsi les Papes, les Rois & les grands parlent tous comme ils veulent, tandis qu'ils sont bien aise d'insinuer aux autres que leurs intentions n'ont rien que d'a-

d'avantageux à ceux qui leur sont soumis.

Le Comte de Marsan Cadet de tous les Princes de la Maison de Lorraine , qui après que le Duc de Luxembourg avoit rompu son mariage avec la Marquise de Seignelai l'avoit épousée , eut alors une pension de vingt mille francs. Il n'y eut personne qui n'en fût surpris , non seulement par rapport au peu de service qu'il avoit jamais rendu à l'Etat , mais encore par ce qu'il avoit toujours été très mal en Cour. En effet lors qu'il avoit épousé la Marquise d'Albret , veuve du Marquis d'Albret Maréchal de Camp , qui avoit été tué lors qu'il alloit voir sa Maitresse , le Roi avoit chassé cette Dame d'auprès de la Reine. Ce n'est pas non qu'elle eût rien fait d'elle-même qui lui pût attirer cette disgrâce , & tout son crime , étoit d'avoir épousé un homme qui étoit désagréable au Roi. La raison pour laquelle le Roi ne le pouvoit souffrir , c'est qu'il avoit eu quelque affaires avec un jeune Prince en qui Sa Majesté prenoit intérêt , & qu'on l'accusoit d'en avoir conté à une jeune Princesse qui ne lui étoit pas indifferente pareillement. Cependant il a trouvé moyen de se réhabiliter aujourd'hui de tout cela , & il en a l'obligation à sa femme qui a des

amies

amies qui ont du mérite & du credit. Il jouit maintenant de plus de cinquante mille écus de rente, lui qui n'avoit rien avant son premier mariage, & il vient encore tout presentement d'acheter une des plus belles maisons de Paris. Il l'a eue du President Tambonneau, & ce Magistrat en a essuyé de grosses parolles de Mr. le Premier President, à cause de quelques difficultez qui sont survenuës pour l'exécution du marché. Il y avoit autrefois un grand Jardin à cette Maison, & Mr. Tambonneau l'ayant retranché pour en mettre une partie à une autre Maison qui lui appartient pareillement, le Comte de Marsan a prétendu, que quoi que cette partie fût retranchée par un mur mitoyen qui avoit été fait tout exprès, il devoit être jetté à bas presentement, parce que cette partie retranchée revenoit naturellement à son acquisition à qui elle avoit appartenu de tout tems. Ils ont fait Mr. le Premier President leur arbitre, mais soit que ce Magistrat ait donné dans la faveur ou qu'il ait crû de la justice de condamner le President, il la fait avec des termes fort durs, comme s'il eût usé de surprise envers le Comte de Marsan. Mr. Tambonneau a été quelque tems sans vouloir souscrire à son jugement, mais enfin ils se sont accom-

modez sa partie & lui, & le Comte de Marfan habite aujourd'hui cette belle maison Mr. Pontchartrain l'avoit voulu avoir ; mais comme il ne ressemble pas à de certains Ministres, qui quand ils ont eu envie de quelque chose n'ont pas feint d'en donner tout ce qu'on en vouloit, il ne s'en est pû accommoder à cause du prix que Mr. Tamlonneau en vouloit avoir. En effet quand on fait ainsi litière d'argent c'est une marque qu'il ne coute guères à amasser, au lieu que quand on le ménage on fait voir par là qu'il est bien acquis.

Madame la Princesse d'Harcourt dont le mari est de même Maison que le Comte de Marfan, mais qui, à beaucoup près, n'est pas si riche que lui, perdit alors un procès contre Madame de Nemours, dont elle estimoit le gain indubitable. Il étoit au Conseil, & il s'y agissoit des greffes de Lion qu'elle prétendoit avoir appartenu, comme il étoit vrai, à son grand pere maternel. C'étoit un fameux Partisan nommé Garnier, & qui avoit acquis de si grandes richesses, quoi qu'il ne fût né que très peu de chose, qu'il pouvoit se donner bien d'autres qualitez que ne faisoit autrefois Sebastien Zamer, car au lieu que celui-ci ne s'intituloit Seigneur que de cinq cent mille écus, celui-là

celui-là se pouvoit intituler Seigneur de seize millions. Il en jouissoit de huit effectivement dans le plus beau bien du monde ou du moins le plus aisé & le plus liquide, & le Roi d'ailleurs lui en devoit bien encore autant. Mais la chambre de justice étant survenue un peu après la prise de Mr. Fouquet, & y ayant été taxé à proportion du gain qu'il avoit fait dans les affaires, toute sa fortune se trouva renversée dans un moment. Par bonheur pour lui il avoit marié assez avantageusement une troupe de filles qu'il avoit, & comme il leur avoit donné de l'argent contant, il n'y avoit point là à mordre pour Mr. Colbert qui fouilloit jusques dans les replis des familles, pour y suc- cer le sang dont elles tâchoient d'entretenir leur enbonpoint. La mere de la Princesse d'Harcour qui avoit été mariée au Comte de Brancas Chevalier d'honneur de la Reine mere, s'étoit ainsi trouvée à couvert des recherches de ce Ministre, parce que tout son mariage avoit été en beau deniers comptans. Quoi qu'il en soit, sa fille qui avoit cela de commun avec son grand pere qu'il ne tenoit pas à elle qu'elle ne se fit riche, ayant entrepris le procès dont je viens de parler, elle ne le perdit que d'une voix, qui étoit celle qu'elle contoit le moins de- voir

voir être cont'relle. Comme elle a toujours grand soin de faire sa Cour aux Ministres, elle esperoit que Mr. de Pontchartrain, qui étoit un des juges, prendroit ses interêts, mais comme l'équité regne chez les honnêtes gens, au préjudice de toutes choses, il fut un de ceux qui la condamnèrent. Il dit cependant à ceux qui lui demandèrent en quoi il avoit trouvé la cause de Madame de Nemours meilleure que la sienne, qu'il seroit bien empêché de le leur dire, qu'en effet s'il eût crû que les autres eussent été de son avis, il en eût été de ce procès comme de l'huitre dont il est parlé dans les Satires de Boileau, qu'il en eût ordonné les écailles à ces deux Princesses, & la chair au Roi, parce qu'effectivement ce n'étoit qu'à Sa Majesté qu'appartenoient les choses qui étoient en contestation entr'elles. Madame la Princesse d'Harcourt qui ne perdra jamais rien à faute de se bien deffendre, ne se tint pas encore tout à fait battue pour cela, elle prétend revenir contre cèt Arrêt, & comme elle s'est quelque fois bien trouvée de plaider, elle espere que ce sera encore la même chose en cette occasion. Mais après avoir manqué sa fortune comme elle fit, il y a douze ou quinze ans, il n'y a pas d'apparence qu'elle y revienne jamais. Elle avoit

trouvé le secret par le moyen d'un de ses amis de porter Mademoiselle de Guise à donnet à son mari la Duché de Guise & l'Hôtel de Guise, qui ne valent pas moins de trois millions. Il en avoit couté quelques complaisances au Prince d'Harcourt, & il avoit été obligé d'en faire sa Cour à sa bienfaitrice ; mais comme il n'a pas l'esprit si souple que se femme, & qu'il est ennemi de toute contrainte, il en revint à son caractère tout aussi-tôt qu'il crût la chose faite. Mademoiselle de Guise s'en plaignit à l'entremetteur, & celui-ci n'ayant pû porter ce Prince à lui continuer toujours ses visites, elle revoqua sa donation. Ce fut un coup de foudre pour sa femme qui avoit épuisé là tout son savoir faire. Cependant elle n'en est que plus loüable de savoir ainsi si bien conduire le timon des affaires de sa maison, qui sont abandonnées par son mari. Il n'a soin que de se divertir, pendant qu'elle lui ramasse de l'argent pour lui payer une pension. qu'elle s'est obligée de lui donner, moyennant qu'il lui cedât tout son bien ; mais comme nous sommes dans un tems bien ingrat, pour tirer quelque chose d'un fonds de terre, elle y seroit souvent bien empêchée, si elle ne trouvoit moyen
de

de tems en tems de faire quelque affaire. Elle n'en neglige pas une, & petite ou grosse pas une ne lui échape, pourvû qu'elle voye jour à la faire réussir.

On songea en ce tems-là à la Cour à exécuter un projet qui y avoit été proposé, il y avoit déjà long-tems par diverses personnes. C'étoit de se rendre maître de Cartagene où il y avoit des Comptoirs de diverses Nations, & où les Espagnols tiennent une partie des richesses qu'ils tirent du Perou. On avoit arrêté au commencement de la guerre un homme de la Rochelle nommé Petit, qui après avoir passé en Hollande où il avoit abjuré la Religion Catholique, à la persuasion de sa femme, s'en revint en France après sa mort. Cèt homme entendoit assez bien la Marine, & comme les Hollandois lui avoient donné de l'emploi il y avoit eu ordre de le prendre mort ou vif. Mr. de Villette Lieutenant Général de la mer, avoit été chargé lui même de s'en acquiter, & il l'avoit joint une fois de si près qu'il croyoit qu'il en rendroit bien-tôt bon compte, mais Petit qui montoit un vaisseau qui étoit meilleur voillier que les siens, s'étant tiré de ses mains heureusement, il se fut livré lui même quelque tems après dans celles du Gouverneur de Valenciennes qui en donna

avis à la Cour. Comme il revenoit dans le dessein de retourner à son devoir & à sa Religion, & qu'il en avoit parlé à des gens qui en avoient averti les Ministres, on ne trouva pas lieu de lui faire son procès, on se contenta de l'envoyer à la Bastille où l'on crut qu'il étoit nécessaire de s'assurer de sa personne, parce qu'après une escapade comme la sienne, il y avoit à craindre qu'il n'en fit encore une pareille, s'il tomboit jamais entre les mains de quelque femme qui fût de même humeur qu'étoit sa première. Il fut bien étonné quand il fut là, & y ayant tout le tems qu'il lui falloit pour songer à ses affaires, il crût qu'il ne se delivreroit jamais de captivité, qu'il ne trouvât moyen de faire oublier sa faute par quelque grand service. Après y avoir bien révé, comme il avoit couru les côtes où Cartagene est située, il entra dans la même pensée que d'autres avoient eue avant lui. Il crût qu'il ne seroit pas impossible au Roi de se saisir de cette place, & même de celle de... qui est encore bien plus riche, & qui est comme le magasin de toutes les richesses du Perou. Quand il eut enfanté cette pensée, il tâcha de lui donner l'essor, & demanda à parler à Mr. de Besmaux Gouverneur de la Bastille. Ce Gouverneur, soit qu'il crût qu'il avoit des

visions

visions dans la tête, ou qu'il n'aimât pas à servir lui même d'instrument pour perdre ses prisonniers, sur la nourriture de qui il gaignoit beaucoup, ce qui étoit cause qu'il les apelloit ordinairement ses pigeons, ne voulut point lui donner du papier pour y exprimer ses pensées, & se contenta de lui promettre d'en parler au Ministre. Il y a bien de l'apparence qu'il ne le fit pas, puis qu'il est évident que s'il l'eût fait Mr. de Pontchatrain, qui avoit la marine, étoit trop bon serviteur du Roi pour négliger une chose comme celle-là. Ainsi le prisonnier n'en ayant point de réponse, quoi que ce Gouverneur lui eût promis de lui en donner, il coupa les marges d'un livre qu'il avoit, & ayant fait de l'encre avec de la fuye ou avec du charbon, il y écrivit cette entreprise, avec plusieurs autres choses qui lui vinrent en pensée. A peine eut-il achevé cét ouvrage que Mr. le Maréchal de Tourville vint à la Bastille pour y essayer des canons d'une nouvelle invention. On les tira dans le fossé, & le prisonnier l'ayant appercû au travers des grilles de sa chambre, il lui jeta son paquet qui étoit bien enveloppé. Il tomba à ses pieds, & comme il avoit eue le reins d'y mettre un dessus, & qu'il y avoit écrit à Monseigneur le Maréchal de Tour-

ville pour affaires de grande conséquence & de la Marine, & pour rendre ce paquet à Monseigneur de Pontchartrain, il ne vouloit pas le remettre entre les mains de Mr. de Besmaux qui le lui demandoit. Il lui disoit afin de l'y obliger, qu'il ne devoit pas faire perdre à un Ministre des momens qui lui étoient précieux, en lui faisant voir des bagatelles, que ce n'étoit là peur-être que des vapeurs qu'excitoit l'air de la prison, & qu'il en avoit les oreilles rompuës tous les jours sans s'y arrêter. Mr. de Tourville ayant jetté les yeux sur la fenêtre d'où le paquet lui étoit tombé, lui demanda qui étoit dans cette chambre. Mr. de Besmaux lui répondit, que c'étoit un renegat de la Rochelle, sans lui vouloir dire son nom; mais Mr. de Tourville qui savoit que Petit avoit été renfermé dans ce Château, ayant crû que c'étoit lui à ces enseignes, dit à ce Gouverneur, que puisque ce paquet venoit de si bon lieu, il falloit qu'il le rendit à Mr. de Pontchartrain. Il le lui remit effectivement, & ce Ministre l'ayant examiné, il y trouva des choses qui y étoient mieux expliquées que dans les autres mémoires qu'on lui avoit donné sur le même sujet. Ainsi après les avoir laissé dormir pendant quelque tems, afin de les mieux digérer, il parla
en

en secret de cette entreprise à des Officiers de Marine qu'il crut capables de le relever de quelques doutes qui s'élevoient dans son esprit. Quelques-uns la lui firent impossible, & d'autres très-dangereuse. Il n'y eut que Mr. de Pointis que lui en parla comme d'une chose aisée, parce qu'il souhaitoit d'en être chargé. Comme il faut être prevenu qu'on réussira dans une entreprise, pour y réussir effectivement, ce Ministre s'en entretint plusieurs fois avec lui. Il le trouva toujours de plus en plus de bonne volonté, & il lui applanit même ces difficultés qui lui paroissoient considérables, tant il avoit d'envie de s'y signaler. La gloire n'étoit pas le seul motif qui le faisoit agir, & il en avoit un autre qui n'étoit pas moins pressant, quoi qu'il ne soit pas tout à fait si glorieux. Il étoit devenu amoureux de la fille du President Ferrand, & comme ils n'avoient point de bien ni l'un ni l'autre il sembloit à ce Marin, dans l'ardeur où il étoit de la posséder, qu'il n'y auroit point de muraille, si forte qu'elle peut être, qui ne tombât quand il s'en aprocheroit. Mr. de Pontchartrain voyant que c'étoit-là son homme, & qu'il n'en pouroit jamais trouver un qui se portât à cette entreprise avec autant de chaleur, lui donna parole de

l'en charger. Pointis en fit sa Cour à sa Maîtresse, & lui conta parmi un grand nombre de douceurs, que ce seroit elle qui triompheroit de cette place: que pour lui tout ce qu'il prétendoit, étoit de lui apporter à ses pieds toutes les richesses qui lui en pouroient revenir, trop heureux si cela pouvoit servir à lui acquérir ses bonnes grâces. Tandis qu'il se consumoit ainsi en galanterie, Mr. de Pontchartrain alloit au fait. Comme il étoit obligé de trouver un nombre infini d'argent pour subvenir aux grandes dépenses que Sa Majesté étoit obligée de faire, il ne voulut pas que cèt armement lui coutât rien; ainsi il fit par permission du Roi une Compagnie qui donna de l'argent pour cette entreprise, à condition qu'elle en auroit le profit. Les uns y mirent mille pistolles, les autres plus, les autres moins, & cèt armement étant prêt sans que personne sût où il alloit, Mr. de Pointis fit voile de ce côté-là. Les Anglois crurent que cela regardoit les habitations qu'ils ont dans la Caroline, & tâchèrent d'y donner les ordres nécessaires. Les Hollandois craignirent de leur côté que ce ne fût à eux qu'on en voulût, & prirent aussi leurs précautions, mais Mr. de Pointis étant tombé tout d'un coup sur Carragene
lors

lors que les Espagnols y songeoient le moins, il fit mettre pied à terre à quelque Soldatesque qu'il avoit amenée avec lui. Le Gouverneur de St. Domingue qui avoit été averti de son dessein lui amena en même tems des Flibustiers, pour lui aider à faire ce siege. Il en avoit bon besoin, & sans eux il ne fût jamais venu à bout de son entreprise, mais ils en furent si mécontents, par le peu de part qu'il leur fit du sac de cette Ville, qu'après s'en être plaint à lui, ils le menacèrent hautement d'envoyer quelqu'un en Cour pour en demander justice. Il se moqua & de leurs plaintes & de leurs menaces, croyant que c'étoit assez pour lui, que d'avoir réüssi comme il avoit fait pour être écouté à leur préjudice. Il eut des richesses immenses dans cette Ville, tant en barres d'argent poudre d'or que pierres precieuses. Il ne s'oublia pas cependant en son particulier, non plus que quelques Capitaines de vaisseaux dont l'avarice fut plus avérée que la sienne. Car on trouva sur le bord d'un seul pour quatre vingt mille écus d'effets, qu'il avoit détournés, & que l'on fit revenir à la masse. D'autres furent aussi convaincus d'avoir tâché de se faire riches aux dépends de la Compagnie, pendant qu'il

n'en fut que soupçonné, mais comme la medifance va bien loin, sur tout dans ces fortes de choses où l'on croit que chacun a bonappetit, il ne seroit pas juste de l'en accuser positivement. Il trouva dans cette ville un jeune homme fils du Gouverneur d'armes de la Province de Lima, qui vouloit par sa folie donner matière aux faiseurs de Romans de débiter des vérités, au lieu de leurs fables ordinaires. Il étoit devenu amoureux de la Princesse de Conti, fille du Roi, sur son portrait qui lui étoit tombé fortuitement entre les mains dans un combat qu'il avoit rendu contre des Flibustiers. Il l'avoit trouvé au bras d'un de ceux qui avoient été tués, & il l'avoit mis aussi-tôt au sien comme un tresor dont il faisoit bien plus d'état, que des Perles & des Diamans qu'il avoit trouvés parmi leurs dépouilles. Jamais jeune fou n'avoit fait après cela plus de folies qu'il en avoit fait à la veuë de ce portrait. Il n'y avoit point de jour qu'il ne le baisât mille fois, & il ne donnoit jamais de combat qu'il ne l'innocquât auparavant comme la seule & unique Divinité qui pût le secourir. Tant qu'il avoit été heureux il avoit cru que c'étoit lui qui contribuoit à sa fortune, ce qui le lui avoit

toû-

toujours fait estimer de plus en plus ; mais
 enfin ayant été vaincu lui même dans un
 choc où il s'engagea contre un Roi du voi-
 sinage du Gouvernement de son pere , ce
 Roi tout barbare qu'il étoit devint amou-
 reux comme lui de son portrait. Il lui de-
 manda d'abord qu'il eut jetté les yeux
 dessus , de qui il étoit , & le lui voulut ar-
 racher. Dom c'étoit le nom du fils
 du Gouverneur. d'armes de Lima) se jetta
 à ses pieds en même tems ; le conjurant de
 lui ôter la vie plutôt que de lui prendre
 son portrait. Le Vainqueur eut pitié du
 vaincu , le voyant dans une posture si hu-
 miliante , & lui ayant répondu qu'il lui
 laisseroit volontiers le portrait, pourvû qu'il
 lui fit connoître l'Original, Dom lui
 répliqua qu'il ne le connoissoit pas lui
 même , ce qui le mettoit dans l'impossi-
 bilité de le contenter. Il lui raconta aussi-
 tôt comment ce portrait lui étoit tom-
 bé entre les mains , & s'étant offert de lui
 en faire faire une copie , elle parut si belle
 à ce Prince qu'il en fit faire plusieurs sur
 celle-là. Il les fit placer dans les temples
 de ses faux Dieux pour y adorer celle qu'el-
 le representoit , trouvant qu'on ne pou-
 voit pas être si belle à moins que d'être
 une Divinité. Dom ayant ainsi sau-

vé son portrait, crut qu'il l'alloit perdre se rencontrant à Carthagene dans le tems que Mr. de Pointis le prit. Comme il croyoit que tout le monde en dût être aussi fou que lui, & que le Prince qui en avoit fait son Idole, le premier compliment qu'il fit à Mr. de Pointis fut qu'il étoit le Maître de tout son bien par droit de conquête; mais que pour son portrait il ne l'auroit qu'avec la vie. Mr. de Pointis, à qui la veuë de toutes les richesses parmi lesquelles il se trouvoit avoit fait oublier jusques à Mademoiselle Ferrand, ayant bien autre chose à prendre qu'un portrait, lui dit de mettre son esprit en repos, & que s'il en vouloit à quelque portrait, ce n'étoit qu'à ceux du Roi d'Espagne & des autres Princes qu'il trouveroit gravés sur de l'Or & de l'argent; qu'au surplus pour ceux des femmes, il les donneroit pour une épingle, pourveu toutes fois qu'ils ne fussent considérables que par leur propre beauté ou par celle de la peinture. Cette promesse rassura Dom..... & Mr. de Pointis s'étant rempli du sac de la Ville, il eût alors la curiosité de voir ce qui faisoit soupirer cèt Espagnol. Car il jettoit à tous momens des soupirs fort gros, ce qui faisoit
bien

bien juger qu'il étoit un amant de la vieille roche. Il lui montra son portrait, sous un nouveau serment qu'il lui fit de n'en pas devenir amoureux, & Mr. de Pointis n'eut pas plutôt jetté les yeux dessus, qu'il reconnut que c'étoit celui de la Princesse de Conti. Il dit alors qu'il aimoit en bon lieu & qu'il connoissoit sa Maîtresse, & Dom.... l'ayant conjuré de lui apprendre qui c'étoit, il ne put pas lui refuser sa demande. Il n'eût pas été bienséant à un amoureux comme celui-là de ne pas passer en France après cette déclaration. Il pria Mr. de Pointis de lui donner place dans quelqu'un de ses vaisseaux, & Mr. de Pointis le lui ayant promis, il ne le fit pas attendre long-tems à partir, par ce que, quoi que l'air de la mer lui eût fait perdre le goût de sa Maîtresse, il s'en trouva encore plus pressé que lui. Une Escadre Angloise beaucoup plus forte que la sienne ayant avis qu'il étoit encore devant Carthagene, s'apareilla là auprès pour lui aller enlever les richesses dont il venoit de s'emparer. Le Gouverneur de S. Domingue qui s'en étoit retourné dans son Gouvernement, & qui n'étoit pas trop content de lui de la manière qu'il en avoit usé avec les Flibustiers, ne laissa pas de lui en donner avis,

parce qu'il y alloit du service du Roi. Il eut le tems d'en profiter en faisant diligencelui même. Il leva l'ancre, & ayant ainsi évité la rencontre des Anglois, il se rendit à la fin à Brest, après avoir évité beaucoup de tempêtes & plusieurs autres choses fâcheuses.

Devant qu'il y arrivât il se passa divers autres événemens tant sur mer que sur terre. Le plus considérable de tous ceux qui se passèrent sur mer, fut que Mr. de Nesmond qui avoit armé en course une autre Escadre, trouva trois vaisseaux Anglois qui revenoient des Indes. Ils se deffendirent assez bien, mais comme ils n'étoient que trois contre six, & que la partie n'étoit pas égale, ils ne purent s'empêcher de tomber entre ses mains. Ils étoient tous trois richement chargez, & Mr. de Nesmond ayant fait entrer dans un de ces vaisseaux le Chevalier de Montchevreuil avec un Irlandois nommé Bené qui étoient tous deux Lieutenans de Vaisseaux, ils convinrent ensemble de faire leurs affaires au depends de ceux qui avoient intérêt à cette prise, pendant que personne n'avoit les yeux sur eux. Ils y prirent ainsi tout ce qu'ils purent, & comme il y avoit quelques diamans avec d'autres marchandises de
grand

grand prix, ils s'en accommodèrent l'un & l'autre, & les partagèrent également. On le sut bientôt à Brest par l'imprudence qu'eut le Chevalier de Montchevreuil d'y faire beaucoup plus de dépense qu'il ne pouvoit naturellement : car son pere ne lui donnoit rien, & il n'avoit pour toute chose qu'une pension de mille livres avec ses appointemens. Ainsi l'Intendant Begnon s'étant douté bien-tôt d'où venoit une petite table qu'il avoit mise sur pied avec le gros jeu qu'il jouoit, il en donna avis en Cour. L'appuy qu'il y avoit eût peut-être fait balancer à donner ordre de l'arrêter, si ce n'est qu'on ne put douter que Begnon ne dit vrai par l'imprudence qu'il eut encore de parer jusques à ses laquais des plus belles mouffelines qu'il avoit prises dans ce vaisseau. Pour ce qui est de Bené, il en usa plus sagement, & il ne tint pas à lui de cacher ses affaires; mais le Chevalier de Montchevreuil les ayant découvertes par là, ils furent arrêtez tous deux. Bené qui n'avoit pas la même faveur que l'autre, n'en fut pas encore quitte pour cela. Begnon lui écrivit un billet fulminant, & qu'il finissoit en ces termes, *Vous êtes bienheureux que le Chevalier de Montchevreuil ait part à votre larcin, car*

je

je vous assure que si vous étiez tout seul, je vous ferois pendre avant qu'il fût deux fois vingt quatre heures. Toute la Marine eût pourtant prié pour lui, parce que c'est un bon Officier; mais comme on ne lui pouvoit faire son procès qu'on ne le fit en même tems à l'autre, ils en furent quittes tous deux pour une prison de cinq ou six mois. S'il eût fallu pendre pourtant tous les voleurs, Bené eut eu encore d'autres camarades que le Chevalier de Montchevreuil; puisque pour la vente même de ces prises, qui monta en gros à trois millions cinq cent mille livres, il se passa bien des choses qui n'étoient pas trop dans les formes. Ceux qui les vouloient avoir donnèrent un gros present à ceux qui avoient le pouvoir de les faire adjuger, de peur qu'on ne les vendit en détail, comme ceux qui y avoient intérêt le demandoient; mais quelque gros qu'il pût être ils n'y perdirent rien, puis qu'ils vendirent eux mêmes à Nantes ces marchandises en détail trois millions plus qu'elles ne leur avoient coûté.

Mr. l'Archevêque de Paris faisoit tout son possible, pendant que cela se passoit, pour répondre à la bonne opinion que le Roi avoit conceuë de lui, en lui donnant ce riche benefice. Quoi que la fortune de son

son frere fût bien capable de faire quelque chose pour lui, ce n'étoit pas à elle néanmoins qu'il étoit redevable de son élévation, & ce n'étoit qu'à sa vertu. Il avoit toujours rempli les devoirs d'un St. Prélat, tandis qu'il avoit été Evêque de Châlons, siége qu'il occupoit avant celui de Paris. Ainsi pour continuer à vivre dans la pieté qu'il avoit toujours fait paroître, il se mit à faire la guerre aux vices. Une des premières ordonnances qu'il avoit faites à son avenement à ce dernier siége avoit été contre les masques, qui est un abus effectivement que des Chrétiens ne devroient point souffrir. La belle préparation que voila pour la pénitence qui doit être Préchée dans le Carême, que de faire mille excès & mille folies. Il s'étoit donc dechainé contre ce desordre que l'Empereur à bien trouvé moyen d'extirper de Vienne, sous prétexte seulement de la guerre des Turcs. Personne ne s'y oseroit plus déguiser & quand même ce seroient des écoliers, à qui il semble que tout doive être permis, ils ne demeureroient pas sans punition. Quoi qu'il en soit cèt Archevêque ne s'étant pas servi de ce pretexte pour bannir de Paris un aussi grand abus que celui-là, mais de l'amour & de la reconnoissance qui étoient

dûs à Dieu, pour avoir bien voulu donner sa vie pour nous à une croix; Il ne trouva pas la même obéissance dans le peuple de cette grande Ville que l'Empereur avoit trouvée dans celui de Vienne. S'il eût eu recours au Roi pour faire exécuter son ordonnance, peut-être que la crainte de déplaire à ce Monarque eut fait faire ce que ne faisoit pas la crainte de Dieu, mais soit qu'il n'en parlât pas à Sa Majesté, ou que Sa Majesté eût des raisons de Politique pour ne le pas écouter, l'on avoit vu tout autant de masques cette année-là que s'il n'y avoit point eu d'ordonnance qui les eût défendus. Quoi qu'il en soit Mr. l'Archevêque, voyant qu'il ne pouvoit venir à bout de son dessein, tourna ses pensées à réprimer un autre desordre auquel il n'étoit pas moins nécessaire de remédier. C'étoit la débauche des femmes qui alloit à un tel excez qu'il surpassoit tous ce que l'on en peut dire. Il y avoit eu de tout tems des Couvens à Paris pour renfermer ces misérables, & ils'y étoit encore élevé deux Communautés par les soins & par la charité de quelque Dames de grande vertu. Il y avoit beaucoup à dire qu'elles ne fussent aussi mal traitées dans ces couvents qu'elles l'étoient aux Magdelonnettes ni aux filles repen-

penties. Car on ne les y foïettoit point
 comme on faisoit là, ce qui bien loin de
 servir à arracher le vice d'une ame, lui fait
 regretter au contraire de ne pas faire la vie
 qu'elle a faite par le passé. Il ne faut point
 prétendre faire passer tout d'un coup une
 personne du vice à la vertu, & principale-
 ment par la correction, c'est une chose qui
 se doit faire peu à peu, & plutôt par la per-
 suasion que par la force. Aussi c'étoit ce
 qu'on faisoit dans ces deux Communautéz,
 dont l'une se nommoit de Ste. Isidore, &
 l'autre du bon Pasteur. Celle du bon Pas-
 teur avoit même cela de particulier qu'on
 n'obligeoit personne d'y entrer. Tout y
 correspondoit au titre de la maison. Les filles
 qui se repentoient de leur libertinage ou
 qui craignoient d'y tomber y venoient de
 leur bon gré, & y trouvoient un azile. On
 les y gardoit tant qu'elles s'y trouvoient
 bien, & leurs directrices oubliant les desor-
 dres de leur vie passée, leur procuroient
 quelque condition chez des personnes de
 qualité, si elles étoient capables de servir;
 ou les marioient, selon qu'elles le jugeoient
 à propos. Elles leur permettoient même
 de sortir de là sous leur bonne foi, si elles se
 desiroient, quoi qu'il y eût à craindre
 qu'elles ne retournassent à leur vomisse-
 ment.

ment. Cette Communauté & cette pratique subsistent encore aujourd'hui, & même toutes les personnes de piété, de quelque condition qu'elles soient, vont non seulement visiter ces brebis qui sont revenuees au troupeau, mais encore manger souvent avec elles. Elles croient comme en effet c'est la vérité, qu'elles les rameneront bien plutôt par là que si elles lâchoient les chiens après elles. Et c'est aussi pour cela qu'elles ont donné le titre de bon Pasteur à cette maison, parce que le bon Pasteur qui est à proprement parler le fils de Dieu, n'a point fait de difficulté d'aller manger avec les Publicains.

Pour ce qui est des filles de St. Isidore elles n'étoient pas tout à fait traitées si doucement que celles du bon Pasteur, mais elles étoient comme mitigées entre les Magdelonnètes & elles. Mr. l'Archevêque à qui il apartenoit de prendre connoissance de tout ce qui se passoit dans ces sortes de maisons, sachant qu'elles vivoient sous un Directeur dont la doctrine lui étoit un peu suspecte, voulut le leur ôter. Elles soutinrent ses intérêts contre lui. & l'ayant fait avec chaleur, plus il vit qu'elles avoient envie de le garder, plus il s'obstina à leur en donner un autre, elles lui dirent franchement qu'el-

qu'elles ne le recevroient point, & qu'elles s'en iroient plutôt chacune de leur côté. Il leur étoit permis de le faire, & elles n'étoient point là ni par une lettre de cachet ni par aucune ordonnance de justice. Ainsi voyant que sans écouter leurs raisons, il vouloit absolument les assujettir à son obéissance, elles s'en allerent effectivement l'une d'un côté l'autre de l'autre. Cette maison s'étant dissipée de cette manière Mr. l'Archevêque en fut blâmé de bien des gens, sur tout de ceux qui ne savoient pas ce qui l'avoit obligé de faire ce qu'il avoit fait.

Mr. de Verthamont de Villemenon vint à mourir dans ce tems-là, le seul homme qui ait peut-être fait sortir le Roi de sa modération ordinaire. Il avoit été Maître des Requêtes, & se servant de son autorité qui étoit assez grande dans la Robe, tant par sa charge que par le nombre de ses parens & de ses amis, il n'avoit pas tenu à lui qu'il n'accablât un Gentilhomme nommé Servon, qui étoit son voisin à la Campagne. Servon étoit des amis de feu Mr. de Perefixe Archevêque de Paris, & ayant eu recours à lui pour se delivrer d'oppression, Mr. de Perefixe entreprit de le protéger, après avoir veu
que

que ce Magistrat se tenoit si fier de son credit, qu'il méprisoit tout ouvertement & le Protecteur & l'accablé. Mr. de Verthamont voyant qu'il se declaroit contre lui, & qu'il étoit même entré dans la cause par quelque intérêt qu'il y avoit, rechercha la vie de cèt Archevêque, & prétendit qu'il avoit là quelque amourette. L'Archevêque de son côté rechercha la sienne, & s'étant émû entr'eux le plus gros procès que l'on eût veu depuis long-tems, il fut porté au Conseil, & le Roi voulut assister lui même au jugement, ce qui ne plut pas à Mr. de Villemenon qui sçavoit sa droiture. L'Archevêque qui sentoît son honneur intéressé par l'accusation que ce Magistrat formoit contre lui, sachant bien que ce n'étoit pas assez de soutenir que c'étoit une imposture, comme en effet c'en étoit une, à moins que de le prouver, voulut qu'il circonstanciât ses faits, afin qu'il pût l'en convaincre. Mr. de Verthamont n'en fit point de façon, & avança dans un tel jour une telle heure en une telle année, & à un tel endroit, il avoit eu une entreveuë avec une certaine Dame que l'on sçavoit bien effectivement qu'il avoit veuë autrefois avec quelque sorte de familiarité, mais en tout bien & en

& en tout honneur. Mr. de Perefixe étoit dans ce tems-là à Rhodès dont il étoit Evêque avant que d'être Archevêque de Paris. Ainsi de peur que Mr. de Villememon ne se retractât, & qu'il ne rejetât cette béveué sur son manque de memoire, il feignit de s'en deffendre foiblement, afin qu'il soutint encore son mensonge avec plus d'impudence. Verthamont n'y manqua pas, & se figurant déjà que tout le Bureau alloit être pour lui, de la manière que sa partie se deffendoit, il insista sur son accusation, parce que l'Archevêque le sommoit de declarer s'il y prétendoit persister. Il circonstantia même le fait de quantité de choses qui paroissoient vraisemblables; desorte que l'Archevêque voyant qu'il s'étoit si fort engagé, qu'il lui étoit impossible de reculer dorenavant il demanda à être reçu à prouver *l'alibi*. C'étoit là le meilleur moyen qu'il pût avoir pour justifier son innocence, & pour faire retomber la calomnie sur sa partie; & la permission qu'il en demandoit ne lui pouvant être refusée, il prouva non seulement par témoins, mais encore par une ordonnance qu'il avoit fait le même jour en qualité d'Evêque, & qui avoit été publiée par tout son Diocèse, qu'il

qu'il étoit à plus de cent cinquante lieuës de l'endroit où Mr. de Verthamont prétendoit que cette entrevuë s'étoit faite. Qui fut bien surpris ce fut ce Magistrat quand il se vit ainsi convaincu ; néanmoins comme tous les chicanneurs croient toujours trouver quelque ressource , il voulut alleguer , qu'à la vérité il s'étoit trompé à l'année , mais qu'il ne se trompoit pas ni au fait ni au jour ; mais comme cette raison n'étoit plus de mise , après tout ce qui s'étoit passé , il fut condamné non seulement à faire réparation d'honneur à ce Prelat , mais encore il fut déclaré inhabile lui & sa posterité de posseder à l'avenir aucune charge de Magistrature. Il y eut bien encore d'autres peines contre lui dans l'Arrêt qui seroient trop longues à rapporter. Quoi qu'il en soit , croyant que le Roi étoit si bon qu'il lui en remettroit une partie , il osa se présenter devant lui quelques jours après à son lever. Le Roi s'émut en le voyant , & lui commanda avec des parolles dures , de sortir de sa Chambre. Il ne se le fit pas dire deux fois pour obéir , & il fut obligé de se retirer à la Campagne , le Roi ne voulant pas permettre qu'il demeurât seulement à Paris.

Les Plenipotentiaires étoient toujours à Ryswik, & comme on étoit incertain encore si la paix se feroit ou non, on fit de nouveaux Edits. Il y en eut un pour obliger les grandes Villes des Provinces à prendre des Lanternes, comme il y en a à Paris, & de se racheter de la taxe qui seroit faite sur le pied du denier vingt. Le Roi promettoit par cèt Edit de se charger lui même à perpetuité de la dépense de ces Lanternes, moyennant cette finance. Enfin l'on voyoit bien que ce n'étoit qu'une nouvelle invention qu'on trouvoit pour avoir de l'argent, dont il étoit impossible que l'Etat se passât. Mr. de Caumartin Intendant des Finances, ayant été chargé de porter cèt Edit à Mr. le Premier President, afin de le communiquer au Procureur General, & qu'ils le fissent vérifier, ce Magistrat le lut devant lui d'un bout à l'autre avec le sang froid qui lui est plus naturel qu'à personne du monde. Mr. de Caumartin crût, quand il en eut achevé la lecture, qu'il lui en alloit dire son sentiment, afin qu'il en pût rendre compte au Ministre, mais ce Magistrat demeurant encore quelque tems sans dire un seul mot, il tourna & retourna par plusieurs fois cèt Edit dans ses mains,

puis rompant le silence quand il fut las de le tourner ainsi & de le retourner, voila un bel Edit Mr. lui dit - il, l'on obéira au Roi, & vous en devez être persuadé vous & les autres; mais du moins, pour ma satisfaction particulière, ne pourrois-je point esperer que vous me fissiez l'honneur de me dire dans la tête de qui sont nées toutes ces Lanternes. Mr. de Caumartin ne se put empêcher de rire de cette expression, & en ayant fait rire aussi les amis, l'affaire passa au Parlement sans que Personne eût la même curiosité qu'avoit eu ce Magistrat.

Les pour-parlers de Ryswik n'empêchèrent pas que le Roi ne songeât à mettre de puissantes armées en Campagne. Il étoit supérieur en troupes à ses ennemis à cause de la paix de Savoye, & il avoit fait passer en Catalogne une partie de celles qui avoient servi en Italie. Il tenoit déjà dans cette Province les Villes de Roses & de Gironne avec quelques autres postes d'importance, & rien ne l'empêchoit plus d'aller jusques à Barcelonne qui est la Capitale de cette Comté, & comme le rampart de la Monarchie Espagnolle. Cette Ville, qui est riche, grande, bien Peuplée, & le séjour ordinaire de la Noblesse de

de ce Païs-là, est assise sur la Mer Méditerranée, & y a un port fort considérable. La répugnance que la Maison d'Autriche avoit eue jusques-là à la Paix, fit songer au Roi de l'assiéger. Il crût que s'il la pouvoit prendre, ce seroit le moyen de la reduire à la raison, sur tout la branche d'Espagne, qui ne se tiendrait plus en secret après cela jusques dans Madrid. Sa Majesté en écrivit à Mr. de Vendôme qui commandoit ses troupes en ce Païs-là. Ce Général lui fit réponse que celles qu'elle y avoit ne paroissent pas suffisantes pour une si grande entreprise, & qu'à moins d'avoir cinquante mille hommes à son commandement il n'y avoit point de Capitaine qui osât s'en charger. Il n'en avoit guères que vingt-cinq, mais Sa Majesté en ayant encore dix mille qui étoient à portée de lui, elle lui manda qu'elle vouloit qu'il disposât toutes choses pour ce dessein, & qu'il les lui envoyeroit quand il en seroit tems. Mr. de Vendôme n'ayant plus rien à dire, après un ordre comme celui là, prit toutes ses mesures pour contenter le Roi. Les Espagnols qui étoient déjà alarmez des places qu'ils avoient perduës dans cette Province, voyant à l'air du bureau que Sa Majesté songeoit encore à leur enle-

ver celle là y firent marcher toutes leurs meilleures troupes. La Reine d'Espagne sœur de l'Imperatrice avoit demandé à l'Empereur de lui envoyer quelques Regimens, sous pretexte de la conservation de la Province, mais ce n'étoit pas là tout à fait ce qui la faisoit agir. Elle songeoit bien plutôt aux interêts de l'Archiduc Charles son neveu, parce que son mari n'ayant point d'enfans & ne jouissant pas d'une grande santé, elle lui vouloit conserver sa Couronne, à laquelle Philippes IV. l'avoit appelé par son Testament. Ainsi pour s'opposer aux brigues que la France & même quelques Seigneurs Espagnols pouvoient faire ou en faveur de cette Puissance ou même en leur propre faveur, parce qu'il y en avoit quelques uns qui se prétendoient du Sang des anciens Rois de Castille & d'autres de celui des Rois d'Arragon, elle avoit fait entrer dans le Conseil quelques Allemans. Ils agissoient de concert avec elle, & l'Empereur leur envoya leurs instructions, afin qu'il ne se passât rien qui ne fût selon ses interêts & ceux de l'Archiduc son fils. Sa Majesté Imperiale n'eut garde cependant de manquer de lui envoyer ces troupes, & comme il étoit de conséquence à sa Maison de

de ne pas laisser perdre Barcelonne, il pria encore les Anglois & les Hollandois d'envoyer une Flotte dans la Mediterannée. Elle en prevoyoit la conséquence par un nouvel armement que le Roi faisoit en Provence, & qu'elle jugeoit ne pouvoir avoir d'autre veüe que la conquête de cette place. La priere qu'elle leur en fit se fit d'assez bonne heure pour y pourvoir, s'ils en eussent eu le dessein; mais soit qu'ils eussent besoin ailleurs de leurs vaisseaux, ou qu'ils considéraient, comme il y a beaucoup d'apparence, que la prise de cette place humilieroit de telle sorte la Maison d'Autriche qu'elle ne s'opposeroit plus à la paix, ils ne se mirent pas beaucoup en peine d'y satisfaire.

Pendant qu'on se preparoit de part & d'autre à soutenir la guerre, non seulement en ce pais-là, mais encore dans tous ceux où elle avoit coûtume de se faire ordinairement entre les deux partis, il s'en éleva une autre dans l'Eglise qui eût été capable de produire de grands desordres, si l'on n'eût tâché de bonne heure d'en couper les racines. On l'eût pu faire plutôt néanmoins si l'on eût voulu, mais la complaisance que l'Archevêque de Paris & l'Evêque de Meaux eurent pour un certain homme que

je nommerai dans un moment, fut cause que ces racines devinrent plus proffondes & même plus difficiles à arracher. Pour mieux comprendre tout ceci, il n'est pas hors de propos de prendre mon discours d'un peu haut. Il avoit paru à Rome, sous le Pontificat d'Innocent XI. un prêtre nommé Molinos qui avoit enseigné des dogmes tout extraordinaires, & qui n'avoient pas laissé de trouver quantité de Sectateurs. Le plus erroné de tous, quoi qu'il y en eût beaucoup qui le fussent pareillement, étoit que quand l'ame en étoit venuë une fois à un certain point de Sainteté elle devenoit impeccable, qu'ainsi elle ne se devoit plus soucier de tout ce que faisoit le corps, parce qu'elle n'y avoit nulle part. Comme il faut toujours croire que les intentions de chacun sont bonnes, sur tout quand il ne paroît rien dans les mœurs d'une personne que l'on puisse condamner, je me donnerai bien de garde de dire que ce nouveau Sectaire couvroit, sous un si grand épurement, quantité de desordres dont ses ennemis l'ont peut-être accusé fausement. Il entendoit peut-être par là que l'ame n'est pas maîtresse de certaines foiblesses auxquelles nous sommes sujets dès le ventre de nôtre mere, & que pourveu qu'on les eût

eût en horreur on n'en étoit point responsable devant Dieu. Si cela étoit ainsi il n'y avoit rien à redire à sa doctrine, puisque c'est celle de l'Eglise, & que nous apprenons de St. Paul qui est un des plus grands Saints qu'il y ait en Paradis, qu'il étoit tenté continuellement. Mais comme, on pouvoit tirer des conséquences fâcheuses de la manière qu'il s'expliquoit, & sur cet Article & sur quantité d'autres, toute l'Eglise se souleva d'abord contre lui. Rome, à la veüe de qui cela se passoit, le fit arrêter, & ayant été mis à l'Inquisition sa doctrine y fut condamnée par des Commissaires qu'on lui donna. Il se soumit à leur censure, & étant mort quelques années après en prison, on crut que cette nouvelle hérésie qui étoit connue sous le nom de Quietisme, bien loin d'avoir passé les Alpes étoit morte entièrement avec lui. Mais il y avoit beaucoup à dire que cela fût ainsi. Il avoit non seulement rempli toute l'Italie de ses erreurs, mais elles avoient encore passé en France. Une certaine Madame Guyon dont le mari étoit de Montargis, après avoir gagné de grandes Richesses au Canal de Briare l'ayant laissée veuve avec deux enfans, elle s'étoit appliquée à toute autre chose qu'à les bien élever. Ce

n'est pas qu'elle manquât d'esprit ni de connoissance, elle avoit au contraire de l'un & de l'autre plus qu'une femme n'en a naturellement, & même plus qu'elle ne doit desirer d'en avoir. Aussi s'en servant pour apprendre tout ce qui ne lui convenoit point, elle commença à mettre le nez dans les livres, & à se mêler de vouloir interpréter les Peres & même l'Ecriture. Au reste ayant ouï parler de Molinos & de son hérésie, elle n'eut point de repos qu'elle n'eût quelque exemplaire de ses livres, & qu'elle ne les eût épluchez d'un bout à l'autre. La médisance veut qu'elle les approuva pour couvrir de certains desordres dont on l'accuse. Elle s'accosta cependant d'un certain Barnabite Savoyard de Nation qui faisoit sa demeure dans un Couvent, que cet ordre a à Montargis: elle en fit son Confesseur ordinaire, & son confident, & lui ayant répandu son venin dans l'esprit, elle composa quantité de livres, soit avec lui ou sans lui, pour tenir en France la place que Molinos avoit tenuë à Rome. Sa fin lui devoit faire peur, cependant, & quoi que l'Inquisition n'eût point de lieu dans un país comme dans l'autre, elle n'étoit pas à savoir néanmoins qu'il n'est pas permis nulle part d'y débiter une nouvelle doctrine.

Elle répandit ses livres dans des Couvens & en beaucoup d'autres lieux, & l'Abbé de Fenelon, qui est l'homme dont j'ai promis de dire le nom, les ayant trouvé de son goût, il y donna secrettement son approbation. Il n'osa le faire publiquement, parce qu'il avoit été choisi pour être Sous-precepteur des Enfans de France, & qu'il savoit bien que si l'on venoit jamais à le savoir cela l'empêcheroit, non seulement de parvenir jamais à l'Episcopat, mais encore qu'il en seroit chassé du poste qu'il occupoit. Les Ecrits de Madame Guyon s'étant repandus cependant parmi le public, commencèrent à y faire du bruit, & comme les dogmes qui y étoient contenus autorisoient toutes sortes de dissolutions, ou du moins qu'on en pouvoit tirer de très fâcheuses conséquences, Mr. de Meaux & Mr. de Paris, qui n'étoit encore en ce tems-là qu'Evêque de Châlons, entreprirent de la faire revenir de ses erreurs. Ils en parlèrent à l'Abbé de Fenelon avec qui ils s'étoient entretenus souvent de ces nouveaux dogmes, & qu'ils soupçonnoient d'en être imbu, de la manière qu'il entreprenoit sa deffense. Il soutenoit qu'il n'y avoit que l'explication qu'on leur vouloit donner qui les pût rendre hérétiques; mais

que si l'on s'attachoit à la pensée de cette femme on trouveroit qu'ils ne contenoient rien que de très Orthodoxe. Il répondit d'ailleurs de ses meurs & de sa conduite qu'il disoit connoître à fonds, quoi que l'un & l'autre fût assez suspect.

Ces deux Prélats se confirmèrent plus que jamais, à la chaleur avec laquelle il prenoit son parti, que c'étoit bien autant sa propre doctrine qu'il soutenoit que la sienne. Ils lui en témoignèrent leur pensée, & il ne le leur cacha pas, mais avec cette soumission qu'il les assura qu'il ne demandoit qu'à être éclairci pour changer aussi-tôt de sentiment. On fit un assemblée là-dessus à Issi, après toutes fois que Madame Guyon eut donné un exemplaire de tous ses livres à Mr. de Meaux pour les examiner à son loisir. Il le fit avec tout le soin possible, & ayant même pris soin pendant quelque tems de la conduite de cette femme, il reconnut que le mal étoit d'autant plus grand, qu'elle se ventoit d'autoriser sa doctrine par des miracles & par le don de prophetie dont Dieu lui avoit fait present : elle rapportoit des Histoires dont elle prétendoit donner des témoins dignes de foi, & jamais femme ni même jamais homme n'avoit poussé le Phanatisme aussi loin qu'elle faisoit. En-

fin

fin il y avoit suffisamment de quoi la mettre aux petites maisons, sans l'appui qu'elle avoit. Tous les amis de l'Abbé de Fenelon étoient des siens, le Duc de Beauvillers, qui étoit Gouverneur des Enfans de France, étoit même soupçonné de donner dans ses erreurs avec le Duc de Chevreuse, & toute leur famille. Ce qui faisoit croire cela du Duc de Beauvillers encore plus fortement que tout le reste, c'est qu'il avoit choisi un Couvent à Montargis pour y mettre huit filles qu'il avoit. On inféroit de là, que comme cette Ville étoit le lieu où cette hérésie avoit pris naissance en France, il falloit que ce Couvent, qui étoit un Couvent de Benedictines fût gâté. Toute la Maison de Charost étoit aussi soupçonnée de donner dans ces nouveaux dogmes; mais ce qui retenoit encore les esprits scrupuleux à les condamner, quoi qu'on sût bien les conséquences que l'on en tiroit, c'est qu'il n'y avoit point à la Cour, ni même par toute la France, de gens dont les mœurs fussent plus réglées ni la vie plus Chrétienne que celle de tous ces gens-là. La piété n'étoit pas même une chose qui eût paru chez eux, depuis l'hérésie de Molinos, que Madame Guyon renouvelloit; elle étoit de plus vieille date, & dès leur avènement à la Cour, il n'y avoit personne qui n'en eût été édifié,

aussi avoit-ce été pour cela que le Roi avoit fait choix de la personne du Duc de Beauvilliers pour mettre les enfans de France sous sa conduite. Il ne s'étoit jamais démenti de la vertu qui brilloit dans toutes ses actions, depuis trente ans, qu'il avoit commencé à paroître à la Cour, & en un mot on n'y pouvoit être en plus grande estime. Et en effet quand on vit parmi le public quelque tems après ce que je vais dire qu'on l'accusoit sourdement de donner dans toutes ces nouveautez, il n'y eut personne qui ne crût bien autant de jalousie que de zèle dans cette accusation. On soupçonna même que le poste qu'il occupoit lui suscitoit des ennemis secrets, qui eussent été bien aises de remplir sa place, & qui n'oublioient rien pour y parvenir.

Quoi qu'il en soit, Mr. l'Abbé de Fénélon, qui paroissoit toujours fort disposé à se rendre obéissant aux décisions qui se devoient faire à Issi, convint d'un tiers, aussi bien que Madame Guyon, afin que si les deux Evêques qui s'y devoient assembler étoient de sentiment contraire, il pût faire panacher la balance du côté qu'il se déclareroit. Mr. de Meaux prétend, dans un livre qu'il a donné depuis peu au public, que tout cela se fit sans que le Roi en eût aucune con-

connoissance. Je m'en raporte à ce qui en est, & je le veux croire, puis qu'il le dit. Je veux croire aussi qu'il ne le fit que pour ne pas perdre l'Abbé de Fenelon dans l'esprit du Roi qui par sa pieté est ennemi des nouvelles opinions, & qui est encore obligé de l'être par Politique, puis qu'il n'y a rien plus capable de troubler le repos d'un Etat que d'y souffrir des nouveautez en matière de Religion. Ce tiers fut Mr. Tronson Docteur de Sorbonne, Superieur du Seminaire de St. Sulpice, homme de saine doctrine, & dont la vie & les mœurs ont toujours été sans reproche. Mr. l'Abbé de Fenelon eut le tems de composer les deffenses qu'il preparoit pour les livres de Madame Guyon, avant que leur assemblée commençassent; mais quelque soin qu'il y prit ils furent condamnez tout d'une voix. Madame Guyon avoit promis de se soumettre au jugement de ces trois Docteurs aussi bien que l'Abbé de Fenelon. Ils le firent en apparence, & ces juges crurent cette affaire assoupie, pendant néanmoins que ce feu ne fit que couvrir sous la cendre. Mr. l'Abbé de Fenelon vouloit être Evêque, avant que de le rallumer, & en effet il ne fut pas plutôt nommé à l'Archevêché de Cambrai & sacré, que quoi qu'il eût appel-

lé à cette Cérémonie les deux mêmes Prélats qui l'avoient condamné , il retourna pour ainsi dire à son vomissement. Il ne le fit néanmoins qu'avec de grandes précautions , prétendant que la condamnation qui s'étoit faite n'avoit été que faute d'entendre le véritable sens des livres qui avoient été examinez. Il fit bien plus , il parla hautement de la vertu de cette Dame dont on commençoit plus que jamais à attaquer la conduite , comme si elle n'eût fait revivre les dogmes de Molinos , que pour mieux couvrir les desordres dont on l'accusoit. Madame Guyon de son côté , bien loin de se soumettre véritablement à la censure de ces Juges , recommença à écrire la deffense de sa doctrine. Mr. de Cambrai , qui feignoit toujours de vouloir demeurer uni avec les deux Evêques qui l'avoient condamnée , & que ce qu'il alleguoit en faveur de cette Dame & de ses dogmes n'étoit que parce qu'on ne connoissoit pas assez sa personne ni sa doctrine , feignit encore de condamner la liberté qu'elle se donnoit de remettre la main à la plume. On en parla au Roi à la fin , sans lui rien dire néanmoins contre Mr. de Cambrai , soit qu'on le voulût encore ménager ou qu'on ne craignit que sa brigue ne fût assez forte pour se tirer d'af-

d'affaire, quelque témoignage qu'on portât contre lui. Sa Majesté donna ordre qu'on arrêtât Madame Guyon : elle fut mise à Vincennes, & comme l'esprit humain est toujours curieux de nouveauté, ses livres furent recherchez à un point qu'on en donnoit tout ce que l'on en demandoit, encore n'y en avoit-il pas la moitié pour tous ceux qui eussent voulu les avoir. Cette Dame avoit une fille qu'elle avoit marié au Comte de Vaux fils aîné de feu Mr. Fouquet, Surintendant des Finances. Il étoit frere de la Duchesse de Charost, & prenant intérêt à l'emprisonnement de sa belle mere, comme il y étoit obligé, il remua ciel & terre pour la faire sortir de prison. L'Abbé de Fenelon fit la même chose sous main. On dit au Roi qu'elle condamnoit elle même ses propositions d'abord qu'elles signiffoient ce qu'on prétendoit, mais que ç'avoit été là si peu sa pensée qu'elle avoit cru devoir recire pour en desabuser le public, que puisque Sa Majesté ne le vouloit pas, elle se donneroit bien de garde de passer ses ordres à l'avenir. Enfin l'on fut si bien remonter au Roi qu'elle étoit resoluë de se soumettre à la Doctrine de l'Eglise, qu'il consentit à lui rendre la liberté. Ce ne fut néanmoins qu'à condi-
tion

tion qu'elle se retireroit dans un Convent. On lui en choisit un aux portes de Paris, afin de pouvoir examiner sa conduite de plus près. Elle y vint, & s'y contint d'une manière, pendant un certain tems, qu'on crut effectivement qu'elle étoit revenue de ses erreurs. Cependant comme cette affaire avoit fait beaucoup de bruit, Mr. de Meaux resolut de donner un livre au public, afin que s'il avoit pris gout à ces nouveaux dogmes, il s'en pût desabuser. Il communiqua son dessein non seulement à Mr. l'Evêque de Châlons, qui étoit devenu alors Archevêque de Paris, mais encore à Mr. de Cambrai. Il dit à ce dernier qu'il esperoit qu'il y mettroit son approbation, ce qu'il desiroit autant pour l'amour de lui même que pour y donner plus de force; que chacun avoit ouï dire qu'il s'étoit déclaré souvent en faveur de cette Dame, & qu'il feroit voir par là, que s'il l'avoit approuvée quelque fois, ce n'étoit pas dans ses erreurs. Mr. de Meaux prétend qu'il lui promit cette approbation, & qu'ils se séparèrent bons amis après lui en avoir parlé. Il le dit hautement dans un livre qui vient de sortir de dessous la presse, & néanmoins peu de jours après Mr. de Cambrai fut trouver Mr. l'Archevêque de Paris pour lui di-

re qu'il vouloit écrire lui même sur ce sujet, mais qu'il ne feroit point imprimer son livre qu'il ne lui en eût dit son sentiment auparavant. Mr. l'Archevêque de Paris tâcha de l'en détourner, & lui remontra que pour peu qu'il parût favoriser les dogmes de Madame Guyon, cela le perdrait infailliblement. Mr. de Cambrai lui répondit qu'il pouvoit bien juger qu'il n'avoit pas envie de rien faire imprimer de mauvais, puis qu'il s'offroit à le lui montrer auparavant. Cette réponse ne satisfit pas l'Archevêque de Paris. Il fit encore tout son possible pour lui faire quitter cette resolution, mais voyant qu'il n'en pouvoit venir à bout, il lui demanda du moins de ne point faire imprimer son livre que celui de Mr. de Meaux n'eût paru. Il le lui promit, & l'Archevêque de Paris croyant qu'il lui tiendrait sa parole avertit Mr. de Meaux de tout ce qu'il lui avoit dit. Il attendit cependant son manuscrit, & Mr. de Cambrai le lui ayant envoyé effectivement, il le trouva écrit d'une manière si abstraite, que la première fois qu'il le lut il n'y put rien entendre ou du moins fort peu de chose. Il y exposoit que si la doctrine des Quietistes étoit de croire telle & telle chose, il étoit tout près de la condamner, mais que si c'é-

toit

toit de croire cela & cela, il étoit prêt de la soutenir. Son livre étoit ainsi divisé en plusieurs Chapitres, dont les uns étoient d'un Quietisme qui devoit être condamné par tous les Docteurs & les autres d'un Quietisme qu'il prétendoit devoir être approuvé par tout le monde. Mr. l'Archevêque de Paris qui n'avoit pas beaucoup de tems pour le relire, parce qu'il faisoit sa Principale occupation de remplir son devoir épiscopal, crut qu'il pouvoit garder ce manuscrit tant qu'il voudroit, d'autant plus que Mr. de Cambrai lui avoit promis de ne le point faire mettre sous la presse que celui de Mr. de Meaux n'eût paru, mais il le voulut ravoir, & Mr. l'Archevêque le lui rendit après lui avoit montré deux ou trois chapitres où il croyoit qu'il dût retoucher. Ce livre parut néanmoins avant celui de Mr. de Meaux, & comme il manquoit par là de parole à cèt Archevêque, il rompit avec lui aussi bien que l'autre Prélat. Mr. l'Evêque de Chartres se joignit à eux pour faire connoître au Roi les conséquences qu'il y auroit à souffrir cette nouvelle Doctrine, & Sa Majesté en ayant parlé à Mr. de Cambrai, il voulut lui soutenir qu'il n'avançoit rien dans son livre qui ne fût conforme à la tradition de l'Eglise; qu'aussi étoit-il

il

il tout prêt de s'en rapporter à Rome, aux décisions de qui il se soumettoit volontiers. Le Roi qui n'étoit pas assez savant pour juger par lui même de ces sortes de choses, fut obligé de caler la voile à une soumission si apparente : néanmoins les trois autres Prélats étant tous les jours à ses oreilles, pour lui dire que les enfans de France n'étoient pas bien entre les mains d'un homme qui notoirement étoit suspect d'hérésie, mirent de telles allarmes dans l'esprit de Sa Majesté qu'elle donna ordre à Mr. de Cambrai de se retirer dans son Archevêché. L'affaire fut cependant portée à Rome comme au seul Tribunal capable de juger une question comme celle-là : chacun y chercha des amis, & Mr. Bossuet y envoya son neveu, afin que par l'interêt qu'il devoit avoir plus qu'un autre à sa gloire, il suivit plus exactement tout ce qu'il lui ordonneroit. Mr. de Cambrai y envoya aussi une personne de confiance, mais quoi qu'il contât extrêmement sur elle, il conta encore bien d'avantage sur Mr. le Cardinal de Bouillon qui étoit de ses amis particuliers. Il lui manda d'allonger les choses autant qu'il lui seroit possible, afin qu'il eût le tems de les éclaircir, & de faire connoître à Sa Sainteté que l'affaire qu'on lui faisoit venoit plutôt d'un

d'un esprit de cabale que d'un zele de Religion. Pendant que cela se passoit on surprit non seulement des livres de Madame Guion dans l'Abaye Royale de S. Louïs à S. Cir , mais on s'apperçût encore qu'ils avoient fait tant d'effet sur l'esprit de certaines Religieuses, qu'elles étoient Quietistes outrées. Cela fâcha extrêmement Madame de Maintenon, à qui la Noblesse de France est redevable de l'établissement de cette Maison Religieuse, où elle trouve à se décharger de ses filles pendant un tems, & quelque fois pour toujours. Ce qui la fâche encore davantage c'est qu'une de ces Religieuses, pour qui elle avoit toujours eu beaucoup de considération se trouva du nombre de ces pestiferées. Le Roi les fit transplanter en même tems dans d'autres Couvens, afin qu'elles ne communiquassent pas leur venin à d'autres, & que le reste de la maison en fût exempt. Cette secte, qui avoit paru éteinte à Rome depuis la condamnation de Molinos, commença à s'y reveiller, d'abord que ceux qui en étoient entachés surent qu'elle subsistoit encore, non seulement au de là des Alpes, mais même qu'un Archevêque s'en étoit déclaré ouvertement le Protecteur. La conformité de leurs sentimens avec les siens firent qu'ils trouvèrent tout ce qu'il avançoit

admira-

admirable, & quoi qu'ils ne le connussent nullement, & qu'à peine en eussent-ils seulement entendu parler, toute la Ville se trouva remplie incontinent de plusieurs écrits, où l'on ne se contentoit pas d'applaudir à sa Doctrine, mais où l'on disoit encore des biens infinis de sa personne comme s'ils en eussent pû parler à fonds. Mr. de Cambrai qui étoit averti de tout ce qui se passoit en ce païs-là par l'homme qu'il y avoit envoyé tout exprés, ne s'en fia pas néanmoins si bien sur eux qu'il ne mit lui-même la main à la plume. Il y envoya divers autres écrits en forme de lettres, par où il expliquoit ce que les parties trouvoient à redire à son livre, afin d'y rectifier les conséquences qu'ils prétendoient en tirer. On ne dit rien à Madame Guyon, pendant tout cela, non plus qu'à quelques autres amis que Mr. de Cambrai avoit auprès des enfans de France. Il y avoit entr'autres l'Abbé de Beaumont qu'il étoit son neveu, & il lui avoit fait donner la charge de Sous-précepteur de ces Princes, dont il avoit toujours paru assez bien s'aquitter. Comme il est naturel à un neveu d'être toujours fort uni avec son oncle, & que d'ailleurs l'obligation qu'il lui avoit faisoit présumer qu'il auroit peine à s'éloigner de ses intérêts, on tâcha

tâcha de persuader au Roi de l'envelopper dans le malheur de son oncle. On lui représenta que les Princes n'étoient pas plus en seureté sous sa conduite, que sous la sienne, & que quoi qu'il n'eût pas témoigné publiquement qu'il donnoit dans ses erreurs, il étoit bien à craindre qu'il ne s'en fût laissé infecter. Le Roi ne crut pas de sa justice d'ôter, sur un simple soupçon, l'emploi à un homme qu'on ne pouvoit convaincre en aucune façon d'être criminel. Il résolut d'attendre à en être mieux éclairci avant que de se porter à une chose comme celle-là; ainsi le laissant toujours dans son poste, ceux qui lui en vouloient aussi-bien qu'à son oncle furent obligez d'attendre qu'il se présentât quelque occasion plus favorable pour perdre ce dernier.

Pendant que des Evêques se faisoient ainsi la guerre les uns aux autres, il se fit une réconciliation dans l'Eglise entre deux Ordres qui n'avoient pas toujours paru de trop bonne intelligence ensemble. Les Jesuites & les Prêtres de l'Oratoire, dont je veux parler, avoient au contraire donné des marques en plusieurs occasions qu'il s'en falloit bien qu'ils ne fussent toujours de même sentiment. Le Pere de S. Marthe, personnage d'un grand mérite, d'une piété distin-

distinguée, & d'une profonde érudition avoir été même déposé du Généralât des Prêtres de l'Oratoire par les brigues des Jésuites soutenuës par feu Mr. de Chanvallon, Archevêque de Paris. Ceux-ci, aussi bien que cèt Archevêque, pour savoir tout ce qui se passoit dans cette Communauté, y avoient gagné un faux frere. Il les avertissoit de tout, & ils ne pouvoient comprendre qui reveloit ainsi leurs secrets, parce qu'il se cachoit si bien qu'on l'eût pris pour le plus zélé de tous les freres. On lui avoit promis un Evêché pour recompense de ses services, & l'Archevêque, & les bons Peres lui tinrent parole au bout de quelque tems, c'est à dire quand ils en eurent trouvé un autre parmi ces Prêtres qui leur voulut promettre d'y faire ce que celui-ci avoit fait. L'Eveché qu'eut ce traître donna quelque soupçon à cette Communauté, néanmoins comme elle pouvoit l'attribuer à autre chose qu'à ce qui y avoit donné lieu, elle ne fut pas assurée que ce fût là tout à fait une conviction contre lui. Le Pere de S. Marthe n'étoit pas encore déposé, & allant toujours son chemin, il s'apperçût bien-tôt que, soit que ce fût cèt Evêque ou un autre, qu'ils dussent soupçonner de trahison, il y avoit toujours des traitres parmi eux. Cependant

com-

comme cèt Evêque n'y étoit plus ; cela servit à le justifier dans l'esprit des plus simples , pendant que ceux qui étoient plus habiles ne l'en crurent pas moins coupable. Ils se figurèrent , comme il étoit vrai , qu'il avoit laissé sa place à un autre , & que même celui-ci n'en seroit que plus zélé , par l'esperance d'une pareille récompense que la sienne. Ils ne se trompèrent pas. Ils ne firent rien que l'Archevêque & les Jesuites n'en fussent avertis , mais comme ils ne faisoient rien qui ne fût à faire , ils ne s'en soucièrent pas autrement. Le Pere de S. Marthe eut affaire sur ces entre-faites chez Mr. l'Archevêque , & y étant allé un jour d'Audiance , ce Prelat le fit entrer dans son cabinet , pendant qu'il acheveroit de s'entretenir avec une personne qui lui parloit d'une affaire de conséquence. Le Pere de S. Marthe ne fut pas plutôt dans ce Cabinet qu'il y apperçût sur une table parmi d'autres papiers , une écriture qu'il reconnut au même tems pour être d'un de ses Prêtres. Il voulut voir ce que c'étoit , & il trouva justement un avis qu'il donnoit à cèt Archevêque d'une chose qui s'étoit passée secretement parmi eux. Il mit ce papier dans sa poche , croyant que Mr. l'Archevêque ne s'apercevrait pas que ce fût lui qui l'eût pris , & il
l'ap-

l'apporta à la maison, après avoir fait avec ce Prelat les choses qui l'avoient obligé à l'aller voir. D'abord qu'il y fut de retour il demanda Conseil à ceux de sa Communauté, qu'il connoissoit assez fidelles pour leur pouvoir découvrir son secret, s'il montreroit ce papier ou non à celui qui l'avoit écrit. Il y en eut quelques uns qui y trouvèrent de l'inconvenient, parce que ce seroit apprendre par là à Mr. l'Archevêque que c'étoit lui qui l'avoit pris, mais d'autres ayant soutenu que cela n'importoit point, & qu'il falloit au contraire faire connoître qu'on savoit le traître & la trahison, le Pere de S. Marthe se conforma à ce dernier avis: ainsi, ayant tiré à part celui qui avoit écrit le mémoire qu'il avoit dans sa poche, il lui fit la correction de ce qu'il avoit fait. Celui-ci prit le parti de lui nier la chose, croyant qu'il n'en parloit que par soupçon. Le Pere de S. Marthe l'avertit chrétiennement de ne pas joindre le mensonge à la faute qu'il avoit déjà faite. Il lui dit que quand il l'en accusoit, il savoit bien toutes choses, c'est pourquoi il lui étoit inutile presentement de vouloir rien deguïser. Le faux frere qui étoit de l'humeur de bien des gens, qui quand ils ont avancé une fois une chose, aimeroient mieux se faire tailler en pièces

que d'en rien demordre, voulut encore se retrancher sur la négative; mais son Général ne pouvant souffrir davantage qu'il mentit si impudemment, tira son papier de sa poche, & le convainquit par sa propre écriture de ce dont il l'accusoit. Ce faux frère fut bien surpris à cette veüe, & n'ayant plus su que dire, toute sa ressource fut d'aller crier à Mr. l'Archevêque qu'il l'avoit perdu entièrement, quand il avoit donné son papier à son Général: Mr. l'Archevêque lui jura que cela n'étoit pas, & il le pouvoit bien effectivement, puisque cela étoit arrivé de la manière que je viens de dire. Quoi qu'il en soit, ce Prelat connoissant par là que le pere de S. Marthe lui avoit pris ce papier, quand il étoit entré dans son cabinet, il dit à ce faux frère, de ne s'en pas mettre en peine, & qu'il auroit pour lui l'autorité Royale, si sa Communauté entreprenoit de lui faire quelque affront. Elle étoit résolüe effectivement de le chasser, mais Mr. l'Archevêque lui ayant deffendu de la part du Roi d'en avoir seulement la pensée, il demeura toujours parmi ces Prêtres, & y est encore aujourd'hui. L'Archevêque garda cependant sur le cœur le tour que le pere de S. Marthe lui avoit jouié, & cela joint à d'autres choses qui se passèrent à son égard, il le fit passer

auprès du Roi pour un Janseniste, & employa l'autorité Royale pour le faire déposer. Le Pere de la Tour, qui est aujourd'hui Général de cet ordre, fut élu en sa place. Il en étoit digne par bien des endroits, mais principalement par une pieté singulière & par un zèle tout à fait distingué. Les Jesuites s'opposèrent sous main à son élection, sous pretexte qu'il n'étoit pas moins Janseniste que le pere de S. Marthe. Ils prétendoient le justifier par beaucoup d'endroits; mais celui la même par où ils s'attendoient de le battre davantage en ruine, fut celui-là même qui fit lever son exclusion. Il étoit Confesseur d'une certaine Madame de Font Per-tuis Partisane outrée de Mr. Arnaud. Elle l'étoit même tellement qu'elle le fût trouver plusieurs fois en Flandres pendant la dernière guerre. Cela vint à la connoissance de ce nouveau Général, tellement que lui ayant deffendu d'y retourner davantage, à moins que de chercher un autre Confesseur que lui, il lui tint parole, sur ce qu'elle ne laissa pas, au préjudice de sa deffense, d'y retourner encore une fois. Il ne voulut plus se mêler de sa conduite, & la chose étant venuë aux oreilles de la Cour, le Roi vit bien qu'il n'étoit pas si fort Janseniste qu'on le lui vouloit faire accroire, puis qu'il traittoit de

crime l'attachement qu'elle avoit à celui qui étoit reconnu le chef de tous ceux qui portoient ce nom là. Son exclusion fut ainsi levée, & les Jesuites le voyant mieux dans l'esprit du Roi qu'ils ne pensoient, le prièrent de venir Prêcher dans l'Eglise de S. Louis de la Maison Professe, le jour d'une fête solennelle. Il leur rendit le change en les priant pareillement de lui donner un Pere de leur Compagnie pour prêcher aux Prêtres de l'Oratoire un autre jour d'une grande fête, & voila quelle fut la réconciliation dont je viens de parler. Je ne sais pourtant si elle fut bien sincère de la part des Jesuites, parce que ce Général étoit en possession depuis quelque tems de leur ôter leur pratique. Quantité de femmes de qualité qui avoient accoustumé d'aller à Confesse ou au Pere Bourdaloux, ou à quelques autres d'entr'eux, l'avoient pris pour leur Directeur. La Duchesse d'Aumont entr'autres les avoit abandonnez pour lui; & comme cela ne se souffre guères impunément par les Directeurs, c'eût été dequoi rendre la querelle de ces deux Compagnies immortelle, si les Jesuites, qui ont bien autant de Politique que de science, n'eussent jugé à propos de ne faire semblant de rien. Le Pere de la Tour Prêche cependant dans leur Eglise, mais
comme

comme il n'a pas la grace ni l'éloquence de plusieurs d'entr'eux, ils se consolèrent d'être obligez de baisser la lance devant lui pour la direction des consciences, puis qu'il étoit obligé à son égard de la baisser devant eux pour la prédication. Madame de Harlai, femme du Plenipotentiaire, étoit devenue une de ses pénitentes, depuis qu'elle avoit été assez heureuse pour comprendre qu'il étoit impossible de se sauver dans le monde, quand on y veut vivre comme la plûpart des femmes y vivent aujourd'hui. Cependant comme elle avoit aimé le jeu autant que son mari avoit pû faire, & le lansquenet entr'autres, qui est un jeu si engageant aussi-bien que la Bassette, que quand les femmes ont pris une fois cette passion, elles vendroient plutôt leur chemise que de s'empêcher de jouer. Comme, dis-je, elle avoit aimé ce jeu si desordonnément, qu'il étoit à craindre qu'allant tous les jours dans le monde comme elle y alloit, elle ne retombât bien-tôt dans son vomissement, ce Directeur lui donna quatre autres de ses pénitentes pour la garder à veuë. Elles se relayoient les unes les autres, sous pretexte de lui faire compagnie, & elle s'en appercût d'autant moins qu'elle étoient routes quatre à peu près de son âge, & à peu près de sa condition. Il

n'y en avoit qu'une qui lui étoit supérieure par la naissance, puis qu'elle étoit veuve du fils d'un cordon bleu, dont un des Ancêtres avoit été Maréchal de France. Car quoi que les gens de Robe s'estiment beaucoup, & principalement quand ils sont aussi distingués dans la Magistrature que l'est la famille des Harlai, il est constant néanmoins qu'il y a bien à dire de la Robe à l'Epée, quand c'est une épée de distinction. Cette femme étoit la Marquise de S. Valeri; elle étoit Bullion de son côté, c'est à dire fille du Marquis de Mon-Louët, Marquis à la vérité de nouvelle impression, mais dont la noblesse étoit toute dorée; car il étoit fils de Mr. de Bullion Surintendant des Finances qui avoit laissé trois enfans, dont il n'y a eu que les descendans de l'ainé qui ait su conserver ses richesses. Pour ce qui est des deux autres, ceux qu'ils ont laissé ne se ressentent plus du tout de la Surintendance qui a été dans leur Maison. Ils sont gueux comme des Peintres, & le troisième de ces enfans commença leur misère dès son vivant, en faisant un méchant mariage. Il épousa la Demoiselle de sa mere, dont il étoit amoureux, ce qui obligea cette Dame à le deshériter. Comme la jouissance avoit éteint sa passion, il ne fut pas long-tems à s'appercevoir de la faute qu'il avoit

avoit faite ; mais il n'en étoit plus tems , & il n'y avoit plus de remede. Cependant lui fâchant fort de perdre une succession comme la sienne , il quitta Lion où il demouroit , & s'en vint à Paris , après avoir dit , avant que de partir , à sa femme , ce qu'elle devoit faire pour seconder son dessein. Ce qu'il lui avoit dit étoit de s'en aller à la campagne , & de faire courir le bruit dans la Ville qu'elle étoit à l'extrémité. Comme c'est la coûtume par tout quand on y débite quelque nouvelle , de ne les jamais rapporter telles qu'elles sont , tout Lion fut bientôt rempli , non seulement du bruit de la feinte maladie de cette Dame , mais encore de sa mort. Son mari qui avoit fait inutilement auprès de sa mere tout ce qu'il avoit pû pour recouvrer ses bonnes graces , sachant que les choses étoient à Lion en cét état , prit un grand deuil , & s'en fut à S. Eustache où sa mere alloit ordinairement. Il se fit voir à elle comme par hazard , & cette Dame , le voyant ainsi dans cét équipage fut curieuse , comme , elle ne lui parloit point , de s'informer sous main quelle raison il en avoit. Ses gens à qui l'on s'adressa , qui croyoient de bonne foi que leur Maîtresse fût morte , dirent tout ce qu'ils en savoient , ainsi cette Dame don-

nant dans le panneau dit aux parens & aux amis de son fils, que puisque celle qui la mettoit mal avec lui n'étoit plus, elle ne vouloit pas garder plus long-tems sa coléré. Elle lui fit dire de la venir voir, & ayant rompu l'Acte par lequel elle le deshéritoit, il fut si bien regagner son amitié, qu'elle lui pardonna non seulement son mariage, mais encore d'avoir abusé de sa crédulité en lui faisant accroire que sa femme étoit morte.

Les trois autres gardes qu'eut Madame de Harlay furent Madame la Procureuse Générale, Madame de Harouis, & Madame de Châteaurenard. Celle-ci qui étoit la plus belle des quatre n'avoit pas toujours été si devote, elle avoit été du Monde extrêmement, mais la disgrâce de la famille de son mari, avec quelques autres chagrins qui ne sont que trop ordinaires dans la vie, lui ayant fait prendre un parti qui met à couvert de toute inquietude, elle étoit d'une si grande piété qu'elle servoit d'exemple à celles qui y avoient vieilli avant qu'elle songeat seulement à y entrer. Son mari étoit fils de feu Mr. Dacquin premier Medecin du Roi, qui non content de la fortune qu'il avoit faite, s'étoit fait chasser de la Cour à force de se rendre importun à sa Majesté par ses demandes. Il avoit même

même osé lui témoigner que ses services alloient du pair tout du moins avec tous ceux qu'on pouvoit lui rendre, de quelque nature qu'ils pussent être; qu'en effet, puisque sa vie étoit la chose du monde qui lui devoit être la plus précieuse, il lui étoit aisé de considérer que lui qui la lui conservoit par ses ordonnances n'étoit pas un homme à mépriser. Tant qu'il avoit parlé d'une autre manière, c'est à dire tant qu'il s'étoit contenu dans le respect qu'il devoit à Sa Majesté, elle avoit eu mille bontez pour lui & pour sa famille: elle avoit fait son fils aîné Secrétaire de son Cabinet, Conseiller honoraire du Parlement, qui est une grace qui ne s'accorde pas à tout le monde, & par dessus tout cela Intendant de la Généralité de Moulins. Il n'avoit pourtant guères plus de vingt cinq ans, quand il avoit reçu cét honneur; mais du moment que son pere le voulut prendre sur un ton si haut, il fut compris dans sa disgrâce, & fut révoqué. Le nom de Châteaurenard qu'il portoit étoit celui d'une Terre qu'il avoit acquise de Mr. Amat fils d'un insigne Partisan. Celui-ci qui, à beaucoup près, n'entendoit pas ses affaires aussi bien que son pere, ayant fait voir à son avènement dans le monde que le jeu étoit son unique passion,

il n'avoit pas manqué de fripons qui lui avoient fait la cour pour avoir part aux richesses que son pere lui avoit laissées. Un Enseigne des Gardes du Corps entr'autres n'y avoit pas trop mal réussi. Il lui avoit gagné une grande somme argent comptant , & une autre sur sa parole. Mais comme le Roi n'aime pas cette sorte de commerce , & que d'ailleurs il entendoit bien mieux à battre la carte qu'à tirer l'épée pour son service , il fut cassé dans le tems que Sa Majesté purgea des Compagnies les parties honteuses qui y étoient. Cette Terre étoit anciennement à des Gentilshommes de bonne Maison , qui portoient ce nom là. Il y avoit autrefois un Château qui servoit à reprimer les courses des Bourguignons lors qu'ils étoient sous la domination des Ducs de Bourgogne, qui étoient les plus grands ennemis qu'eussent nos Rois , quoi qu'ils eussent l'honneur de sortir de leur Sang. L'ainé de cette Maison ayant fait quelque chose contre le service du Roi, la Terre fut confisquée & réunie au Domaine. Mr. de Chatillon Coligni , dont les Terres étoient dans le voisinage , voyant que celle-ci étoit à leur bienfaisance, l'achetèrent du Roi. Ils la gardèrent pendant je ne fais combien d'années , mais enfin Guillaume Prince d'Orange ayant épou-
sé

sé Louïse de Coligni, fille de l'Admiral de Coligni, qui a une si grande place dans nôtre Histoire, elle passa dans la Maison de Nassau, & y est demeurée jusques à ce que la Princesse d'Orange, mère du Roi d'Angleterre d'aujourd'hui, la vendit comme tutrice de son fils à Mr. Amat le Partisan. Les Armes des Princes d'Orange y sont encore maintenant à l'endroit le plus éminent de la Ville, si néanmoins on doit appeller Ville ce qui n'est qu'un trou, & un trou tout des plus villains. Quoi qu'il en soit, les habitants de ce trou ou de cette Ville, comme on voudra l'appeller, croyant bien faire leur Cour au commencement de la guerre qui ne vient que de finir, que de témoigner la haine qu'ils avoient contre le Roi Guillaume, écrivirent au Marquis de Louvois qu'ils le supplioient de leur permettre d'arracher ces armes de l'endroit où elles étoient placées. Comme une telle demande ne méritoit point de réponse, ce Ministre ne leur en fit point, & ainsi elles ont été préservées de leur faux zèle, desorte qu'elles sont encore aujourd'hui au même endroit où elles ont été mises depuis un siecle.

L'Evêque de Dax vint à mourir dans ce tems là, & le public se vit privé par sa mort de l'histoire du Roi, à laquelle il travailloit.

Il avoit crû à l'exemple de Mr. de Perefixe , qui avoit écrit celle de Henri I V. qu'il feyoit bien à un Evêque de s'appliquer à ces fortes d'ouvrages. Cependant s'il eût employé son tems à achever celle de l'Eglise dont Mr. Godeau nous a donné le commencement , il me semble que cela eût encore mieux convenu à son caractère. Au reste il n'y avoit point d'endroit qu'il ne furetât pour avoir des memoires qui répondissent à son dessein , aussi l'avois-je veu peu de tems avant sa mort chez un de mes amis , qui avoit été au Cardinal Mazarin, pour savoir de lui si le feu Roi d'Angleterre étoit venu aux Conférences de la paix que ce Ministre traitoit avec Dom Louïs de Haro en 1659. Mon ami me dit quand il fut sorti , le sujet de sa visite , ce qui m'étonna , puis qu'il n'y a personne qui ne sache que ce Prince eut bien le dessein de le faire , mais que son Eminence ne le lui permit pas. La raison est , qu'il craignoit de se mettre mal avec Richard , fils de Cromwel qui avoit été déclaré Protecteur d'Angleterre après la mort de son pere. Ainsi ce Prince qui s'étoit avancé en poste jusques à six lieuës de l'endroit où se tenoient les Conférences , fut obligé de rebrousser chemin. Il lui envoya dire par le Comte de Bath qu'il lui avoit

avoit dépêché, pour savoir si la venue lui seroit agréable, qu'il n'étoit pas à propos qu'il parût là, & qu'il n'en auroit pas moins de soin de ses intérêts. Cependant s'il eût été si simple que de s'en fier à lui, & de ne pas prendre d'autres mesures, il couroit grand risque de ne jamais remonter sur le trône. Il y avoit déjà long-tems que cét Evêque c'étoit défait de son Evêché, peut-être pour s'appliquer avec plus de loisir à son Histoire. Il croyoit rencherir aparemment sur Racine, & sur Boileau, mais je ne sai s'il y eût réussi. Si c'étoit là son talent on peut dire que c'étoit un talent bien caché, puis qu'on ne l'a jamais vû capable de beaucoup de choses.

Le Marquis de Rouville qui avoit quatre vingt tant d'années, au lieu de se laisser mourir comme lui, en quoi il n'y eût pas eu tant de perte, puis qu'il ne nous prepare aucune histoire, fit au contraire un acte d'un homme bien vivant, & qui même n'a pas encore l'envie de mourir si-tôt. Il entreprit un procès contre sa parenté qui le vouloit faire interdire, sous pretexte de son grand âge, & de ce qu'ayant toujours été assez méchant ménager, il n'y avoit pas d'apparence qu'il le devint meilleur sur ses vieux jours. Si feu Mr. le Prince eût encore été en

vie, & qu'il eût été son juge, bien loin d'être pour lui, il eût été si fort pour ses parties, qu'il leur eût non seulement adjugé gain de cause, mais encore conclu à le faire enfermer, car il avoit accoustumé de dire en parlant de lui, que s'il y avoit deux Rouvilles en France, il ne hésiteroit point à en sortir pour toute sa vie. Il vouloit dire par là qu'il étoit l'homme du monde le plus ennuyeux, & il avoit assez ce goût là pour bien des gens, qui à exemple de ce Prince ne s'accommodoient pas de la bagatelle. Il aimoit mieux tenir le jeu d'un de ses gens dans un cabinet de Chantilli, que d'être obligé de souffrir un méchant discoureur, il ne feignoit point de dire aussi qu'il s'ennuyoit beaucoup moins avec ses poules & avec les autres animaux qu'il tenoit dans sa Ménagerie, & qu'il visitoit deux fois par jour, qu'il ne faisoit avec eux. C'étoit pourtant là une étrange occupation pour un Prince fameux par le gain de tant de batailles, & dont les coups d'essay avoient égalé à la guerre ceux des hommes qui avoient vieilli dans le métier.

L'entreprise de Barcelonne étoit toujours sur le tapis aussi-bien que le dessein de faire élire le Prince de Conti Roi de Pologne. On travailloit même de tout son pouvoir

voir à faire réussir toutes les deux. L'une étoit encore plus aisée que l'autre, quoi qu'elles parussent toutes deux assez difficiles, du moins il y avoit lieu de juger celle de Pologne plus facile que l'autre, puisqu'il n'y avoit qu'à n'y point épargner l'argent pour la faire réussir. Il n'y avoit qu'à gagner des voix qui sont toujours pour ceux qui leur comptent le plus; car comme c'est-là le tems de la moisson des Polonois, & qu'ils ne recueillent rien quand ils ont un Roi sur le trône, il y a déjà long-tems qu'ils se sont déclarez qu'ils ont cela de commun avec les Suisses qu'il n'y a rien à faire avec eux sans argent. Le Prince de Conti y avoit déjà envoyé deux cent mille écus du sien, & le Roi de son côté, à qui c'eût été un grand avantage que de lui faire tomber cette Couronne, y en avoit bien fait passer quatre fois autant. L'Abbé de Polignac son Ambassadeur en cette Cour, le distribuoit à ceux qu'il avoit engagés dans son parti, & comme il croyoit que cette élection dépendroit entièrement du Cardinal Radzionowski Archevêque de Gnesne, qui à cause de cette dernière dignité étoit Prince & Regent du Royaume pendant la vacance du Trône, il lui répandoit son argent à pleines mains, pendant qu'il se contentoit de repaître les
autres

autres de belles promesses. Ce n'étoit pas là le compte des Généraux de l'armée de la Couronne, & des troupes de Lithuanie qui avoient aussi bon appetit que le Cardinal. Ce n'étoit pas là aussi celui de tous les Palatins qui croyoient qu'ayant l'épée en main, ils devoient être du moins aussi considérés, que celui qui n'avoit que la mitre. L'Abbé de Polignac avoit couvert sa marche pendant je ne fais combien de tems, & avoit fait accroire à la Reine Douairière de Pologne, que le Roi son maître ne proposoit le Prince de Conti, qu'au deffaut d'un autre sujet sur lequel il pût s'assurer; que le Prince de Conti d'ailleurs ne s'en soucioit guères, & que s'il y donnoit son consentement c'étoit plutôt pour plaire au Roi que pour aucun empressement qu'il en eût. Il disoit vrai en cela, & ce Prince qui étoit amoureux éperduëment en France, n'apprehendoit rien davantage que d'apprendre qu'il eût été élu Roi de Pologne. Mais quant à Sa Majesté, il n'en étoit pas de même, & elle ne desiroit rien avec tant de passion que de voir cette Couronne sur la tête de ce Prince, parce qu'elle en eût tiré de grands avantages. La Reine Douairière qui n'étoit pas faite autrement que les autres, dont la coutume est de se laisser persuader aisément ce qu'ils

qu'ils souhaitent, adjôûta foi à ce que l'Abbé de Polignac tâchoit de lui insinuer. Elle entra en de grandes justifications avec lui, sur tout ce qu'elle avoit fait de contraire aux intérêts du Roi depuis plusieurs années. Elle lui dit que Sa Majesté l'y avoit obligée par ses mauvais traitemens, & quand il lui plairoit de changer de conduite envers elle, elle lui feroit voir qu'elle ne demandoit pas mieux que de rétablir la bonne intelligence qui avoit été entre les deux Couronnes, pendant les premières années du règne du Roi son mari: que si elle vouloit accorder sa protection au Prince Jacques son fils, qu'elle avoit dessein d'élever sur le trône, il n'y seroit pas plutôt qu'il feroit tout ce qu'il plairoit à Sa Majesté, qu'elle ne devoit pas craindre que l'Alliance qu'il avoit prise dans une Maison suspecte lui fit jamais rien faire de contraire à ses intérêts; qu'elle savoit bien que les Rois n'avoient nulle considération pour le sang de leurs femmes, quand il y alloit de leur gloire & de leur grandeur; qu'il demeureroit inséparablement attaché à sa Couronne, en sorte que quand il s'agiroit de son service, il n'en feroit non plus de différence que du sien.

Ces parolles ne déplurent pas à l'Abbé de Polignac, qui savoit que quand il se doit
faire

faire une réconciliation entre deux personnes, elle devient d'autant plus sincère que l'on entre davantage de parr & d'autre, dans la justification du passé. Il feignit même d'entrer en quelque façon dans les sujets de plainte qu'elle prétendoit avoir eu du Roi, afin de s'insinuer mieux dans son esprit. Enfin étant convenu avec elle de faire tourner les voix qu'il avoit pour le Prince de Conti en faveur du Prince son fils, elle lui promit de son côté de faire tout ce qu'elle pouroit pour ôter Sapiéha Grand Général de Lithuanie à la Maison d'Autriche, dont il paroïssoit embrasser les intérêts avec chaleur. Sapiéha étoit tout puissant dans cette Duché, & il en étoit plutôt le maître que le Général. Il y possédoit de grandes Terres & de grandes charges, ce qui faisoit que chacun y trembloit sous lui. L'Abbé de Polignac ne songeoit par là qu'à affoiblir le parti de la Maison d'Autriche, se flattant que celui du Prince Jacques ne seroit jamais assez fort pour pouvoir tenir tête au sien. Car il étoit bien éloigné de vouloir tenir parole à cette Princesse, & tout ce qu'il lui avoit dit n'étoit que pour la mieux tromper. Elle fut néanmoins si crédule que pour lui rendre témoignage de la confiance qu'elle avoit en lui, elle lui envoya son portrait qu'il avoit

avoit témoigné desirer. Il le placa dans le lieu le plus éminent de sa chambre pour lui faire mieux accroire qu'il en faisoit très grand cas. Au reste cette Princesse ne faisant plus rien que de concert avec lui, elle tâcha de détacher Sapiha d'avec la Maison d'Autriche. Sapiha ne la trompa point. Il lui dit qu'il y étoit si fort engagé qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui pût lui faire quitter son parti, que c'étoit de mettre lui même la Couronne sur sa tête, & qu'elle y pouvoit contribuer si elle vouloit, qu'elle n'auroit qu'à unir sa brigue à celle qu'il feroit pour lui même, & que moyennant qu'elle y voulût consentir, il la placeroit sur le trône avec lui; qu'il étoit veuf & qu'elle étoit veuve, & qu'ainsi rien ne les empêcheroit de se marier ensemble. La Reine Douairière ne goûta point cette proposition, quelque demande qu'elle eût de régner. Elle connoissoit l'esprit des Sapiha qui quand même il lui eût tenu parole, ne lui eût laissé qu'une vaine image de Royauté, pendant qu'il s'en fût attribué tout le pouvoir. Elle avoit déjà bien eu deux maris, sur lesquels elle avoit eu beaucoup d'empire, & elle ne prétendoit pas dégénérer de ce qu'elle avoit toujours été, quoi qu'elle ne fût plus en âge de donner de l'amour.

La Maison d'Autriche à l'exemple de celle de France, faisoit agir les Ministres qu'elle avoit dans cette Cour par des voyes imperceptibles à tous ceux qui tâchoient le plus d'ouvrir les yeux sur la conduite. Il n'y avoit personne qui ne crût que son dessein ne fût d'élever le Prince Jaques sur le trône ; l'honneur qu'il avoit d'être beaufrere de l'Empereur & du Roi d'Espagne étoit ce qui leur donnoit cette pensée. Cette Maison en avoit pourtant bien une autre ; elle se défoit de l'esprit de la Reine de Pologne, dont elle connoissoit les démarches, & sachant qu'elle avoit fait passer de l'argent en France, elle la regardoit comme une femme qui avoit toujours de secrets attachemens de ce côté là. Elle savoit que les François conservent toujours une secrete inclination pour leur país, & qu'elle ne meurt avec eux qu'en rendant le dernier soupir. Elle savoit d'ailleurs que cette Princesse conservoit un certain empire sur l'esprit de son fils, qui la feroit régner par elle même, si on lui mettoit jamais la Couronne sur la tête. Au reste toutes ces raisons étant plus que suffisantes pour porter l'Empereur & le Roi d'Espagne à songer plutôt à leurs propres intérêts qu'à ceux de leur beaufrere, qui étoit un Prince sur lequel ils ne pouvoient pas
trop

trop compter, parce qu'il y avoit bien à dire qu'il eût les qualitez du Roi son pere, ils jettèrent les yeux sur un sujet qui fût digne de cette Couronne. Or le Duc de Saxe jeune Prince qui s'étoit distingué à un point dans la guerre, que l'Empereur avoit contre les Infideles, qu'il l'avoit mis à la tête de ses armées, leur paroissant tel & à l'un & à l'autre, Sa Majesté Imperiale tâcha de lever une difficulté qui s'opposoit à leur dessein. Le Duc étoit de la Religion Luthérienne, & même considéré en quelque façon comme le chef de tout ceux de cette Religion, parce que ce fut un de ses Ancestres qui donna retraite à Luther, & qui après avoir embrassé sa doctrine entreprit encore sa deffense contre l'Empereur, qui prétendoit le faire punir de ce qu'il osoit prêcher une nouvelle Religion. On s'étonne comment Sa Majesté Imperiale & le Roi d'Espagne ne songeoient pas bien plutôt à faire élire le Duc de Baviere, qui étoit gendre de l'un & neveu de l'autre, lui qui étoit Catholique, qualité nécessaire pour remplir le trône de Pologne; d'ailleurs il étoit encore bien plus riche que le Duc de Saxe, autre qualité qui étoit à considérer dans un dessein comme celui là; mais soit que cèt Electeur ne s'en souciât pas, ou que les deux Princes

le

le jugeassent nécessaire en Flandres dont le Roi d'Espagne lui avoit confié le Gouvernement, ils se rabbattirent entièrement sur l'autre Duc. L'Empereur lui en fit la proposition & ce Prince lui ayant dit qu'il ne tiendrait qu'à sa Religion, que la chose ne réussit, ce Prince trouva que la chose étoit assez de conséquence pour y songer plus d'une fois. Quelque charmé qu'il fût de la proposition qu'on lui faisoit, il considéra que la condition qu'on y attachoit, tiroit à grande conséquence pour lui. Il demanda quelque tems pour en rendre réponse, & l'Empereur jugeant; que puis qu'il écoutoit déjà tout iroit bien dans la suite pour peu qu'il y tint la main. Il commença à lui insinuer lui même que les premiers Lutheriens & les premiers Calvinistes avoient toujours crû qu'on se pouvoit sauver dans la Religion Catholique aussi-bien que dans la leur, qu'ainsi la Couronne qu'il lui proposoit, valoit bien la peine de faire le pas qu'on desiroit de lui. Il le fit parler en même tems à des Docteurs qui passèrent bien plus avant, & qui lui exposèrent quantité de raisons pour lui prouver que la Religion Catholique étoit la véritable Religion, & celle qui s'étoit proffessée toujours dans l'Eglise.

L'éclat qui sottoit de la Couronne de Pologne lui fit trouver leurs raisons admirables, & quelques Ministres qui en conférèrent devant lui avec ces Docteurs, sans qu'ils fussent ni les uns ni les autres à quel dessein, tout cela se faisoit, étant demeurés d'accord que de la manière que les Catholiques expliquoient maintenant leur créance, il n'y avoit plus de venin; le Duc fut plus d'à demi persuadé de franchir le pas qu'on lui demandoit. Les Docteurs Catholiques entendant parler les Ministres de la sorte, leur répondirent, afin qu'il ne restât point de scrupule dans l'esprit de ce Prince, que l'on n'avoit jamais expliqué leur créance d'une autre manière qu'ils l'expliquoient maintenant, à moins que ce ne fussent des gens qui fussent bien aise d'en faire accroire aux autres, qu'il n'y avoit qu'à lire le Concile de Trente pour reconnoître cette vérité, & que tous ceux de leur Religion n'avoient point d'autre Doctrine que celle qui y étoit enseignée.

Le Duc se ravi de voir qu'on lui préparoit les voyes qu'il desiroit, & ayant sù de l'Empereur que les brigues qu'il avoit en Pologne étoient si fortes que difficilement ses ennemis les pouroient renverser, rien ne le retint plus de faire profession de cette

Réli-

Réligion, que la crainte qu'il ne se flattât mal à propos. Ainsi comme il étoit homme de précaution, il donna sa parole à l'Empereur qu'il feroit tout ce que l'on voudroit, pourvu qu'il fût assuré de son Election. C'étoit une assurance qui étoit assez difficile à lui donner, puis que cela dépendoit du suffrage de quantité de gens qui pouvoient manquer de parole. L'Evêque de Cujavie, quoi que chef de la brigade de la Maison d'Autriche, ne paroissoit pas trop résolu lui même à qui il devoit donner sa voix, quoi qu'il eût déjà pris de son argent. Comme il vouloit que cette Election lui servit à devenir Cardinal, il voyoit que de quelque côté qu'il se tournât, il y avoit comme un obstacle tout-à-fait invincible à sa prétention. L'Evêque de Passau n'attendoit que le succès de l'Empereur pour demander la nomination de cette Couronne. Comme il étoit frere de l'Impératrice, l'Evêque de Cujavie voyoit bien qu'il l'emporteroit sur lui, & qu'on ne manqueroit pas de lui dire alors ce qu'on dît autrefois dans une semblable occasion au Coadjuteur de Paris. Le Cardinal Mazarin lui avoit promis de le faire revêtir de la Pourpre, moyennant de certaines choses dont il étoit convenu avec lui ; mais pour lui

man-

manquer de parole, sans qu'il y pût trouver à redire, il fit demander au Prince de Conti que la France lui accordât sa nomination à son préjudice. Or l'Evêque de Cujavie craignant avec beaucoup de raison, que la même chose ne lui arrivât, eût tourné volontiers du côté de la France, si ce n'est qu'il se voyoit en tête l'Abbé de Polignac, qu'il ne croyoit pas d'humeur de lui céder la part qu'il prétendoit pareillement au chapeau de Cardinal. Dans cét ambaras il le fit pressentir, pour voir s'il seroit homme à lui abandonner sa prétention ; mais cét Abbé qui avoit tout aussi bon appetit que lui, ayant trouvé la demande indiscrete negligea les interêts du Roi son maître pour s'occuper trop des siens. En effet s'il eût voulu quitter ses prétentions à ce Prelat, il eût uni par ce moyen sa brigade à la sienne, & fait indubitablement élire le Prince de Conti pour Roi. Mais il contoit qu'avec le secours du Primat, & quelque argent qu'il attendoit encore de France il viendroit à bout sans lui de son dessein.

L'Evêque voyant combien il se tenoit sûr de son affaire, puis qu'il méprisoit ses offres qu'un autre eût voulu acheter encore à plus haut prix que celui qu'il lui demandoit, tâcha de jeter de la division entre la

Reine de Pologne & lui. Il fit dire à cette Princesse qu'elle se trouveroit bien-tôt trompée si elle prenoit confiance dans ses promesses; qu'il lui conseilloit de lui demander d'autres seuretez que des parolles, à moins que de s'en vouloir bien-tôt repentir. La Reine, qui étoit assez desfiante d'elle même, résolut de proffiter de cèt avis. Elle voulut, pour se fier davantage aux parolles que l'Abbé lui donnoit, qu'il lui procurât une lettre de Sa Majesté Très-Chrétienne, par laquelle elle l'assurât elle même de ce que lui faisoit entendre son Ambassadeur. L'Abbé la lui fit espérer, sous espérance qu'il la payeroit de quelque défaite quand elle le presseroit de trop près d'exécuter sa parolle. Il écrivit cependant en France que toutes choses alloient assez bien pour le Prince de Conti; mais que si on vouloit qu'elles allassent non seulement encore mieux, mais aussi que les choses devinssent inmanquables, on n'avoit qu'à lui envoyer une certaine somme d'argent. La Cour de France en avoit plus de besoin que jamais. Comme elle avoit résolu d'attaquer Barcelonne, elle armoit en Provence une puissante flotte qui lui en consumoit beaucoup. Elle faisoit d'ailleurs une grande dépense pour obliger ses ennemis à faire la

paix,

paix, dont elle avoit grand besoin ; toutes ses Provinces étoient ruinées par la guerre, & quoi que les autres Etats ne fussent guerres mieux, elle apprehendoit que les sujets à la fin ne fussent pas en état de porter une si grande charge.

Il y avoit déjà long-tems, comme j'ai dit ci-devant, qu'elle avoit dessein de prendre Barcelonne, dans l'espérance que les Espagnols qui étoient les seuls avec l'Empereur qui s'opposoient à la paix, ne s'y montreroient plus si contraires, quand ils se verroient attaquez, pour ainsi dire, jusques dans le cœur de leurs Etats. Car quoi que cette Place soit sur la Frontière de la France, comme il n'y a plus de là que deux ou trois places fortes pour aller jusques à Madrid, elle ne doutoit pas que cette conquête ne les allarât beaucoup plus que la perte qu'ils pourroient faire en Flandres de quatre autres de leurs meilleures places. Cependant, quoique ces raisons ne dussent pas faire différer un moment cette attaque, on n'avoit pas laissé de le faire, par des considérations importantes. Les habitans de Marseille avoient empêché même qu'on ne la bombardât ; parce qu'ils y avoient quantité d'effets qui eussent été perdus si on l'eût reduite en cendre. Ils avoient fait un présent considérable

à la Cour, afin qu'elle eût égard à leur intérêt ; mais enfin toutes les raisons qui avoient empêché d'en faire le siege venant à cesser, on y pensa plus que jamais.

La dépense qu'il falloit faire pour venir à bout de cette entreprise étoit grande, comme je viens de dire ; mais la Cour, qui ne se ressentoit point de la misère publique, & qui avoit un Ministre, qui avoit l'adresse de lui fournir tout autant d'argent qu'elle vouloit, sans que les peuples en fussent extraordinairement foulez, ne crût pas que cela la dût retenir pour mettre ses ennemis à la raison. En effet, ce qui rendoit les Provinces misérables étoit plutôt le manque d'hommes pour cultiver la terre que les charges exorbitantes qu'on mettoit sur elles : ainsi comme Sa Majesté étoit dans l'opulence, elle crut à propos, nonobstant toutes ces dépenses, de contenter encore l'Abbé de Polignac, puis qu'il mandoit, qu'il ne tenoit plus qu'à cela que ses affaires n'allassent bien où il étoit. Elle lui envoya non seulement l'argent qu'il lui avoit demandé ; mais encore une somme de quatre cent mille livres au delà, afin de le mettre dans l'abondance, & qu'il ne pût pas dire qu'elle eût fait échouër ses espérances par une lesine hors de saison, La Reine de Pologne

gne lui voyant recevoir de si grosses lettres de change, & qu'il les distribuoit au gré du Cardinal Primat, qui étoit bien éloigné d'être dans ses intérêts, commença à en entrer en grande jalousie. Elle le soupçonna, comme elle en avoit grande raison, de ne chercher qu'à l'amuser, & comme il y avoit bien à dire que le Prince Jacques son fils fût estimé dans ce Royaume comme y étoit le Prince de Conti, elle pressa cèt l'Abbé de lui donner les assurances qu'il lui avoit promises. Il y chercha des deffaites, il s'excusa tantôt sur ce que le Roi étant prêt de faire entrer ses troupes en Campagne, il n'avoit pas eu le tems de penser à autre chose, tantôt sur ce que Sa Majesté prétendoit qu'en unissant au parti du Prince Jacques les voix qu'il avoit pour le Prince de Conti, elle le rembourât de l'argent qu'elle avoit envoyé en ce pais-là pour les gagner.

Le Conseil de la Reine ne put pas trouver à redire à cette proposition qui étoit juste; mais se deffiant bien que ce n'étoit qu'un pretexte que l'Ambassadeur cherchoit pour allonger les choses, il dit à la Reine de lui passer cèt Article tout comme il voudroit, parce que si cela étoit de bonne foi, la Couronne ne pouvoit plus manquer au

Prince son fils. La Reine crut ce conseil. Elle en porta elle même la parole à l'Abbé, & cét Ambassadeur ne pouvant plus que lui répondre s'avisa de lui proposer ce qui regardoit ses interêts particuliers. Il lui dit que lors que le Roi son mari étoit mort, il avoit eu parole de la Cour, qu'en cas qu'il fit élire le Prince de Conti pour Roi, il lui accorderoit sa nomination pour le chapeau de Cardinal; qu'elle lui permettoit de stipuler la même chose en s'accordant avec elle, afin que ses peines ne lui fussent pas infructueuses; qu'il y avoit quelques Prelats dans le parti de son fils qui avoient les mêmes prétentions, en cas que ce fût lui qui fût Roi; qu'il desiroit qu'ils s'en demissent en sa faveur, & qu'elle ne devoit pas trouver mauvais, qu'il lui fit cette demande, puis que peut-être de sa vie il n'auroit que cette occasion là d'arriver à un si grand honneur.

D'abord que le Conseil de cette Princesse l'entendit parler de la sorte, il se confirma plus que jamais dans la pensée qu'il avoit de lui. Néanmoins pour ne lui laisser aucun lieu de faire davantage de difficulté, il s'employa auprès des Prelats qui étoient dans le parti du Prince Jacques, pour les faire renoncer à ce que l'Abbé desiroit. Ils le firent

firent à la considération de la Reine qui leur fit d'autres promesses , & cette Princesse l'ayant fait savoir à cèt Ambassadeur , il feignit que tout alloit bien , & qu'il ne falloit plus que lui restituer les sommes qu'il avoit avancées dont il étoit prêt de fournir un état. Il n'avoit point proposé cela d'abord , & il n'avoit rien demandé, sinon que quand le Prince Jacques seroit élu , la Reine & lui fussent obligez à cette restitution. Ainsi tout ceux qui étoient dans les intérêts de cette Princesse jugeant qu'il ne changeoit ainsi de batterie que parce qu'il avoit cherché à les amuser , ils trouvèrent à propos que la Reine rompit non seulement avec lui , mais qu'elle le fit encore avec éclat. La raison qu'ils en eurent , fut que comme la France avoit ses ennemis , aussi bien qu'elle avoit ses partisans , la liaison secrète qu'on lui soupçonnoit d'entretenir avec elle , empêchoit que ceux qui se déclaroient ainsi contre elle par rapport à cette Couronne , n'entraissent dans les intérêts. La Reine les crut , après avoir encore fait parler à l'Abbé de Polignac pour savoir sa dernière résolution , & lui avoir fait sentir qu'elle n'étoit pas d'humeur à se laisser amuser davantage. Elle écrivit même une lettre à la Marquise de Bethunes , pour la rendre à

Sa Majesté Très-Christienne. Elle s'y plaignoit de la mauvaise foi de l'Abbé, & comment il dépensoit inutilement l'argent de Sa Majesté, puis que sa brigade, quelque forte qu'il la crût, n'étoit pas capable d'égaliser celle de la Maison d'Autriche, à moins que de la joindre à la sienne. Cette Marquise étoit sœur de cette Reine, & elles étoient filles toutes deux du Marquis d'Arquien, qui avoit été Capitaine des cent Suisses de Monsieur, Duc d'Orleans, & qui a été depuis Cardinal de la nomination du feu Roi de Pologne. La feu Princesse Marie de Gonsague avoit mené cette Reine en Pologne, lors qu'elle y étoit passée elle même en la même qualité, après avoir épousé Ladislas qui en avoit alors la Couronne sur la tête. Elle l'avoit prise pour être une de ses filles d'honneur, & le Prince Lubomirski en étant devenu amoureux aussi bien que Sobieski, qui fut depuis son mari, la Reine Marie voulut qu'elle épousât le premier, parce qu'il étoit bien plus grand Seigneur que l'autre. Cependant Lubomirski étant mort quelque tems après, & les affaires prenant un méchant train en ce pais-là pour Casimir, frere de Ladislas, qui avoit été élu Roi à la place de Ladislas son frere, & qui avoit d'ailleurs épousé sa veuve, la

Rei-

Reine Marie, qui favoit que Sobieski étoit toujours amoureux de la Princesse Lubomirski, lui promit de la lui faire épouser, moyennant qu'il voulût se déclarer pour le Roi son mari. Il le fit, & comme il avoit déjà acquis beaucoup de réputation dans ce Royaume, sa déclaration ne fut pas infructueuse à Casimir. Au reste après beaucoup d'évenemens qui ne font rien à mon sujet, Casimir étant mort sans enfans, aussi bien que le Roi Ladislas son frere, & cette Couronne étant brigüée par un Prince François, & par le pere du Duc de Lorraine d'aujourd'hui, comme l'Evêque de Marseille qui étoit Ambassadeur de France en ce pais-là vit que le vent du bureau n'étoit pas favorable pour celui que le Roi son maître proposoit, il changea adroitement de Batterie, & remontra à la Diette qu'elle n'avoit que faire d'aller chercher chez ses voisins ce qu'elle pouvoit trouver chez elle, d'abord qu'elle s'en voudroit contenter : que Jean Sobieski étoit un sujet digne de leur Couronne, & qu'il les Gouverneroit tout aussi sagement, & avec autant de satisfaction pour eux que quelque Prince que ce pût être. Sobieski avoit gagné plusieurs Batailles contre les Turcs, & il venoit encore d'en gagner une toute nouvelle, dans

un tems où la Republique étoit en grand danger sans sa victoire. Ainsi ce service, qui étoit tout recent ; parlant beaucoup plus en sa faveur que tout ce que l'Ambassadeur de France en pouvoit dire, il fut élu Roi, quoi que la Republique eût fait un decret autrefois, par lequel elle ne pouvoit élire un de ses sujets pour lui commander.

Voilà comment la Reine de Pologne, de simple Demoiselle Françoisé, étoit devenue Reine. Cependant quoi que sa naissance la dût faire demeurer dans des sentimens de respect pour la Couronne de France, sous la Domination de laquelle elle avoit commencé à voir le jour, elle en étoit sortie bien-tôt après, parce que Sa Majesté Très-Chrétienne n'avoit pas été d'humeur à faire tout ce qu'elle avoit voulu. Le Marquis de Vitri Ambassadeur de France auprès du Roi son mari, en avoit passé fort mal son tems ; peu s'en étoit même fallu qu'il n'eût été assassiné, parce qu'elle l'accusoit d'être cause de tous les dégoûts qu'elle recevoit de la Cour du Roi Très-Chrétien. Le Roi, qui avoit affaire du Prince son mari pour tenir l'Empereur & l'Empire en respect, avoit jugé à propos de dissimuler le ressentiment qu'il pouvoit avoir de la conduite

duite de cette Princesse. Les affaires s'étoient un peu rajustées par la modération & par la prudence de Sa Majesté, & par les réflexions secretes que cette Princesse avoit pû faire qu'elle n'avoit pas raison d'en user de la sorte avec un Prince digne de commander à tout le monde. Mais enfin comme on en revient tôt ou tard à son caractère, il arriva bien-tôt qu'elle se brouilla tout autant que jamais avec Sa Majesté. Comme il lui fâchoit qu'étant dans l'Elévation où Dieu l'avoit placée, son pere n'eût aucunes marques de distinction dans sa Cour, elle la pria de le faire Duc & Pair. Le Marquis d'Arquien étoit un homme qui aimoit ses plaisirs, & qui même s'en étoit rendu si fort esclave, que quoi qu'il commençât à être d'âge, ou jamais d'être sage, il ne laissoit pas de se porter à de certaines débauches qui ne faisoient guères d'honneur à sa fille, & à lui même & non seulement en qualité de beau pere d'un grand Roi, mais même en qualité d'homme de condition; il entretenoit publiquement une fille debauchée, & il faisoit cela non seulement à la veüe de tout Paris, mais il souffroit encore qu'elle portât son nom. On ne la connoissoit point par d'autre que par celui de Louison d'Arquien, & comme cela étoit venu plusieurs

fois aux oreilles de Sa Majesté Très-Chrétienne, elle ne jugea pas à propos d'accorder à la Reine sa fille la dignité qu'elle lui demandoit pour lui.

Ce refus fût suivi de toute la colére, dont une femme peut jamais être capable. Elle porta le Roi son mari à ne plus entretenir de relation secrète avec Sa Majesté; & comme l'Empereur avoit alors une furieuse guerre sur les bras contre les Infidèles, elle n'eut point de cesse qu'elle ne lui eût fait conclure une ligue offensive & deffensive, avec lui. Dieu permit que tout cela arrivât pour delivrer Vienne que les Turcs avoient assiégée, & qu'ils eussent prise aussi sans le secours qu'y donna Sa Majesté Polonoise. Quoi qu'il en soit, une Princesse si vive & si peu endurante, devant encore être plus remplie de ressentiment à l'égard de l'Abbé de Polignac que d'aucun autre, parce que ce dont il s'agissoit presentement étoit de toute autre conséquence, que tout ce qui s'étoit passé auparavant, on vit aussi qu'elle fit un éclat qui marquoit assez qu'elle lui voudroit du mal toute sa vie. Elle lui envoya redemander son portrait, & comme il ne le vouloit pas rendre, dans le dessein qu'il avoit encore de l'amuser, elle lui renvoya sur le champ la même personne qui lui étoit déjà

déjà allé parler, pour lui dire que s'il ne le lui rendoit d'amitié elle se le feroit bien rendre de force. L'Ambassadeur, qui savoit de qu'elle manière elle en avoit usé avec le Marquis de Vitri, ne voulut pas encore l'irriter par un nouveau refus. Il lui renvoya son portrait, & cette Princesse ne gardant plus de mesures avec lui, il n'en garda plus aussi avec elle, à la réserve de celles que sa dignité, son Sexe & la bienséance exigeoient de lui nécessairement. Il distribua cependant quelque argent des deniers qu'il avoit reçu, aux chefs des armées de la Couronne, & de celle de Lithuanie. Ils le prirent toujours à bon compte, parce qu'ils n'étoient pas d'humeur à en refuser, mais comme ce qu'il leur donnoit n'étoit pas capable d'apaiser seulement leur grosse faim, ils n'en furent pas plus portez à faire ce qu'il desiroit.

Un Officier de cette première armée, qui étoit des sujets de l'Electeur de Brandebourg, en ayant ouï faire des railleries à ceux-là même qui avoient reçu cet argent, résolut d'en venir donner avis à Versailles. Il crut que le Roi Très-Chrétien ne manqueroit pas de le bien récompenser; ainsi il partit tout exprès de ce pais-là, après avoir quitte son emploi, traversa toute l'Allemagne,

& ayant gagné la Hollande, il se rendit dans l'armée du Marêchal de Boufflers, qui étoit sur la Frontière de la Flandres Espagnolle. L'Officier de la grande Garde qui l'arrêta ayant sù de lui, après lui avoir demandé qui il étoit, & d'où il venoit, quel étoit à peu près le sujet de son voyage, l'envoya au Marêchal, afin qu'il apprît de lui le reste de ce qu'il ne lui avoit pas voulu dire. Cèt étranger ne favoit pas un mot de François, mais comme il parloit fort bien latin, il fit bien-tôt entendre à ce Général qu'il venoit de Pologne, & qu'il avoit des choses de grande conséquence à dire de ce país-là. Ce fut tout ce qu'il lui voulut dire, comme s'il eût été indigne d'apprendre son secret. Le Marêchal qui le voyoit homme de très méchante mine, & qui bien loin de rien faire présumer en sa faveur, lui en donnoit très méchante opinion, fut sur le point de le faire arrêter; mais ayant fait réflexion qu'il feroit mieux de l'envoyer en Cour sous bonne & seure garde, il fit appeller un Officier, & le lui consigna, après lui avoir ordonné de prendre deux ou trois Cavaliers pour son escorte. L'Officier le mena à Versailles, où cèt homme fut regardé comme un espion d'abord qu'il y voulut ouvrir la bouche. Comme on y étoit persuadé après

ce que l'Abbé de Polignac avoit mandé , que les affaires du Prince de Conti ne pouvoient pas mieux aller qu'elles alloient en ce pas-là , on ne voulut jamais croire les nouvelles qu'il en debitoit , & qui y étoient tout opposées. Il dit au Secrétaire d'Etat , à qui le Maréchal l'avoit adressé , que l'on s'abusoit grandement si l'on prétendoit que les Polonois élussent jamais ce Prince pour leur Roi. On lui en demanda la raison , & n'en pouvant dire d'autre que celle que je viens de rapporter , on la trouva si mauvaise qu'on l'envoya en même tems en prison. On résolut de lui faire son proces , mais Mr. d'Argenson qui fut préposé pour cela , étant homme tout rempli de justice & de droiture , ne l'eut pas plutôt interrogé , qu'il reconnut bien que tout son crime étoit d'avoir crû faire fortune en donnant son avis. Il en fit raport à la Cour , & le proces de ce prétendu criminel n'ayant été qu'à un interrogatoire ou deux , on le laissa où il étoit , jusques à ce que l'on vit de quelle manière tourneroit l'élection de Pologne.

Le Duc de Saxe jugea à propos cependant de feindre de se faire Catholique , sans en avoir néanmoins encore aucune envie. Il savoit que cela étoit absolument nécessaire

re pour parvenir à la Couronne de Pologne ; ainsi ayant gagné un Evêque de sa Maison , qui étoit de cette Réligion, ce Prelat lui donna, à la sollicitation de l'Empereur , un certificat comment il avoit fait secretement entre ses mains l'abjuration du Lutheranisme. On le montra en grand secret aux Palatins du parti de la Maison d'Autriche , qui sembloient n'avoir de correspondance avec elle , que pour élire le Prince Jacques. Tous les peuples , du moins le croyoient ainsi , & la France le croyoit de même, si bien qu'elle ne se douta nullement que cèt Electeur songeât en aucune façon à cette Couronne. La Reine de Pologne y fut trompée comme les autres , & les Palatins faisant trainer tout exprès les choses en longueur , afin qu'on les recherchât touûjours de plus en plus , & qu'ils en pussent remplir leurs bourses , l'Electeur fût obligé d'emprunter de l'argent de tous côtez pour subvénir à leur avance. L'Electeur de Brandebourg lui en prêta à condition de lui engager des bailliages qui étoient à sa bienséance. Ce Prince fit aussi de grosses levées de deniers dans ses Etats , sous prétexte qu'étant au service de l'Empereur, il avoit besoin d'être secouru de ses peuples , parce que ce Prince n'avoit pas le moyen de lui payer les subsides dont il étoit

étoit convenu avec lui. Il fit bien plus , au lieu de faire paroître l'intelligence qu'il avoit avec l'Electeur de Brandebourg, il feignit d'avoir quelque démêlé avec lui, touchant les terres qu'ils avoient l'un & l'autre dans le voisinage de la Pologne : par ce moyen ils y firent tous deux marcher des troupes, comme s'ils eussent été prêts d'en venir aux mains ensemble. La France qui avoit assez d'ennemis sur les bras, pour desirer d'en être du moins delivré d'une partie, donna encore dans ce panneau, comme elle avoit fait dans l'autre : elle se flatta que cela alloit faire une puissante diversion en sa faveur, & que comme il étoit impossible qu'une partie des Princes d'Allemagne ne prissent intérêt dans les différens de ces deux Princes, elle en auroit du relâche de ce côté-là.

La marche de ces troupes étoit une chose inventée très ingénieusement, & qui reparoit avec beaucoup d'éclat ce qui se publioit depuis quelque tems au désavantage de la Maison d'Autriche. On vouloit qu'elle se fût toujours laissé attraper par la France depuis plusieurs années, & que n'allant plus que son grand chemin, comme si elle n'eût pas sû qu'il y en avoit d'autres qui étoient plus courts, & même plusieurs pour réus-

fir dans ses desseins, elle avoit tellement dégénéré de l'adresse & de l'habileté de Charles-Quint, qu'il étoit impossible à toute l'Europe de la reconnoître : Or comme c'étoit elle qui conduisoit toute cette intrigue, & que la source en étoit à Vienne, elle fut ravie quand elle aprit que la France se repaissoit de ce prétendu différent.

Pendant que des choses si considérables se passoient en Pologne, il s'en passoit d'autres en France qui n'étoient pas de si grande conséquence pour l'Etat, mais ou en récompense quelques particuliers se trouvèrent bien plus interessez. Paris qui avoit fourni la Scene de la Dame qui avoit été si fort maltraitée de ses Domestiques, fournit encore celle-ci, qui est assez extraordinaire pour trouver place dans ces Annales. Elle me le paroît même si fort que j'ai hésité long-tems si je l'y devois mettre. Je trouvois que parmi des choses si certaines que sont celles que je raporte ici, je ne devois pas me hasarder à rien écrire qui me fût suspect, mais enfin la chose m'a été confirmée de tant d'endroits, que si je me trompe, il faut donc qu'on ait pris plaisir à m'imposer. J'ai reçu six lettres différentes de Paris qui contenoient toutes la même chose ; ainsi après toutes les précautions
que

que j'ai prises là-dessus, je crois que quelque extraordinaire que soit cette affaire, on y doit ajoûter foi, après toutes les enquêtes que j'en ai faites. En effet s'il falloit douter de tout ce que Paris feroit de surprenant, il faudroit presque douter de tout ce qui y arrive, puis qu'on y voit tous les jours des événemens où l'on demanderoit volontiers caution pour les croire.

Une fille s'étant faite Religieuse par la volonté supreme de ses parens, qui vouloient rompre par là des attachemens qu'elle avoit avec une personne qu'ils ne vouloient pas lui faire épouser, conserva toujours pour lui, nonobstant sa clôture, une certaine inclination qui la troubla continuellement, parmi les exercices de la proffession qu'elle venoit d'embrasser. Son Amant de son côté ne l'oublia point, quoi qu'il lui eût veu faire proffession, & qu'il dût perdre par là toutes les espérances qu'il avoit eues auparavant de la posséder. Ainsi comme il étoit toujours tourmenté de cette passion, qui étoit d'autant plus grande que pendant que cette nouvelle Religieuse étoit dans le monde, elle lui avoit donné toutes les marques qu'il pouvoit desirer raisonnablement de son estime: il força le Cabinet de son père qui étoit un riche négociant, y prit

y prit vingt mille francs en or , s'habilla en fille , & vint au Couvent , où elle étoit après s'être tenu caché pendant un mois dans la Ville, sous prétexte de maladie. Le compliment qu'il fit en arrivant à ce couvent , fut qu'il vouloit se faire Religieuse. Il se dit de la Campagne , fille d'un pere & d'une mere qui avoient gagné de l'argent dans la Marchandise , & ayant fait voir la somme qu'il avoit aux Religieuses de ce couvent , elle lui tint lieu auprès d'elles d'une admirable vocation. L'envie qu'elles eurent de l'avoir , fit qu'elles n'entrèrent pas en grande discussion ni de l'endroit de sa naissance , ni de ce que cette prétenduë fille avoit fait pendant sa jeunesse. Elles se contentèrent de ce qu'elle la leur promettoit toute-entière , moyennant qu'elles la gardassent tant qu'elle vivoit. Elle leur dit pourtant , afin qu'elles ne crussent pas qu'elle fut de méchant naturel , si elle parloit de leur donner toute cette somme c'est qu'elle n'avoit point de parens en France ; que son pere & sa mere y étoient venus d'Angleterre , dont ils étoient originaiement , & leur ayant encore conté mille belles choses , comme celle-là , elles conclut enfin qu'elle étoit une pauvre Orpheline qui devoit être bien aise que son argent lui

lui servit pour trouver un port où elle pût être à l'abri de toutes les misères humaines.

Le recit de cette prétenduë Orpheline ayant paru fort naturel à ces Religieuses affamées, elles résolurent de la recevoir dans leur Communauté, sans autre information que celle qu'elles prétendoient faire de leurs propres yeux, si son argent étoit bon. Il y eut cependant une petite difficulté entre les parties, sçavoir que les Religieuses vouloient dès maintenant que la postulante leur remit son argent entre les mains, ou du moins quand elle prendroit le voile, & qu'elle vouloit pour elle que ce ne fût que quand elle feroit Profession. Car elle savoit bien qu'elle ne la feroit jamais, & elle d'essinoit son argent à un autre usage qu'à celui que prétendoient les Religieuses. Elle leur disoit à propos de cela qu'elle ne savoit pas encore si elle s'accommoderoit de leur Règle ni de leur manière de vivre, & que jusques à ce qu'elle en fût assurée, elles ne devoient pas exiger d'elle une autre condition que de leur payer une bonne pension; qu'elle étoit prête d'en convenir avec elles, & qu'elle mettroit cependant son argent à la Doüane, afin d'en retirer l'interêt; que cèt interêt seroit encore
pour

pour elles quand elle auroit fait ses vœux , mais qu'elle étoit bien aise d'être sûre de son fait , avant que de se dépouiller entièrement. Comme il n'y avoit rien que de juste dans tout ce qu'elle demandoit , & que d'ailleurs elle leur signifioit que si elles s'obstinoient d'avantage à la chagriner elle iroit chercher parti ailleurs , la peur qu'elles en eurent , fit qu'elles s'y accordèrent à la fin. La prétendue fille tomba d'accord de leur donner la pension qu'elles lui demandèrent , & ayant pris le voile blanc quelques jours après , elle fit les frais de sa vêtue en femme liberale , & comme si l'argent ne lui eût rien coûté. Toutes les Religieuses furent extrêmement édifiées de la générosité , & il n'y eut que sa Maîtresse , qui parmi la joye qu'avoit la Communauté d'avoir acquis une si bonne pigeonne , se trouva toute inquiète , & toute mortifiée. La ressemblance qu'elle lui trouvoit avec son Amant , renouvelles ses blessures , qui étoient encore trop ouvertes pour n'y pas sentir de la douleur d'abord que quelque chose en approchoit.

Cette Scene s'étant passée de la sorte , la Novice parla bien-tôt à celle qui l'avoit portée à changer ainsi de sexe. Comme elle ne vouloit point l'entretenir dans le trouble

ble où elle étoit , elle lui dit tout d'un coup ce que l'amour lui avoit fait faire. Elle accompagna ces paroles de la déclaration qu'elle lui fit , qu'elle étoit résoluë de se laisser mourir de faim , si elle n'avoit pitié d'elle , qu'elle avoit oui dire qu'elle n'avoit pas fait Profession de son bon gré , & que si elle se ressouvenoit encore de la passion qu'elle avoit eue pour elle , pendant qu'elle étoit chez ses parens , elle ne doutoit pas que la marque toute nouvelle qu'elle venoit encore de lui donner , ne lui fit faire tout ce qu'elle lui conseilleroit ; qu'elle avoit eu recours à cèt artifice , non pour lui ravir son honneur , mais pour lui rendre le repos qu'elle avoit perdu , qu'elle recouvreroit aussi le sien qui s'en étoit allé quand elle étoit entrée dans ce Couvent ; qu'elle avoit de l'argent pour passer chemin , en attendant mieux , & que quoique la somme ne fût pas de trop grande importance , elle sauroit néanmoins en faire un si bon usage , qu'elle les mettroit toutes deux à l'abri de la nécessité ; qu'elle étoit résoluë de l'épouser si elle vouloit ; qu'aussi bien ses vœux étoient nuls , parce qu'ils avoient été forcez ; qu'ainsi il ne tenoit qu'à elle de se tirer de la captivité où elle devoit être , &

de

de l'en tirer elle-même, puis qu'elle ne pouvoit être heureuse sans elle; qu'elle ne devoit point prendre garde, ni elle non plus au peu de bien qu'elle lui offroit presentement, en comparaison de celui qu'elles eussent pu espérer toutes deux si leur amour ne les eût point brouillez avec leurs parens; qu'elle tâcheroit à se passer d'eux, & que souvent dans une médiocre fortune on étoit plus content mille fois que dans une plus grande; que les grandes richesses ne servoient d'ordinaire qu'à donner de plus grands soins, & que pourvû qu'un mari & une femme s'aimassent tendrement, & qu'ils ne fussent pas en nécessité, ils n'avoient rien à souhaiter d'avantage.

La Religieuse trouva son raisonnement fort juste, parce qu'il étoit selon son sens & son inclination. Elle tomba d'accord de tout ce que voulut son amant, & trois mois s'étant écouleés dans cette intrigue, sans qu'il se passât rien entr'eux qui ne fût conforme à l'honnêteté, quoi que la bienséance n'y fut pas bien observée, la nouvelle Novice fit la malade, témoignant après qu'on lui eut demandé bien des fois ce qu'elle avoit, que son incommodité ne venoit que de ce qu'elle ne pouvoit pas souffrir l'austérité de ce Couvent. Les Meres discrettes furent
fort

fort fâchées de l'entendre parler de la sorte, voyant que les vingt mille francs sur lesquels elles avoient compté leur alloient échaper, mais n'y ayant point de remède, elles furent obligées de lui rendre ses habits du monde, & de lui donner son congé. Elle fut en même tems à la doüanne reprendre son argent, & l'ayant donné à des Banquiers, elle en tira de bonnes lettres de change sur l'Italie, où elle avoit resolu d'aller établir sa demeure d'abord qu'elle auroit sa Maîtresse entre les mains. Ayant ainsi donné ordre à tout selon qu'elle en étoit convenuë avec elle, la veille du jour qu'elles avoient pris pour executer leur complot étant arrivé, la Religieuse d'éterra une de ses sœurs qui avoit été enterrée tout nouvellement, l'apporta dans sa chambre, la mit dans son lit, y mit le feu & passa en même tems dans le Jardin du Couvent, son amant y avoit planté sur les murailles une échelle de corde à un certain endroit qu'il lui avoit indiqué. Il l'attendoit de l'autre côté avec un carosse, & s'étant mis tous deux dedans, pendant que toute la Communauté étoit en rumeur pour le feu qui commençoit à faire de grands ravages dans le couvent, ils arrivèrent dans un Logis que cèt amant avoit à sa devotion.

Ces pauvres Religieuses eurent bien de la peine à éteindre la flamme qui leur faisoit craindre l'embrasement de toute leur maison ; mais enfin en étant venuës à bout, quoi que ce ne fût pas sans dommage, elles accoururent tout aussi-tôt à la chambre de celle où le feu avoit commencé, elles en étoient bien en peine, parce qu'elles ne la voyoient point, & elles ne faisoient nulle difficulté qu'elle n'eût péri dans cèt embrasement. Leur soupçon se changea en certitude d'abord qu'elles arrivèrent parmi les ruines de cette chambre, le corps mort dont il y avoit encore quelques restes qui avoient été épargnez du feu ne leur laissèrent aucun lieu de douter que ce ne fût celui de la personne qu'elles cherchoient. Grandes lamentations de tous côtez, les unes recitèrent ses loüanges pour montrer comment on ne la pouvoit assez pleurer ; d'autres qui étoient bien aussi intéressées que pitoyables en la plaignant plaignirent aussi le dommage que souffroit leur Maison, pendant que d'autres firent d'autres reflexions pareilles ou approchantes de celles-là : mais enfin parmi tant de discours inutiles il n'y en eut pas une qui devinât ce qui étoit arrivé, pas une même ne s'en doutât, mais ce qu'elles dirent de plus

plus vraisemblable fut que quand ses parens sauroient sa malheureuse destinée, ils auroient bien des reproches à se faire de l'avoir obligée malgré elle à se renfermer dans leur Couvent.

Ces deux amans passèrent cependant en Italie comme ils l'avoient projeté. Ils s'y marièrent en arrivant, après avoir trouvé un Prêtre assez facile, ou peut-être assez intéressé, pour relever la fille de ses vœux, sans avoir recours à d'autre autorité que la sienne. Ce nouveau marié se jetta dans le négoce, & y réussit si bien que dans une vingtaine d'années il y amassa beaucoup de bien. Il eut plusieurs enfans pendant ce tems-là, mais enfin étant venu à mourir, qu'il n'avoit encore que quarante cinq ans, la Religieuse, qui étoit à peu près de même âge, & qui nonobstant la tendresse & la bonne fortune de son mari, avoit toujours été bourelée des remords de sa conscience, résolut de s'en aller à Rome pour y demander au Pape l'absolution de ce qu'elle avoit fait. Le Pape ne la lui voulut point donner qu'elle ne lui promit de retourner à son Couvent. Elle s'y détermina avec bien de la peine, par l'amitié qu'elle avoit pour ses enfans; mais enfin le repos de sa conscience lui étant plus cher que tout le reste, el-

le passa par dessus toutes les considérations qui la pouvoient arrêter, elle promit à Sa Sainteté tout ce qu'elle vouloit, & s'en étant retournée en France par la mer avec toute sa famille qu'elle avoit menée à Rome avec elle, pour tâcher d'exciter le Pape à en avoir compassion, elle fit ce trajet en peu de jours. Quand elle fut arrivée à Marseille, elle prit la route de Paris, sans dire à personne ni qui elle étoit ni ce qu'elle y alloit faire. Elle se logea au Faubourg St. Germain où elle demeura encore quelque tems *incognito*, pour prendre des mesures sur sa famille avant que de retourner dans son Couvent. Elle ne voulut pas néanmoins, quoi qu'elle eût fait ses affaires, y aller qu'elle ne fût assurée que les Religieuses en useroient bien avec elle. Elle savoit qu'il y avoit une peine terrible pour celles qui sautoient par dessus les murailles d'un Couvent, comme elle avoit fait. Ainsi afin de n'y être pas exposée, elle leur fit offrir vingt mille francs si elles vouloient lui pardonner. Les Religieuses ouvrirent les yeux à cette somme qu'elles regardoient comme un présent qui leur étoit envoyé du Ciel. Elles furent pourtant bien surprises quand elles apprirent la résurrection de cette femme, & l'ayant annoncée à ses pa-

rens

rens ceux-ci ne furent s'ils devoient venir s'en rejouir avec elle , ou lui témoigner quelque ressentiment d'avoir été courir le monde avec une personne qui étoit cause qu'ils l'avoient faite Religieuse , en dépit qu'elle en eût eu. Comme il y a bien à dire que tout le monde soit d'un même sentiment , il y en eut qui tinrent leur colere , & qui ne voulurent pas la venir voir , d'autres qui n'y prirent pas garde de si près. Mais ils se réunirent bien-tôt tous ensemble , pour vouloir avoir le bien qu'elle avoit apporté d'Italie , & qu'ils prétendoient qu'elle ne pouvoit avoir donné à ses enfans. Elle l'avoit mis entre les mains d'une personne de confiance pour le partager entr'eux quand ils se marieroient ou qu'ils prendroient quelque autre établissement. Cependant ils ne furent pas les seuls qui eurent si bon appetit , les parens du deffunt se remuerent aussi de leur côté , quand ils apprirent ce qui se passoit. Les uns & les autres intentèrent procès contre ces enfans qu'ils prétendoient faire déclarer bâtards , & enfin voila cette Scene si extraordinaire , & qui me le paroît tant effectivement que je ne l'eusse jamais voulu rapporter ici , sans toutes les précautions que j'ai prises. De savoir ce qui sera jugé là-dessus

par la justice, c'est ce qu'il n'est pas bien difficile de deviner. Ce n'est pourtant pas une chose si prête à se faire, les Juges ne se pressent pas tant que l'on diroit bien de juger quand les parties ont de quoi payer grassement. Ils croiroient que ce seroit déroger à leur bonnes coutumes qui ne leur permettent pas d'expédier si promptement quand ils trouvent à grappiller.

La Cour étant à Marli environ ce tems là, & le Comte de Chamilly ayant été nommé pour y aller, on vint à y parler de guerre, & quelque jeunesse qui étoit là s'en étant mêlée comme les autres, le Roi dit tout bas au Comte de Grammont, qu'en dites vous Comte, & vous semble-t-il qu'ils en raisonnent comme il faut. Le Comte de Grammont qui dit assez librement, & même assez plaisamment tout ce qu'il pense, & qui d'ailleurs étoit bien aise de faire plaisir au Comte de Chamilly, que l'on négligeoit assez depuis quelque tems, répondit en même tems tout haut à Sa Majesté, que le raisonnement de cette jeunesse ne devoit pas sembler étrange à Sa Majesté, puis que si on demandoit à tous ces gens là s'il y avoit jamais eu un siege de Graves ils n'en pouroient rien dire

ni encore moins ce qui s'y étoit passé, ni qui avoit deffendu cette place. Le Roi vit bien à quelle intention il disoit cela, & que c'étoit comme pour lui faire reproche de ce qu'après une si belle deffense, ce Comte n'avoit pas été récompensé comme beaucoup d'autres, qui pourtant n'en ont jamais tant fait que lui. Mais il n'est pas fort extraordinaire qu'après une action comme celle-là, il soit demeuré en si beau chemin. Ce n'est pas tout que d'être brave homme, & que d'avoir de la tête, quand on veut faire fortune il faut aussi avoir l'esprit flexible pour les Ministres. Le Marquis de Louvois étoit un étrange homme là-dessus, & quoi qu'il eût en grande recommandation le bien & l'avantage de l'Erat, ce qu'on ne lui sauroit reprocher, il vouloit néanmoins pour avancer quelqu'un, qu'on fût non seulement bon serviteur du Roi, mais encore le sien, sans cela il n'y avoit rien à faire, & il tenoit pour maxime que qui n'étoit pas ami du Ministre ne le pouvoit jamais être du Maître. Je ne dis pas qu'il eût raison ni qu'il eût tort, par ce qu'il y a beaucoup de choses à dire pour & contre. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté, qui est le Prince du monde le plus honnête & le plus prudent,

prit sujet de là de dire tout ce qui se pouvoit à l'avantage de Mr. de Chamilly. Ainsi ceux qui n'avoient jamais ouï parler du siège de Graves, comme le prétendoit le Comte de Grammont, n'eurent qu'à ouvrir les oreilles pour savoir tout ce qui s'y étoit passé.

Cependant les Espagnols voyant les préparatifs que le Roi faisoit en Prevence, & en étant allarmez, en firent parler tout de nouveau aux Anglois & aux Hollandois, afin qu'ils envoyassent une flotte dans la Méditerranée pour opposer à celle que le Roi équipoit. Ces deux nations qui étoient aussi lassées de la guerre que le pouvoit être Sa Majesté Très-Chrétienne, & qui ne voyoient point qu'il leur pût jamais revenir d'avantage de la continuer, les payèrent toujours de belles paroles, sans se mettre beaucoup en peine de les accomplir. Elles jugèrent à propos de laisser faire à la France tout ce qu'elle pourroit de ce côté-là, afin que la Maison d'Autriche en fût plus traitable, & qu'elle ne s'opposât plus comme elle faisoit à un bien dont toute l'Europe avoit besoin également. Le Pape avoit tâché inutilement d'y porter cette Maison, tant elle étoit persuadée que la France succomberoit à la longue à

la

la quantité d'ennemis qui s'étoient déclarer contr'elle. La defection du Duc de Savoye ne lui faisoit point encore changer de sentiment , quoi que néanmoins cela donnât beaucoup de relâche à cette Couronne. Le Pape n'avoit pû offrir sa Médiation pour terminer leur querelle , à cause qu'une grande partie des Puissances liguées étoient d'une autre Religion que lui. Enfin la Suède avoit fait ce qu'il ne pouvoit faire. Il avoit fait convenir les parties de le recevoir pour Médiateur de leurs différens. Le Château de Ryswik avoit été nommé pour le lieu du Congrez comme il a été dit ci-devant , nonobstant que l'Empereur s'y fût opposé sous différens prétextes. L'on tâchoit là d'ajuster les choses à l'amiable , ce qui étoit pourtant bien difficile , veu les demandes exorbitantes que faisoit la Maison d'Autriche. Elle continuoit toujours de ne pas prétendre moins que la restitution de tout ce qu'elle avoit perdu depuis le Traité des Pyrénées , & quoi qu'il y en eût eu deux autres depuis , savoir celui d'Aix la Chapelle , & celui de Nimégue , elle soutenoit qu'ils devoient être comptez pour rien. Elle disoit qu'elle ne les avoit faits que par une force majeure qui l'y avoit obligée pour

éviter la ruine entière de ses Etats. Le Duc de Lorraine intervenoit de son côté qui demandoit la restitution des siens, sans être tenu aux conditions dont on étoit tombé d'accord par le traité de Nimegue, & qui avoient paru si insupportables à son pere qu'il avoit mieux aimé n'y jamais rentrer que de les recevoir à ce prix là. Quantité d'autres Princes venoient aussi à la traverse, qui demandoient au Roi qu'il leur fit raison sur quantité de Places ou de Villages qu'ils prétendoient qu'il leur avoit envahis, tellement que l'on eût dit que Sa Majesté Très-Chrétienne étoit devenue comme cèt oiseau de la fable, à qui tous les autres oiseaux ses ennemis vouloient arracher une plume.

Ce cahos eût été assez difficile à débrouïller, sans la misere commune, qui fit resoudre les Anglois & les Hollandois à y apporter toute la facilité qu'ils pouroient, sans cela c'eût été le nœud gordien où il eût fallu employer plutôt l'épée que l'adresse. Mais comme ces deux Puissances étoient à proprement parler l'ame de tous les Alliez, & qu'ils n'avoient point d'autre mouvement que celui qu'elles leur donnoient, elles demandèrent aux Plenipotentiaires que Sa Majesté Très-Chrétienne

ne avoit à Ryſwick, ſi elle étoit reſoluë de ſatisfaire aux Preliminaires dont Callieres étoit convenu de ſa part; que ſans cela il ſeroit inutile de ſ'aſſembler d'avantage, mais que ſi ce qu'il avoit promis étoit promis de bonne foi, on tâcheroit de ſurmonter toutes les autres difficultez. Ces preliminaires n'étoient pas peu de choſe, puis que c'étoit la reſtitution de deux Provinces toutes entières, & celle d'une place qui valloit toute ſeule, pour ainſi dire, plus que tout le reſte enſemble. Ces deux Puiffances avoient peur que Callieres ne ſe fût avancé de lui même à leur faire ces belles promeſſes, pour pénétrer d'ailleurs dans leurs prétentions; mais ſes Collegues leur ayant confirmé que l'intention du Roi étoit telle, on commença à mettre la main d'une telle manière à ce Traité, qu'il fut aisé de voir que de part & d'autre on n'avoit pas envie de le laiſſer imparfait.

La Cour de France augmentoit cependant en ſujets par toutes les conquêtes qui avoient encore continué, pendant cette guerre, quoi qu'elle eût eu affaire à un ſi grand nombre d'ennemis qu'on croyoit qu'elle en dût être accablée. On ne voyoit à Verſailles que caroſſes, l'on arboroit des boutelets comme en portent les Electeurs

de l'Empire, & cela étoit tellement venu à la mode qu'il y avoit jufques à des François qui en mettoient au leur. On s'en mocquoit pourtant un peu parmi les honnêtes gens, & l'on ne voyoit pas pour quoi l'on s'emprefloit tant de vouloir fuivre l'ufage de l'Empire, puis que fi le Roi y avoit prétendu autrefois, il en étoit maintenant fi éloigné, qu'il n'y avoit plus d'apparence pour lui d'y parvenir. Il y avoit cependant parmi ces porteurs de bourelets, des gens qui le portoient à jufte titre, & un de ceux là, favoir le Comte d'Egmont, s'étant marié à Mademoifelle de Conac, niece de l'Archevêque d'Aix, le Roi accorda les honneurs du Louvre à cette Dame. Ils lui étoient dûs avec beaucoup de raifon, puis que fon mari descendoit en ligne directe des Ducs de Gueldres; auffi fit-elle beaucoup de jaloufes d'avoir époufé une perfonne de fi grande condition. La Maréchale d'Eftées n'en pût même retenir fa langue, lors qu'elle étoit un jour à diner chez Mr. de Pontchartrain: elle dit, fans prendre garde s'il n'y avoit perfonne qui prit intérêt à fon difcours, qu'elle s'étonnoit que ce Comte eût époufé une fille comme Mademoifelle de Conac. Le Chevalier d'Obtere Gouverneur de Couilloure y étoit. Il n'étoit que l'oncle

de la nouvelle mariée ; ainsi ne pouvant souffrir un discours comme celui là, sans en être toute ému, il dit à celui qui étoit à côté delui, que c'étoit bien à la fille de Morin le Juif, de parler d'une personne de la qualité de sa nièce ; qu'il avoüoit qu'elle se devoit tenir honorée de l'Alliance qu'elle avoit faite aussi bien que toute sa parenté ; mais que quelque honneur qu'il y eût pour tous tant qu'ils étoient, il étoit encore bien moindre que celui qui étoit revenu aux Morins quand ils s'étoient mêlés avec le sang des Etrées ; qu'il y avoit moins de distance des Egmonts aux Conac, qu'il n'y en avoit des Etrées à des bourgeois de la Ville de Tours. Chacun se douta bien que ce Chevalier tenoit quelque discours comme celui là, après ce que la Maréchale avoit dit, & comme la Compagnie s'imaginait que ce qu'elle en avoit fait, n'étoit que parce qu'elle ne savoit pas apparemment ce que ce Chevalier lui étoit, on lui adressa la parole, en lui parlant de la nouvelle mariée, afin que la Maréchale ne fit pas quelque nouvelle bévue. Elle reconnut bien alors la faute qu'elle avoit faite, & que c'étoit une secrète correction qu'on lui faisoit ; mais soit qu'elle l'eût faite sans sçavoir qui il étoit, ou que c'eût été sans réflexion, elle ne lui en fit nulle honnêteté.

Le Carême vint bien-tôt après, & un certain Pere Seraphin, Gardien des Capucins de Meudon, ayant été choisi pour Prêcher le Carême devant le Roi, s'en acquitta avec tant de liberté, que l'on crût que la Chaire lui seroit interdite; mais Sa Majesté qui étoit dans la dévotion, & qui par un principe de Christianisme se relâchoit, à ce qu'on prétendoit, en faveur de la paix, de quantité de choses qu'il eût voulu conserver dans un autre tems à la pointe de l'épée, Sa Majesté, dis-je, qui aimoit les gens de bien, bien loin de s'en scandaliser, lui témoigna que ses Sermons étoient de son goût; & qu'il n'avoit qu'à les continuer sur le même ton. Ce Prince n'en perdit pas un, & voyant que le Duc de la Rochefoucault n'y venoit point, il lui en demanda la raison. Le Duc lui répondit que c'étoit qu'il n'avoit point de banc à l'Eglise, & comme l'Evêque d'Orleans, premier Aumonier, étoit absent, le Roi lui donna celui que ce Prelat occupoit d'ordinaire. Il n'étoit pas allé bien loin. Il n'étoit allé qu'à son Evêché qui n'est qu'à deux petites journées de Paris, & en étant bientôt revenu, il voulut ravoit son banc. Le Duc ne voulut pas le lui rendre, & prétendoit que ne l'ayant jamais eu, que parce qu'il s'en étoit emparé par droit de bienséan-

ce , il l'en excluait maintenant que le Roi le lui avoit donné. Ce démêlé ne fit pas moins de bruit que le Lutrin dont nous parle Boileau. Leurs amis tant de part que d'autre se rangèrent auprès d'eux pour les soutenir dans leurs prétentions. Enfin s'ils eussent osé se donner bataille pour voir à qui le banc demeurerait , ils l'eussent fait de tout leur cœur ; mais se contentant de se faire voir l'un à l'autre , qu'ils avoient du sang aux ongles , il réduisirent toute leur colère à solliciter le Roi puissamment de leur adjuger gain de cause , à l'exclusion de leur partie. Le Roi se déclara pour le Duc , ce qui fâcha si fort ce Prelat , qu'il s'en retourna de dépit dans son Diocèse. Il emmena même l'Abbé de Coaislin avec lui , qui étoit fils de son frere , comme s'il l'eût voulu faire entrer dans son ressentiment. Cët Abbé avoit déjà la survivance de sa charge de premier Aumonier , & étant d'ailleurs sur les rangs pour avoir un des premiers Evêchez qui se présenteroient , son oncle d'un autre côté n'avoit pas trop de lieu de se plaindre de la Cour. Le Roi , après la mort de Mr. de Chanvallon Archevêque de Paris , lui avoit donné sa Nomination pour le chapeau de Cardinal , dont il avoit gratifié auparavant cët Archevêque. Ainsi l'on trou-

va qu'il y avoit autant d'imprudence à l'un qu'à l'autre, de témoigner tant de passion pour si peu de chose.

Le Duc de Coaislin son frere eut un autre chagrin en même tems, qui parut bien mieux fondé que le leur. On lui arrêta son carosse pour ses debtes, ce que Mr. l'Avocat Maître des Requêtes, & Rapporteur du Point d'honneur devant Mrs. les Marêchaux de France, prétendoit néanmoins qui ne se dût pas faire, attendu leur dignité. Il avoit fait rage là-dessus il y avoit quelques années, en faveur du Duc de Ventadour, à qui l'on avoit fait le même affront; mais comme il s'en falloit bien qu'il n'eût ni l'esprit ni le credit de Mr. de Pomponne son beau frere, après avoir été tondu dans la deffense qu'il avoit entreprise de ce dernier Duc, il n'osa s'exposer à vouloir deffendre le premier. Il étoit même sur le point de quitter l'emploi qu'il avoit devant Mrs. les Marêchaux de France, ce qui le rendoit plus circonspect à ne se point faire de nouvelles affaires, de peur de finir comme il avoit commencé.

Quoi que ce fût quelque chose d'affligeant pour un Duc, que d'avoir ainsi été obligé de s'en retourner à pied, il arriva encore environ le même tems une plus grande

mor-

mortification à la Duchesse de Sulli. La Princesse de Furstemberg, à qui elle devoit une rente, envoya jusques chez elle pour saisir son lit & ses tapisseries. Il ne lui étoit pourtant dû que trois années d'arrerages de cette rente, & la Duchesse qui lui en devoit treize à la mort de son mari, lui en avoit déjà payé dix depuis qu'elle étoit veuve; mais comme il y avoit de la pique entr'elles, & que la créancière accusoit la débitrice d'avoir fait quelque Médifance d'elle, lors que son mari avoit été blessé à la chasse, elle ne voulut pas manquer cette occasion pour la faire repentir de son coup de langue. On parla au Roi de ces deux affaires, pour le pressentir s'il vouloit affranchir les Ducs de ces sortes de procédures, & les reduire à leurs immeubles. Mais la réponse qu'il y fit ne fut pas favorable à ceux qui lui en parlèrent. Il leur répliqua, qu'il falloit que chacun eût soin de payer ses debtes, & que quoi qu'il n'approuvât pas de certains procedez, c'étoit assez que la justice les autorisât pour n'y pas toucher.

La faveur de la Duchesse du Lude opera cependant quelque chose de bon pour la Duchesse de Verneuil sa mere. Le Roi lui donna douze mille francs de pension, qu'elle fût prête néanmoins de refuser, parce qu'elle trou-

trouvoit qu'elle étoit bien modique pour une personne comme elle. En effet comme elle avoit l'honneur d'être veuve d'un oncle du Roi, il lui sembloit, que quoique ce ne fût que du côté gauche que lui venoit cèt avantage, elle devoit être traitée comme les Princesses du Sang. Sa Majesté ne leur en donnoit jamais moins que vingt, & elle craignoit qu'il n'y allât du sien à recevoir si peu de chose, en comparaison de ce que d'autres recevoient, qui n'étoient pas comparables à elle. En effet le Comte de Brancas en avoit en une de quatorze mille francs, tant qu'il avoit vécu, & le Roi l'avoit même fait passer après sa mort à la Princesse d'Harcourt sa fille aînée. Quantité d'autres personnes en avoient encore qui étoient plus fortes que celle-là, ainsi cela lui tenant sur le cœur, elle dit à sa fille qu'elle étoit d'avis de la remettre entre les mains du Roi. La Duchesse du Lude qui ne trouvoit pas à propos qu'elle fit un si méchant usage des premices de sa faveur, l'en dissuada; la Duchesse s'étant laissée aller à suivre son conseil, chacun trouva qu'elle avoit bien fait, parce que c'étoit à Sa Majesté à lui faire la loi, & non pas à elle de la lui faire.

Le fils unique du Marquis de Gordes fit présenter alors un placet au Roi qui donna
bien

bien autant d'inquietude au Marquis de Rodes, que les gouttes dont il étoit tourmenté depuis plusieurs années lui faisoient de la peine. Celui-ci avoit épousé la sœur du Marquis qui n'étoit pas joueur comme son pere, mais qui avoit l'esprit un peu plus léger. S'il n'eût été que joueur l'Evêque le lui eût pardonné, parce qu'il n'eût fait que lui ressembler, mais le croyant un peu fou, il l'avoit fait enfermer dans un Couvent, sous ce prétexte. Ce pauvre reclus prétendoit que cèt Evêque avoit surpris en cela Sa Majesté, & qu'il n'y avoit qu'à le voir pour être bientôt persuadé du contraire; mais comme tous les fols ne croient pas l'être, & que si on les prénoit à foi & à serment, ils affirmeraient qu'ils seroient encore plus sages que les autres, le Roi ne crût pas à propos de l'en croire sur sa parole. Il craignoit d'y être trompé comme il venoit de l'être à un autre espèce de cervelle creuse, qui avoit tant fait que de sortir de la Bastille où ses parens l'avoient fait enfermer pour le même sujet. C'étoit un Cadet de la Maison d'Uzez, mais bien loin que la prison l'eût fait devenir sage, il ne fut pas plutôt dehors qu'il mit le comble à sa folie, en se mariant aussi mal qu'il pouvoit faire. Il épousa une femme qui n'avoit ni bien, ni beauté, ni jeu-

jeunesse, & qui par dessus tout cela étoit veuve d'un homme qui n'avoit jamais été gentilhomme, & qui le devint seulement à l'heure de sa mort. Car on lui fit la grace de lui couper le col en faveur de sa femme, qui appartenoit à des gens de considération, de peur que si on le traitoit selon ce qu'il étoit, on ne dit après cela, lors qu'on la verroit, que c'étoit là la femme d'un pendu. La folie de celui-ci ne s'arrêta pas encore là, il la fit voir chez le Roi, & chez Monsieur, où il fit revivre l'Angeli, quoi qu'il fût mort il y avoit déjà bien long-tems. Cependant comme on prend souvent bien plus de plaisir aux fous qu'aux sages, chacun lui troubla encore la cervelle, en témoignant de prendre plaisir à toutes ses folies.

Il arriva alors à S. Cloud une grande querelle entre deux personnes de qualité, qui se dirent d'aussi grandes injures que si elles eussent été des habitantes de la halle. Leur sexe ne leur permettoit pas d'avoir recours aux armes pour la vuidér, mais ayant toutes deux aussi bonne langue l'une que l'autre, elles s'en servirent à qui mieux mieux. L'une étoit la Princesse de Montauban, l'autre Madame de Grancei. Enfin étant lassées de s'injurier, ou peut-être n'ayant plus rien à se

à se dire après avoir vomi tout ce qu'elles
savoient l'une de l'autre, Madame de
Grancei dit à son adversaire qu'elle voyoit la
Mr. de.... & que si elle vouloit elles le fe-
roient juge de leur différent. La Princesse
de Montauban lui répondit qu'elle y consen-
toit de tout son cœur, & l'ayant appelé à
l'heure même, elles le prièrent de leur di-
re qui avoit raison des deux. Il les écouta
attentivement, mais après qu'elles eurent
bien pris de la peine à lui conter leur chance,
il leur répondit qu'il les renvoyoit hors de
Cour & de procès. Elles lui demandèrent
en le grondant, ce que cela vouloit dire, &
s'il prétendoit railler ainsi lors qu'elles lui
parloient d'un grand sérieux; mais la répon-
se qu'il leur fit les scandalisa encore plus que
tout le reste. Il leur repliqua qu'il n'y avoit
point d'autre jugement à rendre avec des
personnes comme elles, & que de tout ce
qu'elles disoient autant en emportoit le vent.
Elles n'en purent jamais tirer d'autre raison,
ce qui les fit résoudre de se raccommoder en-
semble, sans y employer davantage le Mi-
nistère de personne. Celui-ci en fut ravi,
& les trouvant toutes deux quelques jours
après cela causant de bonne intelligence en-
semble, je vous l'avois bien dit, leur dit-
il, qu'il n'y avoit point d'autre jugement
que

que le mien à prononcer entre personnes comme v^{ous} : les femmes de v^{otre} humeur se querellent & se raccommoient tout aussi facilement l'un que l'autre, & à moins que leur différent ne soit pour quelque amant, il ne faut pas craindre qu'elles en viennent jamais aux mains. Monsieur qui aime assez la nouveauté, eût peut-être jugé plutôt en faveur de l'une que de l'autre, si elles l'eussent pris pour leur juge, quoi qu'il eût été touché autrefois des charmes de Madame de Grancei. Mais il ne s'en souvenoit plus guères présentement. Il trouvoit que son visage flétri par les années qui s'étoient écoulées depuis, ne valloit pas les saillies de la Princesse de Montauban. Celle-ci le faisoit rire, quand même il n'en eût pas eu envie, & elle avoit hérité cela de ses Ancêtres qu'elle avoit une grande disposition pour le comique ; Car elle étoit fille du Comte de Nogent, sœur du Chevalier de Nogent qui vit encore, & dont le metier, depuis qu'il avoit quitté la guerre, étoit de faire rire le Marquis de Louvois. Ce Ministre ne faisoit guères de voyages qu'il ne le menât avec lui dans sa chaise, cependant il n'étoit pas le seul qui aimât ainsi à se divertir par des fadaïses, puisque Mr. Colbert à ses heures perduës avoit des gens tout exprés
pour

pour l'entretenir de contes qui ressembloient assez à ceux de peau d'âne. C'est dommage qu'en ce tems-là Mesdames d'Au-
 noi, & de Marat ne s'avisassent de travailler à leurs Fées, il leur eût donné audience souvent. C'est ainsi que les plus grands hommes ont leur foible comme les autres, & rien ne nous marque tant la misere de la nature humaine.

Le plaisir que Monsieur trouvoit à la conversation de la Princesse de Montauban, fit qu'il entreprit de la faire aller à Marli. Car enfin n'y vapas qui veut, & c'est une chose qu'il faut briguer ni plus ni moins qu'une Prébende. Le Roi veut qu'on le lui demande à cor & à cri, comme une grace authentique, & c'en est toujours une en effet que d'aller où va son Prince, & de paroître devant lui dans un endroit où la confusion ne regne pas, comme elle regne partout ailleurs où le Roi se trouve. La demande que Monsieur en fit à Sa Maj. ne fut pas reçûe comme il l'esperoit, elle la lui refusa, & Monsieur ne se tenant pas battu pour être ainsi refusé persista tour de nouveau à lui demander la même chose, dans l'espérance qu'il l'obtiendrait à force de se rendre importun. Mais comme il vit que Sa Maj. le refusoit toujours, il la pria du moins de lui en dire

dire la raison. Le Roi en avoit sans doute quelque bonne, puisqu'il n'étoit pas Prince à rien faire sans sujet; mais comme elles étoient peut-être desobligeantes pour elle, il lui dit en riant qu'il lui demandoit là une chose qu'il n'étoit pas résolu de lui dire. Monsieur qui est très pressant quand il s'y met une fois, voyant que le Roi ne lui avoit fait cette réponse qu'en raillant, insista plus que jamais à ce qu'il lui apprît la cause de son refus. Sa Majesté pour se tirer de ses mains lui répondit à la fin, que puisqu'il le vouloit savoir absolument elle ne feroit plus de difficulté de le lui dire. Qu'elle aimoit à voir de belles femmes, & que la Princesse de Montauban n'en étant pas du nombre, ses yeux ne se pouvoient accoutumer à la voir. Elle en étoit bien éloignée effectivement. Elle avoit un pied de blanc & de rouge sur le visage, elle étoit bosluë naturellement & n'avoit trouvé le secret de cacher sa bosse que par un corps de fer dont elle se servoit; d'ailleurs comme elle n'étoit plus jeune, elle en étoit encore moins supportable; mais comme Mr. ne la trouvoit pas plus l'aide que quantité d'autres femmes, à qui le Roi accordoit le même honneur qu'il lui demandoit présentement pour elle, il se mit à se recrier à cette objection. Il

de

demanda même à Sa Majesté, si elle n'étoit pas aussi belle que Mesdames telles & telles qu'elle menoit tous les jours avec elle, quand elle alloit dans ce château. Le Roi se prit à rire quand il lui vit prendre ainsi le change, & lui laissant enfiler un discours qui tendoit à lui persuader, que celles qu'il lui nommoit ne méritoient pas mieux qu'elle ces marques de distinction, elle n'y répondit rien encore, sinon ce qu'elle avoit déjà fait la première fois.

Madame de Montauban qui vouloit aller à Versailles à quelque prix que ce fût, que voyant les peines qu'avoit pris Mr. lui avoient été si inutiles, chercha un autre Canal pour y mieux réussir. Elle s'adressa à la Princesse d'Harcourt qui avoit le secret d'obtenir bien des choses qui étoient refusées à d'autres. Cinq cent écus firent son affaire, & elle eut ainsi l'honneur d'aller à Marly, honneur auquel elle aspirait depuis long-tems & qui eût achevé de la rendre tout à fait folle, si elle ne l'eût obtenu. Le Roi ne fut point fâché de le lui avoir accordé; il la trouva de bonne humeur, & cette Dame qui ne savoit jamais ce que c'étoit que de faire maigre ni le Vendredi ni le Samedi, ne se fit pas là tirer l'oreille pour faire ce que faisoient les autres. En effet

comme elle se trouvoit en lieu où le Roi ne permettoit pas de manger de la viande, elle fit pour l'amour de lui, ou par la crainte de lui déplaire, ce que l'amour ni la crainte de Dieu n'avoient jamais été capables de gagner sur elle. Comme il n'y avoit là personne qui ne sût quelle avoit toujours été sa conduite là-dessus, elle crut à propos de se disculper envers ceux qui se scandalisoient de la différence qu'elle faisoit d'un homme à Dieu. Mais ce qu'elle en dit fut plus galant que justifiant pour eux. Elle ne fut dire autre chose, sinon que tout ce qui se mangeoit là avoit un autre goût, que tout ce qui se mangeoit dans le monde, que les rayons qui sortoient du Soleil de la France avoient tout un autre feu que ceux qui sortoient du Soleil ordinaire, desorte qu'il suffisoit qu'ils eussent lui sur quelque chose pour y faire trouver ce qui ne se trouvoit pas ailleurs.

Bien loin qu'un discours comme celui-là fit l'effet qu'elle pensoit, il arriva au contraire que ceux qui la condamnoient déjà la condamnèrent encore d'avantage. Ils jugèrent, comme en effet c'étoit la vérité, qu'elle eût mieux fait de ne point chercher d'excuse, que d'en trouver une comme celle-là. Ils soutinrent que c'étoit ajoû-

ter l'impiété à l'offense , que de donner plus de pouvoir à un homme qu'à Dieu ; mais elle les laissa dire , & eût toujours les rieurs de son côté. Car à la Cour aussi bien qu'ailleurs , on se repaît souvent de bagatelles , & les plus sages & les plus craignant Dieu n'y sont pas toujours les mieux venus. Cette vérité parut bien dans un procès qu'elle eut quelques jours après avec son mari. Il vint tout seul à l'audiance , pendant qu'elle y vint suivie d'une infinité de personnes , chacun faisant voir par là la différence qu'il faisoit d'elle à lui. Elle prit sujet de là de l'insulter , comme si la solitude où il étoit eût été une marque qu'il la chicannoit de gayeté de cœur ; mais il lui rendit bien son change , de sorte qu'elle eût bien voulu avoir encore au dedans de soi le fâcheux compliment qu'elle s'étoit attirée par là. On trouva ce qu'il lui dit merveilleux , particulièrement à lui qui n'étoit pas d'une race où depuis long-tems , il y ait trop d'esprit ; car il est fils du Duc de Montbason , que l'on a fait enfermer dans un Couvent pour ne pas avoir la cervelle trop bien timbrée , du moins c'est ce qu'on lui a fait accroire pour lui prendre son bien , quoi que pour en dire la vérité , il faudroit bien bâtir un autre hospital que celui des petites

maisons , si l'on prétendoit seulement y renfermer ceux qui sont plus fous que lui de vingt quatre carats.

Comme la débauche régnoit toujours parmi les Dames, & par conséquent parmi les hommes, quoi que le Roi fit tous son possible pour faire rentrer chacun dans son devoir, les Comédiens Italiens qui étoient en possession depuis long-tems de jouer tout le monde, sans y mettre seulement le moindre voile, prirent sujet de là d'infecter leur Théâtre de tant d'ordures que l'on s'en plaignit au Roi de divers endroits. Cela ne lui plut pas, d'autant plus qu'il y avoit déjà quelque tems qu'ils avoient annoncé qu'ils joueroient bien-tôt une pièce qui sembloit regarder une personne de distinction. Ainsi Sa Majesté résolut aussi-tôt de les chasser de son Royaume; aussi-bien ne se soucioit-elle plus de la Comedie, & s'il la faisoit quelque fois représenter devant elle c'étoit plutôt pour amuser la jeunesse, ou pour mieux dire par politique que par aucun plaisir qu'il y prit. En effet il est bon de donner quelque occupation aux esprits, & l'on prétend même qu'il est loisible de souffrir un petit mal pour en empêcher un plus grand. Cependant je doute fort que Mrs. de Port-Royal fussent
de

de cèt avis sion les en consultoit , & nous ne voyons pas parmi tout ce qu'il y a de Casuistes qu'il puisse y avoir de raison valable pour nous induire jamais à faire du mal. Quoi qu'il en soit , Sa Majesté n'eut pas plutôt formé cette résolution , qu'elle commanda à Mr. d'Argenson d'aller lui même faire fermer leur Théâtre. Il y fut tout d'un coup , & devant qu'ils eussent le moindre vent de la foudre qui alloit tomber sur eux. Il s'y fit accompagner par quantité de Commissaires , non qu'il craignit aucune rebellion , mais parce que le Roi lui avoit commandé de faire la chose avec le plus d'éclat qu'il pouroit. Comme le scandale qu'ils avoient donné étoit public , Sa Majesté vouloit aussi que la punition le fût de même. Elle desiroit d'ailleurs que l'on mit le scellé sur toutes leurs loges ; elle savoit que c'étoit là où ils tenoient leurs manuscrits , & elle ne vouloit pas que ceux qu'ils avoient annoncez lui échappassent. Ils furent bien surpris de ce traitement auquel ils étoient bien éloignez de s'attendre. Ils furent en Corps à Versailles pour se jeter aux pieds du Roi. Ils lui représentèrent que quand ils étoient venus en France ; on les y avoit appellez. Cela étoit vrai , & ç'avoit été le Cardinal Mazarin , qui étoit lui même

me le plus grand Comedien du monde, & qui ayant peur apparemment d'oublier un métier qu'il avoit fait toute sa vie, vouloit qu'on lui en donnât de tems en tems quelque representation pour s'en mieux ressouvenir. Ils prétendoient conclure de là que puis qu'on les avoit fait venir dans le Royaume, & qu'ils avoient quitté leur patrie il n'y avoit pas de justice presentement de les en chasser. Mais le Roi voyant où ils en alloient venir, les prevint sans attendre qu'ils missent cette raison en avant. Il leur répondit qu'il convenoit que c'étoit pour plaire au Cardinal Mazarin qu'ils avoient entrepris ce voyage; mais que s'ils en vouloient dire la vérité ils n'avoient pas de quoi s'en repentir, qu'ils étoient venus à pied, & qu'ils avoient maintenant le moyen de s'en retourner en Carosse. Une réponse comme celle-là leur ayant fait connoître que son esprit étoit irrité, ils cherchèrent quelque patron qui pût raccommo-der leurs affaires; mais soit que chacun fût plus prêt de les accabler que de les secourir, parce qu'ils n'avoient épargné personne sur leur Théâtre, ou que les Courtisans vissent bien que le Roi n'étoit pas disposé à leur faire grace, pas un ne voulut se charger de lui parler en leur faveur. Ils furent donc obli-
gez

gez de chercher un autre métier que le leur pour pouvoir subsister dorenavant, & leur Théâtre est toujours demeuré fermé depuis jusques aujourd'hui.

L'Armée du Roi qui étoit en Flandres assiegea cependant la Ville d'Ath que Sa Majesté avoit renduë aux Espagnols par le Traité de Nimegue : le Comte de Rœux en étoit Gouverneur, & y avoit une assez bonne Garnison. Il y avoit entr'autres quantité de deserteurs François qui se jugeant perdus d'abord qu'on les reconnoîtroit, demandèrent qu'on les chargeât de la deffense de la principale attaque. Ils vouloient apparemment se faire tous tuer plutôt que de se rendre ; mais le Comte de Rœux considerant qu'ils pouroient bien aussi livrer le poste qu'il leur confieroit pour obtenir leur pardon, bien loin de vouloir les mettre tous ensemble, comme ils demandoient à y être, les fit tout séparer les uns d'un côté & les autres d'un autre pour éviter ce qu'il apprehendoit. Il y avoit trois Marêchaux de France dans cette armée, savoir le Marêchal de Villeroi, le Marêchal de Boufflers & le Marêchal de Catinat, mais comme le dernier étoit plus habile sans comparaison que les deux autres, ce fut à lui à qui le Roi envoya ordre de faire le siege : Villeroi &

Boufflers firent tête en même tems au secours qui pouvoit venir , & que le Roi Guillaume sembloit assembler conjointement avec le Duc de Bavières. Mais si ces deux Princes se remuoient ainsi , ce n'étoit pas pour rien hasarder , parce qu'ils voyoient bien que cela leur seroit inutile. La paix qui se traitoit à Ryswik alloit toujours de mieux en mieux , & comme ils savoient bien que le Roi seroit toujours obligé de rendre cette place , ils ne crurent pas à propos de faire tuer un seul homme pour la sauver. Ils eussent pû aussi s'ils n'eussent pas voulu hasarder une bataille, faire le siege de Dinant, pendant que le Maréchal de Catinat seroit celui d'Ath, mais comme ils ne pouvoient faire ce coup là sans découvrir Bruxelles , qui avoit déjà été bombardé , il y avoit quelque tems , & dont les Maréchaux de Ville-roi & de Boufflers eussent pû faire le siege , pendant leur absence , comme , dis-je, ils ne pouvoient faire ce mouvement sans s'exposer à ce que je viens de dire , ils n'eurent garde de l'entreprendre : ils savoient d'ailleurs que la Ville d'Ath étoit du nombre de celles que les Plenipotentiaires de France offroient déjà de rendre aux Alliez. Il leur eût donc été bien inutile d'y faire perir du monde , puisqu'ils étoient assurez de l'avoir sans coup ferir.

Ces

Ces raisons qui étoient pertinentes pour ne les pas faire bouger de leur place, firent que s'ils décamperent de fois à autre, ce ne fut que pour aller chercher un Camp où leurs troupes trouvaissent plus abondamment qu'où elles étoient tout ce qui leur étoit nécessaire pour subsister. De cette manière le Maréchal de Catinat ne trouva pas grande difficulté à son entreprise, parce que le Comte de Rœux de son côté étoit prévenu aussi bien que le Roi Guillaume, & le Duc de Bavières, que le moins qu'il feroit tuer de monde seroit le mieux pour lui, & pour son Roi. Ainsi il ne fit presque point tirer du tout, desorte que l'on ne vit jamais de siege où les assiegez fissent moins de bruit : les François en furent tout étonnez, & ce Gouverneur s'étant rendu, dit en raillant aux ôtages, qu'on lui envoya pour faire la capitulation, qu'il falloit avouer que les François n'étoient guères bons ménagers, veu le besoin que l'on disoit qu'ils avoient d'argent ; qu'ils avoient dépensé je ne sais combien de milliers de poudre devant cette place, & que cependant il parieroit cinq cent pistoles s'ils vouloient contre un sou, que devant qu'il fût quatre mois d'aujourd'hui, les Espagnols rentreroient dedans, sans qu'il leur coutât seulement un grain de poudre.

Ces ôtages entendirent bien ce qu'il vouloit dire par là, & ne purent effectivement se tenir de condamner eux-mêmes leur folie. Ils avouèrent en eux-mêmes qu'ils avoient eu tort de faire tuer tant de monde dans un endroit, sans en espérer aucun profit. Ce n'est pas, pour en dire la vérité, qu'on y eût perdu personne de conséquence ni même autant de Soldats qu'ils disoient : s'ils en parloient de la sorte ce n'étoit que par rapport à l'inutilité de cette conquête, & parce que pour peu de gens qu'on y eût perdu, c'en étoit toujours plus qu'il ne falloit, puisque leur sang ne devoit servir de rien.

Le Duc de Vendôme de son côté assiegea par mer & par terre la Ville de Barcelonne, quoi qu'il eût encore mandé au Roi qu'il n'étoit nullement en état de le faire, mais un ordre suprême l'y ayant engagé malgré lui, il se trouva ce que l'on n'avoit peut-être jamais veu, quand il eut investi la place, savoir qu'il n'avoit pas assez de troupes pour en faire la circonvallation. Ainsi il demeura toujours aux assiegez un certain terrain libre par où il eurent communication avec le Viceroy de Catalogne, qui s'étoit mis en campagne pour les secourir. Le Duc de Vendôme pour suppléer au monde qui
lui

lui manquoit fit sortir des vaisseaux du Roi qui étoient devant la Ville tout ce qui y étoit en état de porter les armes. Cela le rendit un peu plus fort, mais enfin comme cela ne suffisoit pas pour achever sa circonvallation, il n'y eut personne qui ne crût qu'il s'étoit engagé là à une entreprise dont l'affront lui demeurerait. En effet, outre que les assiégés pouvoient entrer & sortir de la Ville, quand bon leur sembloit, ils étoient encore en si grand nombre qu'on pouvoit dire que c'étoit plutôt une armée qu'une garnison. Ils étoient onze mille hommes, & la Reine d'Espagne, dans le dessein de conserver cette place à son neveu, l'avoit recommandée au Prince d'Armstad, qui après le Gouverneur y avoit le principal commandement. Il lui avoit promis d'y faire si bien son devoir, qu'elle en seroit contente, & pour lui tenir sa parole, il n'y avoit guères de jour qu'il ne fit faire des sorties. Cela retardoit encore les travaux, & comme il n'y avoit pouce de terre qui ne fût disputé jusques au dernier soupir, il n'y eut personne qui ne crût que si les armes de France avoient reçu quelque éclat de la prise d'Ath, elle ne fussent sur le point de se voir bien obscurcies par un événement tout différent de celui qu'elle avoit eu devant cette place.

pour comble de malheur, on recevoit de fois à autre des couriers de Pologne, par lesquels on commençoit à craindre que l'Abbé de Polignac ne se fût venté mal à propos d'y faire déclarer Roi le Prince de Conti. Toutes les nouvelles que les particuliers recevoient de ce pais-là y étoient toutes opposées, & desespéroient des choses entièrement.

Cependant toutes ces nouvelles, tant de part que d'autre, ne disoient encore rien du Duc de Saxe, & l'Empereur avoit si bien couvert à son égard sa marche, que personne ne savoit encore rien de ce qui se passoit. On croyoit même toujours que c'étoit le Prince Jaques qui étoit le concurrent du Prince de Conti, & le seul qu'il avoit à craindre : la même pensée régnoit en Pologne, & personne ne pensoit au Duc de Saxe que ceux qui étoient du secret. Cependant le Prince Jaques y étoit haï des grands & des petits, à cause du Roi son pere, qui depuis qu'il étoit monté sur le trône s'étoit plutôt conduit envers ses sujets comme un particulier intéressé, que comme un véritable Souverain. Il leur avoit vendu toutes les graces, dont les Rois ses prédécesseurs avoient toujours accoutumé de les gratifier ; ainsi quoi que ces peuples se fussent mis sur le pied depuis plu-

plusieurs siècles, de n'aller point chercher de Roi dans une famille étrangère, quand ils en pouvoient trouver dans celle de leur Souverain, ils étoient si bien revenus de cela à son égard, qu'ils eussent plutôt choisi le moindre d'entr'eux pour remplir cette place que de jeter les yeux sur quelqu'un de ses enfans. Ils avoient trop peur qu'ils ne lui ressemblassent, & que s'ils les mettoient sur le trône, ils n'achevassent de les sucir jusques aux os, comme il avoit toujours fait.

Cette aversion qui étoit générale, fortifioit toujours les espérances de l'Abbé de Polignac, quoi qu'il vît bien que quantité de Palatins ne vouloient pas se déclarer pour lui. Il attribuoit cela à leur avarice, & que ce n'étoit que pour lui tirer plus d'argent. Ils étoient ravis qu'il eût cette pensée, parce que tant qu'il ne découvreroit point le manège qu'ils tenoient, leurs affaires n'en pouvoient aller que mieux. Enfin cette affaire & celle de Barcelonne étoient les deux qui occupoient le plus la Cour de France, quand le Duc de Vendôme manda à Sa Majesté que s'il ne lui envoyoit du secours, il étoit bien à craindre qu'il ne l'eût engagé dans une entreprise dont il lui seroit impossible de jamais sortir à son honneur. Il lui

fit le détail de tout ce qui se passoit devant cette place, afin de lui en faire mieux connoître la nécessité, tellement que le Roi ne pouvant douter du besoin qu'il avoit de monde, fit marcher en ce pais-là toutes les troupes qu'il pût tirer de Provence, de la Guienne & du Languedoc. Ce nouveau renfort fit merveilles, quoi qu'il ne fût pas encore capable de fermer la circonvallation. Le Duc ne perdit point de tems pour se mettre en état d'attaquer les dehors de cette place, qu'il faisoit battre depuis quelque tems avec quantité de pièces de cañon. Les Soldats s'y portèrent avec beaucoup de valeur, & ayant emporté le chemin couvert, ils attaquèrent ensuite un Bastion qui fut pris & repris jusques à deux fois. Un Colonel Irlandois nommé Dislon, qui étoit commandé pour l'une de ces attaques, y eût bien mal passé son tems, si ce n'est qu'il se faisoit aimer de son Regiment. Un Soldat qui en avoit deserté & qui étoit passé dans la Ville n'étoit alors qu'à quatre pas de lui, & l'eût tué s'il eût voulu; mais l'ayant reconnu entre les autres, Dislon, lui dit-il, *ressouvrens toi qu'il ne tient qu'à moi de te tuer, mais que je n'en veux rien faire, parce que tu ne m'as jamais fait de mal. Cependant comme tu es à côté de toi un Officier qui est le bourreau des*

Soldats, je vais l'empêcher qu'il ne lui arrive de sa vie d'en maltraiter davantage. Il lui tira en même tems un coup de mousquet dans le ventre, & le jetta roide mort sur le carreau. Ce Bastion ayant été ainsi tant disputé de part & d'autre, il demeura à la fin au Duc de Vendôme, & y ayant fait élever une batterie, par le moyen de laquelle il foudroioit toute la Ville, il crut, comme il y avoit beaucoup d'apparence, qu'elle ne seroit pas encore long-tems aux ennemis. Il fit part au Roi de cette bonne nouvelle, & lui manda même que devant qu'il fût cinq ou six jours, il espéroit lui envoyer Chemeraut pour lui donner avis de la reddition de cette Place. Chacun prit part à cette bonne nouvelle qui devoit remplir le Roi d'une grande joye. Ce courier fut fort bien receu; & en attendant qu'il en vint un autre pour achever de rendre Sa Majesté contente, il n'y eut personne qui n'admirât la bonne fortune qui le faisoit triompher d'une Place où il y avoit non seulement une si puissante garnison, mais dont encore il avoit été absolument impossible à son Général de fermer les passages. On attendit cependant de jour à autre l'arrivée de Chemeraut, & comme à chaque chaise de poste qui arrivoit on croyoit que c'étoit lui, il en
vint

vint une qu'on crut venir de ce païs-là, parce qu'elle étoit bien crottée. Ce n'est pas que ce soit de là d'où viennent les crottes. Il y en a bien peu même en tout tems, puis qu'il y fait fort sec, & qu'il n'y pleut presque jamais, mais comme il tomboit beaucoup de pluye depuis quelques jours, & qu'elle pouvoit être crottée en chemin, le bruit se répandit aussi-tôt à Paris que Barcelonne étoit pris, & que le courier en étoit arrivé. C'étoit pourtant un plaisant courier que celui qui étoit venu dans cette chaise. C'étoit un Esturgeon que l'on avoit pêché en Normandie, & que l'on envoyoit à Monseigneur. On eut beau le dire à tout le monde, on ne le voulut pas croire, tant on étoit prevenu que c'étoit Cheme-raut qui étoit venu. Cela obligea un Seigneur de la Cour, qui étoit à Paris, & à qui on en parloit sur ce ton là, de répondre à ces incredules qu'il étoit vrai que le courier étoit venu, mais qu'il lui étoit arrivé un si grand malheur en chemin, qu'on n'avoit pû apprendre aucune particularité de cette prise; qu'il avoit rencontré des assassins qui l'avoient tué, & que le postillon l'avoit amené tout mort dans sa chaise; qu'on l'avoit fouillé, mais qu'il falloit bien qu'on lui eût pris son paquet, parce qu'on

ne

ne lui en avoit point trouvé. Ce discours donna lieu à une nouvelle toute aussi vraie que la première. Comme elles volent dans un moment d'une bouche à l'autre ; tout Paris voulut le lendemain que Chemeraut eût été tué. Il se portoit pourtant le mieux du monde, & bien loin d'avoir ainsi envie de mourir, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour avoir soin de son humanité. Aussi étoit-il gros & gras comme quatre autres, & qui plus est, il ne l'étoit pas de rien, puis qu'il mangeoit ni plus ni moins qu'une douzaine.

Enfin tout cela n'étoit que conter en l'air, & devant qu'on pût prendre cette place le Viceroy avoit résolu d'en venir aux mains avec le Duc. Il avoit rassemblé à cet effet ce qu'on appelle en ce pais-là Soumettans ou Miquelets, & les ayant joints à quelques troupes réglées, qu'il avoit auprès de lui, il s'approcha du Duc de Vendôme. Comme les assiégeans tiroient leurs vivres de la Mer, & qu'il ne lui eût servi de rien de les leur vouloir couper par terre, ce ne fut pas aussi à cela qu'il s'occupa. Ses vûes furent plus nobles que de s'amuser ainsi à chicaner. Il prétendit décider tout d'un coup de toutes choses par un combat, & ayant tenu Conseil de guerre là-dessus, il résolut avec
les

les Officiers Généraux de ses troupes de marcher au Duc la nuit du lendemain. Il fit savoir en même tems sa resolution au Gouverneur de Barcelonne, afin que de son côté, il fit une sortie si vigoureuse sur les Ennemis qu'ils se vissent pris de tous côtez. Le Duc scût une demie heure après toutes les mesures qu'il prenoit contre lui ; ainsi, étant plus aisé de s'en mettre à couvert, il marcha lui même à sa rencontre la veille qu'il devoit exécuter son dessein. Le Viceroi effectivement avoit déjà séparé son Armée en deux, afin de le prendre plus à son avantage. Le Duc qui en avoit avis, & qu'il le trouveroit bien endormi dans son lit, nonobstant les lauriers dont il se repaissoit d'avance, lui donna la plus furieuse Camilade dont on eût ouï parler depuis long-tems. Il étoit dans son lit comme on le lui avoit dit, quand sa garde commença à être poulée, & comme elle ne fit point de résistance, & qu'elle lâcha le pied en même tems, le Duc l'y eût pris comme on le lui avoit fait espérer, si ce n'est qu'on le reveilla en sursaut. Le bruit qu'il entendit autour de sa tente où ses gens tout aussi surpris que lui, crioient que tout étoit perdu, fit qu'il ne voulut point de valet de Chambre pour s'habiller ; de crainte même de ne
pas

pas avoir le tems de mettre ses habits, il s'enfuit tout nud en chemise, croyant que ce qu'il pouvoit faire de mieux étoit de se sauver. La partie de son Armée qui étoit demeurée avec lui, fit presque la même chose, & à la reserve d'un petit nombre qui se mit en deffense il n'y eut presque personne qui ne suivit l'exemple de son Général. Le Duc fit beaucoup de prisonniers, & prit la cassette du Viceroi dans laquelle il y avoit vingt mille pistoles en espèces: ces Soldats firent aussi un grand butin, & ne manquant plus au Duc pour avoir une victoire achevée que d'apprendre que le détachement qu'il avoit envoyé contre le sien eût eu un semblable succès que celui qu'il venoit d'avoir, il reçut bien-tôt le contentement d'apprendre que tout s'y étoit passé selon son desir. Il sut que Mr. d'Usson qu'il avoit chargé de cette expedition s'en étoit fort bien acquitté, & qu'il s'en revenoit le joindre tout aussi glorieux qu'il le pouvoit être.

Le Gouverneur de Barcelonne fut bien surpris, aussi bien que le Prince d'Armstad, quand il apprit cette nouvelle. Le Duc ne la lui laissa pas ignorer long-tems, & il la lui envoya dire lui même, afin qu'il ne s'obstinât pas d'avantage à une deffense
inu-

inutile. Mais comme il lui paroïssoit hon-
teux avec huit mille hommes du moins,
qu'il lui restoit encore de garnison, de se
rendre à un Prince qui n'avoit pas eu seu-
lement assez de Soldats pour l'investir en-
tièrement, il tint encore quelques jours,
plus pour remplir tous les devoirs de bra-
voure dont il avoit toujours été extrême-
ment jaloux, que pour aucune espérance
qu'il eût de se pouvoir empêcher d'être pris.
En effet il fit battre la chamade quelques
jours après, prétendant qu'en rendant la
Ville, il pouroit tenir bon dans le Château,
qui étoit sur une montagne, & qui n'est
pas mauvais. Mais il avoit attendu si tard
à se rendre, que le Duc lui signifia qu'il
ne vouloit point le recevoir à composition,
qu'il ne lui rendît le château aussi bien que
la Ville. Il trouva cette condition un peu
dure; mais comme c'est aux vaincus à re-
cevoir la loi du vainqueur, il lui fallut bien
en passer par là. Ce fut alors qu'on vit arri-
ver Chemeraut à la Cour fait autrement
qu'un esturgeon. Il apporta cette bonne
nouvelle au Roi, ce qui rejoûit extrême-
ment Sa Majesté, qui trouvoit que depuis
que le Duc de Vendôme la lui avoit annon-
cée il s'étoit écoulé tant de tems, qu'il
avoit lieu de craindre qu'il ne lui fut arrivé quel-

quelque revers de fortune. Chemeraut eut vingt-mille francs pour sa course & un brevier de Maréchal de Camp. Cependant le Roi n'ayant plus à trembler après cela se crut d'autant plus assuré de la paix, qu'outre que tout alloit bien aux conférences de Ryswik, il s'en étoit encore fait d'autres sur le même sujet, entre le Maréchal de Boufflers & le Comte de Portland. Après la prise d'Ath le Roi Guillaume qui savoit tirer avantage de tout, sachant que ce Comte avoit bien autant d'esprit que le Maréchal, avoit jugé à propos de le mettre aux mains avec lui. Il avoit voulu par là couper cours à bien des difficultez qui ne se pouvoient terminer qu'à la longue à Ryswik, à cause des formalitez que les Plenipotentiaires observoient les uns à l'égard des autres. Ce Comte avoit envoyé comme de son chef un trompette à ce Maréchal pour lui demander une entrevue, sans lui spécifier ce qu'il prétendoit y traiter. Le Maréchal avoit cru à propos, de l'avis des deux autres Maréchaux de France de la lui accorder, & étant convenus qu'ils seroient tous deux tout seuls, & que leur escorte seroit égale l'un à l'autre, le Comte lui fit la proposition de régler avec lui ce qui tiendroit trop de tems à régler à Ryswik. Le Maréchal

ne

ne pouvant l'entreprendre sans en avoir un ordre exprès de Sa Majesté, il lui envoya un courier en même tems, pour apprendre sa volonté. L'envie que le Roi avoit de la paix, fit qu'il approuva ce que le Comte proposoit, sans considerer peut-être qu'outre l'avantage qu'il auroit sur le Maréchal par la supériorité de son esprit, c'étoit le mettre en concurrence avec un Maréchal de France, honneur qui assurément ne lui devoit pas être indifferant. Il est vrai que comme le Roi Très-Chrétien de cadet de Picardie qu'étoit Boufflers l'avoit élevé à la dignité de Duc, de Maréchal de France, de Gouverneur de la plus importante Province de son Royaume, & enfin de Chevalier de ses Ordres: le Roi Guillaume de même de simple Gentilhomme de Gueldres qu'étoit l'autre, l'avoit fait Comte & Pair d'Angleterre, & Chevalier de la Jaretiere; mais enfin il y avoit toujours encore cette difference entr'eux que l'un commandoit une Armée & que l'autre n'en commandoit pas. D'ailleurs il y avoit encore cela à dire que Sa Majesté Très-Chrétienne n'avoit jamais voulu reconnoître le Roi Guillaume, & qu'ainsi le Comte ne passoit dans l'esprit des François que pour le favori d'un Prince qu'ils ne reconnoissoient pas pour Roi.

Le Roi Guillaume fut bien-aïse que Sa Majesté Très - Chrétienne n'eût point pris garde à tout cela, non qu'il fût en peine de se faire reconnoître par elle, aussi-bien qu'il avoit fait par les autres têtes Couronnées, mais parce qu'il reconnoissoit que les Anglois desiroient la paix avec autant de passion que pouvoient faire les François. Leur Commerce n'alloit plus, & ce qui est assez extraordinaire, c'est que le Roi Très-Chrétien avoit tiré avantage de ce qui le devoit perdre vraisemblablement. Après avoir perdu je ne sais combien de vaisseaux à la Hogue, & n'être plus en état de tenir la Mer, il s'étoit érigé en Pirate, & avoit fait tant de prises, tant sur ces peuples que sur les Hollandois qu'ils en étoient desolez entièrement. Le nombre qu'on en rapporte ne se peut concevoir, & quoi que j'en aye ouï parler à un des meilleurs Négocians d'Angleterre, & qui le devoit savoir aussi-bien que personne, je me garderai bien de le rapporter, de peur que l'on ne m'accuse de l'avoir cru trop légèrement. En effet c'est une chose qui paroît d'abord si extraordinaire que l'esprit se revolte contr'elle, mais avec tout cela si l'on considère que ces deux Nations ne subsistent que par le Commerce,

merce, & que la Mer étant continuellement couverte de leurs Vaisseaux, les François pouvoient à toute heure, & même à tous momens, les attaquer avec avantage, puis qu'elles n'avoient pas toujours des Convois pour les escorter, on trouvera bien-tôt comment il leur est arrivé de faire une si grande perte. Quoi qu'il en soit, le Roi Guillaume reconnoissant bien le besoin qu'il avoit lui-même de la paix pour n'être plus exposé à rien de semblable, il donna ordre au Comte de Portland de lever toutes les difficultez qui pouvoient s'y opposer.

Le Roi Jaques passoit bien mal son tems parmi tout cela. Il avoit toujours espéré, suivant la parole que le Roi lui avoit donnée, de ne jamais faire la paix qu'il ne fût rétabli, qu'il l'accompliroit tôt ou tard. Il avoit même d'autant plus de lieu de le croire, que le Roi s'en étoit expliqué hautement à la face de toute l'Europe. D'ailleurs ce malheureux Prince n'étoit privé de ses Etats, que parce qu'il n'avoit jamais voulu se déclarer contre lui. Il en avoit été sollicité plusieurs fois devant que le Prince d'Orange eût été mis en sa place, & s'il l'eût voulu faire il n'y eût eu aucune

Puif.

Puissance qui eût jamais consenti qu'on l'eût inquiété. La chose effectivement étoit de trop dangereuse conséquence pour elles mêmes, mais ce Prince s'étant montré ferme dans l'Alliance secrète qu'il avoit contractée avec le Roi, tous les autres Princes s'étoient soulevés contre lui, parce qu'il ne vouloit pas concourir avec eux à les affranchir d'un pouvoir qui leur paroissoit trop formidable pour demeurer en repos. Le Roi Très-Chrétien le savoit bien & ne manquoit pas aussi de reconnoissance. Il avoit fait pour lui tout ce qu'il avoit pû, & après lui avoir donné retraite & à la Reine sa femme, il avoit toujours fourni à son entretien. Quoi qu'il eût la guerre à soutenir contre la plus grande partie de l'Europe, il lui donnoit cinquante mille Louïs d'or tous les ans, ce qui étoit peu de chose pour le Roi d'Angleterre, par rapport à ce qu'il tiroit de ses Etats, quand il en étoit encore le maître; mais comme c'étoit toujours beaucoup pour un Prince qui étoit obligé de trouver de quoi subvenir à l'entretien de quatre à cinq cent mille hommes qu'il étoit obligé de tenir sur pied pour résister au grand nombre d'ennemis que la grandeur de sa puissance lui avoit attirés sur les bras, il n'y

avoit point de doute que le Roi Jaques ne lui en dût être obligé. Cependant , pour en dire la verité , il n'avoit pas tenu même au Roi qu'il ne lui eût tenu sa parole ; mais ce Prince, faisant tous les jours la même faute qu'il fit autrefois le Roi son frere , quand il fut cause lui même de la perte de la bataille de Dunbar , caressoit tellement les Ecoſſois qu'il mettoit obstacle lui même à son rétablissement. Il avoit pour Ministre un homme de cette Nation , & comme il y a eu de tout tems beaucoup de jalousie entre les Anglois & les Ecoſſois , la préférence qu'il donnoit à ceux-ci à sa Cour, alienoit de lui l'esprit de ceux-là. De là étoit venu que quantité d'entreprises qui avoient été formées à son avantage avoient toujours échoué , & comme ce Prince avoit beaucoup plus de devotion que de tête , si les François ne pouvoient s'empêcher de plaindre sa destinée , ils ne pouvoient aussi s'empêcher de dire que s'il s'étoit bien voulu noyer par sa méchante conduite , il n'étoit pas juste qu'ils se laissassent entrainer dans le précipice avec lui. Au reste le Roi qui étoit beaucoup plus obligé à son Royaume , qu'à tout autre , ne s'étoit pû empêcher quelque fois de lui faire connoître qu'il agissoit lui même directe.

directement, au préjudice de ses intérêts, en faisant beaucoup de choses qu'il faisoit. Tous ses véritables amis lui en avoient dit autant en diverses rencontres; desorte que pour satisfaire les uns & les autres, il fit semblant de disgracier son Ministre, qui étoit le Comte de Melfort, frere du Chancelier d'Ecosse. Il étoit haï non seulement dans sa Cour, mais encore des François qui avoient été en Irlande lors que le Roi Jaques y étoit passé. Ils prétendoient qu'il n'avoit tenu qu'à lui que les choses ne s'y fussent passées d'une autre manière qu'elles n'avoient fait. Il y en avoit même qui ne feignoient point de l'accuser hautement d'avoir eu intelligence avec les ennemis, soutenant que sans cela, il ne se fût pas opposé comme il avoit fait à tout ce que Mr. Roses, Lieutenant Général des Armées du Roi Très-Chrétien, avoit voulu entreprendre en ce Pais-là: & de fait si je pouvois sans une digression qui ne pourroit s'excuser, entreprendre de faire le récit de tout cela, il ne me seroit pas difficile de faire voir que ce Ministre manqua du moins de conduite s'il ne manqua pas de fidélité. Car à Dieu ne plaise que je veuille dire, comme les autres, qu'il s'entendoit avec le Roi Guillaume; mais laissant à part toutes ces

choses pour en revenir à mon sujet, toutes ces beyûës obligeant le Roi Très-Chrétien à concourir aussi bien que le Roi Guillaume à lever toutes les difficultez qui se presentoient à la paix, la première conférence du Marêchal de Boufflers avec le Comte de Portland, fut bien-tôt suivie de plusieurs autres. Ils y convinrent de quantité de choses qui eussent tenu des années entières les Plenipotentiaires à Ryf-wik devant que de les terminer. Cependant un jour qu'ils étoient allez tous deux à leur entrevûë, & qu'ils commençoient de part & d'autre à y mener des Officiers avec eux, le Comte de Portland ayant entendu une décharge de Canon & de mousqueterie dans l'Armée de France, demanda au Marêchal ce que cela signifioit. Le Marêchal lui répondit que c'étoit en réjouissance de la nouvelle que le Roi leur avoit envoyée de l'élection du Prince de Conti à la Couronne de Pologne. Cela étoit vrai, & l'Abbé de Polignac avoit dépêché un Courier en Cour pour l'avertir que le Prince avoit été proclamé Roi de ce païs-là, par le Cardinal Primat & par quelques Palatins qui étoient dans son parti. Mais cette nouvelle en renfermoit en même tems une autre, qui étoit que l'Elect. de

Saxe avoit été proclamé de même en la même qualité par l'Evêque de Cujavie, & par tous ceux de la brigade de la Maison d'Autriche. Cela devoit être cause, au moins apparemment, qu'il ne falloit point tant se presser, aussi le Comte de Portland se prenant à rire en même tems, dit au Maréchal qu'il falloit avouër pour cela que les François étoient beaucoup plus vifs que toutes les autres Nations; qu'ils l'avoient déjà fait paroître en miller rencontres, & qu'ils le montroient bien encore en celle-là où ils prévenoient les Alliez: que cependant comme il étoit toujours tems de se réjouir de ses avantages, ils avoient résolu d'attendre au soir ou au lendemain, pour témoigner la joye qu'ils avoient de ce que c'étoit l'Electeur de Saxe qui avoit eu cette Couronne & non pas le Prince de Conti.

Le Maréchal crût qu'il se moquoit de lui, de lui nommer un Protestant comme étoit ce Duc, lui qui savoit que pour parvenir à cette dignité, il falloit absolument être Catholique Romain: encore passe s'il lui eût nommé le Prince Jaques, cela eût fait toute une autre impression sur son esprit que ce qu'il venoit de lui dire; mais le Comte de Portland ne voulant pas le laisser en suspens d'avantage, ni qu'il se flattât

plus long-tems du succez imaginaire de son parti, lui fit le denouëment de cette piece. Ce fut un étrange rabat-joye à toute l'Armée qui prenoit part à la gloire du Prince de Conti dont elle admiroit la valeur, ainsi quand le Marêchal lui fit part de ce qu'il venoit d'apprendre ; elle eut peine à le croire : aussi comme cette Nation ne sauroit jamais s'imaginer ce qui est à son desavantage, soit qu'elle présume beaucoup de son mérite, soit que cela lui soit commun avec quantité d'autres, elle ne se tint pas encore bien battuë par là. Ce qui lui donna pourtant quelque soupçon c'est que la Cour garda un grand silence sur cette affaire après cette réjouissance, parce qu'elle en savoit mieux le fin que personne. La réjouissance qu'elle en avoit faite, n'étoit que parce qu'elle croyoit de ses intérêts de repaître les peuples que ses affaires avoient bien réussi de ce côté-là, afin de les consoler en quelque façon de l'argent qui y avoit été envoyé. Il leur en avoit coûté quelques Edits, & c'étoit bien le moins de leur laisser pendant un tems une espece de joye qui leur coûtoit si cher. Ils y étoient même d'autant plus sensibles qu'il n'y avoit personne qui n'estimât le Prince de Conti, ou pour mieux dire qui ne l'aimât. On l'ai-

moit

moit même jusques à l'adoration, tant il est vrai que la bonne renommée est capable de produire des effets merveilleux dans l'esprit de tous les peuples.

Je ne fais ce qu'il pensoit lui même de tout cela, & s'il croyoit que son élection fût aussi réelle qu'on tâchoit de le vouloir persuader aux autres. Mais s'il n'en témoignoit rien, les gens qui ne reçoivent pas les nouvelles comme le menu peuple, & qui se donnent la peine de les peser avant que d'y adjoûter foi, se donnoient la liberté d'en dire leur sentiment. Il n'y en avoit point qui ne sçût que quand même elle auroit été faite aussi avantageusement qu'on le vouloit faire accroire, elle ne se pouroit pas toujours soutenir sans coup ferir. Ils trouvoient même que dans la guerre qu'on feroit obligé d'entreprendre pour soutenir son droit, il y auroit bien du desavantage. Ils savoient que le Duc de Saxe étoit puissant de lui même, & que les Princes qui l'appuyoient étant de plein pied au pais où elle se feroit, leurs troupes y arriveroient sans peine & sans peril, pendant que celles qui lui pouroient être envoyées de France seroient obligées de s'embarquer dans quelque port Maritime de la Flandres Françoisse, & de passer dans le voisinage de certaines

Puissances auprès de qui l'on doutoit fort que le Roi fût assez bien pour espérer qu'elles préférassent ce Prince à son Concurrent.

Le Prince de Conti qui voyoit aussi bien qu'eux qu'il feroit obligé de dégainer s'il prétendoit soutenir son élection, n'osa témoigner le chagrin qu'il avoit de se voir à la veille de quitter sa maîtresse qu'il aimoit bien autant que cette Couronne. Il ne l'avoit jamais briguée que pour plaire au Roi, qui le desiroit bien autant par rapport à ses intérêts particuliers, que par l'amitié qu'il avoit pour lui. Cette espèce d'indifférence étoit pourtant bien extraordinaire pour un Prince de son courage, & qui d'ailleurs étoit neveu du Prince de Condé. Car pour peu qu'il lui eût ressemblé, il eût fait toutes choses pour s'élever sur le trône, puis qu'un pareil dessein avoit porté celui-ci autrefois à exciter non seulement une guerre civile dans son pays, mais encore à se mettre lui-même à la tête des ennemis capitaux de son Roi, & de sa patrie. Quelques jours se passèrent sans qu'on entendît parler de rien, sinon que le Roi avoit salué le Prince & la Princesse de Conti comme Roi & Reine de Pologne. Tous les Grands leur rendirent aussi leurs respects par rapport à cette nouvelle dignité, &

afin

afin qu'on ne fût point étonné si l'on ne le voyoit point partir pour aller recevoir sa Couronne, on publia qu'on attendoit des Ambassadeurs de Pologne qui le devoient venir chercher. Les plus credules se contentèrent de cette nouvelle, comme si elle eût eu de quoi satisfaire leur esprit, pendant que les plus habiles se deffierent plus que jamais de la validité de son élection. Ils convenoient bien que d'attendre ainsi des Ambassadeurs étoit une chose plus glorieuse, que de parrir sans les avoir vus arriver; mais ils disoient en même tems, comme c'étoit la vérité, que cela n'étoit bon que quand une Couronne n'étoit pas en dispute; parce qu'on pouvoit attendre tout autant qu'on vouloit, sans qu'il en pût arriver aucun danger; que cependant comme il n'en étoit pas de même quand elle étoit en compromis, bien loin qu'on dût observer cette formalité, on ne pouvoit jamais s'en dispenser assez tôt; qu'ainsi l'on devoit voler pour se rendre à la tête de son parti, parce que faute de l'assurer soi-même par sa présence, on couroit risque souvent d'en voir débaucher plusieurs, & de les voir passer du côté de son Ennemi.

La France qui n'avoit pas perdu le souvenir que ce qui avoit allumé la Guerre

qu'elle avoit maintenant sur les bras, & qui avoit pensé renverser son trône, étoit de s'être brouillée mal à propos avec le Pape, crût que bien qu'en cette occasion sa Sainteté n'eût pas tant de pouvoir qu'elle avoit eu dans l'autre, elle ne devoit pas laisser de la ménager. Elle y travailla avec application, & comme il n'y avoit point de meilleur moyen d'y réussir que de lui rendre la conversion de l'Electeur de Saxe suspecte, elle ne s'y épargna pas. La chose étoit véritablement bien délicate, aussi n'y avoit-il personne, qui pour peu qu'on voulût se dépouiller de passion, ne juge qu'il y avoit plus d'ambition que de Religion dans la déclaration qu'il avoit faite de sa Catholicité. Quoi qu'il en soit, le Pape qui avoit intérêt à bien examiner cette affaire, parce qu'il ne vouloit pas qu'un Prince Protestant mit cette Couronne sur sa tête, en ayant eu la même opinion que tous les autres, il parut d'abord si opposé à Son Altesse Electorale qu'on ne crût pas qu'il pût être jamais pour lui. Le Cardinal Primat lui envoya d'ailleurs un courrier, pour lui assurer que tout étoit perdu pour la Religion Catholique, s'il souffroit que son élection prévalût à celle du Prince de Conti. Son intérêt lui mettoit ces paroles à la bouche tout autant
que

que le zèle qu'il pouvoit avoir pour sa Religion, parce que l'Evêque de Cujavie avoit empieté sur les droits qui étoient attaches à la dignité d'Archevêque de Gnesne, à qui appartenoit, à l'exclusion de tout autre, de proclamer celui qui étoit élu Roi.

Pendant que tout cela se passoit, & que tant d'une part que d'autre le Roi Très-Christien & le Duc de Saxe faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour réussir dans leurs desseins, il arriva une grosse querelle dans une des principales familles de la Cour entre un mari & une femme. Elle ne vint point ni par jalousie, comme les querelles arrivent d'ordinaire, ni parce que leurs humeurs fussent incompatibles, comme il y en a tant qui le sont; mais par une bisarre aventure. Ce fut parce que l'un aprouvoit une chose, & que l'autre la desaprouvoit. Il faut savoir qu'un Noble Venitien, non de ceux qui sont du Corps du Senat, mais de ceux qu'on appelle Nobles de terre ferme, ayant une femme qu'il aimoit tendrement, eut assez de complaisance pour elle pour faire, le voyage de France, auquel sa curiosité la portoit uniquement. Elle ne vint pas néanmoins pour voir le país dont la beauté attire tant d'étrangers de toutes parts, mais parce qu'elle vouloit qu'on dit un jour qu'elle

avoit ressemblé à la Reine de Saba qui vint de si loin pour voir la gloire de Salomon. Elle avoit ouï dire mille grandes choses de la personne du Roi & de son règne ; & étant bien aisé de voir de ses propres yeux si ce que l'on en disoit étoit conforme à la vérité, ou si ce n'étoit point par exagération qu'on en parloit de la sorte, elle vint tout exprès à Versailles avec son mari. Il ne manquoit plus que cela à l'Histoire du Roi, & ceux qui y travaillent n'auront garde aussi de l'oublier. Quoi qu'il en soit, ce mari & cette femme ayant paru à la Cour sans s'arrêter seulement une demi-journée à Paris, Mr. Bontems Gouverneur de ce Château voulut savoir qui ils étoient, car comme il a ordre du Roi de prendre garde à tous les visages inconnus qui y arrivent : il trouvoit qu'il y alloit de son devoir à prendre cette précaution, ce qui lui fit demander aussi d'où ils venoient, & ce qui les amenoit là. Il se crût même d'autant plus obligé à leur faire toutes ces demandes qu'on lui rapporta que leur équipage étoit un vrai équipage de Bohême, aussi avoit-il attiré les regards des gens raisonnables, aussi bien que des petits enfans. Ceux qui leur firent cette demande qu'ils trouvèrent étrange, par rapport à la liberté qui régne dans leur

païs,

päis, leur ayant dit de quelle part c'étoit, & qu'il ne falloit pas qu'ils s'en étonnassent, parce que l'on en usoit ainsi avec tous ceux qu'on ne connoissoit pas, le Noble Venitien voulut aller dire lui même à Mr. Bontems, le sujet de leur voyage. Mr. Bontems fut fort surpris quand il lui apprit sa complaisance, & en ayant parlé au Roi il eut ordre de les amener tous deux à son dîner. On leur donna la meilleure place, afin qu'ils pussent regarder le Roi de tous leurs yeux, pour se récompenser de l'argent qui leur en coutoit. Je ne sais ce qu'ils pensèrent dans leur âme, & s'ils dirent ce que la Reine de Saba dit en voyant Salomon. *Ce que j'avois ouï dire de votre gloire est encore au dessous de ce que j'en vois moi même.* Au reste tous les Courtisans qui étoient avertis, aussi bien que le Roi, du sujet qui les amenoit de si loin, ne leur firent point ce qu'un d'eux avoit fait, il n'y avoit pas encore long-tems à Jean Bart l'un des plus fameux Corsaires qu'eût le Roi pendant toute la Guerre, si néanmoins on doit appeller de la sorte un homme qui obeïssoit aux ordres de son Roi. A Dieu ne plaise aussi qu'en me servant de ce terme, je veuille blâmer la manière dont ce Prince s'étoit pris pour troubler le repos de ses ennemis.

Je fais trop le respect que l'on doit avoir pour les Puissances pour me donner cette liberté. Je fais même qu'ayant autant d'ennemis qu'il en avoit sur les bras, il a fait paroître en cela comme en toutes choses, qu'elle étoit la proffondeur de son jugement.

Mais laissant à part tout cela pour retourner à mon sujet, ce que je veux dire c'est que Jean Bart ayant eu la curiosité aussi bien que ces étrangers, d'aller un jour voir dîner le Roi, il vint un Cordonbleu qui lui voyant une bonne place la lui prit sans en être retenu par sa mine, qui est plutôt celle d'un matelot que d'un Chef d'Escadre comme il est présentement. Bart ne se la fût pas laissé prendre, si ce n'est qu'en regardant derrière lui, parce qu'il entendoit que quelqu'un faisoit compliment à ce Cordonbleu, il s'en trouva supplanté tout d'un coup; Mais ayant toujours ouï dire comme il se dit proverbialement, que ce qui étoit bon à prendre étoit bon à rendre, il le tira par le justaucorps par dessus lequel étoient les marques de la Chevalerie, & lui dit tout haut, *Mr. le Cordonbleu je vous prie de me rendre ma place, vous voyez le Roi quand il vous plait, mais pour moi qui ne le vois pas seulement aux quatre bonnes fêtes de l'année,*
il

il est bien juste que je ne souffre pas volontiers que l'on me ravisse un bien dont je ne jouis que si rarement. Le Roi se prit à rire entendant cela , & dit au Cordonbleu que Jean Bart avoit raison , qu'il vouloit qu'il lui rendit sa place , & que s'il n'en pouvoit trouver d'autre que derrière lui , il la prit plutôt que de lui faire le chagrin qu'il lui faisoit. A ce mot de Jean Bart qui étoit bien plus connu dans la Marine qu'à la Cour , le Cordonbleu se retourna pour le regarder , & lui trouvant une mine bien différente de sa reputation , il dit un moment après à un Duc qui se trouva auprès de lui que si le Noble Venitien & la Noble Venitienne n'étoient pas plus contens de la veuë du Roi qu'il l'étoit de celle de Jean Bart , ils auroient grand regret à leur argent ; mais c'étoit ce qui ne leur pouvoit arriver , puisque quoi que le Roi soit fort changé de ce qu'il a été autrefois , il conserve toujours quelque chose de sa bonne mine ; en sorte qu'il est aisé de voir qu'il a été parfaitement bien fait.

Au reste ce qui étoit arrivé à Jean Bart n'ayant eu garde de leur arriver , parce que , comme je viens de dire , chacun savoit qu'ils venoient d'assez loin , pour ne pas troubler l'envie qu'ils avoient de voir le Roi ;
ils

ils ne se furent pas plutôt contentez qu'ils s'en retournèrent en Italie. Ils ne demeurèrent, à ce qu'on dit, que trois jours à Paris, plutôt pour s'y delasser que pour y voir ce qu'il y avoit de curieux. Ils crurent apparemment qu'après avoir veu le Roi, il n'y avoit plus rien de beau à voir dans le monde. Quoi qu'il en soit, ce qu'ils venoient de faire à la veuë de toute la Cour étant le sujet de l'entretien de tout le monde, l'homme de qualité & sa femme dont j'ai dit un mot ci-devant, en ayant parlé comme les autres leur discours se tourna en querelle de la manière que je vais dire. La femme dit à son mari que si elle avoit quelque chose à souhaiter dans le monde, ce seroit d'avoir un mari aussi complaisant qu'étoit celui de la Noble Venitienne, qu'il n'y en avoit guères dans le monde de semblable à lui, & que de faire mille lieuës ou peu s'en faut, pour contenter sa femme étoit la marque, la plus authentique qu'un homme pût jamais donner de la flexibilité de son esprit. Le mari lui répondit qu'elle n'appellât pas cela flexibilité, mais folie, & que pour lui s'il avoit une femme qui voulût exiger de lui une pareille chose, il la regarderoit comme la folle la plus outrée qu'il y eût non seulement dans tout Paris, mais encore aux

petites maisons. Chacun soutint son opinion avec chaleur, & la Dame lui ayant dit qu'il ne seroit donc pas d'humeur à la mener voir-Sa Majesté Imperiale ou le Roi d'Espagne, s'il lui en prenoit fantaisie, il lui fit une réponse qui la mit aux champs tout à fait. Il lui répondit que si cette envie lui prenoit jamais, bien loin de se contenter de la faire enfermer aux petites maisons, il l'étroufferoit encore de ses propres mains comme, une enragée : peut-être ne disoit-il cela que pour faire paroître d'avantage l'aversion qu'il avoit pour ces deux Princes qui étoient ennemis de son Roi; mais la Dame prenant cette réponse au pied de la lettre, ils en vinrent aux reproches les uns contre les autres, & se querellèrent tout de bon.

Voilà ce que produisit la complaisance du Noble Venitien pour la Noble Venitienne, pendant qu'il se passa à la Cour une chose encore plus étonnante que celle-là, & qui n'embarrassera pas peu un jour les Historiens, pour peu qu'ils soient d'humeur à en vouloir pénétrer la vérité. Il y a une petite Ville en Provence nommée Salon, qui donna naissance autrefois à Nostradamus, personnage fort connu aujourd'hui, par ses Centuries, dont on a vû l'accomplissement quel-

quelque fois d'une maniere si convaincante que ce qui étoit un cahos auparavant est devenu dans la suite clair comme le jour. Je mets au nombre de ces clartés ce qu'il a rapporté de la mort de Charles premier Roi d'Angleterre, & celle de Mr. de Cinqmarcs, pourveu toutefois que cela n'ait pas été fourré après coup dans ses ouvrages. Quoi qu'il en soit, cette Ville qui fournit dans le siècle passé une espèce de Prophete en sa personne, en a fourni encore un dans celui-ci, du moins c'est le nom que l'on a donné à un certain homme qui parut alors à la Cour, & dont voici l'histoire au naturel. Un Spectre qu'on prétend être celui du fameux Astrologue dont je viens de parler, apparut environ ce tems là à un homme de cette Ville. Je ne fais si ce fut de nuit ou de jour, je ne m'en suis jamais informé, parce que j'ai crû que cela étoit fort indifférent; tout ce que j'en fais c'est que ce Spectre lui fit grand peur, & qu'il lui recommanda avant toutes choses de ne parler jamais à personne de ce qu'il lui diroit. Il n'en excepta pas même sa femme, & l'homme lui ayant fait signe de la tête qu'il lui obéiroit, parce qu'il ne pouvoit plus parler, & que la crainte l'avoit tellement saisi, qu'il n'avoit pas la force d'ouvrir la bouche, le Spectre lui dit d'al-

ler trouver l'Intendant de Provence, & de lui dire de sa part qu'il eût à lui donner des lettres pour pouvoir parler à Sa Majesté, qu'il ne lui apprendroit point presentement ce qu'il auroit à lui dire, quand il seroit arrivé devant elle; mais qu'il l'en instruiroit avant qu'il y arrivât, qu'il lui apparoitroit tout de nouveau, lors qu'il seroit auprès de Versailles, & que ce seroit là qu'il l'instruiroit de sa leçon.

Le Spectre disparut après cela, & le laissa comme mort, tant il étoit épouvanté de ses paroles, aussi bien que de sa figure qui ne pouvoit être agréable, puis que c'étoit celle d'un mort. Etant néanmoins revenu à lui au bout de quelque tems, mais non pas à un point qu'on ne s'apperçût bien qu'il se passoit quelque chose de considérable dans sa tête, sa femme lui demanda ce qu'il avoit. La deffense que le Spectre lui avoit faite devant que de le quitter, l'empêcha de lui en rien dire de quelque tems, mais cette femme l'ayant tourné de mille côtés pour l'obliger à lui ouvrir son cœur, il ouvrit la bouche je ne fais combien de fois, pour lui conter son aventure, & la referma tout autant, parce que le Spectre, avoit accompagné sa deffense d'une menace qui l'épouvantoit. Il lui avoit dit qu'il mour-

mourroit s'il rompoit jamais le silence la dessus, & la crainte que cette menace ne s'accomplît à l'heure même le retint lors qu'il étoit le plus tenté de parler.

La curiosité de la femme redoubla à proportion de la reserve qu'il avoit pour elle. Elle le pressa encore beaucoup plus qu'elle n'avoit fait auparavant de lui dire son secret. Son mari lui répondit que cela ne se pouvoit pas, & que sa vie en dépendoit. Cette parole acheva de la rendre curieuse jusques au dernier point. Elle ne le laissa plus en repos qu'il ne lui eût dit ce qu'il avoit à lui dire, & le pauvre homme qui avoit de la foiblesse pour elle, ayant à la fin succombé à la tentation, il ne lui eut pas plutôt conté l'apparition du Spectre, & le discours qu'il lui avoit tenu, qu'il tomba roide mort sur la place. L'étonnement de la femme fut presque tout aussi grand que l'avoit été le sien, quand le Spectre lui étoit apparu. Cependant après y avoir bien fait réflexion, croyant que les discours qui avoient précédé sa mort n'étoient que l'effet d'un cerveau troublé par le mal qui le devoit bientôt envoyer en l'autre monde, elle n'en parla presque pas à ceux qui s'informèrent de ce qu'il avoit eu à mourir si subitement, ou si elle le fit ce ne fut que par manière d'ac-

d'acquies , & comme une personne , qui bien long d'adjouter foi à ses paroles , ne les avoit prises que comme venant d'un cerveau qui étoit déjà troublé.

Cette affaire ne fit pas grand bruit dans Salon ni dans tous les lieux d'alentour , comme elle n'eût pas manqué d'en faire , si on l'eût sçûe telle qu'elle étoit. On n'y fit pas même la moindre attention , chacun croyant , comme avoit fait sa femme , que la raison de cét homme étoit déjà troublée , quand il lui avoit raconté la vision qu'il avoit eüe. Le Spectre cependant aparut à un autre habitant de la même Ville , & lui ayant fait le même compliment qu'il avoit fait au deffunt , celui-ci n'en fut pas plus sage , soit qu'il n'eût pas ouï faire le recit de ce qui étoit arrivé à l'autre , ou qu'il n'en fit pas grand cas. Il en parla le même jour à son Curé , mais son indiscretion fut suivie d'un pareil châtiment qu'avoit encouru le premier , il mourut à l'heure même , & le bruit de sa mort & de la manière qu'elle étoit arrivée s'étant divulgué par toute la Ville , on commença à rappeler dans sa Memoire ce qui s'étoit dit à la mort de l'autre ; on jugea de là tout aussitôt qu'on avoit eu tort de croire qu'il y eût eu de l'extravagance à son fait. Ce fut alors que par tout Salon ,
&

& même par tout aux environs à plus de vingt lieues à la ronde, on n'eut plus d'autre entretien que celui-là. Chacun même se donna la liberté de gloser là dessus, pendant que le Spectre apparut tout de nouveau à un Maréchal, dont la maison n'étoit pas bien éloignée de celle des deux hommes, dont je viens de parler. Celui-ci n'eut peut-être pas moins de peur qu'ils avoient eu quand il se presenta devant lui, mais leur exemple qui étoit trop recent & d'une trop grande conséquence pour faire la même faute qu'ils avoient faite, l'ayant rendu attentif à son discours, afin de s'y conformer entièrement, le Spectre n'eut pas plutôt disparu qu'il s'en fut trouver l'Intendant comme il le lui avoit ordonné. L'Audience que ce Magistrat donnoit tous les jours à ceux qui avoient affaire à lui, fit qu'il n'eut besoin de personne pour l'introduire; mais comme ce qu'il avoit à lui dire ne devoit être entendu que de lui seul, il le pria de vouloir passer avec lui dans son cabinet, parce qu'il avoit à l'entretenir d'une affaire de grande conséquence. L'Intendant qui voyoit que celui qui lui faisoit ce compliment avoit l'air d'un homme de peu, comme il l'étoit effectivement, ne pût deviner ce qu'il avoit de si grande conséquence à lui dire

dire ; mais comme il devoit écouter tout le monde , & ne rien négliger dans le poste où il étoit , il lui répondit d'attendre un moment , & qu'après qu'il auroit expédié les autres , il pourroit lui donner Audiance tout à loisir. Le Maréchal prit sa commodité , comme de raison , & l'Intendant ayant écouté tous ceux qui avoient affaire à lui , le fit entrer dans son cabinet & y entra lui même.

Le Maréchal lui dit alors que l'affaire dont il avoit à l'entretenir lui alloit paroître d'abord une pure folie ; qu'aussi savoit-il bien qu'il le renvoyeroit comme un extravagant ; qu'il étoit bien aise de le lui dire avant toute chose , afin qu'il connût qu'il n'étoit pas si fou qu'il pouvoit s'imaginer. Qu'il lui annonçoit même qu'il le renvoyeroit chercher avant qu'il fût quinze jours , parce qu'il commenceroit alors à reconnoître le tort qu'il auroit eu de le traiter de visionnaire ; qu'en un mot ce qui l'amenoit n'étoit autre chose sinon que pour lui dire qu'un Spectre qui depuis un mois en çà étoit apparu à Salon à deux personnes différentes , & dont il auroit oûi parler sans doute , à cause des suites funestes que cette apparition avoit eu , il lui étoit apparu à lui même , il n'y avoit que cinq ou six jours ; qu'il

qu'il lui avoit ordonné de le venir trouver pour lui dire qu'il eût à l'envoyer au Roi; qu'il lui avoit promis de lui apparôître tout de nouveau, quand il seroit à Versailles ou auprès, pour l'instruire de ce qu'il auroit à dire à Sa Majesté; qu'il s'acquittoit fidelement de cette Commission, c'est pourquoi il ne craignoit point qu'il lui arrivât le même accident qui étoit arrivé aux deux hommes dont il venoit de parler.

L'Intendant qui avoit oüi dire quelque chose d'une aventure si extraordinaire, mais qui ne l'avoit jamais considérée que comme un conte qu'on avoit pris plaisir à inventer, sans qu'il y eût rien de réel ni d'effectif, étant toujours dans le même sentiment, rabroûa cét homme d'une étrange manière. Il lui demanda si c'étoit ainsi qu'il falloit abuser du tems d'un Intendant dont il devoit savoir que les momens étoient précieux. Il lui dit même qu'il ne savoit à quoi il tenoit qu'il ne le fit mettre en prison, parce que c'étoit tout ce qu'il sembloit mériter. Le Maréchal lui répondit, que ses menaces ne l'étonnoient point, parce que le Spectre l'y avoit assez préparé; qu'il s'en retourneroit chez lui, puisqu'il le vouloit, & qu'il n'auroit que la peine de revenir quand il l'envoyeroit chercher.

Quoi

Quoi que l'Intendant le traitât ainsi d'extravagant, il ne laissoit pas d'être pénétré interieurement de ce qu'il lui avoit dit. Le bon sens avec lequel il lui parloit, & qui ne sentoit point du tout le cerveau gâté avoit dequoi le faire rentrer en lui même, joint que ce qui s'étoit déjà dit de ce Spectre méritoit bien qu'il y fit réflexion. En effet le Marêchal ne fut pas plutôt parti qu'il en écrivit au Lieutenant Général de Salon, le priant de lui mander au juste si tout ce qui se disoit du Spectre étoit véritable, ou si ce n'étoit qu'une fausseté. Mais afin qu'il ne lui rapportât pas des choses sujettes à desaveu, il lui ordonna d'en faire une information dans les formes, en cas qu'il trouvât qu'il y eût quelque apparence d'ajouter foi aux bruits qui en couroient. Il voulut aussi qu'il l'instruisit en même tems de ce qu'étoit l'homme qui l'étoit venu trouver. Il en avoit pris le nom avant que de lui faire la réponse que je viens de dire, & il étoit bien aise de savoir s'il avoit toujours paru homme de bon sens, comme il le lui paroissoit. Il lui ordonna même de s'informer, si dans la famille, tant du côté Maternel que du côté Paternel, il n'y avoit jamais eu personne qui eût été accusé de quelque légereté d'esprit. Car s'il s'en fût trouvé

quelqu'un par hazard, il n'eût pas manqué d'inférer de là, qu'il leur eût ressemblé, & que par conséquent il n'y avoit pas grand fonds à faire sur ce qu'il disoit.

Le Lieutenant Général ayant reçu cette lettre s'y conforma entièrement. Il fit l'information qu'il lui ordonnoit, & la lui ayant envoyée, il y vit non seulement que tout ce qu'il avoit ouï dire de l'apparition du Spectre, & des suites qui en étoient arrivées, étoit véritable, mais encore que le Maréchal avoit toujours passé pour homme bien sensé. Il lui rendit compte aussi de ce qu'il vouloit savoir de sa famille; & comme il n'y avoit rien dans cette réponse qui ne lui fit croire qu'il en devoit donner avis en Cour, il en écrivit au Marquis de Barbesieux Secrétaire d'Etat de Provence.

Mais il le fit en des termes qu'il crût qu'on ne le prendroit pas lui même pour un extravagant. Car il manda non seulement à ce Marquis quelle avoit été son incrédulité là-dessus; mais encore les mesures qu'il avoit prises pour ne pas se laisser tromper, aussi lui envoya-t-il les informations qu'il avoit fait faire à Salon. Il prétendoit par là justifier, comme en effet c'en étoit le moyen, que s'il s'abusoit il n'étoit pas le premier à le faire : sa raison étoit que le Magistrat de

Salon qui devoit voir les choses mieux que lui , à cause qu'il étoit sur les lieux , lui mandoit la même chose ; d'où il concluoit que quand même il se tromperoit , on ne devoit pas s'en prendre à lui. S'il assaisonnoit sa lettre de tant de circonstances pour se disculper envers ce Ministre d'une trop grande crédulité , il s'y croyoit obligé plus particulièrement qu'avec un autre , parce que le Marquis devoit être plus incredule lui même que beaucoup de gens , à cause de sa grande jeunesse. Il savoit qu'à l'âge qu'il avoit l'on n'ajoûtoit foi , que difficilement à des choses comme celle-là , & qu'on ne croiroit pas même l'apparition de Samuel si ce n'est qu'il en est parlé dans des livres qu'on ne sauroit revoquer en doute , sans sacrilège. Cependant ce Ministre ne fut pas si incredule qu'il pensoit. Il lui fit réponse après en avoir parlé aparemment à Sa Majesté, qu'il pouvoit lui envoyer le Maréchal , & qu'il le fit néanmoins d'une manière qu'on ne pût pas les accuser ni l'un ni l'autre d'aucune foiblesse d'esprit.

L'Intendant ayant reçu cét ordre , manda au Lieutenant Général de Salon de lui envoyer cét homme , sous prétexte de répondre sur l'information qu'il avoit faite , en vertu de son ordonnance. Le Maréchal fut

le trouver en même tems, & lui dit en l'abordant qu'il lui avoit bien dit qu'il ne tarderoit gueres à le renvoyer chercher. L'Intendant lui répondit que ce n'étoit pas, pour ce qu'il pensoit, mais bien pour le reprimander de lui avoir voulu imposer. Il croyoit lui donner le change par là, afin de satisfaire à ce que le Marquis de Barbesieux lui avoit recommandé, mais le Maréchal qui savoit bien qu'il n'avoit fait aucune faute pour en souffrir quelque réprimande, toute cette conversation se termina à ce que l'Intendant lui dit, que s'il étoit aussi assuré de son fait, qu'il vouloit qu'on le crût, il ne lui empêchoit pas d'aller à Versailles, qu'il lui donneroit même des lettres pour le Marquis de Barbesieux à qui il s'adresseroit, & qu'afin qu'il ne lui fût pas difficile de faire son voyage, il lui feroit donner l'étappe dans la première recrûë qui passeroit pour aller de ce côté-là. Le Maréchal qui ne se soucioit pas de quelle manière il allât, pourveu qu'il pût satisfaire au désir du Spectre, convint de tout ce qu'il voulut. Il y avoit déjà une recrûë toute prête pour le mettre dedans. Un Officier qui étoit de la Ville d'Aix en avoit fait une qui devoit passer assez près de Paris. L'Intendant lui recommanda le Maréchal, & lui donna même de l'argent

gent pour lui remettre entre les mains quand il le quitteroit. Cèt Officier le mena ainsi jusques à la Ferté sous Jouarre, après avoir écrit en chemin à l'Intendant, suivant ce qu'il lui avoit ordonné; qu'il n'avoit rien reconnu en lui qui ne fût d'un homme sage; car l'Intendant l'avoit prié de le bien examiner sur toute la route, afin que s'il y trouvoit pas hazard quelque altération d'esprit, il en pût avertir le Marquis de Barbesieux.

Le Maréchal étant ainsi arrivé à la Ferté sous Jouarre, & ayant pris congé de l'Officier s'en fut à Versailles où il ne savoit ce qu'il auroit à dire à ce Marquis, parce que le Spectre ne lui étoit point encore apparu comme il le lui avoit promis, mais la nuit qu'il y fut arrivé, & qu'il se trouvoit dans un grand embarras, il entendit, à ce qu'on prétend, tirer son rideau; lorsqu'il étoit encore bien éveillé. Le Spectre se presenta alors devant lui, lui dit de ne rien craindre, & qu'il venoit pour lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée, qu'il seroit bien reçu de ce Ministre, & même du Roi, quoi qu'on fit difficulté d'abord de lui faire parler à Sa Majesté. Le Maréchal ayant été instruit par le Spectre de tout ce qu'il avoit à dire au Roi, & à son Ministre, en reçut deffen-

se en même tems de dire jamais à personne ce qu'il lui commandoit presentement, sinon à Sa Majesté. Il lui dit que le Marquis de Barbesieux feroit tout son possible pour lui tirer son secret , mais qu'il devoit garder le silence avec lui aussi bien qu'avec les autres , parce que s'il y manquoit au préjudice de l'ordre qu'il lui en donnoit , il lui en arriveroit tout autant qu'il en étoit déjà arrivé aux deux hommes de sa Ville , qu'il mourroit à l'heure même , & que c'étoit dequoi il ne devoit douter nullement.

Le Spectre ayant disparu aussi-tôt , & le Maréchal n'ayant guères envie de dormir de tout le reste de la nuit , il s'en fut trouver le matin le Marquis de Barbesieux , & lui rendit la lettre qu'il avoit pour lui de l'Intendant. Ce Marquis voyant que c'étoit lui , le fit entrer en même tems dans son cabinet , où ils demeurèrent enfermez tous deux plus d'une bonne heure. Le bruit de la prochaine venue de cet homme , s'étoit déjà répandu à la Cour avant son arrivée. On avoit mandé de Provence que le Maréchal en étoit parti pour Paris ; on lui donnoit déjà par tout le nom de Prophète , parce qu'on se doutoit qu'il alloit Prophétiser quelque chose au Roi , & qu'il n'avoit entrepris ce voyage que dans ce dessein là. On étoit

étoit bien en peine cependant de savoir ce que ce pouvoit être, & comme il y a des gens qui se mêlent toujours de vouloir raffiner par dessus les autres, on fit courir le bruit qu'on l'avoit abusé comme on avoit fait autrefois Jaques Clement, non pas toutes fois, pour faire une aussi abominable action que fit ce malheureux Jacobin, mais pour apprendre à Sa Majesté, sous un si beau prétexte, quantité de choses dont on ne pouvoit l'informer autrement. Si je rapporte ceci, ce n'est pas que je veuille y faire ajoûter foi; je fais au contraire que ce ne sont là que de belles visions, & telles que les font d'ordinaire ceux qui n'ayant pas grande occupation, employent leur tems à faire des commentaires sur tout ce qui arrive.

Quoi qu'il en soit, le Marquis de Barbesieux ne manqua pas, selon qu'avoit annoncé le Spectre, de vouloir tirer le secret du Maréchal; mais il lui répondit que tous les efforts qu'il y pouroit faire seroient inutiles, parce qu'il avoit sa leçon qu'il devoit suivre, à moins que d'en être puni à l'heure même; que cependant afin qu'il ne crût pas qu'il n'eût que des chimères à débiter, il pouvoit dire à Sa Majesté que lors qu'elle étoit à la chasse la dernière fois qu'elle avoit

été à Fontaines-bleau, elle avoit vu tout d'un coup devant elle, une chose qui l'avoit grandement étonnée ; que le même Spectre qui lui étoit apparu, lui étoit apparu à elle même, que son cheval l'avoit vu pareillement, qu'il en avoit même fait un écart, comme s'il eût voulu se dérober de dessous lui, que cette apparition n'avoit duré qu'un moment, ce qui lui avoit fait croire qu'il avoit bien pû se tromper, qu'elle n'en avoit jamais parlé à personne, & que tout cela n'étant arrivé que pour lui donner accès auprès d'elle, en lui faisant voir qu'il étoit instruit de ce que nul homme de son Royaume ne savoit, il espéroit qu'elle ne feroit nulle difficulté de le voir.

Le Marquis de Barbefieux fut fort surpris d'une circonstance comme celle là, qui devoit faire voir bientôt s'il y avoit quelque chose de surnaturel à son fait où s'il n'étoit qu'un imposteur ; & de fait si le Roi convenoit de la chose, il n'y avoit point de doute qu'il ne fallût bien qu'il en fût plus qu'on n'en pouvoit savoir naturellement. Le Marquis de Barbefieux rendit compte au Roi de la venue de cet homme, & de ce qu'il lui avoit annoncé, & comme l'on prétend que tout ce qu'il avoit dit à ce Ministre étoit vrai,

Sa Majesté consentit à le voir secrettement. L'on ne sauroit dire ce qui se passa dans cette entrevûë, parce que cela demeura enseveli dans un proffond secret; mais tout ce que l'on en sçait, c'est que ce prétendu Prophe-te ayant demeuré quelques jours à la Cour, sans que tout le monde sût qu'il avoit eu l'honneur de parler au Roi, Sa Majesté consentit qu'il vint prendre congé d'elle publiquement lors qu'elle monteroit en carosse, pour aller à la chasse. Le Duc de Duras Capitaine des Gardes du Corps de quartier, ne le vit pas plûtôt qu'il dit au Roi, Sire si vous ne m'aviez ordonné de laisser approcher cèt homme de vôtre personne, je me serois bien gardé de le faire, parce qu'il est fou assurément ou vôtre Majesté n'est pas noble. Il le croyoit tout comme il le disoit, & beaucoup d'autres que lui à la Cour n'en avoient pas une autre pensée, parce qu'il est difficile de se mettre en tête qu'il puisse arriver une chose comme celle-là. Mais le Roi prenant son parti, lui répondit en même tems qu'il faisoit là un méchant jugement de son prochain, & qu'il étoit plus sage qu'il ne pensoit.

Cette parole fit connoître qu'il falloit qu'il eût dit des choses bien particulières à Sa Majesté, puis qu'elle prenoit la peine elle

même de faire une déclaration comme celle-là. Cela excita la curiosité de tout le monde, & il n'y eut personne qui n'eût donné volontiers bien des choses pour savoir le fin des conférences secretes qu'il avoit eues avec Sa Majesté, & avec Barbesieux. Ceux qui étoient des amis de ce Ministre le tâterent là dessus, mais il leur dit franchement qu'il leur seroit inutile de lui en parler davantage, parce qu'il y avoit de certaines choses sur lesquelles il étoit obligé de garder le secret. Les peuples qui sont naturellement fort crédules se mirent en tête cependant qu'il étoit venu prêcher au Roi la suppression de quantité d'Impots que la nécessité avoit obligé de mettre sur eux, pendant une si cruelle guerre. Le Prophete s'en retourna en son païs après avoir pris congé du Roi, & le Marquis de Barbesieux qui lui avoit donné de l'argent à son arrivée, & en même tems ordre de n'avoir communication avec personne, tant qu'il seroit à Versailles, lui en donna encore quand il fut prêt à partir. Il ne parla ainsi à personne pendant tout ce tems là, & il n'eût pû parler à qui que ce soit, quand même il en eût eu la volonté, parce qu'on l'y garda toujours à vûe.

Une affaire aussi extraordinaire que celle-là ne manqua pas de faire beaucoup de bruit
par

par tout Paris, & par toutes les Provinces du Royaume, mais quoi qu'elle dût faire rentrer chacun en soi-même, puis qu'il n'y a rien de plus capable de faire penser à son devoir, que quand il arrive ainsi quelque prodige, l'on ne dit pas que cela fit changer de conduite à personne. La débauche régna toujours également parmi les hommes & parmi les femmes, & la pieté exemplaire du Roi & d'une partie de la Cour ne fit d'ailleurs nul effet sur l'esprit de ceux qui aimoient le libertinage; les mêmes vices qui y régnoient y régnèrent toujours, & l'on ne vit point qu'il y eût aucun amendement. Sa Majesté, qui depuis qu'elle s'étoit ainsi mise dans la devotion ne songeoit qu'à les arracher non seulement de tous ceux qui étoient autour de sa personne, mais encore de ceux qui en étoient éloignez, tint alors un Conseil de conscience, où Mr. l'Archevêque de Paris fut appelé avec quelques autres Prelats, & le pere de la Chaise son confesseur. Il y fut proposé divers moyens pour empêcher les desordres qui se voyoient ordinairement parmi les Officiers & les Soldats. Mr. l'Archevêque de Paris, dont le zèle est très grand, loua fort l'intention de Sa Majesté, & dit aux autres qu'ils devoient concourir de toutes leurs forces à la faire réussir. Ils

proposèrent à cet effet d'envoyer un Missionnaire dans chaque Regiment , afin de les prêcher & de les catéchiser tous les jours. Mais l'un d'eux ayant dit qu'il ne savoit pas s'il se trouveroit des Missionnaires qui voulussent l'entreprendre , parce que cela les obligeroit à résidence auprès de ces Regimens , il ouvrit un autre avis que l'on résolut de suivre à l'avenir. Je ne sache pas néanmoins qu'il ait encore eu son effet , mais ce qui ne s'est pû faire jusques ici se fera peut-être dans la suite , & c'est ce que le tems nous apprendra. Cèt avis fut de ne choisir pour Aumoniers des Regimens que des personnes de bonnes mœurs , & de la pieté de qui quelque personne de confiance rendit témoignage : & les obliger d'ailleurs au retour de chaque campagne d'entrer dans des Seminaires , & d'y demeurer pendant tout le quartier d'hiver. Pour en dire la vérité , voila un beau plan pour n'avoir plus que des Aumoniers bien differens de ceux qui sont presentement dans les armées ; mais c'est à savoir si l'on en trouvera qui veuillent s'assujettir à cette sorte de vie. La plûpart ne briguent leurs emplois que pour se donner du bon tems ; ainsi du moment qu'ils verront la contrainte où l'on prétendra les engager , il y en a beaucoup qui

qui deserteront plutôt que de s'y soumettre. C'est apparemment pour cela que la chose n'a pas encore été exécutée, & qu'elle ne s'exécutera peut-être point du tout.

Il arriva dans le tems que l'on proposoit ainsi d'introduire une si bonne discipline parmi les troupes, qu'un de ces Aumoniers qui avoit été enfermé, par ordre du Roi, dans un des Hospitaux où l'on renferme les pauvres, fit une étrange fin après avoir fait une étrange vie. Il étoit pourtant Recollet de son métier, mais s'ennuyant de demeurer dans son Couvent, il avoit si bien fait qu'il en étoit sorti, sous prétexte de vaquer à un pareil emploi qu'il s'étoit fait donner à force d'intrigue, & d'amis. Il y avoit demeuré quelque tems, & comme quand on est déjà corrompu en quelque façon, comme il l'étoit, on ne tarde guère à se corrompre davantage quand on est une fois dans les armées, il fit dessein de se rendre si nécessaire à la Cour par une fausse accusation, que par ce moyen il pût se défaire de son habit qu'il portoit avec autant de regret qu'il avoit gardé auparavant la clôture. Il voyoit dans le monde un certain Abbé Agnan, qui de Cordellier s'étoit érigé en Medecin Chimiste. Il eût bien voulu faire la même chose

se que lui, non pas à la vérité être Medecin, puis qu'il n'y entendoit rien, mais pouvoir porter comme il faisoit l'habit de Prêtre Séculier, au lieu de celui de Religieux. Il prétendoit que si on l'avoit permis à celui-ci, après l'avoir dispensé de ses vœux, sous prétexte de quelques Guerisons, qu'il avoit eu l'esprit de faire valloir, comme il faut, il pouroit bien obtenir la même grace, sous prétexte de quelque service signalé. Sur ce pied là, il vint trouver le Marquis de Châteauneuf Secrétaire d'Etat qui a le soin des affaires de la Religion, & lui dit en confidence qu'un Officier du Regiment dont il étoit Aumônier, avoit de méchans desseins contre la personne du Roi. Il savoit que cèt Officier s'en devoit aller incessamment, ou plutôt qu'il devoit être parti dès la veille pour se retirer dans les pais étrangers, comme il s'y étoit déjà retiré quantité de gens, parce qu'ils ne vouloient pas changer de Religion, comme on les y vouloit obliger. Il lui en avoit donné lui même le conseil, en faisant la débauche avec lui, & lui avoit même promis de l'y aller trouver, quoi qu'il n'eût aucun dessein de le faire.

Le Marquis de Château neuf, qui est le moindre en bien des choses des quatre Secrétaire.

cretaires d'Etat, si néanmoins il y a quelque chose de petit auprès d'un aussi grand Prince qu'est le Roi, ayant donné dans le panneau, envoya ordre aussi-tôt d'arrêter l'Officier, pendant qu'il commanda au Recollet de demeurer à la suite de la Cour. L'Officier se trouvant parti comme le Recollet savoit bien que cela devoit être, ce Ministre dit à son donneur d'avis qu'il s'y étoit pris trop tard, & que l'oiseau étoit déniché, il y avoit déjà trois jours. Le Recollet lui répondit que ce n'étoit pas sa faute, & qu'il n'avoit pû faire les choses plutôt; que cependant elles n'étoient pas sans remède, parce qu'il croyoit qu'il étoit passé en Languedoc, d'où il étoit; qu'il ne manqueroit pas de s'y tenir caché, & que comme il lui avoit dit à peu près ses habitudes, il le pouroit peut-être déterrer, s'il vouloit l'envoyer en ce pais-là. Le Marquis de Châteauneuf qui avoit été de bonne foi, au premier avis qu'il lui avoit donné, en fut encore à celui-ci. Il le prit au mot, & l'ayant envoyé en même tems en Languedoc, l'autre s'y donna du bon tems avec l'argent qu'il lui avoit donné pour son voyage. Il avoit eu permission en sortant de Paris de prendre un habit de Cavalier, au lieu du sien; mais enfin après avoir fait du-

duier son personnage tout autant qu'il put ; voyant que ce Ministre ne prétendoit pas l'entretenir là davantage, il s'en revint dans cette Ville où il apprit que ce Marquis avoit resolu de le faire arrêter. Il commençoit à reconnoître sa fourberie & il ne vouloit pas qu'il se moquât de lui plus longtemps. Le Recolet sut cette nouvelle par le plus grand bonheur du monde. Il se rencontra par hazard que dans l'Auberge où il étoit descendu, il y avoit un parent de celui qu'il avoit accusé à qui Mr. de Châteauneuf lui même avoit parlé de cette affaire. Au reste celui-ci avoit répondu à ce Ministre qu'à la vérité son parent étoit bon Protestant ; mais que pour avoir jamais été capable d'une pensée comme celle dont on l'accusoit, il étoit garand que ce n'étoit qu'une imposture. Il en avoit écrit en même tems à son parent pour en savoir la vérité, & l'Officier sachant la chose écrivit à Mr. de Châteauneuf lui même, qu'il étoit prêt de s'en revenir en France pour se purger de cette accusation, si le Roi vouloit lui donner unSaufconduit, par lequel il pût être assuré qu'il ne lui seroit rien fait pour s'en être allé dans les païs étrangers, au préjudice de la deffense qui en étoit faite aux gens de la Religion.

Tout

Tout cela ne venoit que d'arriver, & le parent de l'Officier, qui revenoit de Versailles ce jour-là, l'ayant appris à toute l'Auberge, comme une nouvelle qui venoit tout à propos, parce qu'on avoit parlé de quelque fourberie qui s'étoit faite dans le monde, le Recolet n'eut garde de dire la part qu'il y prenoit. Ainsi au lieu d'aller voir le lendemain le Marquis de Châteauneuf, comme il en avoit formé le dessein, parce qu'il n'y avoit pas encore été depuis deux jours qu'il étoit arrivé de Languedoc, il changea d'Auberge dès le matin, & prit dans celle où il fut un autre nom que celui qu'il portoit dans l'autre. Il fit bien plus, il acheta une croix comme en portent les Chevaliers de Malthe, mit une plume blanche sur son chapeau, & se fit appeller Mr. le Chevalier gros comme le bras. Les gens qui étoient à l'Auberge d'où il étoit sorti, ne l'y voyant plus le lendemain en furent tout étonnez, parce qu'il ne leur avoit point dit qu'il s'en dût aller. Le parent de l'Officier n'en eut pourtant jamais soupçonné la raison, si ce n'est que ce Recollet avoit dit à table pendant qu'il étoit à Versailles qu'il revenoit de Languedoc. Or quelqu'un l'ayant rapporté au Parent de l'accusé, & dit au même tems,

quoi

quoi que ce ne fût que pour rire, que ce pouroit peut-être bien être l'homme dont il avoit parlé la veille, & que c'étoit là la raison pour laquelle il avoit deserté : l'autre retourna à Versailles le lendemain pour savoir comment le Recollet étoit fait. Le portrait que lui en fit Mr. de Châteauneuf se trouva conforme à la figure de celui qu'il avoit yeu dans l'Auberge; ainsi faisant part à ce Ministre de ce qu'il lui étoit arrivé de dire à table, & du soupçon où il commençoit d'entrer, ce Ministre envoya ordre à celui qu'il chargeoit ordinairement d'arrêter ceux de la personne dont il avoit envie de s'assurer, de faire une si exakte perquisition de celui-ci dans toutes les Auberges de Paris, qu'il ne lui pût échaper. Cela n'étoit pas bien difficile dans le bel ordre qui régne dans cette Ville pour tous les nouveaux venus qui y logent, ou en auberge ou en chambre garnie. Comme tous les hôtes y sont obligez de déclarer ceux qui sont chez eux, & le jour qu'ils y sont arrivez, le Commissaire du quartier où le prétendu Chevalier étoit allé loger scût d'un Aubergiste qu'il lui étoit arrivé un nouveau Pensionnaire; il s'informa adroitement de lui comment il étoit fait, parce qu'il vit que le jour de son arrivée étoit conformé à ce que l'on

l'on cherchoit , ainsi le pauvre Recollet fut arrêté nonobstant qu'il crût que sa nouvelle Chevalerie le dût préserver d'être reconnu. On l'emmena en même tems ou à la Bastille ou à Vincennes , car je ne saurois dire au juste si ce fut ou à l'un ou à l'autre ; mais tout ce que j'en fais , c'est qu'y ayant fait un complot pour le sauver , & commis d'ailleurs un Sacrilège effroyable , on lui fit son procès comme il le méritoit bien. Les Recolets intercédèrent pour lui , afin de ne pas avoir la confusion d'entendre dire dans le Monde qu'il y en eût eu un de leur Ordre qui eût été pendu ou brûlé. Le Roi eut la bonté de leur accorder leur prière , ainsi ce misérable ayant été condamné à une prison perpétuelle au lieu d'être condamné à la mort , il fut enfermé dans l'Hospital que je viens de dire , mais il n'y fut pas plutôt que s'y trouvant encore plus mal que dans la prison Royale où il étoit auparavant il fit un nouveau complot avec des Scélérats comme lui pour s'en sauver. Cela ne se pouvoit guères , à moins que de tuer celui qui leur apportoit à manger ; mais comme ce n'étoit pas là le premier crime qu'ils avoient commis ni les uns ni les autres , ils convinrent en même tems que cela ne les devoit pas arrêter. Ils exécutèrent effectivement
cèt

cèt homicide, & s'en étant enfuis après cela, ils furent au Palais Royal, où ils avoient quelque connoissance, pour y trouver retraite; mais celui à qui ils s'adressèrent, ayant horreur non seulement de leur crime, mais sachant encore qu'ils avoient rompu une prison où ils étoient tous par ordre du Roi, ne voulut pas les recevoir. Ils furent obligez ainsi d'aller chercher ailleurs où se pouvoir cacher, mais les Archers qui étoient déjà à leurs trousses, les ayant repris bien-tôt, leur Procès ne fut pas long-tems à être fait. Le pauvre Recollet par le credit de ceux de son Ordre, ne fut condamné qu'à aller aux galères; mais comme Dieu ne se contentoit pas de cette punition qui étoit beaucoup au dessous de ses crimes, il arriva que la chaine s'étant voulu revolter contre ceux qui la conduisoient quand elle fut à quinze ou vingt lieuës de Paris, ceux-ci tirèrent sur elle, & tuèrent le malheureux Recollet. Voila qu'elle fut sa fin, & le Roi en ayant entendu parler en fut encore plus porté à réformer la conduite des Aumoniers de l'armée, sachant que c'étoit dans cette condition que celui ci avoit commencé particulièrement à se corrompre.

La mort du Roi de Suède arriva cependant,

dant, ce qui fit craindre aux Puissances qui
 desiroient la paix que cela n'y apportât quel-
 que obstacle, ou du moins quelque retar-
 dement; mais bien que le successeur qu'il
 laissoit fût encore jeune, & qu'il y eût lieu
 d'apprehender qu'il ne se fit beaucoup de
 brigues dans ce Royaume pour le Gouver-
 ner durant sa Minorité, le Testament
 qu'avoit fait le deffunt rectifia tout par le
 bon ordre qu'il y apportoit. Son fils fut mê-
 me déclaré Majeur avant le tems ordinaire
 que les Rois de Suède ont accoûtumé de
 l'être, afin que ceux qui pouroient avoir
 quelque pensée d'exciter des brouilleries
 dans l'Etat en fussent retenus par là. La
 Grand mere du jeune Roi qui étoit déclarée
 Tutrice par le Testament de son fils, prit en
 même tems les rênes du Gouvernement.
 Le feu Roi avoit nommé quelques Séna-
 teurs pour l'assister de leurs Conseils; le
 Comte de Bielke en étoit entr'autres, Par-
 tilan outré de la Maison d'Autriche, & qui
 avoit eu quelques affaires à la Cour de Fran-
 ce pendant qu'il y étoit Ambassadeur. Au
 reste comme l'on craignoît qu'il ne tâchât
 de brouiller les cartes, autant peut-être pour
 satisfaire son ressentiment particulier, que
 par le dessein de servir la Couronne d'Espa-
 gne, le Comte d'Avaux que le Roi Très-
 Chrê-

Chrétien avoit envoyé depuis quelque tems en ce pais-là, en qualité de son Ambassadeur, eut ordre de veiller de près sur sa conduite. On ne fait au juste si ce fût par les mauvais offices qu'il lui rendit qu'il tomba bien-tôt en disgrâce, ou parce qu'il y avoit donné lieu par quantité de choses qu'on l'accusoit d'avoir entreprises au préjudice de son devoir dans son Gouvernement de Pomeranie; Mais enfin comme il vit qu'il étoit prêt de succomber sous la puissance de ses ennemis, il écrivit à un de ses neveux qu'il avoit en France, pour prier Sa Majesté d'oublier le passé, & de lui accorder l'honneur de sa protection. Il savoit que généreux comme étoit ce grand Prince il se feroit d'autant plus de plaisir de l'obliger que tout le monde étoit prévenu que Sa Majesté avoit sujet de se plaindre de lui. Son neveu n'eut pas plutôt reçu sa lettre qu'il en parla au Roi. Le Comte ne fut pas trompé dans ses espérances, Sa Majesté lui permit de venir en France comme il lui en faisoit demander permission; mais la lettre par laquelle son neveu lui en donnoit avis, ayant été interceptée par quelqu'un de ses ennemis, il fut arrêté.

Mr. de Lausun n'avoit plus alors que deux occupations. L'une de plaider, l'autre

tre de jouer, mais comme à mesure qu'il vieillissoit, la fortune, qui n'aime que la jeunesse, lui montrait tout aussi méchant visage qu'elle lui en avoit montré un bon autrefois, l'on conta que selon la supputation qu'il en faisoit, il avoit perdu depuis trois ou quatre mois plus de soixante mille pistolles. La vérité est qu'il avoit beaucoup perdu. Cependant comme on savoit qu'en langage de garçon soixante mille pistoles vouloient dire peut-être cinq ou six mille, on fit état que c'étoit là où pouvoit aller toute sa perte. Il perdit aussi le procès qu'il avoit contre Madame Fremont & son fils, & il eut plus de peine à s'en consoler que de ce qu'il avoit perdu au jeu; car il espéroit toujours de regagner son argent, au lieu que le jugement qui avoit été prononcé contre lui ne lui laissoit plus d'espérance de l'autre côté. Il avoit d'ailleurs de la confusion de s'être donné tant de mouvement à la vûe de toute la Cour, & de tout Paris, & de n'y avoir pas mieux réussi qu'il avoit fait. Tous ses amis tâchèrent de l'en consoler, & même ne furent point trop fâchez que cela lui fût survenu, croyant que cela faciliteroit son raccommodement avec Mr. & Madame la Maréchalle de Lorges: mais il est si rare de se changer, quand on devient

vieux,

vieux, que leur espérance s'en alla en fumée. Comme il avoit été mutin toute sa vie, jufques à vouloir tenir tête souvent au Roi, il ne voulut pas encore fe démentir cette fois là de cette qualité, quoi qu'elle ne foit pas des meilleures. Ce jugement qu'on venoit de prononcer contre lui ne regardoit que la queftion de favoir s'il plaideroit à la Cour des Aides ou aux Requêtes du Pallais. Or ayant été renvoyé à cette dernière juridiction, ce qui étoit juftement ce qu'il ne vouloit pas, il réfolut d'y foutenir la caufe, quand même il lui en devoit arriver tout ce qui lui étoit arrivé autrefois en Irlande. Cependant c'eft ce qu'il ne devoit pas craindre ce me femble; car de la manière qu'il s'y prenoit, du moins depuis qu'il avoit des procès, il les craignoit bien moins qu'il n'avoit fait le Roi Guillaume.

Il n'étoit pas le feul cependant à la Cour qui aimât ainfi à chicanner. Le Prince d'Epinois fuivit de près fon exemple. Il entreprit un procès au Conseil contre le Prince de Bournouville pour la fucceffion du Vicomte de Gand, dont ils étoient tous deux parens au même degré. L'affaire avoit déjà été jugée au Parlement de Roüen, qui avoit adjugé gain de caufe au Prince de Bour-

Bournonville , mais les grands Seigneurs étant encore plus sujets que d'autres à entreprendre de méchans procès , parce que leurs Intendans & leurs gens d'affaires ne demandent qu'à les embarquer mal à propos , afin de pêcher en eau trouble , ses véritables amis lui dirent bien-tôt qu'ils craignoient fort qu'il n'en eût encore le démenti au Conseil , comme il avoit eu au Parlement de Normandie. Cela l'obligea de redoubler ses sollicitations , croyant emporter par brignes & à force de se remuer ce qu'il craignoit bien de perdre par la justice. La Princesse sa femme & la Princesse sa mère ne s'oublièrent pas aussi d'y employer leurs amis. La première voulut leur persuader qu'elle ne leur demandoit rien que de juste , espérant leur jeter de la poudre aux yeux par la considération qu'ils auroient pour la qualité , mais la dernière qui n'en presumoit pas tant , soit qu'elle crût qu'on ne la devoit plus considérer comme Princesse , parce qu'elle avoit la réputation de s'être remariée à un homme de Robe , ou qu'elle connût le foible de la cause de son fils , borna toutes ses espérances au credit que pouroit avoir son prétendu mari. Le Prince de Bournonville ne s'endormit pas de son côté , voyant qu'il avoit affaire ainsi à

forte pattie ; mais comme quelques amis quel'on puisse avoir auprès des Juges , ils seroient bien fous d'y avoir plus d'égard qu'au droit des parties , tout ce que pût faire le Prince d'Epinois , & toute sa famille n'empêcha pas qu'il ne fût condamné à l'amande & aux dépends. L'on fut pourtant cinq heures toutes entières aux opinions , comme si l'affaire eût été bien problematique , parce qu'il y en avoit parmi ces juges qui avoient grande envie de les obliger.

La Comtesse de Grignan qui étoit alors à Paris étant allée voir Madame à St. Cloud, sur ce qu'elle étoit tombée de Cheval à la chasse , & qu'elle s'étoit demise le bras , en fut si mal reçûë qu'elle n'eut pas envie d'y retourner de long-tems. Cette Princesse s'étoit fait apporter dans cette maison , après que son bras lui avoit été remis par un Chirurgien de Village , qui ne s'étoit pas trop mal acquitté de son métier. Cependant comme elle souffroit encore de grandes douleurs , elle se trouva si fort indignée de ce que cette Comtesse lui disoit , qu'elle venoit se réjouir avec elle de ce que son mal n'étoit plus rien , que peu s'en fallut qu'elle ne la chassât de sa presence. Cette Princesse qui est fort naturelle la rabroua effec-

tivement d'une étrange manière, tellement que la Comtesse s'en étant revenue à Paris, le dit à toutes les amies, ce qui revint bientôt à Monsieur. Son Altesse Royale en parla à Madame, & lui dit qu'elle avoit tort, mais elle étoit si peu capable d'entendre raison en l'état où elle étoit qu'il fallut attendre qu'elle en fût délivrée, pour lui faire comprendre qu'elle avoit eu tort d'en avoir usé comme elle avoit fait avec cette Dame.

Le mois d'Août étant survenu bien-tôt après, les Jesuites selon leur coutume ordinaire firent représenter une Tragedie dans leur Collège de Louïs le grand. Car il ne s'appelle plus presentement Collège de Clermont ni Collège de Jesus comme il faisoit autrefois. La passion que ces bons Pères ont eu de faire par là leur cour au Roi, leur a fait préférer la flatterie à la reconnaissance. Ils ont oublié que leurs Fondateurs les avoient obligez de mettre leur nom sur leur porte, pour en mettre un autre, à la vérité & plus grand sans comparaison & plus illustre que n'étoit celui-là ; mais qui avoit sans eux assez d'autres Panegiristes pour ne pas craindre qu'il ne fût transmis avec honneur à la posterité. Aussi ne leur a-t-on pas pardonné une action comme celle-là, & ils n'eurent pas plutôt fait le chan-

gement & ôté le nom de Jesus qui étoit au dessus de leur grande porte qu'il parut dans le monde deux vers Latins que beaucoup de gens savent, mais qui étant aussi ignorez de plusieurs ne seront pas ici si fort hors d'œuvre que l'on pourroit peut-être s'imaginer. Voici quels ils sont, & cela en conservera le souvenir si l'on étoit capable de le perdre :

*Substulit hinc Jesum, posuit insignia Regis
Impiagens, alium non novit illa Deum.*

C'est à dire, cette Compagnie où régne l'impiété a ôté le nom de Jesus pour y mettre les armes du Roi, aussi bien n'a-t-elle jamais connu d'autre Dieu que les Rois de la terre. De dire que cela soit vrai c'est dont je me garderai bien. Je dirai bien plutôt que la piété régne chez eux au lieu de l'impiété, mais comme ils ont un grand nombre d'ennemis, il ne faut pas s'étonner si en même tems qu'on leur reproche la moindre faute qu'ils sauroient faire, on y ajoute que'que imposture. Quoi qu'il en soit Monfr. ayant été prié de la Tragedie, dont je viens de parler, & s'y étant rendu avec toute la Cour, le Pere le Jai qui a un grand talent pour ces sortes de representations lui vint faire son compliment de la part du Recteur de ce Collège, afin de lui faire voir que si la piece lui plaisoit c'étoit à lui qu'en étoit dû tout l'hon-

l'honneur. Le bon père dans son compliment qu'on trouva assez long pour s'en ennuyer, mêla assez de louanges à l'avantage du feu Duc de St. Agnan grand Amateur de ces sortes de représentations, & qui dans un besoin y eût fait tous les personnages les uns après les autres, tant il étoit bon Comédien; mais enfin ayant fini tout ce qu'il avoit à lui dire, il le quitta pour aller faire commencer la pièce; mais dans le tems que chacun ouvroit les oreilles pour n'en pas perdre une parole, ce brave inventeur se brouilla avec ses violons, de sorte qu'au lieu de jouer ils prirent chacun leur instrument, les remirent dans leur lieu & prirent la peine de vouloir s'en aller. Le Pere le Jai au desespoir de l'affront qu'ils lui alloient faire recevoir, les prêcha & les catechisa, afin de leur faire changer de sentiment; mais après avoir fait ainsi le prédicateur, métier où il n'entendoit rien néanmoins, il fit ensuite le fier à bras, où il excelloit d'avantage. Il menaça ces violons & leur voulut faire accroire que le moins qui leur pouvoit arriver étoit qu'on leur cassât leurs instrumens sur la tête. Les violons n'en furent pas plus traitables pour cela. Ils voulurent toujours s'en aller, tellement que le pauvre Pere fut obligé d'avoir recours à Monsieur

pour leur faire entendre raison Monsieur y interposa son autorité, & les violons ayant fait pour lui ce qu'ils ne vouloient pas faire pour le père, la Tragedie commença & finit de même manière qu'avoit été le prélude. Quelques gens y prirent querelle les uns contre les autres, & eussent eu besoin de Monsieur pour terminer leur différent, tant ils étoient acharmez chacun de leur côté à soutenir qu'ils avoient raison. Enfin ils s'accommodèrent sans que Mr. s'en mêlat, & comme le Roi aime qu'on lui conte tout ce qui arrive tant à Paris qu'à Versailles, on ne lui eut pas plûrôt rapporté ce qui s'étoit passé à cette Tragedie qu'il dit un assez bon mot de Mr. Il se tourna vers quelques Seigneurs qui rioient de cette aventure, & leur dit qu'il y avoit déjà long-tems que la Cour avoit perdu le Duc de St. Agan; mais que graces au Seigneur Mr. le leur alloit redonner. Ce Duc effectivement s'étoit constitué tant qu'il avoit vécu juge de tous les violons de Paris, & bien loin qu'il eût crû cela au dessous de sa qualité, il avoit crû au contraire que rien ne lui convenoit mieux: sa raison étoit que les violons contribuant non seulement à la galanterie, mais qu'y étant encore comme nécessaires, il concluoit qu'il devoit avoir empire sur eux préfé-

tablement à tout autre , parce qu'il se croyoit le plus galant de tous les hommes.

L'Evêque d'Orleans ne tint pas long-tems la colére, & se defit bien-tôt de la bile que le banc avoit allumé chez lui , soit qu'il reconnût la faute qu'il avoit faite de se fâcher , soit qu'il ne fût pas sujet à faire durer long-tems son ressentiment. Il s'en revint à Paris où il ramena son neveu. Celui-ci qui ne vouloit pas , pour l'amour de son oncle , perdre l'espérance qu'il avoit d'être Evêque , se remit à faire sa cour au Pere de la Chaise & au Roi. Il y avoit alors plusieurs Evêchez vacans , & entr'autres celui de Mets , qui n'est pas un des moins considerables du Royaume. Car outre que celui à qui on le donne devient en même tems Prince de l'Empire & a droit de mettre à côté de ses Armes l'épée aussi-bien que la mitre , comme font les Electeurs Ecclesiastiques, l'Evêque de Munster & quantité d'autres Princes qu'il n'est pas nécessaire de nommer , il vaut encore près de quatre vingt mille livres de rente. Le frere aîné du feu Duc de la Feuillade l'avoit eu lorsque le Duc de Verneuil , qui en avoit été revêtu dès sa jeunesse , s'étoit marié à la veuve du Duc de Sulli. L'Abbé de Coasslin n'y prétendoit guères , particulièrement

après ce qui venoit de se passer ; mais comme le Roi se plaît d'ordinaire à faire des graces inespérées , il le lui donna , au grand étonnement de toute la France , & même de toute sa famille. Cela addoucit entièrement le chagrin qui pouvoit rester pour le Banc à l'Evêque d'Orleans. Cependant comme Sa Majesté ne fait guères de graces à demi , & qu'elle savoit que ce nouveau Prelat n'étoit pas en état ni lui ni les siens de fournir vingt mille écus qu'il lui falloit envoyer à Rome pour ses bulles , elle écrivit elle même au Pape qu'elle le supplioit de les lui accorder gratis. Si le Roi l'eût gratifié de ce riche benefice cinq ou six mois plus tard qu'il ne fit , il n'eût pas été besoin qu'il se fût donné la peine d'écrire cette lettre , parce que l'Evêque d'Orleans fut fait Cardinal avant ce tems-là. Or les neveux des Cardinaux ne payent jamais rien pour leurs bulles , & c'est un privilege qui entre plusieurs autres est attaché à la pourpre. Le Pape n'eut garde de refuser si peu de chose à Sa Majesté , & ce nouvel Evêque ayant ainsi reçu ses bulles toutes musquées , il se trouva en état tout d'un coup d'empêcher qu'on ne fâit pas davantage le carosse de son pere. Car comme nos parens sont les premiers pauvres que nous devons assister , & qu'il

avoit

avoit besoin de son secours , c'étoit aussi par lui qu'il devoit commencer à faire paroître qu'il étoit homme de bien.

Côme les Tuilleries sont le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'honnêtes gens à Paris, & des personnes de qualité, & que la mode aujourd'hui des Dames, aussi bien que des hommes, est d'avoir des Laquais de vingt cinq à trente ans, l'on y en voit d'ordinaire une si grande quantité aux portes qu'on en pourroit faire en un besoin une recrue de quatre ou cinq mille hommes. Au reste, comme ces maîtres Laquais voyent tous les jours les frédaines de leurs maîtresses, & qu'ils n'ont pas grand sujet d'en avoir bonne opinion, il n'y a qu'à les en entendre discourir pour savoir l'Histoire de chacune. Un de ces drôles dit alors à ses camarades, que s'ils vouloient seulement payer bouteille, il alloit lever la juppe à la première qui sortiroit. Ils ne feignirent point de le lui promettre, pourveu qu'il leur voulut donner ce plaisir. Mademoiselle d'Armagnac & la Marquise de Villequier sortirent sur ces entrefaites, & ce Laquais ne sachant apparemment qui elles étoient se mit en devoir d'accomplir l'insolence qu'il leur avoit annoncée. Ces Dames surprises au dernier point de cette brutalité crièrent au

secours , & arrêterent elles même le Laquais. Quelques personnes de qualité , qui descendoient de leurs carosses pour entrer dans ce beau Jardin , leur prêtèrent main forte de peur qu'il ne leur échapât. Il fût ainsi mené en prison. Quelques Juges vouloient qu'on le fit mourir pour donner de la crainte à ceux qui pouvoient lui ressembler ; mais les autres ne furent pas de cèt avis , croyant qu'il seroit assez puni de ce qu'il avoit fait s'ils le condamnoient au carcan , & aux galères. Il en fut quitte ainsi pour y aller servir le Roi , quoi que pour en dire le vrai son insolence semblât meriter encore toute autre chose. Ces malheureux donnent ainsi de tems en tems quelque scènes au public , & c'étoit encore bien pis quand ils portoient des épées. Il n'y en avoit point qui ne fit tous les jours quelque insolence , & l'on eut grande raison quand on leur en interdit le port. Le père de Mr. de Tilladet en fut cause , ils le tuèrent & arrêterent ainsi le cours de sa fortune qui eût été peut être encore plus loin que celle de ses enfans , parce qu'il avoit épousé la sœur de feu Mr. le Teller. Il n'avoit pourtant pas été toujours bien avec lui. Ce Ministre qui avoit des veuës proportionnées à sa fortune , prétendoit marier sa sœur plus avantageusement qu'a

qu'à un petit Gentilhomme de Gascogne ; mais comme les filles se marient souvent sans attendre la volonté de leurs parens, celle-ci ne l'avoit pas consulté sur cette affaire. C'étoit là la cause de leur mesintelligence ; mais enfin comme tout se raccommode avec le tems, ils étoient bons amis son beau frere & lui lorsque cèt accident lui arriva.

La Duchesse de la Feuillade mourut en ce tems-là fort peu regrettée de son mari, qui avoit vécu si indifferement avec elle, que si l'on en croit le bruit commun, ils n'avoient jamais eu de commerce ensemble. Mais s'il ne la regretta pas, elle le fut beaucoup de tous ceux qui la connoissoient ; aussi étoit-ce une très aimable femme, & qui n'avoit jamais fait parler d'elle. Elle étoit encore toute jeune, & n'avoit pas plus de vingt ans, mais il y a de certaines antipathies que l'on ne sauroit vaincre, & il falloit bien que ce Duc en fût là logé pour elle, puis qu'il n'aimoit point ce que tout le monde trouvoit aimable. Il sembloit aussi qu'il se fit un sujet de mépris de son Alliance, quoi qu'à dire le vrai il y en eût quantité de toute aussi bonne maison que lui pour le moins, qui eussent épousé des filles qui n'avoient pas de quoi se venter de ce que celle-ci pouvoit faire.

faire. Car s'il est vrai que ce qui rend une Maison illustre c'est quand il y a de grandes charges qu'elle a possédées ou qu'elle possède encore presentement, difficilement en trouvera-t-on une dans le Royaume, aux moins de celles de Robe qui puissent aller du pair avec celle là. Il y a eu six ou sept Secretaires d'Etat, & il y en a encore trois presentement. Cette Dame étoit fille du Marquis de Châteauneuf qui à la vérité, est un petit Secrétaire d'Etat, en comparaison des trois autres; mais comme il n'y a point de petit St. en Paradis, parce que Dieu qui est infiniment grand communique quelque chose de lui même à ceux qui sont si heureux que de l'avoir servi fidèlement, il n'y a point aussi de petit Secrétaire d'Etat sous le plus puissant Roi de la Chrétienté.

Cependant le Maréchal de Boufflers & le Comte de Portland ayant aplani bien des difficultez dans leurs Conférences, le Roi de concert avec l'Empereur proposa de garder Strasbourg, & de rendre à Sa Majesté Imperiale la partie de Brisac qui est au delà du Rhin. La Ville de Strasbourg n'étoit pas à l'Empereur, & par la restitution que le Roi en devoit faire, elle devoit retourner à ses habitans pour en jouir
comme

comme ils avoient fait, avant qu'elle se fût renduë à Sa Majesté. Cette innovation ne pouvoit plaire aux Princes de l'Empire, & particulièrement à ceux qui sont en deçà de ce Fleuve, ou sur le bord en delà; mais comme les grands Princes ne considerent guéres les petits quand il y va de leur interêt, ce fut assez que le Roi d'Angleterre y consentit pour que cette affaire fût réglée. L'on prétend que ce Prince n'y donna les mains que sous l'espérance qu'il vit qu'en donnant ainsi ce contentement à la France qu'il savoit désirer passionnément de retenir cette Ville, elle lui en donneroit un autre récompense qu'il ne desiroit pas moins de son côté. Il n'aimoit pas que le Roi Jaques restât à S. Germain. Il trouvoit que ce lieu étoit trop près de Versailles, & Cromwel qui n'étoit pas moins Politique que lui avoit fait pareillement tout ce qu'il avoit pû de son tems, pour obliger Sa Majesté à éloigner non seulement de sa Cour le feu Roi d'Angleterre qui s'étoit aussi réfugié auprès de Paris après le malheur de Charles I. mais encore la Reine sa mere. Il y réussit à l'égard du premier & même à l'égard du Duc d'Yorck frere de Sa Majesté Britannique qui y avoit aussi cherché sa retraite; mais quant à la Reine d'Angleterre, il lui fut impossible d'y parvenir,

quoi qu'il leurât le Cardinal Mazarin du mariage de son fils avec l'une de ses nièces. Cette Princesse se roidit contre la proposition que lui en fit ce Ministre, & quoi qu'il y attachât en apparence de grands avantages pour elle, comme une grosse pension que l'Angleterre lui payeroit tant qu'elle seroit éloignée de la Cour de France, elle n'y voulut jamais consentir.

Le Comte de Portland donna adroitement quelque atteinte du dessein de son maître au Maréchal. Celui-ci, quoi que meilleur Serviteur du Roi que fort habile, le fut assez néanmoins en cette occasion pour lui laisser l'espérance de réussir sans pourtant se faire fort de rien. Cependant comme on se flatte toujours, le Comte se mettant en tête qu'on ne pouroit refuser au Roi Guillaume ce qu'il desiroit, après la condescendance qu'il avoit pour l'affaire de Strasbourg, on ne songea plus de part & d'autre qu'à exécuter ce qui venoit d'être arrêté par ces deux Ministres. Il y avoit toujours de la difficulté de la part des Princes de l'Empire. Ils ne pouvoient s'empêcher de se plaindre de ce qu'on avoit passé cet Article au préjudice des préliminaires de la paix. Ils savoient que la première chose qu'on avoit désirée de Mr. de Cailleres avant que d'entrer en aucune confé-

conférence avec lui avoit été la restitution de la Lorraine, & celle de Strasbourg, & de Luxembourg. Les Ministres de l'Empereur répondoient à cela que la conquête que le Roi avoit faite de Barcelonne avoit fait changer de face aux affaires, qu'il en demandoit un équivalent, & qu'on étoit encore trop heureux dans l'état où étoient les choses qu'il voulût se contenter de si peu. Ils étoient ravis d'avoir ce prétexte pour couvrir l'avantage que leur maître trouvoit dans cette nouvelle proposition. Enfin l'on voyoit qu'après que toute l'Europe s'étoit épuisée pour soutenir la guerre, il n'y avoit que la Maison d'Autriche qui en profitât toute seule, les Princes de l'Empire qui n'approuvoient point ces raisons, ne voulurent pas se rendre si-tôt. Ils agirent auprès de l'Empereur & auprès des Ambassadeurs Médiateurs pour faire changer cette clause qui leur paroissoit si désavantageuse pour eux. Le premier n'eut garde de les écouter, parce qu'en leur accordant leur demande, il eût agi lui même contre ses propres intérêts. Les autres firent toute la même chose, & ne leur en donnèrent point d'autre excuse, sinon que toute l'Europe ayant besoin également de la paix, ils trouvoient que de céder au Roi tout ce qui étoit en deçà du Rhin,

Rhin, & de stipuler qu'il restitueroit lui même tout ce qui étoit au de là, étoit le meilleur moyen non seulement de finir bientôt tous les differens qui étoient entre les Parties, mais encore empêcher qu'ils ne recommençassent de long-tems.

Leur réponse non plus que celle de l'Empereur ne les satisfit nullement. Ils crurent qu'ils étoient gagnez, & ils se flattèrent du moins que si le feu Roi de Suede eût été encore au monde, il n'eût pas souffert de bon cœur que cela se fût passé de même. Comme ils étoient prévenus qu'on leur faisoit par là un notable préjudice, ils ne se rendirent pas si-tôt. Cependant tandis que de part & d'autre, il se faisoit des allées & des venues pour réussir chacun dans sa prétention, les affaires se brouillèrent tellement en Pologne qu'on crut qu'elles ne se termineroient jamais sans une guerre civile. Le Cardinal Primat envoya un courier en France pour savoir à quoi il tenoit que le Prince de Conti n'allât se mettre la Couronne sur la tête; que le peu de cas qu'il en témoignoit faire, en le tenant tranquille dans Paris ou à la Cour, pendant que tout étoit en combustion en ce pais-là pour l'amour de lui, lui étoit extrêmement préjudiciable; que le Duc de Saxe ne s'oublioit pas aussi d'en ti-

rer de grands avantages; qu'il debauchoit ceux de son parti, sous prétexte qu'ils auroient tort de demeurer plus long-tems attachez à un Prince qui les abandonnoit de la sorte; qu'il étoit désiré en Pologne autant & plus qu'il ne pouvoit dire; que le Duc de Saxe y étoit haï au contraire tellement qu'il n'y paroîtroit pas plutôt que chacun à l'envi se rangeroit de son côté.

L'Abbé de Polignac en mandoit tout autant à la Cour par chaque courtier qu'il lui envoyoit. Au reste le Roi ayant tenu Conseil là-dessus, il fut résolu que le Prince de Conti iroit en ce pais-là incessamment. Cependant comme il ne pouvoit pas espérer d'y être bien reçu, à moins que d'y porter de l'argent, Sa Majesté lui donna pour deux millions de lettres de change & dix mille Louïs d'or en espèces pour subvenir à ses menuës nécessitez. Comme la paix n'étoit pas encore faite, & que même elle pouvoit manquer, à cause de l'intérêt des Princes de l'Empire qui s'y opposoient toujours avec beaucoup d'opiniâtreté & de chaleur, quantité de gens furent en peine comment il pouroit se rendre seurement en ce pais-là. D'y aller *incognito* il n'y avoit ni honneur pour le Roi ni seureté pour lui: d'y aller la force à la main cela étoit impossible

sible, les ennemis ayant leur Flotte en Mer à laquelle toute la Puissance de Sa Majesté n'étoit pas capable de résister. Cependant comme Sa Majesté, nonobstant toutes leurs forces, mettoit tous les jours des Escadres en Mer, qui se sauvoient non seulement de leurs mains, mais qui faisoient encore sur eux de continuelles prises, on en arma une pour le transporter en ce pais-là. Jean Bart à qui l'on avoit demandé s'il vouloit se charger de sa conduite, prit soin d'armer l'Escadre par ordre de la Cour. Elle fut armée à Dunkerque, & les Alliez en ayant avis envoyèrent quatorze Vaisseaux à la rade de cette Ville pour empêcher que rien n'y entrât, ni sortit. Bart ne se mit pas en peine de cet obstacle, quoi qu'un autre s'en fût trouvé bien embarrassé. On ne sait comment les ennemis purent savoir cette nouvelle si-tôt, le Roi l'ayant tenuë fort secrète, & personne en France n'en ayant ouï parler que deux jours avant que ce Prince devoit partir; mais comme ils avoient des espions presque partout, & particulièrement dans les Ports de Mer, il faut croire que ce fut par là qu'ils en furent avertis.

Ce métier là étoit pourtant encore plus dangereux que l'entreprise que formoit Bart, quoi qu'elle le fût beaucoup; aussi un
de

de ces espions avoit été arrêté il n'y avoit pas encore long-tems dans la même Ville ou l'on armoit cette Escadre, & l'on ne sauroit croire, vû le peril où il s'exposoit, le peu de proffit qui lui en étoit revenu. Un Avocat de Paris nommé la Couture homme de peu de pratique & de peu de bien s'étant laissé débaucher par une fille, ou l'ayant peut-être débauchée lui même, se mit à courir le país avec elle. Il fut là de plusieurs métiers qui ne convenoient gueres avec le Barreau; mais enfin comme il y avoit appris à déclamer, il se jeta à la fin dans une troupe de Comediens de Campagne, qui après bien des tours & des détours le conduisit dans la Flandres Françoise. Il joüa là son personnage, & enfin étant venu à Dunkerque il y trouva un homme qui l'ayant connu à Paris lui fit honte de son métier. L'Avocat Comedien lui répondit que cela étoit bien aisé à dire, mais que quand on n'avoit rien on faisoit tout ce qu'on pouvoit. Cèt homme lui repliqua qu'il lui donneroit un meilleur métier s'il l'en vouloit croire, & où il n'auroit pas tant de peine à gagner sa vie. l'Avocat qui ne se trouvoit pas trop bien de celui qu'il avoit embrassé, le prit au mot en même tems; l'autre lui dit qu'il falloit boire ensemble

avant

avant que de lui en dire d'avantage, & l'ayant emmené au Cabaret il lui dit là entre la poire & le fromage, qu'il avoit quantité de parens en Hoïlande qui étoient de bons négocians; qu'ils étoient desolez tous les jours par les prises que les Vaisseaux François leur faisoient, qu'ainsi pour être avertis à point nommé des armemens qui se feroient à Dunkerque & à St. Malo, ils donneroient volontiers deux mille Francs tous les ans à un homme qui se voudroit charger de leur donner cèt avis. Que s'il vouloit établir un de ses amis dans l'une de ces deux Villes, tandis qu'il demeurerait dans l'autre, il lui feroit donner cette somme; que ce qu'on lui demandoit là n'étoit pas bien difficile, & qu'il n'y feroit pas fort empêché. Je ne fais s'il ne lui dit point aussi qu'il y auroit de la charité à lui à se charger de cèt emploi, puisque cela préserveroit d'honnêtes gens de leur ruine; quoi qu'il en soit l'Avocat en ayant accepté le parti, il établit un subdelegué à St. Malo nommé St. Martin à qui il donna cinq cent livres de gages. Pour lui il resta dans Dunkerque en attendant qu'il y pût trouver un autre Commis au même prix, afin de s'aller donner du bon tems à Paris avec les mille francs qui lui resteroient de bon de sa pension. Il ne

- tarda

tarda guères à le trouver, mais enfin comme son Mr. de St. Martin n'étoit pas homme de grand esprit, & qu'il en faut avoir néanmoins infiniment pour le métier qu'il entreprenoit, à moins que d'y vouloir perir bien-tôt, il ne fut gueres sans devenir suspect aux Maloins. Quoi qu'il eût pris pour prétexte du séjour qu'il faisoit dans leur Ville un petit Commerce qu'il avoit entrepris pour lui servir seulement de couverture, ils ne virent pas plutôt qu'il avoit grand soin tous les jours d'aller voir ce qui se passoit sur le port, qu'ils en donnèrent avis à la Cour. Elle envoya ordre de l'observer, & sa conduite ayant encore augmenté les soupçons qu'on avoit déjà contre lui, on arrêta ses lettres à la Poste. Elles s'adressoient à la Couture, qui avoit établi son bureau d'adresse à Paris dans la Maison d'une certaine Mademoiselle le Clerc. Il en vint aussi en même tems à cèt Avocat de la part de son correspondant de Dunkerque. On les lui rendit après les avoir lues, & les avoir recachetées si proprement qu'on n'y pouvoit rien reconnoître. On étoit bien aise de savoir l'usage qu'il en feroit, sur tout parce qu'on avoit vu qu'elles faisoient mention toutes deux de quelques armemens qui se faisoient dans ces deux Villes, & que ceux
qui

qui les avoient écrites, y prenoient grand soin d'en faire le détail; mais l'usage qu'il en fit, fut qu'il écrivit lui même en Hollande ce qu'elles contenoient, ce qui fut plus que suffisant pour les faire arrêter tous trois. Le pauvre de St. Martin qui craignoit d'être roué ou tout du moins d'être pendu, ne voulut pas attendre qu'on l'interrogeat pour avoüer son crime. Il se précipita du haut en bas d'un rocher où il avoit été mis en prison. Cependant la mère de la Couture qui avoit épousé en secondes nôces un Avocat au Conseil, l'ayant fait agir pour sauver la vie à son fils, celui-ci eut assez de crédit pour faire convertir la punition qu'il méritoit en une prison perpétuelle. La grace qu'on lui fit fut le salut de son subdelegué de Dunkerque. Il eut la vie sauvé aussi bien que lui, & voila comment se termina cette affaire.

Au reste, il y a beaucoup d'apparence que les ennemis ne découvrirent le dessein de Bart que par quelque semblable avis. Quoi qu'il en soit cela les obligeant de se tenir sur leurs gardes les quatorze Vaisseaux qui étoient allez devant Dunkerque, veillèrent jour & nuit, de peur que cèt homme qui les avoit déjà attrapez plusieurs fois ne se ventât encore une fois de l'avoir fait tout de nouveau. Mr. le Prince de Conti étant
ain-

ainsi à la veille de son départ le Roi s'enferma avec lui au Château de Marli, & y demeura plus de deux heures. Il n'y eut personne de témoin de leur conversation, de sorte que si l'on en vouloit parler, ce ne pourroit être que par conjecture. Mais qu'en pourroit-on dire, sinon que Sa Majesté, savante comme elle est dans l'art de régner, lui donna des leçons pour se conduire quand il seroit arrivé dans le Royaume où il étoit appelé, soit qu'il y trouvât des sujets aussi affectionnez qu'on le lui vouloit faite accroire, soit qu'il eût lieu de s'en deffier, comme il apprehendoit. Car enfin toutes les nouvelles qu'on recevoit de ce pais-là par d'autres voyes que par celle du Cardinal Primât & de l'Abbé de Polignac, parloient tout autrement qu'ils ne faisoient. Toutes les lettres que les Marchands recevoient ou de Dantzik ou des autres endroits voisins ne faisoient mention que du grand nombre de créatures qu'y avoit le Duc de Saxe. Celles qui venoient à la Marquise de Bethunes disoient aussi toute la même chose; mais quand on lui demandoit ce qu'elles contenoient, elle biaisoit autant qu'elle pouvoit, étant bien aise qu'on en devinât plus qu'elle n'en vouloit dire. Ceux qui entendoient à demi mot comprirent bien d'où venoit son

son silence ; mais ils en usèrent comme elle , sachant bien qu'on n'étoit jamais bien venu à debiter des nouvelles desagréables.

Tout cela n'empêcha pas que Mr. le Prince de Conti ne partit. Il ne prit avec lui personne de distinction , à moins qu'on ne mette de ce rang là le Chevalier de Lausun & le Chevalier de Silleri ; mais comme l'un de quelque bonne Maison qu'il soit , est gueux comme un peintre , & que l'autre est cadet aussi bien que lui , & outre cela d'une famille qui n'a qu'un Chancelier pour sa plus grande splendeur , j'ai crû que je me pouvois dispenser de leur donner ce nom là. Le dernier prit le nom de Comte de Silleri en partant, soit qu'il espérât que le Prince de Conti dont il'étoit Domestique l'élèveroit à une grande fortune , maintenant qu'il étoit appelé pour être Roi , soit qu'ayant déclaré son mariage avec la fille d'un Auditeur des comptes , qui lui donnoit quelque bien , il voulut lui laisser un titre plus honorable que celui de la femme d'un Chevalier. La veille que ce Prince devoit partir , il reçut les visites de toute la Cour qui vint prendre congé de lui. Le soir il soupa avec le Prince de Condé son beau pere , & avec toute sa famille , & il y eut là une infinité de pleurs

ré-

répandus comme si on ne l'eût dû jamais revoir. Peut-être aussi n'étoit-ce que parce qu'on savoit bien que s'il vouloit jamais mettre cette Couronne sur sa tête ce ne seroit qu'à la pointe de l'épée, que par conséquent il auroit bien des perils à essuyer: en effet cela est plus que capable d'allarmer ceux qui prennent intérêt en une personne, desorte que s'il est permis de pleurer, ce peut être dans une occasion comme celle-là. Madame la Princesse de Conti se montra plus ferme que les autres, & si elle jeta quelques pleurs ce ne fut pas aussi amèrement qu'ils pouvoient faire. Quoi qu'il n'y en eût point à qui le Prince touchât de si près qu'il lui faisoit, elle crût qu'elle devoit se trouver digne de la grande fortune à laquelle elle aspirait. Ce n'est pas qu'elle ne l'aimât tendrement, mais outre qu'elle avoit une belle ambition, & que le désir d'être Reine tenoit une grande place dans son ame, elle étoit bien aise de le voir sortir de la Cour. Elle savoit qu'il y étoit amoureux jusques à la folie, & elle espéroit qu'à mesure que sa Maîtresse s'éloigneroit de ses yeux, elle s'éloigneroit aussi de son cœur.

Ce Prince fut en poste jusques à Dunkerque, pendant que son équipage qui avoit pris les devans marchoit à grandes

journées. Le coffre où étoient les dix mille Loüis que le Roi lui avoit donnez, se trouva cassé par dessous, & la bourse où ils étoient s'étant renversée, il en tomba quantité à terre à deux ou trois lieues de Paris. C'étoit justement un jour de marché, & les Boulangers de Gonnессe les ayant trouvez, ils ne furent pas plutôt qu'ils appartenoient à ce Prince, parce qu'un de ses valets de Chambre revint sur ses pas pour s'informer si on ne les avoit point trouvez, qu'ils les rendirent tous les uns après les autres. On prétend que ce Prince en avoit fait mettre tout exprés hors de la bourse trois ou quatre cent dans ce méchant coffre, afin de laisser en France un souvenir éternel de son départ à ceux qui les trouveroient. Il étoit bien capable de faire un coup comme celui-là, étant un Prince aussi généreux qu'il y en eût à la Cour. Aussi disoit-on de lui que s'il se montroit de la Maison de Condé par sa bravoure, il ne s'en montroit pas par sa Générosité. Il n'avoit rien à lui, & c'étoit ce qu'il falloit aux Polonois pour leur faire oublier l'avarice de leur defunt Roi, ou pour mieux dire pour leur faire faire réflexion combien il leur eût été avantageux qu'il eut pris sa place plutôt: car il ne leur eût jamais vendu ni aucun Palatinat ni au-

cune

cune autre charge; son humeur étoit trop éloignée de ce ménage sordide qu'avoit eu leur deffunt Roi; du moins si cela lui fût jamais arrivé, il eût fallu qu'il fût survenu un grand changement en lui. Bart avoit préparé toutes choses pour son départ, ainsi lui ayant à peine donné le tems de se reposer quelques heures, il fit lever l'ancre avec un bon vent. Il passa au travers des ennemis, sans qu'ils le découvrirent, & ne s'étant apperçus de son passage que lorsqu'il n'étoit plus tems de le poursuivre, il continua son chemin sans y trouver aucun obstacle.

Tous les Princes du Nord avoient grand intérêt à ce qui se passoit en Pologne, parce qu'ils ont tous quelque chose à démêler avec cette Couronne. Au reste le Roi de Dannemark ne ressemblant pas à beaucoup d'autres qui désiroient de tout leur cœur que l'Election du Duc de Saxe prevalût à celle de ce Prince, il ne voulut jamais donner d'audiance à un Ministre que le Duc lui avoit envoyé pour le prier de lui fermer l'entrée de la Mer Baltique, quand il viendrait à s'y présenter. Il l'amusa jusques à ce qu'il fût passé, puis lui ayant permis alors de le voir, il attendit tranquillement que Dieu decidât comme il lui plairoit de cette gran-

de querelle ; l'on dit pourtant qu'il fit offrir sous main des Vaisseaux au Prince de Conti, mais comme il ne croyoit pas en avoir affaire, & que le succez de ce qui l'emmenoit en ce pais-là dépendoit plutôt de la bonne volonté que les Polonois auroient pour lui, que du secours qu'il pouroit avoir d'ailleurs que du Roi son Maître, il le remercia de sa bonne volonté. Il arriva ainsi devant Dantzik dont on lui avoit fait espérer que les habitans lui ouvriroient les portes. Cette Ville étoit pour lui comme la clef de la Pologne, principalement s'il étoit obligé de disputer cette Couronne à la pointe de l'épée. C'étoit par là effectivement qu'il pouvoit espérer du secours de France dont il n'en pouvoit tirer que par Mer. Mais au lieu de répondre à son attente, elle l'envoya prier de ne pas mettre pied à terre chez elle, parce que dans l'état où étoient les affaires de la Republique, elle ne se pouvoit déclarer ni pour lui ni pour le Duc de Saxe sans se mettre en grand peril. Le Prince de Conti ne prit pas ces paroles à la lettre, mais de la manière qu'il devoit faire. Il comprit d'abord que c'étoit là tout ce qui lui pouvoit arriver de plus mauvais de sa part. Il jugea même qu'il le n'avoit ainsi déguisé ses véritables sentimens que par la crainte qu'elle

. avoit

avoit de déplaire au Roi dont elle connoissoit trop les forces pour vouloir se les attirer sur les bras. Quelques négocians François qui y étoient établis étant venus en même tems à bord de son Vaisseau pour lui offrir tout ce qui étoit en leur pouvoir, lui assurèrent bien-tôt qu'il ne se trompoit pas dans son sentiment. Ils lui apprirent même que cette Ville avoit des engagemens très-étroits avec le Duc de Saxe, & que l'Electeur de Brandebourg en avoit été le médiateur, qu'il y avoit travaillé tout aussi-tôt qu'il avoit été assuré de son Election, & que s'ils osoient lui dire ce qu'ils en pensoient, ils ne lui conseilleroient jamais de mettre pied à terre nulle part qu'il n'eût une bonne armée de François pour la garde de sa personne; qu'ils ne savoient pas quel rapport on lui avoit fait pour le faire venir de si loin, mais qu'ils avoient bien peur qu'il n'eût que la peine de s'en retourner sans rien faire; que les Polonois qui avoient été autrefois amis des François commençoient à se trouver épris de passion contr'eux tout aussi bien que les autres Nations; que la gloire du Roi leur faisoit peur comme à elles; qu'on leur faisoit accroire qu'il prétendoit à la Monarchie Universelle, & que la crainte de devenir ses sujets

étoit cause qu'ils ne vouloient point avoir pour Roi un Prince de son sang.

Quand même ces Négocians ne lui eussent point tenu ce discours ce Prince n'eût guères été lui même à reconnoître cette vérité. Au lieu de cette foule de nouveaux sujets que le Cardinal Primat lui avoit fait espérer avant que de le faire partir de France, il ne vint presque personne sur son bord. La plupart de ceux qui y vinrent n'y vinrent même que par curiosité, de sorte qu'à la reserve d'un très petit nombre qui voulurent lui decerner les honneurs qu'ils ont coûtume de rendre à leurs Souverains, & le traiter de Majesté il n'y en eut pas un qui en fit seulement le semblant. Il ne le voulut jamais souffrir de ceux là, non plus que de ses gens, de peur que son règne ne fût de trop courte durée. Il leur dit qu'il n'étoit pas assez friand d'une Couronne pour l'acheter aux dépends de son honneur, qu'il n'étoit venu que parce que le Cardinal Regent l'avoit conjuré de se mettre en chemin pour secourir leur Nation, que le Duc de Saxe vouloit opprimer à ce qu'il prétendoit, par une ambition demesurée; qu'il lui avoit promis de faire assembler incessamment une armée pour lui donner lieu d'agir selon son intention; que quand il auroit fait ce qu'il pré-

prétendoit faire pour leur service, il ne refuseroit point alors le titre de leur Dessen-
seur, mais que pour celui de Roi, il ne
l'accepteroit jamais que les choses ne fussent
sur un autre pied qu'elles n'étoient présente-
ment. Aussi ne pouvoient-elles pas aller
plus mal pour lui qu'elles alloient. Le Duc
de Saxe, après avoir été proclamé Roi par
ceux de son parti, s'étoit non seulement
emparé de la Ville & du Château de Craco-
vie, mais encore de celle de Warsovie où les
Rois de Pologne ont acoustumé de faire leur
résidence ordinaire. Il s'étoit fait Couron-
ner dans l'une de ces deux places, moitié de
force moitié de bon gré, tandis que le Car-
dinal Primat protestoit également & contre
son Couronnement & contre son Election.

Le Prince de Conti voyant que ce Duc
étoit ainsi maître du cœur du pays, & que
Dantzic d'une autre côté ne se déclaroit que
trop en sa faveur, fit tout son possible pour
gagner le Gouverneur de Mariembourg,
place qui n'étoit pas beaucoup éloignée de
l'endroit où il étoit. Il en eût fait une place
d'armes, s'il eût pû s'en rendre maître, &
être secouru de ceux de son parti. Ce Gou-
verneur fit semblant d'entendre à sa propo-
sition, afin de le faire parler François, mais
ce Prince qui n'étoit pas d'humeur à le faire

qu'il ne vit plus clair dans tout ce qui se passoit , ne lui ayant donné que des paroles conditionnelles , l'autre qui ne s'étoit point encore accommodé avec le Duc de Saxe , tâcha de le faire sans lui dire néanmoins que c'étoit parce qu'il ne trouvoit point de sûreté avec son Concurrent. Les Généraux de l'armée de la Couronne & de celle de Lithuanie furent aussi tâter le Prince de Conti , pour voir s'ils ne pouroient point lui attraper ses lettres de change. Ils avoient feint jusques là d'entretenir commerce avec l'Abbé de Polignac , sous des promesses magnifiques qu'il leur avoit faites. Cèt Ambassadeur avoit crû pouvoir tout promettre, pour ne pas manquer cette Couronne , sans prendre garde qu'il avoit affaire à des gens qui étoient tout aussi habiles que lui , & qui même avoient des engagemens secrets avec le Duc de Saxe : dont ils prétendoient tirer des sommes encore plus considérables que de lui. Le Prince de Conti qui n'étoit pas d'humeur à se tant avancer que l'Ambassadeur , parce que ce n'est pas le caractère d'un Prince de mentir comme celui de ces Ministres qui pensent d'ordinaire tout autrement qu'ils ne disent , leur répondit qu'il leur étoit obligé des offres de service qu'ils lui faisoient ; mais que s'ils prétendoient d'en être

être payez d'avance, il les en déchargeoit volontiers; qu'il étoit prêt de convenir avec eux de ce qu'il leur donneroit, pourvû qu'ils fissent valloir son élection; mais que s'ils prétendoient le toucher pour s'excuser ensuite sur l'impossibilité qu'ils avoient trouvée d'exécuter leurs promesses, il aimoit mieux garder son argent, que de s'exposer au repentir qu'il auroit de l'avoir donné inutilement. Ces Généraux, ou pour mieux dire leurs députez, l'entendant parler de la sorte virent bien qu'il étoit trop fin pour eux; ainsi ne songeant plus à lui attacher une plume, ils conseillèrent sous main au Duc de Saxe de faire tout son possible pour se saisir de sa personne. Pour cet effet au lieu de se déclarer encore pour ce Duc ils s'adressèrent au Cardinal Primat, comme s'ils eussent eu peine à quitter un parti auquel ils étoient attachez d'inclination. Le Cardinal Primat se laissa amuser quelque tems de belles espérances, & en reput aussi le Prince de Conti. Il tâcha de lui persuader qu'il lui enverroient bientôt une armée capable de mettre le Duc à la raison, ce qui obligea ce Prince, nonobstant l'incommodité qu'il souffroit sur Mer, d'y demeurer jusques à ce qu'il vit l'exécution de ses promesses.

Cela dura si long-tems que la paix, après avoir languï pendant quelques mois, se con-

clut à la fin devant que cette affaire se pût terminer. Les Princes de l'Empire furent obligez de se soumettre à la volonté du plus fort. On reconnut par le traité qui intervint le Prince d'Orange pour Roi d'Angleterre, & comme il s'étoit rendu à la Haye, les Plenipotentiaires de France commencèrent à lui rendre tous les honneurs qui lui étoient dûs par rapport à la dignité dont ils venoient de convenir à son égard. Cependant il arriva que comme Mr. de Harlai étoit accoutumé à l'appeler d'un autre nom que de celui de Roi, il fit encore la même chose dans une conversation qu'il eût en sa présence, mais reconnoissant sa faute en même tems il la repara le plus avantageusement qui lui fut possible. Madame de Harlai, fille du Chancelier, qui étoit allée trouver son mari en Hollande, ayant la curiosité de voir ce Prince que tous les François estimoient particulièrement malgré tout le mal qu'il leur avoit fait, lui fit demander de lui vouloir donner une Audience en quelque endroit. Le nouveau Roi ne voulut pas que ce fût chez lui. Il lui fit dire de se trouver chez Madame la Princesse de Vaudemont, & qu'il s'y rendroit à une certaine heure; Madame de Harlai eut tous les sujets du monde de se louer de sa politesse & de son honnêteté, Mr. de Harlai de son côté pour faire le bon cour-

rilan , témoigna au Comte d'Albermarle
 nouveau favori de Sa Majesté Britannique,
 & qui commençoit à se mettre aussi bien
 dans son esprit qu'y avoit jamais été le Com-
 te de Portland , qu'il desireroit bien d'avoir
 le portrait de son maître Le Comte d'Alber-
 marle lui promit de le lui donner , mais le
 pria d'attendre encore quelque tems , par-
 ce que comme ce Prince devoit repasser in-
 cessamment en Angleterre il avoit peur qu'il
 ne lui pût donner le tems de le faire tirer.
 Mais soit qu'il ne se ressouvint pas de sa pro-
 messe , soit qu'effectivement Sa Majesté
 Britannique eût de si grandes affaires que ce
 Comte ne trouva pas lieu de s'en acquitter, il
 y avoit déjà plus de quatre ou cinq mois que
 Mr. de Harlai ne songeoit plus qu'il s'en dût
 ressouvenir , quand on lui vint dire chez lui
 à Paris qu'il y avoit dans la salle un trompet-
 te du Comte qui le demandoit. Il fit repéter
 deux fois au Laquais qui le lui annonçoit
 les qualitez de ce trompette. Il ne put com-
 prendre d'abord ce qu'il lui vouloit pour le
 venir chercher de si loin. Il étoit bien éloi-
 gné de croire que son maître se fût ressouve-
 nu de sa prière après avoir laissé écouler tant
 de tems, sans avoir eu de ses nouvelles. Mais
 il se trouva néanmoins que c'étoit ce por-
 trait qu'il lui apportoit. Le Comte lui avoit

fait faire une Bordure magnifique à Paris, parce qu'on y travaille beaucoup mieux qu'en Angleterre à ces sortes d'ouvrages. Le trompette fut bien aise de l'en avertir ; afin qu'il vit par là le soin que son maître avoit eu de le contenter. Mr. de Harlai trouva cette manière d'envoyer un portrait assez extraordinaire, mais comme les étrangers ont leurs manières, & que nous avons les nôtres, il lui falloit prendre le bénéfice avec les charges. Il fit un présent honnête au trompette, & comme c'étoit tout ce que celui-ci demandoit, ils'en retourna aussitôt en son país.

De tous les Plenipotentiaires que le Roi avoit à Ryfwik, Mr. de Harlai étoit le moindre, à ce que l'on prétend, en capacité ; mais comme il étoit le premier d'une autre façon, c'est à dire par son rang, & par les premières charges de Robe qu'ont possédé depuis long-tems ses Ancêtres, il eût eu tout l'honneur du Traité, ou du moins la plus grande partie, si les peuples eussent trouvé qu'il y eût eût pour eux matière de s'en réjouir. Mais bien loin de là, il n'y eût personne qui ne s'affligeat en secret & même publiquement, de toutes les restitutions que le Roi étoit obligé de faire par ce Traité, comme si c'eût été leur propre bien.

bien qu'il leur eût fallu rendre. Il faut avouer qu'il y avoit un peu de folie en cela, car outre que Sa Majesté favoit beaucoup mieux qu'eux ce qui lui convenoit, & ce qui convenoit de même à son Royaume, ils ne devoient souhaiter d'un autre côté, selon toute sorte de bon sens, sinon que de voir finir la guerre, afin de n'être plus exposez aux maux qu'il leur avoit fallu souffrir de toute nécessité tant qu'elle avoit duré. Cependant comme les peuples ne se conduisent pas toujours au gré de la raison, ils ne firent qu'à regret les feux de joye qui leur furent commandez, comme il se pratique dans ces sortes d'occasions. Il fallut donc que les Commissaires des quartiers le leur enjoignissent, sous peine d'une grosse amende; sans cela ils n'eussent jamais pû s'y retoudre, aussi cela n'empêchat-il pas qu'ils ne se donnaient encore la liberté de contrôler tout ce qui avoit été fait. Ils dirent même, à propos de cela, une assez plaisante parole, & qui rendoit témoignage du peu de contentement qu'ils avoient de Mr. de Harlai. Ce Magistrat avoit un fils qui étoit aussi étourdi que son père avoit l'air grave; car celui-ci ressembloit à proprement parler à ces deux Courtisans, dont Mr. de la Feuillade disoit, que quand Sa Majesté

voudroit boire à la glace, ses Officiers du Gobelet n'auroient qu'à mettre rafraichir les bouteilles entre deux. Ce fils, dis-je, bien loin de ressembler à son père, n'avoit jamais dementi le caractère que je lui donne ici. Il s'étoit fait même des affaires à Ryfwik avec je ne fais combien de gens, sans que le respect du lieu ni le rang qu'y tenoit son père l'eussent rendu plus sage que de coûtume; quoi qu'il en soit Mr. de Harlai l'ayant choisi pour porter au Roi la nouvelle de la signature du Traité, il demeura si long-tems à venir, qu'on l'apprit plus de trente heures avant qu'il arrivât à la Cour. Ce retardement qui n'étoit point du tout d'un jeune homme, & encore d'un jeune homme plein de feu comme il étoit, puisqu'il avoit coûtume d'aller vite comme un éclair, après avoir donné de l'étonnement à tout le monde, enfin on commença à dire par tout qu'il falloit cesser de s'en étonner, puisqu'on confondoit assurément le père avec le fils; que c'étoit le fils qui avoit fait le traité, ce que l'on reconnoissoit assez bien à l'impatience qu'il avoit eüe à le signer, nonobstant le préjudice qu'il causoit au Roi, & à l'Etat, & que c'étoit le père qui l'apportoit, ce qui se reconnoissoit pareillement à la longueur qu'il étoit à venir de peur de blesser sa gravité.

Le principal fondement de toutes ces railleries rouloit sur ce que les Espagnols étoient si abbatus depuis la prise de Barcelonne qu'ils vouloient la paix à quelque prix que ce fût. Ainsi l'on croit que quelque proposition qu'eussent fait les Plenipotentiaires de France, après ce grand événement, ils eussent consenti volontiers que le Roi eût retenu Luxembourg pour l'équivalent de cette place, s'ils eussent eu le jugement de profiter de la consternation où ils étoient.

Le Roi ne fut point fâché que les peuples fussent dans ces sentimens, quoi qu'ils semblassent contrôler par là les actions. Car si c'étoit une marque de leur folie, c'en étoit une aussi de l'intérêt qu'ils prenoient dans ses affaires; quoi qu'il en soit, ils n'étoient guères sages de croire que Mr. de Harlai ni pas un de ses Collegues eussent rien fait que par ordre de Sa Majesté, mais il ne faut pas prétendre que ces sortes de gens se gouvernent jamais par la raison; le caprice est la règle ordinaire de toutes leurs pensées. En effet eux qui demandoient la paix à cor & à cri, deux mois auparavant ne l'eurent pas plutôt qu'ils eussent voulu encore avoir la guerre. La raison est qu'au lieu de voir diminuer les denrées qui avoient été excessivement chères.

res depuis quelque tems, à cause des mauvaises années, ils les virent encore rencherir. Outre la colére de Dieu, qui paroissoit assez par la sterilité de la terre, & qui étoit cause de cette affliction, on pouvoit l'attribuer encore à un autre sujet dont la guerre avoit été cause. Le Roi avoit été obligé par deux fois de faire mettre un nouveau coin à la monnoye, afin que cela lui tint lieu de quelque Edit. Il en avoit tiré effectivement de très grosses sommes, parce qu'il avoit mis les Louïs d'or à quatorze francs, & l'écu blanc à trois livres douze sols, quoi que celui-là ne vallut que onze francs ordinairement, & l'autre trois. Au reste le Roi par des considérations de Politique ne diminuant point cet argent, il arriva que ce qu'on prétendoit avoir à bon marché des pais étrangers fut fort cher, quand il le fallut payer aux dépends de la perte du change qui étoit d'un sixième tout entier.

Le Prince de Conti ne s'embarassoit guères de tout cela où il étoit, il songeoit bien plutôt à voir l'effet des promesses du Cardinal Primat ou à s'en revenir trouver sa maîtresse. Son Eminence s'étoit retirée dans le château de Cowits où se faisoit de tems en tems des assemblées sans fruit, de ceux qui étoient dans son parti. Beaucoup

s'y plainquirent à lui de ce que l'Abbé de Polignac leur avoit fait espérer des choses dont ils ne voyoient point d'exécution. Il s'étoit avancé à leur promettre que l'argent & les troupes de France ne leur manqueroient pas, parce que comme c'étoit là son unique affaire, il eût bien voulu aussi que le Roi son maître n'en eût point eû d'autre que celle-là. Le Duc de Saxe sachant qu'ils commençoient à se plaindre de ce Ministre, & que pour peu qu'il se voulût aider il mettroit bien-tôt de la division parmi eux, fit entrer un corps de troupes Allemandes dans le pais. Cela donna de la crainte à ceux qui s'y trouvoient le plus exposez, & quelques uns commençant à songer à faire leur paix avec lui, le Prince de Conti n'en eut pas plutôt nouvelle qu'il résolut de s'en retourner en France. Cependant pour faire repentir la Ville de Dantzik de la préférence qu'elle avoit donnée à son Concurrent il ordonna à Baert, d'arrêter quelques uns de leurs Vaisseaux qui se trouverent sous sa main. Ils s'étoient mis en rade pour entrer dans le port avec leurs charges, mais Baert les obligeant à s'en venir avec lui les emmena à Coppenhaguen où le mauvais tems obligea le Prince de Conti de relâcher. Le Roi fit arrêter en même tems tous les Vaisseaux, que ceux de cette Ville avoient

avoient dans ses ports, ce qui donna lieu de juger que le Conseil que le Prince de Conti avoit donné à Bart venoit moins de lui que d'un ordre de Sa Majesté. Ce Prince qui s'étoit beaucoup ennuié dans son voyage, s'ennuya encore beaucoup lors qu'il fut à Coppenhague, quoi que le Roi de Dannemark lui donnât toutes les marques d'une estime particuliere. Il fit marquer à la craye un grand nombre de maisons pour lui, & pour sa suite, & le vent étant resté contraire pendant quelques jours, ce peu de tems sembla si long à ce Prince que je ne fais si les six ans que des Historiens Anglois font passer en Irlande à un Roi d'Angleterre faute d'avoir pû trouver un bon moment pour s'en revenir à Londres, lui durèrent davantage que lui dura ce tems-là. Cèt ennui provenoit de ce qu'il continuoit toujors d'être amoureux, & il n'avoit là d'autre consolation que d'attendre les jours de poste, afin d'avoir des nouvelles de ce qu'il aimoit.

Ceux de Dantzik usèrent de represailles comme ils purent. Ils arrêtèrent les Négocians François qui étoient chez eux, & se saisirent de leurs effets. Cependant comme ils savoient bien que ce n'étoit pas à eux à tirer au bâton avec un grand Roi que la
plus

plus grande partie des forces de l'Europe avoient entrepris inutilement de détruire , ils eurent recours à la Mediation du Roi de Dannemark pour l'obliger à relâcher leurs Vaisseaux. Le Roi les fit attendre quelque tems devant que de leur accorder leur prière ; mais enfin ayant crû que la mortification qu'il leur avoit donnée étoit assez grande pour les en faire res-souvenir , l'affaire s'accommoda à la fin à leur satisfaction. L'Abbé de Polignac fut bien étonné quand il vit que le Prince de Conti s'en étoit retourné , & que quantité de gens qui avoient embrassé son parti commençoient à le quitter ; on lui signi-fia même de la part du Duc de Saxe qu'il eût à se retirer promptement du Pais, si-non qu'il ne répondoit pas de la personne. Il crut ne pas devoir se le faire dire deux fois , il partit *incognito* , & sans suite , & ayant donné ordre à ses équipages de prendre la route de la mer , afin de s'y embarquer aussi-bien que lui , ils furent pillez avant que de pouvoir gagner les Vaisseaux qui les attendoient. L'Abbé ne sachant si la Cour qui ne lui avoit point ordonné sa retraite trouveroit bon qu'il se retirât de la sorte , s'arrêta quel-que tems à Hambourg pour voir ce qu'on
lui

lui en manderoit. Il écrivit au Marquis de Torci Secrétaire d'Etat des affaires étrangères sans en avoir de réponse, & s'en plaignant aux amis qu'il avoit en ce pais-là, celle qu'ils lui firent n'eut pas de quoi le contenter. Ils lui mandèrent que l'on y étoit fort en colère contre lui, & que le Cardinal Primat ne cessoit point de l'y desservir. Son Eminence y écrivit effectivement quantité de choses contre lui, & même qu'il avoit appliqué à son usage une partie de l'argent qui lui avoit été envoyé pour les affaires du Prince de Conti. On croit que cette accusation étoit fausse & qu'il n'y avoit que le chagrin qu'avoit le Cardinal Primat de se voir abandonné qui le faisoit parler de la sorte. Il est vrai que l'Abbé étoit pauvre, & qu'il s'étoit trouvé quelquefois dans un tel état que sa maison eût manqué des choses nécessaires à la vie s'il n'eût trouvé des gens qui l'eussent assisté. Le Cardinal qui avoit sù son incommodité, & qu'il avoit payé ses dettes peu de tems après, se fendoit aparemment là-dessus; quoi qu'il en soit comme quelque innocent que l'on soit, il est toujours fâcheux d'être accusé, la Cour lui envoya ordre de se retirer dans une Abbaye qu'il avoit en Normandie, soit qu'elle adjoutât foi à la chose, ou, comme il est plus vraisemblable, qu'el-

qu'elle le rendit. responsable de l'événement.

Le Duc de Saxe ayant ainsi fait quitter la partie à son compétiteur crût qu'il ne manquoit plus rien à sa fortune que d'avoir le Pape pour lui. Il lui avoit dépêché un Envoyé d'abord qu'il avoit été proclamé Roi, afin de l'avoir dans ses intérêts. Comme on va lentement dans cette Cour, & particulièrement quand il se presente quelque chose qui a quelque rapport à la Religion, Sa Sainteté ne voulut pas admettre cèt Envoyé à son audience, qu'il ne fût bien assuré auparavant si le Duc avoit abjuré véritablement le Lutheranisme. Le Certificat qu'il en rapportoit lui étoit extrêmement suspect. Il ne venoit que d'un Evêque de sa Maison, qu'il pouvoit soupçonner d'être gagné, par ce Prince, parce qu'il s'agissoit dans cette occasion de leur commune grandeur. Le Duc, qui n'étoit pas instruit à fonds de la Politique de cette Cour, avec qui il n'avoit jamais eu aucun Commerce, bien loin de croire que ce fût là ce qui faisoit agir Sa Sainteté, se mit en tête que ce qu'elle en faisoit n'étoit que parce qu'elle prenoit le parti du Prince de Conti, ainsi ce Prince ne s'en fut pas plutôt retourné en France qu'il dépêcha un second Envoyé au Pape, pour lui appren-

dre qu'il ne devoit plus épouler les intérêts d'un Prince qui montroit allez par sa retraite qu'il ne prétendoit plus lui disputer la Couronne. Le Pape étoit bien éloigné d'avoir cette pensée. S'il lui eût fallu prendre parti entre l'un & l'autre, il n'eût pas hésité à le faire en sa faveur. Il étoit Italien, c'est à dire peu ami des François, & d'ailleurs né sujet du Roi d'Espagne, qualité qui ne lui permettoit pas d'avoir d'autres sentimens que ceux qu'avoit la Maison d'Autriche. Cependant comme il étoit aussi le Chef de l'Eglise Catholique, & que cette dernière qualité l'obligeoit à garder beaucoup de mesures, il envoya ordre au Nonce qu'il avoit à Cologne de passer en ce pais-là. Il lui ordonna, que sous prétexte de travailler à la seureté de la Religion, il eût à réunir le Cardinal Primat avec ce Prince; son Eminence paroïsoit toujours résoluë d'exciter une guerre civile, plutôt que de ne pas avoir raison de l'attentât que l'Evêque de Cujavie avoit fait contre lui en s'ingérant de Couronner le Duc: elle prétendoit, comme en effet c'étoit la vérité, que ce droit appartenoit à l'Eglise de Gnesne dont elle étoit Archevêque. Le Pape avoit déjà sur les lieux un autre Nonce qui n'avoit pas manqué de lui même de prévenir les ordres qu'il

en-

envoyoit à celui-ci. Car comme il savoit bien que tant qu'il agiroit en faveur des intérêts de la Maison d'Autriche, il en feroit toujours avoué par Sa Sainteté, il avoit donné tête baissée, mais secretement dans le parti de ce Duc.

Tous ces mouvemens ayant tenu quelque tems, l'année arriva sur sa fin, tems auquel Sa Majesté avoit resolu de conclure le mariage du Duc de Bourgogne avec la Princesse de Savoye. Il en étoit content tous les jours de plus en plus, & elle avoit eu l'esprit de gagner si bien ses bonnes graces qu'il l'aimoit tout autant que si elle eût été sa propre fille. Le Duc étoit fort fluet pour son age, desorte que quoi que cette Cérémonie se dût faire incessamment, il ne devoit néanmoins avoir aucun commerce avec elle, qu'il n'eût dix-huit ans passez, & elle quatorse. Autrefois quand le Marquis de Louvois avoit marié sa fille ainée au Duc de la Rocheguyon, fils de Mr. le Duc de la Rochefoucaut, on n'avoit pas ainsi retardé tout à fait la consommation de leur mariage, mais les parens de l'un & de l'autre côté étoient convenus, qu'ils ne se verroient qu'à un certain jour de la semaine, qui étoit le Jeudi, que pour tous les autres jours ils garderoient le Celibat, & que tou-

te sorte de commerce leur seroit interdit. Il fallut voir après cela comment ils desirèrent que le jour qu'il leur étoit permis de se voir arrivât. Ils en devinrent très friands, & si l'on pouvoit faire la même chose à l'égard de tous ceux qui se marient il se trouveroit peut-être qu'on ne se rebutteroit pas si-tôt, comme l'on fait les uns des autres. Quoi qu'il en soit, le Roi ayant réglé les choses de cette façon on commença à travailler aux préparatifs de ce mariage avec une dépense nompareille. Sa Majesté témoigna même qu'elle seroit bien aise que tout le monde fit un effort proportionné à ses forces, afin d'honorer cette fête. Ce mot ne devoit pas être pris au pied de la lettre pour faire la volonté du Roi : si cela eût été, il n'y eût rien eu de si pauvre que ces nôces, chacun étant devenu si gueux par la dépense que l'on avoit faite à la guerre ou par les taxes par où l'on avoit été obligé de passer tant qu'elle avoit duré, qu'on ne le pouvoit guères l'être d'avantage. Aussi tous les Courtisans & même tout ce qu'il y avoit alors d'Officiers à la Cour, lui donnèrent toute une autre signification. Ils savoient que c'étoit ainsi qu'ils le devoient entendre pour plaire au Roi, & comme il n'y a plus personne qui ne soit prêt à faire toutes choses

se pour y parvenir il n'y en eut pas un qui ne s'épuisât pour en venir à bout. Ce furent des dépenses toutes extraordinaires, & il y en eut qui firent faire des habits qui leur revenoient à plus d'argent qu'ils n'avoient de bien en fonds. Et qu'on ne prenne pas ceci pour une manière de parler ni pour une exagération, c'est la pure vérité, témoin quantité d'Officiers, de Terre & de Mer qui dépensèrent cinq ou six cent écus tout d'un coup pour un seul habit. Cependant il y en avoit plusieurs d'entr'eux qui eussent été bien empêchez de montrer dix écus de rente de patrimoine. Voila quelle est la folie des François, & quoi que jé le sois moi-même, & peut-être tout aussi fou que les autres, je ne me puis empêcher néanmoins de convenir de nôtre folie.

Depuis que la paix étoit faite, il y avoit eu un si grand abord d'étrangers à Paris que l'on en contoit déjà quinze ou seize mille dans le Faubourg St. Germain seulement; cette affluence y fit tellement rencherir les maisons que celles qui s'y louoient pendant la guerre mille ou douze cent francs y valurent alors cinq cent écus. Le nombre de ces étrangers s'accrut encore bien-tôt de plus de la moitié; desorte que par la supputation qui en fut faite peu de tems après,

c'est à dire au commencement de l'année suivante on trouva qu'il y en avoit plus de trente six mille dans ce seul Faubourg. Au reste comme ils avoient tous ouï dire, tant que la guerre avoit duré, que la France étoit non seulement épuisée d'hommes, mais encore de richesses, discours dont on avoit été bien aise de les amuser, afin de leur faire accroire que cette Couronne seroit encore trop heureuse de pleyer sous la volonté de ceux qui avoient les armes à la main contr'elle, ils furent tout étonnez à leur arrivée de trouver les choses tout autrement qu'ils ne croyoient, lorsqu'ils étoient partis de chez eux. Ils virent que cette grande Ville fourmilloit non seulement de monde, comme elle avoit jamais pû faire, mais que le luxe y régnoit encore tellement que la moindre Bourgeoise y étoit plus magnifi- que que les personnes les plus qualifiées de leur païs. En effet plus la misère étoit grande dans les familles, plus il sembloit que chacun s'efforçât de la cacher sous ces belles apparences. Elles ne servoient pourtant encore qu'à l'augmenter. Cependant pour en dire le vrai tout ce luxe ne se faisoit dans la plûpart de ces femmes qu'aux dépends de leur honneur. Il n'y en avoit guères qui n'eut un galant, & ce galant ne leur paroî-
soit

soit aimable qu'à proportion de la grande dépense qu'il faisoit auprès d'elles. Comme la guerre avoit élevé une infinité de gens qui s'étoient jettez dans les affaires où ils avoient gagné tout ce qu'ils avoient voulu, l'argent qui ne leur avoit rien coûté ne leur coutoit rien encore à dépenser. La plupart donnoient même carosse à leurs maîtresses, eux qui étoient pourtant trop heureux auparavant quand ils pouvoient avoir une paire de souliers pour ne pas marcher nuds pieds. Aussi le nombre des carosses s'étoit tellement accru depuis sept ou huit ans que l'on en comptoit pour le moins deux mille d'augmentation. Ce n'étoit aussi qu'or & azur parmi toutes les maisons, ce qui surprenoit extrêmement ces étrangers à qui on avoit dit avant que de partir de chez eux, qu'ils ne trouveroient ni cuillières ni fourchettes d'argent chez personne, & que le Roi avoit obligé chacun à se deffaire de ce qu'il avoit pour subvenir aux frais de la guerre. Il est vrai néanmoins que la guerre en avoit appauvri plusieurs; mais c'étoit à la Campagne qu'il falloit les aller chercher bien plutôt qu'à Paris. Paris au contraire n'avoit jamais été si riche ni si superbe, & il s'y étoit répandu plus de cent soixante millions qui avoient été gagnez seulement

dans les partis qui s'étoient faits pendant la guerre, sans compter encore ce que d'autres y avoient gagné de mille autres façons. Car pendant que les uns faisoient de grands profits avec les Partisans, en leur prêtant de l'argent à gros intérêt, les autres s'étoient jettés dans les vivres, ou avoient fait quelque autre entreprise; ainsi l'on pouvoit dire que si la guerre en avoit abaissé quelques-uns, elle en avoit élevé d'autres si prodigieusement qu'on ne les reconnoissoit plus, tant ils étoient differens de ce qu'ils avoient accoutumé d'être. Il y avoit une infinité de *pourvalets de la noïe*, & d'autres gens semblables qui de la lie du peuple s'étoient élevés à des richesses immenses en succant le sang du peuple. Ce métier avoit même paru si bon à des gens qui étoient nez quelque chose qu'on y comptoit jusques à des Marquis. Ainsi l'on en voyoit un qui l'avoit embrassé, sans se soucier de ce qu'en pourroient dire ses parens ni ceux de sa femme, qui étoit petite fille, & sœur de Præsidents à mortier. Il avoit lui même une personne de son nom qui étoit Lieutenant Général des armées du Roi, mais comme il y a bien à dire que tous les parens se ressemblent les uns aux autres, ce Lieutenant Général faisoit le personnage qui convenoit à

un homme de qualité & de mérite pendant qu'il lui en laissoit faire un qui ne convenoit qu'à des misérables, ou tout du moins à des gens qui ne craignoient point en le faisant de deshonnorer leur nom ni leur famille.

Si les étrangers dont je viens de parler furent étonnez quand ils furent à Paris d'y voir des choses si différentes de ce qu'on leur avoit fait entendre, quand ils étoient encore chez eux, ils le furent bien autrement quand ils furent à Versailles pour voir le mariage du Duc de Bourgogne & de la Princesse. Cette Cérémonie se fit avec toute la magnificence que l'on sauroit dire. Il y eut plusieurs Bals, où toutes les personnes de la Cour de l'un & de l'autre sexe se trouverent. Toutes les Dames y étoient en habit de Velours noir avec des pierreries, ce qui a plus de majesté que toutes les autres parures que l'on sauroit jamais avoir; les hommes se chargèrent aussi de Diamans; & comme dans de pareilles occasions les coupeurs de bourses de Paris n'ont garde de s'oublier, il en vint bon nombre de cette Ville pour y tenir leurs grands jours. Ils y vinrent parez comme les autres, si bien qu'à la réserve de leurs visages qui n'étoient pas connus en ce pais-là, il n'y avoit personne

qui ne les eût pris pour des gens de qualité. La presse qui y étoit toute extraordinaire, comme il est aisé de juger, sans qu'il soit besoin que j'en parle, fit qu'ils trouvèrent bientôt moyen de regagner & au delà ce qu'il leur en avoit coûté pour leur parure. Plusieurs personnes trouvèrent quand elles s'en furent retournées chez elles, qu'elles n'avoient plus tous les Diamans qu'elles avoient apportez à cette fête. On en avoit pris un à l'une, à une autre deux, aux autres plus ou moins, & celles qui s'étoient tirées de leurs mains sans rien perdre n'avoient pas été malheureuses. Madame la Duchesse de Bourgogne se trouva même du nombre de celles à qui cette canaille avoit osé s'adresser. On lui avoit coupé un morceau de sa robe, où il y avoit une agraffe de Diamans. Mais ce qui est assez surprenant, c'est qu'il arriva la même chose au Chevalier de Sully, & que celui qui lui fit ce coup-là fut un homme de la première qualité. Il le surprit lors qu'il faisoit le coup, & ne s'étant pû empêcher de le dire à un de ses amis, le Roi en entendit parler, & voulut savoir qui c'étoit : Sa Majesté fut bien étonnée quand on lui dit à l'oreille le nom de ce nouveau coupeur de bourse : il ne voulut pas qu'on le lui dit autrement,

parce

parce que pour l'amour de les parens il étoit bien aise de sauver l'honneur de ce malheureux : sa charité ne servit de rien néanmoins, toute la Cour scût ce qu'il vouloit tenir caché, & non seulement toute la Cour le scût, mais encore tout Paris.

Le jour des Nôces on mit coucher ensemble le marié & la mariée ; mais comme les rideaux du lit étoient ouverts, & qu'ils avoient quantité de témoins de leurs actions, ce ne fût seulement que pour voir s'ils feroient mine de s'approcher l'un de l'autre. Le Roi pour leur en mieux donner l'occasion fit fermer ces rideaux un moment, pendant que le Duc de Beauvilliers & les autres Officiers de ce jeune Prince étoient là tout auprès pour écouter ce qui se passeroit ; mais il ne se passa rien, & l'on ouvrit ces rideaux un moment après. Cette jeune Princesse tint le Cercle le jour même & les jours suivans. Sa Cour fut très grosse, & les Dames s'empressant à l'envi de lui témoigner leurs respects, la Princesse d'Harcourt y eut querelle avec la jeune Duchesse de Sully, qui étoit fille du Duc de Coaislin. Celle-ci étoit nièce de la Duchesse du Lude, Dame d'Honneur de cette Princesse. Ce nepotisme venoit à cause de son mari, qui étoit fils du frère de la Duchesse ; elle

avoit besoin d'en être souûtenüe, à cause de sa grande jeunesse qui ne lui permettoit pas de tirer au bâton avec une Princesse qui n'avoit point fait d'autre métier, depuis qu'elle étoit au monde, que de faire la Cour aux Puissances, depuis le premier Ministre jusques au dernier. Mais au lieu d'en tirer le support qu'elle prétendoit, sa tante lui dit de ceder à celle avec qui elle avoit dispute. Tout ce qu'il y avoit de Duchesses en furent en grande colére contre la Duchesse du Lude. Elles trouvèrent qu'elle avoit flétri leur honneur par un tel conseil & s'en scandalisèrent extraordinairement. En effet, quoi qu'il y eût déjà long-tems que ces sortes de demêlez survinssent non seulement entre les Princeses & les Duchesses, mais encore entre leur maris, on n'avoit point veu arriver encore une pareille chose à celle-là. Les Ducs & les Duchesses avoient toujours tenu leur quant à moi, comme s'ils fussent sortis de la côte de St. Loüis. Le feu Duc de Montauzier & la feuë Duchesse de Noailles avoient même poussé les choses là-dessus, jusques au dernier période l'un contre Mr. le Grand, Prince de la Maison de Lorraine, l'autre contre Madame la Duchesse de Bouillon. La Duchesse de Noailles n'étoit pourtant que la fille d'un

Partisan;

Partisan ; mais comme elle savoit bien qu'en France, ce n'est pas à la noblesse des femmes qu'on s'attache, mais à celle des maris, elle contoit de se mettre à l'abri de la médifance sous celle de son mari qu'elle croyoit sans reproche. Cependant comme il arrive d'ordinaire que lorsque l'on a quelque affaire ensemble l'on se deterre l'un l'autre jusques à la milliême Génération. La Duchesse de Bouillon produisit bien-tôt des papiers, par lesquels il paroissoit qu'un certain Anthoine de Noailles avoit été autrefois Maître d'Hôtel d'un des Ancêtres de son mari. Enfin cette affaire s'envenima à un point qu'ils se crachèrent de part & d'autre toutes les ordures dont elles se purent aviser. Le Roi fut ainsi obligé, pour leur imposer silence, d'interposer son autorité. Il leur deffendit de se rien dire d'avantage, sans décider néanmoins aucune chose sur ce qui avoit si fort échauffé leur bile. Je ne fais si la Duchesse du Lude avoit apprehendé ces ordures en faisant ce qu'elle avoit fait, ou si elle croyoit que le Roi ayant donné le pas sur les Ducs aux Princes de la Maison de Lorraine, lorsqu'il avoit fait une promotion de Cordonsbleus la dernière fois, il en devoit être de même à l'égard de leurs femmes, mais enfin cela se passa de la manière que je viens de dire.

Quoique la Paix fût faite il y avoit déjà quelque tems, personne n'en recueilloit encore le fruit. Le Commerce alloit aussi peu que pendant la guerre, & soit que ce fût ou le prix de l'argent de France qui en fût cause, parce qu'il étoit toujours au même état, ou que le Roi crût se pouvoir passer de tout le monde, pendant que les autres ne pourroient se passer de lui, l'on ne vit point que rien se préparât pour le faire aller. Il vint cependant quelques Vaisseaux de Hollande & d'Angleterre pour charger des Vins & du Papier à Bordeaux & à Rouën. Ils avoient apporté d'autres Marchandises avec eux qu'ils prétendoient y débiter, mais comme le Tarif n'étoit pas encore réglé entre les parties, & qu'il étoit dit seulement dans le Traité de Ryswick qu'on les régleroit entre ce qui se pratiquoit aux années 1665. & 1666. & que cela n'étoit pas encore fait, cette difficulté & la perte de vingt pour cent qu'il y avoit à faire sur l'argent, furent cause qu'ils s'en retournèrent sans rien vendre ni sans rien acheter. Les Etats Généraux envoyèrent en même tems des Députez en France pour demander au Roi l'exécution de cét Article. Ils s'adressèrent au Marquis de Torcy, à qui ils se devoient adresser naturellement comme étran-

étrangers, mais s'agissant en cette occasion du Commerce dont Mr. de Pontchartrain étoit chargé, ils lui furent renvoyez pour pourvoir à leurs demandes. Ces Députez étoient fort versez dans ces sortes de choses, & comme les Etats s'en pouvoient fier à eux, ils leur avoient donné en les faisant passer dans le Royaume un Plein-pouvoir pour travailler en qualité de Commissaires au Règlement du Tarif. Mr. de Pontchartrain les écouûta, & comme il est extrêmement judicieux & politique, il leur donna de belles parolles en attendant qu'il leur pût répondre au nom du Roi, à qui il falloit auparavant qu'il parlât de leur affaire. Le Commerce de Hollande étoit beaucoup moins avantageux à la France que celui d'Angleterre, à cause qu'elle tire bien plus d'argent de l'un que de l'autre. En effet les Hollandois y apportent plus de marchandises qu'ils n'en tirent, au lieu que les Anglois en tirent plus qu'ils n'en apportent. Ainsi il faut de l'argent aux uns au lieu que les autres sont obligez à en donner. Cela fut cause que l'on résolut de tenir le Tarif le plus haut que l'on pourroit à l'égard de toutes les marchandises qui viendroient de Hollande en droiture, ou autrement, pendant qu'on se relâcheroit à l'égard de celles
d'An-

d'Angleterre; au lieu même que l'on avoit attendu que les Hollandois vinssent à Paris pour terminer cette affaire, on resolut d'envoyer à Londres pour régler ce qui regardoit cette Nation. Mr. de Pontchartrain jeta les yeux pour cela sur Mr. Phelipeaux d'Herbaut son parent, qui faisoit la charge de premier Commis de la Marine sous Mr. de Mautepas, à qui il en laissoit le soin. Il eut la qualité de Commissaire Général pour le règlement du Commerce d'entre les deux Nations, mais quoi que sa Commission fut expédiée incontinent, il fut encore long-tems sans partir. La Cour nomma cependant d'autres Commissaires pour traiter avec ceux qui étoient venus de Hollande, mais comme on n'avoit pas dessein de terminer cette affaire à leur contentement, elle est encore aujourd'hui à ajuster.

Le Roi nomma cependant des Ambassadeurs pour aller dans toutes les Cours; mais au lieu d'y envoyer des gens de robe ou des gens de lettres, comme il s'étoit presque toujours pratiqué auparavant, il y envoya des personnes de qualité ou de service. Il crut que s'ils pouvoient joindre à l'expérience qu'ils avoient acquise à la guerre, celle du Cabinet, il en tireroit beaucoup d'avantage dans l'occasion. Il choisit pour

aller à Vienne le Marquis de Villars Lieutenant Général de ses armées; pour l'Ambassade d'Espagne le Marquis de Harcourt qui avoit aussi la même qualité de Lieutenant Général, & qui même n'étoit pas un des moindres de ceux qui en avoient été honnorés, & pour en dire la vérité il avoit fait parler de lui autant qu'un autre, tant que la guerre avoit duré. Ainsi pourveu qu'il pût dans son Ambassade faire la même chose qu'il avoit faite à la tête d'un Camp volant, c'étoit tout ce qu'il pouvoit désirer. C'étoit aussi ce qui étoit bien difficile, & dont ses amis ne se flattoient nullement. Il alloit dans une Cour où il devoit être extrêmement suspect par la seule qualité de François, & sur tout dans un tems où il paroïsoit avoir envie d'apporter obstacle au dessein qu'avoit l'Empereur de faire tomber la succession de Sa Majesté Catholique entre les mains, s'il se pouvoit, du Roi des Romains, son fils aîné, sinon entre celles de l'Archiduc son Cader. Philipès I V. pere du Roi d'Espagne, d'aujourd'hui l'avoit désignée par son Testament à celui-ci, quoi qu'il ne fût pas encore au monde, quand il l'avoit signé; mais comme il ne sembloit pas que les Espagnols eussent beaucoup d'envie de l'exécuter, Sa Majesté Imperiale

le

le vouloit tâcher à avoir leur suffrage en faveur du Roi des Romains. Il lui sembloit qu'étant son aîné il méritoit non seulement mieux que l'autre cette dignité qui étoit plus solide que celle d'Empereur, quoiqu'elle ne fût peut-être pas si éclatante; mais il contoit encore que la fortune de sa Maison en seroit bien plus assurée s'il pouvoit réunir ensemble ces deux qualitez dans sa personne. Comme la Reine d'Espagne étoit sœur de sa femme, & qu'elle devoit concourir avec lui au succez de ses desseins, le Comte de Harrach son Ambassadeur dans cette Cour, fut chargé de l'en entretenir. La Reine d'Espagne entra dans tous les sentimens que l'Ambassadeur voulut lui inspirer, & comme Sa Majesté Imperiale avoit déjà eu l'adresse de faire recevoir dans le Conseil de Sa Majesté Catholique des personnes qui étoient à elle de longue main, & qu'elle avoit eu soin encore de gagner quelques autres Membres, ils s'assemblèrent tous pour savoir comment ils s'y devoient prendre, pour lui rendre le service qu'il desiroit. Le Comte de Harrach fit entendre à la Reine & à eux, qu'un des meilleurs moyens dont ils se pussent servir étoit de donner le Gouvernement des Provinces, & sur tout de celles
qui

qui étoient Frontières, ou à des Allemands ou à des personnes qui fussent affectionnez à l'Empereur. Le Prince de Darmstad qui s'étoit signalé à la deffenſe de Barcelonne, fut ainſi propoſé pour la Viceroyauté de Catalogne, dont Dom Francisco Velasco s'étoit rendu tout-à-fait indigne, de la manière qu'il s'étoit laiſſé ſurprendre dans ſon Camp. Le Gouvernement du Milanois parut auſſi un morceau digne de tomber entre les mains de quelque perſonne qui en pût répondre à Sa Maieſté Imperiale, auſſi bien que la Viceroyauté de Navarre; parce que le Comte de Harrach ſuppoſoit, comme il y avoit beaucoup d'aparence, que ce ſeroit par l'un de ces endroits, & peut-être par tous les trois, que le Roi Très-Chrétien commenceroit à vouloir faire valoir ſes prétentions ſur cette Succeſſion, d'abord que le Roi d'Eſpagne viendroit à mourir. La Reine & ceux du Conſeil du Roi ſon mari, qui étoient dans ſes intérêts, trouvèrent beaucoup de difficulté à cela, parce que quoique les Eſpagnols fuſſent trop ſages pour témoigner ouvertement leurs penſées, ils n'avoient nullement envie de prendre pour leur Souverain ni le fils aîné de l'Empereur ni le Cadet. Ils en étoient de même à l'égard de Monſieur & de ſes Enfans; quoique quelques

Emil-

Emissaires de France tâchassent de semer sous main parmi eux , que s'ils choisissent ou le Duc d'Anjou ou le Duc de Berri, la jeunesse où ils étoient les leur feroit former sur leur modèle , de sorte qu'ils ne s'apercevraient jamais qu'ils fussent nez François. On tâchoit de leur faire vaincre par là cette antipathie qui est naturelle aux deux Nations , mais comme ce n'est pas une chose fort aisée d'en venir à bout , ils s'y opposèrent toujours ouvertement. Cependant ils ne purent comprendre pourquoi on vouloit ôter cette Succession au Prince Electoral de Bavière , car elle le regardoit naturellement après la renonciation que Sa Majesté Très-Chrétienne y avoit faite , lors qu'il avoit épousé l'Infante d'Espagne. D'autres souhaittoient , puisque le Roi leur Maître ne laissoit point d'héritiers de son corps , que sa Couronne tombât à quelque Grand d'Espagne. Ils croyoient qu'ils en seroient plus heureux que d'avoir quelque Prince étranger , parce qu'ayant succé avec le lait leurs mœurs & leurs inclinations , tout ce qu'il feroit leur feroit bien plus supportable que ce qu'un autre pouroit faire. Car tous les hommes ont presque le genie selon le país où ils sont nez , & difficilement leur fait-on changer d'inclination.

Telle étoit la disposition de ces peuples quand la Reine d'Espagne employa tout son credit pour faire tomber au Prince de Darmstat la Viceroyauté de Catalogne, au Prince de Vaudemont le Gouvernement du Millanois & au Prince Eugene de Savoye la Viceroyauté de Navarre. Elle les regardoit tous trois également comme très affectionnez non seulement à l'Empereur, mais encore comme capables de deffendre contre les François le pais qui leur seroit confié. Il s'étoient signalez tous trois en mille occasions, & le Prince Eugene étoit encore actuellement employé contre les Turcs, avec qui l'Empereur avoit toujourns la guerre à soutenir. Cette nation barbare n'étoit redevable de son salut qu'à la diversion qui s'étoit faite sur le Rhin, tant que Sa Majesté Imperiale avoit eu quelque chose à démêler avec la France, ainsi maintenant qu'elle avoit fait la paix avec elle, il sembloit qu'elle la dût abimer, & achever dans une Campagne ou deux de lui enlever tout ce qui lui restoit en Europe, mais soit que ce Prince voulût se donner du repos après une si longue guerre, ou comme il est plus vraisemblable, que la Politique l'obligeât malgré lui de faire la paix, il s'en faisoit déjà des propositions qui étoient

écou-

écoutées favorablement de part & d'autre , peut-être que sans cela le Prince Eugene, qui se voyoit déjà à la tête des armées de l'Empereur, ne se fût pas contenté de la Viceroyauté de Navarre ; mais se voyant à la veille d'être obligé de pendre son épée au croc , il ne fut pas fâché que la Reine d'Espagne par le Conseil de l'Empereur eût cette bonne volonté là pour lui. Elle n'y pût réussir néanmoins pendant qu'elle trouva plus de facilité à l'égard du Prince de Darmstat & du Prince de Vaudemont. Comme les services que le premier venoit de rendre à Barcelonne parloient en sa faveur , la Reine emporta pour lui cet emploi de haute lutte , pendant qu'elle trouva un peu plus de difficulté à l'égard du Gouvernement du Milannois. Quelques uns vouloient qu'on le continuât au Marquis de Leganez qui en étoit déjà pourvû , ou qu'on le donnât à quelque Grand d'Espagne , mais bien loin que ce fût là le dessein de la Reine , elle songeoit bien plutôt à leur ôter ceux qu'ils avoient déjà , qu'à leur en donner de nouveaux. Le Duc de Medina Celi l'un des plus grands Seigneurs d'Espagne & des plus aimez du peuple , avoit la Viceroyauté de Naples. Il l'avoit déjà exercée quelques années, & comme tous les em-
plois

plais de cette nature sont triennaux en Espagne, elle voulut encore pourvoir quelque une de ses créatures de celui-là ; mais ses amis ne le jugèrent pas à propos, & lui conseillèrent tout au contraire de le continuer dans le sien. Ils lui dirent pour leurs raisons qu'elle devoit bien se donner de garde de le faire revenir en Espagne dans la conjoncture où l'on étoit ; que cela seroit capable de réveiller l'amitié que les peuples avoient pour lui, & par conséquent d'apporter de l'obstacle aux desseins de l'Empereur.

Ces raisons qui obligeoient Sa Majesté Imperiale à faire la Paix avec la Porte étoient que sa puissance commençoit à devenir formidable, non-seulement aux Princes de l'Empire, mais encore à ses autres Alliez. Ainsi comme ils savoient d'ailleurs ses prétentions sur la Succession d'Espagne, ils s'y opposèrent non-seulement en secret ; mais encore assez ouvertement. Tous ceux qui lui donnoient secours contre le Turc parlèrent de le retirer. Le nouveau Monarque d'Angleterre avant que d'être reconnu Roi par la France, avoit déjà offert sa Médiation aux parties pour les mettre d'accord ensemble. Il avoit envoyé tout exprès en Turquie deux Ambassadeurs pour en faire la proposition au Grand Seigneur ; mais ils y étoient
morts

morts sans y avoir pû réussir. Comme cela paroissoit allez extraordinaire , parce que l'intérêt de Sa Hauteſſe sembloit tout opposé à sa conduite , & que d'ailleurs la mort de ces deux hommes donnoit sujet de penser bien des choses , il y en eut qui ne se purent empêcher de croire qu'ils n'eussent été empoisonnez. Cela devoit rebuter Sa Majesté Britannique d'envoyer d'autres Ministres en ce païs-là ; mais considérant que le refus que les Turcs faisoient de la Paix ne pouvoit être fondé que sur la diversion qui se faisoit alors en leur faveur , & qu'ainsi leur obstination cesseroit peut-être , maintenant qu'ils ne pouvoient plus s'en flatter , il reprit ses premières brisées. Il ne se trompa pas ; Sa Hauteſſe reçût les offres avec autant de marques de contentement qu'il avoit fait paroître auparavant d'indifférence. Elle accepta sa Médiation & celle des Etats Généraux qui lui fut offerte en même tems , & comme on s'étoit bien trouvé dans la Paix qui venoit de se faire avec la France , d'avoir été au devant des difficultez qui se présentent à tous les Préliminaires des Traitez , on voulut faire la même chose à celui-ci. L'Empereur sachant que les Turcs acceptoient la Médiation qui leur étoit offerte , en donna avis aux Puissances qui étoient intéressées avec lui

lui dans la guerre. Il y en avoit trois, savoir la Republique de Venise, la Pologne, & le Grand Duc de Moscovie. Il avoit une Ligue offensive & deffensive avec elles; ainsi ne voulant rien faire sans leur participation, il les convia de donner leurs prétentions par écrit, en attendant que l'on fut convenu de part & d'autre d'un lieu où l'on pût s'assembler. Pour lui il donna les siennes qui n'avoient garde de lui être accordées, puisque la jalousie que les Mediateurs aussi bien que les autres avoient de sa puissance étoit cause qu'ils songeoient à mettre fin à tous différens. Il prétendoit que les Turcs par le traité qui interviendroit lui devoient ceder Belgrade & Temeswaert avec tous les droits de Souveraineté qu'ils vouloient toujours exercer sur la Transilvanie. Ces peuples dans le fonds étoient encore trop heureux que l'Empereur consentit à faire la paix à si bon marché, mais comme tout barbares qu'ils sont, ils ne laissent pas d'être grands politiques, ils ne se furent pas plutôt aperçus que les Médiateurs aussi bien que les autres étoient bien aise de lui faire mettre les armes bas qu'il n'y voulurent pas consentir.

La Republique de Venise, celle de Pologne, & le Grand Duc de Moscovie, ap-

préhendant cependant que ce Prince ne fit la Paix sans eux , envoyèrent des Ministres à Vienne pour prendre garde à tout ce qui s'y passeroit. Le Czar y envoya même son Général, pendant qu'il se résolut d'aller lui-même en Hollande & en Angleterre , pour tâcher d'y établir un plus grand Commerce que celui qu'il y avoit déjà. Il considéroit qu'il étoit un des plus puissants Princes de la Chrétienté , par rapport à la vaste étendue de ses Etats , & que néanmoins faute de savoir faire valloir la puissance , elle étoit si peu considérée de la plûpart, qu'on ne faisoit guères plus de cas de lui que du Prince de Courlande. Il exécuta cette résolution tout aussi-tôt qu'il l'eut conçûe. Il prit son chemin par les Etats du Marquis de Brandebourg qui lui fit tout l'accueil dont il se put aviser ; puis ayant passé en Hollande , il y fit quelque séjour , durant lequel il n'oublia rien pour étudier leur commerce & leur Politique. En effet comme il voyoit leur Etat plus florissant que la petitesse de leur país ne sembloit permettre , il conçut aisément qu'ils n'en étoient redevables qu'à leur bonne conduite & à leur sagesse : ainsi n'en étant que plus porté à les imiter , il fit un nouveau traité de commerce avec eux , & leur acheta quelques vaisseaux. Il passa

ensuite en Angleterre, où ayant fait savoir au Roi qu'il avoit des propositions à lui faire, Sa Majesté nomma des Commissaires pour les écouter.

Pendant que ce nouveau Roi triomphoit ainsi, soit par la paix avantageuse qu'il venoit de donner à l'Europe, soit par la confiance ou par la considération que tous ses Alliez avoient pour lui, desorte qu'ils n'osoient plus rien entreprendre sans sa participation, le Nonce que Sa Sainteté avoit envoyé en Pologne, après s'être abouché avec le Nonce ordinaire qu'elle tenoit dans cette Cour, & fût de lui en quel état y étoient les choses, témoigna à Sa Majesté Pollonoise que le Pape St. Pere n'étoit pas si éloignée qu'elle pensoit de favoriser son élection; qu'il ne s'agissoit que de savoir si la conversion étoit sincère & que pourvu que cela fût il seroit bien-tôt content. Il n'y avoit que Dieu qui le pût savoir, parce qu'il n'y a que lui seul qui puisse lire dans un cœur; mais enfin, à ce qui en paroissoit aux yeux de tout le monde, ce Prince vouloit qu'on le crût bon Catholique. Il en remplissoit du moins tous les devoirs, & n'oublioit rien pour confirmer les peuples dans la pensée qu'ils pouvoient avoir qu'il fût bien-converti. Le Nonce qui savoit combien

le suffrage du Pape lui seroit avantageux pour retirer d'avec ses ennemis ceux qu'ils tâchoient de retenir encore dans leur parti, par le soupçon où ils les entretenoient qu'il n'avoit fait semblant que de changer de Religion, & que d'abord qu'il seroit paisible dans son Royaume il retourneroit à son vomissement, le Nonce, dis-je, qui savoit le besoin qu'il avoit de Sa Sainteté voulut profiter de cette occasion en habile politique; ainsi avant que de lui promettre entièrement la faveur du S. Siege, il lui representa qu'il ne pouvoit mieux persuader à toute l'Europe qu'il étoit véritablement converti, qu'en témoignant le profond respect qu'il avoit pour lui en qualité de nouveau Catholique; que tous ceux qui faisoient profession de cette Religion devoient une entière obéissance à Sa Sainteté en matière de choses saintes, qu'ainsi elle souhaitoit qu'elle renonçât non seulement à de certains droits que les Rois de Pologne prétendoient leur apparrenir, mais encore qu'il renvoyât tous les Ministres Lutheriens qui étoient à sa suite: qu'il ne falloit point qu'il se servit du prétexte quel prenoit pour les garder, savoir qu'il avoit avec lui quantité de gens de cette Religion. Il proposa encore quantité de choses qui avoient du rapport à celles

les-là , & qui rendoient témoignage que la Cour de Rome ne s'oublioit jamais quand il y va de son avantage. Il lui offrit moyennant tout cela d'interpoler ses bons offices auprès du Cardinal Regent , pour pacifier les troubles de son Royaume , lui faisant espérer qu'il auroit tant de respect pour celui qui l'avoit envoyé , qu'il n'auroit garde de refuser l'accommodement qu'il lui proposeroit.

Le Roi de Pologne qui voyoit que le parti du Cardinal Primât étoit encore assez puissant pour lui faire de la peine , & qu'outre cela il naissoit de nouveaux troubles dans la Duché de Lituanie , qui étoit toute en armes pour soutenir deux hommes qui s'y faisoient la guerre , l'un à l'autre , savoir le Prince Sapieha Général des troupes de cette duché & le Sr. Oginski qui en étoit grand Enseigne , dignité de grande considération en ce pais-là , le Roi de Pologne dis-je qui avoit peur que cette querelle qui paroissoit venir de jalousie , ne fût qu'un prétexte pour troubler son élection , promit au Nonce tout ce qu'il voulut. Il s'excusa néanmoins de ne rien signer à l'égard des droits auxquels il le vouloit faire renoncer , qu'il ne fût en quoi ils consistoient , & qu'il n'en eût l'avis de la Republique , sans la parti-

cipation de laquelle il auroit mauvaise grace de conclure une affaire de si grande importance. Le Nonce ne put desapprouver cette objection , qui lui parut raisonnable , & étant allé à Lowits pour s'y aboucher avec le Cardinal Primat , il le trouva si outré contre Sa Majesté Polonnoise de ce qu'il protegeoit hautement l'Evêque de Cujavie son Ennemi Capital , qu'il eut peur de s'être vanté d'une chose à laquelle il ne réussiroit jamais. Néanmoins comme les Italiens sont grands politiques , & qu'ils ont beaucoup de flegme , il le fit revenir peu à peu de son emportement cette Eminence. Il lui fit connoître que ce Prince ne pouvoit en avoir usé autrement qu'il avoit fait jusques là , puisque cet Evêque avoit toujours été l'ame de son parti ; qu'il convenoit bien avec lui qu'il avoit raison d'en vouloir à ce Prelât , lui qui avoit empiété sur ses droits , mais que quoi qu'il eût pû faire , il devoit considerer qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'empêcher que cela ne se fût fait , ni même d'en tirer vengeance par la force ; que son parti qui se defilloit tous les jours , n'étoit pas capable de rien entreprendre contre celui de son Ennemi , qui étoit appuyé de Sa Majesté Polonnoise & de ses troupes ; que la France par le moyen de qui il
avoit

avoit espéré jusques là de triompher de lui, ne prétendoit plus se mêler de cette querelle; qu'elle venoit de le déclarer formellement au Pape par son Ambassadeur, qu'ainsi il se tromperoit s'il faisoit aucun fonds sur elle.

Le Cardinal Primât fut fort étonné de l'entendre parler de la sorte, bien loin de se douter en aucune façon de cette déclaration, il avoit envoyé tout nouvellement une personne de confiance à Sa Majesté Très-Chrétienne, pour lui témoigner que son parti n'étoit point encore si décomposé, qu'il ne pût espérer de le voir triompher de ses ennemis, si elle vouloit l'épauler seulement tant soit peu. Le Prince de Conti qui n'avoit point envie du tout de retourner en ce pais-là, & qui même n'y eût jamais été s'il en eût été le maître entièrement, avoit fait à Sa Majesté un si villain portrait de l'avarice des gens de ce pais-là qu'elle n'en fut guères plus échauffée pour l'arrivée de ce nouvel envoyé. Elle s'imagina que le Cardinal primât ne lui demandoit ainsi du secours que pour faire son accommodement meilleur; ainsi lui ayant renvoyé ce courier avec des lettres par lesquelles elle lui mandoit la même chose qu'elle avoit déjà mandée au Pape, savoir qu'elle ne vouloit plus se mêler de cet-

te affaire, son Eminence fut trop heureuse de se servir du Cardinal du Nonce pour faire oublier à Sa Maj. Polonnoise tout ce qu'elle avoit fait contr'elle. Il fut fait un traité de part & d'autre, par lequel le Cardinal Primat, tant en son nom, qu'au nom de ceux qui étoient encore dans son parti, promettoit de reconnoître ce Prince pour son Roi. Le Roi de Pologne de son côté lui promit de lui faire faire quelque satisfaction de la part de l'Evêque de Cujavie. Il étoit pourveu, aussi authentiquement par ce Traité au grief qui avoit été fait à sa dignité de Primat, lorsque cèt Evêque avoit eu l'audace de proclamer & de Couronner ce Prince après son Election. L'on convint aussi dans ce Traité, que la nation ne mettroit point les armes bas qu'elle n'eût obligé le Turc à lui restituer Caminieck avec la Podolie. Il n'avoit tenu, à ce qu'on prétend, qu'au feu Roi de Pologne de la recouvrer depuis la guerre que les Polonois avoient contre le grand Seigneur; mais lui qui avoit sauvé la Chrétienté par le secours qu'il avoit donné à Vienne si à propos, que s'il eut encore tardé trois jours tout étoit perdu sans ressource, s'étoit tellement endormi lui même sur ce qui le regardoit, qu'on eût dit qu'il eût perdu toute sorte de sentiment. On obligea même

me le nouveau Roi par ce Traité de faire ce siege à ses dépends , & l'on consentit moyennant cela, qu'il gardât ses troupes dans le païs, bien qu'auparavant la Nation eût beaucoup murmuré de ce qu'il les y avoit fait entrer au préjudice de leurs loix & de leurs coûumes. Ils avoient même pris sujet de là de déclamer hautement contre lui, comme s'il y fût entré à main armée, plutôt pour conquérir le Royaume que pour l'avoir par des voyes légitimes.

Ce Traité étant fait le Cardinal Primat partit de Lowits pour s'en venir rendre ses obéïssances au Roi à Warsovie, Sa Majesté envoya au devant de lui les Principaux de sa Cour pour honorer son entrée, qui avoit assez de l'air d'un triomphe au lieu qu'il sembloit qu'il n'y dût venir que dans la posture d'un criminel. On l'amena au Palais au milieu de quantité de personnes de qualité qui étoient ravis de voir cèt accommodement. Le Roi s'entretint avec lui pendant plus d'une demi heure sans avoir aucun témoin de leur conversation. Chacun crut les troubles du Royaume apaisez par là , & en effet la Reine de Pologne n'ayant plus d'espérance de voir monter son fils sur le trône , ce qu'elle avoit toujours espéré jusques alors, elle demanda à Sa Majesté Polonoise per-

mission d'aller passer à Rome le tems qu'elle jugeroit à propos : le Roi ne la lui voulut pas donner qu'il n'en eût parlé à son Conseil qui étoit composé des principaux Sénateurs du Royaume. Ils n'y trouvèrent point d'inconvenient, desorte que lui ayant fait dire qu'elle pouvoit donner ordre à ses affaires, & qu'il ne l'empêcheroit point de partir, elle fit travailler à ses équipages pour faire ce voyage sur l'arrière saison. Chacun louïa la conduite de cette Princesse, parce qu'après tout ce qu'elle avoit fait pour empêcher l'Élection de Sa Majesté, aussi-bien que celle du Prince de Conti, elle ne pouvoit demeurer dans le Royaume avec aucune satisfaction. Elle pouvoit encore moins vrai-semblablement aller en France, où il étoit impossible que Sa Majesté Très-Christienne la vit jamais de bon œil. L'on avoit crû néanmoins, que comme il est naturel d'aimer son pais, ce seroit là qu'elle choisiroit sa retraite. L'on avoit même parlé qu'elle étoit en traité avec la Duchesse de Portsmouth, & avec le Duc de Richemont son fils de la Duché d'Aubigni qui est en Berri & que le feu Roi Charles II. acheta à cette Duchesse à de certaines conditions qui ne plurent pas trop à cette Dame. Mais comme ce Prince savoit que s'il ne la lioit

comme il faut, elle étoit femme à mourir. peut-être un jour à l'Hôpital, il fut bien aise de lui faire ce plaisir malgré elle. Il avoit déjà en une maîtresse à peu près de ce caractère, savoir la Duchesse de Cleveland; de sorte qu'elle a mangé tout ce que ce Prince lui avoit donné. Elle en a pourtant tiré des sommes immenses, & la liberalité envers elle avoit même été si grande qu'il lui avoit donné en porcelaines seules plus d'un million; mais quoi qu'il n'y ait rien de si dure digestion que la matière dont elles sont composées, elle trouva moyen, après avoir mangé tout le reste, de les manger encore à Paris, sans en trouver d'autre incommodité que celle qu'apporte la gueuserie.

L'Accommodement de la Reine de Pologne avec Sa Majesté Très-Chrétienne n'étoit pourtant pas impossible, pour peu qu'elle eût voulu imiter le Comte de Bielke dont j'ai parlé ci-devant. Elle pouvoit lui avouer qu'elle avoit eu tort, & la prier de lui accorder l'honneur de sa protection, mais elle étoit trop fière pour faire un pas comme celui-là, tellement qu'elle ne songea plus qu'à quitter promptement un lieu où elle se voyoit bien différente de ce qu'elle y avoit été autrefois. Car tant que son mari

avoit vécu , il n'y avoit eu personne qui n'eût été bien aise de lui faire la Cour par le credit qu'on savoit qu'elle avoit sur son esprit. Au reste ce n'étoit plus la même chose maintenant & bien loin que personne lui applaudit, chacun lui imputoit tout ce qu'on avoit trouvé à redire dans le deffunt Roi, comme s'il n'y eut eu qu'elle qui le lui eût fait faire.

Le Roi de Pologne ayant ainsi été reconnu du Pape , & ne lui manquant plus que de l'être du Roi Très-Chrétien pour jouir paisiblement d'une dignité qui lui avoit été si fort contestée , envoya en France une personne de distinction pour s'excuser du pillage qui avoit été fait des équipages de l'Abbé de Polignac , & pour tâcher d'entretenir bonne correspondance avec Sa Majesté ; car quoi qu'il parût n'avoir aucun besoin d'elle, principalement étant aussi uni qu'il l'étoit avec l'Empereur , & avec tous les Princes de son voisinage , comme il savoit que les Rois ont les mains longues , & sur tout un Roi comme celui qui regne maintenant sur les François , il ne vouloit pas avoir rien à se reprocher de tout ce que la politique demandoit de lui. Le Roi receut son envoyé avec tous les témoignages d'estime qu'il pouvoit desirer , & chacun ayant oublié de
son

son côté les sujets qu'ils pouvoient avoir de se plaindre l'un de l'autre, l'union & l'intelligence fut rétablie entre les deux Nations ; mais ce ne fut pas au point qu'elle avoit été autrefois & il y eut bien à dire. Le Roi rendit cependant au Prince de Conti l'argent qu'il lui avoit coûté à la poursuite de cette Couronne, ce qui lui plut bien autant que s'il l'eut eue sur la tête. Ce n'est pas qu'il eût l'avarice en partage. J'ai déjà témoigné le contraire par ce que j'en ai dit, mais comme il continuoit toujours d'être amoureux, le plaisir qu'il avoit de voir sa Maîtresse le rendoit insensible à tout le reste. Il se consolait d'ailleurs d'avoir manqué cette fortune par les bonnes grâces de Monseigneur qu'il partageoit avec Mr. le Duc de Vendôme, & par l'espérance qu'il avoit de gagner son procès à la grand Chambre comme il avoit fait ailleurs.

Il arriva cependant un accident à ce Duc qui le pensa priver de cet avantage, & en même tems de la vie. En revenant d'Anet, maison que le Roi Henri IV. donna à la belle Gabrielle dont il descend, il pensa se noyer dans une chaise de poste, où il étoit. Il eut de l'eau jusques au cou au passage d'un petit ruisseau qu'il lui falloit traverser, & comme l'on étoit dans la saison la plus ri-

goureuse de l'hiver, le froid qu'il souffrit étoit capable lui seul de lui faire tout le mal qu'on pouvoit craindre d'un accident si impréveu. Comme c'est un Prince bien faisant qui n'a nul ennemi; & qui d'ailleurs venoit encore d'acquérir beaucoup de gloire devant Barcelonne, il n'y eut personne qui ne fût ravi de voir que la crainte que l'on en avoit se terminât plus heureusement que l'on ne croyoit. Il en fut quitte pour la peur. Cependant ce Général qui avoit acquis à sa conquête la réputation d'un Héros du premier ordre, étant sujet à beaucoup de foiblesses aussi-bien que les Héros de l'antiquité, s'en trouva si incommodé qu'il fut obligé de se mettre dans les remèdes. Il avoit contracté une Maladie qui lui donnoit plus d'inquiétude mille fois que s'il eût eu encore à prendre quatre Barcelonnes. Cette inquiétude même étoit d'autant plus grande que son mal étoit invétéré, & qu'il lui livroit à tous momens des douleurs insupportables. Il n'avoit plus de repos, & comme il étoit à craindre pour lui que s'il négligeoit d'avantage de s'en faire traiter il ne lui en arrivât d'étranges choses, il résolut à la fin de se mettre entre les mains d'un Médecin Chimiste nommé Chambon. Celui-ci, qui n'étoit pas différent de
ceux

ceux qui exercent cette possession, c'est à dire, qui se font tout blanc de leur épée, comme s'il eût été quelque Esculape, n'étoit pourtant qu'un véritable Charlatan aussi bien que les autres; s'il avoit guéri quatre personnes, il en avoit tué quatre douzaines: les Cures même qu'il avoit faites n'avoient été que l'effet du hazard. Il en étoit de lui comme du Medecin Carette, qui n'avoit qu'un remede pour toutes sortes de maux & qui cependant vouloit qu'on le crût le plus habile homme du monde. Quoi qu'il en soit, comme ce nouveau Medecin s'étoit mis à la mode, pour avoir guéri quelques personnes dans le monde, & entr'autres un certain Abbé de Chaulien qui est une espece d'Intendant de la maison de Vendôme, cèt Abbé voulut qu'il se servit de lui pour se tirer d'affaire. Le Duc disparut donc un beau jour & n'eut pas de lieu de se loüer des remedes de son Medecin. Chambon le manqua, & il se trouve aujourd'hui tout aussi mal qu'il le pouvoit être quand il se mit entre ses mains. On peut dire même qu'il est encore pis, parce que plus ces sortes de maux s'invétèrent, plus on a de peine à s'en guerir. On veut pourtant que son grand père trouva moyen de s'en deffaire au bout de quarante ans; mais comme

ce ne fut pas par le moyen d'un Chimiste, il y a apparence que si son petit fils veut lui ressembler, il aura recours comme lui à un autre qu'à celui que lui a introduit son Intendant.

Le Duc de Savoye qui avoit lieu d'être content du mariage de sa fille, sachant que le Roi n'avoit pas voulu le faire consommer, demanda alors à Sa Majesté qu'il lui plût le faire, afin de mettre la condition de cette Princesse en seureté. Il craignoit que le Duc de Bourgogne ne vint à mourir par malheur, & qu'on ne la renvoyât en Savoye. Ce n'étoit point là du tout la pensée du Roi, tout au contraire l'on étoit persuadé que si cela fût arrivé, il lui eût fait épouser Mr. le Duc d'Anjou, & que même c'étoit pour cela tout exprès qu'il ne vouloit point qu'ils eussent de commerce ensemble, afin que la dispense en fût plus aisée à obtenir. Je ne fais si Sa Majesté lui fit part de son dessein pour l'obliger de retracter sa demande, mais enfin après lui en avoir fait parler par le Marquis de Ferrete son Ambassadeur, l'on fut peu de jours après que ce Duc en avoit perdu non seulement l'espérance, mais encore la volonté. Cependant s'il ne pût obtenir cette demande, il en obtint une autre qu'il fit peu de
tems

tems après à Sa Majesté. Il la pria de faire sortir de son Royaume Mademoiselle de Soissons, dont la conduite ne lui étoit pas agréable. Il lui demanda aussi de faire enfermer Mademoiselle de Carignan dans un Couvent. Celle-ci avoit beaucoup de complaisance pour un homme marié, qui n'en vivoit pas mieux avec sa femme, soit qu'il eût hérité cela de son Père, qui n'avoit jamais été bon mari, soit que l'amitié qu'il avoit lui même pour cette Princesse le rendit de mauvaise humeur à la venue de toute autre. L'on ne fait pas trop au juste si le Roi ne se fit point faire lui même cette prière, afin qu'on ne vit plus ni à la Cour ni dans Paris, deux personnes qui avoient l'honneur d'appartenir de si près à Madame la Duchesse de Bourgogne, & qui néanmoins paroissent indignes de toutes façons du grand nom qu'elles portoient ; car outre leur conduite, qui n'étoit pas trop dans les règles, elles étoient toutes deux dans une si grande pauvreté, que bien loin d'avoir ce qu'il leur falloit, pour soutenir le rang où Dieu les avoit fait naître, à peine avoient-elles de quoi subsister en personnes de médiocre condition ; encore falloit-il que le Roi y pourvût par ses bienfaits, sans lesquels elles eussent manqué le plus souvent
des

des choses nécessaires. L'ainée fut envoyée à Bruxelles pour y tenir compagnie à sa mère qui y étoit toujours ; l'autre fut mise dans les Carmelites du Fauxbourg St. Jacques, avec ordre à la Supérieure du Couvent de ne lui laisser parler qu'à de certaines Dames dont on lui envoya les noms par écrit. Mademoiselle de Carignan eût pu éviter cét affront, si elle eût voulu. Il y avoit long-tems qu'elle en étoit avertie, & le Roi même lui avoit fait dire que si elle vouloit lui plaire, elle prendroit une Dame d'honneur de sa main. Il lui avoit fait offrir en même tems un appartement à Versailles, avec des appointemens pour cette Dame d'honneur, mais elle s'en étoit excusée, sous prétexte qu'elle en avoit déjà une, & qu'elle ne pouvoit en prendre une autre sans donner de la confusion à celle-ci. Cependant, quoi qu'elle pût être fort sincère dans son excuse, comme il arrive ordinairement que quand il y a deux tours à donner à une chose, on lui donne toujours le mauvais, chacun crût que son refus ne procédoit que du désir d'entretenir son intrigue. Au reste le Roi y ayant mis fin, par ce que je viens de dire, ce fut à son amant à chercher à se consoler.

Il ne le fit pas sitôt, du moins en appa-
ren-

rence, soit qu'il crût qu'il y allât de son honneur, soit qu'il fût effectivement très-affligé, comme il le disoit du moins à tout le monde; il en maltraita même sa femme encore plus qu'il ne faisoit auparavant, & quoique ce fût une Dame d'une grande vertu, il usa, à ce qu'on prétend de main mise sur elle. Elle avoit toujours caché jusques là avec grand soin les sujets qu'elle avoit de n'être pas contente de sa conduite, mais ce qui venoit de lui arriver se trouvant joint encore à quantité d'autres outrages, elle ne pût plus dissimuler le juste ressentiment qu'elle en avoit. Elle s'en plaignit à toute sa parenté, pour lui faire approuver l'intention qu'elle avoit d'intenter contre lui une demande en séparation de corps. Car pour des biens, ils étoient déjà séparés l'un de l'autre il y avoit long-tems; sans cela il ne lui fût pas resté de pain ni pour elle ni pour deux enfans qu'elle en avoit. En effet la conduite de cet homme étoit si méchante qu'il étoit le plus souvent, non pas seulement sans denier ni maille, mais encore sans habit & sans chapeau. Personne ne pût trouver à redire à son dessein, & l'ayant exécuté quelques jours après, son mari qui s'étoit déjà d'avance retiré de chez elle, dit à tous ceux qui voyoient sa femme qu'il étoit inutile qu'elle
le

le plaidât pour se séparer de lui, qu'il y avoit déjà long-tems qu'il ne demandoit pas mieux, & qu'il lui en passeroit condamnation quand elle voudroit. Comme il y a plus de gens qui se plaisent avec les débauchez qu'avec ceux qui donnent bon exemple, il n'en fut pas plus mal venu dans toutes les bonnes compagnies; les Princes même le virent comme de coûtume, & s'étant trouvé quelques jours après à manger avec Mr. de Chartre, il fut répandu par megarde sur son habit de la sausse d'un ragoût qu'on alloit servir sur la table; quoique cèt habit fût tout uni, & qu'on ne pût pas s'habiller à plus juste prix qu'il avoit fait, il ne laissa pas d'être fâché de cèt accident, parce qu'il n'y avoit point d'autre habit dans sa garde-robe pour en changer. Il le dit à ce jeune Prince, moitié en raillant, moitié en étant tout mortifié. Le Prince sans faire semblant de rien, se mit à en goguenarder avec la compagnie, disant que s'il arrivoit quelque malheur à quelqu'un, c'étoit toujours à celui qui étoit le moins en état de le supporter. Il dit en même tems à trois ou quatre personnes de qualité, qui étoient là, qu'il les exhortoit de lui aller tenir compagnie le lendemain, qu'il seroit obligé apparemment de garder le lit, pendant qu'il enverroir son

habit

habit chez le degraisseur, & que ce lui seroit autant de consolation. Ce méchant mari fut obligé effectivement de faire ce que le Duc disoit; mais le jour d'après ce jeune Prince lui envoya quatre habits qu'il lui avoit fait faire par son tailleur, afin que s'il arrivoit encore le même accident qui lui étoit arrivé deux jours auparavant, cela ne l'empêchât pas de paroître comme de coutume.

Le Roi fit arrêter alors un de ses Huissiers de sa Chambre, qui étoit l'homme du monde le plus rempli de visions, & à qui néanmoins il permettoit souvent de l'entretenir, parce qu'il n'osoit avec Sa Majesté faire paroître toutes les folies dont il n'avoit pas l'esprit de se cacher avec les autres. Il y avoit long-tems qu'il s'étoit mis en tête de faire pendre toute la Marine, depuis les Maréchaux d'Etrées & de Tourville jusques au moindre Matelot. Il prétendoit que c'étoient tous des fripons, sur des Mémoires que lui en avoit donné un certain Commissaire de Marine, qui avoit été cassé. Il en avoit rompu la tête au Roi mille & mille fois, & lui avoit représenté que s'il vouloit examiner les abus qui s'étoient glissés, par rapport à l'emploi que chacun avoit, il y auroit lieu de faire des taxes sur eux de la valeur de plus de soixante millions. L'on étoit en-

encore en pleine guerre quand il avoit parlé de la sorte à Sa Majesté, & comme on avoit assez de peine à trouver de l'argent, le Roi, qui avoit crû que cét avis n'étoit pas à mépriser, supposé qu'il se trouvât véritable, l'avoit renvoyé à Mr. de Pontchartrain. Cela avoit déplû à ce maître extravagant, qui vouloit apparemment régler cette affaire tête à tête avec Sa Majesté, ou qui peut-être prétendoit impliquer ce Ministre dans les prétenduës malversations dont il accusoit les autres. Car enfin de quoi n'est pas capable un fou & un extravagant. Il fut obligé cependant d'obéir au Roi, & comme il n'y a point d'homme qui se croye plus habile ni qui batte tant de pais en si peu de tems que celui-là, Mr. de Pontchartrain qui est aussi sage qu'il est étourdi, connut bientôt le peu de fonds qu'il y avoit à faire sur le discours de cette é cervellé. Il en fit son rapport au Roi, qui en avoit déjà jugé la même chose; mais cét homme qui avoit la commodité de parler à Sa Majesté, quand bon lui sembloit, ne se rendant pas encore pour cela, lui présenta de nouveaux Mémoires, par lesquels il le suplioit de lui vouloir accorder des Commissaires qui eussent plus de loisir de l'entendre que n'en avoit Mr. de Pontchartrain; qu'il prouveroit tout ce qu'il avoit avancé

d'une

d'une manière aussi claire que le jour le pouvoit être, & qu'il vouloit qu'on lui fit son procès, s'il manquoit à sa parole. L'assurance avec laquelle il parloit, & quelques ressorts qu'il fit joüer pour venir à bout de son entreprise, fit que le Roi l'écouta. Il obtint même quelques Arrêts du Conseil, par lesquels il prétendoit donner de l'éclaircissement à tout ce qui paroïssoit embrouillé. Depuis ce tems-là cet étourdi ne voyoit plus entrer personne de la Marine dans la Chambre du Roi, qu'il ne dit à ceux qui étoient auprès de lui, que ces gens alloient être taxez à des sommes immenses; les uns le devoient être à deux millions, les autres à plus, & les autres à moins, & il croyoit déjà être le plus grand Seigneur du Royaume, parcé qu'il avoit demandé à Sa Majesté une part dans ce qu'il lui devoit faire revenir de bon par toutes les taxes. Le Roi la lui avoit accordée, & il y promettoit part lui-même à tous ceux qu'il croyoit capables de le servir auprès de Sa Majesté. Cela ne pouvoit être que désagréable à ceux qui y étoient intéressés. Cependant ce petit homme se méconnoissant toujours de plus en plus, jusques à avoir la hardiesse de dire, que nonobstant tout ce que pourroit faire Mr. de Pontchartrain, il ne laisseroit pas de venir à bout de son entre-

tre-

treprise ; enfin ce Ministre lassé de ses extravagances , s'attacha à les faire connoître au Roi. Il les avoit méprisées auparavant aussi bien que celui dont elles venoient. Il avoit crû qu'il étoit indigne qu'il pensât seulement à lui ; mais chacun lui remontrant qu'il y alloit de son intérêt , plus qu'il ne pensoit , à en faire voir la vérité à Sa Majesté , parce qu'étant tout puissant comme il étoit sur la Marine , il sembloit que c'étoit l'accuser tacitement de conniver lui même à ces prétendus abus , que de les souffrir dans les autres , il se rendit à la fin à leurs raisons. Il fit entendre au Roi que cèt homme n'étoit qu'un emporté , & plus digne d'être mis aux petites maisons , que d'être écouté d'un si grand Roi ; que son imprudence , ou pour mieux dire la folie , paroissoit assez visiblement en ce qu'il osoit accuser deux Maréchaux de France avec tout le Corps généralement de la Marine , sans prendre garde qu'il y avoit parmi tant de personnes considérables par leurs services , des gens d'une condition très distinguée , & incapables de rien faire contre leur devoir ; qu'ils venoient tous les jours lui demander justice de son insolence , & le prier d'en parler à Sa Majesté ; qu'il espéroit donc qu'elle feroit examiner une bonne fois les accusations

tions de cèt extravagant, afin de lui imposer silence, quand elle auroit reconnu qu'il y avoit plus de vision que de vérité dans tout ce qu'il avançoit.

Le Roi après avoir écouté ce Ministre attentivement, lui promit de faire tout ce qu'il désiroit, & même qu'on n'y perdrait point de tems. Ainsi il commanda aux Commissaires qu'il avoit donné à cèt étourdi d'approfondir cette affaire. Ces Commissaires s'y attachèrent aussi-tôt, & ayant reconnu effectivement que tout ce qu'il avançoit n'étoit que l'effet de quantité de nuages qui environnoient son cerveau, ils en rendirent compte à Sa Majesté. Elle défendit alors à cèt homme de lui parler jamais de cette affaire, mais n'étant pas assez sage pour profiter de cèt avis, il voulut insister comme auparavant; peu s'en fallut même, qu'il ne dit que tout le monde s'entendoit pour sauver les coupables. Le Roi lui dit une seconde fois qu'il vouloit absolument qu'il ne fût plus parlé de cette affaire, ayant néanmoins la bonté de lui cacher ce qu'il commençoit à croire de son esprit. Cèt homme crut qu'il falloit dissimuler & feindre de lui vouloir obéir. Mais pendant qu'en apparence il gardoit le silence, il remua Ciel & Terre pour n'en pas demeurer là. Il gagna le Che-

valier de Lorraine pour faire agir Monsieur, & quoi qu'on ne doive guères ajoûter foi aux grands parleurs, comme il est, ce Chevalier ne laissa pas d'employer le credit qu'il avoit sur l'esprit de ce Prince pour le faire venir à bout de son dessein. Monsieur en parla à Sa Majesté qui fut toute surprise de ce que ce petit homme osât se servir encore de ce canal, après les deffenses qu'il venoit de lui faire. Elle en dit son sentiment à Monsieur, & lui deffendit de se mêler jamais de rien de pareil. Dès ce jour là, le Roi se résolut de se deffaire de lui, mais comme ce n'est qu'avec peine qu'il en vient à cette extrémité avec ceux qui ont eu l'honneur d'être les Domestiques, & que jamais Prince n'eut tant de bonté pour eux, il suspendit cette resolution jusque à ce qu'il vit que rien n'étoit capable de le rendre sage. Ce petit homme après avoir été reprimandé du Chevalier de Lorraine, de ce qu'il avoit été cause qu'il avoit commis Monsieur mal à propos, fut assez hardi pour mettre un Placet à l'ordinaire, sous le nom du Duc de la Rochefoucaut, sans lui en dire seulement un mot auparavant. Il est vrai qu'après avoir fait ce coup là, il fut chez lui par deux fois pour lui en parler sans en trouver la commodité. Il espéroit que ce Duc, qui étoit parfaite-

ment

ment bien auprès du Roi, prendroit ses visions pour des réalitez, & qu'en l'intéressant il feroit son affaire de la sienne. Au reste ce Placet ayant été rapporté au Roi avant qu'il eût le tems de retourner chez lui, ou peût-être après y être encore retourné, sans lui pouvoir parler, Sa Majesté en dit un mot au Duc. Il lui fit le même compliment qu'il avoit fait à Monsieur, savoir qu'il ne lui feroit point de plaisir d'écouter cèt étourdi, & encore moins de lui parler jamais de ses affaires. Le Duc extrêmement surpris de ce reproche qui ne lui étoit pas dû, puisque ce Placet avoit été donné sans sa participation, protesta au Roi qu'il ne savoit de quoi il lui parloit, que c'étoit à son insu que cèt homme avoit fait ce pas là, & que bien loin de vouloir s'excuser de cette faute, il lui demandoit justice de celui qui l'avoit faite. Le Roi lui promit de la lui faire, & se resolut plus que jamais de se débarrasser d'un fou si dangereux & si entreprenant. Cependant cèt homme, comme s'il n'en eût pas déjà fait assez pour se perdre, écrivit encore une lettre où il se plaignoit que le Roi s'opposoit lui-même au service, qu'il lui vouloit rendre, elle fut interceptée & portée à Sa Majesté. Elle la trouva trop insolente pour borner sa punition à l'éloigner de

sa personne. Elle le fit mettre à la Bastille, & lui ayant fait commander là de sa part de donner la demission de sa charge, il s'en fit tirer l'oreille pendant quelque tems, mais enfin lui ayant fait signifier qu'il ne devoit point s'attendre à en sortir qu'il ne l'eût fait, il fallut à la fin s'y resoudre ou demeurer prisonnier toute sa vie.

Mrs. de la Marine ne furent pas les seuls qui furent accusez injustement. Il revint alors des Païs étrangers un certain Abbé de qualité, de qui l'on avoit dit bien autre chose que ce que l'on avoit dit d'eux. On ne l'avoit pas accusé moins que d'avoir demandé à parler au Roi Guillaume, avant que la paix fût encore signée, & de lui avoir voulu persuader qu'il ne devoit point songer à la faire, parce que la France étoit perdue absolument s'il continuoit seulement la guerre encore deux ans. Sa famille qui est une des plus considérables de Bretagne, fut fort affligée quand elle entendit parler de lui de la sorte, & son frère aîné sur tout, qui étoit dans le service, & qui même y étoit déjà bien avancé. Il n'osa plus presque se montrer devant le Roi, craignant à toute heure qu'il ne le rendit responsable du crime prétendu de son frère. Il y avoit long-tems néanmoins que Sa Majesté, à l'exemple de Dieu, s'étoit

expliquée là-dessus , elle avoit dit devant toute la Cour que chacun porteroit son iniquité , sans que les proches fussent responsables des fautes de leurs proches ; & en effet un Mousquetaire ayant fait un meurtre effroyable en 1676. Sa Majesté ne fût pas plutôt qu'un de ses frères qui étoit Capitaine de Cavallerie en étoit si confus & si affligé qu'il songeoit déjà à passer dans les Païs étrangers , qu'elle le fit Exempt des Gardes du Corps. Elle ne pouvoit mieux faire connoître à tout le monde qu'elle ne prétendoit point rendre un autre responsable du crime d'autrui. Cependant , comme le frère de cét Abbé avoit beaucoup d'honneur , quelque connoissance qu'il eût de tout cela , & de la justice de Sa Majesté , il n'en eut pas moins de douleur & de confusion. Ce qui le rendoit encore plus affligé , c'est qu'il se défiloit encore extrêmement de son frère. Il savoit que son petit Collet ne l'avoit pas empêché de faire quantité de choses qui ne convenoient nullement à cette condition. Il avoit jetté le divorce entre un mari & une femme. Il étoit devenu amoureux de la femme d'un President , & son mari en avoit eu de grosses parolles avec elles. Il n'eût pas même manqué à pousser son ressentiment plus loin , si ce n'est que ses parens & ses

amis lui firent connoître qu'il arrivoit de certaines choses dans la vie, sur lesquelles il valloit beaucoup mieux se taire que d'éclater. Il les crût en partie, mais ne s'étant pû d'un autre côté empêcher d'en murmurer, cela fit un tel tort à cèt Abbé, qui par sa qualité, & par les services de son frère prétendoit déjà avoir quelque bonne Abbaye, qu'il s'en vit reculé de mille lieuës. Le Roi qui veut que chacun fasse son métier, c'est à dire qu'un homme de guerre soit brave homme, qu'un homme de Robe soit bon Juge, & qu'un homme d'Eglise soit homme de bien, ne fût pas plutôt qu'il se mêloit de débaucher les femmes d'autrui, au lieu de les affermir dans la vertu, qu'il ne voulut plus que le Père de la Chaise, qui l'avoit mis sur ses tablettes pour avoir quelque bon Bénéfice, le lui proposât d'avantage comme un sujet digne de le remplir.

Le pauvre Abbé qui avoit plus de qualité que de bien, fut fort fâché de se voir ainsi par sa faute reculé de ses espérances. Cependant comme il savoit qu'il y avoit à tout pêché misericorde, il se mit dans un Seminaire, soit qu'il fût véritablement repentant de ce qu'il avoit fait, soit qu'il en voulût faire le semblant. Il vouloit ôter par là à Sa Majesté les méchantes impressions qu'elle

qu'elle pouvoit avoir de sa conduite & rentrer en grace auprès d'elle. Le Roi qui est un Prince fort clair-voyant, & qui ne se trompe presque jamais dans le jugement qu'il fait des personnes, ne se laissa point duper par ce changement, si différent de la vie qu'il menoit auparavant. Car il prêchoit, jeunoit & cathechoit, & en un mot il n'y avoit point d'Ecclesiastique non seulement dans son Seminaire, mais encore à plus de vingt lieues à la ronde, dont la conduite fût plus exemplaire que la sienne, le Père de la Chaise qui avoit envie de l'obliger ne pouvant comprendre d'où venoit au Roi l'aversion qu'il avoit pour lui, lui qui naturellement est bon, & plus porté à juger du bien que du mal d'une personne, prit sujet de là de lui en parler. Il lui remontra que l'austerité de sa vie & le régleme[n]t de ses mœurs ne méritoient pas seulement une abbaye, mais encore un Evêché. Que les plus grands pêcheurs étoient d'ordinaire les plus grands Saints, & que si Dieu étoit comme lui, il faudroit rayer du Calendrier quantité de Saints, qui après de grands crimes avoient montré à l'Abbé le chemin qu'il suivoit présentement. Le Roi ne se rendit pas pour tous les discours de son Confesseur. Il lui répondit au contraire qu'il le pouvoit

rayer de dessus le rolle des Evêques, tout comme il avoit fait, il y avoit quelque-tems, de dessus celui des Abbez, parce qu'il ne l'honnorerait jamais de cette dignité.

Je ne fais si l'Abbé eut connoissance de cette réponse, ou s'il s'ennuyait déjà de passer sa vie dans un Seminaire, ou d'attendre si long-tems après un benefice qui ne venoit point, mais soit que ce fût l'un ou l'autre, il changea bien-tôt de demeure. Il est vrai que ce ne fut pas pour recommencer à rendre ses devoirs à la femme du Président, ni même à aucune autre. Il s'en abstint au contraire pendant je ne fais combien de tems, comme s'il eût voulu continuer la vie dont il venoit de faire parade aux yeux de toute la France; mais soit qu'il vit qu'on l'examinât, ou que l'envie de courir le prit, il passa en Flandres, où il se mit pourtant toujours à Cathechiser les uns & les autres. Il commença même à assister les malades à la mort, & le Marquis de Blanchefort second fils du feu Maréchal de Crequi, étant tombé malade en ce tems-là, ce fut lui qui l'exhorta à ce passage auquel on a tant de peine à se résoudre, sur tout dans un âge aussi peu avancé qu'étoit le sien. Le Père de la Chaise prit encore sujet de là de parler au
Roi

Roi en faveur de cèt Abbé. Il lui dit qu'il ne cherchoit pas sa presence pour faire de bonnes actions, & qu'ainsi on ne lui pouvoit reprocher comme à beaucoup d'autres, qu'il n'étoit qu'un Tartuffe. Le Roi ne se rendit pas encore pour cette nouvelle attaque, il lui répondit qu'il ne pouroit jamais lui ôter de la tête que l'Abbé n'en fût un des plus fieffez; que le tems leur apprendroit bien-tôt lequel des deux se trompoit, mais qu'il ne croyoit pas que ce fût lui. Le Père de la Chaise répliqua à Sa Majesté qu'il avoit bien peur qu'elle n'offensât Dieu de juger ainsi mal de son prochain. Sa Majesté lui rendit bien-tôt son change, en lui répliquant, que s'il apprehendoit cela pour elle, elle apprehendoit bien aussi pour lui, qu'il ne l'offensât lui même, en lui voulant faire donner un Evêché à un homme qu'elle en croyoit tout-à-fait indigne. Je ne fais encore si cette réponse revint à l'Abbé ou non, mais enfin perdant tout à coup l'envie qu'il avoit témoignée depuis qu'il étoit en Flandres de vouloir Cathechiser les hommes, il passa sans en rien dire à personne en Hollande pour y cajoller les femmes. Ce fut du moins ce qu'on l'y vit faire d'abord qu'il y fut arrivé; cependant comme il alloit souvent chez un des Ambassadeurs

Plenipotentiaires qui étoient encore assembles pour les Conférences de la paix, cela fit dire à bien des gens que ce Predicateur n'étoit pas seulement bien coquet, mais qu'il étoit encore bien dangereux. On le soupçonna en un mot d'avoir donné non seulement des Mémoires à cèt Ambassadeur, & contre le Roi & contre l'Etat, mais d'avoir veu encore en particulier le Roi Guillaume, à qui il avoit revelé des choses secretes. Tout cela étoit faux néanmoins, & il ne songeoit en allant si souvent chez cèt Ambassadeur, qu'à y rendre ses devoirs à une personne qui avoit pris dans son cœur la même place que la Présidente y avoit eüe autrefois. Elle valloit aussi un peu mieux qu'elle, sans lui faire tort; cependant, comme il ne faut qu'une médisance comme celle-là pour en répandre bien d'autres dans la bouche de ceux qui pouvoient en entendre parler, tout Paris voulut dès le lendemain que le Roi eût écrit au Roi Guillaume pour le prier de lui envoyer cèt Abbé pieds & mains liez. On en donna même avis à ce prétendu coupable par une lettre non signée, & dont il ne connoissoit point l'écriture, afin que si elle lui venoit assez à tems, il prit le parti de se sauver en Turquie plutôt que de se laisser prendre.

Le pauvre Abbé fut bien étonné de ce dont on l'accusoit ; si c'eût été d'être amoureux , il eût été bien obligé d'avoüer la dette , puisque c'étoit la vérité ; le Seminaire, où il avoit été ni les mortifications que le Père de la Chaise avoit alléguées au Roi en sa faveur , ne l'avoient point mis à couvert de cette malheureuse passion à laquelle il n'étoit que trop sujet pour son malheur ; mais enfin sachant qu'il étoit non seulement innocent du crime dont on l'accusoit , mais encore qu'il en étoit incapable , il fut trouver Mr. de Harlai pour lui demander , si c'étoit lui qui avoit reçu l'ordre dont on lui donnoit avis secretement ; que si cela étoit il venoit se remettre entre ses mains sans qu'il fût besoin de le faire arrêter , & que si c'étoit un autre , il venoit toujours se rendre prisonnier chez lui , afin qu'on n'eût pas la peine de le chercher ; qu'il le prioit de le mander au Roi , afin que Sa Majesté fût toujours prévenue de son innocence , en attendant qu'il pût la prouver entièrement devant les Commissaires qu'il lui plairoit de lui donner. Mr. de Harlai avoit déjà bien ouï dire quelque chose d'approchant de ce qu'il lui disoit lui-même. Cela avoit été cause même qu'il avoit examiné sa conduite , & qu'il lui avoit encore mis des

gens à ses trouffes pour prendre garde à ce qu'il devenoit à de certaines heures; car il jugcoit qu'il falloit qu'il prit ce tems-là pour exécuter sa trahison, si ce qui se disoit de lui étoit véritable; mais enfin ses espions lui ayant rapporté que toutes ses démarches n'étoient uniquement que pour sa maîtresse, il le tint pour si bien justifié dans son esprit, qu'il lui répondit qu'il eût voulu de bon cœur que la prison où il étoit, n'eût pas été plus fâcheuse que celle qu'il venoit de chercher chez lui; qu'il ne lui seroit pas difficile de rompre ses chaines, puisque non-seulement il le déclaroit libre, mais encore autant qu'il étoit en son pouvoir innocent de ce qu'on l'accusoit; qu'il croyoit bien pourtant qu'il n'avoit plus le cœur aussi François qu'il l'avoit eu par le passé, mais que comme on n'aimoit pas éternellement, il étoit persuadé que cela pourroit revenir lors qu'il y penseroit le moins; qu'ainsi il pouvoit demeurer en repos, parce qu'il lui étoit caution qu'on ne lui en feroit pas un grand crime. Voilà effectivement en quoi cét Abbé étoit criminel. Cependant s'il étoit à l'abri en cela de tout ce qu'on le menaçoit, s'il se fût trouvé coupable, il ne le fut pas de perdre l'estime du Père de la Chaise. Il n'osa plus parler à Sa Majesté en sa faveur, voyant qu'il avoit
fait.

fait succéder une Hollandoise à la Présidente ; Sa Majesté demanda aussi à ce bon Père, s'il se rendoit à ce coup-là, & s'il vouloit toujours qu'on donnât un Evêché à cèt Abbé. Le Jesuite baissa les yeux à ce reproche, & tout ce qu'il pût dire pour sa justification, fut qu'il étoit comme impossible à lui aussi bien qu'à un autre de s'empêcher d'être trompé par un Tartuffe.

Mais si le Roi sût si bien se deffendre des recommandations de son Confesseur, dont le suffrage en ces sortes de rencontres emporte d'ordinaire avec soi le consentement de Sa Majesté, il n'en fut pas de même à l'égard d'un autre Abbé, que ce bon Père protegeoit également. Je veux parler de l'Abbé de Coadlet, dont la triste aventure n'a point eu d'égale dans toutes les Histoires passées ni dans toutes les Histoires, peut-être, qui nous seront données à l'avenir. Ce n'est pas qu'elles ne nous fournissent quantité d'exemples d'Evêques déposez ; mais comme cela ne s'est fait que par l'autorité de l'Eglise & pour Hérésie manifeste, ou pour quelques autres crimes capitaux, je prétends (je ne fais si je me trompe) que l'Histoire que j'ai à rapporter de cèt Abbé l'emportera sur tout ce que l'on sauroit dire de ces exemples prétendus. Quoi qu'il en soit,

l'Abbé de Coadlet, Gentilhomme de Bretagne, qui avoit déjà une dignité dans le Chapitre de Vannes, se croyant en droit de demander encore quelque petit Bénéfice, pour pouvoir subsister plus commodément, borna toute son ambition à avoir une Abbaye de quatre ou cinq mille livres de rente. Au reste il y employa de si bons amis auprès du Père de la Chaise, de qui il croyoit que cela dépendoit, que ce bon Père lui dit qu'il avoit tort de se borner là, qu'il falloit qu'il demandât quelque chose de mieux, & qu'il espéroit qu'il y réussiroit. L'Abbé fut ravi de l'entendre parler de la sorte, & comme l'appetit vient d'ordinaire en mangeant, de petit Abbé qu'il vouloit être il eut la demangeaison de devenir un gros Evêque. Il n'osa pourtant le dire d'abord au Père de la Chaise, mais ce bon Père lui faisant entendre que la dignité dont il étoit revêtu dans une Eglise Cathédrale, l'en rendoit plus digne qu'un autre, principalement lors qu'elle se trouvoit jointe avec toutes les qualitez requises pour le devenir, il se fit écrire comme beaucoup d'autres sur le Catalogue de ceux qui aspireroient à l'Episcopat. Il demeura cependant à Paris, jusques à ce que le Roi remplit quelques Evêchez qui étoient vaquans, & qui ne manquoient pas d'amoureux. Car ce
n'est

n'est plus le tems comme autrefois, que ceux à qui l'on conféroit cette dignité disoient, mais de bon cœur, *Nolo Episcopari*, c'est à dire je ne veux pas être Evêque. Ils disent aujourd'hui, ou du moins ils le pensent, s'ils ne le disent pas, *volo Episcopari*, c'est à dire je veux être Evêque, & certes ils le pensent bien de tout leur cœur, puisque l'on ne sauroit bien représenter tous les amis qu'ils emploient, & tout les ressorts qu'ils font jouier pour se mettre la Mitre sur la tête.

L'Abbé de Coadlet, qui savoit bien aussi que c'étoit-là le grand secret pour y parvenir, ne se contenta pas d'avoir le Père de la Chaise pour lui, quoi que ce fût le meilleur ami qu'il y pût employer; mais il en chercha encore d'autres qui pussent l'y servir aussi-bien que lui. Il étoit prévenu que comme dans un procez, l'abondance de droit ne nuit pas, il en étoit de même dans cette affaire, où il ne pouvoit attirer trop de gens dans son parti. Cependant comme il y en a qui se perdent par des endroits où les autres se sauvent, il lui arriva que ce qu'il croyoit lui devoir être le plus profitable, lui fut nuisible à un point qu'il n'en pût jamais revenir. Comme il avoit ouï dire que dans le tems où nous sommes, les femmes servent bien autant que tout le

reste,

reste, il fit sa Cour assiduëment à la Marchalle de Crequi, qui étoit de son Pais. Cette Dame lui promit ses habitudes, & les lui donna; mais comme il avoit ouï dire aussi que les vieilles avoient bien moins de credit que les jeunes, il la quitta bientôt pour sa belle fille, qu'il crut plus en passe de le servir qu'elle n'étoit. Il fut chez elle réglément tous les jours, & y étant allé la semaine Sainte, il n'eut pas la force de la refuser d'une partie d'ombre qu'elle lui proposoit, d'autres disent d'une partie de bassette, ce qui n'est pas plus criminel l'un que l'autre devant Dieu, si ce n'est peut-être qu'il entre plus de passion dans l'un que dans l'autre. Quoi qu'il en soit, comme il savoit bien que ce n'étoit pas là l'occupation d'un aspirant à l'Episcopat, & principalement dans un tems comme celui où l'on étoit alors, il eut grand soin de recommander à cette Dame & à toute la Compagnie de bien faire fermer les portes, afin que personne ne le vit dans un exercice si contraire à sa profession. Il est si ordinaire à Paris de voir jouer les petits colets à toutes sortes de jeux, que la plupart de ceux devant qui il faisoit ce discours, même jusques aux laquais, le regardèrent comme un Taruffe, mais c'est qu'ils ne savoient pas les pré-

prétentions nî de quelle importance il lui étoit que le Roi n'en eût point de connoissance. Ils ne savoient pas dis-je que le secret lui étoit nécessaire, à moins que de vouloir que son affaire échoût.

Au reste cette semaine s'étant passée sans que le Roi entendit parler de cette Scene, il remplit les benefices vaquans à la bonne fête comme c'étoit sa coutume, car il n'y nomme jamais qu'en ce tems-là, soit que cèt usage soit établi de longue main, ou que les Confesseurs du Roi l'aient introduit pour se faire faire la Cour, pendant cèt intervalle; mais laissant à part tout ce qui en peut-être, ce que je ne me mets guères en peine d'approfondir, il faut savoir que le Roi qui ne connoissoit cèt Abbé, que parce qu'il avoit un frère Lieutenant aux Gardes, & qui le voyoit néanmoins à la tête de tous les prétendans aux Evêchez, comme le plus illustre de tous tant qu'ils étoient, demanda au Père de la Chaise quel homme c'étoit. Le bon Père qui le vouloit servir n'eut garde de ne lui en pas dire du bien. Il l'éleva jusques au Ciel, tellement que Sa Majesté, croyant qu'il n'y avoit point de plus homme de bien que lui dans son Royaume, ni dont la vie fût plus exemplaire, il le nomma à l'Evêché de Poitiers.

Cette

Cette nouvelle ne se répandit pas plutôt dans Paris que chacun en fut étonné, par rapport à son nom qui n'étoit connu auparavant que dans la Province, mais il ne tarda guères à l'être de tout le monde par ce qui lui arriva bien-tôt ensuite. Chacun crût entendant dire qu'il avoit eu cèt Evêché qu'il falloit que ce fût un homme d'une insigne vertu, puisque le Roi l'avoit choisi pour un aussi bon benefice, au préjudice de tant de personnes de considération qui soupiroient après une telle pièce. Mais ceux qui avoient joué avec lui chez la Marquise de Crequi belle fille de la Maréchalle, étant les premiers à dire aux autres, qu'il n'étoit pas si devot que de merveilles, puis qu'il avoit employé un des jours de la semaine Sainte à cèt exercice, cette nouvelle fut rapportée au Roi dès le même jour. Il en passa la nuit dans des inquiétudes mortelles, craignant que Dieu ne lui fit rendre compte un jour d'avoir nommé un Evêque capable d'une action comme celle-là.

Le lendemain le Père de la Chaise s'étant présenté à lui pour lui faire signer la feuille où étoient les noms de ceux à qui il avoit donné les benefices, quand il vint à celui de cèt Abbé, il le raya, au lieu de le parapher comme. c'étoit la coûtume : le Père de

la Chaise lui demanda ce qu'il faisoit, ne pouvant deviner ce que cela vouloit dire. Le Roi lui répondit qu'il ôtoit de dessus la feuille une homme qui étoit indigne d'y être; qu'il ne le connoissoit pas, lors qu'il lui avoit donné un Evêché; qu'il ne le connoissoit pas non plus lui même, lors qu'il le lui avoit proposé comme un bon sujet, mais qu'on le lui avoit fait si bien connoître depuis, qu'il étoit au desespoir d'avoir fait une bevûë comme celle-là. Ce reproche rouloit un peu sur le bon Père, qui lui en avoit dit des merveilles pour obliger ceux qui le lui avoient recommandé, & peut-être aussi parce qu'il en croyoit lui même tout le bien qu'ils lui en avoient dit. Ce Jesuite tout étonné de ces paroles se servit de l'autorité qu'il avoit sur sa conscience pour lui faire changer de résolution. Comme il lui étoit aisé de juger, & par ce que le Roi venoit de lui dire, & par ce qu'il voyoit qu'il falloit qu'on lui eût fait détrañges discours de ce pauvre Abbé, il lui remontra: qu'il ne falloit pas croire légèrement tout ce que l'on entendoit de son prochain, qu'il lui avoit recommandé souvent la lecture du petit livre de l'Imitation de Jesus, & qu'il y avoit dû voir un Chapitre tout exprès là-dessus: que la medisance étoit grande parmi

miles hommes, aussi-bien que la jalousie, tellement qu'il suffisoit que Sa Majesté lui eût fait du bien pour déchaîner tout l'enfer contre lui.

Le Roi, après l'avoir écouté attentivement, lui repliqua que ce qu'on lui avoit dit n'étoit point une medifance, comme il pensoit, que c'étoit une chose qui s'étoit passée tout nouvellement à la vûe de plusieurs personnes, qu'il la savoit même d'une de celles qui en avoient été témoins, desorte qu'il ne lui étoit plus permis d'en douter. Le bon Père voulut savoir ce que c'étoit, & le Roi n'ayant point feint de la lui apprendre, lui dit encore que s'il devoit ajouter foi à quelques autres rapports, cèt Abbé joignoit au deffaut d'aimer le jeu celui de ne pas haïr les Dames. On l'avoit dit effectivement à Sa Majesté, comme une chose dont on étoit bien assuré. Cependant, soit qu'il les aimât ou non, car enfin il y a bien peu de gens qui les haïssent, il n'étoit point vrai du tout que cela eût jamais causé aucun scandale dans le monde, comme le prétendoient ses ennemis; ainsi le Roi reconnut bien-tôt à cèt égard qu'on lui avoit imposé. Quoi qu'il en soit, le Père de la Chaise voyant que l'autre accusation étoit grave, & qu'il n'y avoit pas moyen d'en
faire

faire revenir le Roi, de la manière qu'il lui en parloit il prit le parti de lui jeter quelque scrupule dans l'esprit. Il lui dit qu'il y avoit plus de foiblesse que de crime dans ce que l'Abbé avoit pû faire, qu'on voyoit bien que c'étoit la complaisance plutôt que l'inclination, ou le manque de respect pour des jours aussi Saints que ceux où on étoit alors, qui lui avoit mis les cartes à la main; que peu de gens savoient cette faute, mais que toute la France l'alloit savoir & même soupçonner de lui beaucoup de choses, du moment qu'il lui ôteroit ce qu'il lui avoit donné; que Sa Majesté prit bien garde à ne pas causer ce scandale à son peuple, parce qu'il en seroit responsable devant Dieu; qu'une petite correction faite en secret à cet Abbé le feroit rentrer en même tems en lui même, qu'il demanderoit pardon à Dieu de la faute qu'il avoit pû commettre, & qu'elle demeurerait ensevelie dans le silence: qu'après tout, elle ne pouvoit être regardée comme une faute atroce que par rapport à la Sainteté du tems où elle avoit été commise; qu'il n'étoit pas le seul Ecclesiastique, qui aimât le jeu, & qu'il y avoit assez d'Evêques, & d'Abbés qui en faisoient comme leur principale occupation; qu'on ne leur ôtoit pas pour cela ni leurs Evêchez

ni

ni leurs Abayes; qu'il avoüoit bien avec Sa Majesté qu'ils n'en faisoient pas mieux d'en user de la sorte; qu'il convenoit même que ce n'étoit pas là de quoi ils devoient s'occuper, mais enfin que l'esprit de l'homme étoit foible, & que comme il y avoit vingt quatre heures dans la journée, & qu'on ne pouvoit pas les employer toutes à des exercices de pieté, on leur permettoit de se délasser à des jeux innocens.

Le Roi ne gouta pas cette morale, qui lui parut trop relâchée à l'égard d'un homme semblable à celui dont il s'agissoit présentement. Il faisoit une grande différence de lui à un homme de guerre ou de quelque Courtisan, à qui il eût bien pû croire que cela eût été permis, mais de croire que cela le pût être à un Ecclesiastique, c'est ce qu'il ne pouvoit se mettre en tête avec tout le respect qu'il devoit à son Confesseur. Ainsi Sa Majesté ne se rendant point à cette objection, le Père de la Chaise fut obligé de le prendre sur un autre ton. Il lui renouvela la crainte qu'il avoit tâché de lui donner du scandale qu'elle alloit faire, & voyant que cela n'operoit rien encore de bon pour lui, il la pria du moins d'en vouloir consulter le Ciel, avant que de se déterminer entièrement là-dessus. Sa Majesté n'eut pas de peine

ne à y consentir. Il ne lui demandoit rien en cela qui ne fût d'un bon Chrétien, & même conforme à l'inclination de ce Prince ; ainsi le Roi s'étant mis à genoux à l'heure même sur un careau, le Père de la Chaise s'y mit en même tems à côté de lui, pour lui faire faire les prières qu'elle desiroit. Quand elles furent finies, le bon Père lui demanda ce que Dieu lui avoit inspiré, Sa Majesté lui répondit que ce n'étoit rien de ce qu'il souhaitoit, qu'il étoit résolu comme auparavant d'exécuter son dessein, & qu'il voyoit trop d'inconvenient à ne le pas faire ; que si cét Abbé demeuroit Evêque Dieu lui en feroit rendre compte un jour s'il ne remplissoit pas son devoir dans son Diocèse ; qu'il avoit assez de ses fautes sans se charger encore de celles d'autrui, & qu'il le croyoit trop pieux & trop éclairé pour lui conseiller autrement. Le bon Père ne se rendit pas encore pour cette réponse. Il demanda au Roi pour dernière grace, de suspendre sa résolution jusques au retour de la messe, où il devoit aller dans un moment. Il le conjura d'invoquer le Saint esprit, afin qu'il lui plût de l'éclairer. Le Roi le voulut bien, mais n'ayant point reçu l'inspiration que le bon Père prétendoit, Sa Majesté déclara qu'elle avoit rayé cét Abbé de dessus la

feuille,

feuille, parce qu'elle ne le croyoit pas aussi propre à être Evêque qu'elle se l'étoit figuré d'abord. Le pauvre Abbé de Coadlet aprit cette nouvelle avec toute la surprise & toute la douleur qu'on se peut imaginer. Il se retira dans un Seminaire pour y ensevelir son chagrin. Cependant le Roi se ressouvénant de ce que lui avoit dit le Père de la Chaise, & ne voulant pas qu'on le soupçonnât d'autre chose que de la vérité, déclara en même tems devant toute la Cour qu'il n'y avoit que ce qu'il avoit fait pendant la semaine Sainte qui eût été cause de son malheur, que tout ce qu'on lui en avoit dit d'ailleurs n'étoit pas véritable, & qu'il devoit rendre ce témoignage en sa faveur.

Le Roi s'étant montré si craintif envers Dieu dans une chose de si grande conséquence, se montra encore tout rempli de justice dans une autre qui arriva à un homme du même Pais. Un Conseiller du Parlement de Bretagne nommé Montchamp ayant donné des coups de bâton au neveu de la Moreau, fameuse Operatrice, & qui faisoit bien parler d'elle pour autre chose que pour les pièces qu'elle jouoit sur le Théâtre de l'Opera, le battu en porta ses plaintes à Sa Majesté. Le Conseiller croyoit
par

par l'autorité qu'il avoit parmi sa Compagnie dans le ressort de qui étoit arrivée cette affaire, se mettre à l'abri de tout ce qui lui en pouvoit arriver. Il traitoit déjà cèt homme de canaille & de misérable en comparaiſon de lui. Mais cette Operatrice qui étoit de celles à qui les gens de la première qualité offroient de l'encens ayant pris en même tems le parti de son neveu, elle obtint une lettre de cachet en sa faveur. Elle portoit injonction à ce Parlement de faire si bonne & si brieve justice au pauvre battu, qu'il n'eût pas sujet de s'en plaindre. Montchamp ayant reconnu par là qu'il avoit affaire à plus forte partie qu'il ne pensoit, se servit d'une chicane assez ordinaire aux gens de son métier. Il rechercha la vie non de la tante, car il n'eût pas eu beaucoup de peine à en prouver bien des choses, mais celle de son neveu. Il crut que s'il lui trouvoit de mauvaises affaires, comme on le lui faisoit espérer, cela ralentiroit la poursuite, que sa partie faisoit contre lui. Cependant ne se fiant pas tant à ces promesses qu'il ne fût bien aise de prendre toutes ses mesures pour se tirer de ce mauvais pas, il pria la Maréchalle de Crequi qui étoit de ses parentes, de faire parler d'accommodement à la Moreau.

Cette Operatrice ne se vit pas plutôt recherchée qu'elle se fit tenir à quatre. La Maréchale la menaça de la recherche que le Conseiller faisoit de la vie de son neveu, afin de l'intimider; Mais soit qu'il n'eût rien à apprehender de ce côté-là, ou qu'elle se crût assez d'amis pour l'en tirer, quand même il y auroit quelque chose, elle porta ses prétentions si haut qu'elle demanda dix mille écus à la Maréchalle pour les dommages & interêts de son neveu. La Maréchalle ne l'eut pas plutôt mandé à son parent, qu'il n'y eut plus d'accommodement à espérer pour lui. Il traita de ridicule une demande comme celle-là, ainsi tournant toutes ses pensées à se bien deffendre, il eût embarrassé sa partie, si le Parlement l'en eût voulu croire. Il donna une Requête contre ce battu prétendant, qu'il avoit deux femmes. Il vouloit que l'on décrêtât contre lui, mais ne rapportant aucune preuve de son accusation, ce Corps n'osa faire cela en sa faveur, de peur d'en être repris par la Cour. La lettre de cachet qu'il en avoit reçüe, avec une lettre de Mr. le Procureur Général du Parlement de Paris, l'avertissoient qu'il lui falloit aller droit en besogne, sinon que son jugement seroit sujet à révision. Il craignoit sur tout l'autorité

torité des amis de la tante, se doutant bien que s'il lui donnoit lieu de se plaindre de lui, ce seroit à eux qu'il auroit affaire bien plutôt qu'à elle. Montcamp n'ayant pû rien operer par là ni pû pareillement recouvrer les preuves qu'il cherchoit, quoi qu'il y employât des personnes de consideration, enfin son affaire fut jugée. Il fut interdit pendant six mois, & après avoir reçu reprimande derrière le bureau, il fut encore condamné aux dépens. Il avoit fait offrir auparavant quatre mille francs à sa partie, & comme par la liquidation qui fut faite de ces frais, ils ne montoient pas à tant, cela fâcha si fort la Moreau que s'il n'eût tenu qu'à elle, elle se fût bien-tôt pourvûë contre cèt Arrêt. Mais les gens du métier lui ayant témoigné qu'elle n'y réussiroit pas, si elle l'entreprenoit, il lui fut force d'y condescendre malgré elle.

Si la Bretagne avoit ainsi fait voir une grande violence en la personne d'un de ses Magistrats, Paris en fit bien voir une autre dans le fils d'un des siens, & qui de plus fut exercée à l'encontre d'une personne de condition. Le Marquis de Novion, fils de feu Mr. de Novion Maître des Requêtes, & frère de Mr. de Novion aujourd'hui Président à mortier, étant devenu

amoureux d'une certaine Chanoinesse, dont la Mere étoit parente, & de même famille que Mr. de Caumartin, entra si bien dans ses sentimens qu'il lui promit, à ce qu'on prétend, de la venger d'un gentilhomme dont elle se plaignoit. Le sujet de son chagrin étoit que celui-ci qui s'appelloit le Chevalier de St. Geniers, la pressoit un peu trop vivement de lui rendre de l'argent qu'il disoit lui avoir prêté. Il avoit été autrefois son amant, & soit qu'elle prétendit que quand un homme aime une femme il lui doit tout donner, & non pas prêter, ou que les manières avec lesquelles il lui redemandoit cét argent ne lui fussent pas agréables, elle avoit témoigné tant de fois à ce Marquis qu'il lui étoit importun, qu'on lui imputa tout aussitôt ce que je vais dire. Le Chevalier de Saint Geniers en passant un beau jour dans une rue assez près du logis de sa deffunte maîtresse, y fût attaqué par un de ces braves de Paris, qui sont toujours cinq ou six à trois pas l'un de l'autre, quand ils ont quelque chose à demander à quelqu'un. Voila en quoi consiste leur bravoure, ce qui a assez de rapport avec ce que feu Mr. de Turenne disoit autrefois, savoir que Dieu aidait aux gros escadrons. En effet
leur

leur suite fait que ceux qui ne les craignent pas seuls à seuls, leur portent d'ordinaire un grand respect. Aussi soit par cette raison ou parce que le Chevalier n'aimoit pas à degainer que contre les Turcs, qui sont ennemis capitaux de l'Ordre de Malthe, dont il étoit un des Membres, il ne voulut point avoir affaire à celui-ci. Le prétendu brave qui avoit fait son apprentissage à couper de la chair, chez son Père, qui étoit boucher dans la Ville, voyant qu'il étoit insensible à quelques duretez qu'il lui disoit, voulut voir s'il se ressouviendroit bien encore de son premier métier. Il y avoit pourtant déjà quelque tems qu'il l'avoit quitté, pour porter la brette. Il se mit en devoir de lui couper le nez, & il n'y réussit pas trop mal, puis qu'il ne resta plus à ce pauvre Chevalier qu'un nez qui ne tenoit plus que par un tendon. Il eût même achevé de le lui couper tout à fait, si ce n'est qu'il survint quelque gens qui l'en empêchèrent, & s'étant sauvé pendant que l'autre fût se faire penser, toute la Ville fut aussitôt remplie du bruit d'un coup si hardi. Comme il n'étoit pas difficile au Chevalier de deviner d'où lui venoit ce coup-là, il en rendit sa plainte chez un Commissaire, en même tems qu'il fût sorti de chez le Chi-

turgien où il s'étoit fait penser. Le Lieutenant Criminel décréta contre le brave, & contre de certains quidams dont il s'étoit fait accompagner pour faire son coup. Quant au Marquis, à la Chanoinesse & à sa mère, que le Chevalier avoit accusées autant les uns que les autres, il eut un peu plus d'égard pour eux : la considération qu'il avoit pour les gens à qui ils appartenoient fit qu'il n'alla pas si vite. Il se contenta de decerner un ajournément personnel contre les trois personnes ; la mère & la fille y comparurent & se firent interroger, mais le Marquis de Novion n'osa faire la même chose, parce que son brave avoit été si fou que de se laisser prendre. Il se retira chez quelqu'un de ses amis, espérant que par le credit qu'il avoit dans la robe, il préserveroit le coupable de la punition qu'il méritoit ; mais le Roi qui avoit été informé de la chose par les amis du Chevalier, voulant qu'on examinât cette affaire à la rigueur, le Marquis sortit de Paris, & se sauva en Suisse.

Par bonheur pour ces femmes, elles n'avoient jamais ni veu ni parlé à ce brave ; tellement que ne les pouvant accuser, elles purgèrent leur ajournément personnel sans y trouver de difficultez. Le brave fut cependant condamné par le Lieutenant Crimi-

nel à être pendu, il ne put s'empêcher de donner cette sentence, quelque envie qu'il eût d'obliger la Famille du Marquis. Les amis du Marquis firent dire à ce brave de ne rien craindre, & que le Parlement devant qui il avoit appelé de son jugement alloit le rendre blanc comme neige. Mais le Chevalier qui s'en doutoit bien, allant au devant de leurs menaces, fit prier le Roi de lui donner d'autres juges, & l'obtint. L'appel fut porté au Grand Conseil au lieu d'être porté au Parlement comme c'étoit la coutume. Cela fut ordonné par un arrêt du Conseil privé, ce qui ayant fait perdre toutes mesures aux parens & aux amis de ce Marquis, ils lui mandèrent de se tenir clos & couvert où il étoit, parce que son affaire prenoit un si méchant train, qu'il n'y avoit pas de seureté pour lui à s'en revenir dans le Royaume. Comme il étoit Colonel du Régiment de Bretagne, & qu'il n'y avoit plus personne qui ne le crût coupable, il y eut quantité de gens qui demandèrent son Régiment. Mr. de Beuvron Père du Marquis de Harcourt, le demanda pour le Marquis de Sefane son fils aîné, de son second lit. Car il avoit épousé en secondes nôtces la veuve du Marquis de Genlis, qui étoit la Cadette des filles que le feu Maréchal de Fabert avoit laissées.

Les parens du Marquis jugeant de quelle conséquence il leur étoit de parer ce coup là , parce que si le Roi venoit une fois à donner son Regiment, cela feroit non seulement un grand préjudice à la fortune qui n'étoit déjà pas trop grande , mais que ce seroit encore comme une espèce de conviction contre lui. Ils supplièrent Sa Majesté de vouloir bien ne pas aller si vite en cette rencontre, qu'ils le feroient revenir tout au plûtôt pour se purger de la procédure qui avoit été faite contre lui , qu'il n'étoit pas riche , & que, de lui ôter son Regiment ou de lui ôter la tête, étoit presque pour lui la même chose. Le Roi en considération de leurs services voulut bien leur accorder leur priere. Le Marquis de Sefanne fût obligé de se pourvoir ailleurs , s'il vouloit avoir un Regiment : cependant cela n'empêcha pas le jugement de l'appel de celui qui étoit condamné , & la sentence étant confirmée, il chargea le Marquis de Novion en mourant , comme il vit que toutes ses belles promesses ne le salvoient pas de la corde. Ce fut quelque chose que ce jugement pour satisfaire la vengeance du Chevalier , qui ne pouvoit plus se regarder dans un miroir qu'il ne vit des marques de l'affront qui lui avoit été fait. Car quoique son nez eût été cousu il y paroïssoit

roissoit toujours des coutûres qu'il le mortifioient étrangement. Ainsi, comme il ne pouvoit être satisfait entièrement qu'il n'eût raison des autres, comme il venoit d'avoir de son brave, il les poursuivit vivement dans le tribunal qui lui avoit été donné. Il n'en pût avoir raison, comme il prétendoit, parce que quoi qu'il eût sorti le Marquis de son Tripot, c'est à dire du Parlement, où il avoit une infinité de parens & d'amis, comme tous les Juges se tiennent les uns aux autres pour ainsi dire par la queue, il est encore, à l'heure que je parle, à en avoir justice. On lui a fait mille chicanes, & il auroit besoin non seulement de plus de credit qu'il n'en a pour les débrouiller, mais encore de plus de richesses, car plaider & plaider en matière d'affaire Criminelle demande une bourse mieux foncée que la sienne, & encore l'épuiseroit-il bien. Cependant il arriva sur ces entrefaites un autre affaire au neveu du President de Novion, & qui fut si extraordinaire, que quoique celle dont je viens de parler le fût assez, il n'y avoit pas néanmoins de comparaison de l'une à l'autre. Voici ce que c'est.

La femme de ce President qui étoit fille de Berthelot des poudres, c'est à dire fille de celui qui avoit mis les poudres en parti, où il avoit gagné des richesses immenses, avoit

une sœur du premier lit , qui étoit demeurée veuve d'un nommé d'Ombreval Avocat Général de la Cour des Aides. Elle en avoit des enfans , & un fils entr'autres de l'âge de vingt-un ou vingt-deux ans. Il étudioit en Droit , afin d'être de la profession de son père. Or celui-ci sortant de l'école de Droit , & ayant vû passer deux Jesuites , & en même tems une charette chargée de ballets , il dit à ses camarades que ces disciples de S. Ignace les avoient assez foüettez pendant qu'ils étoient au Collége , pour leur rendre le change présentement ; qu'ainsi s'ils les vouloient croire , ils les étrilleroient en enfans de bonne maison , maintenant qu'ils les pouvoient prendre à leur avantage ; qu'ils n'avoient chacun qu'à faire une poignée de verges des ballets qu'ils avoient devant leurs yeux , & qu'ils les obligeroient bientôt à leur demander pardon de tout ce qu'ils leur avoient fait. Il n'y avoit point d'aparence du tout qu'il songeât à faire ce qu'il disoit. Il y en avoit bien plus qu'il ne disoit cela que par manière d'acquit. Mais ses camarades le prenant au pié de la lettre , les plus fous & les plus étourdis sautèrent les premiers sur la charette , délièrent les ballets , malgré celui qui les conduisoit , firent des poignées de verges , & s'en vinrent comme des forcenez
à ces

à ces deux pauvres Jesuites , qui ne songeoient guères à ce qui leur alloit arriver. Le compliment qu'ils leur firent fut sans façon. Ils leur dirent qu'ils leur avoient fait plusieurs fois mettre les chausses bas malgré eux , & qu'ils vouloient maintenant leur faire faire la même chose , qu'il étoit bien juste de les payer tout d'un coup du mal qu'ils leur avoient fait , & qu'ils alloient voir comment ils s'y devoient prendre pour en venir à bout. Les deux Jesuites ne purent croire ce qu'ils entendoient , tant cette folie leur paroissoit grande ; mais ces furieux leur firent bientôt voir en faisant suivre de près l'effet aux paroles , qu'il est presque aussi dangereux de tomber entre les mains des écoliers , que de tomber entre les mains des plus insignes boureaux qu'il y ait au monde. Les uns leur levèrent leur manteau , les autres leur robe , pendant que les autres leur défirent leur haut-de-chausse : enfin d'autres ayant levé leur chemise , le jeune d'Ombreval , à qui ces étourdis avoient apporté une poignée de verge , leur servit à ce qu'on prétend de correcteur , avec un autre fils de famille qui avoit consigné son argent pour être Conseiller au Parlement.

Chacun s'étant mis aux fenêtres au bruit que faisoient ces deux Jesuites , pour recla-

mer le secours des voisins , il y eut une jeune fille assez bienfaite , qui se trouva plus zélée que les autres pour empêcher qu'il ne leur arrivât un plus grand affront. Elle cria d'en-haut que cela méritoit châtiment , comme en effet cela le méritoit bien ; mais voyant que sa voix n'étoit pas écoutée , elle descendit en bas pour voir si sa présence ne feroit point plus d'effet que les paroles , mais il lui fut funeste d'avoir tant de charité. Ces Eco-liers qui n'en avoient pas tant qu'elle , voyant qu'elle prenoit si vivement le parti des bons Pères qu'elle leur en chantoit injures , la faisi- rent elle-même , lui leverent les jupes par derrière , & la fouettèrent tout de même qu'il les avoient fouettés. Elle ne leur demanda pas son reste ; d'abord qu'elle pût s'échaper de leurs mains elle rentra dans sa porte , & l'ayant fermée sur elle en même tems , elle remonta dans sa chambre bien confuse , & bien contristée de ce qui venoit d'arriver. Les Jesuites ne l'étoient guères moins. Cependant quoique leur fortune fût assez égale , & qu'ils eussent été fouettés tous trois en plaine rue , il y eut cela néanmoins de différent dans la suite , que cette aventure fut encore plus fatale à la fille qu'elle ne le fut à eux. Leurs Confrères ne les en reçurent pas moins dans leur Couvent. Ils leur juré-
rent

rent même qu'ils en tireroient vengeance dans peu, ou qu'ils en mouroient en la peine; au lieu que cette fille qui avoit un amant qui la recherchoit en fut si mal reçûë, qu'il ne la voulut plus voir. Il étoit pourtant tout prêt de l'épouser, & les articles étoient même signez, mais craignant que s'il passoit outre après ce qui étoit arrivé on ne l'appellât plus au Palais que le mari de la fessée, il n'en voulut jamais entendre parler. On le menaça de lui faire un procès pour lui faire tenir sa parole. Il répondit qu'il ne s'en soucioit guères, & qu'il s'en deffendrait comme il pourroit, & en effet peut-être eût-on trouvé ses raisons valables; chacun blâmant cette fille de s'être allée mêler imprudemment de ce dont elle n'avoit que faire.

Cette action avoit été trop publique & trop hardie, pour ne se pas répandre tout aussi-tôt dans Paris. Mr. d'Argenson ne fut guères à en être averti, & comme il étoit de son devoir de faire recherche des coupables, il mit tant d'espions en Campagne, qu'il découvrit à la fin que le jeune d'Ombreval en étoit. Il fut même que c'étoit lui qui avoit commencé la noise, qu'il l'avoit encore si bien poursuivie, qu'il avoit été un des correcteurs, par les mains de qui les Jesuites avoient passé. Il apprit aussi le nom de l'autre qui

avoit fait le même office, & les ayant fait arrêter tous deux, le Président de Novion s'en trouva tout scandalisé, comme s'il eût dû avoir cette considération pour lui que de n'en pas user de la sorte à l'égard d'une personne qui lui appartenoit de si près. Cette hauteur étoit digne de la vanité qui a toujours régné dans sa famille, quoi qu'il y ait bien à dire qu'elle soit aussi bonne & aussi ancienne que celle de Mr. d'Argenson. On voyoit encore, il n'y a pas long-tems, c'est à dire avant qu'on eût mis les charniers de St. Innocent en l'état qu'ils sont aujourd'hui, un Epitaphe qui marquoit assez qu'il n'y a point tant de noblesse ni de grandeur à leur race qu'ils voudroient bien le faire accroire. Il étoit bien différent de celui qu'on voit maintenant dans les Celestins, où le Duc de Gévres qui est de cette famille voudroit presque nous faire accroire qu'il sort de la côte de S. Louïs. Ils ne sont pourtant que de celle d'un Marchand foureur, qui ayant fait son fils Advocat, cèt Advocat donna commencement à cette prétenduë grandeur. Quoi qu'il en soit, le Président de Novion se souvenant bien moins de cela que du poste qu'il occupoit, se crût tellement supérieur à Mr. d'Argenson, qu'il lui écrivit une lettre
peu

peu civile au sujet de ce qu'il venoit de faire Mr. d'Argenson ne s'en mit guères en peine, & cela ne l'empêchant point d'aller toujours son chemin, le Président fut obligé de retirer son neveu de prison; son camarade sortit aussi de la même manière, & comme ils avoient tous deux des amis, & que l'accusation qui rouloit sur eux étoit destituée de ces preuves, qu'il faut avoir pour faire le procès à des gens, ils se tirèrent d'affaire fort heureusement. Les Jesuites en eurent pour leur compte, & la pauvre fessée pour le sien, quoi qu'elle fût bien morrifiée d'avoir manqué un mari, sans compter encore le mal, & l'affront qu'elle avoit reçu.

Le nouveau Roi d'Angleterre envoya cependant en Cour un nouvel Ambassadeur, qui fut le Comte de Portland son ancien favori. Car le Comte d'Albermarle n'avoit fait que lui succeder, si néanmoins je dois parler de la sorte, puisque, quoi que ce Comte fût très bien auprès de Sa Majesté Britannique, Portland y étoit toujours aussi bien qu'il y eût jamais été. Celui-ci même avoit cèt avantage par dessus l'autre qu'avec ses bonnes graces qui lui étoient communes avec lui, il possédoit encore la confiance. Ce

Com-

Comte renouvella à la Cour ce qui s'y étoit
veu du tems du Duc de Boukingham, lors
qu'il vint demander en mariage pour le Roi
son maître, Marie Henriette de France, sœur
de Louis XIII. de glorieuse mémoire. Ce
que je veux dire par là, c'est qu'il y vint avec
un équipage si superbe, & si magnifique qu'il
y avoit long-tems qu'on n'en avoit veu un
pareil à aucun Ambassadeur. Il eût permis-
sion d'amener avec lui quelque François qui
étoient passez en Angleterre après la revoca-
tion de l'Edit de Nantes, & qui n'eussent
osé y paroître, s'il ne se fût muni pour eux
d'un bon passeport. Cependant Desgrez dont
la Cour s'étoit servie pour arrêter des Minis-
tres & quelques autres gens de la Religion,
regardant cette occasion comme une chose
favorable pour lui, ne manqua pas d'en profi-
ter. Comme sa coutume étoit de rendre tout
le monde suspect, afin d'avoir lieu de faire
valoir son métier, il arrêta un beau jour
un des Ministres de cèt Ambassadeur, lors
qu'il étoit allé voir un Avocat au Conseil qui
étoit de ses amis. Par bonheur pour cèt
Avocat il étoit ancien Catholique, & com-
me cette qualité, & sa conduite, le met-
toient à l'abri des mauvais offices de ce pre-
neur de gens, qui eût voulu pouvoir fourer
chacun en prison, il lui dit ce qu'il pensoit
d'un

d'un procédé comme le sien. Car il n'avoit nul ordre de faire ce qu'il faisoit, & il en usoit ainsi tous les jours pour faire le zélé, pendant que tout son zèle se renfermoit uniquement dans son intérêt. Le Ministre lui demanda dequoi il l'accusoit, pour se saisir ainsi de sa personne, qu'il étoit Domestique de l'Ambassadeur d'Angleterre, & qu'il croyoit ne devoir rendre compte qu'à lui de sa conduite. C'étoit sur cette qualité que l'Avocat au Conseil avoit déclamé contre Desgrez, lui faisant entendre que la Cour n'approuveroit pas qu'il la commit si légèrement. Desgrez fut obligé de répondre à cette demande, que l'Avocat fortifioit par tout ce qui lui pouvoit venir en l'esprit, pour lui remontrer qu'il s'engageoit là dans un mauvais pas, tout de même qu'il y engageoit le Roi. La playe que la guerre avoit faite à toute la France saignoit encore, & comme Desgrez n'étoit pas à savoir que tout ce mal n'étoit venu que de la part du maître de l'Ambassadeur, il crut lui devoir rendre raison de son procédé. Il lui dit que le Ministre avoit administré la Communion à un de ses gens, qu'il avoit envoyé tout exprès chez l'Ambassadeur, que cela étoit deffendu, de sorte qu'il étoit bien fondé à l'arrêter, comme il faisoit. Il ne craignit point ainsi de se

décla-

déclarer sacrilège pour colorer son entreprise. Le Ministre à qui effectivement cela étoit deffendu, mais aussi à qui cela n'étoit pas arrivé, lui demanda de lui représenter l'homme qu'il accusoit d'être un Calomniateur. Desgrez l'avoit amené avec lui, jusques à la porte de l'Avocat, pour lui servir de recors, & l'ayant fait monter à l'heure même, le Ministre le reconut pour être venu le trouver à dessein de le séduire. Ce scélérat avoit feint d'être de la Religion, & l'avoit prié de lui procurer un passeport pour aller en Angleterre. Le Ministre avoit donné dans le panneau. Il avoit crû de bonne foi que c'étoit quelque pauvre homme que le zèle de sa religion forçoit à vouloir quitter son païs, & les parens; mais comme il savoit que cela ne lui étoit pas permis, il avoit tâché de le consoler sans lui donner d'autre soulagement.

Ce Calomniateur n'avoit eu garde de rendre cette réponse à son maître, ou s'il la lui avoit renduë, Desgrez feignoit du moins de l'ignorer. Quoi qu'il en soit, le Ministre se trouva si en colère à cette calomnie, que si son caractère lui eût pû permettre de mettre la main sur quelqu'un, il eût étrillé ce maraut de belle maniere. A ce deffaut il dit à Desgrez de le faire arrêter, sinon qu'il

en demeureroit responsable à Milord Portland. Que le Roi leur maître avoit les mains assez longues pour s'en faire faire raison, & que devant qu'il fût peu, il en sauroit des nouvelles. L'Avocat au Conseil ajouta à cela, que ce seroit peut-être à son Dam. Ces paroles firent peur à ce petit homme. Il fut trouver Mr. d'Argenson pour savoir ce qu'il avoit à faire dans cette occasion. Ses archers gardèrent le Ministre à vûë pendant ce tems-là. Mr. d'Argenson trouva que le Conseil que lui avoit donné l'Avocat étoit bon, & même lui commanda de l'exécuter. Ainsi toute sa proye se borna à emmener son homme en prison, pendant qu'il laissa le Ministre en liberté, suivant l'ordre que Mr. d'Argenson lui en avoit donné; ce faux témoin méritoit bien d'être pendu, ou tout du moins d'aller aux Galères, pour apprendre à ceux qui lui pouvoient ressembler à devenir sages à ses dépends; mais comme les scélérats trouvent graces plutôt que d'honnêtes gens qui seroient si malheureux que d'être tombez dans quelques fautes, on traina son affaire en longueur, jusques à ce que Milord Portland s'en fût allé, afin d'avoir lieu de le mettre dehors.

Toute la Cour fit des honneurs indicibles à cét Ambassadeur. Monseigneur, Monsieur

& tout ce qu'il y avoit de Grands Seigneurs lui donnèrent à manger, pendant que de son côté il tint une table magnifique. Le Comte d'Auvergne Cadet du Duc de Bouillon, lui prêta son logis, pour y demeurer, tant qu'il seroit à Paris. Il s'en alla cependant en Hollande sur les biens de sa femme, qui y mourut durant son séjour. Cèt Ambassadeur qui avoit paru à son Entrée avec cent Valets de livrée & six Carosses, trois à huit chevaux & trois à six, souûtint toujours la même dépense pendant tout le tems qu'il demeura à la Cour. Il marchoit même à ses visites avec tout ce Cortege, afin de faire voir qu'il ne ressembloit pas à quantité de personnes qui ayant la même qualité que lui, renvoyoient le lendemain de leur Entrée les trois quarts de leurs gens; aussi dépensa-t-il près de cent mille écus en deux mois ou environ que dura son Ambassade.

Le Roi Jaques passoit fort mal son tems pendant cela. Il aprenoit de tous côtez les honneurs que l'on rendoit à ce Milord, & qui étoient tels qu'on n'en avoit guères rendu de semblable à pas un Ambassadeur. Cela fit croire à bien des gens qu'il se brasloit quelque Alliance entre les deux Rois, d'autant plus que ce Milord eut trois ou quatre Audiances secretes de Sa Majesté. Cependant
dans

dans le tems que quelques François se flattoient qu'ils songeoient peut-être tous deux à partager la Flandres, après la mort du Roi d'Espagne, de la santé de qui l'on ne parloit pas trop bien, l'on apprit que c'étoit de toute autre chose qu'il s'étoit parlé dans ces Audiances secrètes. Milord Portland y avoit insisté sur ce que le Roi éloignât le Roi Jaques de ses yeux, promettant au nom du Roi son Maître de lui donner tous les ans & à la Reine sa femme une pension qui déchargeroit les coffres de Sa Majesté de celle qu'elle lui donnoit elle-même, depuis que ce Prince avoit cherché son azile dans ses Etats. Le Roi n'en voulut jamais entendre parler; ce qui surpassa les espérances de Jaques, qui étoit résolu, en cas qu'il vint à l'abandonner de se retirer à Avignon, aussi s'informoit-il déjà comment l'on y vivoit, & s'il y pouroit être commodément. Car comme le Roi avoit été obligé par politique de faire la paix avec son ennemi, quoi qu'il lui eût promis de n'en point faire qu'il ne lui eût remis la Couronne sur la tête, il craignoit encore que la même politique ne l'obligeât à faire ce qu'il lui demandoit.

La maladie du Roi d'Espagne qui augmentoit de moment à autre, de sorte qu'on croyoit qu'il n'avoit plus guères à vivre, fit
diffé-

différer non seulement à toutes les Puissances la réforme qu'elles n'avoient pas encore faite depuis la paix ; mais encore l'évacuation des Places que devoit rendre Sa Majesté. Le Marquis d'Harcourt eût ordre cependant de se rendre en diligence à Madrid avec cette instruction , que s'il ne voyoit aucun jour , comme il y avoit beaucoup d'apparence, à faire tomber cette Succession de Sa Majesté Catholique sur la tête d'un des enfans de Monseigneur , il tâchât du moins d'empêcher qu'elle ne tombât sur celle de Sa Majesté Imperiale , ou de ses enfans. C'étoit à lui & à ses descendans que Philipès IV. père du Roi d'Espagne d'aujourd'hui l'avoit laissée par son Testament , & comme l'Empereur étoit déjà devenu très-puissant par les Conquêtes qu'il avoit faites en Hongrie , il étoit tellement suspect à Sa Majesté , qu'elle étoit résolüe d'avoir recours aux armes , plutôt que de souffrir qu'il y mit la main. Aussi pour intimider les Espagnols il fit filer soixante mille hommes sur les Frontières d'Italie , de Catalogne & de Navarre. Il savoit que cela donneroit un grand poids au discours de son Ambassadeur , & que même cela pouvoit être capable de reveiller l'ambition de quelque Grand du Païs.

Le Marquis d'Harcourt ne fut pas plutôt arrivé

arrivé en ce Pais-là, qu'il mit la main à l'œuvre. Il remontra à tous ceux qu'il crut capable d'agir de concert avec lui dans cette grande affaire, que Philipès IV. avoit surpassé son pouvoir, quand il avoit disposé de sa Couronne à sa fantaisie, & contre les loix de la nature ; qu'elle devoit appartenir légitimement aux enfans des filles de ce Prince, & non pas à de petits cousins qui n'y avoient aucun droit par eux-mêmes ; que Monseigneur avoit trois garçons, que les Cadets du Duc de Bourgogne étoient encore si jeunes qu'ils en feroient comme de la cire molle s'ils vouloient jeter les yeux sur eux, qu'ils les éleveroient dans leurs coutumes, & selon leurs mœurs, sinon qu'ils avoient le Prince Electoral de Bavières qui étoit petit-fils d'une fille d'Espagne ; que le Roi son Maître approuveroit plutôt qu'ils le choisissent que l'Empereur ni ses enfans, à moins qu'ils ne voulussent imiter les Polonois, qui pour mettre d'accord plusieurs étrangers qui prétendoient à leur Couronne, avoient déjà élu par deux fois un Seigneur de leur Pais. C'étoit là tout ce que le Roi eût désiré, ne pouvant pas faire tomber le Royaume d'Espagne à son Sang ; mais la Reine d'Espagne qui prenoit garde à la conduite de cet Ambassadeur, & qui tâchoit de faire échouer ses desseins,

s'é-

s'étant apperçûë de ses intrigues, éloigna le Roi son mari de Madrid, sous prétexte que l'air ne lui en étoit pas bon. Elle l'emmena à Toledé, & comme elle feignoit que ce n'étoit que pour lui faire recouvrer sa santé, elle ne voulut pas que personne l'y suivit. Elle laissa même quelques Ministres en qui elle se fioit dans cette première Ville, afin que si les Ambassadeurs avoient à proposer quelque chose, ils pussent s'adresser à eux. Le Marquis de Harcourt vit bien à quel dessein se faisoit ce voyage, & que cette Princesse prétendoit se rendre si bien maîtresse de l'esprit du Roi son mari, qu'il lui seroit impossible de lui rien refuser de ce qu'elle lui demanderoit. Ainsi craignant qu'elle ne lui fit là confirmer le Testament de Philipès IV., sur tout lors qu'il vit que le Comte de Harrach étoit disparu de Madrid pour se rendre apparemment à Toledé, il s'y en fut lui-même, sous prétexte d'un Mémoire qu'il feignoit d'avoir reçu de la part du Roi son Maître, avec ordre de le communiquer à Sa Majesté Catholique.

La Reine d'Espagne qui ne l'attendoit par là fut fort surprise de l'y voir : elle lui fit dire par le Roi son mari, à qui il présenta son Mémoire, qu'il avoit laissé à Madrid le Cardinal de Cordouë à qui il l'eût pû communi-
quer,

quer, aussi-bien qu'à lui; qu'il n'étoit venu là que pour y recouvrer la santé, & non pas pour s'embarasser d'affaires, c'est pourquoi il pouvoit s'adresser à lui pour toutes celles qu'il auroit à négocier. Cependant comme ce Mémoire n'étoit pas long, & qu'il ne tendoit en apparence qu'à son profit, il crut être obligé de lui en rendre réponse lui-même. Il faut savoir que le Roi de Maroc assiegeoit en Barbarie depuis long-tems la Forteresse de Ceuta, qui appartenoit à Sa Majesté Catholique, sans qu'il eût pû encore trouver moyen de faire tomber cette Place entre ses mains. Le Roi d'Espagne n'avoit pû non plus en faire lever le siège, quoi qu'il l'eût tenté par plusieurs fois. Ces Barbares ne l'avoient pas trop pressée apparemment, soit qu'ils ne fussent pas trop comment s'y prendre pour en venir à bout, soit que selon leur coûtume ordinaire ils fussent bien-aise qu'on dit qu'elle eût tenu plusieurs années, afin d'avoir plus de gloire d'en avoir fait la conquête à la fin. Quoi qu'il en soit, Sa Majesté Très-Chrétienne offroit par ce Mémoire au Roi d'Espagne que s'il vouloit, il lui envoyeroit des Vaisseaux, & des Galères pour secourir cette place. Sa Majesté Catholique en avoit suffisamment d'elle même pour venir à bout de cette entreprise, sans être

obligée d'en emprunter de personne. Mais elle étoit si mal servie que celui qu'elle avoit chargé de ses ordres, au lieu de les exécuter s'étoit allé rendre lui même aux ennemis. Il fit bien pis, non content de renoncer son maître, il renonça encore Jesus-Christ, ce qui fut un si grand triomphe pour ces Infidèles, qu'ils crurent avoir tout gagné après cela. Une pareille chose déconcerta en effet tous les Gouverneurs que Sa Majesté Catholique avoit sur cette Côte, & c'étoit là le sujet ou le pretexte du Mémoire dont je viens de parler. Mais soit que Sa Majesté Catholique ne fût pas bien aise de se servir d'un secours si suspect, ou qu'elle crût s'en pouvoir passer, elle en remercia l'Ambassadeur, en gardant néanmoins avec lui toutes les mesures d'honnêteté que l'occasion demandoit. Cependant celui qui avoit renoncé son Roi & sa foi, commençant à reconnoître la faute qu'il avoit faite & à s'en repentir, confessatout de nouveau qu'il étoit Chrétien; & detesta son Apostasie. Les Infidèles qui avoient fait beaucoup de bruit de son changement, croyant de le faire revenir à eux à force de presens & de promesses, se voulurent servir de l'un & de l'autre, pour le regagner; mais voyant qu'il perséveroit dans sa repentance, & qu'il n'y avoit pas moyen
de

de le faire revenir à eux, ils le menacèrent de le traiter comme ils avoient coûtume de faire les deserteurs de leur religion, je veux dire qu'ils le menacèrent de le faire empaler après l'avoir bien tourmenté. Il s'y attendoit bien, & il y étoit tout resolu, étant bien aise d'expier par ces tourmens le crime énorme qu'il avoit commis en renoncant son Dieu & son Roi. Ainsi ne s'étonnant nullement de leurs menaces il se soumit de bon cœur à tous les mauvais traitemens dont ils se purent aviser. Enfin voyant qu'au milieu des plus grands tourmens il se faisoit un plaisir de confesser celui qu'il avoit renié, ils le firent mourir à la fin, de peur que sa constance ne fit connoître à quelques uns d'entr'eux qu'il falloit bien qu'il souffrit pour une bonne cause, puisque les tourmens lui faisoient si peu de peine.

Le Marquis d'Harcourt fut obligé de s'en retourner à Madrid après cette réponse, & tâchant de s'y rendre au peuple le plus agréable qu'il pouvoit, la Marquise sa femme partit de France pour l'aller seconder. Car comme elle ne manquoit pas d'esprit, elle prétendoit en s'insinuant peu à peu dans l'esprit de la Reine gagner sa confiance par des propositions qu'elle croyoit lui être avantageuses, par rapport à sa personne. C'étoit beaucoup présumer de soi que d'avoir cette

pensée. Sa Majesté devoit être sur ses gardes à son égard, outre qu'étant épouse d'un Monarque ennemi capital des François, il n'y avoit guères d'apparence qu'elle voulût prêter l'oreille à tout ce qui pouvoit venir de la part de cette Nation. La Reine d'Espagne, qui toute Allemande qu'elle étoit commençoit à se faire au manège d'une Cour où régne autant de politique & de finesse, que dans pas une autre, fit semblant d'abord d'être charmée de la Marquise, afin de tirer mieux son secret; l'Ambassadrice le dit à son mari, lui voulant persuader de s'en réjouir avec elle; mais cèt Ambassadeur qui, quoi qu'il eût toujours été moins homme de Cour qu'homme de guerre, n'en étoit pas moins rusé l'avertit de se défier de tant de caresses. Il lui remontra qu'il n'étoit pas naturel que la femme du Roi d'Espagne fût si-tôt de bonne intelligence avec la femme de l'Ambassadeur de France, que cela supposoit de l'artifice à tous ceux qui se mêloient de ne pas juger des choses par l'apparence; qu'ainsi tout ce qu'il avoit à lui recommander étoit d'avoir de la prudence; qu'elle devoit l'entendre parler, plutôt que de parler elle même, & qu'elle avanceroit bien mieux ses affaires par là qu'en voulant toujours primer dans la conversation.

Pendant toutes ces intrigues la Princesse de Conti fille du Roi eut quelque dessein de marier

marier Mademoiselle de Melun fille aînée de la Princesse d'Epinois avec le Marquis de la Valiere son cousin germain. Elle avoit beaucoup d'amitié pour elle, & l'alloit voir fort souvent à Paris. Pour ce qui est du Marquis il étoit parfaitement bien auprès de Monseigneur. Elle avoit en vûë en même tems d'en faire un Duc & pair, en obtenant du Roi de mettre sur sa tête le titre de sa Duché de Vaujour, en attendant qu'il en devint propriétaire, après sa mort. Cette terre qui appartenoit il y avoit long-tems à la Maison de Buëil, & qui pendant qu'elle avoit été à elle n'avoit eu que le titre de Marquisat, avoit été érigée en Duché, en faveur de Madame de la Valliere qui s'étoit faite depuis Carmelite. Mr. Colbert qui avoit eu l'adresse pendant la faveur de cette Dame, de la mettre dans ses intérêts, lui avoit acheté cette terre, dont il n'avoit pas mal fait sa Cour au Roi, ni à elle pareillement. Elle ne lui avoit coûté que cent mille écus, & il y avoit eu pour autant d'argent de bois de haute futaye qu'il avoit vendu peu de tems après cette acquisition. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle de Melun se flatoit déjà d'être bientôt Duchesse; ce qui valoit bien autant que la Principauté imaginaire dont se flate sa Maison, quand Madame la Princesse de Conti re-

connut que Sa Majesté n'avoit, pas de goût pour ce mariage. Cela lui fit changer de batterie, & comme Mr. le Duc de Noailles étoit en grande faveur auprès du Roi, elle jetta les yeux sur une de ses filles. Il en avoit un Regiment, & quoi qu'il en eût déjà marié trois, il en avoit encore une si grande quantité qu'il étoit l'homme de la Cour qui avoit le plus de quoi se faire des gendres. Il y avoit même presse à qui le feroit. Car Sa Majesté venoit encore de faire une chose pour lui qui rendoit un témoignage certain de l'estime qu'il en faisoit. Madame de Maintenon avoit une nièce qui étoit fille unique du Comte d'Aubigné son frere, Gouverneur de Berri, & Chevalier des ordres du Roi. Cette jeune personne qui étoit déjà fort aimable par elle même, l'étoit encore bien autant par la faveur & par le mérite de sa tante, qui avoit pris soin de son éducation. Elle avoit jugé que son pere qui aimoit le jeu & ses plaisirs, & qui en avoit tellement derangé ses affaires, qu'il avoit été obligé de faire une retraite, soit pour amasser de quoi payer ses dettes, soit pour apprendre qu'il falloit mourir, n'en étoit nullement capable. Elle en avoit fait une Demoiselle accomplie, & comme cette qualité, avec toutes les autres qu'elle avoit, la rendoient le désir de tous les grands de la Cour

Cour qui avoient des enfans à marier, il y en eut deux particulièrement qui firent de grands desleins sur elle. L'un fut le Duc de la Rochefoucault qui vouloit lui donner le Prince de Marillac son petit fils; l'autre le Duc de Noailles qui avoit le Comte d'Ayen son fils aîné à marier. Ces deux partis étoient tous deux fort sortable pour elle, quoique le premier parût encore plus avantageux que le dernier. En effet, quoique la Maison de Noailles soit fort bonne & fort ancienne, celle de la Rochefoucault l'emporte encore par dessus elle, du moins au sentiment de bien des gens, car tous ceux qui croient savoir l'origine & la Grandeur des Maisons font une grande différence entr'elles; d'ailleurs, quoique le Duc de Noailles fût Capitaine des Gardes du Corps, charge de grande importance, le Duc de la Rochefoucault en avoit deux autres qui n'étoient pas moins considérables. Elles portoient même toutes deux le nom de grand, ce qui les distingue bien des autres, quoique, pour en dire la vérité, celle de grand Maréchal des Logis soit assez petite dans sa grandeur. D'un autre côté il avoit bien d'autres terres dans sa Maison que n'en avoit la Maison de Noailles. La terre de Noailles, qui est sous la giroüette de Turenne, n'est rien en comparaison de

Wertheux & de la Rocheguyon, qui ne pouvoient échaper un jour au Prince de Marsillac, sans compter une infinité d'autres qu'avoient encore ou le Duc de la Rochefoucault ou le Duc de la Rocheguyon son Père; tout le monde croyoit donc que ce seroit lui qui emporteroit cette Demoiselle, quand le Roi se déclara en faveur du Comte d'Ayen. Le Roi la dota lui même, & non content de lui donner huit cent mille francs en mariage, il fit encore tant d'autres graces à sa consideration à son mari, qu'il y auroit eu bien des Princes & même des Princes du Sang, qui en eussent été contens. Il lui donna la survivance du Gouvernement de Roussillon, qu'avoit le Duc de Noailles; celle du Gouvernement de Berri qu'avoit le Comte de d'Aubigné, cent mille francs de Pierreries à la Demoiselle, & enfin une infinité d'autres choses qui ne marquoient pas moins la magnificence du Roi que l'amitié toute particulière qu'il avoit pour leurs parens. Cela fit bien voir que ceux qui avoient desiré son alliance avoient eu grande raison de le faire. Le Roi pour surcroit de graces donna encore la chemise au jeune Comte quand il fut prêt de se mettre au lit pendant que Madame la Duchesse de Bourgogne fit la même chose à l'égard de sa femme. L'on

ne croyoit pas qu'après tant de bienfaits, il s'y pût encore rien adjoûter, mais le Roi, en qui est une source inépuisable de biens, leur donna encore huit mille francs de pension à chacun, puis dit pour ne rien laisser d'imparfait dans son ouvrage, que pourveu que le Comte fût honnête homme, il pouvoit s'assurer qu'il ne le laisseroit jamais manquer de rien.

Comme c'étoit quelque chose que de devenir beau-frère d'un homme comme celui-là, Madame la Princesse de Conti ménagea le mariage de son cousin avec sa sœur. Elle lui assura son Duché par son Contrat de mariage, & l'affaire s'étant faite de cette manière, Monseigneur prit une si grande amitié pour ce nouveau marié, qu'il ne pût plus faire un pas sans lui. Quand il montoit en Carosse il le faisoit mettre à son côté, supposé que ce ne fût qu'un Carosse à deux personnes. Il aimoit le tête à tête avec lui, comme si c'eût été une maîtresse, & il lui donna le nom de la violette par badinage, tellement que ce nom qui n'étoit pas beaucoup envié auparavant, parce qu'il n'étoit propre qu'aux laquais, ou à des gens de pareille étoffe, devint en grande estime parmi tous les Courtisans. Monseigneur étoit bon naturellement, & ennemi de toute sorte de contrainte, aussi

n'étoit-il pas capable d'aucune attache pour les femmes, & quoi qu'il en eût aimé une ou deux, comme il savoit que le beau sexe demandoit de la complaisance, il ne se soucioit pas tant que celles qu'il voyoit eussent de la vertu que de la facilité. Dumont, l'un de ses Ecuyers, qui n'étoit pas mal auprès de lui, les lui amenoit par un degré derobé quand il en avoit affaire, & les renvoyoit tout aussi-tôt qu'il en avoit fait. Ce Prince les choisissoit d'ordinaire entre les Operatrices ou les Commediennes, & il lui arriva une plaisante chose là-dessus, & qui mérite d'être sùë. Ayant fait parler par Dumont à une de ces Operatrices, & celui-ci étant convenu avec elle qu'elle le viendrait trouver à Meudon, afin qu'il l'introduisît dans le Cabinet de Monseigneur, par le petit escalier dont je viens de parler, il lui marqua le jour & l'heure qu'elle devoit y venir. L'Operatrice, quoique personne sans façon, croyant de la bienséance de ne pas aller là toute seule, y mena une de ses sœurs avec elle. Monseigneur avoit quelqu'un dans son Cabinet quand eiles arrivèrent, ce qui fut cause que Dumont leur dit de l'attendre dans un endroit où il les posta tout auprès de ce Cabinet. Il fut faire signe en même tems à Monseigneur de la venue de la belle, afin qu'il se

défit

défit de sa compagnie. Monseigneur lui donna ordre d'aller quelque part, & étant sorti par le grand escallier, ceux qui étoient avec Monseigneur sortirent ensuite, s'apercevant qu'ils commençoient à l'incommoder. Comme Dumont avoit laissé entr'ouverte la porte par laquelle il étoit allé trouver Monseigneur, la sœur de l'Operatrice n'entendant plus personne causer avec lui, eut la curiosité de vouloir voir ce qu'il faisoit. Monseigneur qui n'attendoit que le retour de Dumont, pour faire entrer sa sœur, ayant par hazard les yeux tournez du côté par où l'autre regardoit, ne vit pas plutôt une coëffe par l'ouverture de la porte, que croyant que c'étoit celle qu'il vouloit, il lui dit d'entrer. Elle crut qu'il falloit obéir, quoique ce ne fût pas elle qu'il attendit, & soit qu'il eût ce jour-là les yeux troubles, ou qu'il fût si pressé qu'il n'eût pas le tems de la bien considérer, il la traita tout de même qu'il eût pû faire celle à qui il avoit donné rendez-vous. Comme il n'aime pas les longues conversations avec les Dames, il la renvoya aussitôt. Elle ne dit rien à sa sœur de ce qui venoit de se passer. Celle-ci attendoit le retour de Dumont pour l'annoncer, & il lui tarδοit fort qu'il ne revint. Il revint enfin par le petit escalier, & Dumont lui dit qu'il alloit parler à

Monseigneur, afin de l'introduire. Monseigneur lui répondit quand il lui en voulut dire un mot, qu'il avoit eu avec elle toute la conversation qu'il y vouloit avoir; qu'il lui donnât cinq cent Louïs, & qu'elle s'en retournât chez elle. Dumont, à qui elle avoit témoigné l'impatience qu'elle avoit d'entrer, ne sût ce que cela vouloit dire, & fit expliquer Monseigneur. Il sût ce qui venoit de se passer, mais ne sachant pas avec qui c'étoit, il fut redire à l'Operatrice, que si elle avoit si bon appetit, il n'en étoit pas de même de Monseigneur. L'Operatrice fut surprise de son compliment, elle reconnut par là que sa sœur l'avoit trompée, & elle en eut tant de chagrin, qu'elle ne se seroit jamais racommodée avec elle, si elle n'eût consenti à lui faire part des cinq cens Louïs d'or que ce Prince avoit envoyé à celle-ci pour son payement.

La guerre furieuse que le Roi avoit eüe à soutenir contre tant de Puissances armées contre lui, ayant donné la hardiesse à quelques Nouveaux Convertis de professer leur Religion, malgré la deffense qui en étoit faite, Sa Majesté en fit arrêter plusieurs des environs d'Orange, comme ils s'en revenoient d'entendre le Prêche dans cette Ville. Il y en eut quelques-uns qui furent traitez
fort

fort rigoureusement , pendant que d'autres en furent quittes pour un mois ou deux de prison. Le Roi mit en même tems des Gardes sur les avenues de cette Ville , pour empêcher qu'ils n'y retournassent d'avantage. Cependant n'étant pas content de cette précaution , il fit des Edits rigoureux contre tous ceux , qui au préjudice de la défense qu'il en faisoit , seroient si hardis que d'y retourner à l'avenir. Cette desobéissance n'étoit pas la seule qui avoit paru depuis quelque tems. Pas un n'alloit plus à la Messe , & Sa Majesté , qui étoit avertie de toutes parts , trouvant que c'étoit une chose à laquelle elle devoit remédier , à moins que de vouloir qu'il en arrivât quelque accident , mit en délibération dans son Conseil comment il en devoit user avec ces obstinez. Chacun fut bien empêché quel conseil lui donner dans une occasion comme celle-là , tellement que la chose étant demeurée indécise , le Roi en écrivit à la plûpart des Evêques & des Intendants , afin qu'ils lui en envoyassent leur sentiment par écrit. Ils se trouvèrent encore de différens avis les uns des autres , quelques-uns vouloient qu'on se servit de la voye d'exhortation pour les rendre obéissans , les autres qu'on y employât la rigueur. Ceux qui furent de ce dernier avis , s'y portèrent avec

d'autant plus de chaleur , qu'ils s'imaginoient à tort que le Roi d'Angleterre avoit pris ce parti-là à l'égard des Catholiques d'Irlande , qui n'ayant pas voulu se soumettre au Gouvernement présent , étoient obligez de chercher un azile en France , pour se mettre à couvert des châtimens que méritoit leur rebellion. Ces gens de tout âge & de toute condition qu'on y voyoit tous les jours arriver en assez grand nombre , ne manquèrent pas de publier qu'ils avoient été obligez de prendre ce parti pour éviter la violence qu'on faisoit à leur conscience. Le Roi leur donna cinq cent Loüis d'aumône , ce qu'on trouva peu de chose pour un si grand Roi. Il nomma cependant quelques Dames de la Cour pour quêter pour eux , parmi les personnes de condition. Les Curez de Paris suivirent cèt exemple , & firent faire pareillement dans leurs Paroisses des quêtes pour subvenir à leur nécessité. Cependant comme il y avoit parmi tous ces Réfugiez quantité de Moines & de Prêtres , Mr. l'Archevêque de Paris voulut qu'ils eussent leurs Messes à Nôtre-Dame par préférence à tous les Prêtres François qui avoient coûtume de les y célébrer. Il leur fit aussi des charitez particulières & comme il est extrêmement pieux , il n'oublia rien de tout ce qui étoit en son pouvoir pour les secourir.

Le Comte de Gersei, beau frere du Comte de Portland, fut nommé cependant par le Roi d'Angleterre pour venir en France prendre la place de ce Milord. Le Roi ne voulut point parler à celui-ci de tout ce qui se passoit en Irlande, de peur qu'il ne lui parlât lui même de ce qui se passoit en France à l'égard des gens de la Religion. Il lui fit présent de son portrait enrichi de diamans, selon qu'il se pratique d'ordinaire dans cette Cour à l'égard de tous les Ambassadeurs. Mais il y eut cette différence entre lui & les autres, que les diamans qui étoient sur le présent qui lui fut fait, en valloient bien trois fois autant que ceux qui étoient sur les autres. Le Roi avoit voulu apparemment proportionner le present à la dépense qu'il avoit faite, ou peut-être n'en avoit-il usé de la sorte, que parce qu'il le fa-voit bien auprès de son Maître, & qu'il étoit bien aise par là de se le rendre favorable dans l'occasion. Quelques jours avant son départ, le Roi ayant fait revûe de sa Maison, le Roi Jaques s'y trouva avec ce Milord qui se seroit peut-être abstenu d'y venir, s'il eût sù qu'il y eût été. Le Prince de Galles y vint aussi, & eut ordre du Roi son Père de lier conversation avec le fils de ce Milord à qui il avoit déjà fait témoigner qu'il ne prétendoit point le rendre responsable de tout ce
que

son Maître avoit fait contre lui. Ce jeune Prince, qui n'étoit encore qu'un enfant, n'étoit gueres capable d'une chose comme celle-là, mais il lui avoit donné auprès de lui des gens propres à le redresser, elles devoient même prendre la parole en cas de besoin. Je ne fais ce qu'il prétendoit par là. Cependant Milord Portland ayant reconnu le dessein de ce jeune Prince envoya dire à son fils de l'éviter. Il évita lui même tous ceux qui étoient de la Cour du Roi son Père, & la revûë s'étant faite, il partit quelques jours après, laissant beaucoup d'estime pour lui à toute la Cour. Il fut visiter auparavant toutes les Maisons que le Roi avoit autour de Paris, & il les trouva bien d'une autre beauté que celles que le Roi son maître avoit en Hollande, & en Angleterre. Il passa en s'en retournant à Chantilly où Mr. le Prince s'étoit rendu tout exprès pour le régaler. S'en étant ainsi allé fort content des honneurs qu'on lui avoit faits par tout, il rendit compte au Roi son Maître de tout ce qui s'étoit passé dans son Ambassade. Ce Prince n'étoit point trop fâché de la nouvelle qui couroit de la Maladie du Roi d'Espagne. Comme elle étoit cause que la France demeuroid armée, il le demeuroid de même, sans que les Anglois y pussent trouver

à re-

à redire. Il savoit que sa grandeur & sa leureté consistoient dans le nombre de ses troupes , & qu'ayant des ennemis au dedans & au dehors de son Royaume , rien n'étoit plus capable de lui faire porter respect que d'avoir toujours une belle armée à sa devotion.

Ce Prince après avoir fait paroître en toutes rencontres qu'il avoit de l'esprit infiniment , ne s'en dementit pas encore en cette occasion ; comme il trouvoit son compte de deux manières à faire demeurer la France armée , l'une que cela épuiserait toujours ses forces , l'autre que ce lui seroit un prétexte de le demeurer lui-même , il conseilla à l'Empereur de faire en sorte à la Diette de Ratisbonne que tous les Princes de l'Empire conservassent six-vingt mille hommes sur pié pendant la paix. Il savoit que plus ils en auroient plus la France seroit obligée d'en avoir de son côté , & que comme il y avoit peu de distance de la côte de France à celle d'Angleterre , il prendroit sujet de là de se tenir sur ses gardes. On croit même que c'étoit par politique qu'il avoit fait demander au Roi d'éloigner le Roi Jaques & sa femme , & que comme il se doutoit bien qu'il n'y voudroit jamais consentir , ce lui seroit encore un prétexte de remonter à son Parlement , qu'ayant si près de lui un

en-

ennemi si considérable, la prudence vouloit qu'il se tint en état de lui résister en cas de besoin; mais, soit qu'il voulût grossir encore cét objet, ou qu'effectivement le Roi Jacques, qui avoit tenté par plusieurs fois de remonter sur le Trône, en excitant quelque soulèvement en Angleterre, recommençât à vouloir faire la même chose, il fit arrêter plusieurs personnes, & entr'autres le Comte de Clancarti, comme s'ils eussent eu dessein d'exciter de nouveaux troubles. Ce Comte avoit été Capitaine des Gardes du Roi Jacques, & étoit déjà passé une fois en ce Pais-là pour tâcher de lui rendre service; mais il n'y étoit pas venu cette fois là à cè sujet. Il ne s'y étoit acheminé que sous le bénéfice de la Paix, quoique le nouveau Roi l'en eût fait exclure, ainsi que beaucoup d'autres qui avoient demeuré pendant un certain tems au service de son ennemi. Comme c'étoit un homme de qualité que ce Comte, sa prison fit beaucoup de bruit, d'autant plus qu'on l'avoit mis à Nieugate, au lieu de le mettre à la Tour. Cela ne déplût pas au Roi, parce que plus le prisonnier étoit homme de considération, plus son retour dans le Pais devoit faire d'impression sur l'esprit des peuples. Ils savoient que lors qu'il étoit revenu l'autre fois en Angleterre, il s'étoit trouvé

cou-

coupable, puis qu'il avoit rompu lui-même sa prison après avoir été mis à la Tour. Il avoit proposé à une Dame de qualité qui le venoit voir, de le laisser mettre sous sa jupe, afin de se pouvoir sauver quand elle s'en retourneroit. Cette Dame, qui étoit aussi grande qu'il étoit petit, l'avoit bien voulu, au hazard de tout ce qui en pouvoit arriver. Car outre qu'elle avoit à craindre qu'on ne la prit en flagrant delit, & qu'on ne la retint elle-même prisonniere, elle le faisoit approcher là d'un endroit dont les Dames ne souffrent guères la communication de si près sans s'en faire du moins quelque scrupule. Quoi qu'il en soit, il avoit si bien joué son rôle, qu'il s'étoit sauvé sans que personne s'en fût aperçu, depuis cela il avoit toujours demeuré auprès du Roi Jaques, jusques à ce qu'enfin il étoit venu se faire reprendre comme je viens de dire.

Les Anglois furent quelque tems à croire que dans l'état où étoient les affaires de l'Europe, & même les leurs, leur Roi avoit raison de vouloir conserver ses Troupes. D'ailleurs il y avoit déjà quelque tems que l'on avoit publié que le Roi Très-Chrétien feroit un Camp auprès de Compiègne, que le Duc de Bourgogne commanderoit. Au reste, quoi qu'on eût dit en même tems
que

que ce ne seroit que pour lui faire voir une image de la guerre, & pour l'accôûtumer insensiblement aux grandes choses; pour lesquelles il étoit né, comme cela ne laissoit pas de pouvoir donner quelque jalousie, ce fut encore un sujet aux Anglois de ne rien dire. Mais l'inquietude naturelle de cette Nation ne lui permettant pas de demeurer long-tems en repos, elle se plaignit à la fin qu'après s'être consumée, comme elle avoit fait durant la guerre, il lui étoit impossible de faire la même chose durant la paix. Le Roi d'Angleterre les voulut contenter en quelque façon. Il fit la réforme de quelques Regimens, & ayant envoyé les autres, une partie en Hollande & les autres en Irlande, il crût qu'en leur en ôtant la vûë il leur en ôteroit le ressentiment, mais leurs plaintes recommencèrent bientôt. Au reste, pour en dire la vérité, il avoit bien des raisons de politique pour faire ce qu'il faisoit, je ne dis pas seulement à son égard, mais aussi à l'égard de toute l'Europe.

Cependant le Camp que le Roi avoit envie de faire fut remis au mois de Septembre, afin que les peuples d'autour du lieu où il étoit marqué eussent le tems auparavant de faire la recolte de leurs grains. Il y avoit encore quelque tems jusques-là: aussi arriva-t-il bien

bien des choses à la Cour entre ci & là. Une des plus considérables de toutes, & qui ne trouve guères d'exemple dans le siècle d'aujourd'hui, fut que Mr. le Pelletier qui avoit été Contrôleur Général des Finances, & que le Roi avoit fait Ministre d'Etat, quitta cent mille livres de rente qu'il avoit de bienfaits du Roi pour ne plus s'occuper que de son salut. Sa Majesté vouloit lui conserver quelques pensions, & elle y fit d'autant plus d'efforts qu'elle ne pouvoit assez admirer une action comme la sienne; mais tout ce qu'elle pût faire après bien des remontrances, fut de lui faire accepter vingt mille francs tous les ans pour entretenir une table où mangeroit sa famille. Un emploi qu'il avoit dans les Postes, & qui lui valoit trente deux mille livres de rente, fut donné à Mr. de Pomponne, qui tout homme de bien qu'il étoit, ne le trouva pas incompatible avec sa devotion, Mr. le Pelletier se retira aussi-tôt dans son Château de Ville-neuve à trois ou quatre lieues de Paris, après avoir congédié la plûpart de ses Domestiques. Son frère qui étoit Intendant des Finances, & qui avoit été bien fâché de ce qu'il ne l'avoit pas nommé au Roi pour remplir la charge de Contrôleur Général des Finances, lorsqu'il l'avoit quittée, fut bien fâché

ché encore de ce qu'il ne l'avoit pas averti cette fois là de ce qu'il alloit faire ; afin de prendre des mesures pour s'engraisser de ses dépouilles. Au reste s'en étant allé à Versailles le lendemain , il dit au Roi , sans attendre qu'il lui parlât de cela , que quoi qu'on dit dans le monde qu'il falloit que les jeunes prissent exemple sur leurs aînez , il se garderoit bien d'imiter le sien ; qu'en effet bien loin de croire comme lui que le service qu'il rendoit à Sa Majesté , eût rien qui l'empêchât de faire son salut , il croyoit au contraire qu'il n'y avoit rien de si utile & pour ce monde & pour l'autre ; qu'insi elle pouvoit , quand elle lui plairoit , le surcharger d'affaires , sans que cela l'inquietât ; qu'il en iroit toujours son chemin , sans qu'on le vit s'aller enfermer ni dans un Cloître ni dans une Maison de Campagne.

Il n'y eut personne qui ne l'en crût sans jurer. Chacun n'ignoroit pas le peu de penchant qu'il avoit à quitter le monde ; outre qu'on étoit persuadé qu'il n'étoit pas homme à s'embarasser des affaires. Il n'en prenoit qu'autant qu'il lui en falloit pour ne se point ennuyer , & de quelque conséquence qu'elles pussent être , le soin de ses bâtimens & de son Jardin , alloit du moins du pair avec elles. Ce n'est pas qu'il n'eût beaucoup d'es-

d'esprit, & même qu'il ne l'emportât par là au dessus de son frere ainé; mais comme il étoit du nombre de ceux qui croient qu'on doit toujourns prendre plus de peine pour ce qui nous regarde nous même que pour ce qui regarde les autres, il n'étoit pas homme à s'écarter jamais d'une maxime que l'usage autorisoit si bien dans le monde qu'il la croyoit la meilleure.

Pendant que ce que venoit de faire Mr. le Pelletier étoit le sujet de l'admiration de toute la Cour, aussi bien que de celle du Roi, deux de ses Courtisans eurent un procedé à Marli qui eût été peut-être plus loin qu'il ne fut, si ceux qui se trouvèrent au commencement n'en eussent empêché les suites. Le Comte d'Auvergne jouoit à l'ombre avec deux autres Seigneurs, & Mr. de Lausun les regardant jouer se mit à dire quantité de bagatelles qui fatiguèrent tellement le Comte qu'il mit son jeu devant lui sans songer à jouer une carte sur celle que l'on avoit jouée. Ceux qui jouoient avec lui commencèrent à lui demander ce que cela vouloit dire. Le Comte leur répondit qu'il lui étoit impossible de jouer tant qu'il entendroit ce qu'il entendoit, qu'il n'y avoit rien de plus ennuyeux que les discours de Mr. de Lausun, & que pour lui il n'étoit ni assez com-

complaisant ni d'assez méchant goût pour y applaudir. Mr. de Lausun qui se ressouvenoit toujours qu'il avoit épousé une petite fille de Henri IV. & qui en cette qualité ne faisoit pas grand cas de toutes les Principautez qui n'étoient pas mieux fondées que celle de ce Comte, se trouvant choqué de cette parole, y répondit assez durement. Ceux qui étoient là leur demandèrent à quoi ils songeoient de se vouloir quereller dans un lieu comme celui-là, & comme ils étoient amis communs de l'un & de l'autre ils mirent bientôt le hola.

Deux personnes de plus grande condition encore que celles-là, eurent aussi querelle ensemble environ le même tems. Je veux parler du Prince de Conti & du Chevalier de Vendôme Grand Prieur de France. Ils jouïoient à l'ombre pareillement, & le grand Prieur ayant demandé *gano* à une troisième levée & gagné *Codille*, le Prince de Conti dit à celui qui lui avoit fait *gano* qu'il avoit été bien simple de le croire, qu'il étoit homme à prendre ses avantages quand il pouvoit, & qu'il ne l'avoit jamais vû jouer autrement. Le Grand Prieur releva cette parole, trouvant qu'elle lui étoit injurieuse, & que c'étoit lui dire d'étranges choses en mots couverts. Le Prince de Conti ne prit
pas

pas garde à ce qu'il avoit répondu, soit qu'il se montrât plus sage que lui, ou qu'il reconnût que les termes dont il s'étoit servi lui eussent attiré cette réponse. Le jeu étant fini le Chevalier de Vendôme s'en fut à Paris, & étant revenu le lendemain à Versailles avec une longue brette, chacun se demanda l'un à l'autre à qui il en vouloit pour l'avoir mise à son côté. Personne ne songeoit à ce qu'ils s'étoient dit la veille le Prince de Conti & lui, d'autant plus que l'on ne croyoit jamais qu'il y en eût pas un deux qui fût capable de contrevenir aux ordres du Roi. Cependant le grand Prieur s'étant mis dans un lieu à y voir passer le Prince de Conti quand il sortiroit d'où il étoit, il ne l'aperçût pas plutôt qu'il s'en fut à lui. Il lui dit qu'il se souvenoit bien de ce qu'il lui avoit dit la veille, & que comme cela ne se souffroit point entre gens comme eux, il vouloit le voir l'épée à la main. Le Grand Prieur sembloit se comparer à lui par ces paroles, ce qui déplût tellement à ce Prince, qu'il lui dit qu'il ne se connoissoit pas, quand il lui parloit de la sorte. Mr. le Duc de Bourbon vint à passer sur ces entrefaites, & le Prince de Conti l'appellant, lui dit, quand il les eut joints, qu'il se passoit là une affaire où il avoit autant d'intérêt que lui, que s'il en vouloit croire ce Chevalier, il n'y avoit point de différence entre les Princes du Sang & ce qu'il étoit; qu'il lui en demandoit son sentiment, & s'il seroit d'humeur à le souffrir. Mr. le Duc en avertit Monseigneur, & Monseigneur Sa Majesté. Elle donna ordre à Mr. de Pontchartrain d'envoyer le Grand Prieur à la Bastille, & d'en faire expédier l'ordre incessamment. Le Grand Prieur voulut se

présenter devant le Roi pour lui faire entendre ses raisons, mais il ne voulut pas les écouter. Il donna ordre à ses Huissiers de lui refuser la porte de son Antichambre, tellement que ce Prince n'ayant plus rien à faire après cela que d'obéir, ils s'en furent remettre lui-même en prison.

Il n'y avoit point alors de Gouverneur à la Bastille. Mr. de Besmaux qui l'avoit été pour le moins quarante ans étoit mort depuis six ou sept mois, sans que le Roi eût encore donné ce Gouvernement à personne. Ce n'est pas qu'il manquât d'amoureux, les grandes richesses qu'il y avoit amassées, lui qui n'avoit pas cinq sols vaillant de patrimoine, en donnoient assez d'envie à chacun. Le Gouverneur de Pignerol qui étoit sans emploi, depuis qu'on avoit rendu cette Place, le demandoit à cor & à cri; quantité d'autres faisoient la même chose, & il n'y avoit point jusques à Mr. le Duc du Maine qui ne le voulût avoir. Il eût été ravi, comme ce Château joint à l'Arsenal, de l'unir à sa charge de grand Maître de l'Artillerie, comme il l'avoit été du tems du Duc de Sully. Le Marquis de Sauverjous Sous-Gouverneur des enfans de France, & gendre du defunt, le vouloit avoir aussi, mais à condition de n'y point faire de Résidence; c'est pourquoi il demandoit en même tems qu'on y mit des appointemens fixes, comme aux autres Gouvernemens. Cette demande là étoit bien contraire à ce qu'avoit fait son beau Père, qui avoit toujours crû que le profit qu'il faisoit sur la Marmite des Prisonniers lui valloit mieux mille fois que tout ce que le Roi donnoit aux autres

autres Gouverneurs; mais soit que son gendre considérât qu'il en étoit beaucoup sorti par la Paix, & qu'ainsi il n'y auroit plus tant d'utilité qu'il y en avoit eu de son tems, ou qu'il voulût se conserver dans le poste où il étoit, il insista toujours sur la même chose. Le Roi avoit assez d'inclination pour lui, mais comme il vouloit que celui à qui il donneroient ce Gouvernement y résidât, il s'en desista quand il reconnut son intention. Mr. Bignon Capitaine aux Gardes le demanda aussi, & eût eu sans doute le suffrage des Prisonniers, si c'eût été à eux à se choisir un Gouverneur. En effet il sortoit d'une Famille bien éloignée de l'avarice de celui qu'ils venoient de perdre, & le Chevalier ne dégénéreroit pas de la vertu de ses Ancêtres. Il étoit neveu d'ailleurs de Mr. de Pontchartrain qui pouvoit beaucoup pour le soulagement de leurs maux, & qui depuis qu'il étoit entré dans le Ministère paroissoit assez bien-faisant. Ce Ministre voyant que cette affaire convenoit assez à son Neveu qui n'avoit point de santé, & qui par cette raison étoit sur le point de se défaire de sa charge où il n'avoit pû servir depuis deux Campagnes, appuya sa prétention auprès du Roi. Mais Sa Majesté, à qui le Marquis de Barbefieux avoit proposé Mr. de Cinqmars Gouverneur des Isles de St. Honorat & St. Marguerite, étant porté d'inclination pour lui, fit écrire à celui-ci par ce Ministre qu'elle lui donneroit ce Gouvernement au lieu du sien, s'il étoit d'humeur à le quitter.

Mr. de St. Mars étoit déjà fort vieux, & après avoir passé sa jeunesse au service de Mr.

le Prince, il avoit fait une fortune prodigieuse, parce qu'il avoit été choisi pour garder Mr. Fouquet, & Mr. de Lausun; ainsi, comme il étoit déjà gras, & que d'un autre côté il n'aimoit pas l'argent comme faisoit Mr. de Besmaux, il fit réponse au Marquis de Barbesieux que s'il plaisoit à Sa Majesté de le laisser où il étoit il y demeureroit volontiers. Ce Ministre, qui étoit bien-aise de faire tomber ce Gouvernement à une personne qui fût attachée à sa Maison, comme Mr. de Cinqmars le devoit être, parce qu'il avoit l'obligation de sa fortune à son Père, lui écrivit tout de nouveau sans se contenter de sa réponse. Il lui manda qu'il n'y songeoit pas de refuser son bonheur, que d'un autre côté il auroit la consolation de s'approcher de sa Famille, dont il étoit éloigné depuis plusieurs années, ce qui ne devoit pas être peu de chose pour lui. Mr. de Cinqmars étoit d'autour de Paris, & il avoit d'ailleurs épousé la sœur de Madame du Frenoy, qui avoit bien autant servi à son établissement que tout le reste. Ainsi c'étoit le prendre par son foible que de lui faire taire tout cela. Quoi qu'il en soit, cette seconde lettre fut une espèce de commandement pour lui. Il y fit réponse qu'il obéiroit, & Mr. de Saumeri ne le scût pas plutôt qu'il demanda au Roi le Gouvernement qu'il quittoit. Le Roi le lui accorda, mais il cassa quelques jours après une Compagnie qui avoit été créée tout exprès pour Mr. de Cinqmars lors qu'il gardoit Mr. Fouquet, & qu'il avoit menée avec lui aux Isles de Sainte Marguerite & de St. Honorat, lors qu'il y étoit allé. Il y avoit
deux

deux mille écus d'appointement pour le Capitaine, sans compter ce qui s'appelloit le tour du bâton, ainsi Mr. de Saumeri perdit tout d'un coup la moitié de la gratification qu'il croyoit avoir reçüe. Le Chevalier de Vendôme étoit arrivé cependant à la Bastille où peu de grands Seigneurs le furent voir, parce qu'ils avoient peur de déplaire au Roi qui avoit fort témoigné de desapprouver sa conduite. Quelques-uns n'y voulurent pas aller aussi, de peur que cela ne fût rapporté au Prince de Conti, & qu'il ne le trouvât mauvais. En effet, Mr. d'Alegre y étant allé, il lui en témoigna quelque chose. Mr. d'Alegre lui répondit qu'il n'avoit pas crû que cela lui dût faire de la peine ; mais que puis qu'il le sçavoit présentement, il se garderoit bien d'y retourner. Le Prince de Conti reçût son excuse, & comme les Maréchaux de Catinat & de Tourville y étoient allez aussi bien que lui, ils se préparèrent à lui faire les mêmes excuses que lui avoit fait Mr. d'Alegre, quand il leur en parleroit, mais il ne leur en dit rien, de sorte qu'ils n'en furent pas en peine.

Le Duc de Vendôme étoit à Anet, lors que son frère avoit eu ordre de se rendre dans cette prison, & en étant revenu en poste en même tems, pour savoir de lui ce qui en étoit cause, il ne lui en eut pas plutôt dit le sujet, qu'il crut que le meilleur moyen pour l'en faire sortir, étoit le canal de celui-là même qui l'y avoit fait mettre. Ainsi il fut voir le Prince de Conti, & comme celui-ci ne demandoit que cette démarche, il demanda lui-même au Roi la liberté du Grand Prieur. Le Roi lui répondit,

que s'il étoit satisfait il ne l'étoit pas, & s'étant écoulé huit ou dix jours avant que Sa Majesté voulût pardonner à ce Prince, il se rendit à la fin aux sollicitations du Prince de Conti, & aux instances que lui en faisoit le Duc de Vendôme. Ce Duc fut lui-même porteur de l'ordre qui devoit le retirer de prison, & l'ayant ramené avec lui, ils furent en bonne compagnie solemniser cette fête dans un endroit où il y en eût plus de quatre qui s'enyvrèrent pour mieux témoigner au Grand Prieur la joye qu'ils avoient de sa liberté.

Cependant le Marquis & la Marquise de Montchevreuil, qui avoient aussi fait mettre un de leurs enfans dans cette prison, non, qu'il eût voulu se battre comme avoit fait le Grand Prieur, mais parce que le bruit couroit qu'il s'étoit marié à la Rochelle, où ils l'avoient envoyé prendre, résolurent de l'envoyer dans les Isles, afin de lui ôter l'amour de la tête. Le Roi faisoit un Armement pour l'envoyer en ce Pais-là. De Gennes, Capitaine de Vaisseau, homme fort connu parmi les Marins, le devoit commander. L'on croit que le dessein de la Cour étoit de s'y emparer d'une Isle, dont les Habitans ont chassé les Espagnols de la plus grande partie, de sorte qu'ils ne se maintiennent plus que dans un petit coin. C'étoit là où ce père & cette mère destinoient leur enfant à faire penitence d'avoir été trop amoureux, comme si l'amour étoit un si grand crime; mais cèt Armement ayant donné de la jalousie aux Anglois & aux Hollandois, Sa Majesté s'en desista, quoi qu'il fût déjà fort avancé. Cela sauva ainsi ce voyage au Chevalier de Montchevreuil, qui avoit été Lieutenant

nant de Vaisseau, & qui n'eût guères tardé à en être Capitaine s'il eût eu autant de retenue que de courage. Mais ayant fait une réponse insolente à Mr. de Maurepas, qui lui demandoit ce qu'il avoit fait de certaines choses qu'on l'accusoit d'avoir pris dans un des Vaisseaux dont le Marquis de Nesmond s'étoit emparé, son père & sa mère jugèrent à propos de le faire sortir de la Marine, parce qu'après un manque de respect comme le sien, il n'y avoit point d'apparence que Mr. de Maurepas le lui voulût jamais pardonner.

Le Duc de la Rochefoucault, qui depuis le mariage du Comte d'Ajen avoit non seulement réformé sa table & son train qui étoient aussi magnifiques l'un que l'autre, mais qui sous quelque prétexte spécieux étoit encore allé à Liancourt, terre à dix ou douze lieues de Paris, qui appartenoit à l'un de ses enfans, en revint enfin, après y avoir demeuré six semaines. Le Roi se douta bien qu'il y avoit du chagrin sur le jeu. Il avoit assez d'expérience pour sçavoir que ses faveurs faites au préjudice d'un autre, donnoient presque autant de jalousie que celles d'une Maîtresse au préjudice de son Rival. Il ne lui en voulut rien dire pourtant, & comme il l'aimoit, il lui fit un accueil tout aussi favorable qu'il avoit accoutumé de lui faire. Le Duc de Lorraine envoya sur ces entrefaites Mr. de Couvonges à Versailles, pour y demander en son nom Mademoiselle en mariage. Le Roi s'étoit toujours attendu, & devant la Paix, & dans le tems qu'elle s'étoit faite, que cette Princesse n'auroit point d'autre Epoux que le Roi des Romains.

Il n'y avoit point effectivement de Princesse dans l'Europe qui se pût flatter avec plus de raison qu'elle, que ce bonheur lui arriveroit ; mais l'Impératrice avoit si peu d'inclination pour la France, que quand Mademoiselle eût été Fille du Roi, au lieu qu'elle ne l'étoit que de Monsieur, elle lui eût préféré la moindre Princesse d'Allemagne. La Reine de Pologne, Duchesse de Lorraine, qui vivoit encore en ce tems-là, ne s'apperçût pas plutôt de cette aversion, qu'elle n'en fut pas fâchée, par rapport aux intérêts du Duc de Lorraine son Fils. Comme elle étoit une Princesse très-habile, & qu'elle sçavoit bien que la situation des Etats de ce jeune Prince l'obligeoit à rechercher l'Alliance de la France préférablement à toute autre, elle jeta les yeux sur Mademoiselle pour en faire sa Bru. Elle en voulut avoir pourtant le consentement de l'Empereur, qui avoit témoigné plusieurs fois qu'il n'eût pas été fâché de lui donner l'Archiduchesse sa Fille aînée ; mais ce Prince s'étant rendu à ces raisons, le Roi accepta la demande que Mr. de Couvonges lui faisoit au nom de son Maître. Sa Majesté nomma Mr. de Pontchartrain, & quelques autres personnes de considération de son Conseil, pour dresser les articles de ce Mariage, & on en convint bien-tôt de part & d'autre. Cependant, comme Monsieur n'avoit que Mr. le Duc de Chartres de garçon, & que ce Duc n'avoit encore que des Filles, il y survint une difficulté qui fit traîner les choses en longueur. On ne l'avoit pas prévûe au commencement, & la Cour ayant trouvé à propos d'y remédier, avant
que

que de passer outre, on se mit à y travailler. Cette difficulté rouloit sur ce qu'en cas que le Duc de Chartres vint à mourir sans enfans mâles, Mademoiselle auroit droit de prétendre partager la succession de Madame avec les Filles de son Frère. Au reste, cette succession étoit très-considérable ; car outre quantité d'argent comptant, de vaisselle d'argent, de perles, de pierreries & de meubles qu'elle avoit déjà eu à la mort de l'Electeur Palatin son Frère, on lui avoit encore adjugé, en attendant qu'on eût réglé la part qu'elle devoit avoir, dans la succession de cet Electeur, deux cens mille livres de rente. Or l'on vouloit qu'en cas que le Duc de Chartres vint à mourir, Mademoiselle renonçât à sa succession. Mr. de Couvonges n'eut garde de le faire qu'il n'en eût des ordres exprès. Le Conseil de Mr. le Duc de Lorraine trouva cette condition un peu dure. Cependant, ce Prince qui étoit encore tout jeune & d'une piété exemplaire, ayant cela de commun avec la Reine sa Mère, qui étoit morte bien-tôt après avoir résolu son Mariage, qu'il croyoit, comme effectivement c'étoit la vérité, qu'il lui étoit avantageux de prendre pour femme, une Princesse Françoise, passa par dessus toute sorte de considération, pour ne se pas démentir de cette politique. Il consentit donc de renoncer à tout ce qu'il pourroit prétendre de la succession de Madame, en cas que le Duc de Chartres vint à mourir sans enfans mâles, moyennant la somme de quatre cens mille livres.

De cette manière, le mariage de ce Duc avec Mademoiselle fut tout-à-fait arrêté, &

l'on n'en différa la conclusion que jusques au retour du Camp, qui se devoit faire en l'honneur du Duc de Bourgogne. L'on y fit venir quantité de Troupes, & beaucoup plus que l'on n'avoit résolu d'abord. Ce qui donna quelque défiance aux Puissances voisines. Elles sçavoient que le Roi avoit déjà fait filer beaucoup de monde sur la Frontière d'Espagne, & comme elles n'ignoroient pas aussi ce qui se disoit de l'état de Sa Majesté Catholique, elles eurent peur que ce Camp & toutes ces Troupes ne fussent pour faire une prompte irruption dans ses Etats, si elle venoit à mourir par hazard, comme il sembloit qu'on s'y dût attendre par les contes qu'on faisoit courir. Le Roi avoit pourtant évacué à la fin les Places qu'il devoit rendre par le Traité de Ryſwik, & comme il lui falloit bien du tems pour les reprendre, les Espagnols & leurs Alliez avoient toujours cette consolation, qu'ils plaideroient comme on dit, main garnie, s'il venoit à les attaquer. Le Roi nomma le Maréchal de Bouffers pour commander ce Camp sous Mr. le Duc de Bourgogne, & comme Sa Majesté sçavoit qu'il étoit homme à s'y ruiner pour répondre à l'honneur qu'il lui faisoit de le choisir préféablement à tout autre, pour un emploi de si grande distinction, il lui fit présent de cinquante mille écus avant que de partir. Ce Camp néanmoins ne devoit durer que trois semaines ; ainsi cette somme sembloit être bien forte, pour si peu de tems. Mais ce Maréchal, qui a toujours aimé la dépense, & qui dès ses premiers Emplois affectoit de paroître semblable à Mr. de Turcenne,

renne, c'est à dire, de ne faire cas que de la gloire, sans se soucier aucunement de l'argent, y fit une si grosse dépense, qu'il lui en fallut bien encore autant pour y subvenir. Il y eut cinq tables soir & matin servies tout aussi splendidement l'une que l'autre. Tout ce qu'il y avoit de plus exquis dans le Royaume y abondoit, & l'on ne fit jamais ni meilleure chère ni plus délicate. Il avoit plus de cent Chefs de Cuisine, sans compter ceux qui servoient sous eux. Ceux qui travailloient le matin se reposoient l'après-dînée. Il avoit une infinité de fourgons en campagne pour lui apporter ses provisions. Il y en avoit deux seulement pour la glace qu'il faisoit venir tous les jours de Paris, & ces fourgons avoient leurs relais à moitié chemin, parce que les chevaux n'eussent pû souffrir cette fatigue sans crever. Il en étoit de même de tous les autres fourgons qu'il avoit en campagne, & il avoit des Pourvoyeurs, non seulement à Paris, mais encore dans toutes les bonnes Villes à vingt ou vingt-cinq lieues tout autour du Camp. Chaque table avoit deux Maîtres d'Hôtel pour les servir, & il avoit pris pour Sur-Intendant de tous ces Officiers, un homme qui avoit été autrefois à feu Mr. l'Archevêque de Paris. Comme c'étoit celui de tout le Royaume qui entendoit le mieux ces sortes de choses, & qu'il n'avoit qu'à parler pour être obéi; tout cela se passa avec une somptuosité si extraordinaire qu'il est impossible de le bien représenter.

Ce Camp acheva de ruiner les Officiers qui commençoient déjà bien à l'être par la

dépense qu'il leur avoit fallu faire pendant la guerre. Cependant, comme chacun ne songeoit qu'à plaire au Roi, ni plus ni moins que si ç'eût été une Divinité, il n'y eut jamais rien de si leste ni de si magnifique que tous les Officiers, depuis le premier jusques au dernier. Ils avoient même fait habiller tous les Cavaliers & tous les Soldats de neuf, & il y eut des Régimens qui n'en furent pas quittes pour vingt-cinq mille écus. Mais pendant qu'ils s'en appauvrirent, Paris s'en enrichit. Quinze jours ou trois semaines avant que le Camp se formât, l'on ne vit que ballots aux portes des Marchands, que l'on venoit charger de moment à autre. Il est impossible aussi de dire combien il sortit de toutes sortes de provisions de bouche de cette grande Ville pour transporter de ce côté-là. Aussi cela eût été capable de l'affamer, si les Marchands ne se fussent précautionnez de longue main. Comme les étrangers sont curieux, & qu'il ne se presentoit pas tous les jours une occasion semblable à celle-là, il n'y en eut guères qui ne fût bien-aise de se transporter au Camp. Ainsi ce fut, à proprement parler, comme une procession depuis Paris jusques à Compiègne, où l'on ne trouvoit point à se loger pour son argent. Il fut même fait défense aux Hôtelliers d'y donner retraite à personne, soit qu'on voulût conserver leur logement pour les gens de la Cour, soit qu'on ne voulût pas remplir cette Ville d'un nombre de personnes inconnues, & éviter par-là ce qui en pouvoit arriver de fâcheux. Enfin, le tems que devoit durer ce Camp étant expi-

ré, le Roi s'en retourna à Versailles avec toute la Cour après qu'il eut fait de grandes libéralitez à toutes les Troupes. La magnificence qui y avoit parû acheva de détromper les étrangers de la prévention qu'ils avoient apportée de leur País, que la France étoit entièrement épuisée d'hommes & d'argent. Ils avoient déjà bien vû le contraire par ce qui s'étoit passé au mariage de Mr. le Duc de Bourgogne, & par la grande affluence de Peuple qu'ils avoient trouvé à Paris. Mais ce dont ils venoient encore d'être témoins eux-mêmes achevant de les en desabuser tout-à-fait, ils commencèrent à regarder le Roi comme un Crésus, dont les richesses étoient intarissables.

Si ce Prince étoit si riche, comme il n'y avoit pas lieu de douter, ses Peuples ne l'étoient guères, de sorte qu'il falloit bien des choses avant qu'ils se pussent remettre. Le Roi n'avoit pas plutôt fait la Paix, qu'il avoit songé à y remédier. Il avoit fait divers Edits pour les gens de la Campagne, dont une partie des Terres étoient incultes, faute d'avoir de quoi les faire valloir. Il avoit aussi pourvû par un Arrêt du Conseil, à ce qu'on ne décretât pas si-tôt les Terres de ceux qui avoient porté les armes les années précédentes. Il leur avoit accordé quelque tems pour payer leurs debtes ; mais comme tout cela n'étoit que du papier, & que chacun ne pouvoit subvenir à sa nécessité, sans argent, il y en eut beaucoup qui crurent que Sa Majesté eût fait quelque chose de bien avantageux pour son Royaume, si au lieu de faire tant de dépense à ce Camp, il eût répandu cette

somme parmi ses Peuples, pour leur avoir des bestiaux. Toute la Campagne en étoit dégarnie, & en leur prêtant seulement de quoi en avoir, il eût rendu la vie à plusieurs qui étoient prêts de la perdre par la langueur où ils vivoient depuis quelque tems. Ce n'est pas que le Roi n'eût soulagé son Peuple en quelque façon, en ôtant la Capitation comme il avoit promis de faire, lors qu'elle avoit été établie. Il avoit aussi supprimé l'ustancille & quelques autres droits qui se levoient pendant la guerre ; mais comme les tailles furent augmentées tout aussi-tôt de près d'un tiers, & que d'ailleurs le bled qui avoit été cher depuis quelque tems, commença encore à le devenir tous les jours de plus en plus, ce fut une nouvelle désolation dans les Familles. La pauvre Noblesse surtout étoit encore plus à plaindre que les autres, particulièrement celle qui avoit des enfans. Elle ne sçavoit plus qu'en faire depuis la Paix, parce que dans une réforme qui s'étoit déjà faite, on avoit renvoyé tous les Sous-Lieutenans chez eux, comme gens inutiles. On n'avoit aussi accordé la réforme qu'aux Capitaines & aux Lieutenans qui avoient dix ans de service, si bien que ceux qui avoient quelques années au dessous, se trouvoient dans une désolation effroyable.

Le Marquis de Dangeau Grand-Maître de l'Ordre de St. Lazare, fit alors un établissement, qui fit bien voir que s'il en eût été le Maître, il eût rétabli les Compagnies de Cadets qui avoient été si utiles aux pauvres Gentilshommes, aussi bien que ceux à qui on y avoit donné entrée avec eux. Car
quoi

quoi qu'elles n'eussent été instituées, ce sembloit, qu'à leur considération, on y avoit reçu depuis toutes sortes de gens, jusques à des personnes mêmes qui ne pouvoient avoir de communication avec eux que par rapport à leurs livrées qu'elles avoient portées autrefois. En effet, c'étoit une vérité, qu'on y avoit vû des Laquais & mille autres gens, qui bien loin d'être fils de Pères qui vécusent noblement, comme il sembloit qu'on y en voulût admettre, ceux-là étoient de la lie du Peuple ; mais ce n'étoit pas à cèt égard seulement que les choses étoient changées dans le Royaume depuis quelque tems, l'on avoit vû avec étonnement que cette Noblesse qui étoit réputée autrefois comme le bras droit de l'Etat étoit tombée en si grand mépris sous le Ministère du Marquis de Louvois qu'on avoit affiché contr'elle des Placards effroyables. On l'y traitoit avec la dernière ignominie, sous prétexte qu'un homme qui étoit à la tête de celle d'Anjou, & qui étoit bien plus capable de goûter le bon vin, que de la commander, s'étoit laissé surprendre. On l'avoit ainsi renduë responsable de sa faute, & il n'y avoit rien que ces Placards n'eussent dit contr'elle, comme si le peu d'expérience de ce Commandant eût fait autant de Criminels qu'il y avoit de Gentilshommes. Depuis cela elle avoit encore été obligée de se mêler avec quantité de Bourgeois pour aller à l'Arrière-Ban ; de sorte qu'en y servant à ses dépens, comme c'est la coûtume, elle avoit encore eu ce dégoût d'y servir avec des gens si indignes d'entrer dans les rangs où elle étoit. Quoi qu'il en soit, le Mar-

quis

quis de Dangeau qui n'avoit pas toûjours été riche, & qui ſçavoit par conféquent le plaisir que c'étoit faire à un homme de qualité qui n'avoit pas dequoi élever ſes enfans ſelon leur condition, que de l'en décharger, voulut que d'un certain revenant bon qui ſe trouvoit de ſa grande Maîtriſe, il en fût fait un fonds pour l'éducation de quelques enfans de diſtinction. Il fit agréer la choſe au Roi, & Sa Maieſté lui ayant laiſſé la diſpoſition de les choiſir, il en prit huit dans les principales Maisons du Royaume. Il y en eut de la Maieſon de Montmorenci, de la Maieſon de Crequi, de la Maieſon d'Ailly, de celle de Maillé, & ainſi du reſte. Il leur loia une Maieſon du côté de Charonne, leur donna toutes fortes de Maîtres avec des Valets pour les ſervir, & Mr. l'Abbé de Dangeau ſon frère, voulant contribuer de ſes ſoins à un ſi bel établifſement, ſe chargea de ſon bon gré d'avoir l'œil ſur eux. Il en étoit plus capable qu'un autre, lui qui étoit fort ſçavant, auſſi n'avoit-il tenu qu'à lui que le Roi ne lui eût donné un Evêché & des Abbaies conſidérables ; mais parce que Sa Maieſté ſçavoit qu'il aimoit un peu trop ſes plaisirs, elle s'étoit contentée de lui donner dequoi ne pas mourir de faim.

Le Duc de Chaulnes tomba malade en ce tems-là, & languit quelque tems avant que de mourir. Comme il avoit eu de grands emplois au dedans & au dehors du Royaume, & qu'il s'y étoit fait des amis & des ennemis, un qui avoit toûjours parû devoir être mis de ce dernier nombre, crût qu'il devoit ſe raccommo-
de.

de lui laisser rendre le dernier soupir. Je veux parler du Cardinal d'Estrées, qui avoit été à Rome du tems que le Duc y étoit Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté. Comme ce Cardinal est habile, & qu'il seroit bien-aïse de primer par tout, l'ambition avoit été cause de leur différent. Il avoit trouvé que ce Duc qui n'étoit pas haï à la Cour de Rome, lui ôtoit sa pratique. Ainsi leur méintelligence avoit éclaté à la vûe de cette Cour, sans que son Eminence en pût être retenuë par aucune considération. Cependant, soit qu'il sçût qu'il eût tort ou qu'il fût bien-aïse de paroître bon Chrétien, il vint alors pour lui en faire des excuses. Le Duc fut fort surpris quand on le lui annonça, & comme l'état où il étoit demandoit qu'il n'eût aucun ressentiment, quand même il eût été capable d'en avoir dans un autre tems, il commanda qu'on le fit entrer. Ils se réconcilièrent là tous deux, & le Duc étant mort quelques jours après, il fit Mr. le Chancellier son exécuteur testamentaire. Le Défunt avoit épousé la Veuve du Marquis de St. Maigrin, Lieutenant des Chevaux legers de la Garde. Il y avoit fort long-tems qu'il étoit marié avec elle, sans en avoir d'enfans ; ainsi pour faire sa Cour à feu Mr. Colbert, lors qu'il maria sa fille aînée au Duc de Chevreuse son Cousin Germain, il institua pour son Héritier le second fils qui pourroit naître de ce mariage. Il se réserva seulement la disposition de cent mille francs, dont il laissa vingt mille écus à Mr. le Chancellier, & donna le reste à quelques-uns de ses domestiques. Il étoit Gouverneur

verneur de Guyenne, lors qu'il mourut, & il l'avoit été auparavant de Bretagne. Mais comme ce dernier Gouvernement accommodoit Mr. le Comte de Thoulouse fils naturel du Roi, Sa Majesté fut bien-aise qu'il s'en défit en sa faveur. Ce Prince lui donna en échange celui de Guyenne, dont il étoit pourvû.

Le Gouvernement de Guyenne ne vaqua pas par sa mort, ce qui eût accommodé le Duc de Chartres, à qui le Roi en avoit promis un en le mariant avec la sœur du Comte de Thoulouse. Sa Majesté en avoit donné la survivance au Duc de Chevreuse, & comme il ne valloit guères moins de cent mille livres de rente, & que les Terres du Duc de Chaulnes ne produisoient pas un moindre revenu, ce furent tout d'un coup deux cens mille livres de rente, qui tombèrent dans sa Maison. Il étoit déjà si riche qu'il n'en avoit pas besoin ; mais comme tout Quiétiste qu'on le croyoit, il n'en aimoit pas moins le bien, il ne fut pas insensible à cette fortune. Cependant, c'étoit à tort, ce me semble, qu'il avoit la réputation d'être de cette Secte ; du moins, il avoit fait tant de mouvemens pour avoir la survivance de ce Gouvernement, qu'il étoit aisé de voir que tous ceux qu'on soupçonnoit d'être Disciples de Molinos, ne sont pas indifférens à toutes choses. Cependant, soit qu'il en fût un ou non, Mr. l'Archevêque de Cambrai ne lui ressembloit pas. Il souffroit son exil tranquillement, & il souffrit encore sans rien dire la prison de sa bonne amie Madame Guyon. Elle avoit été tirée

rée

rée de son Couvent vers le tems de Pâques, pour être amenée à la Bastille, où après lui avoir laissé le tems de quatre ou cinq mois pour songer à sa conscience, on commença alors à l'interroger. Il est impossible de dire sur quoi ce fut, parce que ces sortes de choses sont toujours fort secrètes ; mais ce que l'on en peut juger, ce fut sur des faits contenus dans un Livre que Mr. de Meaux venoit de publier contre Mr. l'Archevêque de Cambrai, & où elle n'étoit pas oubliée. Ce Livre contenoit des faits tout extraordinaires contr'elle. On l'y accusoit de s'être vantée de quantité de révélations & de miracles. Enfin, l'on tâchoit en la rendant ridicule d'en faire retomber le coup sur Mr. l'Archevêque de Cambrai son bon ami. L'Evêque de Meaux qui étoit sa principale partie, ne pouvoit cependant parvenir à le faire déclarer Hérétique, comme il avoit prétendu. La Cour de Rome, à qui c'étoit à prononcer là-dessus, s'y montrait fort réservée, soit qu'elle n'y vit pas de lieu, comme il s'imaginoit, soit qu'elle crût qu'elle en paroîtroit plus miséricordieuse, en traînant les choses en longueur. La Cour s'intéressoit fort en faveur de Mr. de Meaux, & après avoir éloigné d'auprès de la personne de Mr. le Duc de Bourgogne l'Archevêque de Cambrai, elle avoit encore chassé d'auprès de lui son Neveu, qui en étoit Sous-Précepteur avec quelques personnes qui étoient soupçonnées d'adhérer à ses sentimens. Ses deux Gentilshommes de la Manche avoient été même du nombre des disgraciez, quoi que la matière dont il s'agissoit parût éloignée de leur profession. Enfin, pour leur ôter

toute espérance de retourner jamais auprès de lui, leurs places avoient été données en même tems à d'autres, quoi que peut-être ils ne fussent pas plus gens de bien qu'ils l'étoient. Car il faut sçavoir que ceux que l'on ôtoit étoient des personnes d'une piété exemplaire; désorte que quand on eût choisi dans tout le Royaume, il eût été impossible d'en trouver qui eussent vécu plus Chrétienement: Mais comme leurs ennemis employoient toute sorte d'adresse pour les perdre, soit qu'effectivement ils crussent qu'il y eût du venin à leur Doctrine, ou qu'ils n'en fissent que semblant seulement par des vûes toutes particulières, l'on avoit vû en un moment de tems de nouveaux visages chez ce jeune Prince. Cela ne lui plût point du tout, du moins à ce que l'on crût remarquer, & Mr. de Cambrai qui de tems en tems écrivoit au Pape, selon les diverses accusations que l'on formoit contre lui, ayant envoyé dans ce tems-là à Sa Sainteté une lettre que l'on trouvoit extrêmement belle & extrêmement justifiante pour lui, il témoigna hautement qu'il eût été bien aise de la voir; mais outre que les copies en étoient rares dans le Royaume, où l'on punissoit très grièvement ceux qui en faisoient venir, personne n'osoit faire un coup comme celui là, de peur de déplaire au Roi. Les amis de Mr. de Cambrai prirent sujet de là de blâmer ses ennemis. Ils publièrent qu'il avoit toujours été permis à un homme de se deffendre, & que de l'en empêcher comme ils faisoient c'étoit une marque de leur injustice. Le Peuple qui se mêle ordinairement de décider de tout,

sans.

fans avoir attendu le jugement de le faire, applaudit. vau-rôt à ces plaintes, sans considérer qu'en matière de Religion il y a de certaines choses qu'il est bien meilleur d'ignorer que de sçavoir, & en effet les Hérésies se communiquent bien plutôt par la lecture que par la conversation, desorte que tous les écrits, pour peu qu'ils soient suspects, ne sçauroient se deffendre avec trop de circonspection. Mais malgré toutes les défenses qui étoient faites de faire venir de ces lettres, on en fit entrer deux ballots non seulement dans le Royaume, mais encore jusques aux portes de Paris. Mr. d'Argenson en eut le vent, & qu'on les devoit faire entrer dans des Carosses. Il y en eut effectivement deux de louage, qui les furent prendre dans des Maisons où on les avoit laissez en garde, sans dire ce que c'étoit; mais on ne leur donna pas le tems d'entrer dans la Ville. On les visita devant que d'arriver aux portes, & ces ballots ayant été ouverts, Mr. d'Argenson ne vit pas plutôt ce qui étoit dedans qu'il brûla toutes ces lettres, les unes après les autres, dans son Cabiner. Cependant l'envie d'en avoir, étoit si grande parmi les curieux, que quoi que chacun détestât le Quiétisme de la manière que les ennemis de Mr. de Cambrai en faisoient le Portrait, celles qui purent échaper à la vigilance de ce Magistrat furent vendûes jusques à quatre loüis d'or.

Le Duc d'Estrées, Gouverneur de l'Isle de France suivit de près Mr. de Chaulnes, quoi qu'il y eût bien à dire qu'il fût si âgé que lui: l'un n'avoit que cinquante ans, & l'autre en avoit plus de soixante & dix. Le Duc d'Estrées mourut

mourut après s'être fait tailler, mais l'on en attribua moins la faute au Chirurgien entre les mains de qui il s'étoit mis, qu'à un accident qu'il n'avoit pû prévoir. Il avoit attendu que les grandes chaleurs fussent passées, pour se faire faire cette opération, mais étant revenuës lors qu'on y pensoit le moins, avec un grand tonnerre, sa playe, qui étoit en bon état auparavant, ne suppura plus, de sorte qu'il fut troublé en moins de rien. Il laissa les affaires de sa maison en grand desordre. Il eut cela de commun avec son père qui devoit dixsept cent mille francs quand il mourut. Le fils avoit épousé en première nôces la fille de Mr. de Lionne Secrétaire d'Etat, dont il avoit un garçon & quelques filles, & en seconde Madlle. de Vaubrun, fille du Marquis de Vaubrun, Lieut. Général des Armées du Roi. Celle-ci ne trouva pas de quoi reprendre sa dot, & n'eût pas trouvé par conséquent de quoi asséoir son doüaire, si ce n'est que l'Evêque de Laon, frere de son mari, avoit assuré par son contract de mariage deux cent mille francs aux enfans qu'il auroit d'elle. Le Roi, à qui le Duc avoit recommandé sa famille avant que de se faire tailler, donna son Gouvernement à son fils aîné, l'autre n'eut que l'espérance de la succession de sa mère qui ne pouvoit manquer d'être fort riche, quoi qu'elle eût perdu quelque chose avec son mari. Elle avoit encore sa mère & son grand Père maternel qui avoit pour le moins deux millions de bien. Comme il n'avoit que deux héritières, savoir la Marquise de Maulevrier & elle, il lui en devoit revenir un jour la moitié. Il est vrai que la Duchesse avoit un frère qui la devoit priver d'une
partie

partie de cette succession, & même de la meilleure, suivant l'avantage des mâles par dessus les filles, mais comme on l'avoit destiné à l'Eglise, parce qu'il étoit tout contrefait, & qu'il avoit déjà des Benefices, elle ne contoit pas qu'il dût jamais se marier. Il n'y avoit pas aussi beaucoup d'apparence, quoi qu'il arrivât tous les jours des choses plus extraordinaires que celle là : mais ce qui étoit de plus fâcheux pour elle, c'est qu'il aimoit l'argent; ainsi quoi qu'il ne se mariât point, ce n'étoit pas à dire pour cela qu'il la laissât jouir de sa part de la succession de son grand Père. Il venoit bien de témoigner effectivement l'amitié qu'il avoit pour le bien dans un procès qu'il avoit soutenu pour un petit benefice, qu'il avoit impetré de celui à qui il appartenoit naturellement de le donner. Le Doyen de Nantes le possédoit auparavant, & l'ayant resigné à un de ses amis, l'Abbé de Vaubrun prétendit que sa resignation ne pouvoit pas être bonne, parce qu'il n'y avoit pas survécu un tems compétant pour l'admettre en Cour de Rome. Il paroissoit néanmoins le contraire par l'extrait mortuaire du défunt; mais il soutint que c'étoit une fraude, & que l'on avoit trompé le Curé. Il eut en même tems permission de jeter des Monitoires, pour avoir revelation de ceux qui avoient contribué à garder le corps long-tems après sa mort, afin de favoriser sa partie. Cependant comme il apprehendoit que ceux qui s'en étoient mêlez, n'eussent bonne bouche, il obtint de la justice que ce corps fût déterré, prétendant, que par la visite qui en feroit faite, il feroit aisé de reconnoître la supercherie. Les Juges lui octroyèrent sa demande

de

de, ce pauvre corps fut ainsi tiré de sa bière qu'il étoit à demi pourri. Enfin quoi qu'il jettât une puanteur effroyable, & qu'on n'en pût approcher de cent pas, il le donna à visiter aux Medecins & aux Chirurgiens afin d'en faire leur raport. Il leur donnoit là un bel emploi, mais comme il savoit qu'ils étoient accoutumés à mettre le nez tous les jours à ce qu'il y avoit de plus infect, il n'y prit pas garde de si près. Les Medecins & les Chirurgiens tournèrent & retournèrent ce cadavre, & n'en ayant porté qu'un jugement bien incertain, il fut renterré encore plus puant qu'il n'étoit lorsqu'il avoit été tiré de terre. L'Abbé de Vaubrun qui voyoit que leur raport étoit justement le moyen de lui faire perdre son procès, & de le faire condamner aux dépens, obtint un autre jugement, afin que ce corps fût visité par d'autres experts. Il fut ainsi déterré pour la seconde fois; & ces experts lui ayant été plus favorables que les autres, il gagna enfin son procès.

L'Abbé de la Rochefoucault étant venu à mourir sur ces entrefaites, & l'Abbé de Vertheuil son Frère ayant demandé deux bonnes Abayes qu'il avoit, le Roi les lui refusa. Cependant comme il avoit toujours beaucoup de considération pour le Duc de la Rochefoucault, Frère de ces deux Abbez, quoi qu'il se fût absenté six semaines de la Cour, par la jalousie qu'il avoit du mariage du Comte d'Ajen, il voulut bien lui apprendre la cause de ce reffus. Elle étoit fondée sur ce qu'il ne trouvoit pas la conduite de l'Abbé de Vertheuil, assez régulière, pour lui donner des biens d'Eglise qu'il employeroit peut-être à

un autre usage qu'à celui auquel ils étoient destinez. Il lui dit même qu'une marque qu'il ne demandoit qu'à l'obliger, quand il n'iroit point de sa conscience, c'est qu'il donnoit les Abbayes du défunt à un vieil Abbé de la Rochefoucaut, qui étoit son Oncle. Celui-ci ne songeoit guères à une telle Aubeine, & il étoit dans son Pais retiré depuis long-tems, sans songer à venir à la Cour: mais la fortune l'étant allé chercher jusques dans sa retraite, il n'eut le soin que de remercier Sa Majesté, & d'envoyer querir ses Bulles en Cour de Rome.

La Princesse d'Epinois, & la Duchesse de Richelieu moururent peu de tems après, à trois jours l'une de l'autre; celle-ci après une longue & fâcheuse maladie, celle-là en moins d'une heure de tems. Elle sortoit de chez le Marquis de Barbesieux, lors qu'elle se trouva saisie tout d'un coup d'une violente douleur. Elle s'arrêta en même tems, disant qu'elle n'en pouvoit plus; elle se prit même au volet d'une fenêtre qu'elle trouva devant elle, pour s'empêcher de tomber. Mais ayant perdu connoissance à l'heure même, on l'emporta chez elle, où elle rendit l'esprit un quart d'heure après. Comme elle étoit une des grosses joüeuses de Lansquenet de Marli, beaucoup de gens attribuerent cét accident à des pertes considerables qu'elle avoit faites, & qui avoient causé une telle alteration dans son sang, que c'eût été une espèce de miracle s'il ne lui fût rien arrivé de fâcheux. M. le Pelletier Intendant des Finances, avec qui il couroit un bruit, comme je crois avoir déjà dit, qu'elle avoit fait un mariage de con-

science, fut très touché de sa mort. Cela ne l'empêcha pas pourtant d'aller au Conseil à Versailles. Le premier jour qu'il se tint chacun lui fit compliment sur cette perte, parce qu'il n'y avoit personne qui ignorât la part qu'il y prenoit. Le Roi même le sçavoit aussi bien que les autres, & une fois que cette Princesse avoit beaucoup perdu d'argent à Marli, & qu'elle l'avoit payé le lendemain ce qui avoit surpris bien des gens, parce qu'on ne la croyoit pas en état de le faire si-tôt, Sa Majesté n'avoit pas feint de demander à Mr. Pelletier si c'étoit lui qui le lui avoit donné. Il lui avoit avoué en même tems la vérité, sçavoir qu'elle avoit eu recours à lui pour se tirer de cette affaire. Je ne sçai si Sa Majesté n'avoit point poussé sa curiosité plus loin, & si elle n'avoit point voulu sçavoir aussi s'ils étoient mariez ou non. Quoi qu'il en soit comme cela est au dessus de ma connoissance, je n'en dirai rien, de peur de mentir. Cette Dame avoit eu deux Garçons de son Mari, & deux filles : les deux filles, étoient encore à marier. C'étoit l'ainée que Madame la Princesse de Conti, fille du Roi, avoit voulu faire épouser à Monsieur le Marquis de la Valliere. Pour ce qui est des garçons le Cadet étoit mort de maladie, & l'ainé avoit épousé la fille du Prince de l'Isle-bonne de la Maison de Lorraine.

Madame la Duchesse de Richelieu laissa aussi en mourant un garçon, & quelques filles. La naissance de ce garçon avoit renversé toutes les espérances du Marquis de Richelieu, neveu du Duc, à qui sa Succession devoit revenir, s'il n'eut eu que des filles. Au

reste

reste comme il n'étoit pas trop à son aise, & qu'il n'y a rien de plus capable de troubler un ménage que la misère, ils vécurent bien-tôt mal sa femme & lui, quoi qu'il l'eut enlevée, & qu'elle méritât bien le cœur d'un honnête homme. Enfin, soit que cette mesintelligence augmentât de jour en jour, ou que la misère où ils étoient ne permit plus à son Mari de soutenir la dépense que des gens de leur condition étoient obligés de faire, ils s'étoient séparés dès le commencement de cette année 1698. ; elle s'en étoit allée en Angleterre trouver sa Mère, & comme il étoit impossible qu'étant aussi belle qu'elle étoit, elle n'eût là un grand nombre d'adorateurs, son époux s'aperçût bien-tôt que s'il étoit délivré d'un mal, il lui en étoit revenu un autre, qui ne lui étoit pas moins insupportable. Il se sentit épris d'une grande jalousie, & n'ayant plus de repos ni jour ni nuit, il joüa toutes sortes de ressorts pour obliger sa femme à sortir de ce Pais-là. Comme elle ne pouvoit être mieux qu'avec sa mère, du moins à ce qu'elle croyoit, elle ne voulut point entendre à toutes les propositions qu'il lui en fit faire. Une femme n'écoute gueres la voix d'un Mari, qui est éloigné, & encore d'un Mari qui ne lui donne aucun secours dans son besoin. Il fut donc obligé de prendre d'autres mesures pour réussir dans son dessein. Pendant qu'il en cherchoit, le mariage de Mademoiselle s'acheva : Le Duc d'Elbœuf l'épousa à Fontainesbleau, en vertu de la procuration qu'il en avoit reçue du Duc de Lorraine. Le Roi fit quelques presens à cette Princesse, & étant partie

tout aussi-tôt de la Cour, suivant les ordres du Duc son époux, elle s'en vit à Paris où elle ne demeura que vingt quatre heures. Elle en partit après cela pour prendre le chemin du Barrois, où le Duc devoit venir au devant d'elle. Il avoit fait même accommoder le Château de Bar, afin de l'y recevoir. Il avoit trouvé toutes ses Maisons en méchant état, lors qu'il étoit arrivé dans ses Etats; & comme les Intendans, qui y avoient été envoyez de la part du Roi y avoient eu plus de soin de faire leurs affaires que de toute autre chose, ils ne s'y étoient guères mis en peine d'y faire faire les réparations nécessaires. Le Duc n'étoit pas venu d'abord à Nancy, parce qu'il les Troupes du Roi y étoient encore pour en faire sauter les Fortifications, il s'étoit arrêté à quatre ou cinq lieues de-là, où celui qui les commandoit lui avoit envoyé un Capitaine avec quelques Soldats pour sa garde. Ce Prince n'en avoit point voulu, & avoit trouvé qu'il lui convenoit mieux d'y employer la Milice de son Pais. Les habitans de Nancy & les autres Villes, avoient mis sur pied quelques Compagnies de Cavallerie, & quelques Compagnies d'Infanterie. Ainsi s'en servant jusques à ce qu'il eut fait lever quelques Compagnies d'ordonnances, pour lesquelles il avoit déjà delivré les Commissions, il vint enfin dans sa Ville capitale quand les Troupes du Roi en furent forties. Le Duc ne scût pas plutôt que Mademoiselle étoit partie pour s'en venir en Lorraine qu'il se rendit à Bar, pendant que les habitans de Nancy s'appreterent à leur faire une entrée proportionnée à leurs forces. Car outre ce qu'ils

avoient

avoient souffert depuis cinquante ou soixante ans, que leur País avoit toujours été couvert de Troupes étrangères, la famine commençoit à s'y faire sentir terriblement. Elle étoit même générale, non seulement par tout ce País, mais encore dans tous les Etats d'alentour, desorte que leurs voisins n'étoient guères plus à leur aise qu'ils y pouvoient être. L'année avoit paru néanmoins assez abondante en quelques endroits; mais quand c'étoit venu à battre les gerbes, il s'étoit trouvé qu'elles ne rendoient pas la moitié de ce qu'elles avoient accoutumé de faire. La France même, qui avoit accoutumé de fournir des grains aux autres, s'en trouva dépourvûe toute la première, desorte qu'il y arriva de grands desordres dans les marchez: les juges de Police furent obligez ainsi d'y envoyer des gens, pour prêter main forte aux boulangers, que le menu Peuple vouloit piller, tant la misère étoit grande. On ne voyoit plus qu'un tas de pauvres dans les ruës de Paris. Il y en abondoit même de toutes parts, parce que la misère étoit encore plus grande à la Campagne que dans la Ville. Le bon ordre qu'y tenoit Mr. d'Argenson, étoit cause qu'on n'y osoit rançonner le Peuple, comme on faisoit ailleurs. Cependant cela n'empêcha pas que quelques uns de ces misérables, ne fussent attendre les boulangers qui venoient de Gonneffe, & qu'il n'arrivât encore du desordre. Il y en eut un même qui donna au coup de couteau à un boulanger, parce qu'il ne lui vouloit pas donner son pain au prix qu'il le vouloit avoir.

Comme tout le monde ne songe qu'à ga-

gner, cette cherté donna lieu à quantité d'usuriers de chercher le moyen de rencherir encore le pain. Cependant le bruit courant que c'étoient les fermiers Généraux qui faisoient des Magazins de bled, afin de se récompenser de la perte qu'ils faisoient sur les aides, parce que le vin avoit manqué entièrement cette année-là, Mr. le Premier Président leur fit dire qu'ils se jouïoient non-seulement par là à se faire piller, mais encore à se faire pendre, si cela se trouvoit vrai: Car il n'étoit pas homme à le leur pardonner; & l'intérêt de l'Etat, & du Peuple étoit assez puissant sur lui, pour convertir ces menaces en vérité. Chacun lût le compliment qu'il leur avoit fait faire; mais quoi que cela dût imprimer de la crainte à ceux qui se sentoient coupables réellement de ce dont il les acusoit, cela n'empêcha pas qu'il ne se trouvât encore des gens assez avides de gain pour tout risquer, plutôt que de manquer une occasion comme celle-là. Un homme d'affaire nommé Miotte, qui se croyoit assuré contre tout ce qui lui pouvoit arriver de fâcheux, parce qu'il étoit connu de Monseigneur, dont il avoit pris la terre de Meudon à ferme, acheta des bleds à droit & à gauche, & en fit de grands Magazins dans le Château de Montreau-fautyonne. On le denonça à Mr. d'Argenson, & au Premier Président, celui-là le fit arrêter, & l'autre ayant fait decretter contre lui, il couroit grand risque d'être pendu, s'il n'eut trouvé des amis qui empêcherent le Premier Président de se saisir de sa personne. La Cour voulut connoître elle-même de cette affaire. Elle fut jugée effectivement

vement au Conseil, & il en fut quitte pour une amende de mille francs & pour la confiscation d'une partie de ses bleds. Quelques autres Usuriers furent condamnez à peu près à la même peine, parce qu'on ne pouvoit les traiter plus rigoureusement, sans donner à connoître que les amis que Miotte avoit trouvé étoient cause de la grace qu'on lui avoit faite. Cependant cela obligea Mr. d'Argenson de prendre ses mesures, afin que pareille chose n'arrivât plus à l'avenir, & comme il n'y pouvoit réüssir qu'en faisant battre la Campagne, afin de sçavoir les endroits où il se faisoit des Magazins, il y envoya des Commissaires avec d'autres personnes en qui il se fioit.

La misère des Peuples remplir tout Paris, & toute la Campagne de voleurs, & l'on ne fut presque plus en seureté jusques dans sa Maison. On n'osa plus ainsi se hasarder à marcher ni trop matin ni trop tard, parce que le desespoir où étoient ces misérables, les rendoit capables de toutes choses. Mr. d'Argenson étoit allerte là-dessus, aussi bien que sur tout le reste, pendant que Monsieur de la Reinie son Predecesseur, ne songeoit plus qu'à jouir tranquillement du fruit de ses travaux. Il n'avoit que deux enfans, un fils & une fille, avec beaucoup de bien. Car comme il avoit toujours été fort sage, & qu'il entendoit fort bien ses affaires, il avoit accumulé sou sur sou. Il n'étoit pas trop content de son fils, qui étoit à Rome, il y avoit long-tems. Il ne songeoit-là qu'aux tableaux & aux autres curiositez dont cette belle Ville est remplie, sans se mettre nullement en

peine de ressembler à son Père, qui s'étoit élevé aux plus grandes Charges de la Robe après avoir eu des cominencemens plus petits que ceux qu'il pouvoit lui donner. Ainsi ce Magistrat ne contant plus que sur sa fille, résolut de la marier le plus avantageusement qu'il pouvoit. Il se trouva assez de gens qui se présentèrent pour être son gendre, & croyant qu'il n'y en avoit point qui l'accommodât davantage qu'un Maître des Réquêtes nommé Machaut, les articles furent signez de part & d'autre après quelque contestation. L'amant vint après cela pour rendre ses devoirs à sa Maîtresse, qu'il n'avoit jamais veüe; Mais comme elle n'étoit pas belle, elle lui déplût tant qu'il dit à son Père que s'il vouloit le rendre malheureux, il n'avoit qu'à l'obliger à achever ce qu'il avoit commencé. Son Père se trouva bien embarrassé à ce compliment. Mr. de la Reinie étoit en passe à n'être pas traité de la sorte. Néanmoins comme il avoit de la complaisance pour son fils, il prit des mesures pour se tirer d'affaire le plus honnêtement qu'il pouroit. Il n'eût garde de dire ce qui étoit cause de cette rupture; mais Mr. de la Reinie s'en doutant bien, il consentit à tout ce que Mr. de Machaut vouloit, parce qu'il n'étoit pas bien aise de son côté de donner sa fille à un homme qui ne l'aimerait pas.

Le Duc de Lorraine, après avoir demeuré quelques jours à Bar avec sa nouvelle épouse, l'emmena à Nancy, où nonobstant la misère publique, elle ne laissa pas de trouver quelque magnificence. Cependant comme elle étoit accoutumée à la Cour du Monde

de la plus superbe , elle fit bien moins de réflexion à cela qu'à l'amour de ces Peuples , pour leur Souverain. Elle étoit dans toutes leurs actions , & ce qui les animoit encore davantage à la faire paroître , c'est que ce jeune Prince étoit d'une piété si exemplaire , qu'on pouvoit dire que c'étoit comme un prodige à l'âge où il étoit. Il ne vouloit entendre parler ni de Comédie ni d'Opera , & encore moins les souffrir à sa Cour. Il trouvoit que ces occupations étoient non seulement indignes d'un Chrétien , mais encore contraires aux devoirs que demande une si sainte profession. Comme il étoit fils d'un Père & d'une Mère qui avoient été dans leurs tems des exemples de vertu , l'on vit bien qu'il tâchoit de profiter des leçons qu'ils lui avoient données , & qu'il ne les auroit pas jettées dans une terre ingrate. L'Evêque d'Osna-bruk Frère du Duc , arriva cependant tout aussi-tôt dans cette Cour. Il venoit de faire un tour dans son Evêché qu'il avoit obtenu il n'y avoit que cinq ou six mois , à la recommandation de l'Empereur son Oncle. C'étoit un Prince très bien fait & qui sentoit bien d'ailleurs ce qu'il étoit. Un Frère de l'Electeur de Hannover possédoit auparavant cet Evêché , qui selon ce qui a été réglé par le Traité de Munster , doit-être rempli alternativement par un Protestant & par un Catholique.

Le Duc de Lorraine , aussi-tôt après être rentré dans ses Etats , en envoya donner avis à tous les Princes de l'Europe , suivant ce qui se pratique ordinairement. Il fit encore la même chose à l'égard de son mariage , pendant

qu'il tâcha par une bonne conduite à reparer les desordres que la guerre y caufoit depuis tant d'années.

Le Prince de Conti gagna cependant son procès à la grande Chambre, comme il avoit déjà fait aux Requêtes du Palais. Cela le consola tout à fait d'avoir manqué la Couronne de Pologne, quoi qu'il y eût pourtant bien à dire de l'un à l'autre. Le nouveau Roi n'en jouissoit pas bien tranquillement : quelques-uns de ses sujets l'accusant de quantité des choses eurent la hardiesse d'envoyer tout de nouveau jusques à Versailles pour prier le Roi de les assister d'hommes & d'argent, pour recouvrer leur liberté, qu'il usurpoit à ce qu'ils prétendoient. Ils l'accusoient encore de sacrifier la gloire de la Nation à ses intérêts particuliers ; mais Sa Majesté n'ayant point voulu entrer dans tout cela, il renvoya le Courier tout comme il étoit venu.

L'Empereur étoit bien dans le dessein, aussi bien que le Duc de Lorraine de procurer du repos à ses peuples, tout le plutôt qu'il lui seroit possible ; mais comme il n'y pouvoit parvenir qu'en faisant la paix avec les Turcs, il y donna les mains, quoi qu'il vit leur perte assurée pour peu que ses alliés voulussent lui prêter la main. Ainsi après avoir accepté la médiation du Roi d'Angleterre & celle des États Generaux, & les Turcs ayant fait la même chose de leur côté, l'on convint de part & d'autre de s'assembler auprès de Carlowits pour y terminer les differens qui étoient entre les deux Empires. Il ne fit pas ce pas là sans en avertir ses Alliez, afin que comme ils avoient fait la guerre ensemble avec tant de succez, ils

ils pussent aussi faire ensemble une paix qui ne leur fût pas moins avantageuse aux uns qu'aux autres.

Le Roi d'Angleterre passa sur ces entrefaites en Allemagne, afin de s'approcher de plus près de l'endroit où les conférences se devoient tenir. Il s'arrêta à la Cour de Hanover, ce qui donna du moins autant d'inquiétude à la France, qu'elle en avoit pû donner elle même aux Alliez, par le camp qu'elle avoit formé. Il se rendit cependant des Ambassadeurs de toutes parts au lieu des Conférences Sa Majesté Britannique souhaitoit passionnément cette paix pour donner de la jalousie à la France, & pour ne pas voir augmenter davantage, la puissance de l'Empereur. Elle étoit bien aise qu'il eût toujours besoin d'elle, & non pas elle de lui. Mais l'année se passa devant que ce grand ouvrage pût s'accomplir. Elle se passa aussi devant que le mariage du Roi des Romains avec Mademoiselle de Hanover s'accomplit pareillement. Il avoit pourtant été arrêté, il y avoit déjà plus de deux mois; mais comme cette Princesse étoit en Italie avec sa mere, qui étoit allée voir la Duchesse de Modene sa fille aînée, il fût remis au commencement de l'année 1699. Enfin l'on ne doute point que ces deux choses ne se terminent bien-tôt, & c'est ce que le tems apprendra à tous ceux à qui Dieu fera la grace de vivre jusques là.

F I N.

T A B L E



T A B L E

D E S

PRINCIPALES MATIERES

Contenuës dans les deux
TOMES DE CES ANNALES.

| | A. |
|---|-----------|
| A bbé de qualité accusé d'avoir en Hollande des correspondances avec le Roi Guillaume. Histoire de cet Abbé. | 588 |
| <i>Agnan</i> (l'Abbé) de Cordelier s'érige en Medecin Chimiste. | 481. |
| <i>Agnan</i> (le Duc de S.) son caractère. 497. S'étoit constitué Juge des Violons. | 498 |
| <i>Albermale</i> (le Comre d') promet à <i>Harlai</i> le portrait du Roi d'Angleterre, & le lui envoie. 527. Est favori de ce Prince. | 623 |
| <i>Amat</i> (M.) | 357. 359 |
| <i>Ambassadeurs</i> de France, gens d'épée. | 552 |
| <i>Amboise</i> (le Cardinal d') | 185 |
| <i>Angle</i> (la Marquise de l') | 179 |
| <i>Angleterre</i> (le Roi d') ne fut point aux Conférences de la Paix des Pirennées. Pourquoi. 36. A des Maîtresses. | 570. 571. |
| <i>Angleterre</i> (le Roi d') qui passe six ans en Irlande faute de trouver un moment favorable. | 534 |
| <i>Anglois</i> leur caractère. | 651. 652 |
| <i>Antin</i> (le Marquis d') On lui donna un jour d'Etrennes une pension de dix mille livres. | 24. 25 |
| <i>Antin</i> (le Marquis d') frere de M. de Montespan tué en duel. | 127 |
| <i>Argenson</i> (M. d') son caractère. 98. Trois paroles que lui dit le Premier President du Parlement de Paris. 99. Suite de son caractère. 387. 687. Voyez <i>Disette</i> , <i>Volens</i> . | Arma- |

DES MATIERES.

| | |
|--|--|
| <i>Armagnac</i> (Mademoiselle d') un Laquais lui leve la jupe en sortant des Tuilleries. | 501 |
| <i>Armoiries</i> (Edit des) | 228 |
| <i>Arnhoton</i> (M. d') Maître des Requêtes. | 288 |
| <i>Arpajou</i> (la Duchesse d') mecontente de ce qu'elle n'est pas faite Dame d'Honneur de Mademoiselle de Savoye. | 8 |
| <i>Arquien</i> (le Marquis d') pere de la Reine de Pologne. | 130. |
| Son caractere. Entretenoit une fille débauchée qu'on ne connoissoit que sous le nom de Louison d' Arquien. | 383 |
| <i>Ath</i> assiege par les François | 427 |
| <i>Avantures.</i> | 33. 39 136. 273. 391. 445. 611. 617. 642 |
| <i>Avaux</i> (le Comte d') Ambassadeur de France en Suede. | 489. |
| <i>Avejant</i> (le Comte d') | 263 |
| <i>Augicourt</i> , Gentilhomme de Picardie , ce qu'il fait contre la famille de M. de Louvois , dont il avoir porté le Portefeuille. | 55. 56. Et contre le Duc d'Elbœuf. 61. 66 |
| <i>Aumont</i> (la Duchesse d') abandonne les Jesuites pour les Peres de l'Oratoire. | 352 |
| <i>Aumôniers</i> des Armées de France , leur vie. Histoire d'un de ces Aumôniers. | 480. 481 |
| <i>Aunoi</i> (Madame d') | 419 |
| <i>Auvergne</i> (le Baillif d') Amant incommode. | 78 Sc bat avec le Chevalier de Kelus 79. 125 |
| <i>Auvergne</i> (l'Abbé d') élu Coadjuteur de Cluni. | 128 |
| <i>Auvergne</i> (le Comte d') prête son logis au Comte de Portland | 628. A une petire dispute avec M. de Lausun. 655 |
| <i>Ayen</i> (le Comte d') se marie avec Mademoiselle d'Aubigné. | 640 |

B.

| | |
|---|--|
| B <i>Achevilliers</i> (M. de) | 267 |
| <i>Bade</i> (le Prince Louis de) aspire à la Couronne de Pologne. | 162 |
| <i>Barbesieux</i> (le Marquis de) 58. Ce qu'il fait à l'égard de d'Augicourt. | 59. 154. 470 |
| <i>Barcelonne</i> | 326. 362. 375. 430. 440 |
| <i>Barnabite</i> Savoyard du Couvent de Montargis , Quietiste. | 332. |
| <i>Bart</i> (Jean) Ce qui lui arrive avec un Cordonbleu. | 457. |
| Va avec une Escadre en Pologne conduire le Prince de Conti. | 510. 519. Arrête quelques Vaisseaux. 533 |
| <i>Barthelemi.</i> Particularitez du Massacre de la S. Barthelemi. | 87. |
| <i>Bartillac</i> (M.) Lieutenant Général des Armées de France. | 256. |
| <i>Bastille</i> (le Gouvernement de la) brigué. | 658 |

T A B L E

| | |
|--|---------------|
| <i>Baviere</i> (le Prince Electoral de) | 556 |
| <i>Baville</i> (M. de) Intendant de Languedoc , ce qu'on lui dit a Montpellier du Duc de Nevers. | 70 71 |
| <i>Bauquimars</i> (Mrs) deux freres jumeaux à qui il arrivoit toujours la même chose. | 108 |
| <i>Beaumont</i> (l'Abbé de) neveu de l'Archevêque de Cambrai, Sousprecepteur des Princes , Enfans de France. | 345 |
| <i>Beauvilliers</i> (le Duc de) soubçonné de Quietisme. Son ca- ractere. | 191. 335. 336 |
| <i>Begnon</i> , Intendant de Brest. | 315 |
| <i>Belieure</i> (le President de) mot qu'on lui fait dire. | 150 |
| <i>Bellefonds</i> (le Maréchal de) | 238 |
| <i>Bellefonds</i> (le Marquise de) | 238 |
| <i>Bene</i>) Irlandois , Lieutenant de Vaisseaux. | 314. 315 |
| <i>Berrier</i> , homme dont la memoire est en abomination aux peuples | 288 |
| <i>Bertin</i> (M) Tresorier des Parties Casuelles , curieux pour les meubles. | 200 |
| <i>Berthelet</i> des Poudres. | 617 |
| <i>Bismoux</i> (M. de) Gouverneur de la Bastille. | 304 658 |
| <i>Bethunes</i> (la Marquise de) sœur de la Reine de Pologne. 152 379. | |
| <i>Bielke</i> (le Comte de) arrêté. | 489 490 |
| <i>Bignon</i> (M.) Intendant de Picardie. | 97 |
| <i>Bignon</i> (M) Conseiller d'Etat. | 100 |
| <i>Bignon</i> (M.) Premier President du Grand Conseil. | 104 |
| <i>Bignon</i> (M) de Blans , Maître des Requêtes. | 286 |
| <i>Biron</i> (M. de) reçoit chez lui M. de la Force après le Mas- sacre de la S. Barthelemi. | 91. 92 |
| <i>Boufflers</i> (le Maréchal de) 234 237. 257. 259. Ses Char- ges. 261. 427. 441. 442. 448 504. 666. Voyez Portland. | |
| <i>Bouillon</i> (le Chevalier de) soubçonné d'avoir fait des Noël's contre les Dames. | 29 |
| <i>Bouillon</i> (le Cardinal de) 126. 128. Est ami de M. de Cam- brai. | 343 |
| <i>Bordeaux</i> , famille. | 264 |
| <i>Bossuet</i> (l'Abbé) envoyé à Rome contre l'Archevêque de Cambrai. | 192. 343 |
| <i>Bourbon</i> (Eaux de) | 8 |
| <i>Bourgogne</i> (M. le Duc de) doit épouser Mademoiselle de Savoie. 7. Ce mariage se conclut. | 539 |
| <i>Bourle.s.</i> | 407 |
| <i>Bourneville</i> (le Prince de) a un procès avec le Prince d'E- pinois. | 492 |
| <i>Brancas</i> (le Comte de) Chevalier d'honneur de la Reine. 300. 414. | |

DES MATIERES.

| | |
|--|-----|
| <i>Brandebourg</i> (l'Electeur de) prête beaucoup d'argent à l'E- | |
| lecteur de Saxe | 165 |
| <i>Briequemau</i> (le Marquis de) | 86 |
| <i>Brionne</i> (le Comte de) attaqué d'une Apoplexie si violente | |
| qu'un de ses yeux descendit au milieu de son visage. | 109 |
| <i>Briord</i> [le Comte de] envoyé Ambassadeur à Turin. | 24 |
| <i>Bullis</i> [Mademoiselle de] | 294 |
| <i>Bullion</i> [M. de] Surintendant des Finances. Ses enfans. | |
| 354. 355. | |

C.

| | |
|--|----------|
| C <i>Adets</i> [Compagnies de] en France, on y voyoit jusqu'à | |
| des Laquais | 671 |
| <i>Cailleres</i> [le Sieur de] Plenipotentiaire de France. 112. 116. | |
| 122. 407. | |
| <i>Cajus Garrulus</i> , à qui on donnoit ce nom. | 34 |
| <i>Cambray</i> [l'Archevêque de] se declare pour les sentimens | |
| de Molinos. 188. Fait imprimer un Livre pour defendre | |
| Madame Guyon. 189. L'Evêque de Meaux & quelques | |
| Prelats s'elevent contre lui Son caractère. 190. 191. | |
| Ecrit pour se justifier. 192. Est nommé & sacré Arche- | |
| vêque 337 A ordre de se retirer dans son Archevêché. | |
| 343. On tâche en rendant ridicule Madame Guyon de | |
| faire tomber le coup sur cet Archevêque. | 675 |
| <i>Camp</i> de Compiègne, dépenses qui s'y font. | 666 668 |
| <i>Canillac</i> (le Marquis de) | 283 |
| <i>Canon</i> (le President) | 118 |
| <i>Carette</i> (le Medecin) n'a qu'une remède pour toutes sortes | |
| de maux | 575 |
| <i>Cardinal Primat</i> . Voyez Pologne , Saxe , Conti. | |
| <i>Cardinaux</i> (les neveux des) ne payent rien pour leurs Bul- | |
| les. | 500 |
| <i>Carignan</i> (le Prince de) prend la main aux Ducs de Foix & | |
| de Choiseul. | 16. 21 |
| <i>Carignan</i> (Mademoiselle de) reprimandée. 76. Mise dans | |
| un Couvent. | 577 |
| <i>Carrosses</i> plus de deux mille qu'à l'ordinaire à Paris après la | |
| Paix. | 543 |
| <i>Cartagene</i> . | 303 |
| <i>Cascaye</i> (le Marquis de) Ambassadeur de Portugal à Paris | |
| donne deux soufflets à un joueur. | 253. 254 |
| <i>Catinar</i> (le Maréchal de) conclut le Traité de la France | |
| avec la Savoye. 7 Assiege Ath. | 427. 429 |
| <i>Caumartin</i> (M. de) Intendant des Finances 102. Mor | |
| qu'il dit au sujet de l'Edit des Lanternes. | 325. 326 |
| <i>Caumont</i> . | 86 |
| <i>Cavours</i> (M. de) Grand Maréchal des Logis de la Maison du | |
| Roi. | |

T A B L E

| | |
|---|-------------------|
| Roi. | 250. 251 |
| Centa assiégué par le Roi de Maroc. | 633 |
| Chambon , Medecin Chimiste. | 574 |
| Chambonneau (Mademoiselle) 67. 69. 72. 73. 77. Est rele- guée à Roijen. 81. Sa mort. | 82 |
| Chamills (le Comte de) | 402 |
| Chancelliers de France ne portent jamais le deuil. | 295 |
| Chandenier (le Marquis de) | 140. 141 |
| Chantien (l'Abbé de) | 575 |
| Chansons offensantes. | 31 |
| Chapelle (la) | 168 |
| Charles II. Roi d'Angleterre , ses Maîtresses cherchoient à s'enrichir de ses dépouilles. 171. 176. Ne va point aux Conferences des Pirenées. | 360 |
| Charost (le Comte de) | 140. 335 |
| Châteauneuf (le Marquis de) Secrétaire d'Etat pour les affaires de Religion. | 482. 504 |
| Châteaurenaut (Madame de) | 356. 357. 359 |
| Châtillon (le Chevalier de) aujourd'hui Marquis. 171. 177. | |
| Châtillon (le Duc de) | 249 |
| Châtillon (M de) Coligni. | 358 |
| Chaulnes (le Duc de) sa mort. | 672 |
| Chemirant. | 435. 437 440. 441 |
| Chevrense (le Duc de) soupçonné de Quietisme. 191. 335. 674. | |
| Choisi (l'Abbé de) fait la Relation du voyage de la Prin- cesse de Savoye. Ce qu'on dit de cet Ouvrage. 13. Perd cinquante Lotiis contre Madame du Fresnoi , comment il la paye. | 14 |
| Cir (S.) le Quietisme se répand dans cette Maison. 193. 344. | |
| Clancarti (le Comte de) arrêté. | 650. 651 |
| Clermont de Lodeve. Les Comtes de ce nom privez du privilege d'être appelez cousins du Roi. | 246 |
| Cievande (la Duchesse de) Maîtresse du Roi d'Angleter- re. Charles II. | 571 |
| Cluni , Abbaye. | 128. 129 |
| Coadlet (l'Abbé) son histoire. | 597 |
| Coastlin (l'Abbé de) | 411. 499 |
| Coastlin (le Duc de) | 412 |
| Coaquin (le Marquis de) épouse une des filles du Maré- chal de Noailles. 138. se plaint qu'on lui a donné une Bamboche 143. 144. 145. A une affaire avec les Prin- ces de Pologne. | 138. 149 |
| Colbert. | 418 637 |

DES MATIERES.

| | |
|---|-------------|
| <i>Comediens Italiens.</i> On ferme leur Theatre. | 424. 425 |
| <i>Comediennes & femmes d'Opera</i> préférées à leurs femmes par les Grands de la Cour de France. Histoire à ce sujet. | |
| 33. 39. 50. 254. | |
| <i>Conac</i> (Mademoiselle de) | 408 |
| <i>Condé</i> (le Prince de) donne des coups de bâton au Prince d'Harcourt. L'Archiduc Leopold veut avoir le pas sur lui. L'Auteur de l'Histoire du Prince de Condé fronde. | |
| 19. 20. 21. Revenus de ce Prince. 155. A quoi il s'amusoit à Chantilli & ce qu'il disoit du Marquis de Rouville | 362 |
| <i>Conti</i> (le feu Prince de) | 157 |
| <i>Conti</i> (François Louis de Bourbon Prince de) proposé pour la Couronne de Pologne. 132. Ses prétentions sur les biens de l'Abbé d'Orleans. 156. Gagne un procès contre la Duchesse de Nemours. 160. Est amoureux. | |
| 161. Se divertit. 166. Envoye de l'argent en Pologne. 362. Ne se soucie pas trop d'être élu Roi. 364. Est élu. 448. Est aimé. 451. Va en Pologne. 509. 516. 517. 522. 532. Relache à Coppenhague. 533. Le Roi lui rend l'argent qu'il a dépensé. 573. A querelle avec le Chevalier de Vendôme. 656. Gagne son Procès. | 690 |
| <i>Conti</i> (la Princesse de) Le fils du Gouverneur d'armes de Lima s'en rend amoureux en voyant son portrait. | 310 |
| <i>Convertis</i> (Nouveaux) arrêtez aux environs d'Orange. | 644. |
| <i>Conlanges</i> (M. de) | 129 |
| <i>Courchamp</i> (M. de) | 281 |
| <i>Cousin.</i> Le Roi de France donne ce nom & l'ôte quelquefois. | 245. 246 |
| <i>Courtin</i> (M.) | 121 |
| <i>Couture</i> (la) Avocat. | 511. 514. |
| <i>Couvens</i> à Paris pour les femmes débauchées. | 315. 319. |
| <i>Couvanges</i> (M. de) Envoyé du Duc de Lorraine en France. | 663 |
| <i>Creci</i> (M. de) Plenipotentiaire de France à Ryswick. | 122 |
| <i>Cregni</i> (le Comte de) Bernienle a querelle avec le Comte d'Harcourt. Ce qui se passe lors qu'on les accomode. | 17. 18. 19. |
| <i>Crequi</i> (le Maréchal de) | 258 |
| <i>Crequi</i> (la Maréchale de) | 609 |
| <i>Croissi</i> (M. de) | 178 |
| <i>Cronwel.</i> | 505. |
| <i>Cujavie</i> (l'Evêque de) 164. 372. Voyez <i>Conti</i> , <i>Pologne</i> , <i>Saxe</i> . | |
| <i>Czar</i> de Moscovie son Voyage. | 562 |
| Tom. II. | Hh |
| | Daquin |

T A B L E

D.

| | |
|--|---------------------|
| D <i>Acquin</i> (M.) Premier Medecin du Roi se fait chasser de la Cour. | 356 |
| <i>Dame</i> de la Cour mariée deux fois sans qu'aucun de ses deux maris ait couché avec elle. | 51. 53 |
| <i>Dames</i> d'honneur chez les Princes sont des Espionnes que le Roi paye. | 177 |
| <i>Dangeau</i> (le Marquis de) est fait Chevalier d'honneur de la Princesse de Savoye. 9 Fait un établissement pour la Noblesse. | 670 |
| <i>Dangeau</i> (l'Abbé de) son caractère, pourquoi n'a pas un Evêché. | 672 |
| <i>Dannemark</i> (le Roi de) affectionne le Prince de Conti. | 519. |
| <i>Dantzick</i> le Prince de Conti arrive devant cette Ville. | 520. |
| Use de represailles à l'égard des François. | 534 |
| <i>Darmstadt</i> (le Prince de) | 555 |
| <i>Dauphin</i> (M. le) est bon, n'aime pas trop les femmes, a eu pourtant des intrigues. | 641. 642 |
| <i>Dax</i> (l'Evêque de) travailloit à l'Histoire du Roi de France. | 359 |
| <i>Débauches</i> parmi les femmes & les hommes de la Cour de France | 26 32. 40. 254. 255 |
| <i>Debye</i> (Mademoiselle Hebert de) | 286 |
| <i>Dépenses</i> extraordinaires au mariage de M. le Duc de Bourgogne. | 540. 541 |
| <i>Depinat</i> , Commis de M. de Pontchartrain. | 288 |
| <i>Des Chiens.</i> | 288 |
| <i>Desgrez</i> arrêté un des Ministres du Comte de Portland | 624 |
| <i>Destouches</i> (Madame le Camus) | 253. 255 |
| <i>Difette</i> de vivres en France. | 685 |
| <i>Vison</i> , Colonel Irlandois, ce qui lui arrive. | 434 |
| <i>3^e Ligue</i> contre les Jesuites. | 496 |
| <i>Donsi</i> (le Comte de) son caractère. 69. Est mis à la Bastille, en sort. | 73. 82 |
| <i>Ducs</i> amoureux de femmes de Theatre. 33. 39. 51. Préentions des Ducs sur les Princes. | 548 |
| <i>Dumont</i> , l'un des Ecuyers de M. le Dauphin, à quoi s'en sert ce Prince. | 642 |
| <i>Duras</i> (le Duc de) Capitaine des Gardes du Corps, ce qu'il dit du Maréchal de Salon. | 477 |

E.

| | |
|---|---------------|
| E <i>Colliers</i> à Paris qui soient en rue deux Jesuites. | 618 |
| <i>Ecuyer</i> (Grand) de France, les Ducs & Pairs ne lui veulent point ceder. | 16 |
| <i>Egmont</i> (le Comte d') | 408 |
| | <i>Elbusf</i> |

DES MATIERES.

| | |
|--|---------------|
| <i>Elbeuf</i> (le Duc d') affaire qu'il a avec d'Audicourt. | 55. |
| 61 Son caractère. | 166 170 |
| <i>Epinois</i> (le Prince d') entreprend un procès avec le Prince de Bournonville. | 492 |
| <i>Epinois</i> (la Princesse d') sa mort. | 681 |
| <i>Espagne</i> (la Reine d') demande des troupes à l'Empereur. Pourquoi. | 328. 631. 636 |
| <i>Espagnols</i> allarmes des preparatifs de la France. | 404 |
| <i>Esturgeon</i> pris pour un Courier. | 436 |
| <i>Etrangers</i> à Paris. | 541. 542 |
| <i>Etrées</i> (le Comte d') épouse une fille du Maréchal de Noailles. | 145. 147 |
| <i>Etrées</i> (la Maréchale d') | 408 |
| <i>Etrées</i> (le Cardinal d') | 673 |
| <i>Etrés</i> (le Duc d') | 677 |
| <i>Evêques</i> (les) peuvent faire imprimer leurs livres sans être examinez. 189. Ce que les Evêques disoient autrefois. | 599 |

F.

| | | |
|--|--|-------------------------|
| F <i>emmes</i> de la Cour de France courent après les hommes , s'enyvrent. Portrait qu'on en fait | 26. 27 Histoire d'une femme de la Cour à ce sujet. | 28 |
| <i>Fenelon</i> (l'Abbé de) | 333. 337. Voyez l'Archevêque de Cambrai. | |
| <i>Ferrere</i> (le Marquis de) Ambassadeur de Savoye en France. | | 576 |
| <i>Ferriere</i> (M. de la) | | 288 |
| <i>Ferté</i> (le Duc de la) bon mot qu'il dit au sujet de l'Edit des Armoiries. | | 228 |
| <i>Ferté</i> (la Duchesse de la) | | 254 |
| <i>Feuillade</i> (le Maréchal de la) compliment qu'il fait à M. de Courchamp. | 281. Regrete peu la femme. | 503. Bon mot qu'il dit. |
| <i>Feux</i> de joye pour la Paix forcez en France. | | 529 |
| <i>Finances</i> aujourd'hui bien administrées en France. | | 102. |
| <i>Flibustiers</i> mécontents de M. de Pointis. | | 309 |
| <i>Foix</i> (le Duc de) l'un des Orages donnez au Duc de Savoye , jusqu'à ce que le mariage de la Princesse sa fille avec le Duc de Bourgogne soit conclu. | | 8 |
| <i>Fonf-Fertuis</i> (Madame de) Partisane de M. Arnaud. | | 351 |
| <i>Force</i> (Mademoiselle de la) fille du Marquis de Castelmoron | 85. 86. Généalogie de la Maison de la Force. | 86. |
| Histoire du premier Maréchal de la Force | 87. 92. Mademoiselle de la Force est petite fille de ce Maréchal. Est mise dans un Couvent par ordre du Roi. | 93 |
| <i>Fouquet</i> (l'Abbé) | | 290 |

T A B L E

France (la) dans la dernière guerre avoit cinq cens mille hommes par Mer & par Terre. 124. Pauvreté des peuples de ce Royaume après la Paix 669

François (les) ont toujours de l'inclination pour leur País. 368.

Frimont. 207. 208 218 219. 222

Fresnoi (Madame du) gagne cinquante Louis d'or à l'Abbé de Choisi, comment elle en est payée. 14. Son caractère. 254 Est femme du fils d'un simple Bourgeois 273

Frette (Mrs. de la) 127

Furtemberg (la Princesse de) fait saisir le lit & les Tapisseries de la Duchesse de Sulli. 413

G.

G *And* (le Vicomte de) 492

Gales (le Prince de) avoit ordre de lier conversation avec le fils de Milord Portland. 647

Garnier, fameux Partisan. 299

Ginters (le Chevalier S.) on lui coupe le nez 613

Ginnez (de) Capitaine de Vaisseaux. 662

Gersei (le Comte de) 647

Girardin (Madame) 283

Gordes (le Marquis de) 414

Grammont (le Comte de) 293

Son caractère. 402

Grances (Madame de) querelle qu'elle a avec la Princesse de Montauban. 416

Grignan (la Comtesse de) mal receüe de Madame. 494

Guillaume III. Roi d'Angleterre forme une Ligue contre la France. 6. Prête de grosses sommes à l'Electeur de Saxe.

165. Est reconnu par la France. 234 526. Offre sa Médiation pour la paix entre l'Empereur & le Sultan. 559

A de bonnes armées. 649. Va en Allemagne. 691

Guitse. 302

Guyon (Madame) donne dans le Quietisme. 188. 193 331

333. Est mise à Vincennes & en sort. 339. 340. 674

H.

Harcourt (la Princesse d') procure à la Duchesse de Lu-

de d'aller à Marli moyenant deux mille écus. 9.

Soubçonné de Quietisme, ce qu'elle dit là-dessus. 198.

199.

Perd un Procès contre Madame de Nemours 299. Son caractère. 301. 421. A querelle avec la Duchesse de Sulli.

547.

Harcourt (le Comte d') a querelle avec le Comte de Crequi Berniulle. 17 18. 19. M. le Prince lui donne des coups de bâton. 19. Une de ses Maîtresses enfermée. 43

Har-

DES MATIERES.

| | |
|---|----------------------------|
| <i>Harcourt</i> (le Marquis d') | 553. 630. 632. 635. |
| <i>Harcourt</i> (la Marquise d') | 653 |
| <i>Harlai</i> (M. de) Conseiller d'Etat, - Ambassadeur Plenipotenciaire à Rijswik. | 122. 248 526. 528 530. 595 |
| <i>Harlai</i> (Madame de) Penitente du P. de la Tour. | 353. |
| Veut voir le Prince d'Orange, Roi d'Angleterre. | 526 |
| <i>Harvöis</i> (M. & Madame de) | 287. 356 |
| <i>Harrach</i> (le Comte de) | 554. 632 |
| <i>Hilliere</i> (le Chevalier de la) Gouverneur de Rocroi sa mort 255. Avoue dans son Testament qu'il a volé le Roi. | 256 |
| <i>Histoire</i> de l'apparition d'un Spectre à un homme de Sa- lon, | 461 |
| <i>Hollandois.</i> | 114. 116. 117 |
| <i>Huissier</i> de la Chambre. | 581 |
| <i>Hypocrisie</i> parmi les Grands de France. | 187 |
| <i>Hypocrites</i> sont les Martirs du Demon. 187. S'acomodent du Livre de l'Archevêque de Cambrai. | 189 |
| I. | |
| I <i>Agellons.</i> | 131 |
| <i>Jai</i> (le P. le) Jesuite. | 496 |
| <i>Fanson</i> (le Cardinal de) | 127 |
| <i>Jagues</i> (le Roi) fait travailler à un Manifeste. 229. 230. Ses Alliez & le Pape se moquent de lui. 231. Ne veut pas sortir de France après la Paix de Ryswick. 232 Son Manifeste ne produit aucun effet. 233. Article secret pour le Douaire de la Reine son Epouse. 234. Ce que dit de lui Talbot. 270. Ressentiment qu'en a ce Prince. 271. 272. Passe mal son tems lors que la Paix se negocie 444. A plus de devotion que de tête. 446 628. Se trouve avec l'Ambassadeur d'Angleterre à un revûë. 647 | |
| <i>Jagues</i> le Prince) de Pologne. 133. Est haï des Polonois. 432. | |
| <i>Jesuites</i> , leur different avec l'Archevêque de Rouën, & celui de Reims. 193 194. Se reconcilient avec les Peres de l'Oratoire. 346. 352. Changent le nom de Jesus pour celui du Roi au College de Louis le Grand. 495. 496. Jesuites fouëtés à Paris en pleine ruë par des Ecoliers. 618. | |
| <i>Joli</i> (M.) de Fleuri. | 205 |
| <i>Jssi</i> (Assemblée faite à) au sujet de Madame Guyon. | 334 |
| K. | |
| K <i>Ailus</i> le Chevalier de | 78. 125 |
| L. | |
| L <i>Anglée</i> M. de est magnifique. | 149. 151 |
| <i>Lanternes.</i> Edit touchant les Lanternes. | 325. 326 |
| Hh 3 | <i>Laparas,</i> |

T A B L E

| | |
|--|-----|
| <i>Laparat</i> , Ingenieur, ce qu'il dit au Maréchal de Boufflers après la prise de Namur. | 235 |
| <i>Laquais</i> insolence d'un | 501 |
| <i>Larré</i> le Marquis de | 270 |
| <i>Lausun</i> le Duc de se marie à soixante ans avec la fille du Maréchal de Lorges, qui n'en avoit que seize 205 Ses précautions à l'égard de cette jeune femme à laquelle il avoit fait de grands avantages. A un procès. 205, 206. 208. 214. 215. Etoit tétu. 216. Suite de ce proces qu'il perd. 218. 220. 221 Perd dans trois mois plus de soixante mille Pistoles, 490. 491. Ce que dit M. de Lausun le Comte d'Auvergne. | 655 |
| <i>Lesdigieres</i> (le feu Duc de) | 54 |
| <i>Lionne</i> l'Abbé de envoyé dans un Seminaire. | 186 |
| <i>Lodeve</i> l'Evêque de qui reçoit un soufflet aux Erats de Languedoc. 246 Les Comtes de Clermont de Lodeve, <i>La même.</i> | |
| <i>Longueville</i> , | 152 |
| <i>Lorges</i> le Maréchal de <i>Voyez Lausun.</i> | |
| <i>Lorraine</i> le Duc de 406. Demande Mademoiselle en mariage, 663. Son mariage est arrêté, à quelles conditions. 665, 683 Amene son Epouse à Nanci. 688 | |
| <i>Lorraine</i> le Chevalier de | 586 |
| <i>Lorraine</i> la Duchesse de Reine de Pologne, son caractère. 664. | |
| <i>Loüis XIV.</i> conclut un Traité avec le Duc de Savoye. 5. Toute l'Europe liguée contre lui. 6. Dissimule avec le Duc de Savoye. 23, Envoye à Turin le Comte de Briord. 23. 24 Est fort indigné de quelques Noëls impies faits contre les Dames de la Cour. 29 30. Fait mettre dans des Couvens plusieurs femmes & filles. 76 jusqu'à 94. Ce qu'il fait à l'égard de la Grande Duchesse. 109. Envoye en Hollande le Sieur de Cailleres faire des propositions de Paix. 112. Fait remettre en Pologne jusqu'à quatre millions pour assurer la Couronne de ce Royaume au Prince de Conti. 165. Veut éteindre le Quietisme. 193. <i>Voyez Dadame de Guyon.</i> Oblige les Jesuites à faire satisfaction à l'Archevêque de Reims. 196. Achete des Tapis de M. Bertin. 201. Fait dire aux Alliez qu'il reconnoitra le Roi Guillaume pour Roi legitime. 234. Paye un homme qui l'avoit trompé au jeu, avant que de le chasser de la Cour, 248. 249. Fait arrêter Madame Guyon, 339. Donne ordre à M. de Cambrai de se retirer dans son Archevêché, 343. Envoye en Pologne à l'Abbé de Polignac beaucoup plus d'argent qu'il ne lui en demande, 376. Donnoit pendant la guerre au Roi Jaques | |

DES MATIERES.

- ques cinquante mille Louïs d'or tous les ans. 445. Salue le Prince & la Princesse de Conti comme Roi & Reine de Pologne, 452. Donne dans la devotion, tient un Conseil de conscience, 479. Bon mot qu'il dit à l'égard de Monsieur. 498. Donne au Prince de Conti pour deux millions de Lettres de Change, & dix mille Louïs d'or en especes pour aller en Pologne. 509. Rend à ce Prince ce qu'il avoit dépensé de son chef dans ce voyage, 573. Envoÿe soixante mille hommes sur les Frontieres d'Espagne, 630. Offre au Roi Catholique du secours pour Ceuta, 633. Donne des Edits rigoureux contre les nouveaux Convertis, 545. Fait distribuer en aumône cinq cens Louïs aux Anglois & Irlandois qui sont dans son Royaume, 646. Fait present à Milord Portland de son portrait enrichi de Diamans. 547
- Louison d'Arquien*, Maîtresse du Marquis de ce nom. 383
- Louvatienn*e, Village.
- Louvois* | le Marquis de | 403. 418
- Lude* | la Duchesse du | Dame d'Honneur de Mademoiselle de Savoye. 8. 9. 413. 547
- Luxe* extraordinaire à Paris. 542
- Luxembourg* (le Maréchal de) sa mort. 161. Les Soldats disoient qu'il trouvoit tout dans sa bosse, 237. Ses enfans. 242. 243
- Luxembourg* (le Duc de) 241. Voyez *Montmorenci*.
M.
- M** *Adame* faire une chute, 494
- Mainbourg* (le P.) se trompe dans l'histoire qu'il fait du Maréchal de la Force. 87
- Maintenon* (Madame de) fâchée de ce que le Quietisme s'introduit dans la Maison de S. Cit. 344. A une niece. 638
- Mamellus*. 131
- Marat* (Madame) 419
- Maréchal* de Salon à qui apparoit un Spectre. 466
- Maroc* (le Roi de) assiege Ceuta. 633
- Marsan* (le Comte de Cadet de tous les Princes de la Maison de Lorraine. 297
- Mariage* du Duc de Bourgogne célébré avec beaucoup de magnificence. 545
- Mariages* de conscience à la mode en France 95
- Marquis* à la hâte. 182
- Mars* (M. de S.) 659.
- Marthe* (le P. de Ste.) son éloge 346. Deposé du Généralat de son Ordre par les brigues des Jesuites 347. Découvre qu'un de ses Prêtres le trahit, 348. 349. On le

T A B L E

| | |
|---|-----------|
| fait passer pour Janseniste. | 351 |
| <i>Martin</i> (Madame de S.) | 77 |
| <i>Martin</i> (de S.) se precipite. | 514 |
| <i>Masques</i> l'Archevêque de Paris les défend. Défendus à Vienne. | 317 |
| <i>Maurepas</i> (M. de) | 663 |
| <i>Mazarin</i> [le Duc de] | 238 |
| <i>Mazarin</i> (le Cardinal) grand Comedien. | 425. 426 |
| <i>Meaux</i> [l'Evêque de] s'éleve contre le livre del'Archevêque de Cambrai. 190. 333. Ecrit un livre contre Madame Guyon. | 340 |
| <i>Medina</i> [le Duc de] Celi, Viceroy de Naples. | 558 |
| <i>Megrigny</i> [M. de] Ingenieur. | 236 |
| <i>Meilleraie</i> [la Maréchale de la] pauvreté dite par cette Dame. Entetée de sa qualité. | 68 |
| <i>Melfort</i> [le Comte de] le Roi Jaques fait semblant de le disgracier. Ce qu'on dit de sa conduite. | 447 |
| <i>Melun</i> [Mademoiselle de] | 637 |
| <i>Meré</i> [la Marquise de] | 202 |
| <i>Mets</i> [l'Evêché de] ses privileges. | 499 |
| <i>Miotte</i> , homme d'affaires qui fait de gtos magazins de bled, ce qui lui arrive. | 686 |
| <i>Miquelets</i> . | 437 |
| <i>Molinos</i> . | 330 |
| <i>Monnoyes</i> changées en France. | 532 |
| <i>Montauban</i> [la Princesse de] querelle qu'elle a avec Madame de Grancei 416. 419 Son portrait. 420. Ne faisoit jamais maigre. 421. 422. A procès avec son mari. 423. | |
| <i>Montausier</i> [le Duc de] dispute qu'il a avec le Grand Ecuyer de France. | 16 |
| <i>Montbason</i> [le Duc de] enfermé dans un Couvent. | 423 |
| <i>Montchamp</i> , Conseiller du Parlement de Bretagne, affaire qu'il a pour avoir donné des coups de bâton. | 608 |
| <i>Montchevreuil</i> [le Marquis & la Marquise de] | 662. 667 |
| <i>Montchevreuil</i> [le Chevalier de] | 314 |
| <i>Montigny</i> [le Maréchal de] Le Marquis d'Arquien est de cette Maison. | 130 |
| <i>Montmorency</i> [le Duc de] 238. Se marie avec la fille du Marquis de Clerembaut. | 240 |
| <i>Moreau</i> [la] fameuse Operatrice. | 608 |
| <i>Moscovie</i> [le Grand Duc de] envoie son Général à Vienne. | 661. 662. |
| <i>Motthe</i> [le Comte de la] est fait Gouverneur de Bergues. | 109 |
| <i>Mousquetaire</i> en masque batu. | 136 |

DES MATIERES.

N.

NEmours (la Duchesse de) 152. 157. 158. 160. 299
Nesmond | M. de | prend trois Vaisseaux Anglois ve-
nans des Indes. 314

Nevers | le Duc de | son caractère. 69. 70. 71. 74. 82

Neuchâtel. 156

Ninon Lenclos. 82

Noailles | le Maréchal de | commande en Catalogne. 138.

139 Sa Maison. 141. A beaucoup d'enfans, 145. 272.

638. 639.

Noblesse Bourgeoise ce que c'est. 183. Noblesse méprisée en
France. 671

Nôls impies sur les femmes de la Cour de France. 28

Nogent | le Comte & le Chevalier de | 418

Noirmoitier | le Duc de | Mademoiselle de Noirmoitier,
247.

Nompart, nom de la Maison de la Force, 86

Normand, Fermier Général à l'Isle, difference qu'il fait
de M. de Creci & de M. de Harlai. 123

Nostradamus. 461

Novion | M. de | Premier President. 289. 617

Novion | le Marquis de | 611. Part qu'il a dans l'affaire du
Chevalier de S. Geniers. 614.

Noyon | l'Evêque de | aventure qui lui arrive. 183. 184

O.

Oetere | le Chevalier d' | Gouverneur de Couilloure. 408
Officier de l'armée de Pologne va en France pour donner
des avis. 385

Oginski Grand Enseigne de Lituanie. 565

Olonne | le Comte d' | 243. 246. 249

Ombreval, Avocat Général de la Cour des Aides, 618.
619. Ce que fait son fils à deux Jesuites. 621

Onneuil | M. d' | 207. 209

Oratoire | les Peres de | se reconcilient avec les Jesuites.
346. 348. 352.

Orleans | l'Abbé d' | 153. 155. 156. Comment on veut
prouver qu'il avoit l'esprit sain, 158. Folies qu'on lui
attribuë 159

Orleans | l'Evêque d' | different qu'il a avec le Duc de la
Roche foucaut, 410 Retourne à Paris. 499

Osnabrak | l'Evêque d' | 689

P.

Paix conclue. • 526

Palatins. 131. 132

Pape | ce que fait le | en faveur de M. de Harlai. 296

Partisan, qui restituë au Roi ce qu'il a volé. 223

H b 5

Paris

T A B L E

| | | |
|--|--|---------------|
| <i>Paris</i> l'Archevêque de | 144. Supprime les Chapelles dans les maisons. | 169. 316. 333 |
| <i>Passau</i> l'Evêque de | | 372 |
| <i>Paul</i> le Comte de S. | | 155 |
| <i>Palletier</i> M. le | se met en retraite. | 653. 681 |
| <i>Perefixe</i> M. de | Archevêque de Paris. 321. Affaire qu'on lui intente au sujet d'une Dame. | 322. 324 |
| <i>Petit de la Rochelle.</i> | 303. Est mis à la Bastille. 304. Fait tenir quelques écritures à M. de Tourville, | 305 |
| <i>Phelipeaux</i> M. de | | 211 |
| <i>Phelipeaux</i> M. de | d'Herbaux. | 552 |
| <i>Philippe</i> le Prince | | 67 |
| <i>Philippe IV.</i> | Roi d'Espagne. | 553. 630 631 |
| <i>Plenipotentiaires</i> de France. | 122. Arrivent à Delft. 125. Ne font rien pour le Roi Jaques. | 224. 325 |
| <i>Pointis</i> M. de | est amoureux de la fille du President Fer-rand. 307. Fait voile du côté de Cartagene. 308. Sa-cage cette Ville. | 312 |
| <i>Pologne</i> (la Reine de | brouillée avec la France, pourquoi. Insulte le Marquis de Vitri, Ambassadeur du Roi Très-Chrétien, 130. Veut faire élire Roi de Pologne le Prince Jaques son fils. 133. Tâche de faire élire tout autre que le Prince de Conti. 165. Adresses dont se sert auprès d'elle l'Abbé de Polignac. 364. 366. 374. Entre en ja-lousie contre cet Abbé. 377. 379. Son mariage avec So-bieski. 380. Son caractère. 388. Demande de se retirer de Pologne. | 569 |
| <i>Pologne</i> les Princes de | mettent huit cens mille écus à l'Hôtel de Ville de Paris 135. Avanture qui leur arrive dans un Bal 136. Partent de France. | 149 |
| <i>Pologne</i> brouilleries en | 508. Est ligüée avec l'Empe-reur, la Moscovie, & la Republique de Venise. | 561 |
| <i>Polignac</i> l'Abbé de | Ambassadeur de France en Pologne. 134. Ne découvre jamais le parti du Duc de Saxe. 163. 164 Repand l'argent à pleines mains. 363 Tâche d'af-foiblir le parti de la Maison d'Autriche. 366. 373 379. 384 432. 509. Est fort surpris quand il apprend que le Prince de Conti est parti de Pologne, part pour France. | 135. |
| <i>Pommereu</i> M. de | | 202 |
| <i>Pomponne</i> M. de | | 653 |
| <i>Pontchartrain</i> M. de | 101. 213. 226 287. 301. 551 | |
| <i>Portsmouth</i> la Duchesse de | | 570 |
| <i>Porte</i> le Chevalier, aujourd'hui le Comte de la) | 173. Marché que sa femme fait avec lui. Son mariage est cassé. | 174. 176 |
| | | <i>Porte</i> |

DES MATIERES.

Porte | la Marquise de la | 178. Origine de cette Maison.

179

Portland | le Comte de | Conférences qu'il a avec le Maréchal de Boufflers. 441. 442. 448 504. Est envoyé Ambassadeur du Roi d'Angleterre en France. 613. On lui fait de très grands honneurs. 627. 628. 647. 648

Portrait de la Princesse de Conti trouvé dans un combat. 310.

Pourvalets de la Naïve. 544

Prises sur mer faites par la France dans la dernière guerre ne se peuvent concevoir. 443

Puffort | M | 199. 202

Q.

Qualité | gens de | préférez aux autres en France dans les Emplois. 181

Querelle entre un mari & une femme sur un sujet fort mince 460

Quiétisme. 188. 191. 331. 342. 674. Voyez Cambrai Guyon, Meaux.

R.

Racapée | Madame | 95
Radzionowski | le Cardinal | Archevêque de Gnesne. 363

Recollet Aumonier. 481. condamné aux Galères. 488

Reims | l'Archevêque de | son différent avec les Jésuites. 194.

Reinic | M. de la | 96 688

Religieuse | Histoire d'une | 391

Reul | le Marquis de | le Roi mal informé de sa Noblesse 180. 185.

Ribre | M. de | 155

Richelieu | la Duchesse de | sa mort. 681

Rochefoucault | le Duc de la | différent qu'il a avec l'Evêque d'Orléans. 410. Veut marier le Prince de Marillac, son petit fils avec la nièce de Madame de Maintenon. 639 Le Roi l'estime. 680

Rocheguyon | le Duc de la | son mariage avec la fille du Marquis de Louvois. 539. 540

Rœux | le Comte de | Gouverneur d'Ath. 427. Ce qu'il dit lorsqu'il rend cette Place. 429

Rohan | Mademoiselle de | 243

Rohan | le Chevalier de | 245. 246. Son portrait. 247

Rohan | la Marquise de | 249

Roquelatre | la Duchesse de | propose l'Edit des Armoiries. 228

Rouiller | l'Abbé | envoyé dans un Séminaire. 186

Renci

T A B L E

Rouci | la Comtesse de | une des six Dames du Palais. 8.
Va au Pont de Beauvoisin au devant de la Princesse de
Savoye. 9. Est avare. 212

Rouën | l'Archevêque de | son différent avec les Jesuites.
193. 194.

Rouville | le Marquis de | 361

Roye | le Comte & la Comtesse de | 211

Roye | le Chevalier de | 212

Rubantel, Lieutenant Général obéit à M. de Boufflers. 260.
261. 263. 265. 267.

Ruë, petite Ville de Picardie. 55

Ryswick | le Château de | choisi pour les Conférences de
la Paix. 121. 326. 405

S.

Salon, Ville en Provence, où est né Nostradamus. 461
Sapieha. 366 367. 565

Saumeri | M. de | 660

Savoye | le Duc de | fait un Traité avec la France. 5. 6 7.
Mademoiselle de Savoye doit épouser le Duc de Bour-
gogne 7. Part pour le Pont de Beauvoisin. 10. Arrive à
Lion, à Montargis, le Roi va au devant d'elle; ou
trouve qu'elle a de l'esprit II. Un Duc de Savoye dis-
pute le pas du temps de Henri IV. au Prince de Condé.
12. La Princesse de Savoye avant son mariage fut appel-
lée la Princesse tout court, & eut le pas sur toutes les
Princesses du Sang 13. Le Duc de Savoye n'en est pas
trop content. Fait faire une Inscription dont on n'est
pas satisfait à la Cour de France. 15. Veut que le Prince
de Carignan prenne la main aux Ducs de Foix & de Choi-
seul, ce qui se fait. 16 21. Dissimulation de ce Prince.
Renvoye en France ces deux Seigneurs. 23. Presens
faits à la Princesse de Savoye. 24. Ce que le Roi avoit re-
solu au cas que le Duc de Bourgogne fût venu à mourir
avant la consommation de son mariage avec la Princesse
de Savoye. 539 576

Savoye | le Prince Eugene de | proposé pour être Viceroi
de Navarre. 557

Saxe | l'Electeur de | abjure le Lutheranisme 163. Em-
prunts qu'il fait pour faire réussir le dessein qu'il a d'être
Roi de Pologne. 165. Mesures qu'il prend pour venir
à ses fins. 166. Est un Prince guerrier. 369. Fait profes-
sion ouverte de la Religion Catholique. 371. 372. 387.
Est proclamé Roi 448. 449. Ce qu'on dit de sa Catholi-
cité, 454 S'empare du Château de Cracovie. 523. Fait
entrer des troupes Allemandes dans le Pais. 553. Dépê-
che un Envoyé au Pape. 537. 563. Promet au Nonce du
Pa-

DES MATIERES.

| | | |
|---|----------------|---|
| Pape tout ce qu'il veut. | 565. | Recoit le Cardinal Primat. |
| 569. Envoje un Ministre en France. | | 572 |
| Seignelay la Marquise de | | 240 |
| Seran le Comte de | | 95 |
| Seraphin le P. Gardien des Capucins de Meudon | | prêche librement devant le Roi. |
| | | 410. |
| Servon, Gentilhomme, | | 321 |
| Sesane le Marquis de | | 615 |
| Sessac le Marquis de | | 246 |
| Silleri le Chevallier de | | acompagne le Prince de Conti en Pologne, & prend le nom de Comte. |
| | | 516 |
| Sobieski Jean Roi de Pologne, son caractère. | 130. 131. | |
| | 152. 432. 568. | |
| Soissons Mademoiselle de | | Va à la Bastille pour tâcher de voir la Chambonneau. 74. 75. Va à Bruxelles. 83. le Duc de Savoye prie le Roi de la faire sortir du Royaume. |
| | | 577 |
| Soissons Madame de l'état où elle est reduite. Ce dont on l'accuse. | | 83. 85 |
| Soissons le Chevalier de | | Bâtard du feu Comte de Soissons, Madame de Nemours lui donne la Principauté de Neuchâtel & lui fait épouser la fille du Maréchal de Luxembourg. |
| | | 160 |
| Soumettans. | | 437 |
| Speître de Nostradamus. | | 462 |
| Suede le Nouveau Roi de | | est déclaré Majeur avant l'âge acoutumé. |
| | | 489 |
| Sulli la Duchesse de | | la Princesse de Furstemberg lui fait saisir son lit & ses Tapisseries. 413. La jenne Duchesse de Sulli a querelle avec la Princesse d'Harcourt |
| | | 547 |
| Sully le Chevalier de | | est volé à la Nôce du Duc de Bourgogne par une personne de qualité. |
| | | 546 |

T.

| | | |
|---|--|---|
| T Albot, fils naturel du Duc de Tirconel, Brigadier des armées du Roi en Italie, & Colonel d'un Regiment, | | 269. Est arrêté & mis à la Bastille. 271. On lui ôte son Regiment & sa pension. |
| | | 272 |
| Talon M. Avocat Général lisoit toujours ses Plaidoyers. | | 203. |
| Tambonneau M. President. | | 298 |
| Tarif | | 550 |
| Termes le Marquis de | | l'un des Espions de la Cour. |
| | | 30 |
| Tessé le Comte de Lieutenant Général des armées du Roi. 7. Est fait Premier Ecuyer de Mademoiselle de Savoye. Ses autres Charges. | | 10 |
| Thaumur Madame femme du Capitaine des Galères de Ver. | | |

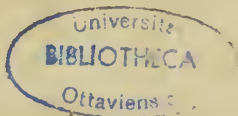
T A B L E

| | |
|--|------------|
| Verzailles est enfermée dans les Repenties. | 94 |
| Theron Mademoiselle du | 248 |
| Thoisi Madame de | 148 |
| Thoulouse le Comte de donne des Etrennes magnifiques au Marquis d'Antin. 24. 25. Est fait Gouverneur de Breragne. | 674 |
| Tiladet le Chevalier de | 259 |
| Tiladet M. de né par des Laquais. | 502 |
| Tirconel. | 269 271 |
| Tour le Pere de la élu Général des PP. de l'Oratoire. 351. | |
| Tourville le Maréchal de Envoye sa femme dans une de ses Terres. | 278. 299 |
| Trappe l'Abbé de la écrit deux lettres contre l'Archevê- que de Cambrai. | 192 |
| Tremouille l'Abbé de la on en parle avec mépris | 243 |
| 245. | |
| Tronson M. Docteur de Sorbonne son caractère. | 337 |
| Turcs font la Paix avec l'Empereur | 690 |
| Turenne M. de loué 257, Disoit que Dieu aidoit gros Escadrons. | aux 612 |
| V. | |
| Valeri la Marquise de S. | 354 |
| Valliere le Marquise de la | 937 |
| Varennes Mademoiselle de exilée. | 291 |
| Vaubrun le Marquise de | 678 |
| Vaubrun l'Abbé de | 679 |
| Vaudemant le Prince de Gouverneur du Milanois. | 557. |
| Vaudevilles | 31 |
| Vaujour Duché de | 637 |
| Vaul le Comte de marié à une fille de Madame Guyon. 189. | |
| Vendôme le Duc de proposé pour être Roi de Pologne, 234. Commande en Catholique 327. Assiege Barcelonne. 430. 433. 438. Est aîné de Monseigneur. | 573 |
| Vendôme le Chevalier de Grand Prieur de France a que- relle avec le Prince de Conti. 656. Veut faire tirer l'épée à ce Prince, est Envoyé à la Bastille 657. 661. En fort. 662. | |
| Venise. | 561 |
| Venitienne [Dame qui fait un Voyage en France pour voir le Roi. | 455 |
| Ventadour le Duc de | 412 |
| Vernemil, Conseiller des Requêtes du Palais. | 261 |
| Vernueil la Duchesse de mere de la Duchesse du Lude. | |
| 413 | |
| Verthamont M. de Maître des Requêtes, & des Maîtresses. Avan- | |

DES MATIERES.

| | |
|---|---------------|
| Avanture qui lui arrive, | 104. 105 |
| Verthament M de Villemenon , son caractère. | 321 |
| Vertheuil l'Abbé de | 680 |
| Verrus la Comtesse de plaisant marché qu'elle fait avec son mari. 172. 174. 175. Son mariage est cassé. | 176 |
| Vessins le Marquis de | 179 180 |
| Viceroi de Catalogne, Camisade que lui donne le Duc de Vendôme. | 438 |
| Vieuville M de la | 73 |
| Vieuxbourg le Marquis de | 294 |
| Villars le Marquis de Ambassadeur de France à Vienne. | |
| 553. | |
| Vallequier la Marquise de un Laquais lui leve la Jupe à la porte des Tuilleries. | 501 |
| Valleroi le Maréchal de son caractère. | 234. 237. 427 |
| Villette M. de Lieutenant Général de la Mer. | 303 |
| Vitri le Marquis de Ambassadeur de France en Pologne insulté. | 130 382 |
| Voleurs en France. | 687 |
| Vsez Maison d' | 415 |
| Vsson M. d' | 439 |
| | W. |
| Wertheux. | 604 |
| | Z. |
| Zamet Sebastien. | 299 |

FIN.







**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The L
University
Date**

| | | |
|--|--|--|
| | | |
|--|--|--|

8.

